UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA QUESTION DU PSYCHOLOGISME ET DU NATURALISME CHEZ HUSSERL

THÈSE

PRÉSENTÉE

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE

PAR

DENIS COURVILLE

JUILLET 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à exprimer toute ma reconnaissance à mon directeur, M. Denis Fisette, sans qui ce travail n'aurait été possible. La confiance, le soutien et la patience qu'il m'a accordés tout au long de ce travail de recherche m'ont été d'une valeur inestimable. Je ne saurais assez le remercier pour les nombreuses discussions riches, constructives et agréables que nous avons pu avoir.

Mes plus sincères remerciements vont également aux membres du jury, MM. Bruno Leclercq, Pierre Poirier et Denis Seron, pour leurs suggestions et leurs commentaires pertinents et instructifs.

J'aimerais également remercier mes ami(e)s, en particulier Davy, Geneviève, Ghyslain, Jean-Charles, Manuel, Sarah, Thomas et Yann, à qui ce travail doit énormément. Ma gratitude va tout particulièrement à Pascal pour sa révision rigoureuse et soigneuse de la thèse.

Enfin, je voudrais exprimer toute ma gratitude envers Julie pour son soutien indéfectible, sa patience et sa présence auprès de moi. Cette thèse n'aurait pas pu aboutir sans elle.

DÉDICACE

À mes parents

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ vii

ABSTRACT ix

INTRODUCTION 1

CHAPITRE I
LE NATURALISME PHILOSOPHIQUE AU XIXe SIÈCLE 18

1.1 Introduction 18

1.2 Le développement et le succès des sciences de la nature au XIXe siècle 19

1.3 L'hégémonie et l'effondrement de l'idéalisme spéculatif 23

1.4 La crise de la philosophie au XIXe siècle 29

1.5 L'essor du naturalisme philosophique 37

1.5.1 Les traits caractéristiques du naturalisme philosophique 40

1.5.2 Le matérialisme scientifique 48

1.5.3 Le psychologisme philosophique 49

1.6 Conclusion 80

CHAPITRE II
DU PSYCHOLOGISME AU NATURALISME EN LOGIQUE 82

2.1 Introduction 82

2.2 Le concept de psychologisme logique 85

2.2.1 Les thèses du psychologisme logique 90

2.2.2 Le statut de la psychologie au sein du psychologisme logique 107

2.2.3 Le problème des objets idéaux ou généraux 113

2.3 Psychologisme et naturalisme en logique 120

2.3.1 La psychologie en tant que science de la nature 120

2.3.2 Le psychologisme logique comme variante du naturalisme 126

2.3.3 Psychologisme, naturalisme et empirisme 135
2.4 Conclusion 141

CHAPITRE III
DU PSYCHOLOGISME AU NATURALISME DANS LA THÉORIE DE LA CONNAISSANCE 144
3.1 Introduction 144
3.2 Le psychologisme épistémologique explicatif 150
3.2.1 Sur la clarification et l'analyse épistémologique des concepts 155
3.2.2 Le fondement des principes et des jugements épistémiques 170
3.2.3 Le problème de la perception et de la connaissance empiriques 179
3.3 Le psychologisme épistémologique général 205
3.4 Psychologisme et naturalisme dans la théorie de la connaissance 218
3.5 Conclusion 234

CHAPITRE IV
LE STATUT DE LA CONSCIENCE ET DE L'INTENTIONNALITÉ AU SEIN DU PSYCHOLOGISME ET DU NATURALISME 237
4.1 Introduction 237
4.2 Psychologisme et psychologisation de la conscience 240
4.2.1 Le psychologisme logique 249
4.2.2 Le psychologisme épistémologique 253
4.3 Théories psychologistes de la conscience et de l'intentionnalité 256
4.3.1 L'empirisme britannique 259
4.3.2 La théorie de la conscience de Natorp 263
4.3.3 L'immanentisme intentionnel de Brentano 267
4.3.4 La position de Twardowski 273
4.4 La naturalisation de la conscience 282
4.4.1 La naturalisation psychologiste de la conscience (1) : l'approche psychophysique 293

4.4.2 La naturalisation psychologiste de la conscience (2) : le modèle sensualiste 301

4.4.3 Les fondements théoriques et méthodologiques de la naturalisation de la conscience 310

4.4.4 La naturalisation de l'intentionnalité 320

4.4.5 Retour sur le naturalisme logique et le naturalisme épistémologique .. 333

4.5 Conclusion 342

CONCLUSION 346

BIBLIOGRAPHIE 387

RÉSUMÉ

La présente thèse se donne pour tâche d'examiner la question du psychologisme et du naturalisme dans la philosophie d'Edmund Husserl. Elle se propose plus précisément de clarifier et d'établir le sens qui revient au concept de naturalisme chez Husserl. La thèse principale que nous défendons à cet égard est que la conception husserlienne du naturalisme s'articule principalement autour de la question du psychologisme. Nous montrerons d'abord que le psychologisme représente, pour Husserl, l'expression privilégiée du naturalisme philosophique, non seulement à son époque, mais également, de manière générale, dans l'histoire de la philosophie moderne. Le psychologisme se présente alors chez Husserl comme un programme naturaliste qui entend réinterpréter la philosophie (notamment la logique et la théorie de la connaissance) dans la perspective de cette science de la nature qu'est la psychologie empirique. Or, afin de comprendre plus précisément le sens de cette thèse, nous mettrons en évidence que l'intérêt de la question du psychologisme tient en outre à ce qu'elle représente le contexte dans lequel se constitue et se développe la conception que se fait Husserl du naturalisme. À ce titre, nous nous proposons de montrer que le psychologisme joue un rôle crucial dans la façon même dont Husserl en vient à concevoir le naturalisme. Nous pouvons en ce sens comprendre l'interprétation que donne Husserl du naturalisme comme l'aboutissement des analyses qu'il consacre à la question du psychologisme depuis la période des *Recherches logiques*. Force est donc de reconnaître que le psychologisme constitue ici non seulement la forme par excellence du naturalisme philosophique, mais également le cadre dans lequel il convient de conceptualiser celui-ci.

Pour démontrer les thèses en question, nous nous proposons dans un premier temps d'examiner le contexte philosophique dans lequel s'insère et se constitue la conception husserlienne du psychologisme et du naturalisme. Nous verrons tout d'abord qu'il convient d'interpréter et de situer la réflexion de Husserl sur cette question dans le contexte philosophique austro-allemand du XIXe et du tournant du XXe siècles. C'est en effet à cette époque que le naturalisme, tel que le comprend Husserl, en vient à se développer et à s'imposer dans la philosophie germanophone, notamment sous la forme du psychologisme. Nous porterons ensuite notre attention sur la thèse du psychologisme en logique, notamment dans le contexte des *Recherches logiques*. Nous soutiendrons que la réflexion husserlienne psychologisme et, donc, sur le naturalisme se situe et se développe avant tout sur le terrain de la logique. En troisième lieu, nous nous pencherons sur la conception que se fait Husserl du psychologisme dans la théorie

de la connaissance. Nous expliquerons en particulier que le problème du psychologisme logique sur lequel s'attarde principalement Husserl dans les *Recherches logiques* le conduit à se pencher par la suite sur la question du psychologisme dans la théorie de la connaissance. Nous constaterons à cet égard qu'après les *Recherches logiques*, Husserl se propose de comprendre le psychologisme logique comme le produit d'une conception psychologiste de la connaissance. Il nous apparaît en outre, au cours de cette période, que le statut de la conscience et de l'intentionnalité est appelé à jouer un rôle de premier plan dans les analyses husserliennes du psychologisme. Nous montrerons dans cette optique que Husserl fait dès lors reposer les fondements et la justification du psychologisme en logique comme dans la théorie de la connaissance sur une interprétation psychologiste de la conscience et de l'intentionnalité. Or, nous verrons enfin que lorsque Husserl se propose, à partir des années 1906 à 1913, de définir le naturalisme et d'en déterminer les traits caractéristiques, il s'appuie pour l'essentiel sur ces analyses du psychologisme qu'il réinterprète alors dans une perspective naturaliste. Le psychologisme, sous toutes ses formes, se présente ainsi comme une variante, voire la forme dominante du naturalisme philosophique. Et pour les mêmes raisons, Husserl en vient à voir dans la naturalisation de la conscience et de l'intentionnalité la clé de voûte des programmes naturalistes en logique et dans la théorie de la connaissance.

Mots clés : Edmund Husserl, phénoménologie, naturalisme, psychologisme, logique, théorie de la connaissance, conscience, intentionnalité.

ABSTRACT

The following dissertation sets out to examine the question of psychologism and naturalism in the philosophy of Edmund Husserl. It aims more specifically to clarify and determine the meaning of the concept of naturalism in Husserl's thought. The main thesis that we defend in this regard is that Husserl's view of naturalism is to be understood mainly from the perspective of his account of psychologism. First, we will show that psychologism represents from Husserl's point of view the prevalent interpretation of philosophical naturalism, not only during his time, but also, more generally, throughout the history of modern philosophy. In this respect, Husserl understands psychologism to be a naturalistic program whose objective is to provide a reinterpretation of philosophy (especially of logic and the theory of knowledge) in line with empirical psychology as natural science. In light of this thesis, we will show that the issue of psychologism is also significant in that it serves as the conceptual framework in which Husserl devises and formulates his account of naturalism. As such, we suggest that psychologism plays a crucial role in the very way in which Husserl comes to view naturalism. Husserl's theory of naturalism can therefore be understood as the culmination of the analyses he has devoted to the issue of psychologism since the period of the *Logical Investigations*. In this sense, we argue that for Husserl psychologism can be regarded not only as the dominant understanding of philosophical naturalism, but also the scheme in which is to be theorized.

In order to provide support for the theses we put forth, we will first examine the philosophical context in which Husserl's view of naturalism and psychologism is to be situated and understood. We will show that Husserl's account takes its starting point in the Austro-German philosophical context of the 19th century and of the turn of the 20th century. It is during this period that naturalism, as Husserl understands it, emerges as a dominant viewpoint in German-speaking philosophy, predominantly in the form of psychologism. We will that show that it is in this context, and particularly with respect to logic, that Husserl's views on psychologism takes shape. In this regard, we will argue that Husserl's analyses of naturalism, and particularly of psychologism, are first primarily tied to the question of logic's proper foundations. Third, we will consider the issue of psychologism as it relates to the theory of knowledge (or epistemology). We suggest that the problem of logical psychologism, which is the focus of the *Logical Investigations*, leads Husserl to direct his attention to the question of psychologism in the theory of knowledge. We will argue more precisely that, following the *Logical Investigations*, Husserl regards logical psychologism as an outcome of a psychologistic

account and theory of knowledge. It is also to be noted that, during this period, the issues of consciousness and intentionality becomes of primary importance for Husserl's account of psychologism. In particular, Husserl comes to the conclusion that the foundations and the justification of psychologism in logic and in the theory of knowledge lies in a psychological view of consciousness and intentionality. We will finally see that when Husserl sets out to define naturalism and to determine its characteristics over the course of 1906 to 1913, he relies essentially on his analyses of psychologism which he then understands in a naturalistic perspective. At this point, psychologism appears to Husserl as a naturalistic theory, and even the form which naturalism tends to take on and espouse. For the very same reasons as in psychologism, Husserl also tends to view the naturalisation of consciousness and intentionality as the most fundamental of assumptions at the heart of naturalistic accounts of logic and epistemology.

Keywords: Edmund Husserl, Phenomenology, Naturalism, Psychologism, Logic, Theory of Knowledge, Consciousness, Intentionality.

INTRODUCTION

1. Mise en contexte

Force est de constater que les rapports entre la tradition phénoménologique inaugurée par Edmund Husserl et la philosophie de l'esprit (et des sciences cognitives) contemporaine ne cessent de se multiplier et de se renforcer depuis maintenant plus de trente ans. C'est notamment autour des questions de l'intentionnalité et de la conscience que la philosophie contemporaine converge, à certains égards, vers les champs et les enjeux fondamentaux sur lesquels se penche depuis longtemps la tradition phénoménologique. Pour cette raison, plusieurs ont inéluctablement fait ressortir les différents points de comparaison et de rapprochement entre la tradition phénoménologique et la philosophie de l'esprit contemporaine.

Un premier rapprochement s'opère dès les années 1980 autour des débats sur les théories représentationnalistes de l'esprit et de l'intentionnalité, largement tributaires d'une perspective naturaliste. À cet égard, l'ouvrage *Husserl, Intentionality, and Cognitive Science*, paru en 1982, représente l'une des premières tentatives importantes visant à confronter et à articuler la phénoménologie avec la philosophie de l'esprit et des sciences cognitives. C'est notamment dans cet ouvrage que H. L. Dreyfus défend pour la première fois une lecture représentationnaliste de la phénoménologie husserlienne, en y adjoignant en particulier la thèse controversée suivant laquelle Husserl serait « le père spirituel de la recherche actuelle en psychologie cognitive et en

intelligence artificielle ».[1] Si, à en croire Dreyfus, on peut alors considérer Husserl comme l'un des précurseurs des théories représentationnalistes de l'esprit et des programmes de recherche en intelligence artificielle, il faudrait en conclure que la phénoménologie husserlienne serait, du moins en principe, compatible avec certains programmes de naturalisation de l'esprit et de l'intentionnalité, notamment dans la perspective des sciences cognitives classiques.[2] Dans tous les cas, cette interprétation représentationnaliste de la phénoménologie de Husserl ouvre la voie à une série de réflexions visant à mettre en évidence les importants parallèles entre la conception husserlienne et les théories contemporaines (pour la plupart naturalistes) de l'intentionnalité.[3]

---

[1] H. L. Dreyfus, « Husserl et les sciences cognitives », trad. J.-P. Jazé, *Les Études philosophiques*, no. 1, 1991, p. 2; cf. également H. L. Dreyfus, « L'épiphénoménologie de Husserl », trad. J.-P. Jazé, *Les Études philosophiques*, no. 1, 1991, p. 57-58. Sur cette interprétation cognitiviste de Husserl, cf. aussi D. Münch, « The Early Work of Husserl and Artificial Intelligence », *Journal of the British Society for Phenomenology*, vol. 21, no. 2, 1990, p. 107-120; D. Münch, « The Relation of Husserl's *Logical Investigations* to Descriptive Psychology and Cognitive Science », dans D. Zahavi et F. Stjernfelt (éd.), *One Hundred Years of Phenomenology: Husserl's* Logical Investigations *Revisited*, Dordrecht : Springer, 2002, p. 199-215. Notons que cette lecture cognitiviste a été décisive dans la réception de la pensée de Husserl au sein des sciences cognitives. F. Varela, E. Thompson et E. Rosch, par exemple, reprennent les grandes lignes de l'interprétation dreyfusienne de la phénoménologie husserlienne (cf. F. Varela, E. Thompson et E. Rosch, *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, trad. V. Havelange, Paris : Seuil, 2017). Or, Thompson, pour sa part, reniera et critiquera ultérieurement cette lecture qu'il reconnaît avoir reprise de Dreyfus (cf. E. Thompson, *Mind in Life: Biology, Phenomenology, and the Sciences of Mind*, Cambridge (MA) : Belknap Press, 2010, p. 413-416).

[2] À partir de 1988, Dreyfus concède désormais que la phénoménologie husserlienne s'avère incompatible avec une théorie de l'intelligence artificielle au sens « fort » du terme. Il demeure pourtant convaincu qu'elle « est compatible avec le cognitivisme computationnel de Jerry Fodor » (Dreyfus, « L'épiphénoménologie de Husserl », p. 58).

[3] Par exemple, Dreyfus et R. McIntyre insistent notamment sur les ressemblances entre la théorie husserlienne de l'intentionnalité et celles de Searle et de Fodor (cf. Dreyfus, « Husserl et les sciences cognitives »; Dreyfus, « L'épiphénoménologie de Husserl »; H. L. Dreyfus, « Heidegger's Critique of the Husserl/Searle Account of Intentionality », *Social Research*, vol. 60, no. 1, 1993, p. 17-38; R. McIntyre, « Husserl and the Representational Theory of Mind », *Topoi*, vol. 5, no. 2, 1986, p. 101-113; R. Mcintyre, « Searle on Intentionality », *Inquiry*, vol. 27, 1984, p. 468-483). McIntyre établit par ailleurs un rapprochement entre le concept d'intentionnalité de Husserl et celui de représentation mentale

L'intérêt porté au soi-disant « problème de la conscience » dès le début des années 1990 constitue, à son tour, un moment charnière dans les réflexions sur les points de convergence entre la phénoménologie et la philosophie de l'esprit et des sciences cognitives.[4] L'une des motivations qui justifie ce rapprochement réside notamment dans ce que J. Levine et D. Chalmers ont respectivement nommé le problème du « fossé explicatif (*explanatory gap*) »[5] et le « problème difficile de la conscience (*hard problem of consciousness*) »[6], soit l'existence d'un hiatus conceptuel et théorique entre, d'une part, la dimension expérientielle, subjective et qualitative de

---

chez Dretske (cf. R. McIntyre, « Naturaliser la phénoménologie ? Dretske et les qualia », dans J. Petitot et al. (éd.), *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, Paris : CNRS Éditions, 2002, p. 563-576).

[4] Sur ce point, cf. par exemple Varela, Thompson et Rosch, *L'inscription corporelle de l'esprit*; J.-M. Roy et al., « Combler le déficit : Introduction à la naturalisation de la phénoménologie », dans J. Petitot et al. (éd.), *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, Paris : CNRS Éditions, 2002, p. 1-100; J. Petitot, « Phénoménologie naturalisée et morphodynamique : la fonction cognitive du synthétique *a priori* », *Intellectica*, vol. 17, 1993, p. 79-126; E. Marbach, *Mental Representation and Consciousness: Towards a Phenomenological Theory of Representation and Reference*, Dordrecht : Kluwer, 1993; E. Marbach, « Towards Integrating Husserlian Phenomenology with Cognitive Neuroscience of Consciousness », *Synthesis Philosophica*, vol. 22, no. 2, 2007, p. 385-400; E. Marbach, « "So You Want to Naturalize Consciousness?" "Why, Why Not?" – "But How?" Husserl Meeting Some Offspring », dans F. Mattens, H. Jacobs, et C. Ierna (éd.), *Philosophy, Phenomenology, Sciences: Essays in Commemoration of Edmund Husserl*, Dordrecht : Springer, 2010, p. 391-404; S. Gallagher, « Phenomenology and Experimental Design: Toward a Phenomenologically Enlightened Experimental Science », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 10, no. 9-10, 2003, p. 85-99; S. Gallagher, « On the Possibility of Naturalizing Phenomenology », dans D. Zahavi (éd.), *The Oxford Handbook of Contemporary Phenomenology*, Oxford : Oxford University Press, 2012, p. 70-93; S. Gallagher et D. Zahavi, *The Phenomenological Mind: An Introduction to Philosophy of Mind and Cognitive Science*, 2e éd., Londres : Routledge, 2012; Thompson, *Mind in Life: Biology, Phenomenology, and the Sciences of Mind*; J. Yoshimi, « Prospects for a Naturalized Phenomenology », dans D. O. Dahlstrom, A. Elpidorou, et W. Hopp (éd.), *Philosophy of Mind and Phenomenology: Conceptual and Empirical Approaches*, New York : Taylor & Francis, 2016, p. 287-309.

[5] J. Levine, « Materialism and Qualia: The Explanatory Gap », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 64, 1983, p. 354-361.

[6] D. Chalmers, *L'Esprit conscient. À la recherche d'une théorie fondamentale*, trad. S. Dunand, Paris : Ithaque, 2010.

la conscience et, de l'autre, l'explication des états et des processus neurobiologiques et cognitifs qui lui sont corrélés. À cet égard, certains commentateurs, tels que les éditeurs de l'ouvrage *Naturaliser la phénoménologie*, font valoir que la phénoménologie husserlienne est à même de jouer un rôle crucial dans l'élaboration d'une théorie exhaustive de la cognition, au sein de laquelle la conscience ou, plus précisément, la phénoménalité de l'expérience subjective serait prise en compte. La contribution de la phénoménologie husserlienne tiendrait alors à ce qu'elle saurait offrir une description de l'expérience à la première personne et de concourir, par là même, à réduire le fossé explicatif, mais ce, bien entendu, « à la condition qu'elle puisse être naturalisée […] bien que Husserl lui-même ait été fortement opposé au naturalisme ».[7] La phénoménologie husserlienne serait dès lors intégrée à une théorie explicative où l'ensemble de ses analyses pourrait être reformulé de manière à ce qu'elles deviennent en principe cohérentes avec les théories et les présupposés naturalistes des sciences cognitives.

Il va sans dire que l'idée d'une naturalisation de la phénoménologie husserlienne – mise au service notamment d'une explication cognitiviste et neuroscientifique de l'esprit et de la conscience – constitue un point de controverse dans les études phénoménologiques. Alors que certains commentateurs de Husserl accueillent, certes avec certaines réserves, ce projet, y voyant une réactualisation de la pensée husserlienne à la lumière d'enjeux philosophiques et scientifiques contemporains, d'autres s'y opposent vivement sous prétexte qu'un tel projet trahit l'esprit et les thèses fondamentales – et donc la nature même – de la phénoménologie husserlienne.[8] Dans

---

[7] Roy et al., « Combler le déficit », p. 2.

[8] Parmi ceux qui prônent l'idée d'un dialogue fécond entre la phénoménologie et les sciences cognitives, cf. par exemple D. Lohmar, « Phänomenologische Methoden und empirische Erkenntnisse », dans F. Mattens, H. Jacobs, et C. Ierna (éd.), *Philosophy, Phenomenology, Sciences: Essays in Commemoration of Edmund Husserl*, p. 191-219; S. Crowell, « Transcendental Phenomenology and the Seductions of Naturalism: Subjectivity, Consciousness, and Meaning », dans D. Zahavi (éd.), *The*

tous les cas, le projet d'une naturalisation de la phénoménologie menée au nom d'un programme de naturalisation de la conscience, de l'intentionnalité ou de l'esprit soulève un bon nombre de questions à la fois doctrinales et méthodologiques. Qu'entend-on ici exactement par « naturalisation » et par « naturalisme » ? Que signifie l'idée d'une théorie naturaliste de la conscience, de l'intentionnalité ou de l'esprit qui serait en principe compatible avec les présuppositions, les concepts et les analyses de la phénoménologie husserlienne ?

2. Problématique générale

Du point de vue qui nous intéresse, ces discussions et débats ont pour mérite essentiel d'attirer notre attention sur le rapport que Husserl entretient lui-même avec le

---

Oxford Handbook of Contemporary Phenomenology, Oxford : Oxford University Press, 2013, p. 25-47; S. Crowell, « Husserl's Subjectivism: The 'thoroughly peculiar "forms"' of Consciousness and the Philosophy of Mind », dans C. Ierna, H. Jacobs, et F. Mattens (éd.), *Philosophy, Phenomenology, Sciences: Essays in Commemoration of Edmund Husserl*, p. 363-390; M. Overgaard, « On the Naturalising of Phenomenology », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, vol. 3, no. 4, 2004, p. 365-379; Marbach, *Mental Representation and Consciousness*; Marbach, « Towards Integrating Husserlian Phenomenology with Cognitive Neuroscience of Consciousness », p. 385-400; Marbach, « "So You Want to Naturalize Consciousness?" », p. 391-404; Gallagher, « On the Possibility of Naturalizing Phenomenology », p. 70-93; Gallagher et Zahavi, *The Phenomenological Mind*; D. Zahavi, « Phenomenology and the Project of Naturalization », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, vol. 3, no. 4, 2004, p. 331-347; D. Zahavi, « Naturalized Phenomenology », dans D. Schmicking et S. Gallagher (éd.), *Handbook of Phenomenology and Cognitive Science*, Dordrecht : Springer, 2010, p. 2-19; D. Zahavi, « Naturalized Phenomenology: A Desideratum or a Category Mistake? », *Royal Institute of Philosophy Supplement*, vol. 72, 2013, p. 23-42; D. R. Cerbone, « Exile and Return: From Phenomenology to Naturalism (and Back Again) », *International Journal of Philosophical Studies*, vol. 24, no. 3, 2016, p. 365-380. Parmi les opposants, notons en particulier D. Moran, « Husserl's Transcendental Philosophy and the Critique of Naturalism », *Continental Philosophy Review*, vol. 41, no. 4, 2008, p. 401-425; D. Moran, « "Let's Look at it Objectively": Why Phenomenology Cannot Be Naturalized », *Royal Institute of Philosophy Supplement*, vol. 72, 2013, p. 89-115; H. De Preester, « Naturalism and Transcendentalism in the Naturalization of Phenomenology », *New Ideas in Psychology*, vol. 24, no. 1, 2006, p. 41-62; M. Villela-Petit, « Psychologie cognitive et théorie transcendantale de la connaissance », dans J. Petitot et al. (éd.), *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, Paris : CNRS Éditions, 2002, p. 657-680.

naturalisme. D'emblée, le projet d'une naturalisation de la phénoménologie se heurte à un obstacle considérable, pour ne pas dire insurmontable : l'opposition husserlienne au naturalisme est indéniable, ce qui a été mis en lumière et traité en détail tant par les commentateurs de Husserl que par les défenseurs du programme d'une naturalisation de la phénoménologie. Or si de nombreux travaux ont été consacrés à tracer les grandes lignes de la critique husserlienne du naturalisme, il semble en revanche que la question de savoir ce que Husserl vise sous le terme de « naturalisme » se trouve de manière générale laissée en suspens ou, du moins, peu explorée par les commentateurs dans le contexte de ces discussions. Et pourtant, cette question n'en reste pas moins fondamentale pour plusieurs raisons.

Il nous est d'abord nécessaire de clarifier la signification du concept de naturalisme dans la philosophie husserlienne si nous souhaitons potentiellement comprendre et évaluer le sens, la portée et la validité de la critique que lui adresse Husserl. C'est à cette seule condition que nous pourrons déterminer si et dans quelle mesure nous pouvons considérer et traiter comme coextensives ou équivalentes la conception husserlienne du naturalisme et les diverses approches naturalistes préconisées au sein de la philosophie contemporaine. Enfin, ce n'est qu'en apportant des réponses à ces questions que nous serons à même d'éclaircir et de trancher la question de savoir s'il y a effectivement un sens à dire qu'une naturalisation de la phénoménologie – de même qu'une conception naturaliste de la conscience, de l'intentionnalité ou de l'esprit – est concevable et admissible dans une perspective se réclamant de la phénoménologie de Husserl, et ce, malgré la critique que celui-ci adresse au naturalisme philosophique.

En second lieu, l'élucidation de la conception husserlienne du naturalisme présente un intérêt particulier en ce qu'elle nous livre une clé de lecture incontournable des développements de la pensée de Husserl. On peut en effet comprendre le développement de la phénoménologie husserlienne dans son ensemble comme le

résultat d'une confrontation continue avec le naturalisme sous une forme ou une autre. De la publication des *Prolégomènes à la logique pure* (1900) jusqu'à la parution de la *Krisis* (1936), le naturalisme se trouve sans cesse au cœur des questions et des enjeux traités par Husserl. Rappelons d'abord que, dans les *Recherches logiques*, la phénoménologie voit le jour dans le contexte d'un programme philosophique destiné à libérer la logique, les mathématiques et la théorie de la connaissance du naturalisme sous la forme du psychologisme. Ensuite, pendant la période de Göttingen (1901-1916), et en particulier, lors des années qui précèdent la parution du premier tome des *Idées directrices* (1913), Husserl consacre principalement ses travaux à l'élaboration d'une phénoménologie eidétique et transcendantale. Or, durant ces années, Husserl poursuit essentiellement deux objectifs complémentaires : assurer l'indépendance de la phénoménologie vis-à-vis de la psychologie (notamment à titre de science de la nature), et fonder la philosophie sur la phénoménologie dans la perspective d'une science dont les méthodes, le domaine d'investigation et les tâches seraient absolument distincts et indépendants de toute science empirique. Or, il ne fait aucun doute qu'en poursuivant ainsi l'idée d'une phénoménologie pure, de même qu'un programme philosophique qui en relèverait, Husserl ne s'engage rien de moins que dans une lutte contre le naturalisme philosophique :

> Ce n'est, affirme-t-il en effet en 1913, qu'avec l'établissement de la phénoménologie pure qu'une critique de la raison [philosophique, soit logique, axiologique et pratique] et la philosophie acquièrent leur clarté intérieure complète, leur séparation certaine et leur liberté vis-à-vis de toutes interférences erronées et absurdes du « psychologisme » et du « naturalisme » de tout genre.[9]

[9] « *Erst mit der Etablierung der reinen Phänomenologie gewinnt die Vernunftkritik und Philosophie ihre vollkommene innere Klarheit, ihre sichere Absonderung, ihre Freiheit von allen sie widersinnig verkehrenden Einmengungen des "Psychologismus" und des "Naturalismus" jeder Art* » (E. Husserl, *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch: Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie. 2. Halbband: Ergänzende Texte (1912-1929),*

Ce projet philosophique, comme les orientations antinaturalistes qui l'animent, sera sans cesse défendu et approfondi par Husserl tout au long de son œuvre. Or si le développement de la phénoménologie husserlienne repose sur une position qui, au fil du temps, se montre de plus en plus critique envers le naturalisme philosophique, cela ne va pas sans s'accompagner chez Husserl d'un intérêt théorique croissant pour celui-ci. Certes, il est vrai que le naturalisme sert de repoussoir à la phénoménologie husserlienne, mais il n'en reste pas moins que le problème se pose très tôt chez Husserl de savoir ce en quoi consiste le naturalisme. La réflexion critique que mène Husserl sur cette question s'avère dès lors indissociable d'une analyse théorique plus générale sur ce qui constitue les traits caractéristiques, les origines, la portée et les conséquences du naturalisme philosophique. Loin donc de s'en tenir à une simple critique des positions naturalistes auxquelles il s'oppose, Husserl se donne sans cesse pour tâche, et ce, jusqu'à la fin de son œuvre, de conceptualiser ce programme philosophique et de fournir une explication de son développement dans l'histoire de la philosophie moderne. Ces réflexions, pourrait-on également faire valoir, sont d'autant plus significatives qu'elles informent et déterminent, à leur tour, le sens et l'orientation que Husserl donne à la phénoménologie et à son programme philosophique.

Nous considérons enfin qu'une analyse du concept de naturalisme chez Husserl peut apporter une éventuelle contribution aux discussions et aux débats contemporains sur la nature et les origines du naturalisme philosophique. Force est d'admettre que la philosophie contemporaine (du moins, dans le monde anglo-saxon) est largement dominée depuis plusieurs décennies par une attitude favorable envers le naturalisme

---

K. Schuhmann (éd.), Hua III/2, La Haye : Martinus Nijhoff, 1976, p. 530-531). Cf. aussi par exemple E. Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, trad. M. de Launey, Paris : PUF, 1989, p. 11-30; la lettre de Husserl à Rickert en date du 20 décembre 1915, dans E. Husserl, *Briefwechsel. Band V: Die Neukantianer*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/5, Dordrecht : Kluwer, 1994, p. 178.

sous toutes ses formes.[10] Et pourtant, malgré la popularité dont jouit aujourd'hui le naturalisme philosophique, aucun véritable consensus ne semble se dégager sur la signification et les implications de ce concept ou de cette position philosophique.[11] Il y a là un enjeu conceptuel qui n'est pas sans importance étant donné qu'une majorité de philosophes contemporains n'hésitent pas à souscrire à l'étiquette « naturaliste », et ce, en dépit de profondes divergences les opposant sur un bon nombre de questions philosophiques fondamentales. Pour cette raison, plusieurs philosophes ont jugé nécessaire de brosser un portrait taxonomique des diverses significations, positions et approches qu'il convient d'associer généralement au terme de « naturalisme ». Dans cette perspective, les analyses de Husserl nous semblent rejoindre sur plusieurs points les conclusions de nombreux philosophes contemporains, et en particulier, les délimitations conceptuelles qui se dégagent de leurs travaux, notamment la distinction

---

[10] Tel est le constat dressé notamment par S. Horst en philosophie de l'esprit : « Presque tout le monde en philosophie de l'esprit au cours des dernières décennies a décrit sa théorie comme "naturaliste". Cela comprend les partisans d'une variété plutôt vaste de théories : réductionnistes, éliminativistes, informationnelles, physicalistes non réductionnistes, fonctionnalistes, computationnalistes, et évolutionnaires. Même David Chalmers, peut-être la figure la plus influente dans le renouveau du dualisme des propriétés dans les années 1990, décrit sa position comme "naturaliste" […]. À première vue, il pourrait sembler alors que les philosophes de l'esprit auraient trouvé au moins un point positif de concordance au tournant du millénaire » (S. Horst, « Naturalisms in Philosophy of Mind », *Philosophy Compass*, vol. 4, no. 1, 2009, p. 219 [notre trad.]). David Papineau généralise ce constat à l'ensemble de la philosophie : « Pour le meilleur ou pour le pire, le "naturalisme" est largement considéré comme un terme positif parmi les cercles de philosophes – peu de philosophes actifs de nos jours seraient heureux de se présenter comme "non-naturalistes" » (D. Papineau, « Naturalism », dans E. N. Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2020, https://plato.stanford.edu/entries/naturalism/ [notre trad.]; cf. également J. Kim, « The American Origins of Philosophical Naturalism », *Journal of Philosophical Research*, vol. 28, supplement, 2003, p. 1-2).

[11] D. Papineau, *Philosophical Naturalism*, Oxford : Blackwell, 1993, p. 1; cf. aussi Papineau, « Naturalism ». Pour un constat analogue, cf. B. Stroud, « The Charm of Naturalism », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, vol. 70, no. 2, 1996, p. 43-55; Kim, « The American Origins of Philosophical Naturalism », p. 83-98; H. Putnam, « The Content and Appeal of "Naturalism" », dans M. De Caro et D. Macarthur (éd.), *Naturalism in Question*, Cambridge (MA) : Harvard University Press, 2004, p. 59-70; O. Flanagan, « Varieties of Naturalism », dans P. Clayton (éd.), *The Oxford Handbook of Religion and Science*, Oxford : Oxford University Press, 2006, p. 430-452; S. Horst, *Beyond Reduction: Philosophy of Mind and Post-Reductionist Philosophy of Science*, Oxford : Oxford University Press, 2007, p. 11-21.

entre « naturalisme ontologique », « naturalisme épistémologique » et « naturalisme méthodologique ». On pourrait même aller plus loin et affirmer que Husserl anticipe, explicite et problématise de nombreuses questions d'ordre ontologique, épistémologique et méthodologiques qui reviennent à l'avant-plan des discussions et des débats contemporains sur le naturalisme.

En particulier, il y a lieu de souligner ici la pertinence que nous pourrions reconnaître aux travaux de Husserl dans le contexte d'une analyse historique des origines du naturalisme contemporain. Plusieurs travaux ont entrepris récemment la tâche d'établir les sources du naturalisme contemporain, certains notamment en vue de faire le point sur ce que signifie et représente aujourd'hui ce terme. Alors que certains situent les racines du naturalisme contemporain dans la philosophie américaine du début du XXe siècle[12], d'autres font valoir au contraire que ces origines remontent au XIXe siècle, notamment dans le contexte de la philosophie de langue allemande[13]. À cet égard, les analyses de Husserl nous apportent un éclaircissement précieux sur les origines et les traits caractéristiques du naturalisme philosophique aux XIXe et XXe siècle, notamment dans le paysage intellectuel qui est celui de l'Autriche et de l'Allemagne. La thèse de Husserl, comme nous le verrons, consiste justement à soutenir que, dans ce contexte, le naturalisme philosophique acquiert un statut presque

---

[12] Cf. par exemple, Papineau, « Naturalism »; Kim, « The American Origins of Philosophical Naturalism », p. 83-98; G. Keil, « Naturalism », dans D. Moran (éd.), *The Routledge Companion to Twentieth-Century Philosophy*, Londres : Routledge, 2008, p. 254-257; R. Audi, « Philosophical Naturalism at the Turn of the Century », *Journal of Philosophical Research*, vol. 25, 2000, p. 27-45; K. J. Clark, « Naturalism and its Discontents », dans K. J. Clark (éd.), *The Blackwell Companion to Naturalism*, West Sussex : John Wiley & Sons, 2016, p. 6-7.

[13] Cf. par exemple, M. C. Rea, *World Without Design: The Ontological Consequences of Naturalism*, Oxford : Oxford University Press, 2002, p. 29-49; M. Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, Londres : Routledge, 1995; H. D. Sluga, *Gottlob Frege*, Londres : Routledge, 1980, p. 14-40, 186; H.-J. Glock, « Neo-Kantianism and Analytic Philosophy », dans N. de Warren et A. Staiti (éd.), *New Approaches to Neo-Kantianism*, Cambridge : Cambridge University Press, 2015, p. 65-66, 71.

hégémonique au XIXe siècle, qui perdure à plusieurs égards au-delà du tournant du XXe siècle.

3. Question de recherche et thèses

La question sur laquelle nous nous pencherons dans le cadre de la présente thèse consistera donc à élucider la signification du concept de « naturalisme » chez Husserl. À cet égard, nous verrons que l'expression de « naturalisme » chez Husserl désigne un ensemble varié de thèses et de concepts d'ordre métaphilosophique, ontologique, épistémologique et méthodologique qui déterminent le sens et le statut de la philosophie, et en particulier, de la logique et de la théorie de la connaissance. Or, clarifier la teneur et la portée spécifiques de ce concept dans la philosophie husserlienne ne va pas sans difficulté. D'abord, le fait que ce terme admet, à tout moment chez Husserl, d'une pluralité de significations soulève la question de la cohérence et de l'intégrité de ce concept. À cela s'ajoute que la conception husserlienne du naturalisme fait l'objet de nombreux développements et se précise sur une période de plus de trente ans, de sorte qu'une analyse de ce concept chez Husserl implique que l'on tienne compte de la progression de sa réflexion sur cette question, notamment en lien avec l'évolution de sa propre philosophie. Enfin, nous devons souligner que, bien que plusieurs des enjeux, des débats et des approches que Husserl identifie au naturalisme ne sont pas étrangers au naturalisme contemporain, il reste que la conception husserlienne du naturalisme puise son sens et se constitue en particulier dans le contexte intellectuel austro-allemand du XIXe siècle et du tournant du XXe siècle.

Cela dit, nous pourrions tout d'abord faire valoir que la conception du naturalisme philosophique de Husserl se fonde et s'articule de manière générale sur trois thèses ou orientations fondamentales, que nous pourrions caractériser comme suit :

1) *Le naturalisme ontologique* : tout ce qui est, est identique ou réductible à des objets ou des propriétés d'ordre empirique et naturel, que ce soit au sens strict (physique) ou au sens large (psychologique ou mental).

2) *Le naturalisme théorique ou conceptuel* : le recours à l'appareil conceptuel et théorique des sciences de la nature constitue une condition nécessaire, voire suffisante pour établir, décrire ou expliquer les objets ou les propriétés en question.

3) *Le naturalisme méthodologique* : l'usage des méthodes empiriques des sciences de la nature constitue une condition nécessaire, voire suffisante à l'étude et à la connaissance des objets ou de propriétés en question.

Dans cette optique, nous défendrons en particulier la thèse selon laquelle le naturalisme représente une position philosophique qui, quoique déclinable en plusieurs variantes, se trouve principalement identifiée par Husserl à ce que nous pourrions appeler le *psychologisme philosophique*. Il n'y a en effet aucun doute que le psychologisme représente aux yeux de Husserl la forme par excellence que revêt le naturalisme philosophique, et ce, non seulement au tournant du XXe siècle, mais également dans l'histoire de la philosophie moderne. Dans la perspective de Husserl, cela revient bien entendu à identifier, sous une forme ou une autre, la psychologie à une science de la nature au même titre que la physique, notamment sur les plans ontologique, conceptuel (ou théorique) et méthodologique.

Nous montrerons en outre que l'intérêt de Husserl pour le naturalisme, notamment sous la forme du psychologisme, s'oriente d'abord et avant tout sur les questions de la naturalisation de la logique, de la théorie de la connaissance et de la conscience (et, par là même, de l'intentionnalité).[14] En particulier, nous soutiendrons que l'analyse du

[14] Il est vrai que Husserl identifie et conceptualise d'autres variantes du naturalisme, notamment pour ce qui concerne la question de la rationalité pratique et axiologique, le statut de la psychologie et des sciences humaines (*Geisteswissenschaften*) ainsi que le problème du réalisme métaphysique et scientifique (ou de l'« objectivisme »). Mais il y a un sens à dire que l'intérêt que porte Husserl pour les

psychologisme logique menée par Husserl dans les *Recherches logiques* (1900-1901) le conduit à se pencher davantage sur la nature du psychologisme dans la théorie de la connaissance (ou l'épistémologie). Dès les années 1901-1902, Husserl en vient en effet à voir dans le psychologisme logique une conséquence ou le prolongement de ce qu'il nommera le psychologisme épistémologique (ou gnoséologique). Nous montrerons enfin que la réflexion de Husserl sur la nature du psychologisme logique et du psychologisme épistémologique l'amène progressivement à se pencher sur la question de la naturalisation de la conscience. Car, à partir des années 1904-1905, Husserl considère désormais que l'origine, la motivation et la justification du psychologisme et, plus généralement, du naturalisme à cet égard tiennent à une certaine conception naturaliste de la conscience (et de l'intentionnalité). En ce sens, la question de la naturalisation de la conscience apparaît dès lors aux yeux de Husserl comme la clé de voûte des programmes naturalistes (et, en particulier, psychologistes) en logique et dans la théorie de la connaissance.

Nous soutiendrons enfin que le travail de clarification conceptuelle qui s'opère chez Husserl autour de la notion de naturalisme n'est en fait que l'aboutissement de ces réflexions qu'il consacre depuis les *Recherches logiques* à la question du psychologisme. S'il est vrai que, initialement, Husserl n'identifie pas explicitement le psychologisme au naturalisme, il en va tout autrement à partir des années 1904 à 1907. Le psychologisme philosophique se présente désormais comme une variante – voire l'expression par excellence – du naturalisme philosophique. À partir de ce moment, la question et le problème que pose le psychologisme, sous ses différentes formes,

---

théories naturalistes dans ces divers contextes tend en général à découler de considérations ou d'enjeux qui se rapportent directement ou indirectement aux questions de la naturalisation de la logique, de la théorie de la connaissance et de la conscience (ou de l'intentionnalité). Pour cette raison, la présente thèse se limitera aux trois variantes du naturalisme qui occupent une place de premier plan dans la philosophie de Husserl.

débouchent alors chez Husserl sur une analyse d'ordre plus général où il convient de définir le naturalisme et d'en dégager les traits caractéristiques en tant que position philosophique. C'est ainsi que le thème du naturalisme – thème où, bien entendu, le psychologisme est appelé à jouer un rôle central – en vient progressivement à occuper une place prépondérante dans les écrits de Husserl au cours de la période de Göttingen, dont notamment à partir des années 1908-1913.

De ce qui précède, nous pourrions affirmer que les années 1900-1913 constituent une période charnière dans le développement de la pensée de Husserl sur la question du naturalisme et, en particulier, du psychologisme philosophique. Pour cette raison, les textes de Husserl que nous tendrons à privilégier ici relèveront des périodes de Halle (1900-1901) et de Göttingen (1901-1916). Cela dit, nous nous pencherons également, lorsque nous le jugeons pertinent, sur les écrits de Husserl rédigés pendant la période de Freiburg (1916-1938). Le cas échéant, nous examinerons et aborderons les textes rédigés au cours de cette période tardive lorsqu'ils sont à même de contribuer à un éclaircissement des analyses mises de l'avant par Husserl pendant les périodes de son œuvre auxquelles nous portons un intérêt particulier, soit celles de Halle et de Göttingen.

4. Structure de la thèse

La présente thèse se divisera en quatre chapitres. Dans un premier temps, nous entreprendrons de brosser un portrait général du naturalisme philosophique tel qu'il se constitue, se développe et s'impose dans le contexte intellectuel austro-allemand du XIXe et du tournant du XXe siècle, notamment à partir des analyses qu'en propose Husserl. Nous chercherons d'abord à reconstituer les origines et le développement du naturalisme philosophique au cours de cette période. Cette mise en contexte nous

fournira un point d'appui à partir duquel nous pourrons, suivant Husserl, cerner et dégager les orientations (ou les représentants), les motifs et les objectifs qui caractérisent le naturalisme philosophique à cette époque. En particulier, nous montrerons que le naturalisme en vient à exercer, après le déclin de l'idéalisme postkantien jusqu'au tournant du XXe siècle, une influence dominante et décisive sur la philosophie de langue allemande. Nous verrons également que, dans ce contexte, le naturalisme philosophique tendra s'imposer plus particulièrement sous la forme du psychologisme philosophique. C'est pourquoi il y a un sens dire, avec Husserl, que le programme psychologiste devient ainsi l'expression privilégiée du naturalisme dans la philosophie de langue allemande du XIXe et du début du XXe siècle.

Nous entamerons ensuite dans le second chapitre une analyse de l'interprétation husserlienne du psychologisme logique, notamment en tant que programme philosophique naturaliste. Nous montrerons en particulier que la réflexion de Husserl sur naturalisme s'amorce tout d'abord dans les *Recherches logiques* avec une analyse du psychologisme logique. Il faut alors entendre par « psychologisme logique » un ensemble de positions qui ont pour but ou pour effet de fonder la logique (et la théorie de la connaissance logique) sur la psychologie empirique, et en particulier, sur la psychologie de la connaissance. Dans la perspective qui est celle de Husserl, le psychologisme représente plus précisément un programme philosophique qui consiste à interpréter ou à expliquer la logique – et notamment ses objets, ses concepts, ses lois, ses normes et ses principes méthodologiques – en fonction de la psychologie empirique. Nous verrons ensuite pourquoi et en quel sens Husserl en vient à partir des années 1904 à 1909 à identifier le psychologisme logique à un programme naturaliste, dont les grandes lignes consistent notamment à : (1) naturaliser le domaine de la logique – et plus généralement les entités idéales ou abstraites (mathématiques, universaux, essences, etc.) – dans une perspective psychologique; (2) réduire ou

subordonner les disciplines à première vue aprioriques, telles que la logique, à la psychologie empirique; et (3) fonder de telles disciplines sur les méthodes empiriques de la psychologie. Nous pourrons enfin constater que, pour ces raisons, Husserl se proposera à partir des années 1910 d'identifier de manière générale l'empirisme au naturalisme.

Dans le troisième chapitre, nous nous pencherons sur la conception husserlienne du naturalisme dans la théorie de la connaissance, notamment sous la forme du psychologisme épistémologique. Nous verrons que, peu après la parution des *Recherches logiques*, l'intérêt de Husserl pour la question du psychologisme (ou du naturalisme) logique se déplace et se développe principalement sur le terrain de la théorie de la connaissance. La raison en est qu'à partir de 1901-1902, Husserl en vient à reconnaître dans le psychologisme épistémologique le point de départ et la justification du psychologisme logique. Il faudrait alors distinguer selon les périodes deux conceptions du « psychologisme épistémologique » chez Husserl. Or, des *Recherches logiques* jusqu'en 1903, la conception husserlienne du psychologisme épistémologique se veut assez restreinte : est psychologiste seule une théorie de la connaissance dont la démarche consiste à interpréter, à examiner et à tirer au clair les concepts, les principes et les problèmes épistémologiques dans une perspective qui s'appuie sur une *explication* empirique – et, plus précisément, génétique et causale – de la connaissance. Mais à partir de 1903 et surtout dès 1906-1907, le psychologisme épistémologique se conçoit désormais comme la thèse selon laquelle la théorie de la connaissance trouve son fondement dans les principes méthodologiques, les objets, les concepts ou les présuppositions théoriques de la psychologie empirique, *aussi bien descriptive qu'explicative*. Dès lors, nous pouvons constater que les réflexions que consacre Husserl au psychologisme épistémologique informent et déterminent par la suite l'analyse du naturalisme épistémologique qu'il entreprend à partir de 1906-1907.

Dans une telle optique, nous ferons valoir que l'interprétation psychologiste de la théorie de la connaissance constituera la pierre d'assise sur laquelle s'appuiera l'analyse husserlienne du naturalisme épistémologique.

En dernier lieu, nous montrerons dans le dernier chapitre que Husserl en vient progressivement à soutenir que les programmes de psychologisation ou de naturalisation de la logique et de la théorie de la connaissance tirent leur origine et leur justification d'une conception strictement psychologique et naturelle de la conscience. À partir des années 1906-1907, cette thèse s'inscrit désormais au cœur des analyses husserliennes du psychologisme en général. De ce point de vue, la cause (ou l'erreur) fondamentale du psychologisme philosophique ne serait alors rien d'autre que la réduction de la conscience – et notamment de ce qui tient lieu d'intentionnalité – à une propriété strictement psychologique. Afin d'illustrer plus précisément l'approche en question, nous examinerons quatre conceptions de la conscience que l'on pourrait qualifier de psychologiste dans la perspective et selon les analyses de Husserl, soit les théories des empiristes britanniques, de Natorp, de Brentano et de Twardowski. Or, nous constaterons ensuite qu'à partir de 1910-1911, Husserl considère désormais que, de manière générale, l'interprétation psychologiste de la conscience consiste en fait dans une interprétation naturaliste (ne serait-ce qu'implicite) de celle-ci. Plus encore, il s'agirait, selon Husserl, de la voie par excellence dans laquelle s'engage la naturalisation de la conscience non seulement au tournant du XXe siècle, mais également depuis les débuts de la philosophie moderne. Enfin, nous expliquerons en quel sens et pourquoi, selon Husserl, la réinterprétation naturaliste de la conscience – notamment dans la perspective du naturalisme psychologique – représente la clé de voûte de la naturalisation de la logique et de la théorie de la connaissance. En particulier, nous verrons qu'il y va ici du statut et du sort réservé à l'intentionnalité dans la philosophie moderne depuis Locke.

CHAPITRE I

LE NATURALISME PHILOSOPHIQUE AU XIXe SIÈCLE

1.1 Introduction

Husserl reconnaît dans le naturalisme de son époque, tel qu'il le conceptualise, un ensemble de thèses et d'approches philosophiques qu'il convient de situer en particulier dans le contexte intellectuel du XIXe siècle. C'est en effet à cette époque, dans les années 1840, que le naturalisme émerge comme l'expression d'une « vision du monde », d'une *Weltanschauung*, extrêmement influente, et ce faisant, comme l'un des paradigmes dominants de la philosophie de langue allemande. Bien que son emprise quasi hégémonique s'affaiblisse considérablement en Allemagne dans les années 1880, notamment avec la montée du néokantisme, l'influence que le naturalisme exerce sur la philosophie demeure néanmoins substantielle, et ce, même au tournant du XXe siècle. Il n'est donc pas étonnant que l'analyse husserlienne du naturalisme apparaisse très souvent liée à une élucidation des causes à l'origine de l'essor et du règne du naturalisme au XIXe siècle, ainsi que des conséquences qui en découlent, lesquelles persistent toujours, à en croire Husserl, à exercer une influence considérable sur le XXe siècle. C'est pourquoi nous jugeons d'abord nécessaire de brosser un portrait du naturalisme philosophique du XIXe siècle en nous appuyant notamment sur les analyses qu'en propose Husserl.

Nous montrerons d'abord, à la suite de Husserl, que la montée du naturalisme dans la philosophie de langue allemande au XIXe siècle s'explique principalement par la conjonction de deux facteurs : 1) la prédominance suivie du déclin de l'idéalisme postkantien, et 2) le développement et le succès des sciences de la nature. Nous présenterons ensuite une analyse des principaux traits caractéristiques de ce naturalisme philosophique. Nous nous pencherons enfin sur les deux principaux programmes naturalistes qui se constituent à cette époque dans la philosophie de langue allemande, soit le matérialisme scientifique et le psychologisme philosophique. Dans ce contexte, nous ferons valoir en particulier que le psychologisme représente la forme par excellence du naturalisme philosophique à partir de la seconde moitié du XIXe siècle.

1.2 Le développement et le succès des sciences de la nature au XIXe siècle

La première moitié du XIXe siècle marque le début d'une période de progrès sans précédent pour les sciences de la nature ainsi que pour les applications techniques et industrielles auxquelles elles donnent lieu.[15] Le développement des sciences de la nature est à ce point remarquable que l'on peut sans aucun doute qualifier le XIXe siècle de « siècle des sciences de la nature ».[16] C'est précisément dans ce contexte, selon Husserl, que « [l]a perspective naturaliste du monde en est venue à une hégémonie décisive au XIXe siècle », où « [l]es progrès grandioses des sciences de la nature [et]

---

[15] T. Pinkard, *German Philosophy 1760-1860: The Legacy of Idealism*, Cambridge : Cambridge University Press, 2002, p. 356; P. Wagner, « Introduction », dans P. Wagner (éd.), *Les philosophes et la science*, Paris : Gallimard, 2002, p. 35.

[16] L. Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, Paris : Vrin, 1997, p. 40; K. Bayertz, M. Gerhard et W. Jaeschke, « Einleitung », dans K. Bayertz et al. (éd.), *Weltanschauung, Philosophie und Naturwissenschaft im 19. Jahrhundert*, vol. II : *Der Darwinismus-Streit*, Hamburg : Felix Meiner, 2007, p. 15.

l'immense signification pratique qui a été acquise par la technique de ces sciences » ont fait que « même en Allemagne, ce sol classique de l'idéalisme, tous les intérêts et les esprits se sont tournés vers la réalité [naturelle]. »[17] La montée et le triomphe du naturalisme philosophique au XIXe siècle témoignent plus précisément du développement et du succès spectaculaires que connaissent à cette époque la physique, la chimie et la physiologie. Le naturalisme prétend en effet s'aligner et s'établir sur les fondements théoriques et les principes méthodologiques de ces sciences de la nature, notamment pour se prévaloir des résultats féconds dont sont porteurs les méthodes empiriques et le paradigme mécaniste de l'explication scientifique.

Le développement et le succès des sciences de la nature s'expliquent d'abord par le fait que les scientifiques allemands, dès la première moitié du XIXe siècle, en viennent à adopter et à privilégier, outre les méthodes empiriques classiques (observation, induction, etc.), l'expérimentation comme procédé méthodologique. Ayant acquis, au tournant du XIXe siècle, son fondement et son autonomie théoriques grâce à l'expérimentation, la chimie moderne sert dès lors de modèle aux sciences telles que la physiologie, la médecine et la biologie en général, et ce, notamment lorsque J. von Liebig fonde à Giessen en 1826 le premier laboratoire de recherche en chimie.[18]

---

[17] « *Zur entscheiden Vorherrschaft ist diese naturalistische Weltansicht im 19. Jahrhundert gekommen* [...]. *Die großartigen Fortschritte der Naturwissenschaften, die ungeheure praktische Bedeutung, welche die naturwissenschaftliche Technik gewann, der Aufschwung des Welthandels und eine Reihe mitverflochtener sonstiger Momente erklären es, daß sich selbst in Deutschland, diesem klassischen Boden des Idealismus, alle Interessen und Sinne dem Realen zuwandten* » (E. Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie. Vorlesungen Wintersemester 1917/18. Mit ergänzenden Texten aus der ersten Fassung von 1910/11*, U. Panzer (éd.), Hua XXX, Dordrecht : Kluwer, 1996, p. 18-19).

[18] J. T. Merz, *A History of European Thought in the Nineteenth Century*, vol. I, 2e éd., Edinburgh : William Blackwood and Sons, 1904, p. 188-189, 197-198; F. Gregory, *Scientific Materialism in Nineteenth Century Germany*, Dordrecht : D. Reidel Publishing, 1977, p. 6-7; F. C. Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, Oxford : Oxford University press, 2013, p. 139; J. D. Greenwood, *A Conceptual History of Psychology: Exploring the Tangled Web*, 2e éd., Cambridge : Cambridge University Press, 2015, p. 140, 169.

Au cours des années 1830-1840, le recours à cette approche méthodologique porte fruit en Allemagne, et contribue notamment à la fondation et au développement de la chimie organique grâce aux travaux de Liebig et de F. Wöhler, de la physiologie expérimentale grâce aux recherches de J. Müller et de ses étudiants (tels que C. F. W. Ludwig, E. W. von Brücke, E. du Bois-Reymond et H. von Helmholtz), de la théorie cellulaire de M. J. Schleiden et T. Schwann, et du principe de conservation de l'énergie (ou de la force), d'après les formulations de J. von Mayer en 1842 et de Helmholtz en 1847.[19]

Soutenues par l'expansion et le progrès de ces sciences, les méthodes empiriques jouissent désormais d'un prestige inouï, et constituent dès lors, aux yeux de plusieurs, un gage de scientificité.[20] À partir des années 1830, une transformation s'opère ainsi dans la compréhension même de ce qu'est une science suivant le modèle des sciences de la nature : le critère de scientificité d'une théorie ou de la connaissance réside non plus seulement ou principalement dans la théorie elle-même (comme le préconisent en particulier les idéalistes postkantiens), mais dans l'expérience, l'induction et les méthodes empiriques, dont notamment la recherche expérimentale.[21] Autrement dit, le caractère scientifique d'une connaissance se fonde avant tout non plus dans des conditions *a priori*, mais dans des critères empiriques. En ce sens, les sciences de la nature rejettent le paradigme de scientificité et de rationalité qui prédominait jusque-là, soit celui de l'idéalisme allemand. Or, dès lors que l'universalité, la nécessité et la

---

[19] Merz, *A History of European Thought in the Nineteenth Century*, vol. I, p. 188-219; H. Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, trad. E. Matthews, Cambridge : Cambridge University Press, 1984, p. 72-75; Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 171; F. C. Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, Princeton (NJ) : Princeton University Press, 2014, p. 21-22; Greenwood, *A Conceptual History of Psychology*, p. 169-174.

[20] A. Stone, « Philosophy of Nature », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosophy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 331.

[21] Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 81-88.

systématisation conceptuelles ne satisfont plus comme critères de scientificité, c'est la conception idéaliste de la science, tout comme l'idéalisme lui-même, qui est mise en cause.

L'essor des sciences de la nature et l'influence considérable qu'elles exercent, à partir des années 1830-1840, reposent non seulement sur la mise en œuvre d'une intégration méthodologique féconde, mais également sur le succès d'un projet d'unification théorique. Articulé et défendu notamment par certains étudiants de Müller tels que Ludwig, Brücke, Schwann, Du Bois-Reymond et Helmholtz, ce projet prendra la forme d'un programme réductionniste de nature physicaliste.[22] L'objectif poursuivi ici n'est rien de moins que la réduction de la physiologie, de la biologie et même de la médecine aux sciences physico-chimiques, et par le fait même, l'unification des sciences de la nature par le biais d'une explication mécaniste. Les défenseurs de ce programme font valoir plus précisément que tous les phénomènes naturels, y compris les phénomènes physiologiques et biologiques, sont en principe réductibles à des phénomènes et à des mécanismes physico-chimiques.[23] En développant une conception homogène et mécaniste de la nature, le programme de recherche en question se dresse ainsi contre les thèses vitalistes, organicistes et téléologiques dont se réclament alors les systèmes idéalistes postkantiens.

---

[22] W. Coleman, *Biology in the Ninteenth Century: Problems of Form, Function, and Transformation*, Cambridge : Cambridge University Press, 1977, p. 150-153; Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 76-78; G. Hatfield, *The Natural and the Normative: Theories of Spatial Perception from Kant to Helmholtz*, Cambridge (MA) : MIT Press, 1990, p. 166; M. Heidelberger, *Nature from Within: Gustav Theodor Fechner and his Psychophysical Worldview*, trad. C. Klohr, Pittsburgh (PA) : University of Pittsburgh Press, 2004, p. 57; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 21-22, 55.

[23] Stone, « Philosophy of Nature », p. 331; Greenwood, *A Conceptual History of Psychology*, p. 170-171.

Le triomphe méthodologique et théorique des sciences empiriques entraîne dès lors des changements significatifs sur le plan philosophique à partir des années 1840. D'une part, la philosophie et les méthodes strictement *a priori* cessent de valoir comme le paradigme par excellence de la rationalité, en ce qu'elles sont désormais supplantées par les sciences de la nature et leurs méthodes empiriques et expérimentales.[24] D'autre part, le succès et la puissance explicative de la physiologie, étayés notamment par la théorie cellulaire et le principe de conservation d'énergie, établissent pour plusieurs la supériorité théorique du paradigme de l'explication mécaniste et, plus généralement, de la légitimité et de la véracité de la conception de la réalité telle qu'elle est formulée et démontrée par les sciences de la nature.[25] C'est dans de telles circonstances que la seconde moitié du XIXe siècle en général, comme sa philosophie en particulier, deviendra, pour reprendre les termes de Léo Freuler, « fondamentalement portée par les sciences de la nature ou la *naturwissenschaftliche Weltanschauung* ».[26]

1.3 L'hégémonie et l'effondrement de l'idéalisme spéculatif

Le développement spectaculaire des sciences de la nature n'explique pas, à lui seul, l'essor du naturalisme et l'influence considérable qu'il exerce au cours du XIXe siècle. La montée et le succès du naturalisme sont également le résultat d'une réaction contre l'idéalisme postkantien (ou spéculatif) qui, sous l'égide notamment de Fichte, de Hegel et de Schelling, a exercé son emprise sur la philosophie, la vie intellectuelle et les institutions allemandes pendant plus de quarante ans, soit des années 1790 jusque dans

---

[24] Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 55.

[25] Heidelberger, *Nature from Within*, p. 57.

[26] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 42.

les années 1830. C'est ce que reconnaît d'ailleurs Husserl lorsqu'il affirme que l'idéalisme spéculatif (et en particulier l'hégélianisme) « a déclenché, en même temps que se renforçaient les sciences exactes, des réactions qui donnèrent au naturalisme du XVIIIe [*sic*] siècle une impulsion si puissante qu'il détermina de manière prédominante […] la vision du monde et la philosophie actuelles. »[27] Or bien que la chute de l'idéalisme spéculatif au cours des années 1830 soit décisive, ses effets retentissent manifestement toujours à l'époque de Husserl, ne serait-ce que sous la forme du naturalisme qu'il a provoqué (et justifié d'après l'avis de plusieurs).

Pour comprendre les raisons à l'origine de ces développements, nous devons d'abord préciser en quoi consistent la conception, les tâches et la méthode de la philosophie selon la tradition de l'idéalisme spéculatif. Il convient de noter tout d'abord que ses représentants se réclament tous d'une conception radicalement fondationnaliste de la philosophie, selon laquelle celle-ci aurait pour tâche de fonder l'ensemble des sciences sur des principes absolument évidents et *a priori*.[28] Le fondationnalisme en question est d'autant plus radical qu'il prétend construire et déduire, sur la base de ces principes *a priori*, un système philosophique complet dans lequel seraient compris la totalité du savoir et, par conséquent, l'ensemble des sciences. À la philosophie reviendrait donc non seulement le rôle de fonder toutes les sciences, mais en outre la tâche de les systématiser et d'assigner à chacune d'elles une place dans un système de connaissances. Or, en l'absence d'une incorporation au sein d'un tel système

---

[27] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 16 (trad. mod.). Étant donné que Husserl traite explicitement de l'état de philosophie au XIXe siècle dans cette section du texte, tout porte à croire qu'il faudrait plutôt lire « naturalisme du XIXe siècle » (et non pas « du XVIIIe siècle »).

[28] Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 3; F. C. Beiser, « Two Traditions of Idealism », dans V. Pluder et G. Hartung (éd.), *From Hegel to Windelband: Historiography of Philosophy in the 19th Century*, Boston : De Gruyter, 2015, p. 85-86; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 15.

philosophique, la connaissance serait tout simplement dépourvue de toute scientificité.[29] Pour mener à bien cette entreprise, les représentants de l'idéalisme spéculatif préconisent alors une méthode philosophique strictement *a priori* et déductive (dialectique, construction *a priori*, intuition intellectuelle, etc.), estimant que la pensée ou la raison pure peut en elle-même fonder, déduire et construire la philosophie en tant que système de connaissances. En ce sens, toute connaissance serait ultimement *a priori* et philosophique.[30]

Or, la mort de Hegel en 1831 annonce l'effondrement de cette conception de la philosophie et, par le fait même, de l'hégémonie intellectuelle de l'idéalisme postkantien en Allemagne. Alors que se multiplient, au cours de ces années, les affrontements et les divergences entre les systèmes idéalistes de même que les querelles internes entre leurs épigones, les détracteurs se font plus nombreux à s'inscrire en faux contre ces systèmes philosophiques, qu'ils jugent notamment trop spéculatifs, fictifs, dogmatiques, scolastiques, bref non scientifiques.[31] Si l'on en croit le point de vue de la génération post-hégélienne, ces systèmes philosophiques n'auraient, pour reprendre les termes de Freuler, « en rien contribué à l'avancement des sciences et de la

---

[29] Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 8.

[30] Sluga, *Gottlob Frege*, p. 13; H.-J. Glock, « Vorsprung durch Logik: The German Analytic Tradition », dans A. O'Hear (éd.), *German Philosophy since Kant*, Cambridge : Cambridge University Press, 1999, p. 141.

[31] K. Löwith, *De Hegel à Nietzsche*, trad. R. Laureillard, Paris : Gallimard, 1969; T. E. Willey, *Back to Kant: The Revival of Kantianism in German Social and Historical Thought, 1860-1914*, Detroit (MI) : Wayne State University Press, 1978, p. 24-25; K. C. Köhnke, *The Rise of Neo-Kantianism: German Academic Philosophy between Idealism and Positivism*, Cambridge : Cambridge University Press, 1991, p. 25-26, 69; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 16-25; T. Pinkard, *Hegel: A Biography*, Cambridge : Cambridge University Press, 2000, p. 356-357; R. Stern, « Nineteenth-Century Philosophy », dans E. Craig (éd.), *The Shorter Routledge Encyclopedia of Philosophy*, Oxon : Routledge, 2005, p. 743-744; F. C. Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, Oxford : Oxford University Press, 2014, p. 16-17; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 5.

philosophie. »[32] Par exemple, Brentano témoigne de ce revirement critique et décisif en 1895 lorsqu'il affirme que l'idéalisme allemand, « encore généralement encensé, il y a de cela quelques décennies, comme l'œuvre la plus élevée d'investigation (*Forschungskraft*) humaine, est maintenant universellement condamné comme une extrême dégénérescence de la pensée humaine. »[33] Il s'agit là d'une condamnation à laquelle fait d'ailleurs écho Husserl lorsqu'il reproche à l'idéalisme allemand de s'être « perdu dans des spéculations sans fondement, spéculations dont la non-scientificité est indubitable, et qui, contrairement à l'opinion de plusieurs aujourd'hui, n'est en aucune façon un éloge. »[34]

Bien que plusieurs facteurs expliquent la chute de l'idéalisme spéculatif dans les années 1830-1840, celle-ci est attribuable, en grande partie, au développement remarquable que connaissent alors les sciences, et notamment les sciences de la nature.[35] Nous avons vu, en effet, qu'à partir des premières décennies du XIXe siècle, les sciences de la nature en viennent à souscrire à un modèle de scientificité et à un cadre d'explication de la réalité qui non seulement s'avèrent extrêmement féconds sur les plans méthodologique et théorique, mais entrent également en contradiction avec les principes mêmes de l'idéalisme allemand. Il va sans dire que le succès des sciences empiriques est aussitôt interprété comme le signe du discrédit de la *Naturphilosophie*

---

[32] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 17.

[33] F. Brentano, « Les quatre phases de la philosophie et son état actuel », dans *Essais et conférences*, vol. I : *Sur l'histoire de la philosophie,* D. Fisette et G. Fréchette (éd.), trad. H. Taieb, Paris : Vrin, 2018, p. 158.

[34] Husserl, « Phénoménologie et anthropologie », dans *Notes sur Heidegger*, trad. D. Franck, Paris : Les Éditions de Minuit, 1994, p. 65 (trad. mod.).

[35] Willey, *Back to Kant*, p. 24-25; Sluga, *Gottlob Frege*, p. 9-10, 14; Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 8-9, 67; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 24-25; Pinkard, *Hegel: A Biography*, p. 356-357; Stone, « Philosophy of Nature », p. 331.

spéculative et, plus généralement, des systèmes idéalistes postkantiens.[36] Ce succès est d'autant plus significatif qu'il est redevable, aux yeux de certains, à une prise de distance de plus en plus critique, voire hostile des sciences empiriques envers cette tradition philosophique. Dans les années 1820-1830, l'autorité et l'influence de l'idéalisme spéculatif sont en effet remises en question lorsque d'éminents scientifiques comme, par exemple, A. von Humboldt, J. Müller, Liebig et Schleiden y voient désormais un programme scientifiquement indéfendable, voire un obstacle majeur à l'activité et au progrès scientifiques.[37] On s'oppose en particulier à la *Naturphilosophie* idéaliste, qu'on identifie à une théorie purement métaphysique ou spéculative, « construite » à partir de conclusions scientifiques que l'on déduit de principes philosophiques *a priori*, et qui, somme toute, fait abstraction des théories et des méthodes jugées proprement scientifiques.[38] Le coup de grâce est porté lorsque la génération de scientifiques, suivant la mort de Hegel, attribue le succès extraordinaire que connaissent alors les sciences empiriques au rejet de l'idéalisme dans son ensemble. Ces savants, issus des domaines des sciences de la nature, considèrent ainsi, comme en témoigne Helmholtz en 1855, que « les grands progrès récemment accomplis dans leurs disciplines respectives sont apparus dès qu'ils ont parfaitement

---

[36] F.-L. Mueller, *Histoire de la psychologie. De l'Antiquité à nos jours*, Paris : Payot, 1960, p. 347; Stone, « Philosophy of Nature », p. 331; Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 8-9.

[37] Sluga, *Gottlob Frege*, p. 14; Köhnke, *The Rise of Neo-Kantianism*, p. 69; F. Gregory, « Philosophy of Science », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosophy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 336-353; Stone, « Philosophy of Nature », p. 331-332. Sur les critiques spécifiques de Müller, de Humboldt, de Liebig et de Schleiden, cf. D. Solies, « Evolution oder Entwicklung? Kritik und Rezeption eines Darwinistischen Grundbegriffs », dans K. Bayertz, M. Gerhard, et W. Jaeschke (éd.), *Weltanschauung, Philosophie und Naturwissenschaft im 19. Jahrhundert*, vol. II : *Der Darwinismus-Streit*, Hamburg : Felix Meiner, 2007, p. 207-208; Pinkard, *Hegel: A Biography*, p. 610; Merz, *A History of European Thought in the Nineteenth Century*, vol. I, p. 206-207; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 18; Stone, « Philosophy of Nature », p. 331-332.

[38] Stern, « Nineteenth-Century Philosophy », p. 743; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 42-45; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 188.

purifié leur domaine des influences de la philosophie de la nature (*Naturphilosophie*). »[39] Dès le milieu du XIXe siècle, il appert alors, pour reprendre les termes de Husserl, que la « [l]a domination de cette philosophie [idéaliste] sur les esprits a été remplacée par la domination des nouvelles sciences exactes et de la culture technique relevant de celles-ci. »[40]

Autrefois considérée comme chef de fil culturel, intellectuel, voire scientifique, la philosophie, sous la forme de l'idéalisme, apparaît désormais discréditée et détrônée par les sciences de la nature : d'abord par la chimie et la physiologie, puis ensuite par la physique, la biologie et la psychologie.[41] Comme le remarque justement Husserl, le triomphe des sciences de la nature sur la philosophie spéculative scelle ainsi définitivement le sort de l'idéalisme spéculatif, et conduit ultimement à sa dissolution :

> La suprématie absolue des sciences de la nature et de la conception scientifique naturelle du monde, depuis le milieu du XIXe siècle, a fait en sorte que les philosophies de l'idéalisme allemand, accueillies autrefois avec tant d'enthousiasme, faisaient désormais l'objet de mépris, voire sombraient dans l'oubli, et apparaissaient comme du charabia incompréhensible.[42]

---

[39] H. v. Helmholtz, « Sur le voir humain (1855) », trad. C. Bouriau, *Philosophia Scientiæ*, vol. 14, no. 1, 2010, p. 13.

[40] « *Die Herrschaft dieser Philosophie über die Geister wurde abgelöst durch die Herrschaft der neuen exakten Wissenschaften und der von ihnen bestimmten technischen Kultur* » (E. Husserl, « Fichtes Menschheitsideal. Drei Vorlesungen », dans *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, T. Nenon et H. R. Sepp (éd.), Hua XXV, Dordrecht : Martinus Nijhoff, 1987, p. 268).

[41] Pinkard, *German Philosophy 1760-1860: The Legacy of Idealism*, p. 356. Cf. également W. Windelband, *Die Philosophie im deutschen Geistesleben des XIX. Jahrhunderts. Fünf Vorlesungen*, Tübingen : J. C. B. Mohr (Paul Siebick), 1909, p. 78.

[42] « *Die unbedingte Vorherrschaft der Naturwissenschaften und der naturwissenschaftlichen Weltbetrachtung seit Mitte des 19. Jahrhunderts ließ die einst so begeistert aufgenommenen Philosophien des Deutschen Idealismus in Verachtung, ja Vergessenheit versinken; sie erschienen als*

1.4 La crise de la philosophie au XIXe siècle

Les générations qui suivirent la mort de Hegel, à en croire Husserl, avaient désormais « perdu leur foi dans la philosophie hégélienne comme dans une philosophie absolue en général. »[43] Depuis plus de trente ans, l'idéalisme était, d'un point de vue culturel et institutionnel, tout simplement identifié et confondu avec la philosophie elle-même.[44] La chute et le discrédit de l'idéalisme allemand ne pouvaient, par conséquent, qu'entraîner la disgrâce et le rejet de la philosophie en général.[45] Or, l'idéalisme ne pouvait porter l'entière responsabilité à lui seul, dans la mesure où la légitimité et l'existence même de la philosophie étaient en outre menacées par les sciences de la nature. La confiance croissante envers les méthodes, les théories et les applications techniques des sciences empiriques suscitait, à l'inverse, la méfiance et le désintérêt envers la philosophie. Si, en effet, comme l'indique Freuler, « [l]a philosophie est discréditée *à cause* de l'idéalisme spéculatif qui a obnubilé le monde avec ses systèmes de l'absolu, […] on la discrédite *au nom* des sciences de la nature, qu'on juge désormais dépositaires du savoir et des méthodes légitimes. »[46]

---

unverständliches Kauderwelsch » (E. Husserl, *Erste Philosophie (1923/24). Erster Teil: Kritische Ideengeschichte*, R. Boehm (éd.), Hua VII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1956, p. 407).

[43] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 16 (trad. mod.).

[44] Sluga, *Gottlob Frege*, p. 14; Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 5; Köhnke, *The Rise of Neo-Kantianism*, p. 198.

[45] T. K. Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart, Friedrich Ueberwegs Grundriss der Geschichte der Philosophie*, vol. IV, 12e éd., Berlin : E. S. Mittler & Sohn, 1923, p. 197-198.

[46] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 51 (souligné dans le texte).

Face à cette crise, les philosophes allemands, dès les années 1840, se voient contraints de réexaminer la conception de la philosophie défendue jusque-là, notamment dans le cadre de l'idéalisme allemand. Pour combattre le discrédit jeté sur la philosophie, il convient tout d'abord, estime-t-on, de rompre avec le responsable de la crise, soit l'idéalisme postkantien.[47] Cela revient, dans un premier temps, à repenser la tâche de la philosophie et à considérer autrement le rapport qu'elle doit entretenir avec les sciences empiriques. La raison d'être de la philosophie est, après tout, contestée dès lors que le fondationnalisme philosophique est mis en cause avec le déclin de l'idéalisme. On reconnaît désormais que, loin d'avoir porté des fruits, les prétentions fondationnalistes de l'idéalisme ont freiné et compromis le développement des sciences empiriques.[48] Plus encore, on estime que le développement des sciences de la nature aurait été acquis au prix de leur spécialisation et, en particulier, de leur autonomisation, notamment en marge du programme fondationnaliste et des idées philosophiques de l'idéalisme spéculatif.[49] L'idée même d'une fondation philosophique des sciences, comme celle d'une tâche ou d'une prérogative qui reviendrait à la philosophie à titre de soi-disant « mère » ou « gardienne » des sciences, s'avère ainsi inutile, discréditée et révolue chez la majorité des scientifiques et auprès de nombreux philosophes.[50] Il en résulte, comme le souligne Husserl, que les sciences empiriques, fortes de leur succès

---

[47] *Ibid.*, p. 22.

[48] Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 66-67, 84; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 40-45, 50-52.

[49] Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 72-73; Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 3; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 189; A. Staiti, « The Neo-Kantians on the Meaning and Status of Philosophy », dans N. de Warren et A. Staiti (éd.), *New Approaches to Neo-Kantianism*, Cambridge : Cambridge University Press, 2015, p. 22.

[50] Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 66-67, 84; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 40-45, 50-52, 101; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 189; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 15-17.

et de leur spécialisation, affichent désormais un mépris pour la philosophie et se croient en mesure de produire d'elles-mêmes leur propre fondement.[51] C'est ainsi que, dès les années 1840, le fondationnalisme philosophique apparaît comme un projet au mieux futile et vain, au pire pernicieux et contraignant.

Dans une telle optique, l'échec du fondationnalisme postkantien signifie par là même la faillite des principes et des méthodes *a priori* sur lesquels celui-ci repose. Les excès spéculatifs de l'idéalisme, fait-on valoir, sont perpétués au nom du fondationnalisme, notamment en vertu du privilège accordé aux méthodes *a priori* et aux déductions conceptuelles, et ce, aux dépens de l'expérience et des méthodes empiriques.[52] Cela se traduit par la prétention de déduire, sur la base de principes et de prémisses strictement *a priori*, l'ensemble du savoir scientifique, et en particulier, des conclusions substantielles concernant notamment la réalité naturelle.[53] À cet égard, l'échec de l'idéalisme, comme le souligne Carl Stumpf, était inévitable : étant foncièrement étranger aux méthodes et aux recherches propres aux sciences de la nature, il s'agissait de manière tout à fait *a priori* d'« imposer après coup au domaine de la nature des concepts et des formes de pensée d'une tout autre origine. »[54]

Il n'est donc pas étonnant que la répudiation du fondationnalisme postkantien, redoublé du succès des méthodes empiriques et expérimentales dans les sciences de la nature, en mine en outre la crédibilité des principes et des méthodes *a priori* de tout genre (dialectiques, intuitifs, formels, déductifs, etc.) étant donné leur association à

---

[51] E. Husserl, *Cinq articles sur le renouveau*, trad. L. Joumier, Paris : Vrin, 2005, p. 139-140.

[52] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 95-96.

[53] Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 3.

[54] C. Stumpf, « La renaissance de la philosophie », dans *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, traduit sous la direction de D. Fisette, Paris : Vrin, 2006, p. 124 (trad. mod.).

l'idéalisme allemand.[55] C'est la raison pour laquelle la condamnation de la spéculation philosophique, à partir des années 1840 en Allemagne, entraîne par la même occasion le rejet du privilège et de la validité de l'apriorité en général au sein de la philosophie comme dans les sciences.[56] Ce refus est si décisif qu'au tournant du XXe siècle, la philosophie demeure toujours, à en croire Husserl, empreinte de cette attitude réfractaire à toute forme d'*a priori*, qu'elle assimile tout simplement à « ces sortes de "constructions spéculatives *a priori*" par lesquelles l'idéalisme allemand de la première moitié du XIXe siècle, lui-même étranger aux sciences de la nature, a tellement entravé la science authentique. »[57]

On ne peut s'empêcher, en dernier lieu, de reconnaître dans la répudiation de l'idéalisme une remise en cause de l'idée d'un domaine d'investigation légitime qui serait spécifique à la philosophie. L'enjeu qui se pose ici est plus précisément de déterminer ce que pourrait être le domaine propre à la philosophie dès lors que le modèle philosophique de l'idéalisme spéculatif est abandonné. Or une telle tâche ne va pas sans difficulté, et ce, pour deux raisons principales. D'une part, le discrédit de la métaphysique, que l'on identifie à la spéculation, signifie pour plusieurs la fin de la philosophie à la suite de l'effondrement de l'idéalisme postkantien.[58] Comme

---

[55] Sluga, *Gottlob Frege*, p. 14; Köhnke, *The Rise of Neo-Kantianism*, p. 69; Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 3.

[56] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 93-97; Sluga, *Gottlob Frege*, p. 18-19.

[57] E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, tome I : *Introduction générale à la phénoménologie pure*, trad. P. Ricœur, Paris : Gallimard, 1950, p. 64.

[58] E. Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie. Vorlesung 1902/03*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. III, Dordrecht : Kluwer, 2001, p. 9, 232-233; E. S. Reed, *From Soul to Mind: The Emergence of Psychology from Erasmus Darwin to William James*, New Haven; Londres : Yale University Press, 1997, p. 35; Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 23; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 6; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 17-18; Glock, « Neo-Kantianism and Analytic Philosophy », p. 85.

l'explique Husserl à la fin du XIXe siècle, ce mépris pour la métaphysique est, plus que toute autre chose, le résultat de « [l]a domination des sciences de la nature de notre époque, comme de l'influence péremptoire qu'elles ont acquise sur le jugement des gens éduqués ».[59] On peut d'ailleurs y voir, ajoute-t-il, l'expression d'une « vengeance réparatrice pour l'injustice que la *Naturphilosophie* pseudo-scientifique […] a fait subir aux sciences de la nature ».[60] De ce point de vue, les questions traditionnelles du ressort de la métaphysique deviennent dépourvues d'intérêt et de sens, à moins d'être tout simplement vouées à être résorbées et résolues au sein des sciences de la nature.[61] Outre la métaphysique, on peut constater que la montée des sciences empiriques au XIXe siècle, sous l'effet de leur spécialisation et de leur autonomisation, soustrait à la philosophie un ensemble de champs d'études qui lui appartenaient autrefois.[62] La philosophie n'est d'ailleurs plus en mesure de contester l'autorité des sciences empiriques ainsi que l'emprise qu'elles exercent sur presque tous les domaines de la connaissance. Tout porte à croire, comme le résume le néokantien J. Bona Meyer, qu'« [i]l en est terminé de la philosophie comme science; ses problèmes généralement

---

[59] « *Das Vorherrschen der Naturwissenschaft in unserer Zeit und der autoritative Einfluss, den sie auf das Urteil der Gebildeten gewonnen hat* [...] » (E. Husserl, « Aus der Einleitung der Vorlesung "Erkenntnistheorie und Hauptpunkte der Metaphysik" (1898/99) », dans *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 232).

[60] « [...] *die sie* [*Naturwissenschaft*] *von der pseudowissenschaftlichen Naturphilosophie der Romantik erfahren musste, ausgiebige Rache genommen* » (*ibid.*).

[61] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 44-47, 93-97; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 9. Quoiqu'à la suite des années des années 1840, certains philosophes, tels que A. Trendelenburg et H. Lotze, persistent à défendre la métaphysique dans une perspective idéaliste, celle-ci est comprise en un sens tout à fait différent, en celle qu'elle représente pour ces philosophes non plus une réflexion spéculative *a priori* sur l'inconditionné, mais une analyse critique des présuppositions générales des sciences et une entreprise de systématisation de leurs résultats (cf. Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 4-5).

[62] Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 73-74; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 16-17; Staiti, « The Neo-Kantians on the Meaning and Status of Philosophy », p. 22.

solubles doivent désormais devenir les tâches des sciences individuelles elles-mêmes. »[63] Dans cette perspective, la philosophie peut, semble-t-il, difficilement se prévaloir d'un objet légitime qui lui serait propre.[64]

Privée d'une tâche, d'une raison d'être et d'un objet qui lui seraient propres, la philosophie traverse, dès les années 1840, une crise de légitimité qui se traduit par une crise « d'identité ».[65] Étant donné la chute vertigineuse de l'idéalisme allemand et l'essor monumental des sciences de la nature, la philosophie se trouve désormais dans l'obligation d'avoir à justifier incessamment son indispensabilité, voire son droit à l'existence.[66] C'est ainsi qu'à en croire Freuler « des voix de plus en plus nombreuses s'élèvent pour dire non plus que la philosophie est le fleuron de la science, mais qu'elle en est la honte, qu'elle est dépassée et qu'elle devrait même disparaître. »[67] Il s'agit d'un constat partagé par la majorité des philosophes (comme par de nombreux scientifiques) à cette époque, comme en témoignent plusieurs écrits et leçons inaugurales. L'historien de la philosophie, Rudolf Haym, affirme par exemple en 1857 que « le royaume de la philosophie est dans un état d'anarchie complète, dans un état

---

[63] « *Mit der Philosophie als Wissenschaft soll es vorbei, ihre überhaupt löslichen Probleme sollen nunmehr zu Aufgaben der einzelnen Wissenschaften selbst geworden sein* » (J. Bona Meyer, *Philosophische Zeitfragen. Populäre Aufsätze*, Bonn : Adolph Marcus, 1870, p. 1).

[64] Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 2.

[65] L'expression « crise d'identité » a été d'abord forgée par H. Schnädelbach pour qualifier la crise de la philosophie au XIXe siècle (Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 5). Elle a été reprise notamment par L. Freuler et F. Beiser, laquelle sert de point de départ à leur analyse de la philosophie allemande au XIXe siècle. Cf. également Heidelberger, *Nature from Within*, p. 56-57.

[66] Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 67.

[67] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 9.

de dissolution et de déclin chaotique. »[68] La croyance dominante, indique Bona Meyer en 1870, est que « la philosophie en est à ses derniers jours et s'apprête à mourir. »[69] Dès lors, l'existence de la philosophie dans la culture allemande apparaît au mieux précaire et marginale, au pire contestée et dédaignée.[70] Or, cette crise s'intensifie à un tel point selon Husserl que l'on en vient désormais, même parmi de nombreux philosophes, à accepter le sort déchu de la philosophie, et à renoncer à tout rôle scientifique ou épistémique qui pourrait lui revenir :

> Nous remarquons partout […] au XIXe siècle, combien dans tout cela la confusion était devenue insupportable. Une tonalité sceptique (*skeptische Stimmung*) s'élargit toujours davantage, qui paralysait de l'intérieur l'énergie philosophique, même de ceux qui tenaient bon sur l'idée d'une philosophie scientifique. Alors l'histoire de la philosophie se substitue à la philosophie, ou la philosophie devient une vision personnelle du monde (*Weltanschauung*), et pour finir on voulut transformer sa détresse en vertu : la philosophie ne pourrait exercer dans l'humanité absolument aucune autre fonction que celle de projeter, en tant que somme de la culture personnelle, une image du monde correspondant à l'individualité.[71]

Alors que plusieurs philosophes et historiens de la philosophie estiment que cette crise se résorbe dans les années 1870, notamment avec la montée du néokantisme, d'autres

---

[68] R. Haym, *Hegel und seine Zeit*, Berlin : Gaertner, 1857, p. 4, cité dans Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 12.

[69] « […] *die Philosophie liege bereits in ihren letzten Zügen und schicke sich an zum Sterben* » (Bona Meyer, *Philosophische Zeitfragen*, p. 1).

[70] Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 2; Sluga, *Gottlob Frege*, p. 9.

[71] E. Husserl, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. G. Granel, Paris : Gallimard, 1976, p. 221-222.

jugent qu'elle se prolonge bien au-delà, voire jusqu'au XX siècle.[72] Tel est notamment l'avis de l'école brentanienne dont Husserl est issu. C'est d'abord le constat que dresse Brentano lui-même dans une conférence de 1874 intitulée « Sur les raisons du découragement dans le domaine de la philosophie ». Bien qu'il se montre confiant en l'avenir de la philosophie, Brentano estime néanmoins qu'il « est indéniable que la philosophie ne jouit pas d'une grande confiance. »[73] « Pour cette raison, poursuit-il, la plupart des gens croient que la philosophie n'est pas vraiment à compter parmi les sciences », et « préfèrent plutôt la ranger aux côtés de l'astrologie ou de l'alchimie. »[74] L'étudiant de Brentano et le maître de Husserl, Carl Stumpf, abonde dans le même sens en 1907 lorsqu'il qualifie de « catastrophe » la période philosophique qui le sépare de Hegel.[75] Husserl, pour sa part, insiste à plusieurs occasions sur l'actualité et la persistance de cette crise, dont l'ampleur est telle à ses yeux qu'elle engendre, depuis la moitié du XIXe siècle, une perte de foi en l'idée d'une philosophie véritablement scientifique et autonome :

> L'éclatement de la philosophie actuelle dans son affairement désemparé, indique-t-il en 1928, nous donne à réfléchir. Si nous considérons la philosophie occidentale du point de vue de l'unité d'une science, son

---

[72] C'est l'avis notamment de Oesterreich, de Sluga et de Köhnke qui soutiennent que cette crise touche à sa fin dans les années 1870 avec l'essor du néokantisme (cf. Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 309; Sluga, *Gottlob Frege*, p. 10; Köhnke, *The Rise of Neo-Kantianism*, p. 198). Beiser affirme, pour sa part, qu'aucune des stratégies philosophiques proposées au cours de ce siècle, y compris celles des néokantiens, ne vient à bout de cette crise (Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 51).

[73] F. Brentano, « Des raisons du découragement dans le domaine de la philosophie », dans *Essais et conférences*, vol. I, trad. J. Plourde, p. 50.

[74] *Ibid.*

[75] Stumpf, « La renaissance de la philosophie », p. 116.

> déclin, depuis le milieu du siècle dernier, est indéniable au regard des époques antérieures.[76]

1.5 L'essor du naturalisme philosophique

C'est dans le contexte de cette crise qui secoue la philosophie que le naturalisme s'impose comme l'un des paradigmes dominants de la philosophie de langue allemande au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. Nous pourrions en fait aller jusqu'à soutenir que le naturalisme exerce une emprise incontestable sur la philosophie à partir des années 1840 jusqu'au tournant du XXe siècle.[77] Tel est notamment le point de vue de Husserl, qui considère que « [l]a tendance vers le naturalisme […] acquiert un tel pouvoir sur les esprits que le naturalisme en vient, de façon temporaire, à être quasiment tout-puissant à partir des années cinquante du XIXe siècle. »[78] Nous

---

[76] E. Husserl, *Méditations cartésiennes et les conférences de Paris*, trad. M. de Launay, Paris : PUF, 1994, p. 47, cf. également p. 187.

[77] Alors que certains historiens de la philosophie considèrent que l'influence du naturalisme en philosophie s'affaiblit considérablement avec la montée du néokantisme et, plus précisément, avec la critique décisive que le néokantisme adresse au matérialisme scientifique dans les années 1860 (cf. Sluga, *Gottlob Frege*, p. 32; Glock, « Vorsprung durch Logik: The German Analytic Tradition », p. 141), d'autres font valoir que ce renversement ne s'opère en fait qu'au tournant du XXe siècle, notamment avec la critique du psychologisme amorcée par le néokantisme et menée par Husserl et Frege (W. Windelband, « Die philosophischen Richtungen der Gegenwart », dans E. v. Aster (éd.), *Grosse Denker*, vol. II, Leipzig : Quelle & Meyer, 1911, p. 361-377; Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 313; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 1-3). Nous privilégions la seconde interprétation pour deux raisons. D'une part, les analyses de Sluga et de Glock reposent, à notre avis, sur une tendance à assimiler à tort les concepts de « matérialisme », de « psychologisme » et de « naturalisme ». De l'autre, de nombreux philosophes de langue allemande au cours de la seconde moitié du XIXe siècle (dont un nombre considérable de néokantiens) se réclament d'une conception psychologiste et, donc, naturaliste de la philosophie alors qu'ils rejettent catégoriquement le matérialisme. cf. infra p. 56 sq.

[78] « *Die Tendenz zum Naturalismus* […] *gewinnt über die Geister in solchem Maße die Macht, dass der Naturalismus zeitweise fast zur Allherrschaft kommt, so in der Zeit seit den sechziger Jahren des 19. Jahrhunderts* » (E. Husserl, *Einleitung in die Ethik. Vorlesungen Sommersemester 1920 und 1924*, H. Peucker (éd.), Hua XXXVII, Dordrecht : Kluwer, 2004, p. 123)

pouvons notamment mesurer l'influence du naturalisme à la lumière des principales controverses qui marquent la philosophie à cette époque, soit les querelles du matérialisme (1848-1866), du darwinisme (1863-1899), de l'*ignorabimus* ou de la question des limites du naturalisme et de la connaissance naturelle (1872-1899), et du psychologisme (1880-1920).[79]

Or, que faut-il entendre par « naturalisme philosophique » dans ce contexte ? Nous employons cette expression pour désigner la thèse selon laquelle la philosophie se doit d'adopter l'appareil conceptuel, les théories et les méthodes propres aux sciences empiriques, et en particulier, ceux qui relèvent des sciences de la nature.[80] Il s'agit en ce sens d'une thèse métaphilosophique dont la teneur consiste à établir et à préconiser une forte continuité, voire une relation d'identité entre la philosophie et les sciences empiriques. Il convient alors de distinguer deux versions du naturalisme philosophique : ce que nous pourrions appeler avant la lettre la thèse du remplacement (naturalisme « radical ») et la thèse de la coopération (naturalisme « modéré »). Selon la première thèse, la philosophie doit ou bien devenir l'apanage des sciences empiriques et donc se résorber dans celles-ci, ou bien tout simplement disparaître en qualité de pseudo-discipline aux prises avec de faux problèmes.[81] En revanche, la seconde approche se prononce en faveur de la légitimité, de l'indispensabilité et de l'irréductibilité de la philosophie, mais elle insiste également sur la nécessité d'établir

---

[79] Cf. Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*; K. Bayertz, M. Gerhard et W. Jaeschke (éd.), *Weltanschauung, Philosophie und Naturwissenschaft im 19. Jahrhundert*, vol. I : *Der Materialismus-Streit*, Hamburg : Felix Meiner, 2007; *ibid.*, vol. II : *Der Darwinismus-Streit*; *ibid.*, vol. III : *Der Ignorabimus-Streit*; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*.

[80] Cf. D. Fisette et P. Poirier, *Philosophie de l'esprit. État des lieux*, Paris : Vrin, 2000, p. 102-103.

[81] Windelband, *Die Philosophie im deutschen Geistesleben des XIX. Jahrhunderts*, p. 87-88; Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 95-100.

une relation d'étroite collaboration avec les sciences empiriques, notamment sur les plans théorique, conceptuel et méthodologique.

Ainsi compris, le naturalisme philosophique constitue sans aucun doute l'une des voies privilégiées dans lesquelles s'engagent les réflexions sur la nature, le rôle et l'éventuelle réhabilitation de la philosophie au XIXe siècle. Le tournant naturaliste s'établit d'abord en réaction contre l'hégémonie de la philosophie postkantienne, et assoit dès lors son autorité et sa légitimité autant sur la répudiation de l'héritage idéaliste que sur le succès des sciences de la nature.[82] Le succès du naturalisme philosophique tient dès lors au fait qu'il représente pour plusieurs le terrain par excellence sur lequel doit se situer et s'opérer la redéfinition de la philosophie à une époque où règnent les sciences empiriques. Certes, certaines voix dans le camp du matérialisme scientifique en appellent à la disparition de la philosophie au profit des sciences empiriques, mais il s'agit là d'une thèse relativement marginale dans le contexte philosophique du XIXe siècle. La plupart des partisans du naturalisme philosophique privilégient au contraire une stratégie de coopération avec les sciences empiriques en ce qu'ils y voient la condition nécessaire à la réhabilitation de la philosophie. Nous verrons qu'un nombre considérable de philosophes et de mouvements philosophiques empruntent en effet la voie du naturalisme philosophique modéré. En fait, nous pourrions aller jusqu'à dire qu'elle représente l'approche dominante en philosophie jusque dans les années 1880, voire jusqu'au début du XXe siècle.[83]

---

[82] Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 285; Sluga, *Gottlob Frege*, p. 17; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 2-3; Pinkard, *German Philosophy 1760-1860: The Legacy of Idealism*, p. 358.

[83] F. Ueberweg et M. Heinze, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, vol. IV : *Das neunzehnte Jahrhundert*, Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1902, p. 140-141; O. Külpe, *Die Philosophie der Gegenwart*, 3e éd., Leipzig : B. G. Teubner, 1905, p. 9-10; Windelband, *Die Philosophie im deutschen*

1.5.1 Les traits caractéristiques du naturalisme philosophique

La montée et l'évolution du naturalisme philosophique au XIXe siècle procèdent d'un constat d'échec de la philosophie idéaliste. Dans la perspective du naturalisme, la crise de la philosophie est indissociable plus généralement du discrédit du fondationnalisme, de la répudiation des méthodes *a priori* et de la remise en cause d'objets ou de principes jugés problématiques d'un point de vue scientifique. C'est pourquoi le programme naturaliste en philosophie se développe dans le sens d'un réexamen et d'une réforme des tâches, des méthodes et des objets de la philosophie, plus particulièrement en phase avec les sciences empiriques.

Le naturalisme philosophique se constitue d'abord sous la forme d'une critique du fondationnalisme radical. En fait, la remise en cause et le rejet de ce programme fondationnaliste à partir des années 1830-1840 tiennent en grande partie aux critiques que lui adressent plusieurs philosophes d'inspiration naturaliste, tels que F. A. Trendelenburg, J. F. Fries, J. F. Herbart, F. E. Beneke et Helmholtz.[84] À partir des années 1840, la plupart des philosophes acceptent désormais que la philosophie ne puisse plus constituer la « reine des sciences ». Elle se trouve maintenant, au contraire, dans une position où, pour reprendre les termes d'A. Riehl, elle « n'a pas à dominer la science de la nature, mais à en apprendre. »[85]

Geistesleben des XIX. Jahrhunderts, p. 79-80; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 2-3; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 97-102.

[84] Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 16; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 188.

[85] « [...] *die Naturwissenschaft nicht zu meistern, sondern von ihr zu lernen habe* » (A. Riehl, *Der philosophische Kritizismus und seine Bedeutung für die positive Wissenschaft*, vol. I : *Geschichte und Methode des philosophischen Kritizismus*, Leipzig : Wilhelm Engelmann, 1876, p. v.).

C'est dans une telle optique que se développe l'une des principales stratégies de réhabilitation de la philosophie au XIXe siècle, soit la réarticulation de la tâche de la philosophie sur celles des sciences empiriques. Nombreux sont ceux, par exemple, qui considèrent que la philosophie doit être redéfinie dans le sens d'une analyse (de second ordre) des présupposés théoriques, des concepts et des méthodes propres aux sciences empiriques. Bien qu'elle se trouve déjà en germe chez Fries, Herbart et Beneke, cette conception de la philosophie trouve d'abord sa pleine expression chez Trendelenburg dans les *Logische Untersuchungen* (1840).[86] Selon Trendelenburg, il incombe à la philosophie de devenir une « théorie de la science » (*Wissenschaftslehre*), à laquelle revient la responsabilité, d'une part, de clarifier les présuppositions et les méthodes des sciences empiriques, et de l'autre, de parvenir à une compréhension globale et synthétique des résultats de ces sciences.[87] À cet égard, la philosophie a donc pour but de clarifier et de synthétiser ce qui est implicitement à l'œuvre dans la pratique scientifique, notamment en vue de contribuer à l'orientation et au succès des sciences empiriques. Ainsi, le rôle de la philosophie consiste non pas à fonder, à légiférer ou à enrégimenter les sciences empiriques, mais plutôt à leur servir de guide et d'auxiliaire. Il convient de noter que cette conception de la philosophie exercera une influence considérable au XIXe siècle, en ce qu'elle trouvera un appui important auprès de nombreux philosophes, dont Wundt, des positivistes tels que Mach et Avenarius et,

---

[86] A. Trendelenburg, *Logische Untersuchungen*, 2 vol., Berlin : Gustav Bethge, 1840. Cf. Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 18, 191; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 20-21; Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 28-30; Beiser, « Two Traditions of Idealism », p. 95.

[87] Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 28-30.

jusque dans les années 1880, plusieurs néokantiens tels que E. Zeller, O. Liebmann, F. Lange, W. Windelband, F. Paulsen, H. Cohen, et Riehl.[88]

Le naturalisme philosophique au XIXe siècle se caractérise en outre par une certaine orientation méthodologique qui privilégie principalement ou exclusivement les méthodes empiriques en philosophie. Dès lors que s'impose le constat d'échec des méthodes et des principes *a priori* que préconise l'idéalisme allemand, les partisans du naturalisme philosophique reconnaissent, pour leur part, que seules la connaissance et les méthodes empiriques constituent un gage de validité et de scientificité.[89] Les naturalistes opposent dès lors à l'apriorisme de l'idéalisme postkantien un empirisme philosophique ou, ce que l'on pourrait nommer à la suite de Stumpf et de Bertrand Russell, une « philosophie de l'expérience ».[90] Étant « le produit des sciences individuelles » avec lesquelles d'ailleurs « elle s'efforce de conserver le lien le plus étroit », cette philosophie de l'expérience, affirme Stumpf, « tient autant que possible leur propre langage, suit les mêmes méthodes, cherche seulement à s'étendre et à approfondir pas à pas. »[91] Il y a là donc une approche philosophique qui se règle sur le modèle méthodologique des sciences empiriques en ce qu'elle privilégie l'expérience

---

[88] W. Wundt, « Mission de la philosophie dans le temps présent », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. 1, 1876, p. 113-124; W. Wundt, *System der Philosophie*, Leipzig : Engelmann, 1889, p. 21-23; W. Wundt, « Ueber die Eintheilung der Wissenschaften », *Philosophische Studien*, vol. 5, 1889, p. 48-55; R. Avenarius, « Zur Einführung », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 1, 1877, p. 6-14; *La connaissance et l'erreur*, trad. M. Dufour, Paris : Flammarion, 1908, p. 14-16; J. T. Blackmore, *Ernst Mach: His Work, Life, and Influence*, Berkeley : University of California Press, 1972, p. 166; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 6, 37-39, 276-278, 456-460; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 9, 36-39.

[89] Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 16.

[90] Stumpf, « La renaissance de la philosophie », p. 119; B. Russell, *The Theory of Knowledge: The 1913 Manuscript*, E. R. Eames et K. Blackwell (éd.), Londres : Routledge, 1984, p. 5-6.

[91] Stumpf, « La renaissance de la philosophie », p. 119 (trad. mod.).

et les méthodes empiriques, telles que l'observation, l'introspection, l'induction, et même l'expérimentation, dans la formulation, l'analyse et la résolution de problèmes philosophiques.[92] Ce naturalisme méthodologique en vient d'ailleurs à constituer le paradigme dominant dans lequel s'inscrit la philosophie de langue allemande à partir des années 1840 dès lors que se multiplient les appels à une réforme de la philosophie en phase avec les sciences empiriques. Des figures philosophiques aussi diverses que Herbart, Beneke, Trendelenburg, Lotze, les matérialistes scientifiques, les néokantiens (tels que Helmholtz, Zeller, Liebmann, Bona Meyer et Lange), les positivistes tels que Mach et Avenarius, ainsi que Brentano et ses étudiants en viennent alors à défendre une telle approche.[93]

Cette conception empirique de la philosophie témoigne également de l'influence du positivisme sur le naturalisme philosophique du XIXe siècle. Ce positivisme qui s'impose alors dans la philosophie de langue allemande relève davantage d'une forme d'empirisme ou de criticisme scientifique que d'une orientation philosophique dans la

---

[92] Sluga, *Gottlob Frege*, p. 14; Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 85; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 2; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 97-102; Stern, « Nineteenth-Century Philosophy », p. 746.

[93] Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 209, 458; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 11; Beiser, *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, p. 3-4; Windelband, *Die Philosophie im deutschen Geistesleben des XIX. Jahrhunderts*, p. 82-84; L. Büchner, *Force et matière. Études populaires d'histoire et de philosophie naturelles*, 2e éd., trad. A. Gros-Claude, Paris : C. Reinwald, 1865, p. v-viii; E. Mach, *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*, 9e éd., Jena : Gustav Fischer, 1922, p. x-xi; R. Avenarius, « Ueber die Stellung der Psychologie zur Philosophie », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 1, 1877, p. 471-488; F. Brentano, « Les thèses d'habilitation », dans *Essais et conférences*, vol. I, trad. H. Taieb, p. 46; F. Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », dans *Essais et conférences*, vol. I, trad. A. Dewalque, p. 113-114; C. Stumpf, « Franz Brentano, Professor der Philosophie, 1838-1917 », dans A. Chroust (éd.), *Lebensläufe aus Franken*, vol. II, Würzburg : Kabitzsch & Mönnisch, 1922, p. 70; C. Stumpf, « De la classification des sciences », dans *Renaissance de la philosophie*, p. 251. Nous pourrions également ajouter à la liste J. S. Mill en raison de l'influence décisive qu'il exercera sur la philosophie allemande de la seconde moitié du XIXe siècle (cf. J. S. Mill, « Autobiography », dans *Autobiography and Literary Essays*, J. M. Robson et J. Stillinger (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol. I, Toronto : University of Toronto Press, 1981, p. 233).

lignée de Comte.[94] Il s'agit ici d'une approche qui part du principe que le savoir et les méthodes scientifiques constituent l'idéal du savoir philosophique. À cet égard, la philosophie doit restreindre son domaine d'investigation aux seules données empiriques, soit les objets et les faits auxquels elle a directement accès par l'entremise de l'expérience, de l'observation et des méthodes empiriques des sciences en général.[95] Cela revient à insister notamment sur les limites de la connaissance humaine et du savoir philosophique. Les enjeux et les questions *a priori* ou métaphysiques qui transcendent l'expérience sont dès lors exclus (ne serait-ce que provisoirement), réinterprétés en tant que pseudo-problèmes ou tout simplement considérés comme dépourvus de signification.[96]

La réorientation de la philosophie vers l'expérience, les sciences empiriques et le positivisme implique pour plusieurs l'adoption d'un empirisme sous une forme ou une autre. Pour certains partisans du naturalisme, il s'agit de renouer avec une conception radicale de l'empirisme dans la lignée des empiristes britanniques classiques et de J. S. Mill. C'est le cas notamment des matérialistes scientifiques tels que Büchner et

---

[94] C. W. Tolman, « Neopositivism and Perception Theory », dans C. W. Tolman (éd.), *Positivism in Psychology: Historical and Contemporary Problems*, New York : Springer 1992, p. 25; Ueberweg et Heinze, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, vol. IV, p. 232; Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 378. Selon ces auteurs, le positivisme de Comte aurait exercé peu d'influence sur la philosophie allemande. Une exception notable serait Brentano (cf. F. Brentano, « Auguste Comte et la philosophie positive », dans *Essais et conférences*, vol. I, trad. D. Fisette et H. Taieb, p. 217-241).

[95] Külpe, *Die Philosophie der Gegenwart*, p. 9-10; M. Mandelbaum, *History, Man, & Reason: A Study in Nineteenth-Century Thought*, Baltimore (MD) : The John Hopkins Press, 1971, p. 10-11; D. F. Lindenfeld, *The Transformation of Positivism: Alexius Meinong and European Thought, 1880-1920*, Berkeley : University of California Press, 1980, p. 16; Greenwood, *A Conceptual History of Psychology*, p. 142; H. Feigl, « Positivism », *Encyclopædia Britannica*, 2019, https://www.britannica.com/topic/positivism.

[96] E. S. Reed, « The Separation of Psychology from Philosophy: Studies in the Sciences of Mind 1815-1879 », dans C. L. Ten (éd.), *Routledge History of Philosophy*, vol. VII : *The Nineteenth Century*, Londres : Routledge, 1994, p. 99; Feigl, « Positivism ».

Czolbe, dont le projet épistémologique consiste à réduire toute connaissance au domaine de la perception sensible pour notamment démontrer l'incohérence de tout principe *a priori* ou suprasensible.[97] À cette orientation empiriste s'ajoute également le programme philosophique de Mach qui, notamment sous l'influence de Hume, défend une forme de monisme neutre, voire un monisme de la sensation.[98] Le programme de Mach implique notamment une interprétation empiriste, biologiste et pragmatiste de la logique et des mathématiques, ainsi que, plus généralement, un rejet de toute forme de connaissance *a priori*.[99]

Une seconde approche préconisée par certains représentants du naturalisme philosophique consiste à fonder la philosophie et la théorie de la connaissance sur un concept d'expérience plus large que celui que privilégie l'empirisme classique. Cela revient à affirmer que la philosophie et la connaissance ont leur origine dans

---

[97] Gregory, *Scientific Materialism in Nineteenth Century Germany*, p. 113; Sluga, *Gottlob Frege*, p. 18-19, 27-31; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 75, 84-85.

[98] D'après une interprétation dominante, Mach défend un phénoménisme radical selon lequel « le monde n'est constitué que de nos sensations », ce à quoi s'ajoute la thèse épistémique selon laquelle « nous ne connaissons que les sensations » (E. Mach, *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, trad. F. Eggers et J.-M. Monnoyer, Nîmes : J. Chambon, 1996, p. 16; cf. également E. Mach, *La mécanique. Exposé historique et critique de son développement*, trad. É. Bertrand, Paris : Hermann, 1904, p. 450-451; Blackmore, *Ernst Mach: His Work, Life, and Influence*, p. 31-35). Or, une autre lecture soutient, au contraire, que la position de Mach correspond davantage à un monisme neutre, où les éléments constitutifs de la réalité peuvent être interprétés physiquement ou psychologiquement (une sensation) selon le contexte et l'intérêt de l'investigation scientifique (cf. Mach, *L'Analyse des sensations*, p. 16-18, 272; Mach, *La connaissance et l'erreur*, p. 21-22; Mach, *La mécanique*, p. 450-451; D. Fisette, « Husserl et Mach. La phénoménologie, le phénoménisme et la querelle du psychologisme », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015, p. 144; E. C. Banks, *Ernst Mach's World Elements: A Study in Natural Philosophy*, Dordrecht : Springer, 2003).

[99] Blackmore, *Ernst Mach: His Work, Life, and Influence*, p. 174-176. Or, si Mach semble admettre quelque chose comme des mécanismes biologiques *a priori* ou innés dans le domaine de la connaissance, ce n'est que par la voie des sciences empiriques que celui-ci peut être connu et expliqué (cf. E. Mach, *Erkenntnis und Irrtum. Skizzen zur Psychologie der Forschung*, Leipzig : J. A. Barth, 1905, p. 275-277; P. Pojman, « Ernst Mach », dans E. N. Zalta (éd.), *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2019, https://plato.stanford.edu/entries/ernst-mach/).

l'expérience sans que celle-ci soit nécessairement ou exclusivement sensorielle. Nous pourrions ranger, par exemple, la philosophie empirique de Brentano dans une telle perspective.[100] Quoique fortement tributaire de l'empirisme britannique, la philosophie brentanienne rejette la thèse selon laquelle toute connaissance est d'origine ou de nature sensorielle (ou ultimement redevable à la perception externe).[101] La perception interne est, selon Brentano, la véritable source de toute connaissance et de tout concept légitime.[102] Bien qu'il rejette l'*a priori* au sens kantien, Brentano admet l'existence de jugements *a priori* (analytiques), qui ont néanmoins leur fondement dans des concepts empiriques.[103] Cela signifie entre autres que les concepts et les lois de la logique ont leur origine dans l'expérience interne, et en particulier, dans des concepts empiriques de la psychologie.[104] Il convient enfin de noter que cette orientation empirique du

---

[100] « Mon seul maître, indique Brentano en 1874, c'est l'expérience » (*Psychologie du point de vue empirique*, trad. M. de Gandillac et J.-F. Courtine, Paris : Vrin, 2008, p. 11). Nous pourrions même parler d'un empirisme brentanien. À ce sujet, cf. M. Potrč, « Haller and Brentano's Empiricism », dans K. Lehrer et J. C. Marek (éd.), *Austrian Philosophy Past and Present: Essays in Honor of Rudolf Haller*, Dordrecht : Springer, 1997, p. 55-69; M. Textor, « Brentano's Empiricism and the Philosophy of Intentionality », *Philosophy and Phenomenological Research*, 2017, p. 1-19; D. Seron, « Brentano's Project of Descriptive Psychology », dans U. Kriegel (éd.), *The Routledge Handbook of Franz Brentano and the Brentano School*, Londres : Routledge, 2017, p. 35-40.

[101] Contre les empiristes classiques, Brentano admet une distinction entre acte et contenu de sensation. Par ailleurs, il défend, du moins dans la *Psychologie du point de vue empirique*, une thèse intentionnaliste en affirmant qu'un contenu sensoriel (ou un phénomène physique) ne peut être objet de conscience et de connaissance que s'il est, d'une part, présenté dans et par un acte mental de présentation (*Vorstellung*) et, de l'autre, l'objet d'un acte de perception interne (un jugement) (cf. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 91-157).

[102] F. Brentano, « L'Origine de la connaissance morale », dans *L'Origine de la connaissance morale, suivi de La Doctrine du jugement correcte*, trad. M. de Launey et J.-C. Gens, Paris : Gallimard, 2003, p. 48; Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 22-24, 104-108; F. Brentano, *Psychologie descriptive*, trad. A. Dewalque, Paris : Gallimard, 2017, p. 268; F. Brentano, *Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, K. Hedwig (éd.), Hamburg : Felix Meiner, 1987, p. 10.

[103] Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 197-198; T. De Boer, *The Development of Husserl's Thought*, trad. T. Plantinga, La Haye : Martinus Nijhoff, 1978, p. 77-80; Seron, « Brentano's Project of Descriptive Psychology », p. 35-40.

[104] Seron, « Brentano's Project of Descriptive Psychology », p. 40.

programme philosophique de Brentano ne se veut rien de moins qu'une répudiation de l'approche apriorique de la philosophie kantienne et postkantienne.[105]

La première génération de néokantiens, à laquelle appartiennent notamment Helmholtz, Zeller et Lange, tend à s'inscrire également dans le cadre de cette seconde approche dans la mesure où celle-ci défend en général une conception empirique de la philosophie et de la théorie de la connaissance.[106] Selon cette interprétation de la philosophie kantienne, la tâche de l'épistémologie (voire de la philosophie en général) consiste dans une investigation empirique, psychologique et causale des activités cognitives à l'origine de la connaissance humaine. Ces néokantiens persistent toutefois à défendre contre l'empirisme l'idée de conditions *a priori* de l'expérience et de la connaissance, mais avec cette réserve que celles-ci peuvent être connues seulement par des moyens empiriques, et dans certains cas, être réinterprétées en tant que généralisations empiriques ou mécanismes psychophysiologiques.[107] La restriction du domaine d'investigation à l'expérience comporte, en outre, pour certains néokantiens

---

[105] Cf. par exemple, F. Brentano, « Le concept de vérité », dans *L'Origine de la connaissance morale*, p. 99-100; F. Brentano, « Sur l'avenir de la philosophie », *Essais et conférences*, vol. I, trad. D. Seron, p. 69. Cf. également D. Jacquette, « Brentano's Scientific Revolution in Philosophy », *The Southern Journal of Philosophy*, vol. 40, 2002, p. 194-195.

[106] T. C. Meyering, *Historical Roots of Cognitive Science: The Rise of a Cognitive Theory of Perception from Antiquity to the Nineteenth Century*, Dordrecht : Kluwer, 1989, p. 117, 120; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 208-209; Beiser, « Two Traditions of Idealism », p. 81-98; F. C. Beiser, « Neo-Kantianism », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosophy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 282-299. Selon Beiser, le néokantisme a ses origines dans l'interprétation empiriste et psychologiste de la philosophie kantienne que proposent notamment Fries, Herbart et Beneke.

[107] F. A. Lange, *Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque*, vol. II : *Histoire du matérialisme depuis Kant*, 2e éd., trad. B. Pommerol, Paris : C. Reinwald et cie, 1879, p. 35-38; Helmholtz, « Sur le voir humain (1855) »; H. v. Helmholtz, « Les faits dans la perception », trad. C. Bouriau, *Philosophia Scientiæ*, vol. 7, no. 1, 2003, p. 52-57, 75; Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 85; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 273-276, 337-278, 382-384.

tels que Lange, le rejet explicite de toute entité idéale au profit d'un nominalisme ontologique radical.[108]

Ayant élucidé certains des traits caractéristiques du naturalisme philosophique, nous procéderons à une analyse des deux principaux programmes naturalistes qui se développent au sein de la philosophie allemande du XIXe siècle, soit le matérialisme scientifique et, plus particulièrement, le psychologisme philosophique.

1.5.2 Le matérialisme scientifique

Une première interprétation physicaliste et radicale du naturalisme philosophique apparaît, dès les années 1840, chez les matérialistes « scientifiques » (ou « vulgaires »), les représentants les plus connus étant L. Büchner, C. Vogt, J. Moleschott et H. Czolbe.[109] En matière de philosophie, le matérialisme scientifique préconise en général une position que l'on pourrait qualifier de réductionniste, voire d'éliminativiste.[110] Autant sur le plan doctrinal que sur le plan méthodologique, les « sciences de la nature, comme le fait valoir Büchner en 1855, doivent être la base de toute philosophie qui prétend à l'exactitude. »[111] Il revient ainsi à la philosophie d'être

---

[108] Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 218, 373-374, 379.

[109] Contre une certaine interprétation répandue (cf. par exemple, A. Danto, « Naturalism », dans P. Edwards (éd.), *The Encyclopedia of Philosophy*, vol. V, New York : Macmillan, 1967, p. 448-450; Kim, « The American Origins of Philosophical Naturalism », p. 83-98), H.-J. Glock montre que le naturalisme philosophique a son origine non pas dans le pragmatisme américain du début XXe siècle, mais bien chez ces matérialistes scientifiques (cf. Glock, « Vorsprung durch Logik: The German Analytic Tradition », p. 141). Sur cette question, cf. également Rea, *World Without Design*, p. 21-49.

[110] Külpe, *Die Philosophie der Gegenwart*, p. 14; Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 96, 103; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 175-176; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 17-18; K. Bayertz, « Materialism », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosophy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 611; Gregory, « Philosophy of Science », p. 348.

[111] Büchner, *Force et matière*, p. vii (trad. mod.).

prise en charge par l'appareil conceptuel, les théories et les méthodes des sciences de la nature, telles que la physiologie, la biologie darwinienne et, ultimement, la chimie et la physique.[112] C'est notamment le cas de la logique, qui fait alors l'objet d'une interprétation neurophysiologique et même mécaniste dans le cadre des programmes réductionnistes et physicalistes de Büchner et de Czolbe.[113]

Quoique le matérialisme scientifique représente une approche philosophique marginale à cette époque, l'influence qu'il exerce sur la philosophie reste néanmoins décisive jusque dans les années 1870, voire jusqu'au tournant du XXe siècle.[114] On ne saurait en effet assez insister sur le succès avec lequel le matérialisme scientifique parvient à faire régner et à répandre au sein de la philosophie allemande le naturalisme philosophique ainsi que la vision du monde des sciences de la nature.[115]

1.5.3 Le psychologisme philosophique

Alors que le matérialisme scientifique perd peu à peu de son influence dès les années 1860, une seconde interprétation du naturalisme philosophique s'impose sous la forme du psychologisme philosophique.[116] Au sens large du terme, l'expression

---

[112] Gregory, *Scientific Materialism in Nineteenth Century Germany*, p. 146; Sluga, *Gottlob Frege*, p. 17-18; Bayertz, « Materialism », p. 611.

[113] Gregory, *Scientific Materialism in Nineteenth Century Germany*, p. 157; Sluga, *Gottlob Frege*, p. 18, 29; Glock, « Vorsprung durch Logik: The German Analytic Tradition », p. 144; G. Priest, « Nineteenth-Century German Logic », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosophy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 404.

[114] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 55-57; Windelband, *Die Philosophie im deutschen Geistesleben des XIX. Jahrhunderts*, p. 65; Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 309; Sluga, *Gottlob Frege*, p. 34.

[115] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 55-57.

[116] Cf. supra note 77.

« psychologisme » telle que l'emploient notamment pour la première fois J. E. Erdmann en 1870 et, par la suite, Stumpf en 1892, désigne un programme métaphilosophique consistant à fonder la philosophie (ou des disciplines philosophiques particulières) sur la psychologie empirique ou expérimentale.[117] Dans sa version radicale, le psychologisme philosophique revient à défendre la thèse selon laquelle la philosophie est identique à la psychologie empirique ou, du moins, est partie intégrante de celle-ci. Il s'agit en l'occurrence de réduire ou d'identifier les disciplines, les théories et les méthodes de la philosophie à celles de la psychologie empirique.

[117] La notion de « psychologisme », comme le montre M. Kusch, est notoirement élusive et polysémique (cf. Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*). Nous l'employons ici au sens originel d'Erdmann et de Stumpf, laquelle désigne un certain programme philosophique en général, sens qui ne coïncide pas exactement avec les multiples acceptions qu'on lui connaisse depuis la querelle du psychologisme logique et, en particulier, depuis la parution des *Recherches logiques* de Husserl. Il convient de préciser que J. E. Erdmann emploie l'expression « psychologisme » pour désigner la position philosophique de F. E. Beneke, dont « le point de départ et le fondement de la philosophie sont la psychologie et, plus précisément, la psychologie […] qui suit entièrement l'exemple des sciences de la nature (*den Anfangspunkt und das Fundament der Philosophie die Psychologie ansieht und zwar die Psychologie* […] *ganz dem Beispiele der Naturwissenschaft folgt*) » (J. E. Erdmann, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, vol. II, 2e éd., Berlin : Wilhelm Hertz, 1870, p. 636). Stumpf emploie ensuite l'expression en un sens analogue pour désigner en général « la réduction de toute investigation philosophique et, en particulier, de toute investigation épistémologique à la psychologie (*die Zurückführung aller philosophischen und besonders auch aller erkenntnistheoretischen Untersuchungen auf Psychologie*) » (C. Stumpf, « Psychologie und Erkenntnistheorie », *Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, vol. 19, no. 2, 1892, p. 468). Pour des définitions similaires du psychologisme, cf. Ueberweg et Heinze, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, vol. IV, p. 312; R. Eisler, *Handwörterbuch der Philosophie*, R. Müller-Freienfels (éd.), 2e éd., Berlin : Mittler & Sohn, 1922, p. 510; R. Cobb-Stevens, « Psychologism and Logical Analysis », *Husserl and Analytic Philosophy*, Dordrecht : Kluwer, 1990, p. 7; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 167-169, 181.

Parmi les représentants de cette position figurent notamment Beneke[118], J. S. Mill[119] et T. Lipps[120]. Nous pourrions en revanche qualifier de psychologisme philosophique modéré la position qui préconise une forte continuité ou coopération entre la philosophie et la psychologie empirique.[121] De ce point de vue, la philosophie doit nécessairement s'appuyer sur les théories, les analyses et les méthodes de la psychologie sans nécessairement s'y réduire ou s'y confondre.[122] Nous pouvons

---

[118] Le projet philosophique de Beneke consiste à réduire l'ensemble de la philosophie à la psychologie en tant que « science empirique […] de l'expérience interne (*Erfahrungswissenschaft* […] *der inneren Erfahrung*) » (F. E. Beneke, *Kant und die philosophische Aufgabe unserer Zeit. Eine Jubeldenkschrift auf die Kritik der reinen Vernunft*, Berlin : E. S. Mittler, 1832, p. 98). « Si mon point de vue parvient à percer (comme j'en suis convaincu pour ma part), écrit-il en 1822, alors la philosophie dans son ensemble deviendra la science de la nature de l'âme humaine (*Dringt meine Absicht durch (wie ich denn für mein Theil davon überzeugt bist): so wird die ganze Philosophie zur Naturwissenschaft der menschlichen Seele*) » (F. E. Beneke, *Grundlegung zur Physik der Sitten*, Berlin : E.S. Mittler, 1822, p. x.)

[119] Pour sa part, J. S. Mill affirme en 1865 que la logique « est une partie ou une branche de la psychologie (*is part, or branch, of Psychology*) » (J. S. Mill, *An Examination of Sir William Hamilton's Philosophy and of The Principal Philosophical Questions Discussed in his Writings*, J. M. Robson (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol. IX, Toronto : University of Toronto Press, 1979, p. 359). Or, contrairement à Beneke, Mill semble concevoir la psychologie comme une discipline philosophique, quoiqu'autonome (cf. G. Hatfield, « Psychology: Old and New », dans T. Baldwin (éd.), *The Cambridge History of Philosophy 1870–1945*, Cambridge : Cambridge University Press, 2003, p. 93-94).

[120] Dans un texte de 1880, Lipps qualifie la philosophie en général de « psychologie au sens le plus large du terme (*Psychologie in des Wortes weitestem Sinn*) », réduisant, d'une part, l'analyse épistémologique à l'analyse psychologique et de l'autre, la logique, l'éthique et l'esthétique à des branches de la psychologie (cf. T. Lipps, « Die Aufgabe der Erkenntnistheorie und die Wundt'sche Logik I », *Philosophische Monatshefte*, vol. 16, 1880, p. 538).

[121] J. Woleński, *Logic and Philosophy in the Lvov-Warsaw School*, Dordrecht : Kluwer, 1989, p. 41.

[122] A. Dewalque et M. Gyemant, « Le tournant psychologique », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015, p. 7-8.

compter parmi les représentants de ce psychologisme modéré Wundt[123], Brentano[124] ainsi que ses élèves tels que Stumpf[125], A. Meinong[126], et A. Marty[127].

---

[123] Wundt insiste généralement sur l'interdépendance de la philosophie et de la psychologie. La tâche de la philosophie, d'après lui, consiste, d'une part, à unifier les théories et les connaissances de disciplines scientifiques individuelles en un tout cohérent et, de l'autre, à analyser les méthodes scientifiques et les conditions d'acquisition de la connaissance. En ce sens, le travail de la philosophie présuppose celui des sciences empiriques et, en particulier, celui de la psychologie. Wundt estime, par exemple, que l'analyse de la connaissance et de la pensée logique représente une condition nécessaire au développement de la théorie de la connaissance et de la logique. De là le rôle de la psychologie comme propédeutique à la philosophie. En revanche, la philosophie joue un rôle de clarification et de régulation vis-à-vis des théories et des méthodes de la psychologie. La psychologie dépend, en ce sens, de la logique et de la théorie de la connaissance, dans la mesure où celles-ci contribuent à l'élaboration de ses fondements théoriques et méthodologiques. Nous pourrions dès lors parler chez Wundt autant d'une fondation philosophique de la psychologie que d'une fondation psychologique de la philosophie. Sur ces questions, cf. W. Wundt, *Grundriss der Psychologie*, Leipzig : W. Engelmann, 1896, p. 19-20; Wundt, *System der Philosophie*, p. 21-23; S. d. F. Araujo, *Wundt and the Philosophical Foundations of Psychology: A Reappraisal*, Cham : Springer, 2016, p. 62, 173; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 129-131; M. Rath, *Der Psychologismusstreit in der deutschen Philosophie*, Fribourg : K. Alber, 1994, p. 182-184.

[124] La psychologie (descriptive), selon Brentano, a une valeur pour « l'ensemble de la philosophie théorique et pratique » (Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 268), et constitue le sol sur lequel se fondent notamment la logique, l'éthique et l'esthétique (*Psychologie du point de vue empirique*, p. 34). « Sur la base de nouveaux résultats psychologiques, affirme-t-il en 1895, je me flatte d'avoir réformé la logique élémentaire et d'avoir assuré un regard plus pénétrant dans les principes de la connaissance éthique. Et, de façon similaire, poursuit-il, on peut démontrer très aisément pour l'esthétique et pour toute autre discipline de la philosophie que, séparée de la psychologie, elle se dessècherait nécessairement comme une branche séparée de la souche » (Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 119). Certes, Brentano rejette la version radicale du psychologisme philosophique, mais il admet que si le terme de « psychologisme » signifie que « la psychologie a son mot à dire dans la théorie de la connaissance et la logique […], alors je me refuse à méconnaître cette vérité » (Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 317-318).

[125] D'après Stumpf, la psychologie entretient un rapport essentiel à la philosophie en tant que « science des lois les plus générales du psychique et de la réalité en général » (C. Stumpf, « Autobiographie », dans *Renaissance de la philosophie*, p. 279). Plus précisément, elle assure le lien entre les différentes disciplines philosophiques et traite des grandes questions de principe relatives aux phénomènes supérieurs de la vie psychique. Cette définition de la philosophie reflète « l'impossibilité que la psychologie se sépare de l'organisme des sciences philosophiques » (Stumpf, « De la classification des sciences », p. 252). Dans « Psychologie et théorie de la connaissance », Stumpf rejette la position radicale du psychologisme philosophique et distingue notamment la tâche de la théorie de la connaissance de celle de la psychologie (cf. Stumpf, « Psychologie und Erkenntnistheorie »; A. Dewalque, « Pourquoi la théorie de la connaissance a besoin de la psychologie : les arguments de Stumpf », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015, p. 99-127). Or il désapprouve également de la position criticiste (kantienne et néokantienne) qui proscrit tout recours à la

Le contexte philosophique allemand des dernières décennies du XIXe siècle jusqu'au début du XXe siècle est, en grande partie, déterminé par la question du rapprochement

psychologie dans le cadre de la théorie de la connaissance, et procède à montrer que les positions erronées du criticisme tiennent notamment à l'exclusion des considérations psychologiques du domaine de la philosophie. Il en appelle ultimement à une plus grande collaboration entre la psychologie et la théorie de la connaissance.

[126] Meinong fait d'abord valoir en 1885 que, quoiqu'elles ne soient pas identiques, la psychologie constitue une partie, voire la discipline fondamentale de la philosophie (cf. A. Meinong, *Über philosophische Wissenschaft und ihre Propädeutik*, Vienne : Alfred Hölder, 1885, p. 5). Puis, en 1904, Meinong précise que le psychologisme tel que l'entendent Ueberweg et Heinze (et donc au sens où nous l'employons pour désigner le psychologisme philosophique) caractérise effectivement sa position (cf. supra note 103). « Le "psychologisme", indique-t-il, quand il désigne une inclination naturelle ou une disposition […] à s'attaquer à la solution des problèmes à l'aide de moyens principalement psychologiques, n'implique en soi rien de répréhensible » (A. Meinong, « La théorie de l'objet », dans *Théorie de l'objet et présentation personnelle*, trad. J.-F. Courtine et M. de Launay, Paris : Vrin, 1999). Il exprime cependant son opposition au psychologisme dès lors qu'il faut entendre par là la tentative de recourir seulement à la psychologie en philosophie ou d'y réduire, par exemple, la théorie de l'objet, la logique pure ou la théorie de la connaissance (cf. Meinong, « La théorie de l'objet », p. 77-90). Meinong se prononce en outre contre la réduction des objets de la connaissance, de la logique et des valeurs à des entités psychologiques (cf. A. Meinong, « Für die Psychologie und gegen den Psychologismus in der allgemeinen Werttheorie », *Logos*, vol. 3, 1912, p. 1-14; Meinong, « La théorie de l'objet », p. 77-90).

[127] Marty définit par exemple la philosophie en 1896 « comme ce domaine du savoir qui comprend la psychologie et toutes les disciplines qui, suivant le principe de la division du travail, sont les plus intimement liées à la recherche portant sur le domaine du psychique (*als jenes Wissensgebiet, welches die Psychologie und alle mit der psychischen Forschung nach dem Prinzip der Arbeitsteilung innigst zu verbindenden Disziplinen umfaßt*) », telles que la métaphysique, la théorie de la connaissance, l'éthique, la logique et l'esthétique (A. Marty, « Was ist Philosophie? », *Gesammelte Schriften*, vol. I/1, J. Eisenmeier, A. Kastil, et O. Kraus (éd.), Halle : Max Niemeyer, 1916, p. 82-84, cf. p. 85-87). Il s'agit, comme il le précise par la suite, d'une « conception de la philosophie […] dont le centre constitue la psychologie (*Auffassung der Philosophie* […] *deren Zentrum die Psychologie bildet*) » (A. Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, vol. I, Halle : Max Niemeyer, 1908, p. 6). Or, cela revient non pas à réduire la psychologie à la philosophie, mais à insister sur l'unité méthodologique et heuristique des deux disciplines en question (*ibid.*, p. 11). Marty est prêt, en ce sens, à admettre une forme modérée de psychologisme philosophique : « Si toutefois, affirme-t-il en effet, on qualifie également de "psychologisme" l'assertion selon laquelle l'expérience psychologique serait à ce point significative et importante pour toutes les autres disciplines philosophiques qu'elle pourrait, pour ainsi dire, être considérée comme le lien unificateur de ces disciplines, je dois alors m'avouer ouvertement en être un partisan (*Wenn man aber auch diese Behauptung, die psychologische Erfahrung sei derart bedeutsam und wichtig für alle übrigen philosophischen Disziplinen, daß sie geradezu als das einigende Band für sie angesehen werden könne, "Psychologismus" nennt, dann muß ich mich offen als dessen Anhänger bekennen)* » (*ibid.*, p. 12).

ou de l'assimilation de la philosophie et de la nouvelle psychologie scientifique.[128] Le programme psychologiste en philosophie est à ce point prévalent que l'on peut parler, avec Windelband, d'une « hégémonie temporaire du psychologisme », dans lequel s'opère, jusqu'au tournant du XXe siècle, une intégration des disciplines philosophiques au sein de la psychologie empirique et expérimentale.[129] L'emprise de plus en plus importante exercée par la psychologie sur la philosophie et, en particulier, sur la logique et l'épistémologie conduira notamment à la fin du XIXe siècle à ce que l'on nomme désormais la « querelle du psychologisme », l'un des épisodes les plus marquants de la philosophie allemande du tournant du XXe siècle. L'enjeu de cette controverse, à laquelle prennent part notamment Husserl, Frege et des néokantiens tels que Windelband, Cohen et Natorp, consiste à déterminer la nature et la portée du rapport que la philosophie – et, en particulier, la logique et la théorie de la connaissance – doit entretenir avec la psychologie empirique.[130] Tout compte fait, la redéfinition psychologiste de la philosophie représente l'un des enjeux fondamentaux de la philosophie allemande du XIXe siècle, comme le souligne justement Freuler :

> La seconde moitié du 19e siècle, ce n'est donc pas seulement l'époque des sciences de la nature […] ou du retour à Kant, mais c'est également celle de la psychologie empirique, de la « méthode psychologique » ou de l'« analyse psychologique », que beaucoup vont porter au pinacle de la science et tenter d'appliquer aux domaines les plus divers, de la logique à la morale en passant par la mathématique, la religion ou l'esthétique.[131]

---

[128] Dewalque et Gyemant, « Le tournant psychologique », p. 7 sq.

[129] Windelband, *Die Philosophie im deutschen Geistesleben des XIX. Jahrhunderts*, p. 92-93; Windelband, « Die philosophischen Richtungen der Gegenwart », p. 363.

[130] Nous reviendrons plus en détail sur cette question lorsque nous aborderons ce thème chez Husserl.

[131] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 168.

Il importe de souligner que le psychologisme philosophique, comme le naturalisme philosophique en général, se veut une réponse au déclin et à la crise de la philosophie. Dans l'ensemble, les diverses configurations du psychologisme philosophique, allant de Fries et Beneke à Brentano et à Wundt, en passant par Helmholtz et Lange, ont pour objectif de redéfinir et de réhabiliter la philosophie en tant que discipline scientifique dans la perspective naturaliste de la psychologie empirique. Il n'y a aucun doute que le psychologisme philosophique représente d'abord, pour reprendre les mots de Husserl, « une réaction contre les dépassements des bornes de la philosophie à l'époque de l'idéalisme allemand ».[132] En effet, les diverses formes du psychologisme philosophique au XIXe siècle apparaissent et se développent autant en réaction à l'hégémonie de l'idéalisme spéculatif (comme, par exemple, chez Fries et Beneke) qu'en réponse à la crise et au discrédit de la philosophie qui en résultent (comme, par exemple, chez Helmholtz, Lange, Brentano et Wundt).[133] Le recours à la psychologie empirique constitue alors non seulement un rempart contre les errements de la spéculation *a priori*, mais également la voie par excellence dans laquelle la philosophie doit s'inscrire si elle veut se prévaloir d'un fondement scientifique et certain. C'est pourquoi la majorité des partisans du psychologisme philosophique ne préconisent pas,

---

[132] E. Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, trad. L. Joumier, Paris : Vrin, 1998, p. 280-281 (trad. mod.).

[133] Cf. par exemple Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*; Beiser, « Neo-Kantianism »; Beiser, « Two Traditions of Idealism »; Helmholtz, « Sur le voir humain (1855) »; H. v. Helmholtz, « Ueber das Verhältnis der Naturwissenschaften zur Gesamtheit der Wissenschaft », *Vorträge und Reden*, vol. I, Braunschweig : Friedrich Vieweg und Sohn, 1896, p. 162-164; Meyering, *Historical Roots of Cognitive Science*, p. 115-117, 125-148; Lange, *Histoire du matérialisme*, vol. II, p. 79-80, 146; Brentano, « Les quatre phases de la philosophie et son état actuel », p. 158-161; F. Brentano, « La philosophie de Schelling », dans *Essais et conférences*, vol. I, trad. J. Farges, p. 243-268; Brentano, « Des raisons du découragement dans le domaine de la philosophie », p. 49-62; Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 67-70; A. Dewalque, « The Rise of the Brentano School », dans U. Kriegel (éd.), *Routledge Handbook of Brentano and the Brentano School*, New York : Routledge, 2017, p. 227-232; Wundt, « Mission de la philosophie dans le temps présent », p. 113-124; Araujo, *Wundt and the Philosophical Foundations of Psychology*, p. 60, 67-69, 127-129.

ou du moins explicitement, la substitution de la psychologie à la philosophie dans son ensemble. En cela, le psychologisme philosophique se distingue généralement du matérialisme scientifique. Certes, certains principes de base du matérialisme scientifique – tels que l'empirisme, le naturalisme méthodologique ainsi que, dans certains cas, une tendance vers le réductionnisme théorique – se trouvent, de manière générale, au fondement des divers programmes psychologistes en philosophie. C'est d'ailleurs pour cette raison que de nombreux philosophes de l'époque, y compris Husserl, voient dans le psychologisme le successeur du matérialisme scientifique, s'établissant dès lors sur les ruines de celui-ci.[134] Mais toujours est-il que, contrairement au matérialisme scientifique, le psychologisme philosophique représente en général une tentative de réhabilitation de la philosophie en phase avec les sciences empiriques.

1.5.3.1 Le psychologisme de la tradition kantienne

De nombreux facteurs nous permettent d'expliquer la montée et la domination du psychologisme philosophique pendant la seconde moitié du XIXe siècle. À plusieurs égards, le problème du psychologisme philosophique se pose déjà dans la philosophie allemande au tournant du XIXe siècle, notamment autour de la question des rapports

---

[134] Husserl affirme, par exemple, que « le psychologisme naturaliste qui domine encore notre psychologie et notre philosophie modernes […], n'est d'aucune façon mieux que le matérialisme vulgaire du *Système de la nature* [d'Hollbach] ou de Büchner et de Vogt […], ce matérialisme dont ces philosophies s'éloignent de façon si élégante » (Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 186-187; cf. également E. Husserl, *Einleitung in die Philosophie. Vorlesungen 1922/23*, B. Goosens (éd.), Hua XXXV, Dordrecht : Kluwer, 2002, p. 12). Pour sa part, le néokantien H. Rickert soutient que le « psychologisme est la forme qu'a dû prendre le naturalisme lorsque le matérialisme fut écarté : on tenta dès lors de substituer à la philosophie la psychologie (*Der Psychologismus ist die Form, welche der Naturalismus annehmen musste, als der Materialismus abgethan war, und als man versuchte, die Psychologie an die Stelle der Philosophie zu setzen*) » (H. Rickert, *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung. Eine logische Einleitung in die historischen Wissenschaften*, vol. I, Freiburg i. B.; Leipzig : J. C. B. Mohr, 1896, p. 551; cf. également H. Münsterberg, *Philosophie der Werte. Grundzüge einer Weltanschauung*, Leipzig : J. A. Barth, 1908, p. 88).

entre philosophie transcendantale et psychologie chez Kant.[135] Ce que l'on pourrait nommer la première configuration du psychologisme philosophique apparaît d'abord dans le contexte d'une réaction à l'idéalisme spéculatif régnant sous la forme d'une interprétation psychologiste (ainsi qu'empiriste et anthropologiste) de la théorie de la connaissance et de la philosophie kantiennes. Cette interprétation, sous une forme ou une autre, représente la lecture dominante de Kant jusque dans les années 1870, voire jusque dans les années 1880.[136] C'est notamment le cas des néokantiens qui, dès les années 1850, se tournent vers cette lecture psychologiste de la philosophie kantienne afin de réhabiliter la philosophie par la voie de Kant et, du même coup, éviter les écueils du matérialisme scientifique et de l'idéalisme spéculatif. En fait, ce qu'un nombre considérable d'historiens de la philosophie et de philosophes de la fin du XIXe siècle, et dont avant tout les néokantiens de l'époque (Windelband, Cohen, Riehl, etc.), viseront et critiqueront sous le nom de « psychologisme » renvoie de manière générale à cette interprétation psychologiste de la philosophie kantienne.[137]

On peut faire remonter l'origine de ce psychologisme à Jakob Friedrich Fries, qui, au tournant du XIXe siècle, propose une interprétation psychologiste, empiriste et anthropologiste de la philosophie transcendantale comme de la théorie de la

---

[135] P. Kitcher, *Kant's Transcendental Psychology*, New York : Oxford University Press, 1993, p. 5-10; C. Bonnet, « Aux origines de la querelle du psychologisme : Fries Herbart et Beneke », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015, p. 61; Beiser, « Neo-Kantianism », p. 290.

[136] Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 178; Beiser, « Neo-Kantianism », p. 290-292; Beiser, « Two Traditions of Idealism », p. 90-95; Dewalque et Gyemant, « Le tournant psychologique », p. 16.

[137] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 204-211; R. L. Anderson, « Neo-Kantianism and the Roots of Anti-Psychologism », *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 13, no. 2, 2005, p. 287-323; Bonnet, « Aux origines de la querelle du psychologisme », p. 67; Beiser, « Neo-Kantianism », p. 290-292.

connaissance de Kant.[138] La philosophie transcendantale et, par conséquent, l'épistémologie kantiennes se trouvent alors réduites chez Fries à une théorie empirique de la cognition humaine.[139] Or la psychologie dont il est question chez Fries ne peut être qualifiée à proprement parler de science empirique en ce qu'il s'agit non pas d'une science de l'esprit calquée sur le modèle et la méthodologie des sciences de la nature, mais d'une branche de la philosophie. Tout compte fait, le psychologisme de Fries ne remet jamais directement en cause l'intégrité, l'indépendance et la préséance de la philosophie au profit de la psychologie.

Or, le terme de « psychologisme » apparaît pour la première fois sous la plume de J. E. Erdmann non pas pour désigner la position de Fries, mais bien celle de Beneke.[140] Et avec raison, car ce n'est qu'avec Beneke que s'opère véritablement le tournant radical et moderne du psychologisme philosophique, autant dans sa portée que dans son orientation naturaliste. Beneke prétend, dès les années 1820-1830, réaliser et radicaliser le programme de Fries en généralisant l'interprétation psychologiste (ainsi qu'empiriste et anthropologiste) de Kant à l'ensemble de la philosophie, y compris la logique.[141] Le véritable fondement de la philosophie réside, d'après Beneke, non pas

---

[138] Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 11, 147. Or, Fries ne se réclame pas d'une position psychologiste en matière de logique quoique ses idées serviront de fondement à l'anthropologisme logique, soit la thèse psychologiste selon laquelle les lois de la logique sont fonction de la nature humaine et, plus précisément, de l'organisation et de l'activité cognitives de l'espèce humaine. Certes, Fries admet, d'une part, l'existence d'une logique anthropologique (à côté d'une logique démonstrative) et de l'autre, une conception psychologiste des mathématiques, mais il se refuse d'identifier les lois formelles de l'inférence logique aux processus cognitifs de l'esprit humain (cf. Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 79-84; Rath, *Der Psychologismusstreit in der deutschen Philosophie*, p. 55-63).

[139] Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 24-25.

[140] Erdmann, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, vol. II, p. 636.

[141] Dewalque et Gyemant, « Le tournant psychologique », p. 14.

dans une prétendue psychologie philosophique comme le préconise Fries, mais dans la psychologie empirique, celle-ci étant par ailleurs comprise comme une science de la nature.[142] En outre, Beneke maintient, à la différence de Fries, que la philosophie se doit de devenir une psychologie empirique ou une « psychologie appliquée », ce qui revient par là même à nier toute distinction entre les deux disciplines.[143] À cet égard, l'intérêt de la philosophie kantienne consiste précisément en ceci qu'elle nous permet de fonder la philosophie en tant que psychologie empirique ou « science rigoureuse » sur le modèle et les méthodes des sciences de la nature.[144] En ce sens, on peut considérer la position de Beneke comme le modèle par excellence du psychologisme au XIXe siècle (du moins sous sa forme radicale).

Bien que l'influence immédiate des programmes de Fries et de Beneke soit restreinte, leur lecture de Kant tend à s'imposer à ce point au XIXe siècle que l'orientation psychologiste devient l'interprétation dominante de l'épistémologie kantienne jusque dans les années 1870.[145] C'est le cas notamment de nombreux néokantiens, tels que

---

[142] Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 153-156; Bonnet, « Aux origines de la querelle du psychologisme », p. 76. Les méthodes en question se limitent à l'observation et l'induction. Beneke ne semble donc pas prendre en considération les méthodes expérimentales, qu'introduiront et développeront A. W. Volkmann, G. Fechner et E. H. Weber dans les années 1830 et, par conséquent, l'idée d'une fondation de la philosophie sur la psychologie expérimentale (cf. Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 153-156).

[143] Bonnet, « Aux origines de la querelle du psychologisme », p. 76.

[144] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 187.

[145] Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 178; Beiser, « Neo-Kantianism », p. 290-292; Beiser, « Two Traditions of Idealism », p. 90-94; Dewalque et Gyemant, « Le tournant psychologique », p. 16. Comme le montre Beiser, les néokantiens des années 1860 (voire ceux des années 1870) sont les héritiers de l'interprétation psychologiste de Kant, formulée en particulier par Fries, Herbart, Beneke et Helmholtz. C'est notamment le cas de Lange, cette figure de proue du néokantisme qui, dans les années 1860, poursuit et développe cette orientation naturaliste et psychologiste du kantisme. Même Windelband qui, à partir des années 1880, représente l'un des chefs de file de l'antipsychologisme néokantien, défend dans sa thèse d'habilitation de 1873 une position psychologiste en matière

Helmholtz, Zeller, Meyer et Lange, qui, dans la lignée de cette interprétation, désirent faire de la théorie de la connaissance une science en phase avec les sciences empiriques.[146] Ils se proposent ainsi d'interpréter et de légitimer la théorie de la connaissance et la philosophie de Kant dans le sens d'une interprétation psychologiste et, dans certains cas, physiologiste.[147] De ce point de vue, les fondements de la théorie de la connaissance (laquelle constitue par ailleurs le cœur de la conception néokantienne de la philosophie) résident dans la psychologie empirique, voire également dans la physiologie. En un sens, cela revient à affirmer, pour reprendre les termes de Lange, que « la philosophie transcendantale de Kant dans son ensemble n'est, tout au plus, qu'un chapitre de la psychologie empirique. »[148] Or s'il est vrai que le programme néokantien se caractérise par une opposition catégorique au matérialisme et une volonté de réhabiliter la philosophie sous la forme d'un « retour à Kant », il ne

---

d'épistémologie qui rappelle celles de Helmholtz et de Lange (cf. W. Windelband, *Ueber die Gewissheit der Erkenntnis. Eine psychologisch-erkenntnistheoretische Studie*, Berlin : F. Henschel, 1873, p. 4-6).

[146] Beiser, « Neo-Kantianism », p. 290; R. S. Turner, « Hermann von Helmholtz and the Empiricist Vision », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 13, no. 1, 1977, p. 49; Meyering, *Historical Roots of Cognitive Science*, p. 128-129; Hatfield, *The Natural and the Normative*, p. 165-166; Anderson, « Neo-Kantianism and the Roots of Anti-Psychologism », p. 298-299.

[147] Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 209-210, 381-386; Beiser, « Neo-Kantianism », p. 290-291; Beiser, « Two Traditions of Idealism », p. 90-95. Cf. également Helmholtz, « Les faits dans la perception », p. 56-57, 75-76; Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 103-105; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 154, 201-203; M. Ferrari, *Retours à Kant. Introduction au néokantisme*, trad. T. Loisel, Paris : Cerf, 2001, p. 22-25. Par exemple, Lange esquisse, dans son *Histoire du matérialisme*, les grandes lignes de son programme, inspiré de Helmholtz, comme suit : « La physiologie des organes des sens est le kantisme développé ou rectifié, et le système de Kant peut en quelque sorte être regardé comme le programme des découvertes récentes faites sur ce terrain. Un des investigateurs les plus heureux, Helmholtz, a utilisé les conceptions de Kant comme un principe heuristique; il a ensuite, avec conscience et logique, suivi la voie par laquelle d'autres aussi sont parvenus à rapprocher de notre entendement le mécanisme de l'activité des sens » (Lange, *Histoire du matérialisme*, vol. II, p. 431).

[148] Lange, *Histoire du matérialisme*, vol. II, p. 34.

faudrait pas pour autant y voir un désaveu du naturalisme philosophique.[149] Car, comme le souligne F. C. Beiser, c'est en effet l'interprétation psychologiste de l'épistémologie et de la philosophie kantiennes qui constitue, jusque dans les années 1870-1880, le point d'ancrage et de convergence des diverses approches néokantiennes :

> Although epistemology was central to the neo-Kantian conception of philosophy, there was no unanimity about its goals and methods. For nearly 70 years, from 1800 to 1870, there had been a consensus among neo-Kantians that epistemology should be a form of empirical psychology. This view held that the subject matter of epistemology was the origins and faculties of knowledge, and that its method was observation and experiment. Cognition was understood in psychological terms, as a matter of psychic activities and functions, and not in logical terms, as a matter of the logical structure of propositions. The task of epistemology was to know the *causes* of mental processes rather than *norms* that guided them.[150]

1.5.3.2 L'influence du psychologisme de J. S. Mill

La place centrale qui revient au psychologisme philosophique pendant la seconde moitié du XIXe siècle est redevable en outre à l'influence que l'œuvre de J. S. Mill

---

[149] Lange, par exemple, fait appel aux travaux de la physiologie des organes des sens pour réfuter les thèses philosophiques du matérialisme scientifique (cf. par exemple, *ibid.*, p. 317-319).

[150] Beiser, « Neo-Kantianism », p. 290. G. Hatfield abonde dans le même sens en affirmant que « presque toutes les lectures de la *Critique* [*de la raison pure*], suivant les cent premières années de sa publication, étaient "psychologiques" d'une manière ou d'une autre (*virtually every reading of the* Critique *in the first hundred years after its publication was* "*psychological*" *in one way or another*) » (Hatfield, *The Natural and the Normative*, p. 110). Le tournant antipsychologiste du néokantisme s'amorce dès les années 1870 et se matérialise définitivement dans les années 1880 lorsque les principaux partisans du néokantisme (Cohen, Windelband et Riehl) rejettent la lecture psychologiste de la philosophie kantienne pour y substituer une interprétation strictement logique ou épistémologique (cf. Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 460-461; Beiser, « Neo-Kantianism », p. 290-292). Et pourtant, si l'on en croit Windelband, le néokantisme en général des années 1870 et 1880 n'en demeure pas moins fortement empiriste et psychologiste (cf. Windelband, « Die philosophischen Richtungen der Gegenwart », p. 370).

exerce sur la philosophie de langue allemande. Si l'on en croit H. Schnädelbach, ce n'est en effet que sous l'influence du *Système de la logique* de Mill que le psychologisme philosophique en vient à s'imposer plus généralement en Allemagne comme position philosophique.[151] D'une part, Mill présente dans cet ouvrage une conception psychologiste et naturaliste de l'épistémologie, qui représentera une source d'inspiration majeure pour des partisans du psychologisme épistémologique, tels que Beneke, Lange et, en particulier, Helmholtz.[152] À cet égard, la position de Mill consiste à défendre la thèse selon laquelle la justification ou l'évidence de toute croyance réside dans les mécanismes psychologiques et, ultimement, dans l'observation empirique des agents épistémiques.[153] Ce programme épistémologique présuppose, à son tour, une conception naturaliste et strictement empiriste de la connaissance humaine : puisque l'esprit de l'être humain appartient, comme tout autre chose, à la sphère de la nature empirique, il convient de comprendre la connaissance elle-même comme un processus empirique et naturel.[154] Toute véritable connaissance, tout comme son fondement, ne

---

[151] Schnädelbach, *Philosophy in Germany, 1831-1933*, p. 99. Cf. également E. Husserl, *Recherches logiques*, t. I : *Prolégomènes à la logique pure*, trad. H. Elie, A. L. Kelkel, et R. Schérer, Paris : PUF, 1961, p. 1-2; W. Wundt, « Psychologismus und Logizismus », *Kleine Schriften*, vol. I, Leipzig : W. Engelmann, 1910, p. 511-512.

[152] Lange, *Histoire du matérialisme*, vol. II, p. 36-37, 76; Meyering, *Historical Roots of Cognitive Science*, p. 194-197; Köhnke, *The Rise of Neo-Kantianism*, p. 51, 104; Reed, « The Separation of Psychology from Philosophy », p. 278; G. Schiemann, *Hermann von Helmholtz's Mechanism: The Loss of Certainty. A Study on the Transition from Classical to Modern Philosophy of Nature*, trad. C. Klohr, Dordrecht : Springer 2008, p. 239-241; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 382; L. De Kock, « Hermann von Helmholtz's Empirico-Transcendentalism Reconsidered: Construction and Constitution in Helmholtz's Psychology of the Object », *Science in Context*, vol. 27, no. 4, 2014, p. 709-744.

[153] J. Skorupski, « Analytic Philosophy, the Analytic School, and British Philosophy », dans M. Beaney (éd.), *The Oxford Handbook of The History of Analytic Philosophy*, Oxford : Oxford University Press, 2013, p. 307.

[154] J. Skorupski, « Mill, John Stuart (1806-73) », dans J. Dancy, E. Sosa, et M. Steup (éd.), *A Companion to Epistemology*, Malden (MA) : Wiley-Blackwell, 2010, p. 525; J. Skorupski, « J. S. Mill: Logic and

peut être alors qu'empirique en ce qu'il ne pourrait y avoir de connaissance *a priori* au sens propre du terme. Notons par ailleurs que, confrontés à cette critique de la connaissance *a priori*, Helmholtz et Lange répondront à Mill en interprétant l'*a priori* en des termes psychophysiologiques.[155]

Or il convient de préciser que l'importance de Mill dans le contexte de la philosophie allemande du XIXe siècle tient davantage aux thèses psychologistes qu'il défend en matière de logique et, en particulier, à sa conception de la logique comme une branche de la psychologie empirique.[156] Mill devient, grâce à ces idées, la figure de proue de

---

Metaphysics », dans C. L. Ten (éd.), *The Nineteenth Century, Routledge History of Philosophy*, vol. VII, Londres : Routledge, 1994, p. 82.

[155] Lange, *Histoire du matérialisme*, vol. II, p. 35-38; Helmholtz, « Sur le voir humain (1855) », p. 34; Helmholtz, « Les faits dans la perception », p. 52-57, 75; De Kock, « Hermann von Helmholtz's Empirico-Transcendentalism Reconsidered », p. 709-744; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 382-384.

[156] Rath, *Der Psychologismusstreit in der deutschen Philosophie*, p. 128-130; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 28; M. Marion, « L'anti-psychologisme de Bradley : idéalité de la signification, jugement et universaux », *Philosophiques*, vol. 36, no. 1, 2009, p. 58. Ce que l'on identifie désormais comme le psychologisme logique de Mill se révèle notamment dans ce passage : « Je tiens pour vrai que la logique n'est pas la théorie de la pensée en tant que pensée, mais en tant que pensée valide, une théorie non pas de la pensée, mais de la pensée correcte. C'est une science non pas distincte mais coordonnée avec la psychologie. Dans la mesure où elle est une science, elle est une partie ou une branche de la psychologie, différant d'elle d'un côté comme une partie diffère du tout et, de l'autre, comme un art diffère d'une science. Ses fondements théoriques sont entièrement empruntés à la psychologie. Il en résulte que les lois nécessaires de la pensée […] appartiennent exclusivement à la psychologie » (Mill, *An Examination of Sir William Hamilton's Philosophy*, p. 359, cité dans Marion, « L'anti-psychologisme de Bradley : idéalité de la signification, jugement et universaux », p. 57-58 [trad. mod.]). Or, bien que certains commentateurs, tels que J. Skorupski, rejettent la thèse selon laquelle il faudrait considérer Mill comme un partisan du psychologisme logique, D. M. Godden parvient à montrer, à notre avis, que Mill défend effectivement, à plusieurs égards, une position psychologiste en logique (sur cette question, cf. J. Skorupski, *John Stuart Mill*, Londres : Routledge, 1989, p. 164-166; J. Skorupski, « Mill on Language and Logic », dans J. Skorupski (éd.), *The Cambridge Companion to Mill*, Cambridge : Cambridge University Press, 1998, p. 47-50; Skorupski, « Analytic Philosophy, the Analytic School, and British Philosophy », p. 306; D. M. Godden, « Psychologism in the Logic of John Stuart Mill: Mill on the Subject Matter and Foundations of Ratiocinative Logic », *History and Philosophy of Logic*, vol. 26, no. 2, 2005, p. 115-143). Dans tous les cas, il ne nous revient pas ici de trancher la question de savoir dans quelle mesure Mill est psychologiste.

l'orientation psychologiste qui prédomine dans les travaux sur la logique dans la philosophie allemande du XIXe siècle. C'est en effet en raison de l'influence de Mill, comme le souligne Husserl, que « les ouvrages riches et significatifs de la logique allemande depuis 1870 se situent, pour la plupart, sur le terrain de la psychologie. »[157] Pour cette raison, la contribution la plus importante et la plus influente au développement du psychologisme logique, conclut alors Husserl, est sans aucun doute le *Système de la logique* de Mill. Or, quoique ses idées se trouvent déjà au fondement du psychologisme logique que défendent les matérialistes scientifiques, l'influence de Mill se fait véritablement sentir au cours des dernières décennies du XIXe siècle dans des ouvrages d'importance consacrés à la logique.[158] C'est en effet dans la lignée de Mill que les travaux de C. Sigwart, de B. Erdmann, de Lipps et de Wundt, par exemple, se proposent de fonder, sous une forme ou une autre, la logique sur la psychologie empirique. Les idées de Mill constituent en ce sens l'une des sources importantes de la querelle du psychologisme qui engage la philosophie de langue allemande, à la fin du XIXe siècle, à déterminer et à délimiter les relations que doit entretenir la logique avec la psychologie.

1.5.3.3 Le développement de la psychologie empirique et expérimentale

L'influence du psychologisme en philosophie est de toute évidence intimement liée au développement et au statut ambivalent de la psychologie au XIXe siècle. Pour la

---

Il nous suffit ici d'insister sur la réception de son œuvre dans le contexte de la philosophie allemande du XIXe siècle où il est effectivement interprété en ce sens.

[157] « […] *so bewegt sich denn die deutsche Logik seit 1870 mit ihren reichhaltigen und bedeutenden Werken vorwiegend auf dem Boden der Psychologie* » (E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1896*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. I, Dordrecht : Kluwer, 2001, p. 24).

[158] Sluga, *Gottlob Frege*, p. 26-27; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 28; S. Lapointe, *Bolzano's Theoretical Philosophy: An Introduction*, New York : Palgrave Macmillan, 2011, p. 141.

majeure partie de ce siècle, la psychologie est généralement conçue comme une branche de la philosophie.[159] Or, à partir des années 1850, elle en vient cependant à se détacher progressivement de la philosophie pour assumer la forme d'une discipline autonome et, plus particulièrement, d'une science empirique fondée sur des méthodes empiriques et expérimentales.[160] La rupture progressive entre ces deux disciplines s'amorce dès lors que la psychologie en vient à s'établir et à se développer suivant le modèle et les méthodes des sciences de la nature.

Husserl remarque avec raison que c'est sous l'impulsion des travaux de physiologistes et de physiciens allemands que « la psychologie prit un nouvel essor important, disons même grandiose » sous la forme d'une « psychologie intimement liée à la science de la nature et, en particulier, à la physiologie […], fidèle à celle-ci conformément à sa méthode. »[161] Cela tient d'abord à l'importante recherche effectuée dans le domaine de la physiologie des organes de sens, menée notamment dans les années 1820-1860 par

---

[159] R. S. Turner, « Helmholtz, Sensory Physiology, and the Disciplinary Development of German Psychology », dans W. R. Woodward et M. G. Ash (éd.), *The Problematic Science: Psychology in Nineteenth-Century Thought*, New York : Praeger Publishers, 1982, p. 148-149; Reed, « The Separation of Psychology from Philosophy », p. 278-279.

[160] Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 483; Turner, « Helmholtz, Sensory Physiology, and the Disciplinary Development of German Psychology », p. 149.

[161] E. Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, trad. P. Cabestan, N. Depraz, et M. Antonino, Paris : Vrin, 2001, p. 12 (trad. mod.). Husserl reconnaît d'ailleurs l'importance décisive de la physiologie des organes des sens et de la psychophysique dans le développement de la psychologie moderne. C'est ce qu'il fait valoir dans le passage suivant tiré de ses leçons de 1925-1928 : « La psychologie naturaliste déjà en projet à l'époque de Descartes et de Hobbes s'accomplit sous une forme essentiellement nouvelle, du fait que, grâce à l'art expérimental extrêmement développé de la physiologie, on aborda en premier lieu les problèmes psycho-physiques de la psychologie des sens ou, plutôt, de la psycho-physique des sens. Cette psychologie expérimentale psycho-physique, physiologique, a en effet obtenu une réputation internationale, a fait naître des instituts et des méthodes de travail également internationaux, produit des convictions faisant l'unanimité, qui semblèrent à l'époque à peine inférieures à ce qui se passa pour les disciplines moins exactes des sciences biologiques de la nature » (*ibid.*).

J. Müller, E. H Weber et Helmholtz.[162] Leurs contributions conduisent notamment au développement de la psychologie sensorielle dans le cadre d'une approche qui se réclame de la méthode expérimentale et d'une relation plus étroite avec la physiologie.[163] Ils parviennent ainsi à établir en général la validité et la fécondité des méthodes empiriques et expérimentales dans la formulation et la démonstration des théories en psychologie.[164] À cela s'ajoutent également les travaux de Fechner qui, à partir des années 1860, fondent et délimitent le champ d'investigation de la psychophysique en étendant davantage les méthodes expérimentales de la physiologie à la psychologie.[165] Les recherches psychophysiques favorisent ainsi le développement de méthodes expérimentales proprement psychologiques, lesquelles semblent garantir pour leur part des résultats quantitatifs qui vouent la psychologie à un statut de scientificité comparable à celui de la physiologie.[166] C'est d'ailleurs sur la base des travaux de Fechner qu'à partir du début des années 1870, Wundt revendique et promeut pour la première fois l'idée d'une psychologie expérimentale en tant que science indépendante.[167] Le développement de théories ainsi que de méthodes empiriques et expérimentales permet alors à la psychologie de se prévaloir – à l'instar de la

---

[162] Sur les travaux, entre autres, de Müller, Weber et Helmholtz, cf. E. G. Boring, *A History of Experimental Psychology*, 2e éd., New York : Appleton-Century-Crofts, 1950, p. 80-115, 302-304; A. Kim, « Early Experimental Psychology », dans J. Symons et P. Calvo (éd.), *The Routledge Companion to Philosophy of Psychology*, Londres : Routledge, 2009, p. 41-58.

[163] Turner, « Helmholtz, Sensory Physiology, and the Disciplinary Development of German Psychology », p. 149.

[164] G. Hatfield, « Psychology and Philosophy », dans D. Moyar (éd.), *The Routledge Companion to Nineteenth Century Philosophy*, Londres : Routledge, 2010, p. 529-530.

[165] Greenwood, *A Conceptual History of Psychology*, p. 178.

[166] Turner, « Helmholtz, Sensory Physiology, and the Disciplinary Development of German Psychology », p. 149.

[167] Boring, *A History of Experimental Psychology*, p. 316, 322-323.

physiologie et de la chimie organique avant elle – d'une autonomie disciplinaire et scientifique, notamment vis-à-vis de la philosophie.[168] Il s'ensuivra dans les années 1880 à 1920 un processus d'institutionnalisation dans le cadre duquel on confèrera à la psychologie un statut de discipline empirique et scientifique à part entière.[169]

Le développement et l'institutionnalisation de la psychologie empirique jouent alors un rôle décisif dans la formation et l'influence du psychologisme philosophique pour plusieurs raisons. Le point de vue psychologiste tend d'abord à s'imposer en philosophie en raison de l'influence décisive que la physiologie – cette science à laquelle se trouve intimement liée la nouvelle psychologie scientifique – exerce à cette époque.[170] Le succès de la physiologie est en effet tel que de nombreux philosophes se tournent vers la psychologie pour y appliquer les mêmes méthodes, et ce, notamment en vue d'y trouver le terrain idéal d'une redéfinition et d'une réhabilitation de la philosophie dans la perspective des sciences de la nature.[171] Cette stratégie porte toutefois en elle une tension : le recours à la physiologie donne lieu certes à une reconnaissance et à une réforme scientifiques de la psychologie et, par conséquent, de

---

[168] Turner, « Helmholtz, Sensory Physiology, and the Disciplinary Development of German Psychology », p. 149-150; T. Teo, *The Critique of Psychology: From Kant to Postcolonial Theory*, New York : Springer, 2005, p. 39.

[169] Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 121-125.

[170] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 169. Sur ce point, cf. par exemple, Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 115-116; Brentano, « Des raisons du découragement dans le domaine de la philosophie », p. 54-62.

[171] C'est notamment ce que semble suggérer Brentano en 1874 : « maintenant que la physiologie commence à bourgeonner plus énergiquement, il ne manque plus de signes qui annoncent également pour la philosophie une époque de croissance qui la porte vers une vie féconde. Les conditions préalables sont réunies, la méthode est prête, la recherche est entamée » (Brentano, « Des raisons du découragement dans le domaine de la philosophie », p. 60 [trad. mod.]).

la philosophie, mais elle représente également un danger pour ces mêmes disciplines en favorisant une perspective réductionniste qui les menace de désuétude.[172] C'est d'ailleurs dans le cadre de cette dernière perspective que de nombreuses formes de réductionnisme physiologique verront le jour dans les années 1840-1870, telles que celles que prône le matérialisme scientifique.[173] Dans de telles circonstances, le projet d'une psychologie scientifique intégrée aux sciences de la nature et, par extension, l'idée d'une fondation psychologiste de la philosophie apparaissent pour le moins hasardeux.

C'est dans ce contexte que la plupart des psychologues et partisans du psychologisme philosophiques, tels que Mill, Helmholtz, Brentano, Wundt, O. Külpe, en viennent à adopter une position non réductionniste que l'on pourrait qualifier de dualisme méthodologique ou « empirique ».[174] Celle-ci consiste à faire valoir, sur le plan

---

[172] C'est ce que montre Freuler en résumant la tension comme suit : « Si la physiologie constitue d'un côté un stimulant pour une philosophie moribonde, elle est également lourde de menaces pour cette même philosophie […]. La physiologie n'est pas seulement une science qui distille de l'excitant pour philosophes fatigués, mais c'est également une science qui menace la philosophie d'inutilité et au nom de laquelle on peut rejeter tous les projets de psychologie proprement philosophique qui refuseraient de se subordonner à elle, et par conséquent aux sciences de la nature » (Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 170-171).

[173] Sluga, *Gottlob Frege*, p. 27; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 172-173; Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 57-78. Le matérialiste C. Vogt, par exemple, soutient que « de plus en plus, le point de vue matérialiste s'est propagé et a gagné du terrain parmi les chercheurs dans les sciences de la nature et en particulier les physiologistes (*mehr und mehr unter den Naturforschern und insbesondere unter den Physiologen die materialistischen Ansichten Verbreitung und Boden gewonnen habe*) », si bien, poursuit-il, que « la dissolution de la psychologie dans les sciences de la nature est le prochain progrès de l'avenir (*die Auflösung der Psychologie in die Naturwissenschaft der nächste Fortschritt der Zukunft ist*) » (C. Vogt, *Köhlerglaube und Wissenschaft. Eine Streitschrift gegen den Hofrath Rudolph Wagner in Göttingen*, 2e éd., Gießen : J. Ricker'sche Buchhandlung, 1855, p. 1).

[174] Hatfield, *The Natural and the Normative*, p. 170-171, 232-233; Hatfield, « Psychology: Old and New », p. 100-101; G. Hatfield, « Psychology in Philosophy: Historical Perspectives », dans S. Heinämaa et M. Reuter (éd.), *Psychology and Philosophy: Inquiries into the Soul from Late Scholasticism to Contemporary Thought*, Dordrecht : Springer, 2009, p. 10, 22; Hatfield, « Psychology and Philosophy », p. 547; Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 188-193.

méthodologique, l'identité de la psychologie et de la physiologie comme au reste des sciences de la nature en général, mais à insister par ailleurs sur le caractère hétérogène de leurs phénomènes respectifs. En d'autres termes, la psychologie constituerait, d'un point de vue méthodologique, une science de la nature quoique son objet ne soit pas en principe réductible ou assimilable à ceux des sciences de la nature. Loin d'être métaphysique, la distinction en question repose sur des critères empiriques et, de manière générale, sur un principe méthodologique de neutralité métaphysique. Il s'agit, plus précisément, d'établir les fondements théoriques de la nouvelle psychologie et de délimiter celle-ci vis-à-vis de toute autre science sur la seule base de la nature empirique des phénomènes qu'elle étudie plutôt qu'au moyen d'hypothèses métaphysiques, telles que le dualisme de substances ou le matérialisme réductionniste.[175]

Cette approche parvient à s'imposer notamment en raison de l'influence que le positivisme méthodologique exerce sur la psychologie pendant la seconde moitié du

[175] Hatfield, « Psychology in Philosophy: Historical Perspectives », p. 10. Dès lors, on peut par exemple définir le domaine de la psychologie comme cette science se rapportant : aux objets de l'expérience ou de l'observation interne (tels que nos sensations, nos sentiments, nos pensées et nos actes de volonté), par opposition aux objets de la perception externe (Wundt et Lipps); aux contenus immédiats et perceptuels de l'expérience (Wundt); aux contenus ou vécus de la conscience tels que la sensation, le sentiment, la perception et la représentation (Lipps); aux vécus appartenant aux individus qui les éprouvent (*erlebenden Individuen*) (Külpe); aux phénomènes ou actes psychiques tels que la représentation, le jugement, le sentiment et le désir (Brentano); ou aux fonctions psychiques (actes, états, vécus) telles que la formation de concepts, l'appréhension, le jugement et le désir (Stumpf) (cf. W. Wundt, *Éléments de psychologie physiologique*, vol. I, trad. E. Rouvier, Paris : Félix Alcan, 1886, p. 1-2; W. Wundt, *Vorlesungen ueber die Menschen- und die Thierseele*, 2e éd., Hamburg : L. Voss, 1892, p. 1; Wundt, *Grundriss der Psychologie*, p. 4-6; T. Lipps, *Grundtatsachen des Seelenlebens*, Bonn : Max Cohen & Sohn, 1883, p. 3-4; T. Lipps, *Leitfaden der Psychologie*, Leipzig : Wilhelm Engelmann, 1903, p. 1; O. Külpe, *Grundriss der Psychologie. Auf experimenteller Grundlage dargestellt*, Leipzig : Wilhelm Engelmann, 1893, p. 1-2; Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 91-112; C. Stumpf, « Phénomènes et fonctions psychiques », dans *Renaissance de la philosophie*, p. 143).

XIXe siècle.[176] Dans une telle perspective, il ne revient plus à la psychologie de se prononcer sur les questions spéculatives concernant la nature sous-jacente ou même les causes physiques ou physiologiques des phénomènes sur lesquels elle se penche.[177] Se trouve ainsi exclue de son champ d'investigation toute hypothèse non empirique qui s'appuierait non seulement sur des questions métaphysiques traditionnelles (par exemple, les relations ontologiques entre le corps et l'esprit, la nature de l'esprit, le statut de l'âme, etc.), mais également sur des explications réductionnistes, comme le préconise par ailleurs le matérialisme scientifique.[178] Ce positivisme méthodologique

---

[176] Notamment à la suite du mot d'ordre de Lange selon lequel la psychologie scientifique doit désormais être une « psychologie sans âme » (Lange, *Histoire du matérialisme*, vol. II, p. 403). Ce principe se trouve au fondement de la nouvelle psychologie empirique (cf. par exemple, W. Wundt, *Beiträge zur Theorie der Sinneswahrnehmung*, Leipzig : C. F. Winter, 1862, p. xi-xiii; Wundt, *Éléments de psychologie physiologique*, vol. I, p. 8-9; Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 24-25; Külpe, *Grundriss der Psychologie*, p. 3).

[177] Cf. K. Danziger, « The Positivist Repudiation of Wundt », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 15, no. 3, 1979, p. 205-230; Mandelbaum, *History, Man, & Reason: A Study in Nineteenth-Century Thought*, p. 15-17; Reed, *From Soul to Mind*, p. 19-20, 156-161; Greenwood, *A Conceptual History of Psychology*, p. 40-43.

[178] Hatfield, « Psychology: Old and New », p. 103-104. Telle est notamment la position que défend Brentano : « Si c'est une erreur que de sacrifier la recherche psychologique à la recherche physiologique, il n'est guère opportun non plus de mêler trop largement la seconde à la première. Il n'existe, en somme, jusqu'à cette heure, qu'un petit nombre de faits physiologiques certains, qui soient de nature à mettre en lumière les phénomènes psychiques. Pour expliquer les lois de leur succession, nous en serions réduits aux hypothèses les moins solides […]. Les mêmes raisons qui nous ont déterminés à faire autant que possible abstraction de toutes les théories *métaphysiques*, semblent nous imposer le rejet de toutes les hypothèses faites en vue d'une explication *physiologique* » (*Psychologie du point de vue empirique*, p. 78 [souligné dans le texte]). Il s'agit là d'une position qui trouve des échos, pour n'en nommer quelques-uns, chez Mill, Helmholtz, Du Bois-Reymond, Lipps, Külpe et Stumpf. Sur ce point, cf. notamment Mill, *An Examination of Sir William Hamilton's Philosophy*, p. 17; J. S. Mill, *A System of Logic: Ratiocinative and Inductive*, vol. I, J. M. Robson (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol. VII, Toronto : University of Toronto Press, 1974, p. 59-64; J. S. Mill, *A System of Logic: Ratiocinative and Inductive*, vol. II, J. M. Robson (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol VIII, Toronto : University of Toronto Press, 1974, p. 850-852; J. S. Mill, « Coleridge », dans *Essays on Ethics, Religion and Society*, J. M. Robson (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol. IX, Toronto : University of Toronto Press, 1969, p. 128-129; H. v. Helmholtz, *Optique physiologique*, trad. E. Javal et N. T. Klein, Paris : V. Masson et fils, 1867, p. 999-1001; E. Du Bois-Reymond, *Über die Grenzen des Naturerkennens*, Leipzig : Veit & Co., 1872; Lipps, *Grundtatsachen des Seelenlebens*, p. 1-16;

part du principe que la psychologie, en qualité de science naturelle, doit se limiter à ce qui est susceptible d'être objet d'expérience et accessible à l'expérimentation, soit les phénomènes ou les faits psychologiques. Une telle démarche contribue non seulement à fonder méthodologiquement la nouvelle psychologie en tant que science de la nature, mais également à garantir son intégrité et son indépendance théoriques vis-à-vis de la physiologie et de la philosophie (en particulier, de la métaphysique).

La séparation de la psychologie et des sciences de la nature, affirme-t-on, se défend non seulement à la lumière de leurs objets respectifs, mais également du point de vue du mode d'accès ou de connaissance empirique des phénomènes en question. On invoque alors, en guise de justification, la thèse selon laquelle les objets de la psychologie sont accessibles et connus dans le cadre de l'expérience (la perception ou la conscience) interne, alors que les objets des sciences de la nature relèvent, pour leur part, de l'expérience (ou de la perception) externe.[179] Or, pour plusieurs, cette distinction dans le mode d'accès semble suggérer en outre une différence d'ordre épistémique. La distinction en question apparaît alors d'autant plus justifiée, selon cette interprétation d'inspiration cartésienne, qu'elle nous permet de rendre compte de la supériorité épistémique ou évidentielle de l'expérience interne sur l'expérience externe, et par extension, celle de la connaissance psychologique sur celle des sciences de la nature à proprement parler.[180] Le privilège et la supériorité de l'expérience interne

---

Wundt, *Vorlesungen ueber die Menschen- und die Thierseele*, p. 1-16; Külpe, *Grundriss der Psychologie*, p. 1-13; Stumpf, « La renaissance de la philosophie », p. 126-127).

[179] Cf. par exemple, Lipps, *Grundtatsachen des Seelenlebens*, p. 3-4; Lipps, *Leitfaden der Psychologie*, p. 1-3; Wundt, *Éléments de psychologie physiologique*, vol. I, p. 1-2; Wundt, *Vorlesungen ueber die Menschen- und die Thierseele*, p. 1; Stumpf, « Autobiographie », p. 290.

[180] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 173-179. Cf. par exemple, T. Waitz, *Lehrbuch der Psychologie als Naturwissenschaft*, Braunschweig : Friedrich Vieweg und Sohn, 1849, p. 1; F. E. Beneke, *Pragmatische Psychologie*, vol. I, Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1850, p. 8-13; Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 22-24, 104-108; Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 234-236, 264; A. Meinong, « Hume-Studien II. Zur Relationstheorie », *Sitzungsbereiche der philosophisch-*

tiendraient à ce que celle-ci constituerait un mode de connaissance immédiat et évident, par contraste avec la connaissance indirecte et hypothétique des sciences de la nature, lesquelles procèdent notamment par abstraction, hypothèses et par l'intermédiaire de la perception sensible.

Le privilège épistémique de la psychologie s'atteste également dans la portée générale et illimitée de son domaine d'objet. Il y a là une thèse que nous pourrions, suivant Brentano, résumer ainsi : « Là où, donc, commence la conscience […], là commence le royaume de la psychologie. »[181] Puisque tous les phénomènes mentaux (les représentations, la pensée, les jugements, la connaissance, etc.) constituent le champ d'investigation de la psychologie, *tout savoir* présuppose, de ce point de vue, le domaine de la psychologie.[182] Tout état, contenu ou objet d'expérience ou de connaissance peut être qualifié, à cet égard, de phénomène psychologique, si bien que le domaine de la psychologie et celui de la connaissance deviennent pour ainsi dire coextensifs. Nous constatons dès lors que les critères invoqués afin de délimiter les frontières du domaine de la psychologie semblent entraîner inévitablement leur

---

historische Classe der kaiserliche Akademie der Wissenschaften, vol. 101, no. 2, 1882, p. 609-610; A. Meinong, « Sur les objets d'ordre supérieur et leur rapport à la perception interne », dans D. Fisette et G. Fréchette (éd.), *À l'école de Brentano. De Würzbourg à Vienne*, trad. de G. Fréchette, Paris : Vrin, 2007, p. 282-288; T. Elsenhans, *Psychologie und Logik zur Einführung in die Philosophie*, 3e éd., Leipzig : G. J. Göschen, 1895, p. 6-7; H. Cornelius, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, Leipzig : B. G. Teubner, 1897, p. 1-3; Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, vol. I, p. 121, n. 1, 241; A. Marty, *Deskriptive Psychologie*, M. Antonnelli et C. Marek (éd.), Würzburg : Königshausen & Neumann, 2011, p. 5; W. Dilthey, *Grundlegung der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Geschichte. Ausarbeitungen und Entwürfe zum zweiten Band der Einleitung in die Geisteswissenschaften (ca. 1870–1895)*, H. Johach et F. Rodi (éd.), *Gesammelte Schriften*, vol. XIX, 2e éd., Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1997, p. 58-91.

[181] Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 116.

[182] Freuler, *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, p. 179-181. Cf., par exemple, F. E. Beneke, *Erfahrungsseelenlehre als Grundlage alles Wissens in ihren Hauptzügen dargestellt*, Berlin : E. S. Mittler, 1820, p. 5-8; Lipps, « Die Aufgabe der Erkenntnistheorie und die Wundt'sche Logik I », p. 535-537.

dépassement, voire leur dissolution. C'est ce que fait valoir, par exemple, Wundt en 1896 lorsqu'il soutient que tout phénomène naturel peut constituer, selon un point de vue différent, un objet d'investigation psychologique.[183] Dès lors que le phénomène naturel suscite en nous une représentation, il devient, ce faisant, un objet psychologique. Brentano abonde dans le même sens lorsqu'il affirme que « [t]ous les phénomènes [psychiques ou physiques] doivent être appelés "internes" car ils appartiennent tous à une réalité [psychique], que ce soit comme composantes ou comme corrélats. »[184] Cet accès direct à tous les phénomènes, pour Brentano, est à ce point significatif qu'il y voit la pierre d'assise d'une *characteristica universalis*, c'est-à-dire d'un langage formel qui constituerait le fondement de toutes les disciplines scientifiques.[185]

Dans une telle optique, les méthodes et les objets de la psychologie ont inévitablement pour effet de cultiver, de renforcer et de légitimer le psychologisme philosophique. Plusieurs philosophes n'y voient en effet rien de moins que les conditions de réhabilitation et de réforme de la philosophie dans une perspective scientifique. Pour autant, en effet, que la philosophie s'appuie ou se fonde sur cette psychologie empirique, elle peut désormais se prévaloir d'un fondement scientifique et, par

---

[183] Wundt, *Grundriss der Psychologie*, p. 2.

[184] Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 234. Cf. également Marty, *Deskriptive Psychologie*, p. 5; Meinong, *Über philosophische Wissenschaft und ihre Propädeutik*, p. 5.

[185] Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 268; Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 115. Marty caractérise plus précisément ce projet comme suit : « Tout ce dont nous avons une représentation propre est après tout un phénomène psychique. Sur la base d'une analyse du matériel de nos représentations, un langage rationnel et scientifique pourra être établi au fil du temps, et constituer un outil inestimable et indispensable pour l'achèvement de la science (*Alles, wovon wir eine eigentliche Vorstellung haben, ist ja ein psychisches Phänomen. Aufgrund einer Analyse unseres Vorstellungsmateriales kann im Laufe der Zeiten eine rationelle, wissenschaftliche Sprache aufgebaut werden, die einmal ein unschätzbares und für die Vollendung der Wissenschaft unentbehrliches Werkzeug sein wird*) » (Marty, *Deskriptive Psychologie*, p. 7).

conséquent, se prémunir contre les menaces de la philosophie (et de la métaphysique) spéculative, sans avoir à se soucier du risque de succomber au matérialisme physiologique. À cet égard, il revient d'abord à la philosophie d'adopter, à l'exemple des sciences de la nature, les méthodes empiriques en empruntant plus particulièrement la voie méthodologique de la psychologie scientifique.[186] Tel est justement le sens de la célèbre thèse de Brentano selon laquelle « [l]a véritable méthode de la philosophie n'est rien d'autre que celle des sciences de la nature. »[187] Or, il s'agit bien entendu non pas de réduire la philosophie aux sciences de la nature, mais de reconnaître que l'investigation philosophique doit, à même la psychologie, procéder par méthodes empiriques (expérience, observation, induction, expérimentation, etc.).[188] Brentano, tout comme ses étudiants et Wundt, voit dans cette démarche empirique une condition

---

[186] Wundt, par exemple, caractérise le psychologisme en des termes essentiellement méthodologiques, en ce qu'il s'agirait de « cette tendance dans la philosophie du présent et du passé tout récent à voir dans l'analyse psychologique du contenu de l'expérience la tâche essentielle de la philosophie, tâche dans laquelle celle-ci s'épuise (*diejenige Tendenz in der Philosophie der Gegenwart und der jüngsten Vergangenheit, die in der psychologischen Analyse des Inhalts der Erfahrung die wesentliche Aufgabe der Philosophie erschöpft sieht*) » (Wundt, « Psychologismus und Logizismus », p. 512).

[187] Brentano, « Les thèses d'habilitation », p. 46; Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 113-114. Il s'agit de la 4e thèse d'habilitation de Brentano (« Vera philosophiae methodus nulla alia nisi scientiae naturalis est »), défendue d'abord en 1866 et réaffirmée notamment en 1895. Brentano attribue également cette thèse à Wundt (cf. J. M. Werle, *Franz Brentano und die Zukunft der Philosophie. Studien zur Wissenschaftsgeschichte und Wissenschaftssystematik im 19. Jahrhundert*, Amsterdam : Rodolpi, 1989, p. 45).

[188] Stumpf, « Franz Brentano, Professor der Philosophie, 1838-1917 », p. 70; cf. également D. Fisette et G. Fréchette, « Le legs de Brentano », dans D. Fisette et G. Fréchette (éd.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris : Vrin, 2007, p. 69-70. Quoique la méthode par excellence de la philosophie demeure pour Brentano l'analyse descriptive des phénomènes mentaux, il insiste en outre sur la valeur de l'expérimentation en psychologie pour la philosophie (cf. Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 113-115). Stumpf abonde dans le même sens : « l'introduction de l'expérimentation, qui ne nous apparaît pas comme un obstacle, et le fait de compter la psychologie parmi les sciences de l'esprit constitueraient encore moins un obstacle si on lui conférait le statut de science philosophique. Car pourquoi la philosophie ne devrait-elle pas recourir à l'expérimentation là où elle peut l'utiliser ? » (Stumpf, « De la classification des sciences », p. 251 [trad. mod.]).

ou une étape nécessaire à l'élaboration du savoir philosophique.[189] Par contraste, d'autres philosophes tendent plutôt à interpréter cette exigence méthodologique en un sens beaucoup plus radical. C'est le cas notamment de Beneke, de Lipps et de H. Cornelius, qui se proposent de réduire l'approche philosophique à l'analyse et aux méthodes de la psychologie.[190]

Le recours méthodologique de la psychologie en philosophie tient bien entendu au privilège que l'on attribue à l'analyse psychologique et aux objets dont elle traite. Les partisans du psychologisme philosophique considèrent en ce sens que la philosophie ne peut faire l'économie de cette analyse psychologique en ce qu'elle nous renseigne non seulement sur les états ou les actes, mais également sur les contenus et les objets de l'expérience et de la connaissance. Comment en effet, dans une telle optique, une science dont l'objet est, par exemple, la pensée, la connaissance, le jugement, le raisonnement, etc., ne pourrait-elle pas être indispensable notamment à la logique, à la théorie de la connaissance et même à la métaphysique ?[191] Comme l'explique par exemple K. Twardowski :

---

[189] Wundt, *Grundriss der Psychologie*, p. 19-20; Wundt, *System der Philosophie*, p. v-vi, 22-23, 33-34. Cf. supra notes 123-127.

[190] Cf. par exemple, F. E. Beneke, *Lehrbuch der Psychologie als Naturwissenschaft*, J. G. Dressler (éd.), 4e éd., Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1877, p. iv-vi; F. E. Beneke, *Die Philosophie in ihren Verhältnisse zur Erfahrung, zur Spekulation und zum Leben*, Berlin : E. S. Mittler, 1833, p. 14; Lipps, « Die Aufgabe der Erkenntnistheorie und die Wundt'sche Logik I », p. 538; Cornelius, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, p. 5-7.

[191] Cf. par exemple, Helmholtz, « Les faits dans la perception », p. 52-53; Lipps, « Die Aufgabe der Erkenntnistheorie und die Wundt'sche Logik I », p. 533-558; Lipps, *Grundtatsachen des Seelenlebens*; T. Lipps, *Grundzüge der Logik*, Hamburg : Leopold Voss, 1893, p. 1-2; C. Sigwart, *Logik*, vol. I : *Die Lehre vom Urtheil, vom Begriff und vom Schluss*, 2e éd., Freiburg i. B. : J. C. B. Mohr, 1889, p. 1-10; Elsenhans, *Psychologie und Logik zur Einführung in die Philosophie*, p. 6-7; Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 34, 246-250, 318; Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 268; Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 118-119; Stumpf, « La renaissance de la philosophie », p. 126-127; Stumpf, « De la classification des sciences », p. 207-208, 251-253; Stumpf, « Autobiographie », p. 279-

> If we did not have inner experience, and consequently had no knowledge of the manifestations of mental life, then not only could psychology not exist, but there would also be no logic, no ethics, no aesthetics, no theory of knowledge, not even metaphysics![192]

Or, le privilège que le psychologisme philosophique accorde à l'investigation psychologique ne peut, bien entendu, se résumer au simple fait de souligner l'origine et la nature psychologiques de tout acte de connaissance (philosophique). L'intérêt de l'analyse psychologique pour la philosophie, estime-t-on, réside notamment dans la supériorité épistémique de l'analyse et de la connaissance psychologiques sur tout autre mode d'investigation. Nous avons vu, d'une part, que la préséance de l'analyse et de la connaissance psychologiques, pour plusieurs psychologues et philosophes, tient notamment au caractère direct et immédiat de son mode d'accès aux données empiriques sous la forme de phénomènes mentaux.[193] C'est ce que fait valoir, par exemple, Meinong en 1882 lorsqu'il affirme qu'« [i]l existe peu de sérieux désaccord aujourd'hui sur le fait qu'il n'y a pas de données immédiates autres que les phénomènes psychiques ».[194] Pour de nombreux philosophes, ce privilège épistémique repose en outre, de manière plus positive, sur l'évidence infaillible et indubitable de la perception interne des phénomènes mentaux. À cela s'ajoute, d'autre part, le fait que la psychologie, plus que toute autre science, dispose d'un domaine d'investigation

---

284; W. Wundt, *Logik. Eine Untersuchung der Principien der Erkenntniss und der Methoden wissenschaftlicher Forschung*, Stuttgart : F. Enke, 1893, p. 1-10.

[192] K. Twardowski, « Psychology vs. Physiology and Philosophy », dans J. Brandl et J. Woleński (éd.), *On Actions, Products and Other Topics in Philosophy*, trad. A. Szylewicz, Amsterdam : Rodolpi, 1999, p. 59.

[193] Cf. supra note 180.

[194] « *Es besteht heute kaum mehr eine ernste Meinungsverschiedenheit darüber, daß es keine andere unmittelbaren Daten gibt als psychische Phänomene* » (Meinong, « Hume-Studien II. Zur Relationstheorie », p. 609).

général qui comprend et incorpore tout phénomène au sens le plus large du terme, que ce soit sous la forme d'actes, de contenu ou d'objets d'expérience.[195] La philosophie, par l'entremise de la psychologie, peut ainsi embrasser la totalité des objets en tant qu'objets d'expérience.[196] Dans tous les cas, le critère épistémique sur la base duquel se justifie le rôle méthodologique et fondationnel de la psychologie en philosophie tient à l'évidence directe et immédiate qu'offrent les données de l'expérience psychologique. À la psychologie revient dès lors inévitablement une tâche épistémologique, notamment celle de fixer, d'analyser, et de clarifier les concepts fondamentaux de la philosophie au moyen d'une analyse des phénomènes psychologiques.[197] C'est d'ailleurs pour cette raison que les partisans du psychologisme philosophique tendent généralement à identifier la psychologie à : 1)

---

[195] Cf. par exemple, Wundt, *Grundriss der Psychologie*, p. 18-20; W. Dilthey, *Einleitung in die Geisteswissenschaften. Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte*, B. Groethuysen (éd.), *Gesammelte Schiften*, vol. I, Stuttgart : B. G. Teubner, 1990, p. xviii-xix; Dilthey, *Grundlegung der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Geschichte*, p. 58-82. « La psychologie, affirme par exemple Meinong, ne peut s'intéresser qu'à ces objets sur lesquels un quelconque processus psychique est effectivement dirigé; on pourrait sans doute dire aussi plus brièvement : elle ne s'intéresse qu'à des objets qui sont de fait représentés […]. […] tout connaissable est donné – précisément au connaître. Et dans la mesure où tous les objets sont connaissables, l'être donné (*Gegebenheit*) peut leur être attribué comme propriété universelle, à tous sans exception, peu importe s'ils sont ou ne sont pas » (Meinong, « La théorie de l'objet », p. 79-80, 83).

[196] Brentano, par exemple, conçoit la philosophie dans une telle optique lorsqu'il la définit comme cette science « qui traite des êtres dans la mesure où ils relèvent de concepts donnés dans l'expérience interne, que soit seulement dans celle-ci ou dans l'expérience à la fois interne et externe (*die von dem Seienden handelt, insofern es unter solche Begriffe fällt, die durch die innere Erfahrung, sei es durch sie allein, oder sei es durch die innere und äußere zugleich, gegeben sind*) » (Brentano, *Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, p. 10-11).

[197] Par exemple, Lipps, « Die Aufgabe der Erkenntnistheorie und die Wundt'sche Logik I », p. 536-538; Wundt, *Grundriss der Psychologie*, p. 19-20; Brentano, « L'Origine de la connaissance morale », p. 48; Stumpf, « Psychologie und Erkenntnistheorie », p. 493, 501; C. Stumpf, « Selbstanzeige (Psychologie und Erkenntnistheorie) », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 3, 1892, p. 197; C. Stumpf, *Erkenntnislehre*, vol. I, Leipzig : J. A. Barth, 1939, p. 9-11; Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, vol. I, p. 17.

une science indépendante, mais essentielle à la philosophie[198]; 2) la discipline fondamentale de la philosophie[199]; ou plus rarement, 3) la philosophie *tout court*[200].

1.5.3.4 La crise du psychologisme philosophique

Le psychologisme philosophique constitue sans aucun doute l'une des stratégies les plus fécondes dans laquelle s'engage la redéfinition naturaliste de la philosophie à l'époque de la « crise de la philosophie ». Le succès de ce programme tient notamment au statut encore ambigu de la psychologie durant la seconde moitié du XIXe siècle. Certains philosophes conçoivent toujours la psychologie comme une branche autonome de la philosophie, quoique constitutive de celle-ci. D'autres, au contraire, voient dans l'autonomisation de la psychologie empirique la condition préalable de toute refondation éventuelle de la philosophie dans une optique psychologiste.[201] Toujours est-il, comme nous l'avons souligné, que le privilège de la psychologie empirique à l'égard de la philosophie consiste principalement dans l'analyse psychologique des phénomènes mentaux, de sorte que la psychologie empirique

---

[198] Par exemple, Wundt, *Grundriss der Psychologie*, p. 19-20, 31-32; Cornelius, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, p. 7; W. Dilthey, « Ideen über eine beschreibende und zergliedernde Psychologie », dans *Die geistige Welt. Einleitung in die Philosophie des Lebens. Erste Hälfte: Abhandlungen zur Grundlegung der Geisteswissenschaften*, G. Misch (éd.), *Gesammelte Schriften*, vol. V, Stuttgart : B. G. Teubner, 1924, p. 146-152.

[199] Par exemple, Lipps, *Grundtatsachen des Seelenlebens*, p. 4; Meinong, *Über philosophische Wissenschaft und ihre Propädeutik*, p. 5; Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 118-119; Brentano, *Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, p. 10, 77; Marty, *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, vol. I, p. 6; K. Twardowski, « Selbstdarstellung », dans A. Brożek, J. Jadacki, et F. Stadler (éd.), *Gesammelte deutsche Werke*, Cham : Springer, 2017, p. 14.

[200] Par exemple, Beneke, *Grundlegung zur Physik der Sitten*, p. x; Beneke, *Kant und die philosophische Aufgabe unserer Zeit*, p. 98; Lipps, « Die Aufgabe der Erkenntnistheorie und die Wundt'sche Logik I », p. 538.

[201] Oesterreich, *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart*, p. 312; Rath, *Der Psychologismusstreit in der deutschen Philosophie*, p. 47.

empiète inévitablement sur le terrain traditionnel de la philosophie. Or, vers la fin du XIXe siècle, cette approche s'avère de plus en plus remise en cause par une nouvelle génération de psychologues qui en vient à préconiser davantage l'expérimentation et les explications physiologiques aux dépens de l'analyse psychologique à la première personne.[202] Ces psychologues entendent faire de la psychologie une science de la nature au sens propre du terme, et établir par là même, une séparation stricte entre la psychologie empirique et la philosophie.[203] Ils rompent en ce sens avec la forte orientation philosophique qui caractérise la tradition psychologique à laquelle appartiennent notamment Brentano, Stumpf, Wundt et Dilthey. Il appert ainsi qu'au tournant du XXe siècle le programme psychologiste en philosophie trouve de moins en moins d'appuis au sein même de la psychologie.

Plus important encore, le règne du psychologisme philosophique se trouve vivement contesté au sein même de la philosophie à partir des années 1870. Plusieurs philosophes voient en effet dans le psychologisme philosophique une approche qui ne menace rien de moins que l'existence même de la philosophie. Certains néokantiens tels que Cohen, Windelband et Riehl marquent, dès la fin des années 1870, leur rupture avec la conception psychologiste de la philosophie qui prédominait jusque-là dans le mouvement néokantien.[204] Ceux-ci critiquent notamment la lecture psychologiste de la

---

[202] Il s'ensuit d'ailleurs une controverse qui oppose notamment Wundt et Dilthey à Külpe et Ebbinghaus sur la nature et les méthodes de la psychologie (cf. Danziger, « The Positivist Repudiation of Wundt », p. 205-230).

[203] M. G. Ash, « Academic Politics in the History of Science: Experimental Psychology in Germany, 1879-1940 », *Central European History*, vol. 13, no. 3, 1980, p. 255-286; Turner, « Helmholtz, Sensory Physiology, and the Disciplinary Development of German Psychology », p. 149-151; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 143-150; Dewalque et Gyemant, « Le tournant psychologique », p. 26-36.

[204] Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 460; Anderson, « Neo-Kantianism and the Roots of Anti-Psychologism », p. 287-323.

philosophie kantienne, et en particulier, la confusion qu'elle induit entre les questions de droit et les questions de fait. La philosophie – et en particulier, l'épistémologie –, soutiennent-ils, se veut une entreprise épistémologique qui porte sur la validité et les normes de la connaissance plutôt que sur ses causes et son origine. Alors que les néokantiens travaillent à libérer l'épistémologie de la psychologie, Frege et Husserl, pour leur part, luttent en particulier contre le psychologisme en logique et en mathématique. Frege insiste dès 1884 sur la nécessité de « nettement séparer le psychologique du logique, le subjectif de l'objectif ».[205] Husserl porte ensuite le coup de grâce au psychologisme en logique et dans les mathématiques avec la parution en 1900 du premier tome des *Recherches logiques*, les *Prolégomènes à la logique pure*.

1.6 Conclusion

Nous avons procédé, dans ce chapitre, à un examen du contexte intellectuel dans lequel s'enracine et prend forme le naturalisme dans la philosophie de langue allemande au XIXe siècle. Nous avons vu que le naturalisme philosophique en vient à dominer progressivement le paysage philosophique à partir des années 1840, notamment en réaction au développement des sciences de la nature, à l'hégémonie suivie du déclin de l'idéalisme postkantien, et à la crise de la philosophie qui en découle. Le naturalisme en philosophie se caractérise dès lors par un rejet du programme fondationnaliste, du privilège des méthodes *a priori* et de la métaphysique spéculative de l'idéalisme. Bien que certains en appellent à la dissolution de la philosophie au sein des sciences empiriques, les partisans du naturalisme préconisent en général une redéfinition et une réforme de la philosophie sur le modèle des sciences empiriques. Cela revient notamment à adopter une conception scientifique de la philosophie, un empirisme et

[205] G. Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, trad. C. Imbert, Paris : Seuil, 1969, p. 122.

un positivisme sous une forme ou une autre. Enfin, nous avons présenté les deux principaux programmes de naturalisation de la philosophie au XIXe siècle, soit le matérialisme scientifique et le psychologisme philosophique. Quoique marginal comme mouvement, le matérialisme scientifique parvient néanmoins à imposer, à propager et à populariser plusieurs des thèses centrales du naturalisme philosophique. Nous avons en revanche accordé une place de premier plan au psychologisme philosophique, et ce, pour plusieurs raisons. D'abord, il s'agit de l'interprétation dominante non seulement du naturalisme philosophique, mais également de la philosophie en général pendant la seconde moitié du XIXe siècle. Mais plus encore, comme nous le verrons, le psychologisme représente l'interprétation du naturalisme qui exerce le plus d'influence sur la philosophie husserlienne.

Nous examinerons dans les prochains chapitres l'analyse de la conception du psychologisme et, par extension, du naturalisme chez Husserl. Nous verrons d'abord que la question du naturalisme en logique, sous la forme du psychologisme, conduira Husserl à se pencher par après sur la question du psychologisme et, par là même, du naturalisme dans la théorie de la connaissance. Nous montrerons enfin que c'est dans ce contexte que Husserl verra dans la question de la naturalisation de la conscience (comme de l'intentionnalité) la clé de voûte du psychologisme et, plus généralement, du naturalisme en logique et dans la théorie de la connaissance.

CHAPITRE II

DU PSYCHOLOGISME AU NATURALISME EN LOGIQUE

2.1 Introduction

Des années 1890 à la parution des *Recherches logiques* en 1900-1901, le problème des fondements théoriques de la logique et, par extension, des mathématiques[206] représente l'enjeu principal des travaux de Husserl.[207] La réflexion husserlienne sur cette question prend en particulier la forme d'un dialogue critique avec « le psychologisme régnant », ce programme philosophique se proposant de fonder la logique sur la psychologie empirique.[208] Nous pouvons constater que, dès les années 1890, Husserl situe les origines immédiates du psychologisme logique dans le contexte de la seconde moitié du XIXe siècle, alors que la psychologie jouit d'un développement considérable et d'un

---

[206] Nous nous limiterons ici à un examen de la question du psychologisme logique en ce qu'elle constitue à l'origine le point crucial de la réflexion que mène Husserl sur le psychologisme et, par conséquent, sur le naturalisme. Précisons à cet égard qu'à partir des *Recherches logiques*, Husserl conçoit les mathématiques (pures) comme étant du ressort de la logique pure (cf. par exemple, Husserl, *Prolégomènes*, p. vii-viii, 274-278; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 103-122). Sur l'analyse husserlienne du psychologisme mathématique, nous référons le lecteur à l'ouvrage de B. Leclercq, *Fondements logiques et phénoménologiques de la rationalité mathématique. Contributions husserliennes au débat sur la « crise des fondements »*, Paris : Vrin, 2015.

[207] Selon Husserl, les *Prolégomènes à la logique pure* sont pour l'essentiel la réélaboration des leçons qu'il a données en 1895-1896. Sur ce point, cf. Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 105; Husserl, *Logik 1896*.

[208] E. Husserl, « Présentation des *Recherches Logiques* par l'auteur », dans *Articles sur la logique (1890-1913)*, trad. J. English, Paris : PUF, 1975, p. 203.

intérêt théorique croissant.[209] Il faut voir dans le psychologisme logique une manifestation de l'influence profonde que les questions théoriques et les méthodes d'investigation de la psychologie exercent alors sur la logique. Comme le souligne en effet Husserl, la logique au cours de cette période, soit « à l'époque du "naturalisme" et du "psychologisme", tient à s'appuyer sur les résultats de la psychologie dans la croyance que ce n'est justement que par celle-ci qu'elle peut devenir "scientifique". »[210] Le gage de scientificité que l'on reconnaît à la psychologie empirique serait par là même conféré à une telle logique qui y trouverait son fondement. Dès lors s'impose l'idée de base du psychologisme logique, à savoir que l'« on peut comprendre les lois et les normes logiques et, par la suite, fonder la méthodologie scientifique dans son ensemble sur la base de théories psychologiques et génétiques. »[211]

Le tournant psychologiste en logique, comme le souligne à juste titre Husserl, est redevable en outre à l'influence notable que *Le système logique* de J. S. Mill exerce alors sur les logiciens allemands du XIXe siècle.[212] Alors que la logique allemande, sous l'influence de Kant et de Herbart, résista longtemps et se montra hostile au point de vue psychologiste, l'effet de l'ouvrage de Mill fut tel que le psychologisme logique parvint à s'imposer et à l'emporter sur les conceptions métaphysiques et formalistes en

---

[209] Husserl, *Logik 1896*, p. 22.

[210] « *daß die Logik im Zeitalter des "Naturalismus" und "Psychologismus" es liebt, sich auf die Ergebnisse der Psychologie zu stützen in der Meinung, eben dadurch die Logik erst "wissenschaftlich" zu gestalten* » (E. Husserl, *Phänomenologische Psychologie. Vorlesungen Sommersemester 1925*, W. Biemel (éd.), Hua IX, 2e éd., La Haye : Martinus Nijhoff, 1968, p. 365).

[211] « *Durch psychologisch-genetische Theorien glaubt man ein Verständnis der logischen Gesetze und Normen, in weiterer Folge die ganze wissenschaftliche Methodik begründen zu können* » (Husserl, *Logik 1896*, p. 23).

[212] *Ibid.*, p. 23-24.

logique. De sorte que la logique allemande à partir les années 1860-1870 est principalement psychologiste.[213] L'influence du psychologisme logique à cette époque se révèle à ce point déterminante qu'elle se fait sentir même chez les logiciens qui s'efforcent d'établir une séparation entre la logique et la psychologie.[214]

C'est dans le contexte de cette controverse de la fin du XIXe siècle autour de la question du psychologisme logique que s'esquisse d'abord l'analyse husserlienne du naturalisme. Or, il est vrai qu'au cours de cette période, le psychologisme n'est jamais identifié (du moins explicitement) par Husserl au naturalisme, de sorte que nous pourrions être enclins à rejeter le bien-fondé d'un tel rapprochement conceptuel. Il faut cependant préciser que le terme de « naturalisme » (ou « naturaliste ») n'apparaît pour la première sous la plume de Husserl qu'en 1904 dans sa correspondance avec T. Lipps, et ce, précisément dans le contexte d'une exposition de sa position sur le psychologisme logique.[215] Or, lorsque l'expression devient d'usage plus courant chez Husserl vers les années 1909-1911, le psychologisme logique se trouve dès lors assimilé sans équivoque à une forme de naturalisme.[216] « Ce que nous qualifions de psychologisme en logique, affirme-t-il par exemple en 1917-1918, n'est rien de plus

---

[213] *Ibid.*, p. 24; Husserl, *Prolégomènes*, p. 2; E. Husserl, *Alte und neue Logik. Vorlesung 1908/09*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. VI, Dordrecht : Kluwer, 2003, p. 187.

[214] Husserl, *Logik 1896*, p. 24.

[215] Cf. la lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans E. Husserl, *Briefwechsel. Band II: Die Münchener Phänomenologen*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/2, Dordrecht : Kluwer, 1994, p. 126.

[216] Cf. par exemple, E. Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis. Vorlesung 1909*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. VII, Dordrecht : Springer, 2005, p. 34-35; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20-22.

qu'une forme particulière de naturalisme. »[217] Force est de reconnaître que le rapport de Husserl au naturalisme se constitue donc d'abord et avant tout sur le terrain d'une réflexion sur le psychologisme logique.

Pour ces raisons, nous procéderons dans le présent chapitre à une analyse de la conception husserlienne du psychologisme logique, notamment en tant qu'il s'agit d'un programme philosophique naturaliste. Nous nous proposerons dans un premier temps d'établir, dans la perspective de Husserl, ce en quoi consiste le psychologisme logique, notamment par le biais d'un examen des diverses thèses et théories qui sont constitutives de cette position philosophique. Nous nous pencherons ensuite sur les raisons pour lesquelles Husserl en vient à voir dans le psychologisme logique une approche naturaliste. Comme nous le verrons, cela tient tout d'abord à ce que Husserl n'hésite plus à partir de 1903 à ranger la psychologie empirique parmi les sciences de la nature. Nous montrerons dès lors pourquoi et en quel sens, de ce point de vue, le psychologisme logique représente une entreprise de naturalisation de la logique ou, ce qui revient au même pour Husserl, un programme philosophique empiriste.

2.2 Le concept de psychologisme logique

Ce que Husserl vise initialement sous le titre de « psychologisme » dès les années 1890 et, et en particulier, dans les *Recherches logiques* (1900-1901), désigne un ensemble de positions qui ont pour but ou pour effet de fonder la logique sur la psychologie empirique, et en particulier, sur la psychologie de la connaissance.[218] Au sens strict, les

---

[217] « *Was wir in der Logik als Psychologismus bezeichnen, das ist also nichts weiter als eine besondere Form des Naturalismus* » (Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20-21).

[218] Husserl, *Prolégomènes*, p. 35, 56; Husserl, « Présentation des *Recherches logiques* par l'auteur », p. 202-203; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 14. Husserl précise dans les *Prolégomènes* qu'il emploie l'expression de « psychologisme » au sens où l'entend Stumpf dans

défenseurs du programme psychologiste tendent à soutenir la thèse selon laquelle la logique est une discipline pratique et normative (un art ou une « technologie » (*Kunstlehre*)) dont les fondements théoriques résideraient pour l'essentiel dans la psychologie empirique.[219] Cela revient à comprendre la logique comme une discipline qui entend établir, réglementer et prescrire les normes de la pensée, du jugement, du raisonnement, etc., bref d'une certaine classe d'*activités mentales*. En ce sens, la logique – dans la mesure où elle se rapporte essentiellement à ces activités dans une perspective normative et pratique – présuppose d'un point de vue théorique ce qui relève en fait de la psychologie empirique.[220] Il reviendrait donc à la psychologie empirique d'établir les fondements théoriques de la logique. Pour cette raison, la logique tend, dans une telle optique, à se réduire à une discipline essentiellement pratique, inductive, empirique et non autonome parce que dépendante de la psychologie.[221]

« Psychologie und Erkenntistheorie » (Husserl, *Prolégomènes*, p. 57, n. 51). Quoiqu'instructive, cette comparaison doit toutefois être nuancée. Alors qu'à cette époque, le psychologisme désigne avant tout pour Husserl la fondation de la logique sur la psychologie, Stumpf emploie, rappelons-le, l'expression en un sens analogue mais distinct, pour désigner « la réduction de toute investigation philosophique et, en particulier, de toute investigation épistémologique à la psychologie (*die Zurückführung aller philosophischen und besonders auch aller erkenntnistheoretischen Untersuchungen auf Psychologie*) » (Stumpf, « Psychologie und Erkenntnistheorie », p. 468).

[219] Husserl, *Prolégomènes*, p. 56; E. Husserl, « Über die psychologische Begründung der Logik », dans B. C. Hopkins et S. Crowell (éd.), *The New Yearbook for Phenomenology and Phenomenological Philosophy*, vol. 2, Londres : Routledge, 2002, p. 328; E. Husserl, *Logik. Vorlesung 1902/03*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. II, Dordrecht : Kluwer, 2001, p. 8.

[220] Cf. également Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 42; De Boer, *The Development of Husserl's Thought*, p. 271.

[221] Husserl, *Prolégomènes*, p. 6.

Selon Husserl, la fondation théorique de la logique sur la psychologie empirique peut dès lors procéder de deux façons.[222] La première stratégie, plus radicale, consiste à réduire la logique à la psychologie empirique. Préconisée notamment par J. S. Mill et T. Lipps, la logique dans une telle perspective serait tout simplement identifiée et réduite à une simple branche ou partie de la psychologie.[223] La seconde voie, privilégiée par exemple par C. Sigwart et F. Lange, se veut en revanche plus modérée en ce qu'elle se propose de définir, d'interpréter ou d'expliquer la logique en fonction d'entités, de concepts ou de lois psychologiques.[224] Cette stratégie entend faire reposer le fondement théorique de la logique – ne serait-ce que partiellement ou implicitement – sur la psychologie empirique. Dès lors, le rapport théorique qui se noue entre la logique et la psychologie empirique tient davantage à une relation de dépendance qu'à un rapport de réduction théorique.[225]

---

[222] Nous pourrions établir un rapprochement entre la présente distinction et celle que propose M. Sukale entre psychologisme « fort » et psychologisme « faible », mais à condition de l'entendre en un sens *théorique* plutôt que *méthodologique*. Ce que Sukale qualifie de « psychologisme logique fort » correspond à la thèse selon laquelle l'investigation psychologique des processus de pensée représente une condition nécessaire et suffisante à l'investigation logique. En revanche, le « psychologisme logique faible » désigne toute approche philosophique qui voit dans l'investigation psychologique des processus de pensée une condition nécessaire à l'investigation logique. Sur ce point, cf. M. Sukale, « The Problem of Psychologism », dans *Comparative Studies in Phenomenology*, Dordrecht : Martinus Nijjhof, 1976, p. 22-49.

[223] Husserl, *Prolégomènes*, p. 56.

[224] *Ibid.*, p. 102-103.

[225] On doit ainsi se garder d'interpréter le psychologisme logique, du moins chez Husserl, en un sens strictement réductionniste comme le préconisent parfois certains commentateurs (cf. R. Hanna, « Logical Cognition: Husserl's *Prolegomena* and the Truth in Psychologism », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 53, no. 2, 1993, p. 244-246; R. Hanna, « Psychologism Revisited », *Rationality and Logic*, Cambridge (MA) : MIT Press, 2006, p. 6-7; R. Sokolowski, *Introduction to Phenomenology*, Cambridge : Cambridge University Press, 2000, p. 113-114). À ce sujet, cf. D. Willard, *Logic and the Objectivity of Knowledge: A Study in Husserl's Early Philosophy*, Athens (OH) : Ohio University Press, 1984, p. 145.

Les programmes psychologistes diffèrent par ailleurs sur la question des modalités théoriques et conceptuelles sur lesquelles doivent s'établir les fondements de la logique. Nous avons jusqu'à maintenant insisté sur le psychologisme logique au sens strict du terme. Cette approche prône plus précisément l'idée d'une fondation de la logique sur les concepts ou des lois psychologiques dans le sens de la psychologie associationniste issue de l'empirisme britannique ou de la nouvelle psychologie empirique de la fin du XIXe siècle. Or, nous devons préciser que Husserl distingue en outre deux autres variantes du psychologisme au sens général du terme, soit l'anthropologisme et le biologisme.[226]

Ce que Husserl désigne d'abord sous le nom d'« anthropologisme » correspond à la thèse selon laquelle les concepts et les lois de la logique ont leur fondement théorique et leur origine dans la nature humaine, et plus précisément, dans la psychologie de la pensée humaine. Cette approche se distingue du psychologisme au sens restreint en ce qu'elle interprète et explique les concepts, les entités et les lois psychologiques (auxquels celui-ci tend à se limiter) en termes de nature humaine. Elle spécifie alors que le domaine théorique de la psychologie en cause dans les fondements de la logique vaut non pas en général pour un agent cognitif quelconque, mais exclusivement pour l'espèce humaine.[227] Le contenu, les lois et les vérités logiques ont, par conséquent,

---

[226] Il est vrai que Husserl tend parfois à amalgamer, voire à confondre ces trois variantes du psychologisme, de sorte que les frontières conceptuelles entre ces catégories semblent parfois poreuses. Cela explique d'ailleurs pourquoi certains commentateurs tels que M. Kusch et T. Seebohm sont enclins, par exemple, à réduire le psychologisme à l'anthropologisme. Or sur ce point, nous suivons toutefois Husserl qui établit généralement une distinction entre ces diverses formes de psychologisme. Cf. par exemple E. Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, trad. P. Ducat, P. Lang, et C. Lobo, Paris : PUF, 2009, p. 110, 171.

[227] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 68. Cf. également Willard, *Logic and the Objectivity of Knowledge*, p. 150; R. Bernet, I. Kern et E. Marbach, *Edmund Husserl. Darstellung seines Denkens*, 2e éd., Hamburg : Felix Meiner, 1996, p. 29-32.

leur source dans la constitution biologique ou psychologique de l'espèce humaine.[228] Cet anthropologisme serait représenté en logique notamment par les positions de Sigwart, de B. Erdmann et du kantisme en général.[229]

Il faut ensuite entendre par « biologisme logique » cette position selon laquelle la rationalité et le contenu théorique de la logique (comme de la science en général) sont ultimement l'expression de faits biologiques au sens évolutionnaire. Plus précisément, le biologisme, dans la lignée de la théorie darwinienne de l'évolution, conçoit la logique et ses lois comme une adaptation biologique dont le développement serait le résultat de l'évolution de l'intellect humain, et plus généralement, de l'espèce humaine « dans la lutte pour l'existence et en vertu de la sélection naturelle. »[230] Dans les *Prolégomènes*, ce biologisme prend, notamment chez H. Cornelius, la forme d'une fondation de la logique sur le principe d'économie de pensée (ou de moindre effort) tel que formulé par Mach et Avenarius.[231] À en croire ces philosophes, la science est le produit d'un processus d'adaptation par lequel l'espèce humaine s'efforce d'optimiser, toujours en fonction d'un effort cognitif moindre, sa prise sur le monde naturel et, donc, son succès adaptatif. Or, c'est dans une telle optique que certains, tels que Cornelius, interprètent la rationalité logique et scientifique comme l'expression d'un mécanisme ou d'une loi psychologique au service d'un processus d'adaptation de l'espèce humaine à son environnement. Dans la perspective du biologisme, l'économie de la pensée, et

---

[228] Husserl, *Prolégomènes*, p. 127, 132; Husserl, *Logik 1902/03*, p. 5-6; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 90.

[229] Cf. Husserl, *Prolégomènes*, p. 137-170.

[230] E. Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, trad. A. Lowit, Paris : PUF, 1970, p. 42 (trad. mod.), cf. également p. 103.

[231] Husserl, *Prolégomènes*, p. 212-233. Cf. également Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, p. 56.

plus généralement le principe d'adaptation, tient donc lieu de fondement de la pensée logique et, par conséquent, de « norme en vertu de laquelle nous devons penser rationnellement ».[232]

Dans le présent contexte, nous insisterons davantage sur le psychologisme logique au sens strict. Cette approche se justifie, à notre avis, par le fait que l'anthropologisme et le biologisme admettent, tous deux, le point de départ d'une conception psychologiste de la logique. Ils diffèrent cependant de celle-ci de par l'interprétation ou l'explication qu'ils donnent de la logique psychologiste, que ce soit en termes de nature humaine ou en termes d'évolution biologique.

2.2.1 Les thèses du psychologisme logique

Ainsi compris, le qualificatif de « psychologiste » s'applique chez Husserl notamment à l'empirisme britannique (Mill et Bain) et à ceux en Allemagne qui s'en inspirent (notamment Sigwart), à certains représentants de la psychologie de l'époque (tels que Wundt et Lipps), à l'école positiviste d'Avenarius et de Mach (dont avant tout Cornelius), à certains représentants de l'école de Brentano (tels que Höfler, Meinong et Marty), de même qu'à plusieurs néokantiens (dont Lange et B. Erdmann) sans oublier Kant lui-même. Tous ces courants, théoriciens ou philosophes ont ceci en commun qu'ils défendent une position qui entraîne implicitement ou explicitement la psychologisation de la logique, ce qui revient à identifier en général le contenu théorique de la logique à celui de la psychologie. Cela consiste plus précisément à réinterpréter l'ontologie, les concepts et les lois de la logique dans une perspective qui relève de la psychologie empirique. Le psychologisme logique désigne en ce sens un programme philosophique bien défini. Mais force est d'admettre que Husserl ne s'en

[232] Husserl, *Prolégomènes*, p. 229-230.

tient pas à cette seule acception du concept de psychologisme. On peut en effet parler de psychologisme là où les concepts fondamentaux de la logique sont réduits ou relativisés à des concepts psychologiques. Ainsi, pour Husserl, la psychologisation de la logique peut en outre procéder, de manière complémentaire ou par voie de conséquence, d'une conception psychologiste de la signification, de la vérité, des modalités logiques (ou aléthiques), de l'évidence logique, de la normativité et des principes méthodologiques de la logique. Dès lors, nous pouvons certes distinguer ici plusieurs positions ou théories qu'il convient d'identifier au psychologisme logique (ontologique ou conceptuel, nomologique, sémantique, aléthique, modal, épistémique et méthodologique), mais nous devons aussitôt préciser qu'aux yeux de Husserl, ces formulations s'impliquent mutuellement en tant que thèses coextensives, si bien qu'il ne s'agit en vérité que des variantes d'une seule et même position, soit le psychologisme logique.[233]

2.2.1.1 La psychologisation du contenu ou des objets de la logique

Le point de départ de la position psychologiste consiste à admettre que le domaine ontologique de la logique est identique ou relatif à celui de la psychologie.[234] Cela revient à affirmer que les objets et les propriétés de la logique (tels que les propositions, la validité, la vérité, etc.) sont réductibles ou coextensifs à ceux de la psychologie

---

[233] Une taxinomie semblable est proposée par J. N. Mohanty dans « The Concept of "Psychologism" in Frege and Husserl », dans D. Jacquette (éd.), *Philosophy, Psychology, and Psychologism: Critical and Historical Readings on the Psychological Turn in Philosophy*, Dordrecht : Kluwer, 2003, p. 115.

[234] Cf. par exemple, Husserl, *Logik 1896*, p. 24-25; Husserl, *Prolégomènes*, p. 57-58, 185; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 189-190; E. Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale. Essai d'une critique de la raison logique*, trad. S. Bachelard, Paris : PUF, 1957, p. 158-162; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 27-28.

empirique (pensées, représentations, jugement, etc.).[235] Puisque, de ce point de vue, la logique est cette discipline qui se doit d'étudier et de déterminer les règles, les normes ou les lois de la *pensée* correcte, il s'ensuit que le domaine d'objets auquel elle se rapporte ne peut être alors nul autre que celui de la psychologie empirique, cette science dont la tâche est après tout d'étudier les différentes modalités de la pensée et de la connaissance.[236] Peu importe la manière dont on définit la logique dans cette perspective, « nous trouvons toujours, comme l'indique Husserl, des fonctions ou des produits psychiques désignés comme étant les objets d'une régulation pratique. »[237] C'est ainsi, précise-t-il, que se justifie une réduction conceptuelle où

> [tous] les concepts logiques fondamentaux, tels que ceux de vérité et de fausseté, et tous les autres concepts essentiellement logiques (« concepts », « jugement », « inférence », « démonstration », etc.) ressortissent au domaine du jugement, au domaine de la psychologie de l'intellect.[238]

De ce point de vue, la logique et la psychologie ont donc ceci en commun qu'elles partagent un même domaine conceptuel et ontologique. Elles ne diffèrent l'une de l'autre, à cet égard, que quant à l'approche qu'elles adoptent respectivement vis-à-vis

---

[235] Comme le soulignent A. Rojszczak et B. Smith : « By 1870, […] in the wake of German idealism, an immanentistic view had become dominant according to which the process of judging is to be understood entirely from the perspective of what takes place within the mind or consciousness of the judging subject. The more usual sort of idealism in Germany in the second half of the nineteenth century conceives the objects of knowledge as being quite literally located in (as "immanent to") the mind of the knowing subject » (A. Rojszczak et B. Smith, « Theories of Judgement », dans T. Baldwin (éd.), *The Cambridge History of Philosophy 1870-1945*, Cambridge : Cambridge University Press, 2003, p. 157-158). Cf. également G. P. Baker et P. M. S. Hacker, « Frege's Anti-Psychologism », dans M. A. Notturno (éd.), *Perspectives on Psychologism*, Leiden : E. J. Brill, 1989, p. 77-78.

[236] Husserl, *Logik 1902/03*, p. 8-9.

[237] Husserl, *Prolégomènes*, p. 57.

[238] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 90.

du champ en question. Or, puisque la psychologie empirique a pour tâche de connaître scientifiquement les phénomènes psychologiques que la logique entend réguler et normer d'un point de vue pratique, il s'ensuit que les fondements théoriques de la logique résident alors nécessairement dans la psychologie.[239] C'est pour cette raison qu'il revient à la psychologie, seule, de déterminer les objets et de fixer le sens des concepts de la logique.[240]

2.2.1.2 La psychologisation des lois de la logique

Une fois que l'on admet que les objets de la logique sont identiques à ceux de la psychologie, les lois logiques se prêtent, à leur tour, à une interprétation psychologiste. Si les concepts, les propositions, les inférences, etc. se réduisent en effet à des entités ou des propriétés psychologiques (tels que des jugements), il en va de même *a fortiori* pour les lois de la logique qui régissent le domaine en question. C'est ainsi, comme l'explique Husserl, que

> les lois logico-formelles se changent […] naturellement en lois du jugement. Et on se situe alors dans la psychologie. Les jugements sont en effet des vécus psychiques. Les lois pour les jugements doivent donc être des lois psychologiques, doivent énoncer des légalités de faits psychiques.[241]

---

[239] Comme le résume Husserl : « La recherche scientifique des règles d'après lesquelles cette matière [psychologique] doit être traitée nous ramènera naturellement à la recherche scientifique de ces propriétés : la psychologie, et plus précisément la psychologie de la connaissance fournit le fondement théorique nécessaire à la constitution d'une technologie (*Kunstlehre*) logique » (Husserl, *Prolégomènes*, p. 57).

[240] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 90.

[241] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 190.

Autrement dit, les objets et les concepts de la logique étant désormais identifiés à ceux de la psychologie, il convient alors d'interpréter ou d'expliquer les principes et les lois de la logique (les règles d'inférence, la syllogistique, le principe de non-contradiction, etc.) selon des principes ou des lois psychologiques, tels que des lois d'association ou des lois « naturelles » (c'est-à-dire causales) de la pensée.[242] Une première approche, telle que proposée notamment par J. S. Mill et Lipps, consiste tout simplement à réduire les lois de la logique – en tant que principes normatifs de la pensée – à des lois psychologiques.[243] Dans ce cas, affirme Husserl, « [l]a pensée telle qu'elle doit être est un simple cas d'espèce de la pensée telle qu'elle est. »[244]

Or, cette approche n'est pourtant pas partagée par l'ensemble des tenants du psychologisme. Certains tels que Sigwart et Lange rejettent en effet cette position réductionniste sous prétexte qu'ils tiennent pour fondamentale la distinction entre lois naturelles et lois normatives de la pensée.[245] Ils demeurent pourtant psychologistes en ceci qu'ils situent l'origine et le fondement théorique des lois logiques dans les objets,

---

[242] Husserl, *Prolégomènes*, p. 59-72; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 19-24; E. Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. V, Dordrecht : Kluwer, 2002, p. 23; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 283. Cf. également Willard, *Logic and the Objectivity of Knowledge*, p. 147-148; R. Hanna, « Husserl's Arguments against Logical Psychologism (*Prolegomena*, §§ 17-61) », dans V. Mayer (éd.), *Edmund Husserl: Logische Untersuchungen*, Berlin : Akademie Verlag, 2008, p. 29-30. Précisons que la présente discussion s'applique tout autant aux variantes anthropologistes et biologistes qui interprèteraient ensuite ces lois psychologiques comme des lois qui se rapportent à la constitution de l'esprit humain ou comme de lois d'adaptation biologique (cf. par exemple, la lettre de Husserl à Brentano, datée du 27 mars 1905, dans E. Husserl, *Briefwechsel. Band I: Die Brentanoschule*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/1, Dordrecht : Kluwer, 1994, p. 27; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 192-193; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 30-31; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 90, 282-283).

[243] Husserl, *Prolégomènes*, p. 59-63.

[244] *Ibid.*, p. 59.

[245] *Ibid.*, p. 102-112; Husserl, *Logik 1902/03*, p. 300.

les propriétés et les lois empiriques de la psychologie. Plus précisément, ils reconnaissent dans les lois de la logique, non pas des lois psychologiques en elles-mêmes, mais des lois normatives de la pensée qui procèdent d'une conversion des lois empiriques de la psychologie en principes normatifs.[246] Tout compte fait, les deux approches en question ont ceci en commun qu'elles prétendent que les lois et les règles d'inférence logiques (valables pour toute proposition) ne sont que l'expression de relations empiriques entre des états mentaux.[247]

Cette conception psychologiste des lois de la logique revient, bien sûr, à nier le caractère strictement formel et *a priori* de ces lois. Et une telle approche, comme le souligne Husserl, ne suppose rien de moins que le rejet de la distinction et de l'opposition entre lois *a priori* et lois empiriques.[248] C'est en effet sous cette condition que le psychologisme peut interpréter les lois logiques, en tant que lois de la pensée, comme l'expression (ne serait-ce que normative) de quelconques lois psychologiques, soit de généralisations empiriques dont la validité et le fondement résideraient pour l'essentiel dans l'induction, la généralisation empirique et, en particulier, l'observation de faits psychologiques.[249] La répudiation de l'idée traditionnelle d'une logique formelle et *a priori* est à ce point radicale que, d'un point de vue théorique, conceptuel

---

[246] Bien qu'elle se garde de les assimiler directement à des lois psychologiques, Husserl soutient que cette conception des lois logiques présuppose néanmoins « une réinterprétation psychologiste de celles-ci » (Husserl, *Prolégomènes*, p. 103). Cela revient à interpréter, en un certain sens, les lois logiques comme des lois psychologiques.

[247] Sur ce point, cf. supra note 222.

[248] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 192; lettre de Husserl à Brentano, datée du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 38.

[249] Husserl, *Prolégomènes*, p. 83; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 19-20. Cf. également J. R. Mensch, « Real and Ideal Determination in Husserl's Sixth *Logical Investigation* », dans D. Fisette (éd.), *Husserl's Logical Investigations Reconsidered*, Dordrecht : Kluwer, 2003, p. 214; Baker et Hacker, « Frege's Anti-Psychologism », p. 77-78.

et épistémologique, les lois de la logique deviennent ainsi des lois essentiellement empiriques.

2.2.1.3 La théorie de la signification

Or, de manière générale, le programme psychologiste en logique, selon Husserl, s'accompagne alors nécessairement de plusieurs thèses complémentaires. L'argumentaire psychologiste, tel que nous l'avons exposé jusqu'à maintenant, présuppose tout d'abord une conception psychologiste de la signification. Si les concepts et les propositions se réduisent à des états ou à des propriétés psychologiques, tels que des représentations et des jugements, le concept de signification ne saurait alors être interprété autrement que dans le même sens. Ce n'est en effet, comme le note Husserl, qu'à la condition de psychologiser le concept de signification que le partisan du psychologisme peut assimiler des unités sémantiques, telles que les concepts et les propositions, à des entités strictement psychologiques.[250] La signification se trouve dès lors assimilée à « un "être dans notre esprit" de nature psychique », et en particulier, à une représentation mentale rattachée de manière associative à un mot.[251] Par exemple, la signification consiste tout simplement dans une représentation générale (au sens de la théorie idéationnelle de Locke[252]), un contenu psychologique de la représentation (Twardowski[253]), une image mentale (à l'exemple de la conception des idées en tant

---

[250] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 92-93.

[251] E. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1 : *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, *Recherches I et II*, trad. H. Elie, A. L. Kelkel, et R. Schérer, Paris : PUF, 1961, p. 36-37, 108; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 92; E. Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, trad. J. English, Paris : Vrin, 1995, p. 47; Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 57.

[252] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 148-155.

[253] La conception de la signification de Twardowski se rapproche, comme le souligne Husserl, des théories imagistes de l'empirisme et de la position de Marty. Elle se distingue toutefois de celles-ci en ce qu'elle situe essentiellement la signification dans le contenu de la représentation plutôt que dans la

qu'images au sens de Berkeley et de Hume[254]), un ensemble de sensations ou de sentiments (comme le suppose notamment la théorie de la connotation de Mill[255]), ou une fonction communicative de divers états mentaux (comme le préconise, par exemple, la théorie de Marty[256]). De ce fait, la théorie de la signification devient une partie intégrante de la psychologie au même titre que la logique.[257]

2.2.1.4 La théorie de la vérité

Une théorie psychologiste de la vérité semble par la même occasion s'imposer dès lors qu'on identifie les concepts de proposition et de signification à des phénomènes mentaux, et en particulier à des jugements. C'est en effet sur le fond de cette réduction conceptuelle et ontologique que s'établit, comme le souligne Husserl, la thèse psychologiste selon laquelle « toute vérité réside dans le jugement ».[258] Cela revient à

---

représentation (l'image) ou dans la communication elle-même. Cf. K. Twardowski, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations. Une étude psychologique », dans E. Husserl et K. Twardowski, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, trad. J. English, Paris : Vrin, 1993, p. 94-103; E. Husserl, « Discussion de K. Twardowski, *Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations*. *Une recherche psychologique*, Vienne 1894 », dans *ibid.*, p. 349-356; E. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2 : *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*, *Recherches III, IV et V*, trad. H. Elie, A. L. Kelkel, et R. Schérer, Paris : PUF, 1961, p. 323; R. D. Rollinger, *Husserl's Position in the School of Brentano*, Dordrecht : Kluwer, 1999, p. 141.

[254] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 70-72, 168-169; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 75-77. Si l'on en croit Husserl, la théorie selon laquelle la signification consisterait dans une « image » (*Phantasiebild*) ou une représentation imaginative est « une conception répandue, sinon même dominante » à son époque (Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 70). Cf. également J. N. Mohanty, *Edmund Husserl's Theory of Meaning*, La Haye : Martinus Nijhoff, 1976, p. 32-34.

[255] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 136-139.

[256] Cf. la recension de l'ouvrage de Marty, *Recherches sur les fondements de la grammaire générale et de la philosophie du langage*, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 344-351; Rollinger, *Husserl's Position in the School of Brentano*, p. 237-238.

[257] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 92.

[258] Husserl, *Prolégomènes*, p. 201; Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 41.

admettre que les jugements, et plus généralement les phénomènes mentaux, constituent les véritables porteurs de vérité.[259] Or, le jugement en question étant à comprendre bien entendu dans une acception strictement psychologique, la vérité est par là même réduite à une propriété mentale.[260] C'est en ce sens, par exemple, que l'on doit interpréter la thèse de Sigwart et de B. Erdmann selon laquelle l'origine et la validité de la vérité sont du ressort des états de la conscience ou du jugement, voire de la constitution psychologique de l'espèce humaine.[261] La vérité constituerait ainsi une propriété dont l'existence dépendrait entièrement de l'acte empirique du jugement, et plus fondamentalement, de l'individu ou de l'espèce auquel ce jugement est redevable.[262] Une telle remarque, selon Husserl, vaut également pour des théories aprioristes ou rationalistes, notamment kantiennes, qui « ne persistent pas moins […], à déduire la vérité des caractères universels de l'humain. »[263] Celles-ci doivent en effet être qualifiées de psychologistes dans la mesure où elles conçoivent toute vérité (et, en particulier, les principes analytiques des mathématiques et de la logique), certes non pas comme une propriété d'un état mental en particulier, mais comme une vérité innée qui relève de « l'héritage originaire (*ursprünglichen Erbteil*) » de la raison et de la nature humaines.[264] Les théories aprioristes de ce type doivent donc être qualifiées de « psychologistes » en ce qu'elles situent le fondement de la vérité dans la nature

---

[259] Rollinger, *Husserl's Position in the School of Brentano*, p. 46.

[260] Husserl, *Prolégomènes*, p. 185; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 326.

[261] Husserl, *Prolégomènes*, p. 141, 169.

[262] Husserl, *Logik 1896*, p. 33-34.

[263] Husserl, *Prolégomènes*, p. 137-138.

[264] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 73-74.

humaine, et en particulier, dans la constitution cognitive, voire psychophysique de l'être humain.

De ce qui précède, il faut conclure que les vérités particulières de la logique ne peuvent être rien d'autre que des vérités empiriques qui ont leur fondement dans le domaine de la psychologie.[265] C'est pourquoi, selon Husserl, la position psychologiste peut affirmer que, « comme toute vérité, celle des lois logiques réside elle aussi dans la connaissance, et que la connaissance en tant que vécu psychique est, bien entendu, soumise à des lois psychologiques. »[266] Il n'y a alors aucun sens à dire que les vérités logiques sont des vérités *a priori* et conceptuelles dès lors que ce sont des états mentaux qui rendent une proposition logique vraie ou fausse. Et il en va de même pour la connaissance et la justification de telles vérités. Elles consistent, comme les lois logiques, dans des généralisations empiriques qui ont leur origine et leur fondement dans l'observation de faits mentaux et l'induction. Les vérités de la logique sont donc, à tous égards, nécessairement dépendantes des faits et des lois empiriques de la psychologie.[267]

2.2.1.5 Les modalités logiques et aléthiques

Cette conception de la vérité et des lois logiques est, à son tour, fonction d'une certaine interprétation psychologique des modalités logiques et aléthiques.[268] S'il y a un sens à

---

[265] Husserl, *Prolégomènes*, p. 87-88; cf. également Baker et Hacker, « Frege's Anti-Psychologism », p. 77-78; G. Soffer, *Husserl and the Question of Relativism*, Dordrecht : Kluwer, 1991, p. 5.

[266] Husserl, *Prolégomènes*, p. 165.

[267] Cf. D. Seron, « Objectivité et subjectivité dans la critique husserlienne du relativisme », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015, p. 178.

[268] Husserl semble suggérer que cette thèse peut être également attribuée, dans une certaine mesure, à certains antipsychologistes tels que Kant, Herbart et leurs épigones, dans la mesure où ils conçoivent la

dire que les principes logiques sont nécessairement vrais et valides dans la perspective psychologiste, il s'agit d'une nécessité qui ne renvoie en fait qu'à l'impossibilité psychologique de penser autrement étant donné les conditions ou les propriétés cognitives (associatives ou causales) déterminantes d'un quelconque individu ou de l'espèce humaine. En ce sens, toute nécessité logique présuppose, comme le souligne Sigwart, « un sujet existant, dont ce soit la nature de penser ainsi ».[269] Car, comme le précise pour sa part B. Erdmann, la nécessité des principes logiques ne reflète que « l'essence de nos représentations et de notre pensée », et en particulier, « les conditions auxquelles nous sommes liés dans toutes nos représentations et notre pensée, par conséquent, aussi dans notre jugement. »[270] La nécessité au fondement du principe de non-contradiction, par exemple, n'implique rien de plus que l'impossibilité psychologique d'affirmer et de nier simultanément une même pensée, de tenir pour vraies deux croyances contraires, de maintenir la coexistence effective de jugements contraires au sein d'une seule et même conscience, etc.[271] Le principe de non-contradiction, comme tout autre principe logique, se présente ainsi comme le résultat de relations empiriques de nature associative ou causale, qui gouvernent l'esprit. La nécessité logique se trouve donc réduite à une impossibilité empirique, contingente et même hypothétique. C'est pourquoi rien n'exclut la possibilité, comme l'admettent par ailleurs Sigwart et B. Erdmann, que d'autres principes logiques puissent exister ou

---

nécessité des lois logiques comme un usage *nécessaire* de la raison ou de l'entendement (cf. Husserl, *Prolégomènes*, p. 58-59, 137-138).

[269] Sigwart, *Logik*, vol. I, p. 262, cité dans : Husserl, *Prolégomènes*, p. 148.

[270] B. Erdmann, *Logik*, vol. I : *Logische Elementarlehre*, Halle : Max Niemeyer, 1892, p. 395, cité dans : Husserl, *Prolégomènes*, p. 152.

[271] Husserl, *Prolégomènes*, p. 97. Cette interprétation psychologiste du principe de non-contradiction est défendue entre autres par Mill, Sigwart, B. Erdmann, Heymans, Höfler, Meinong et Lange.

même que ceux qui valent actuellement pour les êtres humains puissent un jour changer.[272]

2.2.1.6 La normativité logique

La position psychologiste, rappelons-le, conçoit la logique comme une discipline simplement normative et pratique dont seule la psychologie empirique peut fournir les principes théoriques. Il s'agit en cela d'une approche qui entend faire reposer la normativité de la logique et de la vérité sur les concepts, les faits et les lois de la psychologie. On comprend bien alors pourquoi Husserl reconnaît dans « la querelle du psychologisme » une querelle qui porte en général sur la « fondation psychologique des normes, et avant tout des normes de la vérité en soi ».[273] Car au cœur de ce programme se trouve justement présupposée une certaine conception de la normativité théorique, selon laquelle les normes logiques ne sont « que l'expression de faits de la vie mentale de l'être humain (*nur Ausdrücke für Fakta des menschlichen Seelenlebens*) ».[274] À cet égard, les lois de la logique, en tant que normes, se rapportent exclusivement à des processus cognitifs ou psychologiques, et se fondent, à ce titre, sur des faits et des lois psychologiques.[275] C'est en ce sens que, pour le psychologisme, le fondement de la normativité logique réside dans la psychologie empirique. Et puisque les normes de la

---

[272] *Ibid.*, p. 139-152.

[273] Husserl, « La crise de l'humanité européenne de la philosophie », dans *La crise des sciences européennes*, p. 379 (trad. mod.).

[274] Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 127 (notre trad.).

[275] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 19-20; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 110; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 21-22.

logique déterminent également celles de la vérité, il s'ensuit par là même, à en croire Husserl, une conception psychologiste des normes de la vérité :

> En rendant toutes les normes logiques dépendantes de la psychologie, en les rendant ainsi toutes dépendantes de la nature particulière du psychique (*Seele*) humain, [le psychologisme] décline la vérité en général en un sens subjectiviste ou anthropologique. Car aux lois logiques appartiennent également les soi-disant « lois de la pensée », le principe de non-contradiction et du tiers exclu : des propositions qui, au fond, n'explicitent que le contenu des concepts de vérité et de fausseté (*wahr und falsch*), et donc ne font qu'exprimer que ce que signifie « vrai » et « faux ».[276]

Pour appuyer la thèse en question, l'argumentaire psychologiste tend à procéder ici en deux temps. D'abord, il s'agit de faire valoir que les normes de la logique et de la vérité sont en fait l'expression de règles (ou de procédures) cognitives, lesquelles seraient par ailleurs déduites de faits psychologiques (par exemple ce que cela signifie d'être « un être humain intellectuellement (ou cognitivement) normal »[277]). Il convient ensuite de montrer que ces règles cognitives se réduisent à des lois psychologiques (causales ou associationnistes) qui tiennent lieu de principes normatifs, ou du moins, en constituent

---

[276] « *Indem er* [*der Psychologismus*] *alle logischen Norm<en>von der Psychologie abhängig macht, sie also alle von der besonderen Natur der menschlichen Seele abhängig macht, würdigt er die Wahrheit überhaupt subjektivistisch bzw. anthropologisch ab. Denn zu den logischen Gesetzen gehören auch die sogenannten 'Denkgesetze', der Satz vom Widerspruch und vom ausgeschlossenen Dritten: Sätze, die im Grunde nur den Inhalt der Begriffe wahr und falsch auseinanderlegen, also nur besagen, was wahr und falsch heißt* » (Husserl, « Über die psychologische Begründung der Logik », p. 332).

[277] Husserl, *Logik 1896*, p. 23, 300; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 21-22; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 127; Husserl, « La crise de l'humanité européenne de la philosophie », p. 378-379.

le fondement même.[278] Cela revient, dans tous les cas, à dériver la normativité de la logique et de la vérité des faits et des lois empiriques de la psychologie.

2.2.1.7 La théorie de l'évidence

Husserl associe en outre le psychologisme logique à une certaine théorie de la connaissance empiriste ou idéaliste dont le point de départ est de faire reposer la justification épistémique de la logique et le fondement de la théorie de la connaissance logique sur une conception psychologiste de l'évidence.[279] De ce point de vue, l'évidence est une propriété de certains jugements (ou de leur enchaînement) qui témoigne non seulement de la vérité, mais également de la nécessité et de la validité des principes logiques. Plus précisément, il y va d'un type de sentiment (de compulsion, de nécessité, de plaisir, de déplaisir, etc.) qui varie et se manifeste en présence de jugements vrais ou de jugements faux, ou de raisonnements conformes ou non conformes aux principes logiques.[280] La nécessité, la vérité et la validité du

---

[278] Husserl, *Prolégomènes*, p. 59, 62, 71-52, 102-103; Husserl, *Logik 1902/03*, p. 19-20; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 21-22.

[279] Selon Husserl, la théorie psychologiste de l'évidence trouve un appui chez des philosophes « empiristes » tels que Hume, Mill, Sigwart, Wundt, Höfler, Meinong comme chez les « idéalistes » (et, plus précisément, certains néokantiens) tels que J. von Kries, Elsenhans et, en particulier, Rickert. En conséquence, Husserl qualifie généralement cette théorie tout autant d'empiriste que d'idéaliste selon les philosophes visés. Cf. par exemple, Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 156; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 84; Husserl, *Idées I*, p. 70-72; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 323-324.

[280] « À la question de savoir ce qu'est l'évidence, on affirme alors qu'il s'agit d'un curieux sentiment de plaisir, par ailleurs indéfinissable, mais bien connu par tous grâce à l'expérience interne. On l'appelle également sentiment de nécessité de la pensée ou de nécessité du jugement. Il y aurait, comme tout sentiment, un corrélat négatif, soit dans le caractère de l'impossibilité de la pensée ou, pour ainsi dire, de l'impossibilité de l'évidence négative (*Auf die Frage, was die Evidenz sei, sagt man da, es sei ein eigenartiges Lustgefühl, im übrigen undefinierbar, aber jedem aus innerer Erfahrung wohlbekannt. Es wird auch Gefühl der Denknotwendigkeit oder Urteilsnotwendigkeit genannt. Es habe wie jedes Gefühl sein negatives Korrelat, nämlich in dem Charakter der Denkunmöglichkeit, sozusagen der negativen Evidenz*) » (Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 323-324).

principe de non-contradiction, par exemple, se révèlent et s'attestent dans la présence concomitante du sentiment d'impossibilité ou d'incapacité de tenir pour vrais deux jugements contraires.[281] Ce « sentiment d'évidence » constitue ainsi le fondement épistémique sur lequel repose la distinction entre jugements évidents ou jugements non évidents, et par le fait même, le critère de justification et de démarcation entre le vrai et le faux.[282] Il s'agit en ce sens d'un *index veri* propre à l'esprit, dont la fonction au sein de notre vie mentale serait, pour ainsi dire, « de luire devant la vérité »[283] en conférant « au jugement une sorte de coloration affective (*Gefühlsfärbung*). »[284] C'est pour ces raisons que certains représentants du psychologisme reconnaissent dans cette propriété psychologique, dans ce sentiment d'évidence, le fondement de la justification épistémologique de la logique et de la connaissance en général.

Cette théorie de l'évidence est d'autant plus significative, dans le contexte du psychologisme, qu'elle représente pour certains le fondement même de la logique.[285] On pourrait en ce sens parler d'une réduction théorique de la logique à la théorie de l'évidence, où les lois logiques expriment tout simplement « des propositions qui nous instruisent sur les conditions psychologiques dont dépend la présence ou l'absence de ce "sentiment d'évidence". »[286] Dans une telle perspective, il reviendrait en particulier

---

[281] Husserl, *Prolégomènes*, p. 101.

[282] Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 59.

[283] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 156.

[284] Husserl, *Idées I*, p. 71.

[285] Husserl attribue cette position notamment à Mill, à Wundt, à Sigwart, à Elsenhans, mais avant tout à Höfler et à Meinong dont la logique « constitue la première tentative véritablement poussée jusqu'au bout de faire prévaloir le point de vue de la psychologie de l'évidence dans la logique tout entière avec toutes les conséquences possibles » (Husserl, *Prolégomènes*, p. 200-201).

[286] *Ibid.*, p. 199 (2e éd.).

à cette théorie la tâche d'élucider les conditions en vertu desquelles l'évidence s'accomplit et s'explique comme « le résultat causal de certains antécédents [psychologiques] ».[287] « Le logicien, indique en effet Husserl, serait donc le psychologue qui étudie certaines parties de la psychologie, lesquelles se concentrent exclusivement sur certains traits caractéristiques des jugements, sur l'évidence, etc. »[288] La logique se distinguerait alors de la psychologie de l'évidence en ce qu'elle formulerait les règles pratiques (les lois logiques) consistant à dégager l'évidence à laquelle sont associés certains jugements.[289]

2.2.1.8 Les thèses méthodologiques du psychologisme logique

Nous pourrions enfin caractériser le programme psychologiste par une certaine prise de position méthodologique en logique qui, d'une part, préconise les méthodes empiriques de la psychologie, et de l'autre, affiche une profonde méfiance envers toute approche *a priori*.[290] En interprétant la logique comme une branche de la psychologie empirique, ou du moins, une discipline dont les fondements résident en celle-ci, le psychologisme entend ainsi rompre avec une certaine conception traditionnelle de la logique, comprise comme discipline strictement formelle, déductive et apriorique – une conception qu'on n'hésite pas par ailleurs à associer au mysticisme ou à la

---

[287] *Ibid.*, p. 63.

[288] « *Der Logiker wäre also der Psychologe, der gewisse Partien der Psychologie studiert, die es ausschließlich auf gewisse Charakterzüge in den Urteilen abgesehen haben, auf Evidenz u.dgl.* » (Husserl, *Logik 1896*, p. 26).

[289] Husserl, *Prolégomènes*, p. 199.

[290] Cf. J. Cavallin, *Content and Object: Husserl, Twardowski and Psychologism*, Dordrecht : Kluwer, 1990, p. 11-12, 14-15; Sukale, « The Problem of Psychologism », p. 24.

scolastique.[291] La logique doit en ce sens échapper au « formalisme infécond et stérile » de l'approche *a priori*, à sa pauvreté de contenu et de scientificité, pour enfin se réaliser en tant que « méthodologie psychologique pleinement consciente (*als voll bewusste psychologische Methodologie*) ».[292] Cette conversion méthodologique apparaît alors d'autant plus nécessaire qu'elle s'appuie, d'après Husserl, sur « une conception très largement répandue » à l'époque, selon laquelle les progrès de la logique au XIXe siècle sont essentiellement redevables à la psychologie et à ses méthodes empiriques.[293] Il en ressort clairement que, du point de vue du psychologisme, les fondements méthodologiques de la logique doivent ainsi résider dans la psychologie empirique, soit dans la perception ou l'observation de faits psychologiques, l'induction, l'expérimentation, la généralisation empirique, la formulation de lois psychologiques, etc.[294] Certes, il y a un sens à dire que la logique demeure une discipline pratique et normative, mais en tant que technologie (ou *Kunstlehre*) de la connaissance, elle se trouve réduite à une discipline pratique dont les fondements méthodologiques ressortissent pour l'essentiel à la psychologie empirique.[295] En ce sens, le

---

[291] Husserl, *Prolégomènes*, p. 2, 35; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 190; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 17.

[292] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 43 (notre trad.).

[293] Husserl, *Prolégomènes*, p. 203. Tel est, par exemple, le constat d'Elsenhans en 1896 dans un texte que Husserl se permet de citer : « Si la logique d'aujourd'hui traite avec un succès croissant les problèmes logiques, elle le doit avant tout à l'approfondissement psychologique de son objet » (T. Elsenhans, « Das Verhältnis der Logik zur Psychologie », *Zeitschrift für Philosophie und Philosophische Kritik*, vol. 109, 1896, p. 203, cité dans : Husserl, *Prolégomènes*, p. 235, n. 1.).

[294] Cf. par exemple, Husserl, *Prolégomènes*, p. 67-68, 71, 77, 87-88; Husserl, *Logik 1902/03*, p. 45-46; Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 9-10.

[295] Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 23; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 190.

psychologisme rejette toute rupture ou distinction de principe sur le plan méthodologique entre la logique et la psychologie empirique.[296]

2.2.2 Le statut de la psychologie au sein du psychologisme logique

Si le psychologisme consiste donc dans un programme philosophique qui entend établir les fondements théoriques de la logique sur la psychologie, de quelle psychologie peut-il alors être question ? Il convient d'abord de préciser que la position psychologiste, telle que la comprend Husserl dans les *Recherches logiques*, repose sur une conception relativement générale et extensive de la psychologie, celle-ci étant caractérisée comme la science empirique des faits et des phénomènes mentaux (psychiques) ou conscients.[297] On peut ainsi qualifier de « psychologiste » toute théorie qui entend interpréter les objets, les lois et les concepts de la logique en fonction de phénomènes psychologiques et sur la base d'éventuelles lois empiriques qui les régissent. C'est en ce sens que toute psychologie, pour autant qu'elle soit empirique et « mentaliste », peut servir de fondement à une formulation et à une compréhension psychologiste de la

[296] Nous pourrions dès lors affirmer que le psychologisme est l'expression d'une radicalisation d'une orientation méthodologique déjà prédominante au sein de la logique traditionnelle. À propos de cette dernière, Husserl note en effet que « partout où elle éprouvait le besoin de clarifier ses concepts fondamentaux et où elle s'engageait dans des recherches dirigées vers la subjectivité, la logique prenait ces recherches comme des recherches psychologiques au sens habituel, comme des recherches sur la vie de la représentation et de la pensée, sur la vie de l'évidence, vécues par les hommes dans le monde, restant indifférente au fait de savoir si on avait là recours à la psychophysique et à l'expérimentation "objective" ou à la simple "expérience interne" » (Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 302).

[297] C'est en ce sens très large que Husserl comprend d'abord la psychologie au fondement du psychologisme : « Or, de quelque manière que cette discipline puisse être définie – que ce soit comme science des phénomènes psychiques ou comme science des faits de la conscience, des faits de notre expérience intérieure, des vécus en tant que dépendant des individus qui les vivent ou de quelque autre manière que ce soit – tout le monde s'accorde à reconnaître que la psychologie est une science des faits et, partant, une science tirée de l'expérience » (Husserl, *Prolégomènes*, p. 67).

logique.[298] Par conséquent, le psychologisme logique représente avant tout une position ontologique, conceptuelle et théorique qui, en soi, n'implique nulle autre restriction ou orientation méthodologique. Cela dit, les partisans du psychologisme logique que cible généralement Husserl semblent appartenir pour l'essentiel à trois grandes traditions psychologiques, soit la psychologie associationniste issue de l'empirisme britannique, la nouvelle psychologie empirique et expérimentale du tournant du siècle, ainsi que la « psychologie transcendantale » d'inspiration kantienne et néokantienne[299].

Or, si l'on en croit plusieurs commentateurs, il ne saurait être question de psychologisme en logique pour Husserl que si la psychologie dite « explicative » ou « génétique » en constitue le fondement.[300] D'après cette lecture, toute investigation de

---

[298] Ce faisant, nous nous inscrivons en faux contre la thèse de J. Aach selon laquelle le psychologisme logique chez Husserl ne concerne que la fondation de la logique sur la psychologie issue de l'empirisme britannique (cf. J. Aach, « Psychologism Reconsidered: A Re-Evaluation of the Arguments of Frege and Husserl », *Synthese*, vol. 85, no. 2, 1990, p. 315).

[299] Cf. Husserl, *Prolégomènes*, p. 104, 137-138; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 354-355, 401-402. Husserl a sans doute ici en vue l'interprétation psychologique et naturaliste de la philosophie kantienne que nous avons exposée dans le chapitre précédent. Comme le montre en effet Iso Kern, Husserl tend à interpréter la philosophie kantienne et néokantienne dans la lignée de la lecture psychophysiologique et anthropologique qu'en proposent Lange et Helmholtz. Cela n'empêche pas Husserl de voir dans la philosophie kantienne, fort probablement sous l'influence de Natorp, une position qui, à certains égards, se veut antipsychologiste, et qui s'efforce de dépasser le psychologisme logique. Quoiqu'elle soit toujours maintenue par Husserl, cette interprétation psychologiste et anthropologiste sera, au fil des ans, de plus en plus relativisée. Si bien qu'à partir de la période de Göttingen et surtout à partir des années 1920, Husserl proposera une interprétation plus nuancée et favorable de la philosophie de Kant. Sur cette question, cf. l'ouvrage d'I. Kern, *Husserl und Kant*, La Haye : Martinus Nijhoff, 1964, p. 3-50; M. Ferrari, « Husserl und der frühe Neukantianismus. Die Auseinandersetzung mit Friedrich Albert Lange », dans F. Fabbianelli et S. Luft (éd.), *Husserl und die klassische deutsche Philosophie: Husserl and Classical German Philosophy*, Cham : Springer, 2014, p. 311-320.

[300] Cf. par exemple, Stumpf « De la classification des sciences », p. 200; De Boer, *The Development of Husserl's Thought*, p. 93, 116; J. N. Mohanty, *Husserl and Frege*, Bloomington : Indiana University Press, 1982, p. 33-34; J. N. Mohanty, « Husserl, Frege and the Overcoming of Psychologism », *The Possibility of Transcendental Phenomenology*, Dordrecht : Martinus Nijhoff, 1985, p. 6; Bernet, Kern et Marbach, *Edmund Husserl. Darstellung seines Denkens*, p. 28; Rollinger, *Husserl's Position in the School of Brentano*, p. 47; J.-F. Lavigne, *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*, Paris : PUF, 2005, p. 163, 200.

la logique menée du point de vue de la psychologie strictement descriptive, en particulier chez les brentaniens, ne pourrait alors constituer à proprement parler une forme de psychologisme logique. Avant de se pencher plus précisément sur cette thèse, il convient de s'attarder sur la distinction entre psychologie descriptive (ou psychognosie) et psychologie génétique (ou explicative), établie par Brentano et reprise ensuite par ses étudiants, y compris par Husserl.[301] Il s'agit d'une distinction que Brentano présente dans sa conférence de 1895 intitulée « Mes derniers vœux pour l'Autriche » comme suit :

> Mon école distingue une *psychognosie* et une *psychologie génétique* (par analogie éloignée avec la géognosie et la géologie). L'une présente (*weist auf*) l'ensemble des composantes psychiques ultimes dont la combinaison forme la totalité des phénomènes psychiques, comme la totalité des mots à partir des lettres […]. L'autre nous renseigne sur les lois d'après lesquelles les phénomènes viennent et disparaissent. Les conditions étant en grande partie des conditions physiologiques, en raison de la dépendance indéniable des fonctions psychiques à l'égard des processus qui se produisent dans le système nerveux, on voit bien comment les recherches psychologiques doivent ici s'entrelacer avec des recherches physiologiques.[302]

La psychologie chez Brentano se présente donc comme une science empirique dont la double tâche est de décrire et d'expliquer les phénomènes mentaux ou, pour le dire

---

[301] Husserl aurait été introduit à la distinction brentanienne entre les approches descriptive et génétique de la psychologie alors qu'il assista de 1884 à 1886 aux leçons de Brentano sur la psychologie descriptive et la philosophie. Cf. E. Husserl, « Souvenirs de Franz Brentano », dans D. Fisette et G. Fréchette (éd.), *À l'école de Brentano*, trad. J. Dolidon et M.-A. Vaudreuil, Paris : Vrin, 2007, p. 185; Rollinger, *Husserl's Position in the School of Brentano*, p. 15-22.

[302] Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 67. Cf. également Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 67.

autrement, les phénomènes de la conscience (*Erscheinungen des Bewusstseins*).[303] Conformément à ces deux tâches, Brentano se propose de diviser la psychologie empirique en deux branches distinctes, mais complémentaires : la psychologie descriptive et la psychologie génétique (ou explicative).[304] Il revient à la première de décrire, d'analyser, de classifier, bref de connaître les phénomènes mentaux ainsi que leurs modes de relation.[305] Cette partie de la psychologie s'en tient donc à une investigation du domaine purement psychologique.[306] Il appartient, en revanche, à la psychologie génétique d'expliquer les causes et la genèse des phénomènes mentaux, de même que les lois de succession et de coexistence qui les régissent.[307] C'est

---

[303] Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 6 (trad. mod.), cf. aussi p. 34. Cf. également Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 67-68.

[304] Cf. l'analyse de Dewalque, « Présentation du traducteur », dans Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 18-30. Cette distinction (bien qu'elle soit opérante dans la *Psychologie du point de vue empirique*) n'est formulée de manière explicite chez Brentano qu'à partir du milieu des 1880. Sur ce point, cf. également O. Kraus, *Franz Brentano. Zur Kenntnis seines Lebens und seiner Lehre*, Munich : Oskar Beck, 1919, p. 20-22.

[305] Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 80-81, 234-235, 254-257, 269-270.

[306] Cf. Brentano, « Manuscrit Q 10/A », cité dans Rollinger, *Husserl's Position in the School of Brentano*, p. 24, n. 1.

[307] Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 25, 59-60, 111; Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 67-71; F. Brentano, « De l'amour et de la haine », dans *L'Origine de la connaissance morale*, p. 144. Précisons que, dans les années 1860-1870, Brentano, sous l'influence du positivisme, privilégie un modèle d'explication scientifique qui se veut relativement modeste. On n'y trouve alors, soutient-il en 1869, « nullement la prétention d'exposer les causes génératrices des phénomènes, mais seulement d'analyser avec exactitude les circonstances de leur production, et de les rattacher les unes aux autres par des relations normales de succession et de similitude » (Brentano, « Auguste Comte et la philosophie positive », p. 225; cf. également Brentano, « Des raisons du découragement dans le domaine de la philosophie », p. 52-53). Bien que cette position soit maintenue en 1874 dans la *Psychologie du point de vue empirique*, elle s'y trouve cependant relativisée dans la mesure où Brentano confie à la psychologie, en collaboration avec la psychophysique et la physiologie, un rôle décisif dans l'investigation des causes des phénomènes mentaux (cf. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 20-21, 111-112). Par la suite, dans les leçons sur la psychologie descriptive de 1890-1891, Brentano ne laisse désormais planer aucun doute sur l'importance qu'il accorde alors à l'explication causale en psychologie, en ce qu'il assigne à la psychologie génétique la tâche d'« indiquer les conditions

pourquoi Brentano n'hésite pas à identifier, dans une large mesure, la psychologie génétique avec la psychophysique et la psychologie physiologique.[308] Pour ce qui est de leurs rapports, la préséance doit, dans un premier temps, être accordée à la psychologie descriptive en ce qu'elle identifie, décrit et analyse ce qui doit par la suite faire l'objet d'une explication au sein de la psychologie génétique.[309] En ce sens, il incombe à la psychologie descriptive de servir de propédeutique à la psychologie génétique dans la mesure où la tâche principale de l'investigation psychologique est de déterminer les lois qui règlent les phénomènes mentaux.[310] C'est pourquoi, selon Brentano, « la principale valeur de la psychognosie [ou de la psychologie descriptive] consiste à poser les bases nécessaires à la psychologie génétique. »[311] Et quoique ces tâches soient complémentaires, il est indispensable qu'elles soient menées, en principe, indépendamment l'une de l'autre, puisque toute confusion ici n'a pour effet que de

causales auxquelles sont soumis les phénomènes particuliers » (Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 67).

[308] Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 67-68, 73.

[309] Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 20-21, 55, 57; Brentano, « Manuscrit Q 10/A », cité dans Rollinger, *Husserl's Position in the School of Brentano*, p. 24, n. 1; Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 73-75, 78. « Cette question du "Quoi ?", pour reprendre la formule d'O. Kraus, doit être réglée avant que puisse être abordée avec succès la question du "Pourquoi" ? (*Diese Frage nach dem Was? muß erledigt sein, ehe die Frage nach dem Wodurch? mit Erfolg in Angriff genommen werden kann*) » (Kraus, *Franz Brentano. Zur Kenntnis seines Lebens und seiner Lehre*, p. 21).

[310] Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 25.

[311] Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 165. Il y a là un principe auquel Marty fait écho dans ses leçons sur la psychologie génétique de 1889 : « La partie la plus importante [de la psychologie] est la psychologie génétique (*Der wichtigste Teil ist die genetische Psychologie*) » (cité dans R. D. Rollinger, « La psychologie génétique. La conception brentanienne de l'explication de l'esprit exposée dans les cours d'Anton Marty (Prague 1889) », traduit sous la direction de C.-É. Niveleau, *Vers une philosophie scientifique. Le programme de Brentano*, Paris : Demopolis, 2014, p. 158).

nuire à la réalisation de l'une comme à l'autre, et ce faisant, au progrès même de la psychologie.[312]

Qu'en est-il alors de la thèse selon laquelle le psychologisme se caractérise uniquement par l'adoption du point de vue de la psychologie génétique en logique ? À notre avis, une telle interprétation pose problème sur deux points essentiels.[313] Il est vrai, d'une part, qu'aucun brentanien ne défend l'idée d'une fondation de la logique sur la psychologie génétique.[314] Et pourtant, à en croire Husserl, plusieurs brentaniens souscrivent à une théorie psychologiste de la logique sous une forme ou une autre, qu'il s'agisse des lois de la logique (Höfler et Meinong[315]), de la théorie de la signification (Marty[316] et Twardowski[317]), de la théorie de l'évidence (Höfler[318]) ou de la théorie du

---

[312] Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 73-75, 78.

[313] Cette lecture semble trouver un appui textuel dans une lettre adressée à W. E. Hocking datée du 25 janvier 1903, où Husserl précise que ce qu'il entend par « "psychologisme" est la fondation de la logique pure (=*mathesis univ<ersalis>*) et de la critique de la connaissance par la "psychologie" (*"Psychologismus" die Begründung der reinen Logik (=Mathesis univ<ersalis>) und der Erkenntniskritik durch 'Psychologie'*) », et « sous le titre de psychologie est alors comprise la ps<ychologie> génétique, la ps<ychologie> comme science de la nature (*so ist unter "Psychologie" die genetische Ps<ychologie>, die Ps<ychologie> als Naturwissenschaft, verstanden*) » (E. Husserl, *Briefwechsel. Band III: Die Göttinger Schule*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/3, Dordrecht : Kluwer, 1994, p. 131). La référence ici à la psychologie génétique s'explique, à notre avis, surtout par sa relation essentielle au psychologisme dans la théorie de la connaissance (la « critique de la connaissance ») qui, à cette époque, représente un enjeu philosophique décisif et central pour Husserl. Nous reviendrons plus en détail sur cette question dans le chapitre III.

[314] Fisette et Fréchette, « Le legs de Brentano », p. 144.

[315] Husserl, *Prolégomènes*, p. 98.

[316] Cf. la recension de l'ouvrage de Marty, *Recherches sur les fondements de la grammaire générale et de la philosophie du langage*, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 344-351; Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* (1913) », dans *ibid.*, p. 368-369.

[317] Husserl, « Discussion de K. Twardowski », p. 349-351; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 323.

[318] Husserl, *Prolégomènes*, p. 200-201.

jugement logique (Brentano[319] lui-même). Force est d'admettre que le point de vue de la psychologie génétique et explicative ne peut donc ici, à lui seul, constituer une condition nécessaire ou suffisante à une interprétation psychologiste de la logique, et ce, bien que cette approche soit privilégiée par la plupart des théories psychologistes. Il nous semble d'ailleurs que la distinction entre psychologie descriptive et psychologie génétique chez Husserl est d'une importance décisive non pas tant pour la logique en tant que telle, mais plutôt pour la théorie de la connaissance et, plus précisément, l'élucidation épistémologique des fondements de la logique.[320] Comme nous le verrons plus loin, ce que nous pourrions qualifier de « psychologisme *épistémologique* » consiste notamment à fonder la théorie de la connaissance sur la psychologie génétique.

2.2.3 Le problème des objets idéaux ou généraux

Nous avons vu que le psychologisme logique présuppose nécessairement la thèse selon laquelle les objets de la logique (propositions ou significations, concepts, vérités et principes logiques) se réduisent à des entités ou à des propriétés psychologiques. Or, pour Husserl, ce programme réductionniste est l'expression d'une prise de position plus

---

[319] Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 187-188; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 348-349. Cela impliquerait par ailleurs, selon Rollinger, que la position brentanienne d'après laquelle la vérité ne peut être attribuée qu'aux jugements représenterait, suivant le point de vue adopté par Husserl dans les *Prolégomènes*, une forme de psychologisme (et de relativisme) (cf. Rollinger, *Husserl's Position in the School of Brentano*, p. 46).

[320] Il est bien question d'une « fondation psychologique de la logique pure » dans l'introduction aux *Recherches logiques* de Husserl, mais il faut préciser que cette fondation a un sens radicalement distinct de celui dont il est question dans le psychologisme logique et, par conséquent, dans les *Prolégomènes*. Plus précisément, la psychologie descriptive ou, plus exactement, la phénoménologie, en tant qu'étape nécessaire à la théorie de la connaissance, participe à la fondation de la logique pure en ce qu'elle a pour tâche chez Husserl de clarifier et de fixer le sens des concepts et des propositions de la logique à même d'une description des « vécus logiques » dans lesquels s'exemplifient ce qui est logique. Bien qu'il revienne à la psychologie descriptive une fonction de clarification conceptuelle dans la théorie de la connaissance logique, Husserl maintient néanmoins une distinction catégorique entre la logique et la psychologie, et notamment entre l'analyse, les concepts, les objets et les lois qui reviennent aux deux disciplines en question.

générale sur la question du statut des objets dits « idéaux » ou « généraux » – qualifiés également d'« idéalités », d'« espèces », d'« idées », d'« essences » ou d'« irréalités » –, tels que les significations, les vérités, les nombres, les formes géométriques, les espèces générales telles que *le* rouge, *la* couleur, *le* jugement, etc.[321] Ce qui est en jeu ici, ce n'est donc pas seulement une théorie mentaliste de la signification, mais également (et corrélativement) une conception psychologiste du référent ou du corrélat objectif des représentations conceptuelles ou générales. Il s'agit plus précisément de contester à de tels objets un mode d'existence distinct et indépendant de l'esprit, si bien qu'ils ne deviennent envisageables ou explicables qu'en des termes strictement psychologiques.[322] Le psychologisme se révèle ainsi solidaire d'une critique du réalisme logique et de toute position qui admet plus généralement l'existence et l'irréductibilité des idéalités (ou objets généraux) en un sens catégoriquement non psychologique. Il y a là, dans une certaine mesure, une orientation ou un scepticisme ontologique où ne se joue rien de moins que la fondation théorique de la logique sur la psychologie. Car l'entièreté du programme psychologiste ne peut avoir de sens et de légitimité qu'à la condition qu'il n'y ait rien de tel que des idéalités et, à plus forte raison, des idéalités logiques objectives.

Le point de vue psychologiste sur les objets généraux, comme le souligne Husserl notamment dans la seconde *Recherche*, s'arrime en particulier sur les positions conceptualistes et nominalistes issues de l'empirisme britannique. L'importance de ces

---

[321] Nous verrons que pour Husserl tout objet idéal – même lorsqu'il s'agit d'un objet abstrait *et* singulier tel que *le* nombre 2, *la* note do, *la Symphonie no. 9* de Mahler ou une proposition particulière – est un objet général ou universel. Puisque le concept d'« objet abstrait » désigne avant tout chez Husserl un objet (ou un contenu) qui ne peut exister qu'en tant que partie dépendante d'un tout, c'est-à-dire d'un objet concret, nous éviterons de parler d « objets abstraits » au sens où l'entend notamment la métaphysique contemporaine (cf. par exemple, E. J. Lowe, « The Metaphysics of Abstract Objects », *Journal of Philosophy*, vol. 92, no. 10, 1995).

[322] Cavallin, *Content and Object*, p. 12.

doctrines empiristes pour Husserl ne tient pas simplement à ce qu'elles ont dominé, avec le réalisme, « l'évolution des théories concernant les objets généraux », mais également et surtout à l'influence décisive qu'elles ont exercée sur les positions psychologistes de l'époque.[323] Pour l'essentiel, le psychologisme renoue avec la critique du réalisme et, de manière beaucoup plus décisive, avec la conception psychologiste des objets généraux que comporte l'empirisme classique. Les positions conceptualistes et nominalistes en question se révèlent en fait si significatives à cet égard que nous pourrions justement y voir un leitmotiv du psychologisme.[324]

La position conceptualiste de Locke (et de ses héritiers tels que Twardowski) constitue une première interprétation psychologiste des objets généraux.[325] L'approche lockéenne prend pour point de départ la thèse selon laquelle seule l'existence de particuliers peut être admise, de sorte qu'il ne pourrait donc y avoir d'universaux ou d'objets généraux à proprement parler.[326] Locke admet cependant que les particuliers en question peuvent servir de fondement à un processus d'abstraction par lequel l'esprit forme de nouvelles idées complexes, et notamment des idées abstraites et générales, « capables de représenter plus d'un individu, chacun des individus étant

---

[323] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 143; cf. également R. D. Rollinger, *Meinong and Husserl on Abstraction and Universals: From* Hume Studies I *to* Logical Investigations II, Amsterdam/Atlanta (GA) : Rodolpi, 1993, p. 20.

[324] Cavallin, *Content and Object*, p. 12.

[325] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 145. Si Husserl voit dans la théorie des idées générales de Locke une position conceptualiste (cf. par exemple, *ibid.*, p. 143, 168-149), il faut noter qu'une telle lecture n'est pas exempte de controverses. Plusieurs commentateurs considèrent en effet qu'il s'agit plutôt d'une théorie nominaliste (cf. par exemple E. J. Lowe, « Locke on General Ideas », dans S. Di Bella et T. M. Schmaltz (éd.), *The Problem of Universals in Early Modern Philosophy*, New York : Oxford University Press, 2017, p. 252).

[326] J. Locke, *Essai sur l'entendement humain. Livres III et IV*, 2e éd., trad. J.-M. Vienne, Paris : Vrin, 2006, p. 45.

conformes à cette idée abstraite ».[327] En ce sens, pour Locke, « le général et l'universel n'appartiennent pas à l'existence réelle des choses, mais sont les inventions et les créations de l'entendement, élaboré par lui pour son propre usage ».[328] C'est ainsi que la théorie lockéenne procède, pour reprendre les termes de Husserl, à une psychologisation des objets généraux ou, si l'on veut, à une « hypostase psychologique du général ».[329] S'il est vrai que Locke reconnaît l'existence d'une quelconque généralité, celle-ci se trouve néanmoins réduite à « une donnée réelle de la conscience »[330], à laquelle il convient de conférer « une existence réelle […] dans la pensée. »[331]

C'est dans le sillage de cette interprétation conceptualiste de Locke que Husserl se propose d'ailleurs de comprendre la théorie des objets généraux de certains de ses contemporains, dont notamment Twardowski.[332] Certes, la théorie de Twardowski diffère de celle de Locke sur ce point qu'elle admet que le général peut constituer un objet de pensée, mais elle ne va pas jusqu'à affirmer qu'il s'agit d'un objet extramental

---

[327] *Ibid.*, p. 48. Selon Locke, la formation d'une telle idée générale (ou d'un concept) implique d'abord un processus d'abstraction en vertu duquel nous portons une attention sélective à des caractéristiques particulières d'un objet de l'expérience alors que nous en ignorons d'autres. Nous parvenons ensuite, sur la base d'une comparaison avec des particuliers semblables, à former une idée complexe et générale qui en vient à représenter tous les particuliers en question (cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 148-149; J. L. Mackie, *Problems from Locke*, Oxford : Clarendon Press, 1976, p. 110-112, 130).

[328] Locke, *Essai sur l'entendement humain. Livres III et IV*, p. 54.

[329] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 155.

[330] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 155.

[331] *Ibid.*, p. 143.

[332] Une telle position semble être également défendue par Marty. C'est ce qu'il reconnaît lui-même dans une lettre de 1901 adressée à Husserl (cf. Husserl, *Briefwechsel I*, p. 74).

au sens propre.[333] Comme chez Locke, le général se conçoit ici comme un objet (ou une idée) strictement immanent à la représentation.[334] Cela revient à affirmer, comme le soutient Twardowski, que « l'objet de la représentation générale devient par nous représenté, mais n'existe toutefois pas ».[335] En fait, le statut des objets généraux serait équivalent, selon Twardowski, à celui des objets fictifs et des objets absurdes.[336] De sorte que nous pourrions être enclin à voir ici une radicalisation de l'interprétation fictionnaliste des objets généraux à laquelle se prête la théorie lockéenne. Dans tous les cas, les positions de Locke et de Twardowski s'accordent pour reconnaître d'abord l'existence d'idées ou d'objets généraux sous la forme de concepts, des concepts qu'elles interprètent ensuite comme des « formations psychiques » ou des « produits de l'abstraction » tels que des idées abstraites ou des objets mentaux.[337] En ce sens, nous pourrions parler ici, comme le suggère Husserl, d'un « réalisme psychologisant ».[338]

---

[333] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 157-158.

[334] Sur ce point, cf. la lettre de Marty adressée à Husserl en date du 7 juin 1901 (Husserl, *Briefwechsel I*, p. 72).

[335] Twardowski, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations », p. 195 (trad. mod.).

[336] Cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 146; Twardowski, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations », p. 195; B. Smith, *Austrian Philosophy : The Legacy of Franz Brentano*, Chicago : Open Court, 1994, p. 167-172. Husserl semble par ailleurs avoir en vue cette interprétation fictionnaliste et psychologiste des objets généraux (ou des essences) dans le § 23 des *Ideen* I, comme en témoigne le passage suivant : « N'est-il pas vrai et évident […] que les concepts, ou si l'on veut les essences comme le rouge, la maison, etc., procèdent par l'abstraction d'intuitions individuelles, et ne construisons-nous pas à volonté des concepts à partir des concepts déjà formés ? Il s'agit donc bien de produits psychologiques. Tout se passe, ajoutera-t-on peut-être, comme dans le cas des fictions arbitraires : le centaure joueur de flûte que nous imaginons librement est bien une formation de notre imagination » (Husserl, *Idées I*, p. 75-76 [trad. mod.]).

[337] Husserl, *Idées I*, p. 74. Bien qu'il n'y ait aucune mention d'eux dans le passage auquel nous nous référons ici, nous pourrions certainement associer respectivement les expressions de « formations psychiques » et de « produits de l'abstraction » à Twardowski et à Locke.

[338] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 145.

Une seconde interprétation psychologiste des objets généraux découle de la tradition nominaliste de l'empirisme britannique (Berkeley, Hume et J. S. Mill). Bien qu'elle rejoigne Locke en admettant que « tout ce qui existe est particulier »[339], cette tradition nominaliste diffère cependant du conceptualisme lockéen en ce qu'elle rejette l'existence d'idées générales abstraites et de concepts généraux au sens propre.[340] À partir de Berkeley, les nominalistes se proposent en effet d'expliquer la généralité comme une relation de représentation et de substitution en vertu de laquelle une idée particulière tient lieu d'une classe d'idées particulières semblables.[341] La généralité relève donc d'une fonction psychologique particulière par laquelle toute représentation d'un individu pourrait éventuellement servir de représentant et de substitut pour une classe entière d'individus semblables. Le nominalisme, comme le souligne Husserl, conçoit dès lors « les concepts et les noms généraux comme de simples procédés d'une économie de pensée (*Denkökonomie*), procédés devant nous épargner de considérer et de nommer une à une toutes les choses individuelles. »[342] Il n'existe alors que des représentations d'individus (ou des particuliers mentaux) qui, grâce à ce procédé économique et psychologique, tiennent lieu de représentations conceptuelles ou générales. C'est pourquoi Husserl voit dans cette théorie une « interprétation (*Auffassungsweise*) psychologiste qui fragmente l'unité de l'espèce [ou du général]

---

[339] G. Berkeley, *Trois dialogues entre Hylas et Philonous*, trad. G. Brykman et R. Dégremont, Paris : Flammarion, 1998, p. 89; cf. également D. Hume, *L'Entendement. Traité de la nature humaine, Livre I et Appendice*, trad. P. Baranger et P. Saltel, Paris : Flammarion, 1995, p. 62-64.

[340] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 168-169.

[341] Comme l'indique Berkeley : « si nous voulons attacher un sens à nos mots, et ne parler que de ce que nous pouvons concevoir, nous reconnaîtrons, je crois, qu'une idée qui, considérée en elle-même, est particulière, devient générale quand on lui fait représenter toutes les autres idées particulières de la même sorte, ou en tenir lieu » (G. Berkeley, *Principes de la connaissance humaine*, trad. D. Berlioz, Paris : Flammarion, 1991, p. 48-49, cf. 52).

[342] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 195.

dans la multiplicité des objets qu'elle subsume »[343], objets qui, rappelons-le, se réduisent au fond à des représentations ou, pour le dire autrement, à des particuliers mentaux.[344]

Nous pouvons dès lors constater que, du point de vue de Husserl, le psychologisme au sens large implique non seulement la psychologisation des objets de la logique, mais également, à titre de condition nécessaire, la réduction de tout objet général ou de toute entité soi-disant idéale (les nombres, les essences, les universaux, etc.) à des entités ou des propriétés psychologiques. Que ce soit sous la forme du conceptualisme ou du nominalisme empiriste, la stratégie du psychologisme consiste, de part et d'autre, à rendre compte de ces objets prétendument non empiriques (et donc ontologiquement suspects) en des termes strictement psychologiques. Il s'agit en cela de les identifier ou bien à des entités psychologiques à proprement parler, ou bien à des fictions dépourvues de signification, lesquelles renvoient indirectement et ultimement à des particuliers ou à des faits psychologiques. S'il n'y a donc aucun sens à parler d'objet général en un sens non psychologique ou *extramental*, il n'y a *a fortiori* aucune raison de penser que le domaine de la logique peut se trouver ailleurs que dans la psychologie. C'est en ce sens que l'on peut dire que le psychologisme logique trouve en dernier ressort son fondement et sa justification dans les théories conceptualistes et nominalistes issues de l'empirisme britannique.

Or, si, dans les *Recherches logiques*, il est question de cette thèse avant tout dans le contexte d'une analyse du psychologisme, force est de constater qu'à partir des

---

[343] *Ibid.*, p. 136 (trad. mod.).

[344] Husserl, *Prolégomènes*, p. 308.

années 1910, Husserl y voit l'un des traits caractéristiques du naturalisme en général.[345] Dans une telle optique, le naturalisme implique nécessairement la réduction de toute espèce d'idéalité (ou d'objet général) à des entités ou à des propriétés naturelles, qu'il s'agisse d'objets physiques ou, comme dans le cas du psychologisme, d'objets psychologiques.[346]

2.3 Psychologisme et naturalisme en logique

Après la période des *Recherches logiques*, Husserl en vient progressivement à identifier le psychologisme au naturalisme. Nous pouvons dès lors constater que le psychologisme logique représente en règle générale un programme naturaliste qui entend : 1) psychologiser et, donc, naturaliser les objets idéaux de toutes sortes (logiques au sens large, mathématiques, universaux, etc.); 2) réduire ou subordonner les disciplines aprioriques (par exemple, la logique et les mathématiques) à la psychologie empirique; et 3) fonder ces disciplines sur les méthodes empiriques de la psychologie. Pourquoi, donc, Husserl est-il porté à voir dans le psychologisme une position naturaliste ?

2.3.1 La psychologie en tant que science de la nature

C'est d'abord le statut même de la psychologie chez Husserl qui nous autorise à établir un premier rapprochement entre le naturalisme et le psychologisme. Soulignons à cet égard que, dès les *Prolégomènes*, Husserl semble déjà caractériser la psychologie comme « une science explicative de la nature (*erklärenden Naturwissenschaft*) », et

---

[345] Cf. Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 16, 20-22, 48-49; Husserl, *Idées I*, p. 60 sq.; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 17-21.

[346] Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20.

plus précisément, comme une « science naturelle (*Naturwissenschaft*) des vécus psychiques ».[347] Mais à y regarder de plus près, les *Recherches logiques* ne nous indiquent pas, outre ces remarques d'ordre général, dans quelle mesure la psychologie est une science de la nature. Sur ce point, nous pourrions éventuellement rétorquer que le statut de « science naturelle » revient non pas à toute la psychologie (et donc à la psychologie descriptive), mais seulement à la psychologie génétique.[348] À première vue, cette dernière interprétation semble être celle que privilégie Husserl lui-même dans une lettre adressée à Hocking en date du 25 janvier 1903, lorsqu'il identifie alors la psychologie génétique à la psychologie en tant que science de la nature.[349] Husserl en vient cependant, au cours de la même année, à répudier une telle interprétation. Il ne fait plus aucun doute à partir de ce moment que la psychologie *dans son ensemble* est à ranger parmi les sciences de la nature, comme en témoigne le compte-rendu de l'ouvrage d'Elsenhans de 1903 :

> De même que la physique, la science de la nature au sens habituel, est une science empirique des faits matériels (*körperlichen Tatsachen*), de même la psychologie est la science empirique (science de la nature) des faits spirituels (*geistigen Tatsachen*). Les deux sciences partent du

[347] Husserl, *Prolégomènes*, p. 235, 206. Dans ses leçons sur la logique de 1901-1902 et de 1902-1903, Husserl caractérise de nouveau la psychologie comme une « science de la nature », c'est-à-dire « une psychologie empirique au sens d'une science de la nature (*empirisch naturwissenschaftlichen*) et explicative (*erklärenden*) » (Husserl, *Logik 1902/03*, p. 50, 297; cf. également Lavigne, *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*, p. 230).

[348] Il est vrai, par exemple, que Husserl semble contraster la psychologie et les sciences de la nature dans l'introduction et dans le § 7 de la première édition des *Recherches logiques* (cf. *Recherches logiques*, t. II/1, p. 23; *Recherches logiques*, t. II/2, p. 346-350). Nous reviendrons plus loin sur cette question qui concerne, à notre avis, le statut double de la psychologie descriptive comme phénoménologie et comme étape préliminaire à la psychologie génétique et explicative.

[349] Cf. la lettre de Husserl à Hocking, datée du 25 janvier 1903, dans Husserl, *Briefwechsel III*, p. 131.

> monde dans le sens habituel […] avant sa séparation des faits en matériels et spirituels (*der Tatsachen in körperliche und geistige*).[350]

Cette définition de la psychologie comme « science naturelle du psychique (*Seelischen*) » se trouvera, par la suite, réitérée par Husserl à maintes reprises dans ses leçons comme dans sa correspondance au cours de la même période.[351] « Je comprends sous le nom de "psychologie", affirme-t-il par exemple dans une lettre de 1905 à Brentano, la science de la "nature" psychique, au même titre que la physique est comprise au sens le plus large comme la science de la nature physique. »[352] Cette conception naturaliste de la psychologie sera dès lors incontestée, reprise et développée par Husserl jusqu'à la période des *Idées*.[353] Elle sera par ailleurs au fondement de la thèse husserlienne selon laquelle le psychologisme représente, sous toutes ses formes, une position naturaliste.

En quel sens la psychologie serait-elle alors une science de la nature au même titre que la physique ?[354] C'est d'abord en vertu du fait qu'elle constitue, à l'exemple de la

---

[350] Cf. la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 279; cf. également la lettre de janvier 1904 adressée à T. Lipps, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 124.

[351] E. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, trad. H. Dussort, Paris : PUF, 1964, p. 7 (trad. mod.); cf. également Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 43.

[352] « *Ich verstehe unter Psychologie die Wissenschaft von der psychischen "Natur", ähnlich wie Physik im weitesten Sinne verstanden wird als Wissenschaft von der physischen Natur* » (lettre de Husserl à Brentano, datée du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 37).

[353] Sur ce point, notons qu'à partir des *Idées II et III*, Husserl entend donner à « la psychologie comme science de l'esprit (*Geisteswissenschaft*) » ses lettres de noblesse vis-à-vis de la psychologie comme science de la nature (cf. E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique. Livre troisième : La phénoménologie et les fondements des sciences*, trad. D. Tiffeneau, Paris : PUF, 1993, p. 59.)

[354] L'exposé que nous proposons ici se veut schématique. Nous reviendrons plus en détail dans les chapitres ultérieurs sur les raisons pour lesquelles Husserl en vient à voir dans la psychologie une science de la nature.

physique, une science empirique et, par conséquent, une science qui se rapporte à une classe déterminée de réalités (spatio-)temporelles ou de faits naturels.[355] Les phénomènes de la psychologie, comme les phénomènes de la physique, sont, comme le fait valoir Husserl en 1913, « des événements réaux (*reale Vorkommnisse*) qui, à ce titre […] s'insèrent ainsi que les sujets réaux (*realen*) auxquels ils appartiennent, dans l'univers spatio-temporel, conçu comme *omnitudo realitatis*. »[356] Les états mentaux, comme certains contenus qui en relèvent, soutient-il en 1905, « s'inscrivent, en tant que particuliers temporels, en tant que faits de la nature, dans un ordre temporel objectif, c'est-à-dire dans un ordre naturel, concret et empirique ».[357] Puisque Husserl n'hésite pas à identifier le domaine des faits empiriques à la sphère de la nature, les faits de la psychologie valent alors comme des faits naturels au même titre que ceux de la physique.[358] La nature dans son ensemble – la nature physique et psychologique – n'est en ce sens rien d'autre que le domaine des faits empiriques ou des réalités

---

[355] Précisons que les expressions « sciences empiriques », « sciences réales » (*Realwissenschaften*), « sciences des faits » (*Tatsachenwissenschaften*) et « sciences de la nature » désignent chez Husserl des concepts de même extension, du moins jusqu'en 1913 lorsqu'il devient manifeste que le statut des *Geisteswissenschaften* remet en cause une telle équivalence conceptuelle. Cf. par exemple, Husserl, *Prolégomènes*, p. 67, 196, 204; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 27; la lettre à Brentano, datée du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 37; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 51-52, 93-96; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 14, 38-19; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 9-10; E. Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », dans *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, p. 98.

[356] Husserl, *Idées I*, p. 6 (trad. mod.).

[357] « […] *sie sich als zeitliche Einzelnheiten, als Tatsachen der Natur, in eine objektive Zeitordnung, in eine konkrete empirische Naturordnung einreihen* » (Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 44).

[358] *Ibid.*, p. 56. Nous employons ici les concepts de « réalité » (*Realität*) et de « fait » (*Tatsache*) de manière interchangeable (quoiqu'une distinction conceptuelle s'impose comme nous le verrons plus loin). Ce qui est constitutif de toute réalité, la spatiotemporalité, est, selon Husserl, « la forme de tout être factuel (*tatsächlichen Seins*), de l'être dans le monde des faits (*Tatsachenwelt*) » (Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 247.)

physiques et psychologiques.[359] S'il faut ainsi qualifier la psychologie de science de la nature, il y a là une caractérisation qui est donc prescrite d'abord et avant tout par le statut même de son objet :

> La psychologie est une science de la nature, c'est une science des faits réaux (*von realen Tatsachen*) […]. En tant que science de la nature, ou science de faits, elle part de ce qui lui est donné en premier; ce sont précisément les singularités de la nature psychique qui sont établies par la perception, du moins immédiatement et dans une première fondation (*Begründung*).[360]

En outre, il convient de définir la psychologie comme une science de la nature en vertu des méthodes empiriques et de la tâche qui lui incombent. À ce titre, elle se fonde, comme la physique, sur l'expérience (*Erfahrung*), la perception de réalités ou de faits empiriques dont elle admet l'existence en tant que nature, et qu'elle se donne pour tâche d'étudier et d'expliquer dans une perspective psychophysique et psychologique.[361] En tant que science de l'expérience (*Erfahrungswissenschaft*), elle entend alors établir des généralisations et, éventuellement, des lois empiriques (naturelles) par le biais de méthodes qui servent de fondement à la physique comme à toute science de la nature en général, à savoir la perception, l'observation,

---

[359] Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 56.

[360] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 96 (trad. mod.), cf. p. 51-52, 246. Cf. également Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-37, 43-34; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 14, 38-39; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 25; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 3, 8, 20 (2e éd.); Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 9-10.

[361] Cf. la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 279; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 43-44; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 96; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38-39; Husserl, *Idées I*, p. 13-16.

l'expérimentation et l'induction.[362] Il peut d'abord s'agir d'étudier, dans une perspective associationniste, « les lois de coexistence et de succession des processus psychiques », dans le même sens que « la science physique étudie les lois de coexistence et de succession des processus physiques ».[363] La psychologie peut d'ailleurs s'engager dans une explication causale des états et des propriétés psychologiques, qu'elle formule sous la forme de lois naturelles, comme c'est le cas dans la physique.[364] Elle entend dès lors donner, selon Husserl, « une "explication" causale-génétique et théorique des formes complexes de la vie psychique et de ses dépendances vis-à-vis des faits de la nature physique. »[365] Comme la physique vis-à-vis des faits physiques, la psychologie entend par conséquent expliquer causalement et nomologiquement les faits mentaux en partant de l'expérience et des méthodes empiriques, et ce, en qualité de « science des lois de la nature du mental (*Wissenschaft von den Naturgesetzen der Psyche*). »[366] C'est pourquoi, selon Husserl, il n'y a rien d'étonnant que, du point de vue de l'investigation des phénomènes mentaux et de la sphère de la conscience, la psychologie empirique « se considère le pendant de plein

---

[362] Husserl, *Prolégomènes*, p. 27, 67-69; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 27; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 43; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38-39; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 38-40; Husserl, *Idées III*, p. 48-62.

[363] « *Wie die physische Naturwissenschaft die Gesetzmäßigkeiten der Koexistenz und Sukzession der physischen Vorgänge erforscht, so die psychische Naturwissenschaft die Gesetzmäßigkeiten der Koexistenz und Sukzession der psychischen Vorgänge* » (Husserl, *Logik 1902/03*, p. 297). Cf. également Husserl, *Prolégomènes*, p. 67-68; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 23; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 27; la lettre à T. Lipps en date de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 126.

[364] Husserl, *Prolégomènes*, p. 206; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 22; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 51-52; E. Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, trad. J. English, Paris : PUF, 1991, p. 106-107; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 9-10.

[365] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 246.

[366] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 192 (notre trad.).

droit (*vollberechtigte Gegenstück*) des sciences de la nature exactes », et en particulier, de la physique.[367]

2.3.2 Le psychologisme logique comme variante du naturalisme

Dès lors que la psychologie constitue, au même titre que la physique, une science de la nature en raison des objets, des méthodes et de la tâche qui lui échoient, nous pouvons alors comprendre le psychologisme logique, sous toutes ses formes, comme un programme naturaliste. Et en cela, la position psychologiste représente pour Husserl la forme par excellence du naturalisme logique.[368] Le psychologisme représente en ce sens une tentative de réinterprétation du domaine, de l'appareil conceptuel, des lois, des normes et des principes méthodologiques de la logique conformément à cette science de la nature qu'est la psychologie empirique.

Soulignons tout d'abord qu'à partir de 1909 et même aussi tôt qu'après la parution des *Recherches logiques*, il ne fait aucun doute pour Husserl que, d'un point de vue ontologique, le psychologisme sous toutes ses formes s'engage à « naturaliser toutes les objectités (*Gegenständlichkeiten*) idéales », lesquelles servent par ailleurs de fondement à la logique, aux mathématiques et à toute ontologie *a priori*.[369] Il s'agit bien sûr d'un naturalisme au sens le plus large dans la mesure où le domaine sur la base duquel s'opère la réduction ontologique est celui de la psychologie empirique, soit la

---

[367] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 28 (trad. mod).

[368] Cf. notamment Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20-21; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 282-283.

[369] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 282.

sphère *naturelle* des entités et des propriétés mentales.[370] Compris ainsi, le psychologisme implique nécessairement la thèse selon laquelle les objets abstraits ou idéaux (propositions, significations, vérités, nombres, ensembles, universaux, etc.) – objets qui seraient en apparence « dépourvus d'existence (*daseinsfreien*) » spatiotemporelle – sont en réalité « des objectités […] de la nature psychique (*Gegenständlichkeiten* […] *der psychischen Natur*) ».[371] Il s'ensuit que, du point de vue du psychologisme, le domaine ontologique et conceptuel de la logique « se rapporte à la sphère de l'être naturel […] sous la forme de l'existence psychologique ».[372] Cela reviendrait à dire, pour reprendre des mots de Husserl, que

> tous les data logiques (*logischen Data*) seraient des événements réaux (*reale Vorkommnisse*) de la sphère psychologique, qui, selon le point de vue habituel, seraient déterminés univoquement en tant que tels dans l'enchaînement causal général du monde réal et devraient être expliqués selon des lois causales.[373]

Si l'on en croit Husserl, l'antiplatonisme du psychologisme va alors de pair avec une certaine conception du naturalisme ontologique. Rappelons que l'une des motivations à l'origine du programme psychologiste tient à ce qu'il entend formuler une conception

---

[370] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20-21; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 127. Comme nous le verrons plus loin, le naturalisme ontologique prédominant à l'époque de Husserl est, pour l'essentiel, non réductionniste. C'est pourquoi Husserl peut affirmer en 1911 que « [l]e tenant du naturalisme […] ne voit rien d'autre que nature et avant tout nature physique. Tout ce qui est, ou bien est d'ordre proprement physique et appartient à la structure homogène (*einheitlichen Zusammenhang*) de la nature physique, ou bien peut être d'ordre psychique, mais n'est alors qu'une simple variable dépendante de ce qui est physique, au mieux un "fait concomitant parallèle" de second ordre (*sekundäre "parallele Begleittatsache"*) » (Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19 [trad. mod.]).

[371] Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20 (notre trad.).

[372] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 294.

[373] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 210 (trad. mod.).

ou une explication des soi-disant « idéalités » sur la base d'un domaine d'objets respectable d'un point de vue ontologique et scientifique. Sans quoi nous devrions alors concéder qu'il s'agit ici d'une catégorie d'objet nécessairement irréelle et non spatiotemporelle. Et cela nous contraindrait à admettre à plus forte raison l'existence d'hypostases platoniques ou d'entités mystiques et supranaturelles pour le moins suspectes et problématiques.[374] C'est pour cette raison que le psychologisme se rallie aux positions conceptualistes et nominalistes qui caractérisent traditionnellement l'empirisme. Partant du principe que « la nature est la seule réalité effective (*Wirklichkeit*), ou la seule objectité qui existe (*seiende*) » au sens propre, la position psychologiste entend dès lors rendre compte de ces prétendues objectités idéales en fonction d'objets naturels, et en particulier, à partir « des objectités de la nature psychique ».[375] Cela peut, d'une part, prendre la forme d'un programme de naturalisation psychologique où les objectités idéales sont réinterprétées « dans une perspective scientifique […] comme des objectités de la nature [psychologique]. »[376] Mais on peut, d'autre part, admettre une interprétation fictionnaliste des objectités idéales. Car dès lors qu'on réduit tout ce qui existe à des réalités ou à des faits naturels, c'est-à-dire à l'ontologie des sciences de la nature,

> que pourraient être les « idées » et les « essences », sinon des entités scolastiques, des fantômes métaphysiques ? C'est précisément le grand service que nous ont rendu les sciences modernes de la nature d'avoir délivré l'humanité de ces revenants philosophiques (*philosophischem Spuk*). Toute science n'aurait affaire qu'à l'effectivité réale (*realen Wirklichkeit*), celle qui tombe sous l'expérience (*erfahrbaren*). Ce qui

---

[374] Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35.

[375] *Ibid.*; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20-21.

[376] « […] *in den wissenschaftlichen Blick* […] *als Gegenständlichkeiten der* [*psychischen*] *Natur* » (Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20-21). Cf. aussi Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 282).

> n'est pas réalité effective (*Wirklichkeit*), est fiction, et une science composée de fictions est elle-même une science fictive. Les fictions, considérées comme faits psychiques, gardent naturellement une valeur : elles relèvent de la psychologie.[377]

En naturalisant les idéalités, le psychologisme procède alors à une réinterprétation naturaliste des lois et des principes qui s'appliquent à de tels objets, en particulier dans le domaine de la logique et des mathématiques.[378] Par exemple, les lois de la logique, étant réduites à des lois psychologiques, peuvent dès lors être comprises comme des lois de la nature qui se rapportent aux pensées « en tant que faits psychologiques de la nature ».[379] À cet égard, elles ne sont alors rien d'autre que l'expression de lois empiriques qui valent pour une certaine classe de réalités et de faits naturels d'ordre psychologique. Cela revient donc à dire, comme le souligne Husserl, qu' « [e]n tant que lois de la nature, elles sont censées dépendre de la constitution de fait du monde. »[380] Une stratégie psychologiste courante consiste alors à expliquer les lois de la logique comme des « lois de la nature relatives à la pensée humaine », lesquelles résultent et dépendent de la structure et du fonctionnement de l'esprit, et éventuellement, de la constitution et de l'évolution biologique de l'espèce humaine.[381] C'est la raison pour laquelle plusieurs partisans du psychologisme admettent volontiers qu'une modification dans la nature ou la structure même des entités, des propriétés et

---

[377] Husserl, *Idées I*, p. 64 (trad. mod.); cf. également Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* (1913) », p. 368-369.

[378] Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20.

[379] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 326 cf. 283; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 24.

[380] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 283.

[381] *Ibid.*; Husserl, *Prolégomènes*, p. 158-164; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 192-193; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 42.

des faits naturels (par exemple, dans le contexte de l'évolution biologique de l'espèce humaine) pourraient vraisemblablement entraîner et constituer des lois logiques différentes.[382]

Il convient d'ajouter ceci que la conception naturaliste des idées et des lois logiques au sein du psychologisme représente par la même occasion une tentative de naturalisation des normes théoriques de la logique et de la vérité.[383] Le programme psychologiste se révèle en ce sens indissociable de la thèse selon laquelle les normes de la logique et de la vérité sont l'expression de faits ou de lois psychologiques et naturels.[384] L'interprétation des lois logiques en tant que lois psychologiques consiste après tout à situer le fondement de la normativité de la logique et de la vérité dans la psychologie empirique. Et c'est précisément en ce sens que le psychologisme dissout « l'idéalité des normes absolues en des faits empirico-psychologiques (*die Idealität absoluter Normen in empirisch-psychologische Fakta verflüchtigt*) », et réduit, par conséquent, les principes normatifs de la logique aux lois factuelles et naturelles de la psychologie.[385] Nous pouvons ainsi comprendre pourquoi Husserl voit dans le psychologisme un programme qui vise (ne serait-ce qu'implicitement) la fondation et, en ce sens, la naturalisation de la normativité de la logique et de la vérité sur la base

---

[382] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 283; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 192-193; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 42.

[383] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20.

[384] Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 127; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 110

[385] Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 31 (notre trad.), cf. également p. 32, 45, 127; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 21-22.

des entités, des lois et des faits naturels de la psychologie. Puisque, comme il le précise dans ses leçons de 1906-1907,

> [l]a psychologie n'instaure pas de norme (*normiert nicht*), pas plus que ne le fait la physique. L'une est la science des faits et des lois factuelles de la nature psychique, tout comme l'autre est la science des faits et des lois factuelles de la nature physique. Les lois physiques sont des lois naturelles, elles disent : en général, les masses, les énergies, de telle espèce déterminée se comportent de telle et telle façon. Et c'est précisément ainsi que la psychologie parle du comportement factuel des vécus psychiques, des lois qui règlent leur allée et venue (*Kommen und Gehen*) dans des conditions psychiques et psychophysiques données. Mais les normes ne disent pas : « en général, c'est ainsi », mais « c'est ainsi que cela doit être » […].[386]

Il nous faut enfin souligner un dernier point concernant le rapport entre le psychologisme logique et le naturalisme méthodologique.[387] Nous avons pu constater que le psychologisme tend à préconiser un programme méthodologique en logique qui repose sur les méthodes empiriques de la psychologie et, donc, sur celles des sciences de la nature. De ce point de vue, la logique se fonderait sur l'investigation empirique de certaines classes de phénomènes ou de faits mentaux (représentations, jugements, inférences, etc.), dont le but serait éventuellement de dégager des lois psychologiques qui tiendraient lieu de principes normatifs, ou du moins, en serviraient de fondement.[388]

---

[386] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 52; cf. aussi Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 10-11. Pour une discussion du naturalisme méthodologique dans le domaine des mathématiques, cf. Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 370, 384; E. Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie. Texte aus dem Nachlass (1886-1901)*, I. Strohmeyer (éd.), Hua XXI, La Haye : Martinus Nijhoff, 1983, p. 225-226.

[387] Dans le cadre de la présente discussion, nous nous limiterons aux enjeux méthodologiques que soulève la psychologisation de la logique, pour revenir ensuite plus loin sur la question méthodologique (ou, plus précisément, épistémologique) de l'abstraction à l'œuvre dans les théories psychologistes.

[388] Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 9-10.

Cela consiste alors à rendre toute recherche sur la logique essentiellement dépendante des principes méthodologiques de la psychologie empirique. Ainsi faut-il conclure que la psychologisation ontologique, conceptuelle et nomologique de la logique sert de justification au réductionnisme méthodologique. Si, en effet, les objets, les concepts et les lois de la logique relèvent ultimement du domaine de la psychologie, les méthodes empiriques qui sont prescrites à l'une doivent *a fortiori* valoir pour l'autre. Puis, partant du principe que seules les sciences naturelles et empiriques sont gage de scientificité, le psychologisme est alors d'autant plus enclin à transposer et à appliquer les méthodes empiriques des sciences de la nature (et, donc, de la psychologie) à des domaines tels que la logique.[389] Il en résulte dès lors un monisme méthodologique, où

> [o]bservation, expérimentation, formation de concepts, induction, formation d'hypothèses, vérification – tout cela doit jouer partout un rôle en un sens qui, pour l'essentiel, est le même et ne doit naturellement en venir à se différencier que selon la particularité des objets et des domaines spéciaux.[390]

Pour ces raisons, il faut admettre que le psychologisme logique implique une forme de naturalisme méthodologique.[391] Ce que Husserl qualifie de « naturalisme méthodologique » consiste à ne reconnaître que la validité des méthodes des sciences

---

[389] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 22; cf. aussi Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 333.

[390] E. Husserl, *Nature et esprit. Leçons du semestre d'été 1927*, trad. J. Farges, Paris : Vrin, 2017, p. 54.

[391] Il est vrai que Husserl n'emploie jamais, à notre connaissance, l'expression de « naturalisme méthodologique » pour qualifier le psychologisme logique. Si l'on se fie cependant à ses leçons qui, à partir de la fin des années 1910, traitent explicitement de cette question en lien avec la psychologie et les sciences de l'esprit, il ne fait alors aucun doute que ce que Husserl entend, à ce point, par « naturalisme méthodologique » s'applique tout autant au psychologisme logique.

de la nature.[392] Cela signifie qu'une science, telle que la psychologie (et éventuellement la logique), ne peut être digne de ce nom qu'à la condition de se concevoir sur le modèle méthodologique des sciences de la nature, et notamment de la physique. Cette posture méthodologique trouve d'ailleurs sa justification dans la thèse ontologique préconisée par le naturalisme psychologiste, selon laquelle les objets de la psychologie, bien que distincts, sont naturels au même titre que ceux de la physique.[393] Il doit y avoir, affirme Husserl, « un élément qui soit commun à chacun des deux côtés et impliquant […] la méthode partout identique de recherche et de fondation des lois ainsi que de l'ensemble du procédé qui est légitime dans les sciences de la nature totale ».[394] De là la préséance du modèle méthodologique des sciences de la nature dans les sciences empiriques, et en particulier, dans la psychologie (comme dans toute discipline qui en dépend, telle que la logique) :

> Les naturalistes […], qui n'attribuent de valeur qu'à une distinction entre des domaines, sont d'avis que relativement à la généralité logique, les mêmes formes méthodiques doivent nécessairement se retrouver dans chaque sphère mondaine, par exemple la description individuelle et la description générale, l'induction et l'explication à partir de loi. Dans ce dernier cas, c'est la science de la nature qui aurait mené les choses le plus loin. C'est elle qui est appelée à servir de modèle […]. Si la méthode est l'aspect déterminant, alors toute science de faits est science de la nature.[395]

---

[392] Husserl, *Nature et esprit*, p. 104-105, 247-248; Husserl, *Phänomenologische Psychologie*, p. 365; E. Husserl, *Natur und Geist. Vorlesungen Sommersemester 1919*, M. Weiler (éd.), Hua Mat. IV, Dordrecht : Kluwer, 2002, p. 10.

[393] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 11-12; E. Husserl, *Einleitung in die Philosophie. Vorlesungen 1916-1920*, H. Jacobs (éd.), Hua Mat. IX, Dordrecht : Springer, 2012, p. 276-277; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 513-514; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 333.

[394] Husserl, *Nature et esprit*, p. 54.

[395] *Ibid.*, p. 104-105.

L'influence du naturalisme méthodologique dans la psychologie comme dans la logique s'explique également à la lumière du succès que connaissent, depuis leur tout début, les sciences de la nature.[396] Ce succès a eu pour effet de nourrir la conviction que ce n'est que par l'imitation des sciences de la nature que la psychologie pouvait aspirer au statut de véritable science.[397] De sorte que la psychologie, dès ses débuts, n'aurait jamais été en mesure, selon Husserl, de « résister à la tentation du naturalisme, à l'imitation extérieure du modèle des sciences de la nature. »[398] Telle est la raison pour laquelle elle s'est investie non seulement des méthodes, mais également des tâches, des concepts théoriques et du modèle explicatif propres aux sciences de la nature.[399] Après quoi cet idéal de scientificité s'est ensuite exercé sur la logique. Tous les efforts du XIXe siècle visant en effet à réformer la logique, qu'ils s'appuyaient sur Kant ou l'empirisme anglais, étaient en ce sens « tous déterminés de façon par trop unilatérale par la science de la nature. »[400] Ce n'était là rien de moins qu'un renversement de la relation d'indépendance et d'antériorité que la logique entretenait jusque-là vis-à-vis des sciences empiriques. Ainsi, la logique se laissait désormais « diriger dans son idéal scientifique et dans la position de ses problèmes par les sciences existantes (*faktischen*),

---

[396] Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 513-514.

[397] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 11-12.

[398] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 4. Dans ses leçons de 1923-1924, Husserl affirme que la psychologie en germe dans la philosophie moderne est déjà façonnée et orientée par l'idéal des sciences de la nature : « La nouvelle psychologie, telle qu'elle se dessine déjà chez Descartes lui-même et par son contemporain Hobbes, se constitue comme une science purement inductive formée sur le modèle de la nouvelle science de la nature, nous pourrions dire comme une "science naturelle" du psychique (*Seelischen*) » (E. Husserl, *Philosophie première (1923-24). Première partie : Histoire critique des idées*, trad. A. L. Kelkel, Paris : PUF, 1970, p. 125).

[399] Ce que Husserl qualifie de « physicalisme » dans la *Krisis* consiste justement à voir dans la méthode et la rationalité des sciences de la nature et, spécialement, la physique le parangon de la scientificité et le modèle sur lequel doivent se calquer la philosophie, la psychologie ainsi que toute science en général (cf. Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 69-70, 73-74).

[400] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 14 (trad. mod.).

en particulier par les sciences de la nature qu'on admire tant. »[401] Il apparaissait alors tout fait naturel et souhaitable d'établir la logique sur la psychologie empirique, cette science des phénomènes mentaux qui tendait, à son tour, vers l'idéal de scientificité des sciences de la nature.

2.3.3 Psychologisme, naturalisme et empirisme

Rappelons que dès les *Recherches logiques* (1900-1901), Husserl conçoit le psychologisme logique, de même que ses variantes anthropologistes et biologistes, comme une position essentiellement empiriste, ou du moins, intimement liée à l'empirisme.[402] À partir des années 1910, cette interprétation se trouve alors généralisée à toute position naturaliste, si bien que l'empirisme est désormais identifié de manière générale au naturalisme.[403] Husserl définit l'empirisme comme une théorie de la connaissance qui reconnaît dans l'expérience immédiate l'origine et le critère de justification ultime des concepts, des principes théoriques et de la connaissance en

---

[401] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 4.

[402] Cf. par exemple, Husserl, « Über die psychologische Begründung der Logik », p. 314; Husserl, *Prolégomènes*, p. 67-88, 94-95, 234; la recension de l'ouvrage de Bergmann, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 224; E. Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre (1908-1914)*, U. Melle (éd.), Hua XXVIII, Dordrecht : Kluwer, 1988, p. 444; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 26; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 45, 127; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 206. Il est vrai que Husserl qualifie de psychologistes certaines théories aprioristes, dont « une partie des penseurs se réclamant du kantisme » (Husserl, *Prolégomènes*, p. 137, cf. aussi p. 138). Il reste que, pour lui, l'empirisme constitue à ses yeux la forme par excellence du psychologisme logique (*ibid.*, p. 95). C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il insiste davantage sur « la forme plus radicale (*extremere*) et plus conséquente du psychologisme », c'est-à-dire cet empirisme logique au sens large que défendent « les principaux représentants de la logique empiriste anglaise comme de la logique allemande contemporaine, par conséquent, des philosophes tels que Mill, Bain, Wundt, Sigwart, Erdmann et Lipps » (*ibid.*, p. 138).

[403] Husserl, *Idées I*, p. 60 sq.; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18-21; E. Husserl, « Über Ursprung. <Die reine Psychologie und die Aufgabe einer Ursprungsklärung unserer Ideen> », dans *Aufsätze und Vorträge (1922-1937)*, T. Nenon et H. R. Sepp (éd.), Hua XXVII, Dordrecht : Kluwer, 1989, p. 131.

général.[404] Le terme en question désigne alors chez Husserl tout autant la tradition issue de l'empirisme britannique que ce que nous pourrions appeler l'empirisme « scientifique », lequel voit dans les faits et les méthodes empiriques le fondement des sciences en général.

Aux yeux de Husserl, l'empirisme représente sans le moindre doute l'orientation dominante au sein de la philosophie depuis la seconde moitié du XIXe siècle.[405] Il voit à juste titre dans la montée de l'empirisme l'expression d'une réaction hostile à l'hégélianisme, et plus généralement à l'idéalisme de l'époque. Cette « inondation empiriste (*empiristische Hochflut*) », comme il le fait remarquer, conduit en particulier, au sein de la philosophie et des milieux scientifiques, à un rejet catégorique de l'approche spéculative, *a priori*, métaphysique et non scientifique de la philosophie idéaliste.[406] Il en résulte alors, ajoute-t-il, une connivence profonde entre l'empirisme et les sciences empiriques, qui marque profondément le paysage philosophique de cette époque. Or du moment que l'empirisme devient la position, voire la conviction philosophique dominante dans les sciences de la nature comme en psychologie, le succès que connaissent alors les sciences de la nature vaut aussitôt

---

[404] Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, p. 225-226; Husserl, *Idées I*, p. 62-69; Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 367; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18-19; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 217-218.

[405] C'est précisément dans ce contexte philosophique de la seconde moitié du XIXe siècle que J. S. Mill et Hume deviennent, selon Husserl, les penseurs les plus importants, et parviennent à exercer une influence considérable même sur leurs adversaires, tels que les idéalistes. Soulignons, à titre d'exemple, la réinterprétation empiriste et naturaliste de la philosophie kantienne au XIXe siècle. Cf. Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 19; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 123; Husserl, *Idées I*, p. 199; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 220-221.

[406] Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 19.

comme une corroboration de la vision du monde empiriste.[407] Si, donc, l'essor de l'empirisme au XIXe siècle est d'abord attribuable au rejet et à l'échec de l'idéalisme allemand, l'emprise qu'il exerce par la suite sur la philosophie est en grande partie redevable à la « progression triomphale des sciences de la nature ».[408] C'est pourquoi la position empiriste en vient à incarner et à représenter le point de vue scientifique en philosophie et, ce faisant, l'expression privilégiée du naturalisme philosophique.

L'influence décisive de l'empirisme se fait alors sentir sur la logique à partir de la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'au tournant du XXe siècle. L'émergence et la prédominance d'un empirisme extrême tel que celui de J. S. Mill augurent en effet à ce moment un nouveau chapitre dans l'histoire de la logique, où on entend désormais « ramener même le principe de contradiction, et ainsi toute la logique formelle, à l'organisation contingente de l'esprit humain, et les mettre sur le même plan que les lois empiriques de la vie de l'âme (*Seelenslebens*), comme les lois de l'association. »[409] L'empirisme, dans sa version extrême, entend ainsi montrer que toute science (y compris la logique et les mathématiques) se rapporte à des faits empiriques (physiques ou psychologiques), et doit, pour cette raison, se fonder sur les méthodes des sciences empiriques.[410] Cela revient, autrement dit, à faire de toute science, y compris la logique, une science empirique. Or, ce n'est là rien de moins que l'orientation dont se prévaut le psychologisme dès lors que celui-ci rejette ou écarte la distinction entre l'apriorique et l'empirique, et revendique pour la logique un statut empirique en tant que discipline

---

[407] Husserl, *Idées I*, p. 62-63; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 131; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 19.

[408] Husserl, *Idées I*, p. 62 (trad. mod.).

[409] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 377-378.

[410] Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, p. 225-226; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 30; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20-21.

redevable à la psychologie.[411] Le psychologisme s'inscrit toujours dans la une telle optique lorsqu'il défend une conception psychologique et, donc, strictement empiriste des objets, des lois, des normes, des vérités et des méthodes de la logique.[412] C'est en ce sens que, d'un point de vue husserlien, le psychologisme est à comprendre comme une réinterprétation radicalement empiriste des présuppositions *a priori* et formelles de la logique, opérée sur la base des concepts, des lois et des méthodes de la psychologie empirique, laquelle, rappelons-le, demeure à cette époque encore largement sous l'influence de la tradition empiriste classique. C'est ce qui explique d'ailleurs pourquoi Husserl voit dans le psychologisme la forme par excellence de l'empirisme logique.[413]

Nous avons vu que peu après la parution des *Recherches logiques*, Husserl ne tarde pas à identifier le psychologisme au naturalisme en général. Or il en va de même pour l'empirisme, dans la mesure où il en vient progressivement à traiter l'empirisme et le naturalisme comme des concepts coextensifs.[414] Une telle équivalence sur le plan conceptuel s'explique d'abord par le fait que l'empirisme est, aux yeux de Husserl, indissociable d'une certaine ontologie naturaliste qui n'admet que l'existence de

---

[411] Husserl, « Über die psychologische Begründung der Logik », p. 314; la lettre de Husserl à Brentano, datée du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 38; Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 23; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 63-64; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 26; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 45, 127.

[412] Cf. par exemple, Husserl, *Prolégomènes*, p. 87-88, 137; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 377-378; Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 23, 45, 187; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 36; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 30-32, 45, 127. À ce sujet, cf. également Baker et Hacker, « Frege's Anti-Psychologism », p. 77-78.

[413] Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 26; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 63-64; Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 187.

[414] Husserl, *Idées I*, p. 62 sq.; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18-21.

réalités empiriques, de faits naturels ou de choses spatiotemporelles. Tout comme le naturalisme, qui ne reconnaît que l'existence de faits empiriques ou naturels, la philosophie empiriste délimite et réduit en effet le domaine des choses connaissables, voire existantes à ce dont seule l'expérience immédiate peut attester : les phénomènes physiques de la perception externe et les phénomènes psychologiques de la perception interne.[415] Telle est la raison pour laquelle l'équivalence entre philosophie naturaliste et philosophie empiriste s'impose chez Husserl : chacune en effet « se caractérise par le fait qu'il n'existe, selon elle, qu'un domaine de connaissance possible, lequel est justement la nature, l'unité totale de l'existence spatiotemporelle. »[416] C'est en ce sens que, pour Husserl, le naturalisme et l'empirisme représentent des concepts équivalents sur le plan ontologique.

Cette posture ontologique détermine également le sens de l'antiplatonisme qui caractérise l'empirisme et, par la suite, toute forme de naturalisme en général. Le rejet de l'apriorité et du réalisme des objets idéaux au sein de l'empirisme découle, après tout, d'une limitation de la sphère de la connaissance et de l'existence aux seuls phénomènes et faits empiriques de la physique, et notamment de la psychologie. Lorsque « l'empirisme récuse les "idées", les "essences" » ou l'ensemble des objets idéaux (logiques, mathématiques, etc.), cela tient justement à « sa restriction naturaliste et compréhensible du domaine des "choses" (*"Sachen"*) connaissables […] à la réalité effective de la nature (*Naturwirklichkeit*) ».[417] Il y a là bien entendu une position

---

[415] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 21-22.

[416] « *Die naturalistische Philosophie, gewöhnlich empiristische genannt, ist dadurch charakterisiert, daß für sie nur ein Gebiet möglicher Erkenntnis existiert, und das ist eben die Natur, die Gesamteinheit des Räumlich-zeitlichen Daseins* » (Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18). Cf. également Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 181.

[417] Husserl, *Idées I*, p. 62, 64 (trad. mod.).

ontologique qui est emblématique du naturalisme. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'à l'inverse, Husserl reconnaît dans le naturalisme, et en particulier, dans le psychologisme, un programme philosophique visant à réinterpréter toute forme d'idéalité dans une perspective *empiriste*, soit comme réalités empiriques et, par conséquent, comme faits naturels.[418] Rappelons ici, à titre d'exemple, la dépendance théorique du psychologisme sur les théories conceptualistes et nominalistes de l'empirisme britannique. En l'occurrence, le naturalisme psychologiste réitère non seulement le désaveu du platonisme et de l'apriorité, mais également le programme de naturalisation psychologiste des idéalités que l'on reconnaît à l'empirisme. Il y va donc d'une seule et même orientation philosophique pour Husserl : il s'agit, de part et d'autre, de nier l'existence et la légitimité théorique des objets idéaux ou *a priori*, et ce, dans une perspective qui implique soit leur réduction à des faits ou à des entités empiriques (en particulier psychologiques), soit tout simplement leur élimination ontologique. De telles idéalités, affirme-t-on, ne peuvent après tout représenter

> qu'une « extravagance idéologique », une « régression à la scolastique » ou à ces sortes de « constructions spéculatives *a priori* » par lesquelles l'idéalisme allemand de la première moitié du XIXe siècle, lui-même étranger aux sciences de la nature, a tellement entravé la science authentique.[419]

Nous pouvons enfin identifier le naturalisme et l'empirisme du point de vue des principes théoriques et méthodologiques. Rappelons en effet que, selon Husserl, l'empirisme ne reconnaît, à proprement parler, que les sciences empiriques, c'est-à-

---

[418] Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 21-22; Husserl, *Natur und Geist 1919*, p. 10-11.

[419] Husserl, *Idées I*, p. 64. Cf. également Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 128; Husserl, « Über Ursprung », p. 131.

dire les « sciences de l'expérience ».[420] Tel est justement le principe directeur de tout naturalisme qui n'accorde « de validité intrinsèque qu'à la science empirique (*Erfahrungswissenschaft*) ».[421] Or, c'est sur le fond d'un tel principe que se justifient, dans les deux cas, la répudiation de l'idée même d'une science apriorique ou idéale et, corrélativement, l'empiricisation ou la naturalisation de la logique et des mathématiques à tous les niveaux. Un tel programme s'appuie naturellement sur la thèse que « [t]oute science n'aurait affaire qu'à la réalité effective réale (*realen Wirklichkeit*), celle qui tombe sous l'expérience (*erfahrbaren*) ».[422] Car en admettant que seules les réalités naturelles de la physique et de la psychologie puissent être dites existantes et connaissables, l'empirisme et le naturalisme rejettent non seulement l'existence d'idéalités ou d'objets *a priori*, mais également la possibilité et la cohérence même d'une discipline proprement apriorique et idéale.[423] C'est précisément en ce sens que le psychologisme se veut une théorie empiriste ou, ce qui revient au même pour Husserl, une position naturaliste.

2.4 Conclusion

Ainsi faut-il voir dans la question du psychologisme logique le terrain sur lequel s'engage initialement la réflexion husserlienne sur le concept de naturalisme. Le psychologisme logique, rappelons-le, représente pour Husserl un programme dont l'objectif ou la conséquence est de réduire ou de subordonner la logique à la

---

[420] Husserl, *Idées I*, p. 64.

[421] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 21 (trad. mod.). Cf. également Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20.

[422] Husserl, *Idées I*, p. 64 (trad. mod.).

[423] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 217-218.

psychologie empirique. Cela revient à interpréter notamment les objets ou les concepts (y compris la signification, la vérité et les modalités logico-aléthiques), les lois, la normativité, l'évidence et les méthodes de la logique dans le sens de la psychologie empirique. En cela, le psychologisme logique repose plus généralement sur une critique du réalisme, et en particulier, du platonisme logique. À cet égard, la position psychologiste en logique tend à s'inscrire, d'un point de vue ontologique et conceptuel, dans la lignée des théories conceptualistes et nominalistes des objets généraux, issues de l'empirisme britannique.

Après les *Recherches logiques*, cette conception du psychologisme logique, comme nous l'avons montré, se trouve dès lors identifiée par Husserl à un programme naturaliste, et plus encore, à la forme dominante que prend le naturalisme logique, notamment au tournant du XXe siècle. L'assimilation du psychologisme logique à une forme de naturalisme s'impose avant tout en raison du statut même de la psychologie empirique qui, à partir de 1903, en vient à être définie par Husserl comme une science de la nature au même titre que la physique. De ce point de vue, la position psychologiste consiste dans une entreprise de naturalisation, au sens où il s'agit en particulier de décrire et d'expliquer l'ontologie, l'appareil conceptuel, les lois, les normes, les principes méthodologiques et les tâches de la logique dans la perspective de cette science de la nature qu'est la psychologie empirique. De ce fait, il convient de comprendre le naturalisme et, plus précisément, le psychologisme logique comme un programme philosophique empiriste. Car il y va ici d'un rejet de toute forme d'*a priori* ou d'idéalité sur le plan ontologique comme sur le plan épistémologique, de sorte que la logique ne peut se rapporter qu'à des faits empiriques ou à des réalités naturelles. Il convient alors de conclure, dans une telle perspective, que la logique trouve son fondement dans une science empirique ou, pour le dire autrement, une science de la nature, soit en l'occurrence, la psychologie empirique.

Dans le chapitre suivant, nous nous pencherons sur l'analyse husserlienne du naturalisme et, en particulier, du psychologisme dans la théorie de la connaissance. Nous verrons en particulier qu'après la parution des *Recherches logiques*, l'attention de Husserl se dirige plus particulièrement sur cette question, notamment puisqu'il y voit le point d'ancrage du psychologisme et, plus généralement, du naturalisme en logique.

CHAPITRE III

DU PSYCHOLOGISME AU NATURALISME DANS LA THÉORIE DE LA CONNAISSANCE

3.1 Introduction

Peu après la parution des *Recherches logiques*, l'analyse husserlienne du psychologisme et du naturalisme se déplace et se développe principalement sur le terrain de la théorie de la connaissance (ou de l'épistémologie).[424] Certes, il est vrai que, dès les *Prolégomènes*, Husserl attribue à la question du psychologisme logique une portée épistémologique considérable. Rappelons que le psychologisme logique se caractérise entre autres par une théorie de la connaissance logique et une théorie de la vérité. Aussi retrouve-t-on dans les *Prolégomènes* une discussion détaillée des conséquences du psychologisme logique pour la théorie de la connaissance, une discussion qui se prolonge notamment dans la seconde *Recherche logique*, à laquelle est consacré un examen critique des théories empiristes de l'abstraction sur lesquelles s'appuient les doctrines psychologistes des objets généraux.[425] Toujours est-il que,

---

[424] Pour rappel, nous employons ici les termes de « théorie de la connaissance » et d'« épistémologie » de manière interchangeable.

[425] En fait, l'un des principaux objectifs des *Prolégomènes*, comme le souligne Husserl dans la présentation de cet ouvrage, consiste à montrer « les inconvénients pour la théorie de la connaissance, et surtout les inconvénients sceptiques, qui sont nécessairement attachés à la logique psychologiste » (Husserl, « Présentation des *Recherches logiques* par l'auteur », p. 202-203).

malgré le rôle décisif qui revient à la théorie de la connaissance dans les *Recherches logiques*, l'intérêt que lui porte Husserl en lien avec la question du psychologisme tend à s'inscrire à cette époque dans une réflexion plus générale, centrée sur la logique et ses fondements.

L'intérêt croissant de Husserl pour le psychologisme épistémologique, après la parution des *Recherches logiques*, s'explique en partie par le lien étroit qui relie cette question à celle du psychologisme logique.[426] À partir de 1901-1902, Husserl tient en effet le psychologisme épistémologique – et plus précisément, l'amalgame entre élucidation épistémologique et explication psychologique – pour responsable de l'interprétation psychologiste de la logique.[427] Un tel rapprochement découle d'abord de la nature même du programme psychologiste en logique. Rappelons à cet égard que les partisans du psychologisme conçoivent la logique comme une discipline pratique dont les fondements théoriques résident avant tout dans la psychologie, et notamment la psychologie de la connaissance.[428] Or, ce programme repose sur l'idée que les objets et les lois de la logique ne sont rien d'autre que des produits ou des actes de la connaissance au sens strictement psychologique, tels que des pensées, des représentations, des jugements, des actes d'inférence, etc.[429] De ce fait, le programme psychologiste part du principe que le domaine de la logique est coextensif à celui de la

---

[426] L'importance accrue que Husserl accorde au problème du psychologisme épistémologique après les *Recherches logiques* tient également au statut particulier et problématique de la phénoménologie, notamment en ce qu'elle est identifiée à la psychologie descriptive dans l'introduction aux *Recherches logiques* (cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 263-264 [1re éd.]).

[427] Husserl, *Logik 1902/03*, p. 50; Lavigne, *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*, p. 230. Cf. également la recension de l'ouvrage de Palágyi de 1903, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 154.

[428] Husserl, *Prolégomènes*, p. 58; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 190.

[429] Husserl, *Logik 1896*, p. 25, 33-34; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 52.

connaissance, pour ensuite identifier la connaissance elle-même à une classe d'objets ou de faits exclusivement psychologiques.[430] Il faut ainsi en conclure, du point de vue psychologiste, que les fondements théoriques de la logique résident dans la psychologie de la connaissance.[431] Pour cette raison, Husserl en vient à considérer, au cours de la période de Göttingen, que le psychologisme logique tend à procéder ou à dépendre, sous une forme ou une autre, d'une position psychologiste dans le domaine de la théorie de la connaissance.[432]

La relation étroite qui existe entre ces deux positions explique, à notre avis, pourquoi, dans un premier temps, l'expression de « psychologisme » est à ce point chargée d'équivoques dans la philosophie husserlienne. De manière générale, Husserl emploie ce terme – notamment au cours des années 1900-1903 – pour caractériser indifféremment un ensemble de positions et de thèses qui relève tantôt de la logique (et des mathématiques), tantôt de la théorie de la connaissance.[433] Mais, peu après les *Recherches logiques*, il en vient progressivement à admettre et à distinguer deux acceptions fondamentales de cette expression selon le contexte (logique ou

---

[430] Husserl, *Logik 1902/03*, p. 50; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 30; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 301-302.

[431] Cf. J. N. Mohanty, « Psychologism », dans M. A. Notturno (éd.), *Perspectives on Psychologism*, Leiden : E. J. Brill, 1989, p. 1-3; D. Zahavi, *Husserl's Phenomenology*, Stanford, CA : Stanford University Press, 2003, p. 9.

[432] Cf. Husserl, *Logik 1902/03*, p. 50; la recension de l'ouvrage de Palágyi de 1903, dans *Articles sur la logique*, p. 154; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 30; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 301-302.

[433] Il faut ajouter en outre que, au cours de cette période, Husserl s'autorise à employer le terme de psychologisme pour qualifier un certain nombre de positions en éthique et dans la théorie de la valeur. Cf. par exemple, Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 281-282; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 84-90, 106.

épistémologique) et, ce faisant, deux concepts de psychologisme.[434] À partir des années 1910, la reconnaissance et la validité d'une telle distinction ne font plus aucun doute alors que Husserl emploie désormais les expressions de « psychologisme logique » et de « psychologisme épistémologique » pour désigner et délimiter les deux positions en question.[435]

Que faut-il alors entendre par « psychologisme épistémologique » ? À la suite de Stumpf, Husserl définit le psychologisme épistémologique comme un programme philosophique dont l'objectif est de fonder la théorie de la connaissance sur la psychologie empirique.[436] Il s'agit alors de « faire de la théorie de la connaissance une discipline dépendante de la psychologie, et de la concevoir comme une simple branche ou même une partie de la psychologie. »[437] Cette thèse est initialement comprise par Husserl en un sens restreint et radical : est seulement psychologiste toute théorie de la connaissance qui se fonde sur la *psychologie génétique et explicative*.[438] La position

---

[434] Cf. par exemple, la lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans *Briefwechsel II*, p. 125; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 35-36; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 105, 192-194, 221, 236.

[435] Cf. Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-25; E. Husserl, « Philosophie als strenge Wissenschaft », dans *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, p. 13; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 106; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 123-124; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 13; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 207-210, 232-235.

[436] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 9, cf. p. 6.

[437] « […] *Erkenntnistheorie von der Psychologie abhängig zu machen, sie als eine Art bloßer Abzweigung der Psychologie oder selbst als Stück der Psychologie aufzufassen* » (*ibid.*, p. 9).

[438] Cf. notamment Husserl, *Prolégomènes*, p. 95-96; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 241-243; la lettre de Husserl à Mach en date du 18 juin 1901, dans *Briefwechsel. Band VI: Philosophenbriefe*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/6, Dordrecht : Kluwer, 1994, p. 255; Husserl, *Logik 1902/03*, p. 50; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 63-64; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 35-36, 47. Sur ce point, cf. également Lavigne, *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*, p. 230-233.

husserlienne, des *Recherches logiques* jusqu'en 1903, consiste alors à identifier exclusivement le psychologisme épistémologique à un certain programme qui entend traiter et résoudre les problèmes de la théorie de la connaissance sur la base d'une explication empirique (génétique et causale) des phénomènes mentaux. En l'occurrence, le sens des questions et l'orientation méthodologique de la théorie de la connaissance peuvent être également déterminés et informés par des considérations empiriques telles que le développement cognitif, la constitution psychophysique et même l'évolution biologique des agents épistémiques.

Or, à ce stade de sa réflexion, Husserl rejette catégoriquement l'idée que la fondation de la théorie de la connaissance sur la psychologie descriptive puisse, en elle-même, constituer une forme de psychologisme épistémologique.[439] Mais force est de constater qu'à partir de 1903 et surtout dès 1906-1907, il en va tout autrement. Husserl qualifie désormais de psychologiste toute théorie de la connaissance qui s'appuie sur la psychologie empirique, quoi qu'il en soit de l'approche dont elle se réclame. De manière générale, le psychologisme épistémologique consiste dès lors à établir la théorie de la connaissance sur les principes méthodologiques, les objets, les concepts ou les présuppositions théoriques de la psychologie empirique. Dans une telle perspective, il est donc sans importance que la théorie de la connaissance se rapporte strictement à la psychologie descriptive ou à la psychologie génétique et explicative.

Pour ces raisons, il nous apparaît que le concept de psychologisme épistémologique se laisse comprendre chez Husserl selon deux principales acceptions :

---

[439] Sur cette question, cf. l'introduction de la première édition des *Recherches logiques* (Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 263).

> 1. *Psychologisme épistémologique explicatif* : la fondation de la théorie de la connaissance sur la psychologie empirique conçue uniquement comme discipline explicative ou génétique.
>
> 2. *Psychologisme épistémologique général* : la fondation de la théorie de la connaissance sur les objets, les concepts, les méthodes et les présuppositions de la psychologie empirique, quand bien même celle-ci serait strictement descriptive.

L'intérêt que nous portons ici au psychologisme, sous la forme de ces deux programmes, tient à la place de premier plan qui revient à cette question dans l'analyse husserlienne du naturalisme épistémologique. Il n'y a aucun doute que, pour Husserl, le psychologisme ne constitue rien de moins que l'expression privilégiée du naturalisme dans la théorie de la connaissance, et ce, tant dans l'histoire de la philosophie qu'à son époque.[440] Dès les leçons de 1906-1907, où Husserl aborde pour la première fois de manière explicite le thème du naturalisme dans la théorie de la connaissance, il y va justement du psychologisme épistémologique. À partir ce moment, et ce, jusque dans les années 1930, le psychologisme tend, en règle générale, à constituer le point de référence auquel se rapportent les réflexions de Husserl sur la question du naturalisme épistémologique.[441]

---

[440] Cf. notamment Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 258-259; E. Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, U. Melle (éd.), Hua XXIV, La Haye : Martinus Nijhoff, 1985, p. 400-408; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 294, 330; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-27; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.); Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 360.

[441] Il est vrai que, dans *La philosophie comme science rigoureuse*, Husserl reconnaît, outre le psychologisme épistémologique, la possibilité d'une fondation naturaliste de la théorie de la connaissance sur la physique, programme qu'il désigne par le terme de « physicisme épistémologique » (cf. Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 25; Husserl, « Philosophie als strenge Wissenschaft », p. 13). Mais, à notre connaissance, Husserl n'explicite pas en quoi consisterait un tel programme naturaliste.

Dans la présente section, nous nous proposons d'entreprendre un examen de la conception husserlienne du psychologisme et du naturalisme épistémologiques. Dans un premier temps, nous nous emploierons à présenter le psychologisme explicatif en nous penchant en particulier sur les trois enjeux épistémologiques que Husserl tend à associer à cette position, à savoir : (1) l'analyse épistémologique et la clarification des concepts ; (2) la rationalité et la justification des principes ou des jugements épistémiques ; et (3) le problème épistémologique de la connaissance empirique, et en particulier de la perception sensible. Nous montrerons ensuite qu'à partir de 1903, le concept de psychologisme épistémologique subit progressivement un élargissement chez Husserl de telle sorte qu'il désigne toute position épistémologique qui s'appuie sur la psychologie empirique. En dernier lieu, nous brosserons un portrait de la conception husserlienne du naturalisme épistémologique en insistant notamment sur la question du psychologisme épistémologique.

3.2 Le psychologisme épistémologique explicatif

Pour rappel, le psychologisme épistémologique, dans sa version radicale, consiste à affirmer que les enjeux de la théorie de la connaissance sont en fait des thèmes proprement psychogénétiques, ou du moins, des questions dont le traitement et la résolution dépendent de la psychologie explicative (ou génétique). Dans une telle perspective, l'analyse de la nature, de la validité et de l'objectivité de la connaissance implique donc nécessairement une investigation et une explication empiriques de la connaissance. De ce fait, l'adoption du point de vue psychogénétique est ici lourde de conséquences en ce qu'elle détermine le sens même du rôle, des questions et de la méthode de la théorie de la connaissance. Comme l'indique Husserl, cela signifierait, par exemple, qu'il reviendrait à la théorie de la connaissance de traiter et de résoudre des questions de ce type :

> Comment la connaissance se réalise-t-elle ? D'où provient la connaissance ? De quelles capacités psychiques ? Provient-elle des sens ou de la raison ? Est-elle imprimée en nous de l'extérieur ? Les choses envoient-elles en nous des images d'après lesquelles nous orientons nos énoncés, et toute connaissance a-t-elle son fondement ultime dans de telles représentations empiriques, notamment dans des énoncés empiriques (empirique et ce faisant = sensoriel ; car il est évident que toute sensibilité est la capacité d'être affecté par ce qui est à extérieur) ? Ou les principes de toute science sont-ils « rationnels », c'est-à-dire ont-ils leur origine dans la raison, dans l'équipement naturel originaire de l'être humain ?[442]

Comme le laisse entrevoir ce passage, il convient de situer la question du psychologisme épistémologique dans la lignée de la théorie de la connaissance moderne d'où elle tire ses origines. Car, à en croire Husserl, l'enchevêtrement des questions de l'explication psychologique et de l'élucidation épistémologique détermine et oriente le sens même de théorie de la connaissance dès les débuts de la philosophie moderne.[443] Et depuis lors, cet amalgame, soutient-il, « domine la philosophie jusqu'à ce jour. »[444] Aux yeux de Husserl, la théorie de la connaissance depuis Descartes et, plus particulièrement, depuis Locke est ainsi tributaire en général de ce type de psychologisme épistémologique, psychologisme dont la philosophie contemporaine, à

---

[442] « *Wie kommt Erkenntnis zustande? Woher stammt die Erkenntnis? Aus welchem psychischen Vermögen? Stammt sie aus den Sinnen oder aus dem Verstande? Ist sie uns von außen eingeprägt? Schicken die Dinge Bilder in uns hinein, nach denen wir unsere Aussagen orientieren, und hat alle Erkenntnis ihre letzten Gründe in solchen empirischen Vorstellungen bzw. in empirischen Aussagen? (Empirisch dabei = sinnlich; denn das ist selbstverständlich, dass die Sinnlichkeit das Vermögen der Affektion durch Äußeres ist.) Oder sind die Prinzipien aller echten Wissenschaft "rational", haben sie ihren Ursprung in dem Verstande, in der ursprünglichen Naturausstattung des Menschen?* » (Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 73).

[443] Cf. également *ibid.*, p. 63-64, 69; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 250.

[444] « […] *diese Vermengung beherrscht die Philosophie bis in unsere Tage hinein* » (Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 69).

ses yeux, serait l'héritière. Pour ces raisons, l'analyse husserlienne tend à privilégier sur cette question une perspective historique, où il s'agit avant tout de rendre compte de l'origine et du développement des diverses formulations et justifications de ce psychologisme épistémologique au sein de la philosophie moderne.

La thèse que défend Husserl à cet égard, du moins à l'époque de Göttingen, est que cette forme de psychologisme épistémologique est l'apanage tout autant de la tradition rationaliste que de celle de l'empirisme. Des deux côtés, soutient-il en effet, « on croit pouvoir comprendre la connaissance en explorant l'origine psychogénétique de la connaissance. »[445] Cela dit, Husserl précise que la démarche en question se manifeste sous différentes formes et à différents degrés au sein de ces deux traditions. Alors que, dans le rationalisme, la portée, le rôle et l'importance de l'approche psychogénétique s'avèrent relativement limités et secondaires, il en va tout autrement dans la théorie empiriste de la connaissance où elle en constitue le fondement et le principe directeur. Nous comprenons ainsi pourquoi la théorie empiriste de la connaissance – développée d'abord par Locke, et puis reprise et radicalisée notamment par Hume et par J. S. Mill – représente, aux yeux de Husserl, la version la plus radicale, cohérente et emblématique du psychologisme épistémologique.[446] C'est d'ailleurs pour ces raisons

[445] « […] *glaubt man Erkenntnis verstehen zu können, indem man dem psychogenetischen Ursprung der Erkenntnis nachgeht* » (Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 47). Cf. également Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 73; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 47; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 97; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 402.

[446] Ou plus précisément : « la théorie de la connaissance anglaise établie sur un fondement psychologique est le pire psychologisme » (E. Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », dans *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 400).

qu'à plusieurs égards, Husserl tend à identifier tout simplement le psychologisme épistémologique à l'empirisme.[447]

Si les fondements essentiels du psychologisme épistémologique résident à proprement parler dans l'empirisme anglais, il faut justement voir en Locke, selon Husserl, le véritable fondateur du point de vue psychologiste dans la théorie de la connaissance et, à ce titre, « le patriarche du psychologisme moderne. »[448] Dans l'*Essai sur l'entendement humain*, Locke développe et défend en effet pour la première fois dans l'histoire de la philosophie un programme systématique au sein duquel l'investigation proprement épistémologique de la connaissance s'appuie sur la psychologie et ses méthodes empiriques.[449] Cette œuvre qui est au fondement même de la théorie de la connaissance et de la psychologie modernes, est en ce sens « l'ouvrage fondamental (*Grundwerk*) du psychologisme épistémologique (*erkenntnistheoretischen*) ».[450] S'il revient donc à Locke le mérite d'avoir fait de la théorie de la connaissance une discipline philosophique de plein droit et à part entière, celle-ci prend en même temps la forme d'une psychologie de la connaissance qui, notamment sur la base d'une explication psychogénétique, entend « donner une élucidation du sens et de

---

[447] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 126; la lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 124-125; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 246, 286.

[448] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 250. Cf. aussi Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 8-9; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung1905*, p. 35-36; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 250; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 7; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 246, 286.

[449] Cf. par exemple, Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 9; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 7; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 246, 286, 340; E. Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », dans *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, p. 139.

[450] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 105 (trad. mod.).

l'accomplissement de la connaissance (*eine Aufklärung über Sinn und Leistung der Erkenntnis geben*) ».[451] Ainsi faut-il comprendre que la théorie lockéenne de la connaissance se veut *à la fois* une entreprise de clarification conceptuelle ou épistémologique *et* une explication psychogénétique de la connaissance. C'est pourquoi, selon Husserl,

> on [y] remarque partout le mélange des deux couches essentiellement différentes de problème : d'un côté, les problèmes psychogénétiques, orientés sur le développement psychologique et biologique des différentes fonctions psychiques de l'homme et de l'animal, et plus précisément des fonctions intellectuelles ; de l'autre côté, les problèmes relevant de la théorie de la connaissance, dirigés sur les concepts fondamentaux de la théorie de la science ou bien destinés à rendre compréhensible la validité objective de la connaissance et du sens de l'objectivité prescrit par l'essence de la connaissance.[452]

Comme nous l'avons déjà souligné, l'importance que revêt ce type de psychologisme épistémologique pour Husserl tient en particulier à l'influence décisive qu'il exerce alors sur le développement ultérieur de la théorie de la connaissance. « À partir de ce moment, soutient-il en effet, le mélange des questions d'origine psychologique et d'origine épistémologique demeure dominant, tout particulièrement dans la philosophie empiriste rattachée à Locke. »[453] L'emprise de ce psychologisme se

---

[451] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 286 (notre trad.); cf. également Husserl, *Logik 1902/03*, p. 16.

[452] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 250; cf. également Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36. Dans un texte de 1923, Husserl explique que l'originalité de l'approche de Locke tient à ce qu'il ait introduit, sous l'influence de la biologie, la perspective développementale et génétique dans la psychologie et, ce faisant, dans la théorie de la connaissance (cf. Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 345).

[453] « *Die Vermengung psychologischer und erkenntnistheoretischer Ursprungsfragen bleibt von da an herrschend, ganz besonders in der empiristischen, sich an Locke anschließenden Philosophie* » (Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 72).

renforce et s'étend notamment grâce aux théories de la connaissance de Hume et de J. S. Mill, lesquels, rappelons-le, représentent, pour Husserl, les penseurs dominants de la seconde moitié du XIXe siècle.[454] Puis, au tournant du XXe siècle, la mainmise de ce programme psychologiste persiste à s'exercer au sein de la philosophie contemporaine. C'est pourquoi Husserl dira en 1916 que « ce psychologisme est encore à ce jour dominant dans le monde (bien que sous différentes formes, et même parmi celles où ne s'excluent pas des attaques violentes sur ce que l'on aime alors appeler "psychologisme"). »[455]

3.2.1 Sur la clarification et l'analyse épistémologique des concepts

L'approche psychogénétique, selon Husserl, tend d'abord à jouer un rôle privilégié au sein de la théorie psychologiste de la connaissance dans l'analyse de la signification et de la validité épistémique des concepts et du contenu de la connaissance en général.[456] Toute entreprise d'élucidation conceptuelle et épistémologique doit, de ce point de vue, nécessairement tenir compte des circonstances empiriques en vertu desquelles les

---

[454] *Ibid.*; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 123; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 154-155. Dans les *Recherches logiques*, par exemple, Husserl insiste sur l'emprise considérable du psychologisme de Hume sur les théories contemporaines de la connaissance : « La philosophie de Hume, avec sa richesse en analyses psychologiques générales comme avec l'usage universel qu'il fait du *psychologisme en guise de théorie de la connaissance*, correspond trop aux tendances dominantes de notre époque pour ne pas avoir eu une action très vivante. On peut même dire que Hume n'a jamais exercé une plus forte influence qu'aujourd'hui et, si l'on tient compte du nombre considérable de penseurs qui subissent cette influence, il est permis de parler en quelque sorte de "humiens modernes" » (Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 241 [nous soulignons]).

[455] « […] *dieser Psychologismus ist noch bis zum heutigen Tag in der Welt vorherrschend (obschon in verschiedenen Gestaltungen, selbst solchen, die heftige Angriffe gegen das, was man Psychologismus dann zu nennen beliebt, nicht ausschließen)* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 286). Cf. également Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 36-37; Husserl, « Über Ursprung », p. 131-132.

[456] Cf. par exemple, Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 139-140, 249; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 35-36; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 36-37.

concepts (ou le contenu de la connaissance) se forment et font l'objet d'une croyance prétendant à la validité au sein même de l'expérience. Il s'agit alors d'expliquer les causes, les conditions et le développement empiriques (biologique, physiologique, psychologique, etc.) des phénomènes mentaux, et en particulier, des états cognitifs impliqués dans la formation, l'appréhension et l'application des concepts en question. L'explication génétique des phénomènes mentaux doit ensuite informer la clarification du sens et l'analyse de la validité des concepts à l'œuvre dans la connaissance. Il y a là, selon Husserl, une démarche psychologiste qui caractérise la plupart des théories modernes de la connaissance, et dans laquelle se confond, d'une part, une explication psychologique (voire psychophysique et biologique) des phénomènes mentaux, et de l'autre, une analyse conceptuelle fondée sur l'élucidation logique et épistémologique du contenu et du sens de la pensée.[457]

Force est de constater que l'approche psychogénétique constitue le fondement de certaines thèses épistémologiques que nous avons jusqu'ici associées au psychologisme logique. Rappelons, par exemple, que certains partisans du psychologisme en logique font valoir que l'élucidation épistémologique du concept de nécessité (au sens à la fois logique et aléthique) doit reposer sur une explication psychologique, où il convient de déterminer les conditions génétiques (associatives ou causales) en vertu desquelles un jugement apparaît comme nécessairement vrai et valide.[458] Il en va de même pour le concept d'évidence qui, en tant que critère de justification épistémique, est réduit au sein du psychologisme à une fonction

---

[457] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 139-140.

[458] Husserl, *Prolégomènes*, p. 88-93, 118-121, 200, 222-223; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 248-250, 386-388; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 93-94.

psychologique, dont on doit alors expliquer la genèse psychologique.[459] Partant du principe que l'évidence est une propriété psychologique de certains jugements, la détermination et l'évaluation de l'évidence (ou de la justification) d'un jugement reviendrait notamment à en expliquer les conditions de réalisation empirique. Or si, de manière générale, la théorie de la connaissance et la psychologie génétique vont ici de pair, c'est que les concepts épistémologiques et logiques tels que « vérité », « évidence » (et, donc, « justification »), « validité », « nécessité », etc. sont identifiés pour l'essentiel à des concepts et à des propriétés psychologiques. C'est pourquoi, de ce point de vue, l'analyse du sens et de la validité épistémiques des concepts en question est indissociablement liée à une explication des conditions génétiques qui les rendent possibles sur les plans psychologique et empirique.

Or, il n'en va pas autrement de la clarification épistémologique de concepts logiques tels que « signification », « concept » et « proposition », où le psychologisme logique confère au point de vue psychogénétique une place de premier plan. L'approche en question intervient d'abord au sein de certaines théories psychologistes de la signification en vue d'expliquer la formation et la compréhension du sens des énoncés. Il s'agit d'expliquer plus précisément comment un contenu mental (une image, en particulier) peut s'associer à un mot ou à une expression et, par là même, se rapporter à un objet ou à un état de choses.[460] L'analyse épistémologique du concept de signification doit alors rendre compte des mécanismes et des dispositions psychologiques (inconscients, associatifs, reproductifs, etc.) en vertu desquels une signification est conférée à un mot ou à un énoncé en présence ou en l'absence d'un

---

[459] Husserl, *Prolégomènes*, p. 62-63, 92-93, 96-99, 115-116, 199-201; la recension de l'ouvrage de Kries, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 303-309; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 84; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 323-324.

[460] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 70-73; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 75-80.

contenu mental. Et il en va de même pour les concepts de « concept » et de « proposition ». Car dès lors que, dans le psychologisme logique, l'on identifie les concepts et les propositions à des entités strictement psychologiques, il appartient alors à la théorie de la connaissance logique d'élucider le sens de ces concepts à partir d'une explication psychologique.[461] Somme toute, cela revient à accorder à la psychologie génétique (par l'entremise de l'analyse conceptuelle et épistémologique) un rôle essentiel dans la fondation de la logique.

Si nous avons jusqu'ici insisté avant tout sur la relation entre l'explication psychogénétique et la clarification des concepts logiques, il convient de rappeler que, dans l'optique de ce psychologisme explicatif, une telle approche doit valoir *a fortiori* pour tout concept épistémique en général. Sur ce point, Husserl montre que ce type d'analyse psychologiste caractérise en général la philosophie moderne depuis Descartes. Elle se décline alors selon deux principales orientations. Dans le rationalisme et la philosophie kantienne, une telle approche intervient principalement dans l'analyse et l'explication de l'apriorité de certains concepts, alors que, dans l'empirisme, elle se trouve au fondement de la théorie de l'abstraction que défendent ses représentants. Si l'on en croit Husserl, ces traditions philosophiques, sous une forme ou une autre, s'appuient non seulement sur une interprétation psychologiste des concepts, mais également sur une approche méthodologique qui reconnaît dans l'explication psychogénétique une condition nécessaire à l'élucidation de la nature même de ces concepts. À cet égard, nous pourrions affirmer avec Frege que, dans un cas comme dans l'autre,

> [o]n semble croire que les concepts poussent (*entstehen*) dans l'âme individuelle comme les feuilles poussent aux arbres, et on pense

[461] Husserl, *Logik 1902/03*, p. 82-83.

> connaître leur essence en examinant leur genèse et en cherchant à expliquer leur être par des voies psychologiques à partir de la nature de l'âme humaine.[462]

Dans ce qui suit, nous examinerons plus en détail l'analyse que propose Husserl du rôle et de la place qui reviennent au point de vue psychogénétique dans l'analyse conceptuelle dans les traditions rationaliste (ou aprioriste) et empiriste.

3.2.1.1 Le rationalisme et la philosophie kantienne

Comme nous l'avons souligné, le recours à l'explication psychologique dans la tradition rationaliste jouerait en particulier un rôle décisif dans l'analyse épistémologique des concepts *a priori* (logiques, mathématiques, métaphysiques, etc.). Husserl discerne en effet au sein du rationalisme une certaine tendance à traiter de la question du caractère et de la validité *a priori* de tels concepts (et de la connaissance en général) sur la base de cette théorie psychologiste et anthropologiste qu'est l'innéisme. Plus précisément, l'apriorité et la validité épistémique (nécessaire et universelle) des concepts en question tiendraient à leur innéité, c'est-à-dire à ce qu'ils constituaient des propriétés inhérentes à l'esprit humain, qui lui appartiendraient donc indépendamment de toute sensibilité ou représentation sensorielle.[463] Or, de ce point de vue, si de tels concepts ne trouvent ni leur origine ni leur justification dans l'expérience, il faut dès lors en conclure qu'ils appartiennent à l'organisation même de l'esprit humain, et plus généralement, « à l'héritage originaire de la nature humaine (*dem ursprünglichen Erbteil der menschlichen Natur*) ».[464] C'est en ce sens

---

[462] Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, p. 120 (trad. mod.).

[463] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 74.

[464] *Ibid.* (notre trad.).

que, pour Husserl, l'innéisme, en tant que théorie psychogénétique, sert de fondement à la justification épistémologique de l'apriorité et de la connaissance conceptuelles au sein du rationalisme.

Ce type de théorie psychologiste s'esquisse d'abord dans la théorie cartésienne des idées innées, théorie dans laquelle « [l]e terme "innées", comme le précise Husserl, laisse entendre après tout un caractère psychogénétique. »[465] S'il est vrai que la théorie cartésienne des idées innées se propose de faire la lumière sur le statut et la validité *a priori* de certains concepts (logiques, mathématiques, métaphysiques, etc.), il n'en reste pas moins, comme le souligne Husserl, que la justification épistémologique de l'*a priori* conceptuel procède notamment d'une explication psychogénétique, anthropologique et théologique. Ainsi, Descartes entendrait rendre compte non seulement de l'origine, mais aussi, dans une certaine mesure, de la dimension épistémologique de ces idées par le fait qu'elles auraient été transmises et « gravées » (*eingeprägt*) par Dieu dans l'âme humaine.[466] Il s'agit à cet égard d'un psychologisme particulier, d'un psychologisme que Husserl qualifiera de « théologique » ou de « métaphysique » à partir des années 1910, dans la mesure où l'analyse de l'innéité et, donc, de l'apriorité repose sur une explication autant théologique que psychogénétique (ou anthropologique).[467] Cela dit, Husserl tend à reconnaître que, dans la philosophie cartésienne, « le passage au psychogénétique a davantage le caractère d'un

---

[465] « *Das Wort* "*angeboren*" *deutet ja einen psychogenetischen Charakter an* » (*ibid.*, p. 70). Cf. également Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 250.

[466] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 70-71; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 343; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 122-123.

[467] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 316, 343-360; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 122-123.

déraillement malheureux »[468] que d'une prise de position délibérée et résolue en faveur du psychologisme. Quoiqu'il faille donc se garder d'identifier sans équivoque la théorie de la connaissance cartésienne à un tel psychologisme, Husserl voit malgré tout en Descartes « l'ancêtre du psychologisme (*der Urvater des Psychologismus*) » en ce qu'il a rendu possible notamment la théorie de la connaissance de Locke.[469]

L'intérêt de la position cartésienne, aux yeux de Husserl tient en outre à ce que l'influence de son psychologisme se fait sentir sur l'ensemble de la philosophie rationaliste jusqu'à Kant.[470] La théorie de la connaissance de Kant peut elle-même, dans une certaine mesure, être considérée comme un prolongement de cette tradition rationaliste qui situe l'origine des concepts et de la connaissance *a priori* dans des facultés innées.[471] Pour Husserl, le concept d'*a priori* chez Kant, comme dans la tradition rationaliste, est à comprendre en un sens psychologiste, ou un sens qui « n'a, en définitive, que la signification d'un fait anthropologique universel. »[472] Certes, il est vrai que Kant caractérise l'*a priori* par les « signes » (*« Kennzeichen »*) de la nécessité et de l'universalité, mais toujours est-il, selon l'interprétation défendue par Husserl,

---

[468] « […] *der Übergang in das Psychogenetische mehr den Charakter einer unglückseligen Entgleisung* » (Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 72).

[469] Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 338 (notre trad.).

[470] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 316. Il convient de noter que Husserl tend à situer Kant dans la tradition rationaliste (cf. par exemple, Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 356, 402; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 261; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 112).

[471] Cf. Husserl, *Prolégomènes*, p. 104; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 469-470. Sur la relation entre l'innéité et l'apriorité chez Kant en lien avec l'interprétation husserlienne, cf. D. Pradelle, *Par-delà la révolution copernicienne. Sujet transcendantal et facultés chez Kant et Husserl*, Paris : PUF, 2012, p. 114-121.

[472] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 284. Cf. également Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 402-403. Sur l'analyse et la critique husserliennes du concept de l'*a priori* chez Kant, cf. l'excellent ouvrage d'Iso Kern, *Husserl und Kant*, p. 55-67.

qu'ils n'ont justement qu'une validité spécifiquement humaine, en ce qu'« ils sont liés à la particularité d'une subjectivité factuelle, selon la nature de la subjectivité humaine. »[473] Les traits caractéristiques de l'*a priori* sont ainsi déterminés chez Kant, comme dans l'innéisme, par leur origine dans l'esprit humain, et plus précisément, l'indépendance qui leur revient vis-à-vis de tout ce qui est sensible et issu de l'extérieur de l'esprit.[474] De ce point de vue, le sens de l'apriorité conceptuelle (par exemple, de la logique, de l'arithmétique et de la géométrie) ne renvoie donc à rien d'autre que ce qui est inhérent aux facultés de l'esprit humain, indépendamment de toute expérience sensible.[475] Pour ces raisons, Kant ne parviendrait donc pas, selon Husserl, à se libérer de l'emprise du psychologisme épistémologique :

> Le psychologisme, dont ni le rationalisme, ni <l'>empirisme n'ont pu se libérer malgré la différence de leur réponse à la question des origines, continue de vivre chez Kant […]. On ne pas peut faire passer les facultés de la connaissance, desquelles Kant dérive les concepts géométriques et catégoriaux, pour de simples *façons de parler*, sinon les exposés de Kant deviennent tout à fait inintelligibles.[476]

Comme chez Descartes, Husserl se refuse toutefois de reconnaître dans la philosophie kantienne une position fondamentalement et sciemment psychologiste. Les aspects psychogénétiques de la philosophie kantienne sont à cet égard moins l'expression

---

[473] « […] *sie sind gebunden an die Eigenart einer faktischen Subjektivität, nach Art der menschlichen* » (Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 403).

[474] *Ibid.*, p. 402.

[475] *Ibid.*, p. 354-355, 379.

[476] « *Der Psychologismus, von dem sich bei aller Verschiedenheit in der Beantwortung der Ursprungsfragen weder der Rationalismus noch <der> Empirismus hatte befreien können, lebt auch in Kant fort* [...]. *Man kann nicht die Erkenntnisvermögen, aus denen Kant geometrische und kategoriale Begriffe und Grundsatze entquillen läßt, als bloße* façons de parler *hinstellen, da sonst Kants Darstellungen ganz unverständlich werden* » (*ibid.*, p. 402).

d'une position de principe que le résultat de confusions et d'obstacles conceptuels.[477] Husserl affirme à cet effet que ce n'est qu'avec Kant que la philosophie moderne parvient à établir une distinction véritablement claire entre les modes d'investigation psychologique et épistémologique.[478] Et quoique, selon lui, la doctrine kantienne des formes de la sensibilité et de l'entendement soit tributaire d'une « psychologie transcendantale », il admet cependant que le projet épistémologique de Kant s'oppose catégoriquement à une fondation de la théorie de la connaissance sur la psychologie empirique.[479] C'est dans cet ordre d'idées, à en croire Husserl, que Kant dénonce les erreurs du psychologisme de l'empirisme anglais, erreurs qu'il attribue, plus précisément, à l'empiétement de la psychologie génétique sur la théorie de la connaissance.[480] Si, donc, Husserl soutient qu'une certaine forme de psychologisme est à l'œuvre dans la théorie kantienne de la connaissance, il voit y en même temps un projet philosophique qui tente par là même de dépasser l'approche psychogénétique à l'œuvre dans « la théorie des facultés innées de connaissance ».[481] C'est ce que fait valoir par ailleurs Husserl dès les *Prolégomènes* :

> Il est bien connu que la théorie de la connaissance de Kant, par certains côtés, s'efforce de dépasser ce psychologisme des facultés de l'âme

---

[477] Dans une telle optique, soulignons, par exemple, que Kant est on ne peut plus clair que l'investigation épistémologique des conditions de possibilité de l'expérience traite non pas « de l'origine (*Entstehen*) de l'expérience, mais de son contenu (*von dem, was in ihr liegt*) » (E. Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future*, 2e éd., trad. L. Guillermit, Paris : Vrin, 2001, p. 73). « La première question, poursuit-il, relève de la psychologie empirique et, même là, on ne pourrait jamais la traiter correctement sans s'attaquer à la seconde qui relève de la critique de la connaissance et spécialement de l'entendement » (*ibid.*).

[478] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 73.

[479] Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 354, 379; Husserl, *Prolégomènes*, p. 137-138.

[480] Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 356.

[481] Husserl, *Prolégomènes*, p. 104.

> (*Seelenvermögen*) en tant que sources de la connaissance, et qu'elle le dépasse (*hinausreichen*) effectivement. Il nous suffit ici qu'elle ait aussi des aspects qui relèvent du psychologisme, ce qui n'exclut naturellement pas une vive polémique contre d'autres formes d'une fondation psychologiste de la connaissance.[482]

Partant de ce fait, Husserl reconnaît une tension semblable dans le néokantisme. Dans la première édition des *Prolégomènes*, il affirme, par exemple, qu'« une bonne partie des néokantiens (*Neukantianer*) appartiennent à la sphère de la théorie psychologiste de la connaissance ».[483] À cet égard, Husserl soutient que plusieurs néokantiens (dont notamment Lange et Liebmann) chercheraient, dans la lignée de Kant, à fonder la théorie de la connaissance sur une psychologie transcendantale, et par conséquent, sur une doctrine des facultés innées de la connaissance.[484] En ce sens, les néokantiens, affirmera Husserl en 1915, « ont été eux-mêmes incapables d'effectuer la séparation radicale et requise avec tout psychologisme »[485], et notamment, semblerait-il, avec le point de vue psychogénétique auquel se rattache la doctrine kantienne des facultés de la connaissance. Et pourtant, selon Husserl, plusieurs néokantiens, à l'instar de Kant, luttent contre le psychologisme épistémologique et, plus généralement, contre

---

[482] *Ibid.*, p. 104, n. 2 (trad. mod.).

[483] *Ibid.*, p. 104. En réponse à la critique que lui adresse P. Natorp en lien avec cette lecture de Kant et du néokantisme, Husserl réitère en 1901 cette interprétation psychologiste du néokantisme (cf. P. Natorp, « Sur la question de la méthode logique en rapport aux "Prolégomènes à la logique pure" d'Ed. Husserl », trad. R. Brisart, *Recherches husserliennes*, vol. 13, 2000, p. 14; la lettre de Husserl à Natorp en date du 7 septembre 1901, dans *Briefwechsel V*, p. 84).

[484] Husserl, *Prolégomènes*, p. 104. Ce passage des *Prolégomènes*, selon I. Kern, vise également H. Rickert (cf. *Husserl und Kant*, p. 376-377).

[485] « […] *sie selbst die geforderte radikale Loslösung von allem Psychologismus nicht zu vollziehen vermochten* » (Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 402).

l'ingérence de toute psychologie empirique dans la théorie de la connaissance.[486] Or, cette critique du psychologisme chez les néokantiens « ne les empêche pas néanmoins de tomber dans des mythologies constructives à propos de facultés ».[487] Reste que, ici comme chez Kant, l'approche psychogénétique et le psychologisme impliqués dans l'hypothèse des facultés de la connaissance et, donc, dans la théorie de la formation des concepts découlent, semble-t-il, moins d'une prise position de principe ou d'un programme systématique que d'une confusion conceptuelle et, par la même occasion, d'une absence de radicalité ou de cohérence.

En résumé, si, aux yeux de Husserl, les théories rationalistes ou criticistes de la connaissance s'appuient sur une certaine conception psychogénétique de la clarification des concepts et de la connaissance *a priori*, il se refuse toutefois de les identifier sans équivoque au psychologisme épistémologique. Il n'y a en effet chez Descartes ou Kant, par exemple, aucune intention de fonder la théorie de la connaissance sur la psychologie empirique.[488] Et en l'occurrence, la démarche psychogénétique à l'œuvre dans leurs analyses épistémologiques s'inscrit davantage dans une conception métaphysique ou théologique de la connaissance, comme en témoignent, par exemple, la doctrine cartésienne des idées innées et la théorie kantienne des facultés. C'est pourquoi Husserl tend à voir dans de telles théories des « constructions psychologico-métaphysiques » plutôt que l'expression d'un psychologisme de principe qui chercherait à s'articuler sur la psychologie empirique, et plus particulièrement sur une investigation psychogénétique de la connaissance

---

[486] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 245; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 7.

[487] « […] *aber das hindert nicht, dass sie in konstruktive Vermögensmythologien hineingeraten* » (Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 7).

[488] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 72-73.

conforme à celle-ci.[489] Cela dit, il reste que, pour Husserl, Descartes et Kant conçoivent les concepts, la connaissance et les vérités *a priori* comme des propriétés innées de l'esprit humain, de sorte qu'ils ne peuvent faire autrement que de s'appuyer sur une démarche psychogénétique pour en analyser l'origine et la teneur épistémologiques.

3.2.1.2 L'empirisme

Sur ce point, l'empirisme se distingue du rationalisme et du criticisme quant à la fonction et à la portée qu'il accorde à l'approche psychogénétique, de même qu'au rôle qu'il confère à la psychologie empirique au sein de la théorie de la connaissance. Par contraste avec Descartes et Kant, Locke et ses héritiers inscrivent l'approche psychogénétique au cœur même de leur programme épistémologique. En admettant, contre le rationalisme et l'apriorisme, que toute connaissance et tout concept naissent de l'expérience, l'empirisme reconnaît alors à l'explication psychogénétique un rôle crucial dans la théorie de la connaissance.[490] Il lui incombe alors non seulement d'élucider et d'expliquer la genèse et le sens des concepts comme de la connaissance en général, mais également de décrire et d'expliquer les opérations de l'esprit qui sont par là même impliquées dans leur effectuation et leur formation. De ce point de vue, il revient à la théorie de connaissance d'analyser les divers états mentaux ainsi que leurs relations dans une perspective psychogénétique. Pour ces raisons, la théorie de la connaissance devient, au sein de l'empirisme, intimement liée à la psychologie empirique. L'empirisme, comme le fait valoir Husserl, établit alors « un psychologisme d'un nouveau type, qui se caractérise ainsi par le fait de fonder l'épistémologie sur la psychologie empirique, là où elle n'est pas tout simplement dissoute dans une

---

[489] Cf. par exemple, Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 316, 360; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 401-402.

[490] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 71-72.

psychologie de la connaissance. »[491] En réaction contre le psychologisme théologique ou métaphysique de Descartes et de la tradition rationaliste, Locke introduit et développe ainsi un nouveau de type de psychologisme épistémologique, qu'il convient, selon Husserl, de qualifier d'« empiriste » et de « naturaliste ».[492]

Notons que la démarche psychogénétique joue en particulier un rôle de premier plan au sein des théories de l'abstraction par lesquelles l'empirisme entend rendre compte de l'origine des concepts et des représentations générales (ou conceptuelles). À partir de Locke, la philosophie empiriste vise en effet à expliquer comment, au moyen de l'abstraction, l'esprit en vient à former des concepts ou des représentations générales, et ce, sans que soit requise ou admise l'existence réelle d'universaux ou d'objets généraux.[493] Au sein de la théorie conceptualiste de Locke, l'abstraction sert de fondement à la constitution d'idées générales abstraites ou de représentations proprement générales, alors que, dans les théories nominalistes de Berkeley, de Hume et de Mill, elle a plutôt pour tâche d'expliquer comment une idée particulière peut, en elle-même, représenter une classe de particuliers semblables et, par là même, acquérir une fonction de généralité de par son association à un nom général. Ce que l'empirisme décrit et explique alors sous le nom d'abstraction désigne d'abord cette opération mentale par laquelle l'esprit parvient à diriger son attention sur un attribut et à le distinguer de l'objet dont il fait partie.[494] Mais la notion d'abstraction renvoie en outre

---

[491] « […] *charakterisiert er selbst sich als Psychologismus eines neuen Typus, der sich damit bezeichnet, dass die Erkenntnistheorie auf die empirische Psychologie gegründet, wo nicht gar in Psychologie der Erkenntnis aufgelöst wird* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 317-318).

[492] *Ibid.*, p. 317-318, 360; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 109; E. Husserl, *De la synthèse passive. Logique transcendantale et constitutions originaires*, trad. B. Bégout et J. Kessler, Grenoble : Jérôme Millon, 1998, p. 47; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 122-123.

[493] Rollinger, *Meinong and Husserl on Abstraction and Universals*, p. 103.

[494] Nous devons, à vrai dire, distinguer deux conceptions de l'abstraction au sein de l'empirisme. Alors que, pour Locke, l'abstraction représente une faculté par laquelle l'esprit isole et sépare un attribut de

au processus empirique et psychologique par lequel se forment les concepts (ou les représentations générales) sur la base de ces particuliers. De ce fait, le concept d'abstraction au sein de l'empirisme représente, pour reprendre les mots de Husserl, le produit d'une articulation, voire d'une confusion entre « le problème de l'abstraction au sens d'une concentration de l'attention (*Hervorhebung*) faisant ressortir [d]es "contenus abstraits" […] avec le problème de l'abstraction au sens de la formation des concepts. »[495] Pour cette raison, la doctrine empiriste de l'abstraction se présente à la fois comme une entreprise d'explication psychogénétique et une méthode d'analyse conceptuelle et épistémologique :

> La « théorie de l'abstraction » empiriste, remarque en effet Husserl, pâtit […] de la confusion existant entre deux intérêts scientifiques essentiellement différents, dont l'un concerne *l'explication* (Erklärung) psychologique des *vécus*, et l'autre *l'élucidation* (Aufklärung) « logique » de leur *contenu* de pensée ou *sens*, et la critique de leur fonction de connaissance possible.[496]

À cet égard, la théorie empiriste de la connaissance s'appuie sur une approche psychogénétique lorsqu'il s'agit d'expliquer en particulier les relations et les conditions empiriques des états mentaux impliqués dans le processus d'abstraction et de formation des concepts.[497] La question de l'analyse et de la formation des concepts dans l'empirisme se révèle dès lors indissociable de considérations et de théories

---

l'objet auquel il appartient, elle est, en revanche, chez Berkeley, Hume et Mill, un acte dans lequel l'esprit, d'une part, porte une attention ou un intérêt exclusif sur un aspect de l'objet et, de l'autre, fait abstraction des autres caractéristiques de l'objet. À ce sujet, cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 148-149, 160, 177-179, 218.

[495] *Ibid.*, p. 249.

[496] *Ibid.*, p. 140 (souligné dans le texte).

[497] *Ibid.*, p. 140-141, 249; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 71-72. Cf. également Mohanty, *Edmund Husserl's Theory of Meaning*, p. 26.

psychogénétiques portant, par exemple, sur les représentations, l'attention, bref, les conditions empiriques et psychologiques associées au processus l'abstraction. C'est en particulier le cas de Hume et de Mill qui cherchent tous deux à rendre compte de la fonction de généralité des idées ou des signes sur la base d'une explication psychogénétique qui dépend, à son tour, d'analyses ou d'hypothèses portant sur la mémoire, les lois d'association, l'habitude, des mécanismes causaux, des dispositions inconscientes, etc.[498] Leurs théories représentent en ce sens les formes par excellence de cette approche empiriste consistant à expliquer comment, d'un point de vue empirique et psychologique, quelque chose qui tient lieu de généralité ou de conceptualité se constitue sur la base de représentations de particuliers.[499]

À en croire Husserl, cette approche prévaut non seulement dans la théorie de la connaissance de l'empirisme classique, mais également au sein de la philosophie contemporaine de son époque. L'orientation psychogénétique des contemporains de Husserl ne serait en fait rien d'autre que le prolongement et la radicalisation du programme épistémologique initié par Locke, Hume et Mill.[500] Tel est le constat qu'il dresse notamment en 1911 dans la *Philosophie comme science rigoureuse* :

> Depuis Locke et actuellement encore on confond deux sortes de conviction : celle qu'on tire de l'histoire du développement de la conscience empirique (*Entwicklungsgeschichte des empirischen Bewußtseins*) (qui présuppose donc déjà la psychologie) et qui veut que toute représentation conceptuelle « provienne » (*« stammen »*) d'expériences antérieures, et celle, tout autre, selon laquelle tout

[498] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 160-163, 167-168, 170-172, 216-225.

[499] *Ibid.*, p. 170-171, 175.

[500] Cf. *Ibid.*, p. 170-171, 241-242, 250; les recensions des ouvrages de Gomperz et de Jerusalem, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 283, 291-293, 296-297.

> concept tirerait de l'expérience le fondement de la légitimité (*Rechtsgrund*) de son éventuel emploi […].[501]

Voilà donc l'un des legs fondamentaux de l'empirisme à la postérité philosophique. En situant l'origine et la validité de toute connaissance dans l'expérience, le programme empiriste se voit ainsi contraint d'analyser la genèse de la conceptualité ou de la généralité en un sens radicalement empirique et psychologiste. D'où le rôle essentiel qui revient ici à la théorie de l'abstraction. Ce processus permet en effet d'expliquer comment, sur la base de conditions empiriques et psychologiques, des représentations conceptuelles ou, du moins, une fonction de généralité peuvent se constituer au sein de la vie mentale. Mais dès lors, la solution empiriste au problème proprement épistémologique de l'élucidation et de la formation des concepts implique la nécessité de passer par une théorie psychogénétique de la connaissance.

3.2.2 Le fondement des principes et des jugements épistémiques

Le psychologisme épistémologique, du moins au sens restreint que nous lui donnons jusqu'à maintenant, prétend non seulement élucider la nature et l'origine des concepts, mais également apporter une solution au problème du fondement de la rationalité et de la justification épistémiques. Il y a un sens à dire que ces deux questions sont liées, car nous pourrions affirmer que c'est sur la base d'une compréhension épistémologique de nos concepts que nous pouvons ensuite déterminer la nature et la validité de nos principes et de nos jugements épistémiques.[502] Une fois de plus, l'analyse husserlienne consiste ici à se pencher sur la place que ce type d'explication psychologiste occupe au sein du rationalisme et de l'empirisme. Et, à cet égard, Husserl insiste à nouveau sur

---

[501] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 36-37 (trad. mod.).

[502] Husserl, « Aus der Einleitung der Vorlesung "Erkenntnistheorie und Hauptpunkte der Metaphysik" (1898/99) », p. 254.

l'asymétrie entre ces deux traditions. Quoique le rationalisme accorde une certaine place à l'explication psychogénétique de la rationalité et de la justification épistémiques, il faut néanmoins persister à voir dans l'empirisme (et en particulier, dans l'empirisme radical) une version cohérente et résolue de ce psychologisme. Afin de comprendre pourquoi Husserl en vient à une telle conclusion, il convient au préalable d'examiner et de distinguer les approches rationalistes et empiristes sur cette question.

S'il est vrai que le rationalisme se veut une tentative de fondation de la rationalité épistémique sur l'apriorité, et plus précisément, sur un ensemble de principes et de vérités *a priori,* Husserl y voit, rappelons-le, un programme philosophique qui s'inscrit en même temps dans la perspective psychologiste et anthropologiste de l'innéisme. À cet égard, le concept d'*a priori* dans la tradition rationaliste se rattache, selon Husserl, à un ensemble d'idées ou de principes innés qui appartiendrait « à l'héritage originaire de la nature humaine, à ce que chaque être humain comme tel, en tant qu'*animal rationale*, porte en soi avant toute sensibilité. »[503] De telles idées ou de tels principes innés, comme le suggère Descartes, jouissent d'un privilège épistémique sur lequel doit se justifier tout l'édifice rationnel de la connaissance, en commençant par les sciences *a priori* telles que les mathématiques.[504] Mais le rationalisme ne s'en tient pas là, d'après Husserl, en ce qu'il justifie, en outre, les principes de la connaissance sur l'accord nécessaire et universel des êtres humains, et en particulier, sur la communauté de leurs facultés et de leurs idées innées. Si, donc, l'apriorité et la raison constituent les critères de validité et de rationalité de la connaissance au sein du rationalisme, il n'en

---

[503] « […] *müssen dem ursprünglichen Erbteil der menschlichen Natur angehören, dem, was jeder Mensch als solcher, als* animal rationale*, in sich trägt, vor aller Sinnlichkeit* » (Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03,* p. 74).

[504] *Ibid.,* p. 69-70.

demeure pas moins, selon Husserl, que cette théorie de la connaissance trouve sa justification dans une explication anthropologiste et psychogénétique des principes épistémiques en question :

> La validité générale des mathématiques, de la logique et de toute véritable science et vérité, a son explication en ceci que ces vérités – ou du moins les principes au fondement de ces sciences – sont innées, et proviennent nécessairement de l'héritage commun de la raison humaine. C'est pourquoi elles tirent leur origine en général dans tout et chacun.[505]

C'est dans une veine similaire que Husserl se propose d'interpréter la théorie kantienne de la justification de la connaissance. Il cible plus précisément la solution de Kant à la problématique de la *Critique de la raison*, où il s'agit de rendre compte de la possibilité et de la légitimité épistémologiques des jugements et des principes synthétiques *a priori*, c'est-à-dire des propositions et des vérités (notamment au sein des mathématiques et des sciences de la nature) qui possèdent une validité universelle et nécessaire.[506] C'est justement en ces termes que Kant pose ce qu'il juge être le véritable problème de la rationalité théorique.[507] Or, Husserl voit dans cette théorie de la

---

[505] « *Die Allgemeingültigkeit der Mathematik, der Logik und jeder echten Wissenschaft und Wahrheit hat ihre Erklärung darin, dass diese Wahrheiten, mindest die Prinzipien dieser Wissenschaften, angeboren sind, aus dem allgemeinen Erbgut des Verstandes notwendig und darum allgemein in jedermann entspringen* » (*ibid.*, p. 74).

[506] E. Kant, *Critique de la raison pure*, 3e éd., trad. A. Renaut, Paris : Flammarion, 2006, p. 103-106; cf. également Kant, *Prolégomènes à toute métaphysique future*, p. 36-42.

[507] Kant, *Critique de la raison pure*, p. 106. Husserl fait valoir que la question de la justification et de la rationalité des jugements analytiques, comme celle des jugements synthétiques empiriques, ne soulève aucun problème épistémologique pour Kant. Il affirme par ailleurs que Kant maintient, dans la lignée de la tradition rationaliste, que seuls les jugements et la connaissance analytiques peuvent valoir comme rationnels au sens véritable du terme. À ce sujet, cf. notamment Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 375-377; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 359-360.

connaissance un programme qui demeure néanmoins tributaire de la doctrine innéiste du rationalisme. Car si, dans la philosophie kantienne, l'essence et la validité de la connaissance *a priori* des mathématiques et de certains principes scientifiques se fondent sur les critères de l'universalité et la nécessité, il reste que celles-ci, en l'occurrence, sont déterminées et conçues par leur relation à la nature humaine. Plus précisément, l'universalité et la nécessité d'un jugement ou d'un principe *a priori* dépendraient et tireraient leur origine chez Kant des structures de la sensibilité et des facultés de la pensée qui préexisteraient en l'être humain avant toute affection sensible.[508] Ainsi, selon Husserl, Kant confond dès lors le sens épistémologique et le sens psychologique des concepts de nécessité et d'universalité en proposant une explication de la validité de la connaissance *a priori* qui prend son point d'appui dans la constitution intellectuelle et psychologique (voire psychophysique) de l'être humain.[509] Plutôt que de justifier la validité des jugements et des principes synthétiques *a priori*, de même que des jugements empiriques qui en découlent, Kant réduirait alors la rationalité en question à un problème d'ordre empirique.[510] Il faudrait alors en conclure que, malgré ses efforts, que Kant emboîte le pas à la position de Hume sur le problème de l'induction.[511]

---

[508] Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 364, 379, 401-403.

[509] *Ibid.*, p. 359, 379, 381, 403-404.

[510] Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, p. 223; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 360, 404.

[511] Notons qu'il s'agit là d'une thèse que Husserl défend dès ses leçons de 1887-1888 : « Que l'on invoque le mécanisme psychologique de l'habitude afin d'expliquer le mode d'inférence causal ou, comme le fait Kant, les formes de représentation et de pensée, c'est-à-dire la constitution factuelle de l'intellect, et donc encore une fois un mécanisme psychologique, cela revient essentiellement à la même chose (*Ob man sich auf den psychologischen Mechanismus der Gewohnheit beruft, zum Zwecke der Erklärung der kausalen Schlußweise, oder, wie Kant es tut, auf die Vorstellungs- und Denkformen, also auf die tatsächliche Einrichtung des Intellekts, also wiederum auf einen psychologischen Mechanismus,*

Aux yeux de Husserl, la théorie de Hume diffère toutefois de celle de Kant sur la question de la validité et de la justification des jugements causaux (ou des jugements empiriques médiats) de par son psychologisme authentique et cohérent.[512] Alors que Kant s'efforce en principe d'apporter une réponse véritablement épistémologique au problème de l'induction, Hume soutient, pour sa part, que toute inférence empirique concernant notamment l'existence de relations causales ou de lois de la nature sont des jugements de fait médiats qui, pour reprendre les mots de Husserl, « n'admettent aucune justification rationnelle, mais seulement une *explication psychologique*. »[513] Ainsi, Hume ne propose rien de moins que de substituer à la théorie de la connaissance empirique une théorie psychogénétique de la connaissance et du raisonnement.[514] Étant donné l'impossibilité d'une justification de la validité et de la rationalité des inférences empiriques, comme celle des théories et des sciences empiriques qui s'y rapportent, il ne nous reste plus, d'après Hume, qu'à expliquer la genèse de ces inférences et de cette croyance illégitime en une telle rationalité, notamment à partir de mécanismes psychologiques tels que l'habitude et les principes d'association des idées.[515] Comme l'explique en effet Husserl :

---

das kommt im wesentlichen auf dasselbe hinaus) » (Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, p. 223; cf. également Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 360, 404).

[512] Husserl, *Prolégomènes*, p. 95; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 93-94; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 356.

[513] Husserl, *Prolégomènes*, p. 95 (souligné dans le texte). Cf. également Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 350-351; E. Husserl, *Expérience et jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*, trad. D. Souche-Dagues, Paris : PUF, 2011, p. 476-478.

[514] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 387-388; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 99.

[515] « Ce faisant, on cherche à montrer en détail comment, du jeu des forces psychiques de l'association, surgissent des tendances au jugement relevant de l'habitude, et finalement une impulsion aveugle de jugement orientée sur le contenu de ces principes empiriques, et comment cette contrainte aveugle est fatalement confondue avec l'authentique nécessité rationnelle, qui fait ici totalement défaut » (*ibid.*,

> La seule chose que l'on puisse faire ici, c'est explorer l'origine psychologique des jugements et des concepts de cette sorte, donc exposer les sources psychologiques desquelles, la psyché humaine étant ainsi faite, naît l'apparence de rationalité de ces jugements, et aussi tout d'abord expliquer génétiquement comment nous en venons en général à croire, par delà ce qui est donné dans la perception et dans le souvenir, à un futur, comment naît le sentiment de contrainte qui joint de façon générale l'effet à la cause et comment il peut être confond avec cette nécessité objective qui a seulement sa place dans la sphère des relations d'idées. Voici donc en un mot la position de Hume : l'ensemble des jugements d'expérience qui vont au-delà des perceptions et des souvenirs individuels ne permettent aucune légitimation (*Rechtfertigung*) rationnelle, mais simplement une explication psychologique.[516]

Sur ce point, Husserl affirme que l'empirisme, comme le psychologisme, de Hume demeure néanmoins modéré en ce qu'il s'en tient à la connaissance empirique. La connaissance ou la rationalité mathématique et logique, soit le domaine des *relations of ideas*, se justifie en effet, selon Hume, de manière *a priori* sur la seule base de l'intuition, de la démonstration et de la signification des concepts (ou des idées) concernés.[517] Par contraste, ce que Husserl qualifie d'« empirisme extrême », une position qu'il attribue notamment à J. S. Mill, fait valoir que toute connaissance et tout

---

p. 94, cf. aussi p. 93). Sur cette question, cf. également Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 387-388.

[516] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 250. Ce passage se trouve déjà dans les leçons de 1902-1903 sur la théorie de la connaissance générale (Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 216-217).

[517] D. Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, trad. A. Leroy, Paris : Flammarion, 2006, p. 85; Husserl, *Prolégomènes*, p. 95; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 99; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 350-352. Husserl maintient que la position de Hume sur la connaissance logique et mathématique demeure néanmoins, sous un certain rapport, psychologiste. Car, quoiqu'il établisse une distinction épistémique entre les *relations of ideas* et les *matters of fact*, Hume rejette après tout l'existence de représentations et d'objets généraux. Sur ce point, cf. Husserl, *Prolégomènes*, p. 95; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 346-347.

raisonnement, y compris dans le domaine des mathématiques et de la logique, trouvent leur origine et leur justification dans l'expérience sensible immédiate et l'induction empirique.[518] L'empirisme extrême récuse dès lors la possibilité même d'une connaissance *a priori* et, par là même, la légitimité de la distinction humienne entre les *matters of fact* et les *relations of ideas*.[519] Afin d'évacuer une telle distinction, cet empirisme s'efforce, sur la base d'une perspective psychogénétique,

> de montrer comment les jugements axiomatiques [de la logique et des mathématiques] naissent selon les lois de l'association des idées et l'habitude, et cherche à les expliquer en tant que généralisations naturelles qui naissent au sein du développement psychique de l'humanité sur la base d'expériences individuelles.[520]

Si toute connaissance tire alors son origine et sa justification de l'expérience et, en particulier, de l'induction, comment l'empirisme résout-il alors le problème de la rationalité et de la légitimité des inférences empiriques ? En niant tout simplement l'existence même du problème et en rejetant, par conséquent, l'idée que les raisonnements empiriques nécessitent une justification rationnelle.[521] L'empirisme

---

[518] Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, p. 225-226; Husserl, *Prolégomènes*, p. 95; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 99. Chez Mill, par exemple, la connaissance des propositions et des vérités logiques et mathématiques, de même que le raisonnement déductif, se fonde sur l'expérience et, en particulier, sur l'induction (cf. R. Fumerton, « Mill's Epistemology », dans C. Macleod et D. E. Miller (éd.), *A Companion to Mill*, Hoboken : Wiley, 2017, p. 195-200).

[519] À ce sujet, cf. par exemple, Mill, « Autobiography », p. 232-233; Mill, *A System of Logic*, vol. I, p. 6-9; Mill, « Coleridge », p. 125.

[520] « […] *müht sich zu zeigen, wie nach den Gesetzen der Ideenassoziation und Gewohnheit die axiomatischen Urteile erwachsen, er sucht sie als natürliche, in der psychischen Entwicklung der Menschheit erwachsene Verallgemeinerungen aus Einzelerfahrungen zu erklären* » (Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 75).

[521] Husserl, *Prolégomènes*, p. 94-95.

extrême tient alors pour acquise la validité de l'induction et se propose seulement d'en donner une explication psychologique à la manière de Hume.[522] Et pour cette raison, il s'agit d'un « psychologisme authentique » aux yeux de Husserl, en ce qu'« il manifeste partout une propension à confondre […] la genèse psychologique de certains jugements généraux dans l'expérience avec leur justification. »[523] C'est le cas notamment de Mill qui en appelle ultimement à une explication fiabiliste, psychologiste et expérimentale du raisonnement inductif pour en expliquer la validité.[524]

De ce point de vue, l'interprétation biologiste de la rationalité logique et scientifique, dont Husserl se propose de rendre compte notamment dans les *Prolégomènes*, s'inscrit également dans la lignée de ce programme empiriste.[525] Peu importe en effet si le biologisme s'appuie sur la théorie de l'évolution ou sur une théorie de l'hérédité, il importe, dans un cas comme dans l'autre, d'expliquer génétiquement cette rationalité au moyen d'une théorie psychobiologique.[526] Les théories biologistes de la connaissance prétendent alors expliquer comment et pourquoi telle ou telle fonction

---

[522] *Ibid.*, p. 95. Sur l'état de cette question chez Mill, cf. G. Scarre, « Induction and the Scientific Method », dans J. Skorupski (éd.), *Cambridge Companion to Mill*, Cambridge : Cambridge University Press, 1998, p. 116-117; Fumerton, « Mill's Epistemology », p. 195-196; Skorupski, « Analytic Philosophy, the Analytic School, and British Philosophy », p. 306-307.

[523] Husserl, *Prolégomènes*, p. 95.

[524] Mill, *A System of Logic*, vol. I, p. 567-568; Mill, *A System of Logic*, vol. II, p. 833. Sur ce point, cf. également Skorupski, « Analytic Philosophy, the Analytic School, and British Philosophy »; D. M. Godden, « Mill on Logic », dans C. Macleod et D. E. Miller (éd.), *A Companion to Mill*, Hoboken : Wiley, 2017, p. 194-196.

[525] Husserl affirme après tout, dans les *Prolégomènes*, que le biologisme représente une « forme de fondation empiriste de la logique et de la théorie de la connaissance » (*Prolégomènes*, p. 212). Cf. également Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 75. Husserl cible ici en particulier les théories biologistes de H. Cornelius et de H. Spencer.

[526] Husserl, *Prolégomènes*, p. 225; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 75; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 248-249.

intellectuelle acquiert et assure, en tant que trait adaptatif ou héréditaire, une fonction logique ou rationnelle. Or, là où le biologisme rejoint justement l'empirisme radical, c'est sur l'idée qu'une telle explication génétique n'a, après tout, d'autre but que d'expliquer et donc de justifier la validité et la rationalité des principes épistémiques.[527] Il peut dès lors s'agir, par exemple, d'identifier « la tendance à la plus grande rationalité possible avec une tendance biologique à l'adaptation ».[528] Le biologisme, en tant que théorie empiriste de la connaissance, représente à cet égard une forme d'empirisme radical dans la mesure où il s'agit de fonder et de justifier la rationalité et la validité de toute connaissance sur une explication génétique de nature psychobiologique.

Ainsi, de façon générale, Husserl soutient que la philosophie moderne et contemporaine est marquée par une tendance psychologiste visant à rendre compte de la rationalité et de la validité des principes épistémiques au moyen d'une explication psychogénétique. Or, s'il est vrai qu'une telle position est, dans une certaine mesure, caractéristique de la philosophie rationaliste et de la philosophie kantienne, elle trouve cependant sa véritable expression au sein de l'empirisme, et en particulier, dans l'empirisme radical.

---

[527] Husserl, *Prolégomènes*, p. 225-230; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 248-249.

[528] Husserl, *Prolégomènes*, p. 229. C'est d'ailleurs en ce sens que Husserl comprend le programme biologiste défendu notamment par H. Cornelius : « La tendance idéale de la pensée logique comme telle la porte à la rationalité. "L'économe" de la pensée (*sit venia verbo*) en fait une tendance réelle (*reale*) efficace de la pensée humaine, il la fonde au moyen du vague principe du moindre effort et, en dernière analyse, au moyen de l'adaptation; et, dès lors, il pense avoir ainsi élucidé la norme en vertu de laquelle nous devons penser rationnellement, et il croit, de façon générale, avoir élucidé la valeur et le sens objectifs de la science rationnelle » (*ibid.*, p. 229-230).

3.2.3 Le problème de la perception et de la connaissance empiriques

Nous pourrions enfin associer à la variante psychogénétique du psychologisme épistémologique une certaine conception épistémologique de la perception et du contenu de la connaissance empirique. L'approche explicative de la position psychologiste en question peut, dans une telle optique, être considérée comme une tentative visant à résoudre le problème de la possibilité d'une connaissance de la réalité empirique et à fournir une justification à notre croyance en l'existence indépendante du monde vis-à-vis de notre perception et de notre conscience.[529] Dès que de fausses perceptions telles que des illusions ou des hallucinations assaillent la conception réaliste naïve de la perception et de la connaissance empirique, le problème se pose en effet de savoir comment, pour reprendre les mots de Husserl, nous pouvons

> rendre intelligible l'adaptation de la nature humaine à la réalité empirique, adaptation qui s'exprime par le fait que l'homme, dans ses actes psychiques du connaître est capable d'obtenir des représentations plausibles de ce qui se trouve en dehors de ces actes, donc en dehors de sa conscience — bref qu'il est capable de connaître une vérité « objective ».[530]

Le psychologisme, de son côté, entend remédier à ce problème par la voie d'une explication psychogénétique.[531] Dès lors, Husserl semble admettre que la démarche psychologiste peut, en particulier, se décliner en deux types de théories de la

---

[529] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 279.

[530] *Ibid.*, p. 273-274.

[531] La solution psychologiste, pourrait-on penser, consisterait notamment à établir une distinction épistémologique entre perception et imagination au moyen de critères et d'explications psychogénétiques. Sur ce point, cf. Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 104; E. Husserl, *Phantasia, imagination, souvenir. De la phénoménologie des présentifications intuitives. Textes posthumes (1898-1925)*, trad. R. Kassis et J.-F. Pestureau, Paris : Jérôme Millon, 2002, p. 56-60.

connaissance qu'il convient d'inscrire respectivement dans la lignée du réalisme indirect et du phénoménisme.

3.2.3.1 Le réalisme critique

Une première stratégie privilégiée par le psychologisme explicatif consiste, selon Husserl, à adopter une théorie représentationnaliste, causale et scientifique de la perception.[532] Ainsi, de ce point de vue, la perception empirique se rapporte indirectement, en tant que représentation ou phénomène, aux choses physiques du monde externe. La relation ou la référence objective de la représentation, précise-t-on, tient alors à une relation causale en vertu de laquelle la chose physique exerce une influence sur notre constitution psychophysique et mentale, et cause pour ainsi dire « en nous » le phénomène perceptuel. Cette théorie se caractérise en outre par un réalisme scientifique dans la mesure où elle affirme que les choses physiques qui sont à l'origine des phénomènes perceptuels et qui déterminent la référence objective de la représentation ne sont rien d'autre que les entités postulées par les sciences de la nature, et notamment par la physique. C'est dans ces termes que Husserl résume les grandes lignes de cette position :

> […] à l'extérieur, les choses sont en et pour elles-mêmes. De celles-ci procèdent des stimuli, des ondes sonores, des ondes d'éther, etc. qui agissent sur le sujet psychophysique, à la suite de quoi se produisent en celui-ci, conformément à sa constitution psychophysique, des images sensibles, des phénomènes qui, en vertu de cette genèse, ont une relation déterminée aux choses existantes à l'extérieur, choses auxquelles ces phénomènes ne doivent pas bien entendu correspondre à la manière

[532] Cf. E. Husserl, *Chose et espace. Leçons de 1907*, trad. J.-F. Lavigne, Paris : PUF, 1989, p. 172-173; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 107; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 273-274. Dans ses leçons de 1906-1907, Husserl identifie explicitement cette position à une théorie psychogénétique de la connaissance (cf. Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 250-251, 219).

> d'images réelles. Il y a là une théorie à laquelle se trouve d'ailleurs liée la doctrine bien connue des qualités premières et des qualités secondaires.[533]

Une théorie de ce genre, comme le fait remarquer Husserl, présuppose bien entendu une forme de réalisme indirect qui, d'un point de vue métaphysique et épistémologique, sert de fondement à une explication psychogénétique de la perception et de la connaissance empirique :

> En effet, si je sais déjà comme un fait préalablement donné qu'il y a à l'extérieur de moi des choses (*Dinge*) qui agissent sur moi à travers mes organes sensoriels, je peux alors, il est vrai, poser la question de savoir de quelle sorte de processus psychophysiques il s'agit ici, et comment je peux parvenir à percevoir ces choses (*Dinge*) extérieures, et ce, directement avec ces déterminations avec lesquelles je le fais, et non pas avec celles qui leur sont attribuées indépendamment de cette connexion causale psychophysique.[534]

Or, comme l'ont souligné plusieurs commentateurs, la position visée ici par Husserl correspond à une certaine interprétation épistémologique de ce que l'on appelle le « réalisme critique ».[535] À partir de la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'au début du

---

[533] « […] *Draußen sind die Dinge an und für sich. Davon gehen Reizbewegungen, Schallwellen, Ätherwellen u. dgl. aus, wirken auf das psychophysische Subjekt, und daraufhin werden in diesem, nach Maßgabe seiner psychophysischen Konstitution, sinnliche Bilder, Erscheinungen erzeugt, die vermöge dieser Entstehung auf die draußen seienden Dinge bestimmte Beziehung haben, aber ihnen natürlich nicht in der Weise wirklicher Bilder werden entsprechen müssen; woran sich dann die bekannte Lehre von den sekundären und primären Qualitäten anschließt* » (Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 107).

[534] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 251.

[535] Cf. B. Rang, *Husserls Phänomenologie der materiellen Natur*, Frankfurt am Main : Vittorio Klostermann, 1990, p. 339-341; J. N. Mohanty, *Edmund Husserl's Freiburg Years: 1916-1938*, New Haven : Yale University Press, 2011, p. 19; H. Jacobs, « From Psychology to Pure Phenomenology », dans A. Staiti (éd.), *Commentary on Husserl's Ideas*, Berlin : De Gruyter, 2015, p. 104-107; Kern, *Husserl und Kant*, p. 14, 120-123.

XXe siècle, de nombreux philosophes et scientifiques, dont notamment Helmholtz, Lange, Brentano, Stumpf, Riehl, Wundt, Külpe, L. Boltzmann et M. Planck, défendent, sous une forme ou une autre, un type de réalisme critique.[536] Ce qui caractérise en général cette position est, d'une part, une conception représentationnaliste de la perception, et de l'autre, une forme de réalisme métaphysique et scientifique, ce qui se traduit par une opposition au réalisme naïf, au phénoménisme et à l'idéalisme. Le réalisme critique, en tant que thèse épistémologique, affirme en outre qu'il est possible, à partir des sensations et des qualités sensibles de l'expérience, d'inférer indirectement l'existence et même la nature du monde réel tel qu'il est indépendamment de la perception.

Selon l'interprétation de Husserl, ce courant réaliste fait valoir, sur la base de motifs épistémologiques (illusion, hallucination, fausses perceptions, etc.) et scientifiques (théories physiques, physiologiques, psychologiques, etc.), que la perception sensible, y compris le contenu de la sensation et l'objet de la perception sensible, consiste dans un phénomène purement subjectif qui ne peut donc effectivement correspondre aux choses « en soi » ou au monde physique tel qu'il existe.[537] À cet égard, la chose de la perception sensible « avec toutes ses qualités, et tout ce qui peut être perçu, est "pure

---

[536] Cf. G. Küng, « Husserl on Pictures and Intentional Objects », *The Review of Metaphysics*, vol. 26, no. 4, 1973, p. 670-671; Rang, *Husserls Phänomenologie der materiellen Natur*, p. 339-355; Mohanty, *Edmund Husserl's Freiburg Years: 1916-1938*, p. 19; S. Edgar, « The Limits of Experience and Explanation: F. A. Lange and Ernst Mach on Things in Themselves », *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 21, no. 1, 2013, p. 100-121; M. Neuber, « Critical Realism in Perspective: Remarks on a Neglected Current in Neo-Kantian Epistemology », dans M. C. Galavotti et al. (éd.), *New Directions in the Philosophy of Science*, Cham : Springer, 2014, p. 657-673; M. Heidelberger, « Kantianism and Realism: Alois Riehl (and Moritz Schlick) », dans M. Friedman et A. Nordmann (éd.), *The Kantian Legacy in Nineteenth-Century Science*, Cambridge : MIT Press, 2006, p. 227-248.

[537] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 145, 198; Husserl, *Idées I*, p. 128-130, 170-122; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 305, 376-377; E. Husserl, *Transzendentaler Idealismus. Texte aus dem Nachlass (1908-1921)*, R. D. Rollinger et R. Sowa (éd.), Hua XXXVI, Dordrecht : Kluwer, 2003, p. 87-90.

apparence" (*"bloße Erscheinung"*) [alors] que la "chose vraie" (*"wahre Dinge"*) est celle que détermine la science physique. »[538] En récupérant notamment la distinction lockéenne entre qualités premières et qualités secondes, le réalisme critique maintient cependant que la perception sensible tient lieu d'image ou de signe vis-à-vis de la chose physique, et renvoie ainsi indirectement à celle-ci en qualité de cause non perceptible à l'origine des expériences perceptuelles.[539] Si, donc, le phénomène perceptuel ne peut donc être confondu avec l'objet physique tel qu'il existe en soi, il constitue néanmoins, en tant que représentation indirecte de celui-ci, le point de départ épistémologique à partir duquel nous pouvons possiblement déterminer, connaître et prouver l'existence du monde externe. Puisque seuls les phénomènes perceptuels conscients nous sont, à proprement parler, donnés directement et immédiatement, nous ne pouvons alors inférer l'existence et la nature des objets physiques qu'à partir de ces données de l'expérience et puis, éventuellement, à partir des théories scientifiques dont nous disposons.[540] C'est ainsi que, du point de vue du réalisme critique, nous pouvons parvenir à une connaissance et à une justification, certes indirecte et hypothétique, de l'existence et de la nature du monde réel, et ce faisant, de l'origine causale des phénomènes perceptuels.

Or, c'est précisément en ces termes que Husserl dépeint la position du réalisme critique, notamment dans ses leçons de 1919-1920 :

> Si je considère le cours des vécus de sensation qui me sont donnés de manière absolue, le cours des vécus de l'expérience « externe », elles me suggèrent alors l'idée d'une réalité transcendante dans laquelle se

---

[538] Husserl, *Idées I*, p. 129.

[539] *Ibid.*, p. 128-130, 170-172; Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 87-89.

[540] Husserl, *Idées I*, p. 128-130, 170-172; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 279; Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 39-40, 82, 87-89, 174.

> trouvent leurs causes, et qui me permet d'expliquer le cours de ces vécus […]. La considération exacte de la probabilité inhérente au monde supposé et aux déterminations que lui attribuent les sciences de la nature, conduit à la connaissance que ce serait tout simplement une improbabilité extravagante de nier un monde extérieur. Par conséquent, celui-ci est d'abord une hypothèse initialement naturelle, instinctivement représentée, puis scientifiquement conçue en vue d'une explication causale du cours des faits immédiats et indubitables de la conscience, une hypothèse qui ne peut jamais être transformée en une évidence absolue, mais qui est infiniment probable, de sorte que quiconque serait fou de ne pas y faire confiance. C'est ainsi que le solipsisme est surmonté.[541]

Si, comme nous pouvons maintenant le constater, la théorie psychogénétique de la perception et de la connaissance empirique que nous avons exposée ci-dessus correspond à une interprétation psychologiste du réalisme critique, il serait pour le moins hasardeux de conclure que toute variante épistémologique du réalisme critique implique nécessairement une explication psychogénétique de la perception et de la connaissance empirique. Il est vrai que Husserl semble admettre dans les *Idées I* que le réalisme critique présuppose « une explication des processus qui sont donnés dans la perception au moyen de réalités causales admises hypothétiquement, au moyen de choses (*Dinglichkeiten*) inconnues »[542], c'est-à-dire sur la base des entités qu'admet la

---

[541] « *Betrachte ich die Verläufe der mir absolut gegebenen Empfindungserlebnisse, der Erlebnisse "äußerer" Erfahrung, so legen sie mir den Gedanken einer transzendenten Realität, in der ihre Ursachen liegen und die diese Verläufe zu erklären gestattet, nahe* […]. *Die exakte Erwägung der Wahrscheinlichkeit, die der supponierten Welt und den naturwissenschaftlichen Bestimmungen derselben zukommt, führt zur Erkenntnis, dass es eine geradezu überschwängliche Unwahrscheinlichkeit wäre, eine Außenwelt zu leugnen. Eine Außenwelt ist also eine zunächst natürliche, instinktiv dargebotene und dann wissenschaftlich gestaltete Hypothese zur kausalen Erklärung des Verlaufs der unmittelbaren und zweifellosen Tatsachen des Bewusstseins, eine Hypothese, die nie in eine absolute Evidenz verwandelt werden kann, die aber unendlich wahrscheinlich ist, so dass jeder verrückt wäre, der ihr nicht traute. So wird also der Solipsismus überwunden* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 273-274).

[542] Husserl, *Idées I*, p. 172 (trad. mod.).

physique. Il reste que Husserl n'assimile jamais expressément le réalisme critique en soi à une forme de psychologisme épistémologique. Or, quoique Husserl ne désigne jamais explicitement, outre Locke et Kant, les représentants de la ou des position(s) qu'il identifie à ce qu'il nomme « réalisme critique »[543], nous avons de bonnes raisons

[543] La question se pose par ailleurs de savoir si, en l'occurrence, Husserl ne viserait pas également de manière implicite Brentano et Stumpf. Husserl semble en effet attribuer à Brentano une forme de réalisme critique dans ses leçons de 1904-1905 (cf. Husserl, *Phantasia, imagination, souvenir*, p. 54-55). Nous savons également qu'il connaissait bien la position de Stumpf sur le réalisme critique, car nous disposons, grâce à lui, d'un manuscrit qui donne un aperçu des leçons de Stumpf sur la métaphysique et, notamment, sur le réalisme critique, un manuscrit qui d'ailleurs aurait été principalement rédigé par Husserl lui-même (cf. D. Fisette, « Introduction to Stumpf's Lecture on Metaphysics », dans D. Fisette et R. Martinelli (éd.), *Philosophy from an Empirical Standpoint: Essays on Carl Stumpf*, Leiden : Brill, 2015, p. 433-442). Sur la question du réalisme critique chez Brentano et Stumpf, cf. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 23-25, 32-33, 105-107; Stumpf, « Psychologie und Erkenntnistheorie », p. 503-507; Stumpf, « De la classification des sciences », p. 176-183; C. Stumpf, « Metaphysik. Vorlesung », dans D. Fisette et R. Martinelli (éd.), *Philosophy from an Empirical Standpoint: Essays on Carl Stumpf*, Leiden : Brill, 2015, p. 454-457; Stumpf, « Manuscrit Q 14/78a », cité dans R. D. Rollinger, « Practical Epistemology: Stumpf's Halle Logic (1887) », *ibid.*, p. 94.

de penser qu'il a principalement en vue Helmholtz[544], Riehl[545] et Külpe[546]. Et alors que la position de Külpe ne repose pas forcément sur une justification psychogénétique du

[544] Nous savons que, dès 1893, Husserl identifie explicitement Helmholtz au « réalisme que défendent de nouveaux chercheurs dans les sciences de la nature (*Realismus neuerer Naturforscher*) » (Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, p. 402, cf. également p. 269). Nous savons également que Husserl, d'après ses dires en 1919, a assisté en 1885-1886 à un séminaire de Brentano qui se tenait sur « Les faits de la perception » de Helmholtz, un texte dans lequel celui-ci présente les grandes lignes de son réalisme critique (Husserl, « Souvenirs de Franz Brentano », p. 167). De manière générale, l'analyse husserlienne du réalisme critique (notamment dans les *Idées I*) vise de nombreuses thèses développées et défendues par Helmholtz (cf. Kern, *Husserl und Kant*, p. 122-123). On peut souligner à titre d'exemple : 1) la théorie de la perception de Helmholtz selon laquelle les sensations sont des signes (et non pas des images) des choses physiques; 2) l'origine des sensations dans des causes physiques; 3) la reformulation physico-physiologique de la distinction lockéenne entre qualités premières et secondaires 4) l'interprétation du réalisme en tant qu'hypothèse scientifique; 5) l'interprétation réaliste et scientifique de la chose en soi (kantienne), quoique celle-ci demeure inconnaissable; 6) le caractère inférentiel de l'expérience perceptuelle; et 7) la représentation indirecte du monde physique par le biais de concepts géométriques et mathématiques. Sur ces questions, cf. Helmholtz, « Sur le voir humain (1855) », p. 13-35; Helmholtz, « Les faits dans la perception », p. 49-78; G. Hatfield, « Kant and Helmholtz on Primary and Secondary Qualities », dans L. Nolan (éd.), *Primary and Secondary Qualities: The Historical and Ongoing Debate*, Oxford : Oxford University Press, 2011, p. 304-338; Rang, *Husserls Phänomenologie der materiellen Natur*, p. 344-348. Sur le rapport de Husserl à Helmholtz, cf. Kern, *Husserl und Kant*, p. 3-4, 8-9, 14, 119, 122-123.

[545] Riehl défend une conception du réalisme critique qui s'appuie sur une interprétation réaliste de la doctrine kantienne de la chose en soi. Il fut non seulement le collègue de Husserl à Halle (1898-1901), mais également une influence majeure sur son interprétation de Kant, une interprétation qui, selon Kern, « est toujours restée celle de Husserl » (Kern, *Husserl und Kant*, p. 14, 120; cf. également K. Ameriks, « Husserl's Realism », *The Philosophical Review*, vol. 86, no. 4, 1977, p. 508). Comme le remarque d'ailleurs Kern, la critique husserlienne de la thèse selon laquelle la perception sensible se rapporte aux choses en soi par l'entremise d'images ou de signes, est dirigée notamment contre le réalisme critique de Riehl (*Husserl und Kant*, p. 14, 122-123). Sur le réalisme critique de Riehl, cf. Neuber, « Critical Realism in Perspective », p. 658-665; Heidelberger, « Kantianism and Realism: Alois Riehl (and Moritz Schlick) », p. 233-244; Beiser, *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, p. 548-567.

[546] Külpe présente et défend sa conception du réalisme critique notamment dans *Einleitung in die Philosophie* et *Die Realisierung*, deux ouvrages qui, au moins à partir des années 1910, ont été lus et discutés par Husserl (cf. Husserl, *Idées I*, p. 22, n. 122, n. 121; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 310). Plusieurs des aspects du réalisme critique traités par Husserl (dont notamment la conception du réalisme de l'« homme naïf », le caractère hypothétique du réalisme, la distinction entre qualités premières et secondes, la réalité des entités physiques et la théorie de la perception comme image) sont des thèmes développés par Külpe (cf. O. Külpe, *Einleitung in die Philosophie*, 5e éd., Leipzig : S. Hirzel, 1910, p. 148-161; O. Külpe, *Die Realisierung. Ein Beitrag zur Grundlegung der Realwissenschaften*, vol. I, Leipzig : S. Hirzel, 1912, p. 4, 25-26, 82-23, 87-89, 120-132). Sur les orientations épistémologiques métaphysiques et scientifiques du réalisme critique de Külpe, cf. Neuber, « Critical

réalisme critique, il en va tout autrement de Helmholtz et de Riehl.[547] Nous pourrions en fait leur attribuer la conception psychogénétique de la perception et du réalisme critique que nous avons exposée ci-dessus, comme en témoignent les citations suivantes, tirées respectivement de textes de Helmholtz et de Riehl :

> Nos sensations sont effectivement des effets produits dans nos organes par des causes externes, et la manière dont un tel effet s'exprime dépend naturellement, de façon tout à fait essentielle, de la nature de l'appareil sur lequel l'effet est produit. Dans la mesure où la qualité de notre sensation nous donne une information sur la particularité de l'influence externe par laquelle elle est suscitée, elle peut valoir comme un signe, mais non comme une image de celle-ci […]. Donc même si nos sensations quant à leur qualité ne sont que des signes, dont la nature particulière dépend entièrement de notre organisation, ils ne sont cependant pas à rejeter comme pure illusion, puisqu'ils sont précisément signe de quelque chose qui existe ou arrive, et, ce qui est le plus important, ils peuvent nous donner une image de la loi de cette chose qui arrive.[548]

> Les phénomènes dépendent à la fois de la nature de l'activité des sens et de la forme des stimuli à l'origine de cette activité. Il ne peut par conséquent y avoir dans l'expérience de faits purement physiques pas plus qu'il ne peut y avoir de faits purement mentaux. Les faits de

---

Realism in Perspective », p. 660-665; Rang, *Husserls Phänomenologie der materiellen Natur*, p. 352-355.

[547] Comme le montre B. Rang, les divers types de réalisme critique de la fin du XIXe siècle tendent à justifier, d'un point de vue scientifique, la séparation entre le monde sensible et le monde réel (ou physique) sur la base d'un argumentaire physicaliste ou d'un argumentaire psychophysique (ou physiologique). Alors que Külpe, comme son étudiant A. Messer et son maître W. Wundt, fait appel avant tout aux développements de la physique moderne, nous pourrions affirmer que Helmholtz et de Riehl, pour leur part, s'appuient davantage sur des explications physiologiques, psychophysiques et psychologiques de la perception sensible. Cf. Rang, *Husserls Phänomenologie der materiellen Natur*, p. 341-355.

[548] Helmholtz, « Les faits dans la perception », p. 55-56. Le lecteur des *Idées* I constatera la ressemblance frappante entre le texte de Helmholtz et la position réaliste critique présentée et critiquée par Husserl dans les §§ 40, 43 et 52 (cf. Husserl, *Idées I*, p. 128-130, 138-140, 170-178).

> l'expérience sont des faits psychophysiques. Nous pouvons connaître le changement d'un objet du monde extérieur par un second objet seulement à partir du changement qu'éprouve simultanément notre perception de l'objet. Chaque relation que nous percevons ou présupposons comme existant entre les choses mêmes est toujours dans un premier temps une relation entre nos sensations.[549]

Selon l'interprétation initiale défendue par Husserl, l'origine de cette conception psychologiste du problème épistémologique de la perception sensible et de la connaissance empirique réside, semble-t-il, dans l'empirisme de Locke.[550] Husserl

---

[549] « *Die Erscheinungen hängen zugleich von der Beschaffenheit der Sinnesthätigkeit und von der Form der Reize ab, die diese Thätigkeit zur Auslösung bringen. Es kann folglich in der Erfahrung keine rein physische, aber ebenso wenig ein rein geistige Thatsache gegeben sein. Die Thatsachen der Erfahrung sind psychophysische Erscheinungen. Wir können die Veränderung eines Objectes der Aussenwelt durch ein zweites nur aus der Veränderung erkennen, welche gleichzeitig unsere Wahrnehmung der Objecte erfährt. Jedes Verhältniss, das wir unter den Dingen selbst als bestehend wahrnehmen oder voraussetzen, ist zunächst immer ein Verhältniss unter unseren Empfindungen* » (A. Riehl, *Der philosophische Kritizismus und seine Bedeutung für die positive Wissenschaft*, vol. II : *Zur Wissenschaftstheorie und Metaphysik*, Leipzig : Wilhelm Engelmann, 1887, p. 30, 152-157). Il est vrai que Riehl se réclame avant tout du criticisme kantien et rejette toute interprétation psychologiste de la philosophie kantienne telle que préconisée notamment par Helmholtz et Lange (cf. Riehl, *Der philosophische Kritizismus*, vol. I, notamment p. 8-15, 310, 415-434, 456-457). Il n'en demeure pas moins que, dans le second volume de *Der philosophische Kritizismus*, Riehl s'appuie sur des théories et des explications physiologiques, psychologiques et biologiques pour réfuter ou justifier des thèses proprement épistémologiques et métaphysiques (cf. Riehl, *Der philosophische Kritizismus*, vol. II, notamment p. 33-61, 147-170).

[550] Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 107; cf. également Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 376-378; Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 143. Notons également que la distinction lockéenne entre qualités premières et qualités secondaires occupe chez Husserl une place de premier plan dans l'analyse du réalisme critique (cf. Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 107; Husserl, *Idées I*, p. 128-130, 170-178; Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 87-90; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 384-388). Il n'y a aucun doute, comme l'ont souligné plusieurs commentateurs, que Locke a exercé une influence considérable sur les principaux représentants du réalisme critique (sur ce point, cf. par exemple, Rang, *Husserls Phänomenologie der materiellen Natur*, p. 341-346; Hatfield, « Kant and Helmholtz on Primary and Secondary Qualities », p. 322-334; Heidelberger, « Kantianism and Realism: Alois Riehl (and Moritz Schlick) », p. 227-248; Neuber, « Critical Realism in Perspective », p. 657-673). Sur la question du réalisme critique dans l'épistémologie de Locke, cf. par exemple, M. Mandelbaum, *Philosophy, Science, and Sense Perception : Historical and Critical Studies*, Baltimore : John Hopkins Press, 1964, notamment, p. vii-viii, 1-60, 119-120; J. Woleński, « The History

affirme en effet, dans ses leçons de 1909, que cette démarche qui consiste « à croire que l'on peut tirer des conséquences épistémologiques de [théories psychophysiques de ce genre] […] traverse toute la théorie empiriste de Locke jusqu'à nos jours. »[551] De sorte qu'il faudrait conclure que, pour Husserl, Locke est à l'origine du réalisme critique, ou du moins, une position philosophique qui s'en rapproche.[552]

Selon l'interprétation qu'en propose Husserl, Locke défend en effet une conception épistémologique de la perception sensible et de la connaissance empirique qui correspond sur de nombreux points au réalisme critique.[553] Locke fait d'abord valoir, d'après cette lecture, que nous pouvons nous représenter et connaître l'existence et la nature de choses externes par l'intermédiaire de la perception sensible.[554] Quoique seuls les contenus de conscience nous soient directement donnés, il reste que le « caractère causé » (*Verursachtsein*) des sensations nous renvoie à quelque chose qui n'est pas issu de nous-mêmes, à un être causal à l'extérieur de nous que nous admettons en tant que monde physique. Locke doit ainsi établir l'existence des choses externes,

---

of Epistemology », dans I. Niiniluoto, M. Sintonen, et J. Woleński (éd.), *Handbook of Epistemology*, Dordrecht : Kluwer, 2004, p. 19-23.

[551] « […] *man aus ihnen* [c'est-à-dire : "*Solche psychophysischen Theorien*"] *erkenntnistheoretische Konsequenzen glaubt ableiten zu können* […] *sich durch die ganze empiristische Erkenntnistheorie von Locke bis in die Gegenwart hindurchzieht* » (Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 107).

[552] Il s'agit là d'une thèse que Husserl révisera ensuite dans les années 1920-1930. Car, à partir des années 1920, il semble désormais attribuer la paternité du réalisme critique à Descartes et, puis dans la *Krisis*, à Galilée (cf. notamment, Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 76, 548; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 307; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 67-68; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 27-50, 69-75.)

[553] À notre connaissance, Husserl ne développe la teneur de cette thèse sur Locke, qu'il défend alors en 1909, que dans ses leçons sur l'histoire de la philosophie de 1916-1918 et de 1923-1924. Pour cette raison, nous nous appuierons ici sur ces textes.

[554] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 376.

et ce faisant, expliquer comment les phénomènes de la perception sensible en viennent à représenter indirectement une réalité qui leur est extérieure et indépendante.[555] C'est à cette fin, soutient Husserl, que Locke introduit, tant comme théorie scientifique que comme position épistémologique, la distinction entre qualités premières et qualités secondes.[556] Alors que les qualités premières sont des propriétés (solidité, mouvement, étendue, figure, etc.) qui appartiennent véritablement aux choses physiques, les qualités secondes sont des caractéristiques de la perception sensible (sons, chaleur, froid, etc.) que l'on attribue à tort aux choses mêmes, mais qui n'ont qu'« une signification simplement subjective, en ce qu'elles résultent des simples effets des choses mêmes et des modifications de leurs propriétés primaires sur notre organisme et, enfin de compte, sur notre esprit. »[557] Ainsi, ces qualités sensibles ou secondes, pour reprendre les mots de Husserl, « n'ont de signification objective que pour autant qu'elles *indiquent*, en vertu des liens de causalité psychophysique, des propriétés géométriques-mécaniques [des choses mêmes]. »[558] Le phénomène de la perception sensible est en effet, selon l'interprétation de Locke, une image sensible qui se rapporte indirectement, en tant qu'indice causal, à une réalité physique hypothétique dont elle serait l'effet.[559] Il s'ensuit, selon Husserl, que cette conception causale de la relation entre les objets physiques et les phénomènes perceptuels tient lieu chez Locke non seulement d'une

---

[555] *Ibid.*, p. 383-384.

[556] *Ibid.*; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 133-135.

[557] « […] *bloß subjektive Bedeutung haben, nämlich aus bloßen Wirkungen der Dinge selbst und aus Wirkungen von Veränderungen ihrer primären Eigenschaften auf unseren Organismus und schließlich auf unseren Geist resultieren* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 384). Cf. également Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 134, 160-161.

[558] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 134 (souligné dans le texte); cf. également *ibid.*, p. 160-161.

[559] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 386-387; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 160-161, 134-135.

théorie épistémologique de la représentation, mais également d'une explication physique et psychogénétique des qualités sensibles.

Dans une autre perspective, Husserl tend également à établir un rapprochement entre le réalisme critique et la philosophie transcendantale de Kant.[560] Le point de départ de l'analyse husserlienne consiste à admettre, notamment à la suite de Helmholtz, de Lange et de Riehl, une interprétation réaliste de la doctrine kantienne de la chose en soi.[561] La question épistémologique centrale de Kant reviendrait, de ce point de vue, à se demander comment la connaissance est possible dès lors que les choses en soi se trouvent en dehors de nous, et donc hors de la portée de notre esprit.[562] Lorsque Kant, dans sa lettre de 1772 à M. Herz, pose en effet le problème de savoir « sur quel fondement repose la relation de ce que l'on nomme en nous représentation, à l'objet »[563], il y va, précise Husserl, d'une relation à « un objet existant en soi ».[564] La solution de Kant, suivant l'interprétation husserlienne, est alors de faire valoir que les

---

[560] Cf. notamment Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 145, 196-198; Husserl, *Chose et espace*, p. 172-173; Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 140-144.

[561] Cf. par exemple, Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, p. 222-223; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 170-172; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 361-364, 379-380; Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 140-144 ; Husserl, *Méditations cartésiennes et les conférences de Paris*, p. 133-134. Il n'y a aucun doute que Helmholtz et Lange ont, du moins à une certaine époque, joué un rôle décisif dans la lecture que Husserl s'est fait de Kant (cf. Kern, *Husserl und Kant*, p. 3-4, 8-9, 14, 119, 122-123). Et, comme nous l'avons déjà souligné, l'interprétation réaliste de la doctrine kantienne de la chose en soi, telle que la propose par Riehl, a exercé une influence profonde sur la lecture husserlienne de Kant. « Cette interprétation, affirme en effet Kern, est toujours restée celle de Husserl » (*ibid.*, p. 14, cf. également p. 120).

[562] Husserl, *Chose et espace*, p. 172.

[563] E. Kant, « Lettre à Marcus Herz », dans *La dissertation de 1770, suivie de la Lettre à Marcus Herz*, trad. A. Philonenko, Paris : Vrin, 1967, p. 132 (trad. mod.).

[564] Husserl, *Chose et espace*, p. 172; cf. également Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 140-143.

choses en soi, quoiqu'inconnaissables (du moins, pour nous, êtres humains), doivent être admises ou postulées en tant que cause de nos sensations et, par là même, du contenu empirique de nos représentations.[565] Nous pourrions en ce sens établir un parallèle entre Kant et le réalisme critique dans la mesure où, dans un cas dans l'autre, la chose en soi représenterait une entité, pour reprendre les mots de Husserl, qu'« on introduirait à titre d'hypothèse afin d'expliquer de façon causale les apparences. »[566] Il y a là un rapprochement que Husserl n'hésite pas à effectuer de manière plus explicite en 1917 en s'appuyant textuellement sur la lettre de Kant à Herz :

> Ces représentations [sensibles] comprennent « seulement la façon dont le sujet est affecté par l'objet ». Il est donc « facile de voir », comment elles « doivent, en tant qu'effets, être conformes à leur cause ». En d'autres mots, et comme l'ont fait valoir depuis longtemps Locke, Berkeley et d'autres, nous nous sentons « affectés » dans l'expérience sensible, les contenus de sensations ne dépendent pas de notre libre arbitre, elles renvoient ainsi à des causes extrapsychiques, et il est envisageable (comme pourrait poursuivre ici le réalisme) que nous puissions tirer des conclusions sur les choses en soi, elles-mêmes non intuitives et extraconscientes, à partir de l'agencement de la sensation suivant la coexistence et la succession.[567]

---

[565] Husserl, *Studien zur Arithmetik und Geometrie*, p. 222-223; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 344, 361-364, 379-380; cf. également Kern, *Husserl und Kant*, p. 121-123. Husserl semble en outre attribuer, dans ses leçons de 1902-1903, une forme de représentationnalisme à Kant, dans la mesure où celui-ci comprendrait « la sensibilité comme un médium opaque qui, au lieu des choses en soi, donne de simples apparences de celles-ci (*fasst die Sinnlichkeit als ein trübendes Medium, welches statt der Dinge an sich bloße Erscheinungen derselben gibt*) » (Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 172). Il semblerait toutefois que cette thèse soit relativisée, voire abandonnée par Husserl dans des textes ultérieurs (Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 66; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 274; sur ce point, cf. également Kern, *Husserl und Kant*, p. 122-123).

[566] Husserl, *Idées I*, p. 175. Selon Kern, la discussion de la chose en soi dans le § 52 des *Idées I* viserait non seulement le réalisme critique (et, en particulier, les théories de Helmholtz et de Riehl), mais également Kant lui-même (Kern, *Husserl und Kant*, p. 122-123).

[567] « *Enthalten diese Vorstellungen* [*c'est-à-dire : sinnlichen Vorstellungen*] *doch "nur die Art, wie das Subject vom Gegenstande afficirt wird". Es ist also "leicht einzusehen", wie sie "als Wirkungen ihrer*

La thèse que défend Husserl à cet égard est que la doctrine kantienne de la chose en soi est tributaire d'une théorie psychologiste et anthropologiste de la connaissance.[568] Si, de ce point de vue, nous n'avons pas accès aux choses mêmes, et s'il nous est nécessaire de recourir à l'intuition sensible afin de nous représenter des choses phénoménales, de telles conditions épistémiques s'imposent à nous justement en vertu de la nature et des limites qui reviennent à la constitution et à l'intellect de l'être humain. Par opposition à un intellect divin (ou à un *intellectus archetypus*), la constitution et la nature de l'intellect humain chez Kant sont telles que, pour qu'il y ait représentation, il est nécessaire pour cet esprit d'être affecté de l'extérieur par les choses en soi, et de recevoir de celles-ci, par l'intermédiaire des sens, le matériau de la sensation auquel donnent forme les « fonctions originaires de la sensibilité et de l'entendement (*ursprüngliche Funktionen der Sinnlichkeit und des Verstandes*) ».[569] Les

---

Ursache gemäß sein müssen". Mit anderen Worten, und wie das schon längst Locke, Berkeley und andere geltend gemacht hatten, wir fühlen uns in der sinnlichen Erfahrung "affiziert", die Empfindungsgehalte unterstehen nicht unserer freien Willkür, sie weisen damit auf außerpsychische Ursachen, und es ist (wie hier der Realismus fortfahren dürfte) vorauszusehen, daß wir aus der Anordnung der Empfindung in Koexistenz und Sukzession werden Schlüsse machen können auf die selbst unanschaulichen außerbewußten Dinge an sich » (Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 143; cf. également Kant, « Lettre à Marcus Herz », p. 132).

[568] Si l'assimilation de la philosophie transcendantale de Kant à une forme de psychologisme épistémologique peut nous paraître à première vue problématique, nous n'avons, soutient Husserl, qu'à lire la lettre du 21 février 1772 à M. Herz et puis la comparer avec la seconde édition de la *Critique de la raison pure* pour s'en convaincre (cf. Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 140.)

[569] Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 379, cf. aussi p. 361-364, 380; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 170-172. L'opposition soulignée ici par Husserl entre intellect divin et intellect humain renvoie plus précisément à la distinction kantienne entre *intellectus archetypus* et *intellectus ectypus*. Kant affirme que l'entendement humain, en vertu de la nature et de la constitution particulière et contingente qui est la sienne, ne peut qu'en tant qu'*intellectus ectypus* se représenter les choses que par des images ou, plus précisément, par l'intuition sensible. Il oppose alors à l'entendement humain un entendement intuitif, un *intellectus archetypus*, qui, par contraste, pourrait se représenterait intuitivement, sans l'intermédiaire d'une quelconque sensibilité ou d'une intuition sensible, les choses elles-mêmes telles qu'elles sont, un entendement sur lequel par ailleurs les choses elles-mêmes se fonderaient (sur cette question, cf. notamment Kant, « Lettre à Marcus Herz », p. 132-133; E. Kant, *Critique de la faculté de juger*, trad. A. Renaut, Paris : Flammarion, 1995, p. 400-404). Pour une analyse

représentations, de même que leur contenu, sont alors conditionnées et déterminées, d'une part, par l'affection ou l'influence causale que les choses en soi exercent sur nos sens et notre sensibilité, et de l'autre, par les formes de l'intuition et de l'entendement inhérentes à notre esprit en tant qu'intellect humain. Pour Husserl, la théorie kantienne de l'expérience et de la connaissance, quoiqu'elle se veuille strictement épistémologique, repose en ce sens sur une « théorie psychologique »[570] :

> Nous sommes donc psychologiquement constitués de telle façon que nous sommes affectés de l'extérieur par des choses en soi, que les sensations sont le résultat de l'affection, que nous ne pouvons pas faire autrement que de former, suivant la <manière qui appartient> à notre constitution humaine générale, des sensations en intuitions, des intuitions en choses d'expérience, et où de telles fonctions formatrices ont leurs lois fixes.[571]

La théorie de Kant, toujours selon l'interprétation husserlienne, peut alors être considérée comme une position qui se rapproche à plusieurs égards de la conception psychogénétique de la théorie de la connaissance perceptuelle et empirique que Husserl associe à Locke et au réalisme critique en général. Bien que, certes, Kant n'admette pas forcément la théorie représentationnaliste et le réalisme scientifique qui caractérisent de telles théories, on peut en revanche lui attribuer une forme de réalisme métaphysique, de même qu'une théorie causale de la connaissance empirique

---

détaillée de cette distinction telle qu'elle est traitée par Husserl, cf. Kern, *Husserl und Kant*, p. 120-129; Pradelle, *Par-delà la révolution copernicienne*, p. 86-98.

[570] Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 379.

[571] « *Wir seien also psychologisch so konstituiert, daß wir von außen durch Dinge an sich affiziert werden, daß die Empfindungen Resultat der Affektion seien, daß wir nicht anders können, als nach der zu unserer allgemein menschlichen Konstitution <gehörigen Art und Weise> Empfindungen zu Anschauungen, Anschauungen zu Erfahrungsdingen zu formen, wobei diese formenden Funktionen ihre festen Gesetzmäßigkeiten haben* » (*ibid.*, p. 379-380).

ressortissant à une série d'hypothèses explicatives concernant la nature psychophysique et psychologique de l'être humain. Il n'y a d'ailleurs aucun doute que Husserl voit dans Kant un précurseur du réalisme critique en général, et plus particulièrement, de celui que défendent certains néokantiens tels que Helmholtz et Riehl. Cela se montre, par exemple, dans ses leçons de 1907, alors qu'il contraste sa position avec celle de Kant, position qu'il interprète en un sens très proche du réalisme critique :

> Nous ne disons pas, comme Kant en 1772 : « sur quel fondement repose la relation de ce que nous nommons en nous représentation, à un objet existant en soi ? » Nous ne disons pas « les choses au-dehors produisent sur les organes de nos sens des stimulations auxquelles s'attachent des sensations psycho-physiques et dans la suite des représentations et mouvements de l'âme quelconques. Comment pouvons-nous, à partir de ces effets en présence desquels nous nous trouvons dans la conscience, conclure à leurs causes ? » Et nous ne disons pas non plus : « Toutes les affirmations et propositions admises (*Annahmen*) sur des choses se réfèrent à des expériences, en définitive à des perceptions. Ces vécus subjectifs sont tout ce qui nous est donné. Puisqu'ils ne sont pas eux-mêmes les choses, qui doivent bien plutôt être en dehors du sujet, il doit exister des raisonnements qui nous donnent occasion, et légitiment, d'admettre des choses au-dehors. Comment ces raisonnements doivent-ils être formulés, où ont-ils, au sein de la sphère, seule donnée, de vécus de perception subjectifs, leur point d'appui ? Comment la réalité du subjectif garantit-elle une réalité, qu'il ne faut admettre pourtant qu'à titre hypothétique, de l'objectif, de ce qui appartient au monde extérieur ? »[572]

[572] Husserl, *Chose et espace*, p. 172-173; cf. également Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 145, 196-198; Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 140-144. Comme le montrent certains commentateurs de Husserl, les seconde et troisième phrases du texte que nous citons se veulent une reformulation de certains passages de la lettre à M. Herz et de la *Critique de la raison pure* (notamment Kant, « Lettre à Marcus Herz », p. 132-133; Kant, *Critique de la raison pure*, p. 93, 117). Sur cette question, cf. J.-F. Lavigne, « Notes du traducteur », dans Husserl, *Chose et espace*, p. 460-461; R. Kassis, *De la phénoménologie à la métaphysique. Difficulté de l'intersubjectivité et ressources de l'intropathie chez Husserl*, Paris : Jérôme Millon, 2001, p. 53, n. 10).

Ainsi, de manière générale, nous pouvons constater que cette conception psychologiste du réalisme critique, telle qu'elle se développe notamment dans la philosophie lockéenne et kantienne, se présente comme une théorie de la connaissance qui, par la voie d'une explication psychogénétique, tente de rendre compte de la connaissance perceptuelle et empirique du monde externe. Cette position, comme nous l'avons vu, tend à s'établir sur une théorie causale et représentationnaliste de la perception, qui se fonde, à son tour, sur des considérations psychologiques, psychophysiques et physiologiques. Or, cela revient à expliquer de manière causale comment la perception et le contenu empirique de la connaissance en viennent à se constituer de telle sorte qu'ils représentent indirectement les événements et les entités du monde physique. Sur la base de cette explication et des phénomènes qu'elle prétend expliquer, la théorie de la connaissance peut dès lors s'employer à déterminer la validité du contenu empirique de la connaissance et, idéalement, à inférer l'existence et la nature du monde externe.

3.2.3.2 Le psychologisme positiviste (ou phénoméniste)

À en croire Husserl, le psychologisme explicatif peut également prendre la forme d'une théorie phénoméniste de la perception et de la connaissance empirique, qu'il convient d'associer notamment à Hume et à certains représentants du positivisme allemand au tournant du XXe siècle. Une telle théorie de la connaissance implique alors : (1) la réduction des objets physiques à des « données mentales », et plus particulièrement, à des sensations ; (2) l'adoption d'une conception fictionnaliste des objets perceptuels ainsi que des catégories objectives ou scientifiques au-delà de ces données ; et (3) une

explication génétique de ces fictions ontologiques. Nous pourrions, à la suite de Husserl, qualifier cette position de « psychologisme positiviste »[573].

Examinons dans un premier temps les fondements de cette position telle qu'elle est avancée par Hume. Le point de départ de cette théorie, selon Husserl, consiste à admettre que seules nos perceptions (nos idées et nos impressions) nous sont, à proprement parler, données dans l'expérience.[574] Hume entend par « immédiatement donné » ce qui constitue effectivement et réellement la perception, ou ce qui se trouve en elle de manière immanente.[575] S'il y a un sens à parler, pour Hume, d'une connaissance directe ou indirecte de choses physiques, celle-ci doit donc s'attester directement au sein de l'expérience et trouver son fondement dans une perception.[576] Or, comment est-il alors possible d'inférer l'existence d'un objet non perceptuel qui par principe transcende la perception alors que seules nos perceptions peuvent être admises comme données ?[577] Comment, autrement dit, peut-on concevoir l'existence ou l'idée d'un objet non perceptuel et distinct de l'esprit dès lors que « rien n'est jamais présent à l'esprit que des perceptions » ?[578] La réponse de Hume, pour reprendre les mots de Husserl, consiste à affirmer que « tout raisonnement concluant à l'existence d'un être métaphysique ou plutôt métapsychique, non seulement est irrationnel mais

---

[573] Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 140; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 318, 351.

[574] Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 48-49; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 406.

[575] Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 48-49.

[576] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 230-233.

[577] Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 48-49.

[578] Hume, *L'entendement. Traité de la nature humaine : Livre I et appendice*, p. 124.

aussi non naturel. »[579] En ce sens, le scepticisme de Hume est tel qu'il remet en cause non seulement toute justification rationnelle des sciences empiriques, mais également toute prétention à connaître, à justifier ou à affirmer quoi que ce soit d'objectivement valable à propos de questions qui transcendent le domaine de l'expérience, soit la sphère des impressions et des idées.[580]

La conclusion de Hume revient donc à rejeter la possibilité même d'une justification épistémologique et ontologique d'un monde externe qui existerait indépendamment de nos perceptions. C'est ainsi que se trouve remise en cause « la conception habituelle d'un monde de réalités existant en soi (*der gewöhnlichen Auffassung einer Welt an sich seiender Realitäten*) », d'un monde constitué en particulier d'objets physiques.[581] Le scepticisme humien s'applique à cet égard tout autant au monde des objets de la perception sensible, tel qu'il est admis par le réalisme naïf, qu'à un monde physique d'objets imperceptibles au sens où l'entend le réalisme indirect. Comme le résume en effet Husserl :

> La raison n'autorise ni à admettre comme existant, en un certain sens, le monde qui apparaît (lequel est transcendant dans la mesure où il pose des réalités qui ne sont pas elles-mêmes les données de l'expérience), ni à considérer ce monde de choses comme la manifestation d'un monde transcendant encore plus éloigné.[582]

---

[579] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 258.

[580] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 203.

[581] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 406; Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 48-49.

[582] « *Die Vernunft gestattet weder, die erscheinende Welt (die transzendent ist, sofern sie Realitäten setzt, die nicht selbst die Erlebnisdaten sind) in gewissem Sinne als seiend gelten zu lassen, noch gestattet sie, diese Dingwelt als Bekundung einer noch weiter zurückliegenden transzendenten Welt anzusehen* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 418; cf. également Husserl, *Philosophie première*

Pour comprendre plus précisément le sens cette thèse, il convient tout d'abord de se pencher sur la théorie humienne de la perception sensible. Hume adopte ici, selon Husserl, une position phénoméniste consistant à réduire l'objet perceptuel au sens propre à un complexe ou un « faisceau » d'impressions sensibles qui, de par sa nature même, est transitoire.[583] Il s'ensuit que pour Hume aucune des propriétés objectives que nous prêtons habituellement aux choses, telles que l'existence distincte et continue, la substantialité, la causalité, la spatialité, etc., ne peut correspondre et, donc, être légitimement attribuée à ce complexe d'impressions que nous nous représentons comme un objet perceptuel.[584] De telles catégories objectives, y compris l'existence distincte des choses ou celle d'un monde naturel et transcendant, ne peuvent alors représenter que des illusions ou, plus précisément, des fictions qui ont leur origine dans la faculté de l'imagination.[585] Car ni les sens ni la raison ne justifient, de ce point de vue, l'existence ou l'objectivité de telles propriétés, de sorte qu'il faut tout simplement

---

(1923-24) I, p. 257; Hume, *L'entendement. Traité de la nature humaine : Livre I et appendice*, p. 122-124, 270-304, 312-318; Hume, *Enquête sur l'entendement humain*, p. 231-237). Hume, à la suite de Berkeley, s'en prend notamment à la philosophie de Locke lorsqu'il remet en cause non seulement la distinction entre qualités premières et qualités secondes, mais également l'idée même de substance matérielle comme celle, plus généralement, d'un objet imperceptible auquel se rapporterait la perception. C'est ce que semble également reconnaître, dans une certaine mesure, Husserl (cf. *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 391, 401, 405; *Philosophie première (1923-24) I*, p. 215, 219, 226-228).

583 Cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 348 (1re éd.); Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 48-49; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 405-406. Dans ses leçons de 1916-1918, Husserl contraste la position phénoméniste de Hume avec un type de « phénoménisme » qui admettrait à la fois une distinction et une relation entre le phénomène et le monde transcendant (cf. *ibid.*, p. 418). Il va sans dire que cette lecture phénoméniste de la philosophie humienne représente une pomme de discorde parmi les interprètes de Hume. À ce sujet, cf. par exemple, P. J. E. Kail, « Is Hume a Realist or an Anti-Realist? », dans E. S. Radcliffe (éd.), *A Companion to Hume*, Malden (MA) : Blackwell, 2008, p. 441-456.

584 Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 139-140; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 416; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 192; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 224-229, 256-258.

585 Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 48-49; Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 139-140.

y reconnaître un simple effet de l'imagination.[586] À cet égard, la position humienne aboutit à une forme de fictionnalisme ontologique dans la mesure où elle identifie tout objet transcendant et, par là même, toute chose ou propriété objective à une entité fictive, qu'il s'agisse de la sphère des choses présumées de la perception ou celle des entités scientifiques.[587] Pour cette raison, une compréhension réaliste des objets et du monde, qu'elle ait son origine dans l'expérience perceptuelle ou dans les sciences, relève de la fiction, et donc, de la sphère de l'imagination.

Dans cette optique, la théorie de Hume peut être dite psychologiste en deux sens. Elle l'est d'abord par son orientation psychogénétique en ce qu'elle entreprend d'expliquer la genèse psychologique de ces fictions que sont les objets transcendants de la perception sensible et de la connaissance empirique. De tels objets, en tant que fictions, n'admettent chez Hume aucune justification rationnelle et aucune légitimité épistémologique à proprement parler.[588] Nous pouvons seulement ici expliquer comment, sur la base de perceptions, de mécanismes et de lois psychologiques, se constitue ce que nous nous représentons, à tort, comme des objets perceptuels et un monde empirique, avec toutes les propriétés objectives que nous leur attribuons.[589] Il convient alors d'expliquer plus précisément comment l'imagination en vient, au moyen de l'habitude et des principes de l'association des idées, à transformer des amas

---

[586] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 416-418; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 256-258.

[587] Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 42; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 318, 351, 415-418; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 224-229, 256-258. Mentionnons d'ailleurs qu'à partir des années 1920, Husserl emploie explicitement l'expression « fictionnalisme » pour qualifier la position de Hume (cf. par exemple, *ibid.*, p. 254; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 244; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 100).

[588] Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 42.

[589] *Ibid.*; Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 49; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 316, 417, 420-421.

d'impressions et d'idées de manière à ce qu'il en résulte l'apparence d'une chose physique et d'une nature empirique, et ce, conformément à des catégories objectives telles que le temps, l'espace, la causalité, etc.[590] C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il revient également à la théorie de la connaissance de montrer, dans une perspective psychogénétique, en quoi les sciences empiriques, de par leur prétention à connaître ce monde et ces objets empiriques, sont à leur tour des fictions psychologiques, la science étant ainsi expliquée comme « une illusion (*Selbsttäuschung*) de la subjectivité, ou un art d'organiser utilement des fictions en fonction de fins pratiques (*Lebenszwecke*). »[591]

La théorie humienne de la connaissance peut en outre être qualifiée de psychologiste pour des motifs ontologiques. La position épistémologique de Hume, selon Husserl, serait en effet solidaire d'une ontologie « idéaliste » qui entreprend de réduire tout être à des entités ou des propriétés psychologiques, et en particulier, à des impressions et à des idées.[592] Pour cette raison, le programme de Hume ne représente rien de moins, aux yeux de Husserl, qu'un « psychologisme conséquent »[593] et « une généralisation extrême de l'idée de psychologisme »[594]. Car, par contraste avec le psychologisme logique qui n'implique que la psychologisation des objets logiques ou idéaux, le psychologisme humien procède, pour sa part, à une réduction ontologique de tout objet en général à ce qui est proprement psychologique. La théorie humienne de la connaissance présuppose en ce sens une « métaphysique négative » dont les

---

[590] Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 192; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 228-229, 256-257.

[591] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 228-229 (trad. mod.).

[592] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 280; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 226, 229-230.

[593] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 280.

[594] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 229.

fondements résident dans la psychologie empirique.[595] Cela signifie en effet, comme le précise Husserl en 1929, que

> n'importe quelle espèce d'objectités à rendre évidentes – ou même toutes espèces d'objectités, comme c'est le cas dans la philosophie de Hume – sont *psychologisées* attendu qu'elles se constituent, comme il va de soi, dans la conscience […]. Elles sont « psychologisées », cela veut dire : leur sens objectif, leur sens pris comme une espèce d'objets ayant une essence propre est nié au profit des vécus subjectifs, des data dans la temporalité immanente ou psychologique.[596]

À partir du milieu des années 1910, Husserl estime que la position épistémologique de Hume, telle que nous l'avons décrite jusqu'à maintenant, représente une conception particulière du psychologisme, qu'il qualifie de « positiviste ».[597] Pour cette approche, que Husserl désigne également par le terme de « huméanisme », « les choses (*Dinge*) se réduisent à des complexes, réglés empiriquement, de data psychiques (des "sensations") ; leur identité et par là tout leur sens-d'être devient une simple fiction. »[598] Nous avons d'ailleurs affaire ici à un type de psychologisme qui, à en croire

---

[595] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 420.

[596] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 229-230 (souligné dans le texte).

[597] Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 140; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 318, 351.

[598] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 226. Quoique Husserl qualifie, plus précisément, cette position d'« humanisme » (*Humanismus*), il nous semble, à l'instar notamment de D. Cairns, que l'expression « huméanisme » convient davantage ici dans la mesure où il est question de Hume (cf. E. Husserl, *Formal and Transcendental Logic*, trad. D. Cairns, La Haye : Martinus Nijhoff, 1969, p. 166).

Husserl, se prolonge au-delà de Hume dans ce qui constitue le fondement du positivisme allemand du tournant du XXe siècle.[599]

C'est pour cette raison que Husserl n'hésite pas à établir un parallèle entre Hume et les figures du positivisme de son époque. C'est le cas notamment des théories de Mach et de H. Vaihinger qui restent fidèles à Hume sur plusieurs points essentiels.[600] Husserl voit d'abord chez ces deux penseurs une orientation commune qui, à l'instar de Hume, consiste à assimiler les objets de la perception et des choses physiques (voire de tout être en général) à des complexes de sensations ou d'éléments.[601] Et il s'ensuit de là, comme chez Hume, non seulement un rejet de l'existence de choses en soi, mais également une interprétation fictionnaliste ou instrumentaliste de toute catégorie objective et scientifique dès lors que celle-ci transcende et, par le fait même, falsifie ou dénature les données sensorielles de l'expérience.[602] Or, le sens de ces fictions ou

---

[599] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20-21; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 226; E. Husserl, *Philosophie première (1923-24). Deuxième partie : Théorie de la réduction phénoménologique*, trad. A. L. Kelkel, Paris : PUF, 1972, p. 28; Husserl, « Die Psychologie in der Krise der europäischen Wissenschaft. Die Präger Vorträge », dans *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie. Ergänzungsband. Texte aus dem Nachlass 1934-1937*, R. N. Smid (éd.), Hua XXIX, Dordrecht : Kluwer, 1993, p. 108.

[600] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 226. Husserl tend par ailleurs à identifier la philosophie de Hume à une « philosophie du comme si » et, ce faisant, à la doctrine philosophique du même nom de Vaihinger (cf. par exemple, Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 172-173; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 227, 246-247). Mentionnons par ailleurs que Mach et Vaihinger témoignent, chacun à leur façon, de l'influence considérable qu'a exercée la pensée de Hume sur leurs pensées respectives. Sur ce point, cf. notamment Mach, *L'Analyse des sensations*, p. 46, 319-320; H. Vaihinger, « Les origines de la philosophie du comme si », trad. C. Bouriau, *Philosophia Scientiæ*, vol. 20, no. 1, 2016, p. 95-118.

[601] E. Husserl, *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit. Texte aus dem Nachlass (1893-1912)*, T. Vongehr et R. Giuliani (éd.), Hua XXXVIII, Dordrecht : Springer, 2004, p. 24; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 192, 224; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 355; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 226.

[602] À vrai dire, le propos de Vaihinger sur ce point se veut plus nuancé et agnostique. Il reconnaît l'existence d'un monde externe en dehors des perceptions, et indépendant des sensations, mais il rejette la possibilité que nous puissions connaître un tel monde et affirmer quoi que ce soit à son sujet. De là le rejet, par exemple, des choses en soi de Kant (cf. Vaihinger, « Les origines de la philosophie du comme

constructions, selon Mach et Vaihinger, ne peut d'ailleurs se dégager qu'à condition de les saisir, dans une perspective génétique, comme l'expression ou le résultat du développement biologique et psychologique de l'être humain.[603] Mais alors que, pour Hume, une position sceptique semblerait dès lors s'imposer, Mach et Vaihinger en viennent plutôt à privilégier une perspective instrumentaliste. Dans ce dernier cas, les catégories objectives ou les théories scientifiques, en tant que fictions ou « symboles de la pensée », n'ont, pour ainsi dire, de validité qu'en vertu de leur utilité biologique et pratique.[604] « De ce point de vue, affirme par exemple Vaihinger, tous les processus et toutes les constructions de la pensée ne sont pas considérés, fondamentalement, comme rationnels, mais comme des phénomènes de nature biologique. »[605] Cela signifie, comme en conclut Husserl, qu'il

> est bon de procéder en pratique comme si ces fictions avaient une validité absolue, mais d'un point de vue théorétique, on doit se rendre à l'évidence que tout cela ne vaut que relativement, anthropologiquement,

---

si », p. 115-117; H. Vaihinger, *Die Philosophie des Als Ob. System der theoretischen, praktischen und religiösen Fiktionen der Menschheit auf Grund eines idealistischen Positivismus. Mit einem Anhang über Kant und Nietzsche*, 7e/8e éd., Leipzig : Felix Meiner, 1922, p. 1-24, 89-116, 286-312). Sur la position machienne, cf. Mach, *L'Analyse des sensations*, p. 11-38, 272-299; E. Mach, *Populär-wissenschaftliche Vorlesungen*, Leipzig : J. A. Barth, 1896, p. 206, 215-224; Mach, *La connaissance et l'erreur*, p. 21-26; Mach, *Erkenntnis und Irrtum*, p. 410-411.

[603] Husserl, *Prolégomènes*, p. 212-233; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 85; Mach, *L'Analyse des sensations*, p. 316-317; Mach, *Populär-wissenschaftliche Vorlesungen*, p. 206-208, 214-219; Mach, *La connaissance et l'erreur*, p. 367-388; Vaihinger, « Les origines de la philosophie du comme si », p. 115-117; Vaihinger, *Die Philosophie des Als Ob*, p. 1-24.

[604] Cf. par exemple, E. Mach, *Die Principien der Wärmelehre. Historisch-kritisch Entwickelt*, Leipzig : J. A. Barth, 1896, p. 366; Mach, *L'Analyse des sensations*, p. 25-38, 272-308; Mach, *Populär-wissenschaftliche Vorlesungen*, p. 203-250; Vaihinger, « Les origines de la philosophie du comme si », p. 112, 115-117; Vaihinger, *Die Philosophie des Als Ob*, p. 1-24, 89-116, 286-312.

[605] Vaihinger, « Les origines de la philosophie du comme si », p. 116.

> du point de vue de l'économie de la pensée, du point de vue de la conservation, que tout cela ne possède qu'une utilité relative.[606]

De ce fait, la position de Hume et de positivistes tels que Mach et Vaihinger se présente comme une réponse psychologiste au problème épistémologique de la perception et de la connaissance empirique. Elle désamorce pour ainsi dire le problème dès lors qu'elle réduit tous les objets ou les catégories perceptuels, empiriques et scientifiques à des entités psychologiques, qu'il s'agisse d'entités auxquelles on confère un statut ontologiquement respectable (des perceptions ou des sensations) ou d'entités qui, pour autant qu'elles s'avèrent irréductibles à des sensations, sont assimilées à des fictions ou à des constructions psychologiques. Elle tente également, par la voie d'une explication génétique, de montrer comment et pourquoi de telles « fictions » – comme les objets de la perception sensible ou des choses en soi (peu importe si elles sont métaphysiques ou scientifiques) – se constituent en vue de fins biologiques et psychologiques. En ce sens, il y va d'une position que l'on doit qualifier de psychologiste, non seulement en raison de son ontologie, mais également en vertu de la fonction centrale qu'elle réserve à l'approche psychogénétique au sein de la théorie de la connaissance.

3.3 Le psychologisme épistémologique général

À partir des années 1903-1904, et en particulier au cours des années 1906-1907, un tournant s'amorce dans la conception husserlienne du psychologisme dans la théorie

---

[606] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 85; cf. également Husserl, *Prolégomènes*, p. 212-217.

de la connaissance.[607] Alors que le psychologisme épistémologique était jusque-là identifié exclusivement à une position qui, d'un point de vue méthodologique et théorique, reconnaissait à la psychologie explicative et génétique un rôle essentiel dans la théorie de la connaissance, le concept de « psychologisme » recouvre désormais chez Husserl *toute* justification ou fondation de la théorie de la connaissance sur la psychologie empirique.[608] Dans une telle perspective, le psychologisme épistémologique consiste, sous une forme ou une autre, à réduire ou à subordonner, par la voie des fondements, la théorie de la connaissance à la psychologie empirique. À partir de ce moment, le terme de « psychologisme » en vient désormais à désigner chez Husserl toute théorie de la connaissance qui s'appuie sur les *principes méthodologiques*, l'*ontologie* (ou l'*appareil conceptuel*) ou les *présuppositions théoriques* de la psychologie empirique.

Nous pouvons d'abord remarquer que, sur le plan méthodologique, le psychologisme épistémologique, selon cette nouvelle formulation, ne se mesure plus de manière essentielle à l'aune de la distinction entre psychologie descriptive et psychologie explicative (ou génétique). En cela, toute théorie de la connaissance qui, de quelque façon que ce soit, repose sur les principes méthodologiques de la psychologie empirique représente alors pour Husserl une forme de psychologisme. Cela marque bien entendu une rupture importante par rapport à l'interprétation du psychologisme épistémologique que défendait Husserl au cours de la période des *Recherches logiques*.

---

[607] Cf. la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 279-280; la lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 220-221.

[608] Cf. notamment Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 220-221; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 57; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.); E. Husserl, « Die reine Phänomenologie, ihr Forschungsgebiet und ihre Methode (Freiburger Antrittsrede) », dans *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, p. 74-75; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 303.

Car, comme nous avons pu le constater, le psychologisme épistémologique ne consistait alors (et jusqu'à maintenant) qu'à adopter l'approche de la psychologie explicative et génétique au sein de la théorie de la connaissance.[609] Or, au cours de la période de Göttingen, il en va tout autrement puisque Husserl en vient à rejeter l'idée même qu'une fondation de la théorie de la connaissance sur la psychologie descriptive puisse se prévaloir d'un statut épistémique privilégié qui exclurait par là même une forme de psychologisme. Que la théorie de la connaissance dépende de la psychologie descriptive ou de la psychologie explicative, elle n'en demeure pas moins, dans un cas comme dans l'autre, fondée sur la psychologie empirique, et doit, pour cette raison, être qualifiée de psychologiste.[610] Cela signifie pour Husserl que, d'un point de vue épistémologique, « [t]ant que la psychologie descriptive est, au sens authentique, de la psychologie, elle se situe, si étroitement que nous la délimitions, sur le même pied que la psychologie causale génétique. »[611] En admettant désormais qu'une interprétation psychologiste de la théorie de la connaissance peut procéder tant de la psychologie descriptive que de la psychologie explicative et génétique, Husserl semble par là même reconnaître que le psychologisme épistémologique peut se décliner selon le type de psychologie empirique qui sert de fondement à la théorie de la connaissance.

Ainsi, de manière générale, le psychologisme épistémologique peut, en l'occurrence, être caractérisé par la thèse selon laquelle la démarche méthodologique de la théorie de

---

[609] Cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 263-264 (1re éd.); la recension de l'ouvrage de Palágyi, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 214; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 35-36.

[610] Cf. la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 278-281; la lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 220-221, 251-253; Husserl, « Die reine Phänomenologie, ihr Forschungsgebiet und ihre Methode », p. 74-75; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 232-235, 335-340.

[611] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 253.

la connaissance se réduit ou, du moins, correspond en partie aux méthodes de la psychologie empirique.[612] Nous avons vu que, jusqu'en 1903, Husserl soutient qu'il n'y a de sens à parler de psychologisme que là où la théorie de la connaissance emprunte les méthodes de la psychologie génétique. Pour rappel, cela revient à défendre la validité et l'indispensabilité d'une approche épistémologique qui, sur la base d'hypothèses théoriques, entend fournir une explication causale, génétique et nomologique des états, des contenus ou des objets de la connaissance. Mais, au cours de la période de Göttingen, le sens que donne Husserl au concept de psychologisme épistémologique s'élargit à un point tel qu'il comprend désormais l'ensemble des méthodes empiriques de la psychologie.[613] Quand bien même la théorie de la connaissance s'appuierait donc sur les seules méthodes de la psychologie descriptive, elle n'en demeurait pas moins psychologiste d'un point de vue méthodologique. Car la psychologie descriptive se situe, au même titre que la psychologie génétique, sur le terrain des méthodes empiriques lorsqu'elle se livre à une investigation de ces faits empiriques que sont les phénomènes mentaux. Et, à cet égard, ses principes méthodologiques, tels que l'analyse, la description et la classification psychologiques, se règlent nécessairement sur la nature empirique des objets auxquels elle se rapporte.

De ce point de vue, la thèse méthodologique du psychologisme épistémologique général procède d'une interprétation psychologique du domaine ou de l'objet de la théorie de la connaissance. Ce point est crucial, comme le souligne Husserl, puisque si

---

[612] *Ibid.*, p. 220-221, 280-282; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 45-46; Husserl, « Die reine Phänomenologie, ihr Forschungsgebiet und ihre Methode », p. 74-75.

[613] Cf. la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 278-281; la lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 220-221, 251-253, 280-281; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.); Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* (1913) », p. 395-396, 405; Husserl, « Die reine Phänomenologie, ihr Forschungsgebiet und ihre Methode », p. 74-75; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 232-235, 338-340.

la théorie de la connaissance et la psychologie empirique « ont donc assurément un champ de travail commun, et si ce champ est travaillé par la psychologie et s'il appartient comme domaine d'origine à la psychologie, il est sûr, alors, que la théorie de la connaissance se fonde sur la psychologie ».[614] C'est pour cette raison, pourrait-on affirmer, qu'à partir de la période de Göttingen, le statut ontologique de la connaissance semble s'imposer de plus en plus à Husserl comme ce qui est en cause dans le psychologisme épistémologique.[615] Cela revient à reconnaître plus précisément que le point de vue psychologiste dans la théorie de la connaissance repose sur une interprétation ontologique de la connaissance, qui implique la réduction de celle-ci à un état ou à une activité psychologique (ou, si l'on veut, à un ensemble de faits psychologiques).[616] Ce qui caractérise en ce sens le psychologisme épistémologique en général, c'est l'idée que la théorie de la connaissance, pour reprendre les termes de Husserl, « opère avec des vécus de connaissance en tant que vécus d'hommes et d'autres individus psychiques de l'effectivité actuelle, donc avec des vécus psychiques au sens propre. »[617] L'argumentaire psychologiste selon lequel la théorie de la connaissance se réduit ou, du moins, se rapporte à la psychologie empirique trouve ainsi sa justification dans cette interprétation strictement psychologique et empirique de la connaissance. Celle-ci motive notamment l'idée que les fondements de la théorie

---

[614] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 252, cf. également p. 223.

[615] Cf. notamment *ibid.*, p. 221; Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 326-328; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35, 38-39; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.); E. Husserl, *Logische Untersuchungen. Ergänzungsband. Erster Teil. Entwürfe zur Umarbeitung der VI. Untersuchung und zur Vorrede für die Neuauflage der Logischen Untersuchungen (Sommer 1913)*, U. Melle (éd.), Hua XX/1, Dordrecht : Kluwer, 2002, p. 152.

[616] Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35, 38; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 246.

[617] Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26.

de la connaissance résideraient dans la psychologie descriptive, idée que Husserl résume ainsi :

> Mais comment puis-je éluder la psychologie descriptive (*deskriptive*), celle qui est purement descriptive (*beschreibende*) ? […] Comment diable les vécus, les actes, on dit même, et on peut difficilement l'éviter, les « actes psychiques » [de la connaissance], ne seraient-ils rien de psychologique ? Et la conscience interne dans laquelle ils sont saisis est bien elle aussi quelque chose de psychique ; le psychologue en fait partout usage, en tant que perception interne, quand il considère dans sa recherche ses phénomènes, parmi lesquels ceux qui sont intellectuels. Lui aussi doit décrire, classer, analyser, etc., ces phénomènes et ce sont bien les mêmes que <ceux> de la critique de la connaissance. […] il est sûr, alors, que la théorie de la connaissance se fonde sur la psychologie, plus précisément sur la psychologie descriptive.[618]

L'un des motifs principaux qui, comme le laisse entendre ce passage, conduisent au psychologisme épistémologique tient notamment à une certaine conception psychologiste de la justification épistémique qui se rattache notamment à la notion d'« évidence ».[619] Partant de ce fait, la dépendance de la théorie de la connaissance sur les objets et les méthodes (du moins, descriptives) de la psychologie empirique apparaît en effet d'autant plus nécessaire et incontestable que seule la perception interne (ou psychologique) peut être au sens strict source et gage d'évidence. Une telle conception de l'évidence et de la validité épistémique, comme le souligne Husserl, prend son point d'appui dans une certaine compréhension de la distinction entre perception interne et perception externe, distinction qui a d'ailleurs son origine chez Descartes et Locke.[620]

---

[618] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 252.

[619] Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-37; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 108-109.

[620] Sur cette question, cf. notamment E. Husserl, *Recherches logiques*, t. III : *Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance, Recherche VI*, trad. H. Elie, A. L. Kelkel, et R. Schérer, Paris :

Ces modes de perception, soutient-on, se caractérisent et se distinguent d'abord par leurs objets respectifs : la perception interne, de par sa nature même, se rapporte aux phénomènes mentaux, alors qu'il revient en propre à la perception externe d'avoir pour objet les phénomènes physiques. Cette distinction, comme le montre Husserl, peut alors servir non seulement de critère de démarcation entre les domaines respectifs de la psychologie et de la physique (ou des autres sciences de la nature), mais également, et conjointement, de principe épistémique. Dans ce dernier cas, l'opposition entre ces modes de perception témoigne également d'une différence d'ordre épistémique : à la perception interne des phénomènes mentaux appartiendrait alors une évidence et une indubitabilité auxquelles la perception externe ne pourrait en aucun cas prétendre de par son caractère inéluctablement trompeur et douteux. C'est ainsi, selon Husserl, que certains, dont notamment Brentano, adoptent une position résolument cartésienne en conférant à la perception interne des phénomènes mentaux un privilège et une fonction épistémique incontestables dont dépendrait l'ensemble de la théorie de la connaissance :

> Quelque loin que je puisse étendre le doute dans la critique de la connaissance, je ne puis douter du fait que je doute, donc, je suis, et aussi que je me représente, que je juge, que je sens – de quelque nom qu'on les appelle, je ne puis douter des phénomènes (*Erscheinungen*) perçus intérieurement dans le moment même où je le vis ; en pareil cas, un doute serait évidemment insensé. Ainsi nous avons une « connaissance évidente » (*Evidenz*) de l'existence des objets de la perception interne, la connaissance la plus claire, cette certitude incontestable qui caractérise le savoir au sens le plus rigoureux. Il est en tout autrement de la perception externe : l'évidence lui manque et,

PUF, 1961, p. 270-279; Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 371.

> effectivement, de multiples contradictions dans les énoncés qui s'appuient sur elles indiquent qu'elle est capable de nous tromper.[621]

Or, dès lors que la perception interne est comprise comme source et garantie de l'évidence – et donc, de la validité et de la justification épistémiques en un sens tout à fait fondamental –, il y a là, pourrait-on croire, un argument décisif en faveur d'une fondation de la théorie de la connaissance sur la psychologie empirique, et en particulier, sur la psychologie descriptive.[622] La perception interne constitue, après tout, le fondement méthodologique de la psychologie empirique, et plus précisément, ce sans quoi les phénomènes mentaux ne pourraient être ni accessibles ni connaissables. Il y va donc de la possibilité même de la psychologie empirique, puisque dans une telle optique, comme l'affirme Husserl, « [t]oute connaissance psychologique de l'expérience reconduit aux saisies immédiates des vécus psychiques que le psychologue accomplit dans son "expérience de soi". »[623] Or, d'un point de vue psychologiste, ce principe vaut tout autant pour les phénomènes de l'investigation et de l'analyse épistémologique. Car lorsque la théorie de la connaissance en appelle à l'évidence pour déterminer la nature ou la validité épistémique de la connaissance, elle ne peut faire autrement, estime-t-on, que de s'appuyer sur la perception interne et, donc, sur une certaine méthode empirique qui relève de la psychologie.[624] À cet égard, la théorie de la connaissance ne peut donc se permettre de faire l'économie des procédés méthodologiques de la psychologie empirique – et notamment de la psychologie

---

[621] Husserl, *Recherches logiques*, t. III, p. 272-273.

[622] Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-37; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 245.

[623] « *Alle psychologische Erfahrungserkenntnis führt ja zurück auf die unmittelbaren Erfassungen psychischer Erlebnisse, die der Psychologe in seiner "Selbsterfahrung" vollzieht* » (Husserl, *Ideen I. Ergänzende Texte (1912-1929)*, p. 530).

[624] Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-37.

descriptive – si elle entend non seulement élucider et examiner la nature, les objets et les propriétés de la connaissance, mais également (et surtout) prétendre à une certaine validité épistémique, et plus encore, fonder ses analyses sur une évidence irréfutable. Pour la même raison, les objets de la perception interne, soit les phénomènes de la psychologie, sont (et doivent être) les objets ou, du moins, le point de départ privilégiés de la théorie de la connaissance. Car, en plus de constituer le domaine naturel de la théorie de la connaissance, les phénomènes mentaux sont les seuls objets pouvant prétendre à une véritable évidence, indubitabilité et, donc, certitude. Nous avons donc affaire ici à une position épistémologique qui, en vertu de motifs cartésiens, conclut que la théorie de la connaissance ne peut procéder et se réaliser qu'en tant qu'analyse psychologique, ne serait-ce que dans le cadre d'une psychologie strictement descriptive. Il y a là une ligne de pensée que Husserl caractérise ainsi :

> Ne va-t-il pas de soi, pourrait-on-dire, que la recherche en théorie de la connaissance s'accomplit comme recherche psychologique : ne va-t-il pas entièrement de soi que la méthode est psychologique ? C'est aux phénomènes que revient le théoricien de la connaissance lesquels lui sont donnés, en vertu de la méditation cartésienne du doute, par l'évidence de la perception interne. Les objets de la nature extérieure, il les laisse en suspens, mais les actes, ses actes subjectifs de pensée, de perception, de jugement, de présomption sur les objets de la nature, qui lui sont donnés dans la perception interne, il en fait, dans cette réflexion interne, des objets de recherche, il analyse donc ses perceptions, ses représentations, ses jugements, en un mot, il effectue des analyses psychologiques.[625]

Pour Husserl, ce type de théorie de la connaissance se range bien entendu dans la conception élargie du psychologisme épistémologique dont il s'efforce de rendre compte à partir de la période de Göttingen. Il y voit plus précisément une position

[625] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 245.

épistémologique qui, en général, témoigne d'une certaine tendance inhérente au psychologisme à interpréter, suivant Locke, l'évidence du *cogito* cartésien comme une expérience interne et psychologique de soi ou, plus généralement, des phénomènes mentaux.[626] Or, selon Husserl, du moment que nous acceptons ce concept d'évidence comme point de départ de l'analyse épistémologique, il en résulte également, par voie de conséquence, une interprétation psychologiste des méthodes et des objets de la théorie de la connaissance.[627] Car, comme nous l'avons déjà indiqué, la perception interne étant un mode de perception psychologique et, à ce titre, empirique, de même que les objets qui en relèvent sont justement les phénomènes empiriques auxquels se rapporte la psychologie.[628] C'est ce qu'explique Husserl dans *L'idée de la phénoménologie* :

> Si je dirige mon regard, en homme qui pense de manière naturelle, sur la perception que je suis en train de vivre, alors je l'appréhende aussitôt et presque inévitablement (c'est là un fait) en rapport avec mon moi […]. La perception, d'une façon générale la *cogitatio*, appréhendée ainsi, est le *fait psychologique*. Elle est donc appréhendée comme une donnée dans le temps objectif, appartenant au moi qui la vit, au moi qui est dans le monde et dure son temps […]. Tel est donc le phénomène au sens de la science de la nature que nous nommons la psychologie.[629]

---

[626] Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 108-109.

[627] Cf. notamment Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-39; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 251-259; Husserl, *Ideen I. Ergänzende Texte (1912-1929)*, p. 530-531; Husserl, « Die reine Phänomenologie. Ihr Forschungsgebiet und ihre Methode », p. 74-75.

[628] Sur ce point, cf. par exemple, Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 145-146; Husserl, *Idées III*, p. 48-53; Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 150-152.

[629] Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 68.

Comme le laisse entendre ce passage, le psychologisme épistémologique implique de surcroît un ensemble de présuppositions ontologiques et théoriques qui ressortent en particulier à cette conception de la connaissance. À partir de 1903, Husserl en vient en effet à considérer que la connaissance, dans une perspective psychologique et, à plus forte raison, psychologiste, ne peut être interprétée que comme l'expression d'une propriété empirique et mentale de certains êtres psychologiques (ou « moi »), en l'occurrence des êtres humains.[630] La psychologie et, par le fait même, le psychologisme s'engagent dès lors à admettre l'existence d'un substrat ou d'un porteur réel, d'un moi, qui est à comprendre non seulement en un sens psychologique, mais également dans une perspective psychophysique, biologique et même physique.[631] Or, nous pourrions être porté à croire qu'il s'agit là d'une conclusion qui vaudrait certes pour la psychologie explicative et génétique, mais à laquelle échapperait la psychologie descriptive. Sur ce point, cependant, Husserl est catégorique : la psychologie descriptive, comme la psychologie génétique, implique *ipso facto* de telles présuppositions ontologiques et théoriques quand bien même elles ne seraient pas en principe de son ressort. Lorsque la psychologie descriptive entreprend en effet de décrire et d'analyser les phénomènes mentaux tels que ceux que nous désignons par le terme de « connaissance », elle ne peut faire autrement que de les rapporter à un individu psychologique dont ils sont les propriétés empiriques, et en particulier, des propriétés dont celui-ci fait l'expérience.[632] Et en l'occurrence, comme le souligne

---

[630] Cf. par exemple, la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 279-280.

[631] Cf. notamment la lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 45-46; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 251-253, 399; Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-26; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.); Husserl, *Idées I*, p. 292-294.

[632] Cf. notamment la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 279-280; la lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125; Husserl,

Husserl, les « constatations psychologiques descriptives sur des perceptions, des jugements, des sentiments, des volitions, etc., portent sur les états réaux (*realen*), ainsi désignés, d'être animés de la réalité naturelle (*animalischer Wesen der Naturwirklichkeit*) ».[633] À cet égard, une interprétation psychologiste de la connaissance, quoi qu'il en soit du type de psychologie empirique dont elle se réclame, ne peut donc se prévaloir d'une prétendue neutralité métaphysique vis-à-vis du statut de la réalité psychologique, empirique et, donc, naturelle du porteur ou du substrat des phénomènes mentaux qui tiennent lieu d'états ou de fonctions épistémiques. Comme le précise en effet Husserl dans ses leçons de 1906-1907,

> tant que le psychologue est encore psychologue, *le donné de l'expérience interne* est pour lui un donné du moi, et cela veut dire le vécu d'une personne vivante, un fait de la nature qui a sa place dans la nature, qui a sa temporalité objective, sa durée temporelle objective, son existence (*Dasein*), son apparition et sa disparition (*Entstehen und Vergehen*) objectives […]. Et ainsi, les phénomènes sont pensés comme vécus d'individus organiques vivants quand le psychologue s'en occupe et rassemble des connaissances à leur sujet, ils sont pensés comme processus dans la sphère de la nature en partie physique, en partie psychophysique.[634]

Pour ces raisons, Husserl considère désormais que la ligne de démarcation entre, d'une part, la description et l'analyse purement psychologique, et de l'autre, l'explication psychogénétique peut s'avérer, dans la perspective d'une théorie psychologiste de la

---

Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907), p. 251-253; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 122.

[633] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.; trad. mod.).

[634] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 253 (nous soulignons), cf. également p. 399. Sur cette question, cf. aussi Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 68.

connaissance, difficile à maintenir, voire à justifier.[635] Une conception psychologiste de la connaissance qui, quand bien même serait-elle strictement descriptive, soulève du moins des enjeux et des difficultés qui semblent *ipso facto* favoriser et soutenir l'adoption d'une interprétation psychogénétique. Si la connaissance est en effet un phénomène psychologique de certains êtres empiriques, pourquoi conviendrait-il alors d'exclure de l'analyse épistémologique les conditions ou les considérations théoriques, ontologiques et explicatives qui, d'un point de vue empirique, sont en cause dans la connaissance ? Comme le remarque effectivement Husserl, nous pourrions admettre, par exemple, que du moment où

> on conçoit la connaissance humaine tout simplement comme un processus psychologique de l'être humain, il semble alors évident, d'après les résultats de la biologie générale, qu'elle participe des particularités de la nature humaine telle qu'elle s'est justement ainsi développée dans des conditions naturelles biologiques.[636]

Nous pouvons ainsi constater qu'un changement profond s'opère dans l'interprétation husserlienne du psychologisme épistémologique au cours de la période de Göttingen, en ce que Husserl étend désormais cette position à toute théorie de la connaissance qui se fonde sur la psychologie empirique. Ce qui caractérise dès lors le psychologisme épistémologique, ce n'est plus tant le rôle et la valeur épistémologique qui sont

---

[635] Cf. la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 279-280; la lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 252-253; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 326-330; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 43-44.

[636] « *Faßt man die menschliche Erkenntnis eben als menschliche, als psychologischen Vorgang, so scheint es selbstverständlich nach den Ergebnissen der allgemeinen Biologie, daß sie an den Besonderheiten der menschlichen Natur teilnehme, die sich unter den biologischen Naturverhältnissen gerade so gestaltet hat* » (Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 406).

accordés à l'explication psychogénétique que la relation de dépendance que la théorie de la connaissance entretient avec l'ontologie (ou le cadre conceptuel), les méthodes et les présuppositions théoriques de la psychologie empirique. Nous verrons d'ailleurs qu'à ce stade de la réflexion de Husserl, une telle compréhension du psychologisme tend à s'inscrire plus largement et graduellement dans une réflexion sur le naturalisme épistémologique.

3.4 Psychologisme et naturalisme dans la théorie de la connaissance

À partir de la période de Göttingen, il ne fait aucun doute que le psychologisme épistémologique, sous toutes ses formes, représente pour Husserl une conception naturaliste de la théorie de la connaissance, voire le modèle par excellence du naturalisme épistémologique.[637] Le thème du naturalisme dans la théorie de la connaissance apparaît d'abord chez Husserl dans le contexte des leçons de 1906-1907, justement en lien avec la question du psychologisme. De manière générale, le naturalisme épistémologique désigne alors chez Husserl une position philosophique qui consiste à comprendre et à articuler la tâche, les objets, les concepts et les méthodes de la théorie de la connaissance dans une perspective qui est celle des sciences empiriques, et en particulier, des sciences de la nature. De ce fait, la théorie de la connaissance est à concevoir comme une partie intégrante des sciences empiriques, ou du moins, une discipline dont les fondements dépendent de celles-ci.[638] Husserl précise

---

[637] Cf. notamment Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 258-259; Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400-408; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 294, 330; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-27; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.); Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 360.

[638] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 257-258; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 23-27; Husserl, *Idées III*, p. 60-61.

qu'une telle caractérisation vaut également pour toute théorie de la connaissance qui défend, ne serait-ce qu'implicitement ou partiellement, ce programme philosophique naturaliste. Il y a là un point sur lequel il faut insister puisque l'ubiquité et l'enracinement du naturalisme épistémologique à l'époque moderne sont tels, selon Husserl, que l'influence de cette approche philosophique en vient même à s'exercer sur des positions qui se disent en principe réfractaires à l'idée d'une fondation de la théorie de la connaissance sur les sciences de la nature.[639] Or, quand bien même une théorie de la connaissance s'opposerait explicitement à ce programme, elle n'en demeure pas moins sous l'influence du naturalisme épistémologique dès lors qu'elle s'appuie sur les présuppositions, les faits ou les résultats des sciences de la nature.[640] Car elle assume, du point de vue de la théorie de la connaissance, les orientations théoriques, les objets ou les résultats des sciences en question en tant que prémisse ou contenu de l'analyse épistémologique.[641] Pour cette raison, il faut, du point de vue de Husserl, qualifier de naturalistes non seulement les théories de la connaissance qui s'en réclament explicitement, mais également celles qui, malgré elles, adoptent certains de ses traits caractéristiques.

Le rapprochement que Husserl établit alors entre psychologisme et naturalisme au sein de la théorie de la connaissance tient au statut même de la psychologie empirique. Nous avons déjà montré qu'après la parution des *Recherches logiques*, Husserl en vient à

---

[639] Cf. par exemple, Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 45-46; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 58-59; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18-20; Husserl, *Phänomenologische Psychologie*, p. 350-353.

[640] Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400-406; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 7, 97.

[641] Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400-406; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 45-46, 107; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 330; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38-40; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.).

identifier la psychologie empirique dans son entièreté à une science de la nature, et ce, au même titre que la physique.[642] Le psychologisme épistémologique ne constitue en ce sens rien d'autre qu'une tentative de fondation de la théorie de la connaissance sur la psychologie empirique en tant que *science de la nature*.[643] Et pour cette raison, il s'agit pour Husserl d'une conception naturaliste de la théorie de la connaissance, quoi qu'il en soit par ailleurs du type de psychologie empirique qui en constitue le fondement.

À cet égard, la théorie psychologiste de la connaissance doit être d'abord et avant tout qualifiée de naturaliste de par son interprétation même de la connaissance. Rappelons que le psychologisme épistémologique procède d'une réduction de la connaissance à un processus ou à un phénomène psychologique. Or, selon Husserl, cela revient à interpréter la connaissance – précisément parce qu'il s'agit d'un phénomène subjectif d'un être psychologique – comme « un fait de la nature parmi d'innombrables autres, psychiques et physiques ».[644] Le psychologisme épistémologique est ainsi solidaire de l'ontologie naturaliste que nous avons exposée ci-dessus, ontologie selon laquelle seule la nature existe, et plus précisément, la nature telle qu'elle est constituée d'entités et de propriétés physiques et psychologiques.[645] On pourrait alors affirmer qu'il y va ici d'une formulation de ce principe naturaliste consistant à « reconduire tout être en général à la nature », un principe sur la base duquel « la connaissance [est] à son tour

---

[642] Cf. supra p. 120 sq.

[643] Cf. la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 278-280; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-27, 57; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38-40.

[644] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 327; cf. également Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35.

[645] Cf. supra p. 126 sq.

interprétée comme nature, à savoir sous la forme de l'existence psychologique. »[646] Les phénomènes psychologiques qui tiennent lieu de connaissance apparaissent dès lors comme des faits ou des processus naturels, et par la même occasion, comme des propriétés redevables de sujets épistémiques qui, en tant qu'individus psychologiques, font tout autant partie de la nature.[647] Comprise ainsi, la position psychologiste s'engage donc à poursuivre une stratégie de naturalisation de la connaissance sur la base de l'ontologie naturaliste de la psychologie empirique. Il s'agit là d'une conception de la connaissance que Husserl décrit en ces termes :

> La connaissance, en tant qu'elle est ma connaissance ou celle de quiconque, comme événement dans le temps – ce même temps qui est celui de la nature – comme événement dans une conscience humaine qui, de par sa relation psychophysique au corps (*Leib*) humain, prend part à la nature psychophysique tout entière, cette connaissance relève de l'investigation de la psychologie […].[648]

Force est de reconnaître qu'une telle interprétation de la connaissance repose plus généralement sur une conception naturaliste des objets de la connaissance. Le réductionnisme ontologique qui caractérise le naturalisme, d'après Husserl, tend en effet à se traduire, sur le plan épistémologique, par une restriction du domaine de la connaissance à la nature au sens large, c'est-à-dire aux seules réalités naturelles de la

---

[646] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 294.

[647] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 257-259; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-27; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.).

[648] « *Erkenntnis als meine oder irgendjemandes Erkenntnis, als ein Vorkommnis in der Zeit, derselben einen Zeit, welche Zeit ist der einen Natur, als Vorkommnis in einem menschlichen Bewusstsein, das in seinem psychophysischen Zusammenhang mit menschlichem Leib sich der gesamten psychophysischen Natur einreiht, erforscht die Psychologie* » (Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 39). Cf. de manière générale, *ibid.*, p. 34-40; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 39-40.

physique et de la psychologie.[649] Il en résulte une compréhension de la connaissance en tant qu'état ou processus strictement naturel (en l'occurrence psychologique), qui implique, pour sa part, une relation à d'autres objets naturels au même titre que celle-ci. Ainsi, les éléments constitutifs de la connaissance (le sujet, l'état et l'objet), de même que la connaissance elle-même en tant que relation, se trouvent par là même réduits à des entités ou propriétés naturelles, notamment en phase avec la psychologie.[650]

Sur ce point, Husserl n'hésite pas à établir un rapprochement entre, d'une part, l'empirisme au sens large, et de l'autre, le naturalisme ou, plus particulièrement, le psychologisme épistémologique. Rappelons que, pour Husserl, les concepts de naturalisme et d'empirisme peuvent être dits coextensifs dans la mesure où, dans un cas comme dans l'autre, on ne reconnaît en effet qu'un seul domaine de connaissance possible, soit les faits empiriques, ou ce qui revient au même, les objets naturels auxquels se rapportent la physique et la psychologie. La dimension ontologique de cette thèse ayant déjà été traitée ci-dessus, il nous reste maintenant à en mesurer plus précisément les implications épistémologiques.[651] À cet égard, le point commun sur lequel se rejoignent le naturalisme et l'empirisme est la thèse selon laquelle toute connaissance n'a de fondement ou ne trouve sa justification que dans l'expérience (*Erfahrung*).[652] De ce point de vue, comme le précise Husserl, « c'est seulement à la

---

[649] Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 326-327.

[650] Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 272-274; 326-328; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-30.

[651] Cf. supra p. 134.

[652] Husserl, *Idées I*, p. 64-65; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18.

réalité effective de la nature (*Naturwirklichkeit*) que se rapporte cet acte donateur originaire (*originär gebende*) que nous nommons expérience (*Erfahrung*). »[653] Si la nature épuise donc, à elle seule, le domaine de ce qui est connaissable, toute connaissance au sens propre repose sur l'expérience et tire sa justification de celle-ci. C'est justement en ce sens, conclut Husserl, que « le naturalisme et l'empirisme sont des concepts équivalents ».[654] Il va sans dire que de telles remarques valent également pour le cas particulier du psychologisme épistémologique, qui se situe précisément sur ce terrain lorsqu'il entend réduire ou subordonner toute connaissance à la sphère des faits empiriques, et notamment à celle des phénomènes mentaux.[655]

C'est d'ailleurs dans une telle optique que l'empirisme et le naturalisme tendent à rejeter l'idée et la légitimité même d'une connaissance *a priori* (ou non empirique).[656] Husserl y voit ainsi, de part et d'autre, une approche qui s'inscrit en faux contre toute forme de connaissance idéale, eidétique ou purement conceptuelle. Lorsque le tenant du naturalisme ou de l'empirisme procède à une réduction du domaine de la connaissance à la sphère des faits empiriques ou réalités naturelles, il exclut par là même la possibilité qu'il y ait des modes de connaissance non empiriques. S'il faut donc proscrire l'existence d'objets *a priori*, tels que les idées, les essences ou les universaux, il faut de même rejeter les modes de connaissance *a priori*, tels que les

---

[653] Husserl, *Idées I*, p. 65 (trad. mod.); cf. également Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18.

[654] « *Naturalismus und Empirismus gleichbedeutende Begriff sind* » (Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18).

[655] Cf. Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 41-42; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-40; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 272-274; 282, 286, 294, 326-330; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20-21, 323-325.

[656] Cf. Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 48; Husserl, *Idées I*, p. 9, 62-68; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 281; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 217-218.

représentations générales ou conceptuelles, qui se rapporteraient à de tels objets. De ce point de vue, admettre une telle connaissance, comme le fait remarquer Husserl, consisterait d'ailleurs tout simplement à renouer avec ces constructions spéculatives *a priori* que l'on associe aux dérives de l'idéalisme allemand du XIXe siècle.[657]

Il y a un sens à dire, en outre, que le psychologisme épistémologique constitue, à l'époque de Husserl, la forme privilégiée que prend la réfutation empiriste ou naturaliste de la connaissance *a priori*.[658] La théorie psychologiste de la connaissance, pourrait-on affirmer, est en effet représentative de cette tendance de l'empirisme « à nier en général toute science apriorique et à considérer tout *a priori* comme mythologie conceptuelle. »[659] Nous avons vu que, sur cette question, l'empirisme tend en général à privilégier une orientation réductionniste ou éliminativiste par la voie d'une réinterprétation psychologiste de toute connaissance présumément *a priori*. Tel est notamment le sens et le rôle qui reviennent à la théorie de l'abstraction dans le contexte de l'analyse empiriste de la formation et de la connaissance des représentations générales (ou « conceptuelles »).[660] De ce point de vue, rappelons-le, la conceptualité ou la généralité consiste dans une entité ou une fonction psychologique qui, dans tous les cas, se rattache toujours à la représentation ou à la connaissance de particuliers mentaux. C'est en ce sens que l'on peut parler, suivant les cas, d'une réduction ou d'une élimination psychologiste de l'*a priori* (au sens à la fois conceptuel et eidétique) au

---

[657] Husserl, *Idées I*, p. 64-65.

[658] Cf. par exemple, Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 126 sq.; la lettre de Husserl à Brentano, datée du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 38; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 29-30. Cf. également Cavallin, *Content and Object*, p. 10-13; Kusch, *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*.

[659] « […] *überhaupt jede apriorische Wissenschaft zu leugnen und jederlei Apriori für Begriffsmythologie zu erachten* » (Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 128).

[660] Husserl, *Idées I*, p. 74-76.

sein de l'empirisme. On ne saurait par ailleurs trop insister sur l'importance et la signification de ce psychologisme empiriste qui, à en croire Husserl, demeure toujours dominant dans la théorie de la connaissance au tournant du XXe siècle.[661]

Husserl admet cependant que certains empiristes, tels que H. Spencer, se réclament, en un sens tout à fait particulier, d'un concept psychologiste et biologiste de l'*a priori*.[662] On dira alors, par exemple, que les mécanismes psychologiques ou biologiques sont *a priori* en ce qu'ils précédent toute expérience et rendent possible la connaissance.[663] Une telle conception « empiriste » semble dès lors procéder d'une certaine caractérisation de l'*a priori* comme ce qui est épistémologiquement antérieur à toute expérience, mais avec cette réserve qu'elle s'applique aux conditions psychologiques et biologiques dont dépendent l'expérience elle-même et, en particulier, la connaissance. Il y a là, pourrait-on dire, une interprétation de l'apriorité qui se rapproche d'ailleurs à plusieurs égards de celle que Husserl attribue, à tort ou à raison, à la tradition rationaliste, et notamment à Kant.[664] Ce que Husserl qualifie en effet d'« apriorisme » désigne, rappelons-le, une certaine tendance au sein de la philosophie moderne à interpréter en un sens innéiste l'*a priori* comme ce qui, du point de vue de la connaissance, découle et relève seulement de la nature de l'esprit ou même de la

---

[661] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 126-247. Cf. également Rollinger, *Meinong and Husserl on Abstraction and Universals*.

[662] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 249, 277; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 78. Cf. également H. Spencer, *The Principles of Psychology*, Londres : Longman, Brown, Green and Longmans, 1855, p. 506-532.

[663] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 277; Husserl, *Idées I*, p. 81.

[664] Husserl, *Recherches logiques*, t. III, p. 236-237, 243.

constitution de l'être humain.[665] Quoique, sur ce point, l'apriorisme se distingue de l'empirisme classique en admettant la possibilité et la primauté d'une connaissance proprement *a priori*, il reste que le concept même d'apriorité ici se laisse comprendre, selon Husserl, en un sens qui n'en demeure pas moins psychologiste et anthropologiste. En faisant reposer l'apriorité sur des considérations empiriques qui portent sur la nature de l'esprit humain et sa constitution psychophysique, l'apriorisme – et en particulier, Kant – fait ainsi dériver l'*a priori* de faits psychologiques, anthropologiques et, donc, empiriques. Et en ce sens, nous pourrions conclure que l'apriorisme, dans une démarche qui n'est finalement pas si éloignée de Spencer, procède à une empiricisation et à une naturalisation de l'*a priori*.

De fait, le naturalisme épistémologique, en tant qu'empirisme, tend alors, selon Husserl, à n'admettre aucun autre critère de justification épistémique que l'expérience.[666] Il y a là un principe épistémique qui découle, plus précisément, de la conception de la nature et des objets de la connaissance que défend le naturalisme. Dès lors en effet que les faits empiriques ou les réalités naturelles constituent le seul domaine de connaissance possible ou admissible, l'analyse épistémologique dans une perspective naturaliste *se doit* alors de mesurer et d'évaluer toute connaissance présumée (croyance ou jugement) à l'aune de l'expérience et des faits naturels. À cet égard, comme le souligne Husserl, « l'expérience est la conscience dans laquelle toute

---

[665] Husserl, *Prolégomènes*, p. 136-138; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 73-74, 83; Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 385.

[666] Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18; Husserl, *Idées I*, p. 64-65.

connaissance de la nature est ultimement fixée, celle en vertu de laquelle toute affirmation sur l'existence spatiotemporelle tire ultimement sa justification. »[667]

Sur ce point, il convient de mentionner que la restriction naturaliste du domaine de la validité épistémique à la sphère de l'expérience, à celle des faits empiriques et naturels, comprend notamment les sciences empiriques qui s'y rapportent. En ce sens, il serait plus adéquat d'affirmer, avec Husserl, que le naturalisme, en tant que position épistémologique, « ne reconnaît que les faits de l'expérience et n'accorde de validité intrinsèque qu'à la science empirique ».[668] Ainsi, seules les sciences empiriques (ou de la nature) peuvent être dites véritablement scientifiques et prétendent à un savoir légitime.[669] Comme le souligne en effet Husserl, pour le naturalisme ou l'empirisme, « c'est tout un de parler de science authentique et de science empirique (*Erfahrungswissenschaft*). »[670] C'est d'ailleurs pour cette raison que Husserl tend, de ce point de vue, à identifier la philosophie naturaliste (ou empiriste) avec le positivisme.[671] Après tout, il y va, dans un cas comme dans l'autre, d'une orientation épistémologique qui, en raison notamment d'une opposition à toute métaphysique, s'en

---

[667] « *Denn Erfahrung ist das Bewußtsein, in dem alles Natur-Erkennen letztlich terminiert, aus dem letztlich jede Behauptung über räumlich-zeitliches Dasein ihre Berechtigung schöpft* » (Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18).

[668] « […] *nur Erfahrungstatsachen sieht und nur Erfahrungswissenschaft innerlich gelten läßt* » (Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 21 [trad. mod.]; Husserl, « Philosophie als strenge Wissenschaft », p. 10).

[669] Cf. Husserl, *Idées I*, p. 62-81; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 151, n. I; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 21-22; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18.

[670] Husserl, *Idées I*, p. 64 (trad. mod.).

[671] Cf. notamment *ibid.*, p. 69, 79-81; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 217-218, 276-277.

tient à admettre, d'une part, l'existence de faits, et de l'autre, la validité des sciences empiriques (ou positives). En ce sens, comme le fait valoir Husserl,

> « positivisme » signifie essentiellement la même chose que « empirisme ». Le terme [de positivisme] indique que la science positive est la seule science à être reconnue comme telle. Encore une fois, l'expression « science positive » ne signifie cependant rien d'autre que le contraste avec la métaphysique, avec les sciences qui transcendent l'expérience ; et, donc, autant que la science qui se situe purement sur le sol de l'expérience possible.[672]

Sur la base d'une telle conception de la validité épistémique, le naturalisme épistémologique tend alors, selon Husserl, à prendre la forme du psychologisme. Le privilège qui revient ici au psychologisme épistémologique tient avant tout à la conception naturaliste de la connaissance dont il a été question ci-dessus. Dès lors en effet que la connaissance (ou même l'expérience) est identifiée, pour l'essentiel, à un fait psychologique, nous pourrions être porté à admettre que la théorie de la connaissance se situe alors forcément dans un rapport de dépendance vis-à-vis de la psychologie empirique.[673] Et si la connaissance se réduit à un phénomène psychologique, et donc, à un processus naturel, pourquoi la théorie de la connaissance ne serait-elle pas, à son tour, conçue sur le modèle des sciences empiriques, et notamment la psychologie ? Dans une telle perspective, l'assimilation du champ d'investigation épistémologique à celui des sciences empiriques ouvre la voie à une

---

[672] « *"Positivismus" wesentlich dasselbe besagt wie "Empirismus". Das Wort* [*"Positivismus"*] *weist hin auf die positive Wissenschaft als diejenige, die allein anzuerkennen sei. Der Ausdruck "positive Wissenschaft" besagt aber wieder nichts anders als den Kontrast gegen Metaphysik, gegen erfahrungstranszendente Wissenschaft; also so viel wie Wissenschaft, die sich rein auf dem Boden möglicher Erfahrung bewegt* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 218).

[673] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 257-258; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 45-46; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-40; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-27.

naturalisation de la théorie de la connaissance.[674] C'est pourquoi, aux yeux de Husserl, le naturalisme épistémologique, spécialement sous la forme du psychologisme, en vient à privilégier et à défendre une conception de la théorie de la connaissance en phase avec la psychologie empirique, et par là même, les sciences de la nature.

Il va sans dire que le naturalisme épistémologique implique dès lors un rejet du fondationnalisme sous une forme ou une autre. Il ne peut en effet être question de reconnaître à la théorie de la connaissance une quelconque indépendance ou préséance tant que celle-ci est ontologiquement et théoriquement redevable des sciences de la nature. Ainsi se trouve évacué l'idéal d'une théorie de la connaissance qui assurerait, de manière unilatérale et indépendante, les fondements des sciences empiriques. Il y va plutôt d'une compréhension de la théorie de la connaissance où il devient possible, voire nécessaire de s'appuyer sur les sciences empiriques tant sur le plan de la démarche que du point de vue de la justification.[675] À cet égard, le naturalisme épistémologique part du principe que l'analyse et la résolution des problèmes proprement épistémologiques dépendent et procèdent des sciences empiriques.[676] De

---

[674] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 258; Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400-407; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-40; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-27.

[675] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 232, 258; Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400-407; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 330; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 45-46, 107; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 7, 38-40; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 27.

[676] Husserl soutient que l'influence de cette approche est telle qu'elle en vient même à s'exercer sur certaines de ces théories de la connaissance qui manifestent pourtant leur opposition au naturalisme. C'est le cas notamment de Kant et des néokantiens qui, aux yeux de Husserl, demeurent tributaires de ce naturalisme, en ce qu'ils conçoivent la théorie de la connaissance comme une entreprise d'analyse et de justification épistémologiques des présuppositions, des méthodes, des théories et des résultats des sciences empiriques. Sur ce point, cf. Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 232; Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400-401; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 7, 97; Husserl,

ce point de vue, on croit alors, comme l'affirme Husserl, « pouvoir résoudre les problèmes qui nous affligent en tirant parti des résultats des sciences de la nature, en menant des recherches scientifiques et en nous plaçant ainsi dans une attitude épistémique dans laquelle la nature est admise comme donnée ».[677] La répudiation du fondationnalisme est donc ici lourde de conséquences : elle ne signifie rien de moins que la subordination, voire la réduction de la théorie de la connaissance aux sciences de la nature.

De cette orientation naturaliste découle également une certaine interprétation des questions et des tâches qui relèvent de la théorie de la connaissance. Le naturalisme épistémologique tend tout d'abord à conférer à l'explication scientifique de la connaissance une place et un rôle décisifs au sein de la théorie de la connaissance.[678] La question de l'analyse épistémologique de l'essence, de la validité, des concepts et des principes de la connaissance s'avère alors inséparable du problème de la possibilité d'une explication nomologique, causale ou génétique de la connaissance.[679] Une telle approche, on s'en doute, se trouve en particulier au fondement du psychologisme explicatif qui entreprend, après tout, de réconcilier « l'explication de la connaissance, prise comme un fait naturel, par cette science de la nature qu'est la psychologie et l'élucidation de la connaissance quant aux possibilités essentielles de son effectuation

---

« Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 140-144; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 369-370.

[677] « […] *die uns bedrückenden Probleme lösen zu können, indem wir naturwissenschaftliche Ergebnisse hereinziehen, naturwissenschaftliche Forschungen betreiben und so überhaupt uns in eine Erkenntnisstellung begeben, in der Natur als Gegebenheit hingenommen wird* [...] » (Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38).

[678] Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400-407; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-40; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 330; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 289.

[679] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 330.

(*Leistung*). »[680] Pour Husserl, cette variante du psychologisme trouve ainsi sa justification méthodologique dans le principe naturaliste selon lequel la théorie de la connaissance, en tant qu'entreprise de clarification et de justification épistémologiques, ne peut véritablement parvenir à ses fins en l'absence d'une investigation et d'une explication scientifiques de la connaissance.

Le naturalisme épistémologique opère dès lors une reconfiguration du champ de compétence de la théorie de la connaissance, qui informe par là même les questions qui sont de son ressort. Husserl montre qu'une telle théorie de la connaissance s'engage notamment à rendre compte de la connaissance en tant que partie intégrante de la nature.[681] La connaissance étant interprétée, dans une perspective naturaliste, comme un phénomène psychologique et, donc, comme un fait naturel, il incombe alors à l'analyse épistémologique de prendre en considération et d'expliquer les conditions psychophysiques, biologiques et même physiques dans lesquelles s'inscrit et se constitue la connaissance. Il importe ici en particulier d'accorder un statut épistémologique privilégié à la question de la nature ou de la constitution empirique (psychologique, psychophysique, anthropologique et biologique) du sujet épistémique auquel appartient la connaissance en tant qu'état ou processus naturel. Si l'on prend l'exemple du psychologisme explicatif, cela consiste notamment, comme le souligne Husserl, à « vouloir résoudre les problèmes relatifs à la théorie de la connaissance en se référant à l'être humain, au développement psychologique de sa vie mentale et, plus

---

[680] Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 107 (trad. mod.). Cf. également Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 330.

[681] Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400-407; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 258; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38-40; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 330; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 289, 303.

loin en amont, au développement biologique de l'humanité. »[682] Ce type de considérations, comme nous avons pu le constater dans le cas du psychologisme explicatif, se révèle significatif d'un point de vue épistémologique, en ce qu'il détermine, dans une perspective naturaliste, l'approche de la théorie de la connaissance sur des questions telles que le fondement, le statut et la validité de la connaissance conceptuelle, des principes épistémiques ou de l'objectivité de la connaissance (notamment de la connaissance empirique et perceptuelle).

Qu'en est-il toutefois de ce type de psychologisme épistémologique qui, se réclamant seulement de la psychologie descriptive, exclut toute explication scientifique ? Ici aussi, il s'agit, maintient Husserl, d'une forme de naturalisme épistémologique.[683] Rappelons à cet effet que, peu après la parution des *Recherches logiques*, Husserl en vient à considérer que la psychologie descriptive, en tant que psychologie empirique, est, par sa nature même, une science de la nature au même titre que la physique.[684] Bien qu'il soit vrai qu'elle se garde d'expliquer la connaissance dans une perspective naturaliste, il reste que la psychologie descriptive, selon Husserl, ne peut faire autrement que de partir du principe que le phénomène de la connaissance demeure un état ou un processus empirique (ou naturel) qui, par ailleurs, implique, d'une part, l'existence d'un sujet psychologique en tant que réalité naturelle, et de l'autre, une démarche méthodologique qui est redevable des sciences de la nature.[685] De ce fait, la

---

[682] « […] *die auf die Erkenntnistheorie bezüglichen Probleme durch Rekurs auf den Menschen, auf die psychologische Entwicklung seines Seelenlebens und weiter zurück auf die biologische Entwicklung der Menschheit lösen zu wollen* » (Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 40).

[683] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 258; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20.

[684] Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 43; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.).

[685] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.).

psychologie descriptive admet ainsi une ontologie, des présuppositions théoriques et une méthodologie naturalistes. Cela est d'autant plus vrai, aux yeux de Husserl, que la psychologie descriptive se comprend, du moins dans la tradition brentanienne, comme une étape préalable et nécessaire à la psychologie génétique ou explicative. C'est pour cette raison, comme le dira Husserl dans ses leçons de 1925, que Brentano était avant tout « guidé par l'idée d'une psychologie descriptive qu'il pensait encore, dans une attitude naturaliste, comme soubassement d'une psychologie explicative à la manière des sciences de la nature ».[686] Et en ce sens, précise-t-il, l'école de Brentano est demeurée rattachée « au naturalisme psychologique de la tradition issue de Locke ».[687] C'est pourquoi à partir de la période de Göttingen, Husserl voit dans l'articulation de la théorie de la connaissance et de la psychologie descriptive non seulement une forme de psychologisme, mais également, pour la même raison, une variante du naturalisme épistémologique.[688]

De ce qui précède, nous devons enfin conclure que le naturalisme épistémologique s'accompagne de la thèse méthodologique selon laquelle seules les méthodes empiriques et scientifiques conviennent à la théorie de la connaissance.[689] Cela signifie,

---

[686] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 36; cf. également Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 291-292; Husserl, *Phänomenologische Psychologie*, p. 357, n. 1; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 250-251.

[687] Husserl, « Postface à mes *Idées pour une phénoménologie pure* », dans *Idées III*, p. 206.

[688] À partir de la fin des années 1920, Husserl se montre moins catégorique sur cette question, en ce qu'il admet désormais la possibilité d'une fondation non naturaliste de la théorie de la connaissance sur une psychologie purement descriptive et intentionnelle. Il s'agit alors d'un type de psychologisme qu'il qualifie de « transcendantal » et qu'il distingue du psychologisme naturaliste. Sur ce point, cf. Husserl, « Postface à mes *Idées pour une phénoménologie pure* », p. 192; Husserl, *Méditations cartésiennes et les conférences de Paris*, p. 76-77, 135; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 337-339. Cf. également Mohanty, « The Concept of "Psychologism" in Frege and Husserl », p. 114-115.

[689] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-27; Husserl, *Idées I*, p. 63-68; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18.

plus précisément, que la théorie de la connaissance, comme les sciences de la nature telles que la physique et la psychologie, s'avère tributaire de ces méthodes que sont la perception, l'observation, l'induction, l'expérimentation, la formation de concepts empiriques, etc.[690] On peut ainsi parler ici d'une variante du naturalisme méthodologique dont il a été question plus haut.[691] Sur ce point, le naturalisme épistémologique tend en particulier à privilégier, par la voie du psychologisme, une refonte méthodologique de la théorie de la connaissance sur le modèle de la psychologie empirique, et ce faisant, sur celui des sciences de la nature. Or, par la suite, il importe peu ici, selon Husserl, qu'une théorie de la connaissance souscrive au modèle méthodologique de la perception interne et de l'introspection ou à celui de l'expérimentation et des hypothèses explicatives.[692] Car, dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de fonder l'analyse épistémologique sur les méthodes empiriques des sciences de la nature, et de procéder ainsi, sur le plan méthodologique, à une tentative de naturalisation de la théorie de la connaissance.

3.5 Conclusion

Nous pouvons ainsi constater que, peu après les *Recherches logiques*, l'analyse husserlienne du naturalisme et, plus particulièrement, du psychologisme (notamment en logique) se développe et se situe avant tout sur le plan de la théorie de la connaissance. Le déplacement en question s'explique notamment par le fait qu'à partir

---

[690] Cf. par exemple, Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38-40; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 24-27; Husserl, *Idées I*, p. 63-68; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.).

[691] Cf. supra p. 131 sq.

[692] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 23-27; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 39; Husserl, *Idées III*, p. 46-47.

des années 1901-1902, il devient clair pour Husserl que le programme psychologiste en logique trouve son fondement et sa justification dans une interprétation psychologiste de la théorie de la connaissance. Dans un premier temps, nous avons montré à cet égard que le psychologisme épistémologique se limite initialement chez Husserl à accorder au point de vue de la psychologie explicative (ou génétique) un rôle essentiel dans la théorie de la connaissance. Rappelons que, pour Husserl, le recours à cette approche dans la théorie de la connaissance tend alors à s'imposer en particulier à trois niveaux, soit : la clarification et l'analyse épistémologique des concepts; l'examen et l'évaluation de la rationalité et de la justification des principes et des jugements épistémiques; et l'élucidation et la résolution du problème épistémologique que posent la perception sensible et, plus généralement, la connaissance empirique. Nous avons vu cependant qu'à partir de 1903, le concept de psychologisme épistémologique est à comprendre en un sens plus général dans la mesure où Husserl qualifie désormais de « psychologiste » toute théorie de la connaissance qui s'appuie de quelconque façon sur la psychologie empirique. Compris en ce sens, le psychologisme épistémologique consiste notamment à faire reposer la théorie de la connaissance sur l'ontologie, l'appareil conceptuel, les présuppositions théoriques ou les principes méthodologiques de la psychologie empirique. En particulier, il y va pour Husserl d'un programme philosophique plus global au sein duquel peut prendre part éventuellement (mais non nécessairement) une approche se réclamant de la psychologie explicative ou génétique. Pour cette raison, nous avons proposé de distinguer ici deux interprétations du psychologisme selon les périodes de l'œuvre de Husserl, soit le « psychologisme épistémologique *explicatif* » (de 1900 à 1903) et le « psychologisme épistémologique *général* » (à partir de 1903).

Nous avons pu ensuite remarquer que l'analyse husserlienne du psychologisme épistémologique s'inscrit, à partir de 1906-1907, dans une réflexion d'ordre plus

général sur le naturalisme dans la théorie de la connaissance. Rappelons que, pour Husserl, le naturalisme épistémologique se veut alors la thèse selon laquelle la théorie de la connaissance – et, en particulier, les tâches, le domaine d'objets, les concepts et les méthodes qui lui échoient – est une discipline dont les fondements relèvent essentiellement des sciences de la nature, et en particulier, de la psychologie empirique. À cet égard, le psychologisme épistémologique, comme le souligne Husserl, se présente comme l'interprétation dominante du naturalisme au sein de la théorie de la connaissance, et ce, depuis les débuts de la philosophie moderne. Le naturalisme épistémologique, notamment sous la forme du psychologisme, s'établit et se développe plus précisément comme un programme philosophique empiriste. En cela, Husserl n'hésite pas à identifier les concepts de naturalisme et d'empirisme sur le plan épistémologique (comme d'un point de vue ontologique). Car, dans un cas comme dans l'autre, il convient de ne reconnaître que la possibilité et la légitimité de la connaissance empirique, et notamment celle des faits empiriques auxquels se rapportent les sciences de la nature telles que la psychologie.

Dans le chapitre suivant, nous nous pencherons sur la question du statut de la conscience et, par là même, de l'intentionnalité dans l'interprétation que propose Husserl du naturalisme et, en particulier, du psychologisme. Nous verrons plus précisément que la naturalisation de la conscience et de l'intentionnalité (notamment dans une perspective psychologique) en vient à représenter pour Husserl la clé de voûte et, par conséquent, la condition de possibilité de tout programme psychologiste ou naturaliste en général, tel qu'en logique et dans la théorie de la connaissance.

CHAPITRE IV

LE STATUT DE LA CONSCIENCE ET DE L'INTENTIONNALITÉ AU SEIN DU PSYCHOLOGISME ET DU NATURALISME

4.1 Introduction

Nous avons vu jusqu'à maintenant que, pour Husserl, la position naturaliste en logique et dans la théorie de la connaissance repose ultimement sur une entreprise de naturalisation de leur domaine d'investigation respectif. La réduction ontologique du domaine de la logique et de la connaissance à des réalités ou des propriétés naturelles se présente à cet égard comme le fondement même de la naturalisation de la logique et de la théorie de la connaissance. S'il s'avère, en effet, que les concepts, les propositions, les inférences et la connaissance, par exemple, ne sont en réalité que des objets ou des propriétés pris en charge par les sciences de la nature, force est d'admettre que la logique et la théorie de la connaissance peuvent alors difficilement se prévaloir d'un statut qui leur assurerait une quelconque indépendance vis-à-vis de telles sciences. Du point de vue des fondements, la logique et la théorie de la connaissance dépendraient en ce sens de ces sciences de la nature auxquelles il reviendrait d'étudier les réalités et les propriétés naturelles qui constituaient les domaines de la logique et de la connaissance. Le réductionnisme ontologique vers lequel tend le naturalisme se redouble alors d'une réinterprétation des concepts, des domaines théoriques et des méthodes de la logique ainsi que de la théorie de la connaissance en phase avec les sciences de la nature.

Dans cette perspective, le psychologisme logique et le psychologisme épistémologique, sous leurs différentes formes, ne représentent rien de moins qu'une réalisation de ce programme naturaliste. Le point de départ du psychologisme en général consiste après tout à identifier ou à subordonner les domaines de la logique et de la théorie de la connaissance à celui de la psychologie empirique. C'est à cette seule condition, par exemple, que les lois de la logique peuvent être réinterprétées comme des lois psychologiques, ou que le recours aux méthodes de la psychologie dans la théorie de la connaissance peut être jugé admissible et nécessaire. Pour cette raison, Husserl en vient à voir dans la réduction ou la relativisation des domaines de la logique et de la connaissance à celui de la psychologie empirique la clé de voûte du psychologisme logique et du psychologisme épistémologique.

À cet égard, le psychologisme part du principe que le domaine de la logique ou de la théorie de la connaissance relève principalement de la sphère psychologique des actes ou des états de conscience, tels que la pensée logique ou la connaissance. Plus précisément, il s'agit d'affirmer que le champ d'investigation ou l'appareil conceptuel propre à ces disciplines se réduit ou ressortit essentiellement aux phénomènes psychologiques de la conscience. Cela revient à dire que ce dont on est conscient ou ce à quoi on se rapporte directement dans la pensée logique et la connaissance – soit le contenu ou l'objet logique ou épistémique – ne renvoie en fait à rien d'autre que des entités ou des propriétés psychologiques inhérentes aux actes ou aux états en question. C'est pourquoi, du point de vue de Husserl, les programmes psychologistes en logique et dans la théorie de la connaissance reposent plus fondamentalement sur ce que l'on pourrait appeler une entreprise de psychologisation de la conscience et, plus particulièrement, de l'intentionnalité, où il s'agit notamment de réinterpréter les termes de la relation intentionnelle dans une perspective psychologique. Ce n'est d'ailleurs qu'à cette condition, selon Husserl, que le psychologisme peut dès lors identifier ou

subordonner la dimension proprement cognitive, épistémique, sémantique et rationnelle de la conscience (à l'œuvre notamment dans la pensée logique et la connaissance) aux éléments empiriques et psychologiques qui seraient constitutives de celle-ci.

La thèse principale que défend alors Husserl, notamment à partir de la période de Göttingen, est que le naturalisme logique et le naturalisme épistémologique, notamment sous la forme du psychologisme, trouvent pour l'essentiel leur fondement et leur justification dans une conception naturaliste de la conscience et, par extension, de l'intentionnalité. La stratégie que privilégie à cet égard le naturalisme consiste à identifier ou à subordonner le domaine de la logique et de la théorie de la connaissance à celui de la sphère psychologique de la conscience, pour ensuite réinterpréter celle-ci dans une perspective naturaliste et, de préférence, en phase avec l'ontologie naturaliste de la psychologie empirique.

Nous nous proposons, dans le présent chapitre, d'examiner plus précisément en quel sens et pourquoi, selon Husserl, la naturalisation de la conscience constitue une condition *sine qua non* du programme naturaliste en logique et dans la théorie de la connaissance, notamment dans la perspective qui est celle du psychologisme. Nous établirons, dans un premier temps, que, pour Husserl, le psychologisme logique et le psychologisme épistémologique procèdent, dans un cas comme dans l'autre, d'une interprétation strictement psychologique ou « psychologiste » de la conscience et, en particulier, de l'intentionnalité. Dans cette optique, nous examinerons certaines conceptions de la conscience ou de l'intentionnalité qu'il convient, selon le point de vue et les analyses de Husserl, de situer dans une perspective psychologiste, soit notamment celles des empiristes britanniques, de Natorp, de Brentano et de Twardowski. Par la suite, nous verrons qu'il ne fait aucun doute à partir de 1905 que, pour Husserl, toute théorie psychologiste de ce type constitue, sciemment ou non, une

entreprise de naturalisation de la conscience et, par là même, de l'intentionnalité. Plus encore, ce serait cette stratégie de naturalisation de la conscience qui s'imposerait au tournant du XXe siècle comme en général dans l'histoire de la philosophie et de la psychologie modernes. Nous constaterons à cet égard que Husserl distingue, au sein du naturalisme psychologique, deux principales orientations : l'une se réclamant de la psychologie scientifique et psychophysique de l'époque, l'autre procédant de la psychologie sensualiste issue de l'empirisme britannique. Nous nous pencherons ici en particulier sur la thèse husserlienne selon laquelle la naturalisation de la conscience, telle qu'elle s'opère notamment dans la perspective du psychologisme, représente une conséquence de l'influence décisive que le modèle des sciences de la nature exerce sur la psychologie empirique dès ses débuts et, donc également, sur le naturalisme psychologique. Ce qui s'ensuit d'ailleurs ici pour Husserl, c'est notamment l'élimination ou la réduction naturaliste de l'intentionnalité qui ne peut, au sein d'une théorie naturaliste de la conscience, être proprement reconnue comme entité ou propriété *sui generis*. Nous reviendrons en dernier lieu sur le rapport que Husserl établit plus précisément entre la question de la naturalisation de la conscience (et de l'intentionnalité) et celle du naturalisme en logique ainsi que dans la théorie de la connaissance.

4.2 Psychologisme et psychologisation de la conscience

Il convient tout d'abord d'insister sur l'importance du concept de conscience et d'en préciser le sens dans le présent contexte. Il importe tout d'abord de souligner qu'au XIXe et au début du XXe siècle, la philosophie et la psychologie tendent à considérer les concepts de « mental » (ou de « psychique ») et de « conscience » comme

coextensifs.[693] Cela revient à affirmer, de manière générale, que les phénomènes mentaux ont pour caractéristique d'être conscients ou – pour reprendre l'expression d'usage au tournant du XXe siècle (y compris chez Husserl) – d'être des « vécus » (*Erlebnisse*), c'est-à-dire des états, des événements, des actes ou des contenus conscients (ou de conscience).[694] Dès lors, le terme de « conscience » peut, d'une part, désigner un ensemble de concepts ou de propriétés psychologiques, tels que l'unité de l'expérience mentale, la perception interne et immédiate des états mentaux ou l'intentionnalité.[695] Mais, de l'autre, et conjointement, la notion de conscience peut se laisser comprendre en un sens cognitif et épistémique : elle désigne alors le mode de connaissance immédiat, direct et évident de nos propres états mentaux, de leurs contenus et de leurs objets. En ce sens, les significations épistémologiques et

---

[693] Cf. par exemple, Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 114; Brentano, « L'Origine de la connaissance morale », p. 48-49; Beneke, *Lehrbuch der Psychologie als Naturwissenschaft*, p. 1; Mill, *A System of Logic*, vol. II, p. 849-856; Cornelius, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, p. 1; W. Jerusalem, *Einleitung in die Philosophie*, Vienne : W. Braumüller, 1899, p. 19-20; Wundt, *Vorlesungen ueber die Menschen- und die Thierseele*, p. 252-256; Külpe, *Grundriss der Psychologie*; P. Natorp, *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode*, Freiburg i. B. : Mohr, 1888, p. 11-15; A. Riehl, *Ueber Begriff und Form der Philosophie. Eine allgemeine Einleitung in das Studium der Philosophie*, Berlin : C. Duncker, 1872, p. 31. Cela dit, plusieurs philosophes et psychologues du XIXe siècle, tels que Helmholtz, Maudsley, Hamilton et le jeune Wundt, admettent bien avant Freud que certains états mentaux ou processus cognitifs puissent avoir lieu sans que nous en soyons conscients. Sur cette question, cf. par exemple, Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 113-138.

[694] Surtout répandue dans la psychologie empirique de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, la notion de « vécu », comme celle de « conscience », revêt une signification tout autant épistémologique que psychologique. Il s'agit d'un concept qui occupe une place importante, entre autres, chez Mach, Natorp, Wundt, Dilthey, Külpe, Ebbinghaus, Cornelius et Jerusalem (cf. par exemple, Mach, *La connaissance et l'erreur,* cf. en particulier p. 17-25, 33-34; Natorp, *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode*; Wundt, *Logik*, p. 11-12; Dilthey, *Grundlegung der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Geschichte*; Külpe, *Grundriss der Psychologie*, p. 1-10; H. Ebbinghaus, « Über erklärende und beschreibende Psychologie », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 9, 1896, p. 161-205; Cornelius, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, p. 1-9; Jerusalem, *Einleitung in die Philosophie*, p. 19-20). Pour un aperçu général de ce concept, cf. R. Eisler, *Wörterbuch der philosophischen Begriffe*, vol. I, 2e éd., Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1904, p. 303; H.-G. Gadamer, *Vérité et méthode*, trad. É. Sacre et al., Paris : Seuil, 1996, p. 81-86.

[695] Sur les diverses acceptions que recouvre le concept de conscience au XIXe et au tournant du XXe siècle, cf. Eisler, *Wörterbuch der philosophischen Begriffe*, vol. I, p. 146-153.

psychologiques du concept de conscience tendent alors, par leur nature même, à se recouvrir. Comme le souligne en effet Husserl :

> on peut remarquer à l'étude de la littérature postkantienne que le mot conscience a certes souvent une signification empirique, et donc, un rapport à des personnes empiriques ou à des espèces empiriques d'êtres vivants, mais qu'il n'est pas rare qu'il présente une tendance à se défaire de ce rapport. Pourquoi alors, dans les recherches en théorie de la connaissance, au lieu de vécu psychique, dit-on simplement, de préférence, « conscience » ? Précisément parce que l'on ressent et, à l'occasion, on remarque distinctement, que les actes intellectuels, lors des recherches d'origine en théorie de la connaissance, ne fonctionnent pas dans une aperception psychologique empirique […].[696]

La double signification – psychologique et épistémologique – qui revient ici au concept de conscience reflète, au sein de la philosophie et la psychologie de l'époque, une certaine tendance à privilégier la thèse d'inspiration cartésienne et lockéenne selon laquelle les états mentaux *conscients* représentent, au sens strict, la seule source de connaissance immédiate et incontestable.[697] Cette approche, comme nous avons pu le constater ci-dessus, trouve un appui dans l'orientation antispéculative, empiriste et positiviste qui caractérise la psychologie et la philosophie à partir de la seconde moitié du XIXe siècle.[698] Dans ce contexte, les données de la conscience (ou de l'expérience mentale) en viennent à constituer le domaine d'investigation par excellence de la psychologie comme de la philosophie.[699] Il en résulte alors une relation d'empiétement

---

[696] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 262.

[697] Skorupski, « Analytic Philosophy, the Analytic School, and British Philosophy », p. 308.

[698] Cf. chapitre I.

[699] Cf. par exemple, Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 67, 268; Brentano, « Mes derniers vœux pour l'Autriche », p. 116; Brentano, *Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, p. 10; Beneke, *Kant und die philosophische Aufgabe unserer Zeit*, p. 49; Beneke, *Lehrbuch der Psychologie als Naturwissenschaft*, p. 1; Mill, *A System of Logic*, vol. II, p. 849-856; Riehl, *Ueber Begriff und Form der Philosophie*, p. 27-

réciproque entre ces deux disciplines du fait qu'elles se rapportent à un même domaine d'objet. Et par la même occasion, l'analyse et l'investigation psychologiques semblent également s'imposer comme méthode en vertu de la nature même de l'objet en question. Pour ces raisons, la philosophie, y compris la logique et la théorie de la connaissance, se révèle alors susceptible d'être réinterprétée en un sens psychologiste.

Nous pouvons d'abord constater que cette conclusion est tirée par plusieurs partisans du psychologisme en logique.[700] Wundt, par exemple, soutient que la logique, dont la tâche est de déterminer les lois ou les règles de la pensée, est inévitablement tributaire de la psychologie en raison de la nature même de son objet :

> La pensée logique constitue une composante de nos vécus internes qui, aussi justifiée et nécessaire que puisse être son étude séparée, est cependant inséparablement liée à tous les autres éléments de notre conscience. L'investigation détaillée de ce contexte [c'est-à-dire de la conscience] est la tâche de la psychologie et non pas de la logique. Si celle-ci entend toutefois rendre compte adéquatement de son propre objet, elle doit alors rendre compte non seulement des traits caractéristiques qui reviennent aux actes de la pensée logique par

31; Natorp, *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode*, p. 11-24; Elsenhans, *Psychologie und Logik zur Einführung in die Philosophie*, p. 1-7; Cornelius, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, p. 1-9; Jerusalem, *Einleitung in die Philosophie*, p. 19-20, 28-30; Vaihinger, « Les origines de la philosophie du comme si », p. 114.

[700] Rappelons, par exemple, que certains psychologistes, tels que Sigwart, Heymans, Spencer, Mill, Höfler et Meinong, s'efforcent d'expliquer le principe de non-contradiction comme étant l'impossibilité pour deux croyances contraires de coexister simultanément au sein d'une seule et même conscience. Mentionnons en outre la thèse défendue par Sigwart et B. Erdmann, selon laquelle la nécessité logique se réduit à une conscience de nécessité. Nous pourrions enfin souligner la tentative, notamment chez Sigwart, de réduire la vérité à des vécus (ou des contenus) de conscience. Pour une discussion détaillée de ces thèses, cf. Husserl, *Prolégomènes*, p. 88-91, 97-98, 139-142, 161-163.

> rapport à toutes les autres expériences internes, mais également des relations qu'elle entretient avec la totalité de notre vie mentale.[701]

Et il en va de même pour le psychologisme épistémologique.[702] Car si, de ce point de vue, la psychologie empirique constitue la science des faits mentaux de la conscience, elle doit inéluctablement servir de fondement à la philosophie et, en particulier, à la théorie de la connaissance. C'est ce qu'en conclut par exemple Cornelius :

> Nous entendons par « psychologie » la science des faits de la vie mentale ou des faits psychiques […]. On désigne les faits psychiques tantôt comme des états, tantôt comme des contenus ou objets de notre conscience. En éprouvant les faits psychiques, nous en avons une connaissance directe : ils sont conscients en nous ou, comme on le dit également, nous en sommes conscients, et ils n'ont absolument aucune signification ou existence à moins d'être justement objet de notre conscience. Une sensation qui ne serait pas une sensation ou, pour le dire autrement, qui ne serait pas le contenu d'une conscience; une pensée, un jugement, une disposition d'esprit et un acte de volonté qui ne seraient les contenus de conscience de personne, ou qui ne seraient éprouvés par personne, cela est inconcevable […]. Sur la base de cette connaissance, la psychologie apparaît comme le seul fondement

---

[701] « *Das logische Denken bildet einen Bestandtheil unserer inneren Erlebnisse, der, wie berechtigt und nothwendig auch seine gesonderte Betrachtung sein mag, doch mit allen andern Elementen unseres Bewusstseins untrennbar verwachsen ist. Diesem Zusammenhang im einzelnen nachzugehen, ist die Aufgabe der Psychologie, nicht der Logik. Wohl aber wird diese, will sie sich anders über ihren eigenen Gegenstand zureichende Rechenschaft geben, nicht nur über die unterscheidenden Merkmale, die den logischen Denkacten gegenüber allen sonstigen inneren Erfahrungen zukommen, sondern auch über die Beziehungen Rechenschaft geben müssen, in denen sie zu dem Ganzen unseres geistigen Lebens stehen* » (Wundt, *Logik,* p. 11). Pour un argumentaire similaire, cf. Sigwart, *Logik,* vol. I, p. 1-7.

[702] Cf. par exemple, Brentano, « L'Origine de la connaissance morale », p. 48-56; Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 23-24, 104-105; Mill, « Coleridge », p. 125; Mill, *A System of Logic*, vol. I, p. 6-7, 604-605; Mach, *L'Analyse des sensations*, p. 13-30, 315-321; Mach, *La connaissance et l'erreur*, p. 21-22, 56-57; Riehl, *Ueber Begriff und Form der Philosophie*, p. 26-31; Vaihinger, « Les origines de la philosophie du comme si », p. 114; Lipps, « Die Aufgabe der Erkenntnistheorie und die Wundt'sche Logik I », p. 532-538.

> possible de toute la philosophie et, en particulier, de la théorie de la connaissance.[703]

Nous pouvons reconnaître dans ces remarques préliminaires une illustration de la thèse défendue par Husserl selon laquelle le psychologisme (et, comme nous le verrons, le naturalisme psychologique en général) procède d'une tentative de psychologisation de la conscience dans son acception intentionnelle, épistémique, cognitive et même rationnelle.[704] À cet égard, le psychologisme part du principe que le concept de conscience en question est identique ou réductible à la notion psychologique, empirique et même naturelle de « conscience », telle qu'elle est admise en particulier par la psychologie.[705] Cela revient à amalgamer les deux significations conférées au

---

[703] « *Unter Psychologie verstehen wir die Wissenschaft von den Thatsachen des geistigen Lehens oder den psychischen Thatsachen* […]. *Man bezeichnet die psychischen Thatsachen bald als Zustände, bald als Inhalte oder Objecte unseres Bewusstseins. Indem wir die psychischen Thatsachen erleben, haben wir eine directe Kenntniss derselben: sie sind uns bewusst, oder, wie man auch sagt, wir sind uns derselben bewusst, und sie haben keinerlei Bedeutung oder Existenz, ausser insoferne sie eben Gegenstand dieses unseres Bewusstseins sind. Eine Empfindung, die niemandes Empfindung wäre, oder was dasselbe sagt, die nicht Inhalt eines Bewusstseins wäre, ein Gedanke, ein Urteil, eine Gemütsstimmung, ein Willensact, die niemandes Bewusstseinsinhalte wären, von niemandem erlebt würden, sind nicht ausdenkbar* […]. *Auf Grund dieser Erkenntniss erscheint Psychologie als das einzig mögliche Fundament aller Philosophie, insbesondere also auch der Erkenntnisstheorie* » (Cornelius, *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, p. 1, 7). Cf. également H. Cornelius, *Einleitung in die Philosophie*, Leipzig : B. G. Teubner, 1903, p. 52-53.

[704] Cf. notamment Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 221; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 294, 326-328; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-39, 97-98; Husserl, « Ms. A I 36, S. 193b », manuscrit non publié, en date du 1910, cité dans Bernet, Kern et Marbach, *Edmund Husserl. Darstellung seines Denkens*, p. 59 (cité désormais « Ms. A I 36, S. 193b »); Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 23-30; Husserl, *Logische Untersuchungen. Ergänzungsband I*, p. 151-152; Husserl, « Die reine Phänomenologie. Ihr Forschungsgebiet und ihre Methode », p. 74-75; Husserl, *De la synthèse passive*, p. 47; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 137. Sur cette question, cf. également Mohanty, « Husserl, Frege and the Overcoming of Psychologism », p. 9; De Boer, *The Development of Husserl's Thought*, p. 116-117; S. Crowell, *Normativity and Phenomenology in Husserl and Heidegger*, Cambridge : Cambridge University Press, 2013, p. 149; Cavallin, *Content and Object*, p. 36; Mensch, « Real and Ideal Determination in Husserl's Sixth *Logical Investigation* », p. 214-216.

[705] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 256-258; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 294, 326-330; Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*,

terme de « conscience », pour ensuite identifier ou subordonner l'une à l'autre de manière à s'en tenir à l'idée que « le vécu, la conscience est en soi, à quelque chose près, du psychique, [et] *eo ipso* chose de la psychologie ».[706] Dans cette perspective, précise dès lors Husserl,

> nous sommes fortement enclins, là où se présente le mot « conscience » ou le mot « vécu », à supposer aussitôt qu'il s'agit de psychologie, fût-ce même de psychologie rationnelle, la psychologie paraît ainsi tout absorber. Cela paraît suffisamment évident. La conscience est-elle donc autre chose que du psychique et la psychologie autre chose qu'une science du psychique ? Si l'on voulait encore distinguer entre science de la conscience et psychologie, pourrait-il s'agir d'autre chose que d'une subtilité scolastique ?[707]

De ce qui précède, nous pouvons ainsi conclure que le psychologisme en général, que ce soit au sein de la philosophie contemporaine ou dans les traditions rationaliste et empiriste, trouve sa justification dans cette interprétation psychologiste de la conscience.[708] Ainsi faut-il conclure, selon Husserl, que l'origine et le fondement de la querelle du psychologisme philosophique – querelle qui, à vrai dire, persiste, d'après lui, depuis plusieurs siècles – ne résident nulle part ailleurs que dans cette tension (pour

---

p. 34-39; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 173; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 23-30; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.).

[706] Husserl, *Idées III*, p. 88; cf. également Husserl, « Ms. A I 36, S. 193b »; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 173; Husserl, *Idées I*, p. 293-294; Husserl, *Logische Untersuchungen. Ergänzungsband I*, p. 151-152; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 117.

[707] Husserl, *Idées III*, p. 87.

[708] Cf. en particulier Husserl, « Ms. A I 36, S. 193b »; Husserl, *Logische Untersuchungen. Ergänzungsband I*, p. 151-152.

ne pas dire confusion) conceptuelle entre le sens épistémologique et le sens psychologique de « conscience ».[709]

Husserl explique qu'il faut reconnaître en particulier dans le psychologisme une réponse ou une réaction à ce qu'il appelle la question du rapport de la conscience à l'être ou, si l'on veut, de la pensée ou de la connaissance à l'objet.[710] Le problème qui se pose à cet égard est de savoir si, comment et en quel sens un objet, prétendant être en soi ce qu'il est, et tel qu'il est, peut se présenter, s'attester et se justifier au sein de la conscience par et dans des actes de pensée et de connaissance.[711] Comment, autrement dit, la conscience peut-elle atteindre, penser et connaître *au sein d'elle-même* un objet empirique ou idéal dont l'existence, le sens et l'objectivité impliquent, par contraste, une certaine *extériorité* par rapport à la conscience, et notamment vis-à-vis des vécus dans lesquels cet objet se trouve atteint, pensé et connu ? De ce point de vue, la question de l'intentionnalité de la conscience ne constituerait rien de moins que la pierre angulaire du psychologisme. C'est bel et bien, souligne Husserl, dans « les difficultés qui concernent le rapport entre une subjectivité psychologique, d'une part, et l'objectivité qui en elle vient à la conscience, d'autre part, […] que résident les incessantes forces motrices du psychologisme [logique et épistémologique]. »[712]

---

[709] Husserl, « Die reine Phänomenologie. Ihr Forschungsgebiet und ihre Methode », p. 74-75; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 62-64.

[710] Cf. par exemple Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 41-42, 103; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 270-280; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35.

[711] Nous reconnaîtrons ici, par ailleurs, la question qui constitue le cœur des travaux de Husserl après les *Recherches logiques*.

[712] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 326; cf. de manière générale, p. 325-330.

À cet égard, la solution du psychologisme consiste à réinterpréter le rapport conscience-objet et, de ce fait, les termes de la relation en un sens pour l'essentiel psychologique. Le psychologisme logique, comme « en général toutes les variantes épistémologiques du psychologisme (*überhaupt jede der erkenntnistheoretischen Abartungen des* […] *Psychologismus*) », repose en effet, comme le précise Husserl, sur une tentative de « psychologiser l'intentionnel comme tel (*das Intentionale als solches zu psychologisieren*) ».[713] Il y va ici, certes, du statut du contenu intentionnel (objectif, idéal ou sémantique), mais éventuellement aussi de celui de l'objet auquel se rapporte l'acte de pensée ou de connaissance. Dès lors, la « psychologisation » dont il est ici question se laisse entendre en un sens où il s'agit de réduire ce qui est intentionnel – c'est-à-dire tout ce qui est constitutif de cette propriété propre à la conscience d'être conscience de quelque chose – aux seules composantes ou propriétés psychologiques de la conscience. Or, comme nous le montrerons dans les prochaines sections, ce n'est rien de moins que dans cette psychologisation de l'intentionnel que se situent, selon Husserl, les origines et la justification du psychologisme en logique comme dans la théorie de la connaissance.[714]

---

[713] Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 63-64; cf. également Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 152; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 51-52; Husserl, *Idées I*, p. 117; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 229-230.

[714] Or, il y a un sens à dire, comme le fait valoir T. de Boer, que Husserl défend, dès les *Recherches logiques*, la thèse selon laquelle le psychologisme en général est l'expression d'une confusion conceptuelle entre l'acte, les contenus (réel et intentionnel) et l'objet de la conscience (cf. De Boer, *The Development of Husserl's Thought*, p. 116, 160, 263, 273). Dans ce sens, les *Recherches logiques* se donnent, après tout, pour tâche de montrer que les orientations et les enjeux décisifs qui sous-tendent la question du psychologisme (pensons, par exemple, à la question du statut des significations et des idéalités, de l'abstraction, de la formation des concepts, de la possibilité d'une connaissance objective, etc.) ont leur fondement et leur justification dans une certaine conception de la conscience et de l'intentionnalité.

4.2.1 Le psychologisme logique

Si nous nous tournons d'abord vers le psychologisme logique, force est d'admettre que tout ce programme dépend de la possibilité d'une réduction ou d'une relativisation de la logique aux vécus mentaux de la conscience. Partant de l'idée que tout ce qui est logique ne peut être appréhendé, pensé et connu que dans des phénomènes mentaux conscients, la position psychologiste en conclut que les objets et les propriétés logiques ne diffèrent en rien fondamentalement des phénomènes en question.[715] Cela revient à dire que le domaine de la logique (concepts, propositions, significations, vérité, validité, etc.), comme les objets idéaux en général (formels, mathématiques, universaux, etc.), se réduise pour l'essentiel à des objets, à des propriétés ou à des concepts psychologiques. Telle est la conclusion que tire, par exemple, Lipps lorsqu'il affirme que « [l]a logique est une discipline psychologique, aussi vrai que le connaître n'advient (*vorkommt*) que dans la psychè, et que l'acte de penser qui s'accomplit dans ce connaître est un événement psychique. »[716] Revenant en 1925 sur la querelle du psychologisme logique, Husserl affirmera que c'est « précisément ce fait de rencontrer (*entgegentreten*) le cas échéant, dans le vécu et l'activité qui les forment, des objets idéaux en tant que formations subjectives qui avait constitué à l'époque [au tournant du XXe siècle] la source de la psychologisation presque générale des objets idéaux. »[717]

---

[715] Cf. Rojszczak et Smith, « Theories of Judgement », p. 157-158.

[716] Lipps, *Grundzüge der Logik*, p. 1-2, cité dans : J.-F. Lavigne, « Psychologie et critique du psychologisme : à l'origine de la phénoménologie, la controverse Lipps-Husserl », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 97, no. 1, 2018, p. 57.

[717] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 30. Cf. également Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 382; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 209-210.

C'est ainsi que, du point de vue psychologiste, « des vécus psychiques ont été substitués aux objets idéaux ».[718]

La position psychologiste peut ainsi identifier de fond en comble le domaine de la logique (et par extension, le domaine de l'idéalité) avec les propriétés mentales de la conscience dans la mesure où elle n'admet aucune distinction entre les dimensions subjectives et objectives de la pensée ou de la connaissance.[719] C'est à cette seule condition, en effet, que peut s'opérer la réduction du concept à la représentation, de la proposition au jugement, de la signification à l'expression, et ainsi de suite.[720] Cela revient à admettre, dans un premier temps, que les propriétés psychologiques de l'acte ou du vécu constituent, à elles seules, le contenu sémantique des énoncés ainsi que le contenu conceptuel et propositionnel de la pensée et de la connaissance.[721] En ce sens, les significations, les concepts et les propositions ne renvoient à rien d'autre que des entités ou des propriétés mentales de l'esprit, que ce soit les contenus psychologiques de la conscience (sensation, images, etc.), ou sinon, les actes mêmes de signification, de représentation ou de jugement.[722] Or, aux yeux de Husserl, de telles interprétations psychologistes présupposent nécessairement l'absence ou le rejet d'une distinction

---

[718] Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 47.

[719] Husserl, *Logik 1896*, p. 25-26; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 189-190.

[720] Husserl, *Prolégomènes*, p. 57-58, 185-186; Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 374.

[721] Rappelons que, pour Husserl, les concepts et les propositions sont des espèces de significations (cf. supra p. 96 sq.).

[722] Husserl, « Discussion de K. Twardowski, *Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations* », p. 349-351; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 108-109, 169; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 322-323; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 92, 189; Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 47, 54.

claire et nette entre, d'une part, l'acte, le contenu ou l'objet de la signification, du jugement, etc., et de l'autre, le contenu psychologique et le contenu intentionnel (sémantique, conceptuel ou propositionnel) de l'acte de conscience.[723]

La question de la nature du contenu intentionnel ou sémantique (au sens idéal ou objectif) des actes nous renvoie par là même au statut objectif ou intentionnel des objets logiques et, plus largement, des objets généraux ou idéaux. La position psychologiste, rappelons-le, se constitue en opposition à toute forme de réalisme sur la question de l'idéalité ou de la généralité. À cet égard, le psychologisme est solidaire de la thèse selon laquelle seuls les objets ou les propriétés empiriques (physiques ou psychologiques) peuvent, au sens strict, faire l'objet d'une représentation ou d'une intuition.[724] On est ainsi amené à conclure, de ce point de vue, qu'il ne peut y avoir rien de tel qu'une catégorie d'objets idéaux ou généraux, auxquels appartiendraient notamment le domaine de la logique, et encore moins une connaissance proprement objective, intuitive et directe d'un tel type d'objet. Le raisonnement qui sous-tend cette position, comme l'explique Husserl, se résume alors ainsi :

> Mais qui peut nous expliquer comment, par exemple, le théorème de Pythagore, qui est toutefois en soi vis-à-vis de la connaissance, entre pour ainsi dire dans la connaissance et devient alors un donné et un objet de connaissance ? La connaissance est un acte fugitif individuel ou un contexte d'acte quelconque, c'est-à-dire un flux de vécus. Le théorème de Pythagore est-il alors dans la connaissance en tant que partie ou en tant que moment même de celle-ci ? […]. Or, comment doit-on caractériser cette sorte d'objectivités, que l'on nomme alors « objectités

[723] Cf. par exemple, Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 148-155, 213-215, 249-250; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 322-323; Husserl, *Idées I*, p. 325.

[724] Cette position est attribuée par Husserl non seulement à l'empirisme au sens large, mais également à l'idéalisme et, plus précisément, au néokantisme. Cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 169, 175, 188, 213-214, 250; Husserl, *Idées I*, p. 62-77, 199-201; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 181.

> idéales » (propositions, nombres, multiplicité, etc.), par rapport aux objets naturels ? Peut-on les considérer en général comme des objectités ? N'est-ce pas tout ce qui se trouve vis-à-vis de la connaissance en tant qu'« en soi », en tant qu'objet existant indépendamment, nécessairement un être réal (*ein Reales*) ? Une chose (*Ein Dingliches*) ? Pour la plupart cela semble évident, étant donné qu'ils se disent que la connaissance est quelque chose de psychique, et que hors du psychique ne se trouvent naturellement que des choses physiques ou d'autres êtres psychiques. Bref, la nature est la seule réalité effective, la seule objectité existante. Des objectités idéales, des objectités qui ne seraient pas des êtres réaux ou des êtres qui existent à la manière des choses, cela doit être qualifié d'hypostase platonique erronée.[725]

L'interprétation psychologiste des objets idéaux ou généraux, selon Husserl, se veut ainsi l'esquisse d'une réponse au problème que soulève le statut de l'objectivité idéale ou générale en relation avec la conscience.[726] Et en ce sens, la stratégie du psychologisme consiste, de manière générale, à identifier l'idéalité, la généralité et, par

---

[725] « *Aber wer macht es uns klar, wie z.B. der pythagoreische Lehrsatz, der doch der Erkenntnis gegenüber an sich ist, in die Erkenntnis sozusagen hineinkommt und da zu einem Gegebenen und Erkannten wird? Die Erkenntnis, das ist irgendein einzelner flüchtiger Akt oder Aktzusammenhang, ein Abfluss von Erlebnissen. Ist der pythagoreische Lehrsatz in der Erkenntnis darin, als ein Teil, als ein Moment derselben?* […] *Und wie ist diese Sorte von Objektivitäten, die da ideale Gegenständlichkeiten heißen: Sätze, Zahlen, Mannigfaltigkeiten, im Verhältnis zu Naturobjekten zu charakterisieren? Kann man sie überhaupt als Objektivitäten gelten lassen? Ist nicht alles, was der Erkenntnis als "Ansich", als unabhängig seiender Gegenstand gegenübergesetzt wird, notwendig ein Reales? Ein Dingliches? Den meisten scheint das selbstverständlich, da sie sich sagen: Erkenntnis ist ein Psychisches, außer dem Psychischen ist natürlich nur Physisches oder anderes Psychisches. Kurzum, Natur ist die einzige Wirklichkeit, die einzige seiende Gegenständlichkeit. Ideale Gegenständlichkeiten, Gegenständlichkeiten, die nichtreale, nichtdingliche Seiende sein sollen, das wird als verkehrte platonische Hypostasierung gebrandmarkt* » (Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 35).

[726] *Ibid.*, p. 34-35; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 280; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 209-210; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 27-30.

extension, l'objectivité logiques à des entités ou à des fonctions psychologiques.[727] Nous n'avons donc plus affaire à un type d'objet qui serait, à proprement parler, transcendant ou irréductible à l'esprit (ce qui signifierait, après tout, un retour au réalisme), mais à une propriété, un contenu ou un objet mental qui n'a d'existence que par et dans la conscience. Si bien qu'il faudrait en conclure que « les idées ou les essences sont des "concepts" et les concepts, des "constructions psychiques", des "produits de l'abstraction" et, à ce titre, il est bien vrai qu'ils jouent un grand rôle dans notre pensée ».[728] Si, donc, ce qui tient lieu d'idéalité ou de généralité dans le psychologisme demeure désigné comme un objet, le statut de celui-ci, faut-il insister, n'en demeure pas moins strictement mental.

Ce qui est en jeu, au fond, dans le psychologisme logique, ce n'est donc rien de moins que le statut du contenu et de l'objet de la pensée et de la connaissance logiques. Car si le psychologisme peut situer les fondements de la logique au sens large dans la psychologie empirique, c'est à la seule condition de reconduire tout le domaine de l'idéalité – et, en particulier, de la logique – à la sphère psychologique de la conscience.

4.2.2 Le psychologisme épistémologique

Le point d'ancrage du psychologisme épistémologique, comme nous l'avons vu, réside dans la thèse selon laquelle la connaissance, entendue comme un vécu de conscience cognitif, se réduit à un phénomène psychologique. C'est en effet en supposant que la connaissance est, par nature, une propriété psychologique de la conscience que le psychologisme peut défendre la thèse selon laquelle la théorie de la connaissance

---

[727] Cf. par exemple, Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 155, 168-169, 195-198; 155; Husserl, *Idées I*, p. 74-77, 199-201.

[728] Husserl, *Idées I*, p. 74.

repose nécessairement sur la psychologie empirique. Ce qui caractérise en ce sens la théorie psychologiste de la connaissance, c'est donc, pour reprendre les termes de Husserl, « la confusion (*Vermengung*) de la conscience (*Bewußtsein*) et de l'âme (*Seele*) [au sens psychique ou mental], [et donc] de la théorie de la connaissance et de la psychologie. »[729] C'est cet amalgame conceptuel entre les concepts psychologique et épistémologique de conscience qui justifie, du point psychologiste, la relation étroite qui existe entre la psychologie et la théorie de la connaissance :

> Le chercheur en théorie de la connaissance est un sujet psychique, c'est dans sa conscience que s'accomplit la recherche, sa conscience fournit le matériau (*Material*) et donc un matériau psychologique. Et si tout ce qu'il intuitionne là, *de facto*, son vécu psychique, les connaissances générales auxquelles il se rapporte ne sont, elles non plus, rien d'autre que des connaissances psychologiques générales […]. C'est en effet certain, cela appartient à la psychologie […].[730]

À en croire Husserl, la position psychologiste se veut, en l'occurrence, une tentative d'élucidation et de résolution du problème épistémologique que pose la relation entre la conscience et l'être, et en particulier l'être au sens de la réalité empirique.[731] Toute la question est alors de savoir comment et en quel sens la conscience, interprétée ici en tant qu'entité ou propriété psychologique, peut connaître et saisir quelque chose d'objectif en général – par exemple, une chose empirique, un concept, une vérité – tel qu'il est en soi. Comment, en d'autres termes, la conscience peut-elle, en tant que réalité psychologique, entrer en relation avec un objet qui lui est en principe hétérogène, irréductible et transcendant (voire non psychologique) ? Or, en posant le

---

[729] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 221.

[730] *Ibid.*, p. 257-258.

[731] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 286, 326-328.

problème de cette façon, la théorie psychologiste de la connaissance, pourrait-on dire, se voit contrainte de psychologiser l'intentionnel – le contenu ou l'objet – sous une forme ou une autre.[732] Si la conscience est effectivement interprétée en un sens psychologique, l'objet en lui-même ou, sinon, le contenu en vertu duquel elle s'y rapporte indirectement doit *a fortiori* constituer, à son tour, une entité ou une propriété psychologique de la conscience, et ce faisant, une partie intégrante de celle-ci. Cela signifie dès lors que, outre l'acte même de conscience, le contenu ou l'objet de la connaissance serait, en principe, à comprendre dans une perspective psychologique. C'est en ce sens que, pour Husserl, la psychologisation du contenu objectif ou de l'objet intentionnel, telle qu'elle s'opère ici, participe d'un concept plus général de psychologisme :

> Ce psychologisme doit être caractérisé par le fait que n'importe quelle espèce d'objectités à rendre évidentes […] sont *psychologisées* attendu qu'elles se constituent, comme il va de soi, dans la conscience et que donc grâce à l'expérience ou grâce à d'autres modes de la conscience s'entremêlant avec l'expérience elles édifient, dans la subjectivité et pour elle, leur sens d'être (*Seinssinn*). Elles sont « psychologisées », cela veut dire : leur sens objectif (*gegenständlicher Sinn*), leur sens pris comme une espèce d'objets ayant une essence propre est nié au profit des vécus subjectifs, des data dans la temporalité immanente ou psychologique.[733]

C'est donc à la condition de psychologiser le contenu et l'objet de la connaissance (les concepts, les propositions, les principes rationnels ou épistémiques, les objets de la perception, etc.) que le psychologisme peut dès lors procéder à une fondation de la théorie de la connaissance sur la psychologie empirique. Sans quoi le caractère

---

[732] Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 62-64; Husserl, *Idées I*, p. 364.

[733] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 229-230; cf. également Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 286.

proprement épistémique de la connaissance serait irréductible à la dimension psychologique de la conscience épistémique, et ne saurait donc être du ressort de la psychologie empirique. Or, étant donné que, pour le psychologisme, le contenu et l'objet de la connaissance (ne serait-ce que l'objet direct de la conscience) sont en effet des phénomènes psychologiques, il en est tout autrement. Le domaine d'investigation de la théorie de la connaissance ne s'avère être donc nul autre que celui de la psychologie empirique. Et pour cette raison, il incombe à la théorie de la connaissance, conformément à la nature de son objet, de s'appuyer sur les concepts, les présuppositions théoriques, les méthodes, et même les résultats de la psychologie empirique pour mener à bien l'analyse épistémologique.

4.3 Théories psychologistes de la conscience et de l'intentionnalité

L'une des thèses centrales que développe Husserl dans les *Recherches logiques* est que l'interprétation psychologique du contenu et de l'objet intentionnels, sur laquelle repose le psychologisme (logique et épistémologique), s'articule principalement autour de la notion de « représentation » (*Vorstellung*). À cet égard, la psychologisation de l'intentionnel tiendrait notamment au caractère équivoque de la notion de représentation dans la théorie de la connaissance et, en amont de celle-ci, les concepts d'idée et de perception dans l'empirisme britannique. Si l'on en croit alors Husserl, la théorie de la connaissance depuis Locke regroupe sous le terme de « représentation » plusieurs significations distinctes qui, de par leur confusion ou combinaison, engendrent une conception de la conscience qui ne peut qu'aboutir au psychologisme. Cela découle, en particulier, du fait que l'on entend ici par « représentation » non seulement ce qui est contenu de conscience au sens *psychologique*, mais également ce qui est contenu ou objet de conscience au sens *intentionnel*.

Husserl précise que, dans ce contexte, la notion de représentation tend tout d'abord à désigner tout ce qui est contenu psychologique ou vécu de conscience. Dans cette perspective, l'extension du concept de représentation est telle qu'elle s'étend alors à tout ce dont on est (ou peut être) conscient, notamment au sein d'un acte de conscience ou de perception interne.[734] Compris en ce sens, le concept de représentation a son origine dans l'idée, défendue depuis Locke, selon laquelle tous les états ou les contenus mentaux, pour être conscients, doivent faire l'objet d'une perception, d'une aperception ou d'une représentation interne. Cela signifie que tout contenu ne peut donc être conscient qu'à condition de faire l'objet d'un acte psychologique de représentation interne. Ainsi, tout le domaine de la conscience doit, en ce sens, être qualifié de « représentation » et, par extension, de « représenté ». Et pour cette raison, tout ce qui se trouve saisi et contenu dans la conscience, en qualité de représentation interne, est dès lors identifié à un phénomène mental. C'est en ce sens qu'il faudrait d'abord comprendre, selon Husserl, la notion de représentation, notamment dans l'empirisme britannique, chez des néokantiens tels que Natorp (voire le kantisme en général) et même, dans une certaine mesure, chez Brentano et son école.[735] Comme le fait valoir en effet Husserl dans un passage dans lequel il se réfère ou fait allusion à ceux-ci :

> L'opinion que tous les contenus de conscience (les contenus au sens phénoménologique réel (*reell*)) seraient donnés à la conscience (*bewußt seien*) au sens de la perception interne ou de quelque autre orientation interne (la conscientité (*Bewußtheit*), aperception originaire), et qu'avec

[734] Cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 150-151, 193; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 154-155, 173, 321.

[735] Plus précisément, Brentano défend la thèse selon laquelle tous les phénomènes psychiques « sont ou bien des représentations ou bien […] ils ont pour fondement des représentations » (Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 98; cf. aussi Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 172). Tous les contenus ou les vécus de conscience pour Brentano ne sont donc pas, à proprement parler, des représentations, mais ont, du moins, pour fondement des représentations.

> cette orientation une représentation serait donnée *eo ipso* (la conscience ou le moi pose (*stellt hin*) le contenu devant soi), cette opinion a conduit à qualifier de représentations tous les contenus de conscience. Ce sont là les *ideas* de la philosophie empiriste anglaise depuis Locke. (Chez Hume, elles s'appellent *perceptions*.) *Avoir une représentation* et *éprouver* (erleben) *un contenu* : ces deux expressions sont souvent employées comme équivalentes.[736]

Tout le problème, de ce point de vue, est que le terme de représentation en vient en outre à désigner le contenu ou l'objet intentionnel de la représentation : « Toute idée est idée de *quelque chose*, elle représente quelque chose. »[737] Au sens second, le concept de représentation renvoie donc à la dimension intentionnelle de l'expérience consciente et, en particulier, à l'*objet représenté* dans la représentation. Une seule et même expression convient dès lors pour désigner non seulement le contenu psychologique ou l'acte de représentation (ou de conscience), mais également et indissociablement, l'objet ou le contenu intentionnel, c'est-à-dire ce qui est représenté tel que représenté. C'est ainsi, comme le fait valoir Husserl, qu'« [e]n vertu d'une

---

[736] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 321 (2e éd.) (trad. mod.); cf. également Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 150, 193. Les concepts de « conscientité » (*Bewußtheit*) et d'« aperception originaire » renvoient respectivement à Natorp et à Kant. Le « représentationnalisme » de Brentano semble être également en cause dans ce passage. Aux yeux de Husserl, la position brentanienne sur cette question se caractérise par deux thèses distinctes. D'une part, tous les phénomènes psychiques sont, pour Brentano, « des représentations ou des phénomènes reposant sur des représentations » (Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 110; cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 172, 233-234). De l'autre, tout phénomène psychique, en tant qu'objet de conscience interne, est lui-même contenu ou objet de représentation. Comme le souligne Husserl dans l'appendice aux *Recherches logiques* : « La perception interne joue du reste, comme on le sait, un rôle important dans d'autres domaines de la psychologie de Brentano. Je me contenterai de renvoyer ici à sa théorie de la conscience interne. Tout phénomène psychique est non seulement conscience, mais il est aussi lui-même, en même temps, *contenu* de conscience, et, en ce cas, aussi objet de conscience (*bewußt*) au sens étroit de la perception. » (Husserl, *Recherches logiques*, t. III, p. 277 [souligné dans le texte]; cf. aussi Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 155). Pour ces raisons, Husserl en conclut que, selon la théorie brentanienne, tous les vécus ou les contenus de conscience sont des contenus représentés du fait qu'ils impliquent tous, sous une forme ou une autre, une représentation.

[737] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 150.

confusion entre l'apparition (par exemple le vécu imaginatif concret ou bien l'"image fictive") et ce qui apparaît, l'objet représenté s'appelle aussi représentation. »[738] L'importance de cette équivoque est telle, selon Husserl, que toute la théorie de la connaissance (et même la psychologie) depuis Locke confond, sous une forme ou une autre, la représentation et l'objet représenté, ou de manière générale, l'acte de conscience et l'objet qui apparaît en celui-ci.[739] Nous verrons qu'elle caractérise notamment, sous une forme autre, l'empirisme britannique, le néokantisme de Natorp et l'école brentanienne.

4.3.1 L'empirisme britannique

Pour Husserl, la psychologisation de l'intentionnalité tire donc son origine de l'empirisme britannique et, plus précisément, de l'ambiguïté conceptuelle que le terme d'*idea* ou de *perception* entretient en désignant tout autant l'état de représentation que ce qui se trouve représenté en celui-ci. Il y a là, comme le souligne Husserl, une confusion qui est lourde de conséquences puisqu'elle donne lieu à une interprétation psychologiste de l'objet représenté ou, ce qui revient au même, de l'objet intentionnel. Dès lors en effet que la tradition empiriste, à partir de Locke, confond l'acte de représentation et l'objet représenté, elle identifie les propriétés psychologiques (sensations, images, etc.) de l'expérience avec les propriétés objectives de ce qui apparaît au sein de celle-ci. Ce faisant, les objets représentés, les objets auxquels se rapporte la conscience, se trouvent par là même réduits à des propriétés ou à des contenus psychologiques de la conscience, notamment à des complexes de sensations ou de qualités sensibles :

---

[738] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 321 (2e éd.).

[739] *Ibid.*, p. 177; cf. également Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 150-151, 188-189, 227-228.

> les objets sur lesquels la conscience dans ses actes se dirige véritablement et de manière immédiate (*unmittelbar und eigentlich richtet*), et spécialement les objets de l'attention, devraient être nécessairement des contenus psychiques, des événements réels de la conscience (*reelle Vorkommnisse des Bewußtsein*). Cela paraît aller tout à fait de soi : immédiatement, l'acte de conscience ne peut s'exercer (*betätigen an*) qu'à propos de ce qui est donné effectivement à la conscience (*was im Bewußtsein wirklich gegeben*), par conséquent seulement dans les contenus (*an den Inhalten*) qu'elle contient réellement en elle-même comme étant ses parties composantes (*die es reell, als seine Bestandstücke in sich befaßt*) […]. On attribue ainsi, sans s'en apercevoir, aux contenus tout ce que les actes, d'après leur simple intention (*Meinung*), placent dans l'objet; ses attributs, ses couleurs, ses formes, etc., seront alors, sans plus, qualifiés de contenus et véritablement interprétés comme des contenus au sens psychologique du mot (*im psychologischen Sinn*), par exemple comme des sensations.[740]

De là s'ensuivent deux conséquences importantes selon Husserl. D'une part, puisque la représentation ne consiste que dans son contenu et ses propriétés psychologiques, le fondement de la signification dans l'empirisme ne peut alors se trouver que dans des complexes d'idées ou de qualités sensibles, tels que des « images mentales ».[741] D'autre part, cela signifie que le processus d'abstraction, par lequel l'empirisme tente de rendre compte de la généralité et, par conséquent, de la formation des concepts, se rapporte toujours à des contenus psychologiques de ce genre. C'est pourquoi la généralité dont il est question dans l'empirisme se résout dans une entité ou une propriété psychologique : soit une image générique ou abstraite au sens où l'entend le conceptualisme lockéen, soit, comme le préconisent les nominalistes, un particulier mental qui, par une fonction de généralisation, tient lieu de représentant pour une classe de représentations mentales similaires. Dans tous les cas, la solution psychologiste que

---

[740] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 188 (2e éd.; trad. mod.).

[741] *Ibid.*, p. 154-155, 169, 217-219, 249-250.

l'empirisme britannique apporte au problème de la signification et de la généralité (ou de l'idéalité) n'a de sens, selon Husserl, que si l'on accepte son concept équivoque de représentation (d'« idée » ou de « perception »), qui le conduit à psychologiser tout contenu et toute forme d'objectivité intentionnelle.

L'empirisme britannique, comme la philosophie moderne en général, se trouve alors divisé sur la question plus générale de savoir quelle interprétation ontologique il faut donner à ce contenu psychologique, et plus généralement, au problème que soulève le rapport épistémique entre conscience et objet. La position lockéenne, comme nous l'avons vu, établit, pour sa part, une distinction entre la représentation et la réalité extramentale. Les idées, et de ce fait, les objets tels qu'ils nous apparaissent, ne sont en vérité que la représentation indirecte d'une réalité extérieure, laquelle n'est d'ailleurs accessible que par les effets (les idées) qu'elle produit sur l'esprit et la conscience. À cet égard, la représentation et l'objet représenté en elle sont, pour reprendre les termes de Husserl, « les produits de "qualités premières" ou de "forces" qui, d'après Locke, sont les vraies choses – car ce ne sont pas là en tout cas les choses qui nous apparaissent dans les représentations intuitives. »[742] Or, pour que la représentation, de même que ce qui apparaît en elle, puisse jouer le rôle de médium psychologique entre la conscience et la chose même, l'objet (et le contenu) intentionnel doit ainsi être identifié à une entité psychologique. C'est en cela que le réalisme indirect de Locke se révèle tributaire d'une interprétation psychologiste de la conscience. Or, il en va de même, pourrait-on conclure, pour toute forme de réalisme indirect (ou représentationnel), tel que chez Kant, Helmholtz et Riehl, qui, dans lignée de la position lockéenne, procède à une psychologisation de l'objet intentionnel dans une perspective représentationnaliste. Ici comme chez Locke, l'objet tel qu'il est représenté ne peut en effet tenir lieu de contenu

[742] *Ibid.*, p. 151.

représentationnel, et dès lors, se rapporter indirectement à une réalité extraconsciente, qu'à condition d'être réduit à un phénomène psychologique et, par là même, à une partie intégrante de la conscience.[743]

Dans cette perspective, la stratégie la plus radicale, mais la plus conséquente, selon Husserl, consiste tout simplement à adopter une interprétation phénoméniste de l'objectivité comme le proposent notamment Berkeley, Hume, J. S. Mill, mais également des positivistes tels que Mach, Avenarius et Vaihinger.[744] Le psychologisme peut, en ce sens, tout simplement faire valoir que la conscience et l'objet sont, dans un cas comme dans l'autre, de nature psychologique. Toute forme d'hétérogénéité ou d'incompatibilité ontologique entre les deux termes de la relation se trouve par là même niée au sens où toute objectivité ou « tout être doit se dissoudre en conscience, donc en du psychologique ».[745] Ce type de psychologisme, rappelons-le, rejette en effet toute distinction entre l'objet phénoménal (tel qu'il se présente à la conscience) et l'objet tel qu'il est en soi.[746] Et pour cette raison, les objets en général, tels que les choses

---

[743] Et cela justifie en outre, pour ce réalisme indirect, le rôle central que joue l'approche psychogénétique dans l'analyse de l'objectivité de la représentation et de la connaissance. Il s'agit dès lors d'expliquer, par la voie de théories psychogénétiques (causales, psychophysiques, etc.), comment la représentation et l'objet intentionnel peuvent, en tant que contenu de la conscience, acquérir une fonction représentationnelle et représenter plausiblement « de l'intérieur » la réalité telle qu'elle est.

[744] Cf. supra p. 200 sq. Sur cette question, cf. également Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 280, 286; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 192, 224; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 225-226, 229-230. Husserl semble reconnaître dans la position phénoméniste et positiviste (notamment celle de Hume) une radicalisation conséquente de la tendance immanentiste et psychologiste déjà à l'œuvre dans le réalisme indirect et, en particulier, chez Locke (cf. Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 279-280; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 351-356; Husserl « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 139-140; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 203-204, 213-214).

[745] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 280, cf. également p. 286.

[746] Cf. par exemple, Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 219-220, 227-228; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 348-349 (1re éd.); Husserl, *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit*, p. 24; Husserl, *Idées III*, p. 87-88; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 225-226, 229-230.

physiques, ne peuvent se réduire le cas échéant qu'à des complexes de sensations ou à des « données mentales ». Ce faisant, la position psychologiste en question soutient, en outre, qu'il n'existe aucune distinction entre la conscience et l'objet phénoménal, de sorte que nous n'avons affaire ici qu'à seule et même chose. L'objet n'est en ce sens rien d'autre qu'une propriété ou une composante intrinsèque (non relationnelle) de la conscience et, à ce titre, un phénomène psychologique.

Puisque Husserl tend, en lien avec la question du psychologisme, à insister – du moins, de manière explicite – sur la conception empiriste de la conscience, nous pourrions être portés à croire que seule cette interprétation peut être qualifiée de psychologiste. Or, si nous nous en tenons à la conception psychologiste de la conscience que nous avons présentée ci-dessus, force est de reconnaître qu'une telle caractérisation vaut également pour certaines théories de la conscience qui figurent au premier plan des analyses de Husserl au cours des années 1900-1913. Quoique ces théories ne soient pas explicitement évoquées par Husserl dans ce contexte précis, nous ne pouvons nous empêcher d'établir un parallèle entre celles-ci et l'analyse husserlienne de la psychologisation de la conscience et de l'intentionnel.

4.3.2 La théorie de la conscience de Natorp

Dans cette perspective, un premier rapprochement s'impose, nous semble-t-il, avec le « monisme de l'expérience » de Natorp, tel que l'interprète Husserl dans la Ve *Recherche*.[747] Dans sa *Psychologie* de 1888, Natorp soutient que « le fait de la conscience » (ou ce qu'il nomme également la « conscientité » (*Bewusstheit*)) se constitue de trois moments, que l'on peut certes distinguer abstraitement, mais qui n'en

[747] Sur le monisme de l'expérience de Natorp, cf. Natorp, *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode*, p. 73 sq.; V. Palette, *Le donné en question dans la phénoménologie et le néokantisme. Des critiques du positivisme au débat avec Kant*, Cham : Springer, 2018, p. 34-36.

restent pas moins « effectivement inséparables », soit : 1) le moi ou l'*ego* (*das Ich*); 2) le contenu de conscience (ou le contenu dont on est conscient); et 3) l'être-conscient (*das Bewusst-sein*), soit la relation de conscience entre le moi et son contenu.[748] Suivant ce schéma, Natorp soutient que toute modalité de conscience consiste, de manière invariable, dans une seule et même relation d'« être-conscient » entre un moi et un contenu. Ce qui caractérise alors un vécu singulier, et ce qui le distingue de tout autre, n'est pas à chercher dans cette relation, mais uniquement dans le *contenu* de conscience. Or, il ne fait aucun doute que, sur ce point, Natorp s'oppose catégoriquement à la distinction acte-contenu introduite par Brentano :

> Nous ne nions cependant rien d'autre que justement ceci : que le rapport au contenu soit un autre dans le sentir, le représenter, etc., et qu'il y ait en général différents types de conscientité qui se laissent désigner par de telles expressions et, au reste, par les expressions d'« activités de conscience » déterminées. Dans le phénomène fondamental de la conscientité, il n'y a absolument aucune diversité ou particularité; celle-ci est absolument simple et pauvre en renseignement. Toute la richesse, toute la diversité de la conscience réside bien plutôt exclusivement dans le contenu. La conscience d'une simple sensation ne se distingue en nature, en tant que conscience, en rien de la conscience d'un monde; le moment de la conscientité est dans ces deux cas absolument le même, la différence réside exclusivement dans le contenu.[749]

---

[748] Natorp, *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode*, p. 11; cf. également D. Seron, « La critique de la psychologie de Natorp dans la Ve *Recherche logique* de Husserl », *Philosophiques*, vol. 36, no. 2, 2009, p. 535-536.

[749] « *Jedoch leugnen wir nichts Andres als eben dies: dass das Verhalten zum Inhalt ein anderes sei beim Empfinden, Vorstellen u. s. f.; dass es überhaupt verschiedene Arten der Bewusstheit gebe, welche mit diesen und den übrigen Ausdrücken bestimmter "Bewusstseinsthätigkeiten" sich bezeichnen ließen. In dem Grundphänomen der Bewusstheit liegt ganz und gar keine Mannigfaltigkeit und Besonderung, sie ist schlechterdings einfach und an Belehrung arm. Aller Reichthum, alle Mannigfaltigkeit des Bewusstseins liegt vielmehr ausschliesslich am Inhalte. Das Bewusstsein einer einfachen Empfindung unterscheidet sich der Art nach, als Bewusstsein, in nichts von dem Bewusstsein einer Welt; das Moment der Bewusstheit ist in Beiden durchaus dasselbe, der Unterschied liegt ausschliesslich am Inhalt* » (Natorp, *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode*, p. 19; cf. également Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 190). Pour une analyse critique de ce qui semble être la théorie de la

Aux yeux de Husserl, deux conséquences significatives s'ensuivent du rejet de la distinction acte-contenu chez Natorp. D'une part, la théorie natorpienne semble ainsi réduire tout mode de conscience (« l'être-conscient ») à celui de la représentation, de sorte que tout vécu de conscience consisterait dans un contenu représenté.[750] De l'autre, elle interprète le contenu et, de ce fait, l'objet de conscience comme une propriété intrinsèque de la représentation. C'est ce que fait valoir Husserl dans un passage qui vise manifestement Natorp :

> À l'époque moderne, on a parfois exprimé l'opinion suivant laquelle il n'existerait aucune différence entre le représenter et le contenu représenté […]. La manière dont on prendra position sur ce problème dépendra naturellement de ce qu'on entend par les mots « représenter » et « contenu ». Celui qui les interprète par la simple possession (*bloße Haben*) de sensations et de phantasmes en faisant abstraction de toute appréhension, celui-là dira assurément avec raison qu'il n'y a pas d'acte propre de représenter, que le représenter et le représenté sont une seule et même chose.[751]

De ce point de vue, la théorie de Natorp, pourrait-on conclure, ne défend rien de moins qu'une conception psychologiste du contenu et de l'objet de la conscience.[752] C'est, du

---

conscience de Brentano, cf. Natorp, *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode*, p. 18. Sur ce point précis, cf. également Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 182-183; Seron, « La critique de la psychologie de Natorp dans la Ve *Recherche logique* de Husserl », p. 548.

[750] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 321.

[751] *Ibid.*, p. 323-324, 368 (1re éd.); cf. également p. 162-163, 190.

[752] Bien entendu, nous n'affirmons pas ici que Natorp défend expressément une conception psychologiste de la logique ou de la théorie de la connaissance. Natorp développe, après tout, un programme antipsychologiste en logique et dans la théorie de la connaissance, et il est fort probable que son argumentaire sur cette question ait exercé une influence importante sur l'antipsychologisme de Husserl, ce que celui-ci semble d'ailleurs admettre (cf. Husserl, *Prolégomènes*, p. 172-173, 187; P. Natorp, « Fondation objective et subjective de la connaissance », dans M. de Launay (éd.), *Néokantismes et théorie de la connaissance*, trad. I. Thomas-Fogiel, Paris : Vrin, 2000, p. 117-139). Cela dit, Husserl semble néanmoins entrevoir une incompatibilité entre l'antipsychologisme et la philosophie d'inspiration kantienne de Natorp (à ce sujet, cf. par exemple, Seron, « La critique de la

moins, ce qui se laisse déduire de l'interprétation husserlienne qui, à première vue, semble rapprocher la théorie natorpienne d'une position phénoméniste et positiviste de la conscience.[753] Tout d'abord, Natorp n'établit, d'après Husserl, aucune distinction entre le contenu psychologique et le contenu intentionnel de la conscience, c'est-à-dire entre, d'une part, les contenus qui constituent une propriété ou une composante intégrale de la conscience, et de l'autre, les contenus en vertu desquels la conscience se rapporte à des objets.[754] À cela s'ajoute le rejet de toute distinction réelle entre le vécu de conscience et ce dont on est conscient en celui-ci (par exemple, entre la représentation et l'objet représenté), ce qui expliquerait pourquoi, de ce point de vue, Natorp en viendrait à assimiler l'objet de la conscience à un contenu qui lui en est inséparable.[755] C'est donc, au fond, l'indistinction entre acte et contenu qui, aux yeux

---

psychologie de Natorp dans la Ve *Recherche logique* de Husserl », p. 548-552; M. Ferrari, « Cent ans après. Husserl, Natorp et la logique pure », *Philosophie*, vol. 74, no. 3, 2002, p. 45-46).

[753] Comme le note D. Seron : « la critique de Natorp au § 8 de la Ve *Recherche* est bien un prolongement de celle du phénoménisme de Berkeley et de Hume au § 7 de la première édition, où Husserl reprochait à ceux-ci de "ne pas distinguer entre l'apparition comme vécu intentionnel et l'objet apparaissant (le sujet des prédicats objectifs)" » (Seron, « La critique de la psychologie de Natorp dans la Ve *Recherche logique* de Husserl », p. 549).

[754] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 162-163, 183-184; cf. également Seron, « La critique de la psychologie de Natorp dans la Ve *Recherche logique* de Husserl », p. 549-550.

[755] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 190. Or, Natorp différencie, à vrai dire, l'objet du contenu, mais il s'agit, semble-t-il, d'une distinction « conceptuelle » plutôt que d'une distinction réelle ou substantielle. Comme le souligne E. Dufour : « L'objet, c'est le contenu, mais examiné isolément, c'est-à-dire dès qu'on fait abstraction de l'événement subjectif qu'est la pensée pour se concentrer sur les lois pures de *ce qui est pensé*. Quant au contenu, qui est ce sur quoi porte la psychologie, c'est l'objet, mais *pour autant* qu'il est le contenu d'une conscience » (É. Dufour, *Paul Natorp. De la psychologie générale à la systématique philosophique*, Paris : Vrin, 2010, p. 80-81 [souligné dans le texte]). C'est peut-être en ce sens Natorp qui est visé par Husserl dans le passage suivant de la Ve *Recherche* : « L'affirmation que la différence entre le contenu dont nous avons conscience dans la perception et l'objet extérieur perçu en *elle* (visé par un acte perceptif) serait une simple différence dans notre manière de voir qui envisagerait le même phénomène (*Erscheinung*), tantôt dans son contexte subjectif (par rapport aux phénomènes (*Erscheinungen*) se rapportant au moi), tantôt dans son contexte objectif (par rapport aux choses (*Sachen*) elles-mêmes); cette affirmation est fausse phénoménologiquement » (Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 148; sur ce point, cf. également Natorp, *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode*, p. 26-27).

de Husserl, conduit Natorp à confondre d'abord le contenu psychologique et le contenu intentionnel, puis le contenu psychologique avec l'objet tel quel. Tout objet de conscience est par là même réduit à un contenu psychologique. D'où le rapprochement avec le phénoménisme. « C'est là, comme le souligne D. Seron, un point de la plus haute importance, parce qu'il jette un pont entre la critique du monisme de l'expérience [de Natorp] et celle du psychologisme logique [et épistémologique] néokantien dans les *Prolégomènes.* »[756]

4.3.3 L'immanentisme intentionnel de Brentano

À première vue, l'interprétation brentanienne de la conscience semble, sur plusieurs points, se distinguer des théories que nous avons examinées jusqu'à maintenant. Après tout, Brentano met en garde contre la tentation de confondre la représentation et ce qui est représenté, ou de manière générale, l'acte mental de la conscience et l'objet.[757] Et c'est sur le fond de cette distinction que Brentano rend compte par là même de la relation de la conscience à l'objet en introduisant ce qu'il juge être la marque distinctive par excellence des phénomènes mentaux : l'intentionnalité, ou plus précisément, le caractère de « l'inexistence intentionnelle ».[758] Il appartient ainsi à la nature même de la conscience, en tant que phénomène psychique, de se rapporter à quelque chose à titre

---

[756] Seron, « La critique de la psychologie de Natorp dans la Ve *Recherche logique* de Husserl », p. 550.

[757] Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 92. Sur le caractère coextensif des concepts de conscience et de mental (ou de « phénomène mental »), cf. D. Seron, « L'équivalence entre "mental" et "conscient" chez Brentano », dans M. Gyemant et D. Popa (éd.), *Approches phénoménologiques de l'inconscient*, Hildesheim : Olms, 2015, p. 15-36; D. Fisette, « Deux thèses de Franz Brentano sur la conscience », dans C.-É. Niveleau (éd.), *Vers une philosophie scientifique. Le programme de Brentano*, Paris : Demopolis, 2014, p. 71-94.

[758] Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 110.

d'objet. Rappelons que c'est en ces termes que Brentano définit l'intentionnalité dans la *Psychologie du point de vue empirique* :

> Ce qui caractérise tout phénomène psychique, c'est ce que les Scolastiques du Moyen Âge ont appelé l'inexistence intentionnelle (ou encore mentale) d'un objet et ce que nous pourrions appeler nous-mêmes – en usant d'expressions qui n'excluent pas toute équivoque verbale – la relation à un contenu, la direction vers un objet (sans qu'il faille entendre par là une réalité (*Realität*)) ou objectivité (*Gegenständlichkeit*) immanente. Tout phénomène psychique contient en soi quelque chose à titre d'objet (*Objekt*), mais chacun le contient à sa façon.[759]

Or, comme le fait valoir Husserl dès les *Recherches logiques*, le psychologisme n'est pas pour autant écarté du moment que l'on reconnaît le caractère intentionnel des vécus.[760] Si l'on se fie par ailleurs à la lecture qu'en propose Husserl, la position brentanienne se prêterait, elle aussi, à une interprétation psychologiste de l'intentionnalité au sens où nous l'avons établie ci-dessus. Une telle conclusion s'impose d'abord à la lumière de la conception *immanentiste* de l'objet intentionnel que Husserl attribue à Brentano (comme à d'autres brentaniens, dont notamment Marty et Stumpf).[761] Par « immanentisme », nous entendons la thèse ontologique selon

---

[759] *Ibid.*, p. 101; cf. également Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 94-96; Brentano, « L'Origine de la connaissance morale », p. 48-49.

[760] C'est ce qui se laisse déduire des passages où la théorie de Twardowski est identifiée au psychologisme (cf. en particulier Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 322-323). En 1929, Husserl expliquera que l'on peut parler de psychologisme (ou d'un « concept plus général de psychologisme ») là où toute forme d'objectivité intentionnelle est réduite à des données ou des contenus psychologiques, et ce, peu importe qu'il s'agisse de contenus sensoriels ou de vécus intentionnels (Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 229-230).

[761] Nous nous en tiendrons ici à l'interprétation husserlienne de la position de Brentano. Sur les théories immanentistes de Stumpf et de Marty en lien avec Husserl, cf. Rollinger, *Husserl's Position in the School of Brentano*, p. 89-93, 211-215, 243. Nous référons également le lecteur à la correspondance que Husserl entretient avec Marty au cours de l'année 1901 (cf. la lettre de Marty à Husserl en date du 7 juin 1901,

laquelle l'objet intentionnel (au sens de l'inexistence intentionnelle) constitue un objet « immanent » ou « interne » à la conscience.[762] Cela revient à comprendre, pour reprendre les termes de Husserl, « l'objet représenté comme quelque chose qui logerait (*Einwohnendes*) au sens propre dans la représentation. »[763] Or, à cet égard, Husserl ne laisse aucun doute sur le fait qu'il interprète la conception brentanienne de l'intentionnalité en ce sens, comme en témoignent ses leçons de 1904-1905 :

> Brentano caractérise les phénomènes psychiques comme les modes suivant lesquels la conscience se rapporte à un objet immanent. Il

dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 71-74; Husserl, « Esquisse d'une lettre à Marty du 7 juillet 1901 », dans Husserl et Twardowski, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, p. 381-389).

[762] Comme le fait remarquer, par exemple, R. M. Chisholm : « In the expression of the ontological thesis of intentionality, "intentional" may be said to refer to a mode of being *within* the mind » (R. M. Chisholm, « Intentionality », dans D. M. Borchert (éd.), *The Encyclopedia of Philosophy*, vol. IV, Detroit : Thomson Gale, 2006, p. 705 [souligné dans le texte]; cf. aussi R. M. Chisholm, « Brentano on Descriptive Psychology and the Intentional », dans E. N. Lee et M. Mandelbaum (éd.), *Phenomenology and Existentialism*, Baltimore : John Hopkins Press, 1967, p. 6-8). La lecture immanentiste de la théorie brentanienne de l'intentionnalité est matière à controverse. Longtemps dominante, cette interprétation semble désormais être remise en cause par plusieurs interprètes. Sur cette question, cf. entre autres O. Kraus, « Einleitung des Herausgebers », dans Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, vol. I, p. xxiv-xxv; D. Jacquette, « Brentano's Concept of Intentionality », dans D. Jacquette (éd.), *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge : Cambridge University Press, 2004, p. 98-130; M. Antonelli, « Franz Brentano et l'"inexistence intentionnelle" », *Philosophiques*, vol. 36, no. 2, 2009, p. 467-487; J. L. Brandl, « The Immanence Theory of Intentionality », dans D. W. Smith et A. L. Thomasson (éd.), *Phenomenology and Philosophy of Mind*, Oxford : Oxford University Press, 2005, p. 167-182; M. Textor, *Brentano's Mind*, Oxford : Oxford University Press, 2017, p. 44-54.

[763] E. Husserl, « Objets intentionnels », dans Husserl et Twardowski, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, p. 286; cf. également Husserl, « Esquisse d'une lettre à Marty du 7 juillet 1901 », p. 382. Brentano emploie, par exemple, le terme d'« *inwohnend* » ou d'« *Einwohnung* » pour caractériser l'objet intentionnel (cf. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, p. 101-102; Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 95).

> appartient à l'essence des phénomènes psychiques de se rapporter à un objet immanent.[764]

La thèse que défend alors Husserl est que l'objectivité immanente (ou intentionnelle) au sens brentanien est en fait identique au contenu psychologique de l'acte.[765] Lorsque, de ce point de vue, Brentano différencie ainsi la représentation de ce qui est représenté, il n'établit rien de moins qu'une distinction entre l'acte et le contenu de la représentation.[766] La confusion tient ici en particulier au caractère équivoque de la notion de phénomène physique, notion qui, dans la psychologie brentanienne, désigne tout autant les contenus sensoriels que l'objet même de la perception.[767] Or, comme le fait remarquer Husserl, ce que l'on nomme « phénomène physique » désigne alors, « par exemple, le son senti en tant que tel, donc le contenu donné lui-même, qui n'est pas moins quelque chose de psychique que ce que l'on appelle les phénomènes psychiques. »[768] C'est en ce sens que Brentano tend à assimiler ou, du moins, à confondre l'objet intentionnel, tel qu'il apparaît notamment dans la perception sensible,

---

[764] « *Brentano charakterisiert die psychischen Phänomene als die Weisen, wie das Bewusstsein sich auf ein immanentes Objekt bezieht. Zum Wesen der psychischen Phänomene gehört es, sich auf ein immanentes Objekt zu beziehen* » (Husserl, *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit*, p. 9).

[765] Husserl, *Phantasia, imagination, souvenir*, p. 55, n. 144.

[766] *Ibid.*, p. 54.

[767] Husserl, *Recherches logiques*, t. III, p. 285, 291-292. Sur cette question, cf. également D. Fisette, « Brentano et Husserl sur la perception sensible », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 7, no. 1, 2011, p. 37-72. Rappelons que, dans la *Psychologie du point de vue empirique*, Brentano se donne pour tâche d'établir une distinction entre les « phénomènes physiques » et les « phénomènes psychiques » à partir de critères strictement descriptifs, tels que notamment le caractère de l'inexistence intentionnelle. Or, cette division des phénomènes, de même que la distinction corrélative entre perception interne et perception externe, tient lieu chez Brentano de critère de démarcation entre le domaine de la psychologie et celui des sciences de la nature.

[768] Husserl « Discussion de H. Cornelius, *Essai d'une théorie des jugements d'existence* » dans Husserl et Twardowski, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, p. 358. Cf. également Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 166.

avec les contenus psychologiques de la représentation. C'est ce qu'explique Husserl dans ses leçons de 1904-1905 :

> Le contenu est habituellement pour lui [Brentano] le contenu de sensation de la perception. Ce que nous appelons, en suivant purement le sens de la perception, l'objet de perception, ce qui présumément nous fait face (*Gegenüberstehende*), ce qui est présumément intuitionné lui-même (*Selbsterschaute*), n'est pas clairement distingué ou n'est absolument pas proprement distingué de ce contenu.[769]

Sur la base de ce qui précède, nous pourrions alors comprendre la discussion sur la question de l'objet « mental » ou « immanent » dans la Ve *Recherche* comme une interprétation de la théorie de la conscience et de l'intentionnalité de Brentano.[770] Lorsque Husserl se réfère à une certaine conception de la relation intentionnelle fondée sur « "l'être-contenu" (*"Enthaltensein"*) intentionnel de l'objet dans l'acte »[771], il faut voir là sans doute une allusion à la définition brentanienne de la conscience. Si, en effet, le concept de contenu chez Brentano ne peut avoir aucun autre sens que celui de l'immanence psychologique (par contraste avec celui d'un contenu au sens objectif), l'objet intentionnel, comme le souligne Husserl, se trouve par là même identifié au contenu psychologique de l'acte ou de la conscience.[772] En ce sens, la relation

---

[769] Husserl, *Phantasia, imagination, souvenir*, p. 54-55 (trad. mod.).

[770] Il est vrai que les analyses de Husserl dans la Ve *Recherche* restent assez ambivalentes sur la question du statut de l'objet intentionnel chez Brentano. Husserl relève simplement le caractère équivoque des formules de Brentano, lesquelles laissent entendre que l'objet serait, pour ainsi dire, « contenu » dans les actes intentionnels. Nous avons vu cependant que, dans l'appendice aux *Recherches logiques*, Husserl ne laisse planer plus aucun doute quant à son interprétation de la position brentanienne qui, selon lui, confond le contenu psychologique et l'objet de la représentation, notamment dans le contexte de la perception sensible ou « externe ». C'est ce que confirment par ailleurs ses leçons de 1904-1905.

[771] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 177.

[772] Husserl, *Phantasia, imagination, souvenir*, p. 54-55; Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p. 27.

intentionnelle chez Brentano consisterait dans « un rapport entre deux choses (*Sachen*) : acte et objet intentionnel se trouvant au même titre réellement (*reell*) dans la conscience, comme une sorte d'emboîtement (*Ineinanderschachtelung*) d'un contenu psychique dans l'autre. »[773] On peut ainsi dire que, de ce point de vue, la théorie brentanienne de l'intentionnalité s'inscrit en parfaite continuité avec la théorie psychologiste de la conscience de l'empirisme britannique.[774] Car l'intentionnalité ne change rien ici au fait que l'objet (ou le contenu) intentionnel existe et réside au sein de la conscience au sens d'un contenu ou d'une entité psychologique.

Le parallèle ici avec l'empirisme britannique est d'autant plus frappant que Husserl rattache la position brentanienne à une forme de réalisme critique dans la lignée de Locke.[775] C'est seulement dans ce contexte, soutient-il, que la distinction entre le contenu et l'objet de la représentation peut avoir un sens chez Brentano. Au contenu de la représentation s'oppose dès lors l'objet effectif et véritable, c'est-à-dire la chose en soi qui se trouve, pour ainsi dire, en dehors de la perception, au sens où l'entend notamment la physique.[776] C'est ce qui conduit Husserl à conclure que, pour Brentano,

---

[773] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 174 (2e éd.).

[774] C'est ce que montre D. Fisette : « Husserl laisse entendre que la paire de concepts "perception interne et perception externe", "phénomènes physiques et phénomènes psychiques", qui occupe une place si importante dans la psychologie de Brentano, trouve son origine dans l'empirisme britannique, et qu'elle véhicule les mêmes préjugés que Husserl dénonce dans la deuxième *Recherche*. Au nombre de ces préjugés, le représentationalisme est sans doute le plus tenace et le plus dommageable […] » (Fisette, « Brentano et Husserl sur la perception sensible », p. 41). Sur ce point, cf. également, De Boer, *The Development of Husserl's Thought*, p. 135.

[775] Husserl, *Phantasia, imagination, souvenir*, p. 54-55; Husserl, *Transzendentaler Idealismus*, p. 43-46.

[776] Husserl, *Phantasia, imagination, souvenir*, p. 55.

> le contenu de la perception est l'objet intentionnel, l'objet effectif est la chose en soi. Comme si dans la perception, les sensations apparaissaient et étaient visées à la place de l'objet physique.[777]

4.3.4 La position de Twardowski

Dans ce contexte, il convient de souligner l'apport de Twardowksi à la théorie brentanienne de l'intentionnalité, apport dont le mérite est justement de lever l'équivoque qui pèse sur les termes de « contenu » et d'« objet ». Dans sa thèse d'habilitation, Twardowski propose en effet un schéma tripartite de l'intentionnalité qui procède d'une distinction explicite entre le contenu et l'objet de la représentation. À cet égard, soutient-il, « on a à distinguer l'objet sur quoi "se dirige pour ainsi dire" notre représenter, de l'objet immanent ou du contenu de la représentation. »[778] Suivant Brentano, Twardowski suggère ainsi d'identifier l'objet immanent avec le contenu de la représentation, mais à la différence de son maître, il interprète la notion d'objet comme le corrélat véritable de la représentation, ce qui est « supposé comme indépendant de la pensée. »[779] Ainsi, l'objet de la représentation, pour Twardowski, est non pas une « image mentale » – ou, pour reprendre ses termes, l'objet « immanent » ou « intentionnel » de l'acte –, mais bien l'objet lui-même.[780] En ce sens, l'objet n'existe pas au sens propre *dans* la représentation.[781] En revanche, le contenu de la

---

[777] *Ibid.*, n. 144 (trad. mod.).

[778] Twardowski, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations », p. 88.

[779] *Ibid.*, p. 94, cf. aussi p. 100, 121. La question de savoir quel statut ontologique il revient à l'objet dans la théorie de Twardowski ne va pas sans difficulté. Sur cette question, cf. Cavallin, *Content and Object*, p. 60-74, 116.

[780] Twardowski, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations », p. 94, 125-126.

[781] J. N. Findlay, *Meinong's Theory of Objects and Values*, 2e éd., Oxford : Oxford University Press, 1963, p. 9-10; Smith, *Austrian Philosophy: The Legacy of Franz Brentano*, p. 173-174; Cavallin, *Content and Object*, p. 60-62, 116.

représentation (ou l'objet immanent) consiste pour sa part dans une entité psychologique qui, au sein même de la représentation, assure une fonction de médiation entre l'acte et l'objet transcendant.[782] Pour cette raison, Twardowski conçoit le contenu de la représentation comme une image, une copie ou un signe *mental* de l'objet. Suivant cette caractérisation, on peut dire du contenu qu'il représente l'objet en un sens double : dans la représentation, le contenu rend présent l'objet à la conscience en tant qu'« image mentale », et tient lieu par là même de substitut mental de l'objet tel qu'une image. Le terme de « représenter », en vertu de la nature même du contenu, revêt donc une double signification pour Twardowski : « Du contenu, nous dirons qu'il devient pensé, représenté *dans* la représentation; de l'objet, nous dirons qu'il devient représenté *par* le contenu de représentation (ou la représentation). »[783] Ainsi faut-il conclure que toute représentation comprend chez Twardowski une double relation entre, d'une part, l'acte et le contenu, et de l'autre, le contenu et l'objet :

> Quand nous avons comparé l'acte de représentation au fait de peindre, le contenu à l'image-tableau (*Bild*), et l'objet au sujet fixé sur la toile, par exemple celui d'un paysage, c'est le rapport lui aussi dans lequel l'acte se tient avec le contenu et l'objet de la représentation, qui est parvenu, à peu de chose près, à s'exprimer […]. Celui qui se représente, se représente un objet quelconque, par exemple un cheval. Mais en faisant cela, il se représente un contenu psychique. Le contenu est l'image-copie (*Abbild*) du cheval, dans un sens analogue à celui dans lequel l'image-tableau (*Bild*) est image-copie du paysage. Quand celui qui se représente, se représente un objet, il se représente en même temps un contenu se rapportant (*beziehenden*) à cet objet. L'objet représenté, c'est-à-dire l'objet sur lequel se dirige l'opération consistant à se représenter, l'acte de représentation, est l'objet primaire du fait de se

[782] Twardowski, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations », p. 94-104. Sur ce point, cf. également Findlay, *Meinong's Theory of Objects and Values*, p. 9.

[783] Twardowski, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations », p. 103 (souligné dans le texte).

> représenter; le contenu par lequel l'objet devient représenté, est l'objet secondaire de l'opération consistant à se représenter.[784]

La modification de la théorie brentanienne de l'intentionnalité chez Twardowski est significative en ce qu'elle rompt avec l'immanentisme fort de Brentano. On pourrait alors croire que la dépsychologisation de l'objet à laquelle procède Twardowski ne représente rien de moins qu'une tentative de dépassement du psychologisme d'inspiration brentanienne.[785] Mais la position de Twardowski demeure malgré tout, du point de vue de Husserl, tributaire d'une conception psychologiste de l'intentionnalité et de la conscience. Ce qui est alors en jeu chez Twardowski, ce n'est pas tant le statut de l'objet que l'interprétation qu'il propose du *contenu* de la représentation. En adoptant une perspective husserlienne, nous pourrions alors faire valoir que le concept twardowskien de contenu peut être dit psychologiste en un double sens.

Tout d'abord, Husserl soutient à cet égard qu'il ne suffit pas d'établir une distinction entre contenu et objet, comme le propose Twardowski, pour éviter et surmonter le psychologisme.[786] Il est nécessaire, en outre, de distinguer le contenu psychologique du contenu intentionnel de la représentation. En l'absence d'une telle distinction, Twardowski se voit contraint, selon Husserl, de réduire le concept de contenu aux

---

[784] *Ibid.* p. 102 (trad. mod.), cf. également p. 117, 154.

[785] C'est ce que suggère Cavallin : « The theory proposed by Twardowski might in one sense be said to constitute a first break with psychologism, instead of being a psychologistic theory: Twardowski, along with Brentano, assumes that any satisfactory description of presentations must give regard to what they are presentations of […]. What is presented through the presentation must be taken into account. Twardowski is one step further than Brentano from psychologism, in the sense that Twardowski does not see any kind of object as being "in" the presentation, despite the fact that he refers to the object as an aspect or 'moment' of the presentation » (Cavallin, *Content and Object*, p. 115-116).

[786] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 322-323.

seules composantes psychologiques de la représentation, notamment à l'« image mentale » de l'acte.[787] Il s'ensuit dès lors une interprétation psychologiste du contenu intentionnel (sémantique et objectif), où le contenu psychologique tient lieu de contenu intentionnel, et donc, de point d'appui pour la référence ou la relation intentionnelle à l'objet même. Pour Husserl, cela revient ainsi à interpréter la « direction sur l'objet » comme « un ingrédient psychologique de l'acte ».[788] Tout le problème est alors de comprendre comment, sur la base d'une image mentale, la relation intentionnelle à l'objet peut être autre chose qu'un rapport psychologique.[789]

Selon cette lecture, la position de Twardowski peut être dite psychologiste en un second sens de par sa conception de l'objet intentionnel. À en croire Husserl, la différence entre le contenu et l'objet de la représentation vaut également chez Twardowski comme une distinction entre deux types d'objets, à savoir l'objet immanent (ou intentionnel) et l'objet effectif de la représentation. La théorie de l'intentionnalité de Twardowski implique à cet égard un dédoublement ou une division de l'objet auquel se rapporte l'acte intentionnel.[790] À l'objet immanent ou intentionnel (le contenu) correspond l'objet représenté tel qu'il apparaît à la conscience en tant qu'image mentale, alors que l'objet au sens propre est à comprendre comme un objet *extra mentem* qui se trouve,

---

[787] *Ibid.*, p. 88, 323; Husserl, « Discussion de K. Twardowski », p. 349-351. Cf. également Husserl, « Esquisse d'une lettre à Marty du 7 juillet 1901 », p. 384-385, où la thèse discutée et critiquée par Husserl est, de toute évidence, celle qu'il attribue à Twardowski.

[788] Husserl, « Discussion de K. Twardowski », p. 351.

[789] Husserl, « Esquisse d'une lettre à Marty du 7 juillet 1901 », p. 384-385; Husserl, « Objets intentionnels », p. 286.

[790] Husserl, « Objets intentionnels », p. 285-286. Cf. également Husserl, *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit*, p. 133; Husserl, *Idées I*, p. 311-312.

pour ainsi dire, « en dehors » de la conscience.[791] Husserl résume alors en ces termes la position qu'il attribue vraisemblablement à Twardowski :

> Dans chaque représentation, il y a à distinguer entre l'objet intentionnel ou immanent, et l'objet effectif (*wirklichen*), de telle sorte que (abstraction faite dans cas exceptionnels) l'objet intentionnel est *autre* que l'objet effectif. Le premier est un constituant réel (*reell*) nécessaire de l'acte, donc existant en tout temps en lui ou sur lui, « immanent à lui »; le dernier, transcendant en général à l'acte, et alors tantôt existant, tantôt n'existant pas.[792]

La duplication des objets chez Twardowski se redouble ainsi d'une distinction existentielle entre, d'une part, l'existence « simplement intentionnelle » des objets immanents, et de l'autre, l'existence effective et véritable que possèdent éventuellement les objets transcendants.[793] De ce point de vue, la rupture de Twardowski avec l'immanentisme brentanien n'est, à y regarder de plus près, que partiellement consommée. Car, sous le terme d'objet « immanent » ou « intentionnel »,

---

[791] *Ibid.*, p. 284-287; Husserl, « Discussion de K. Twardowski », p. 351-353; Husserl, « Esquisse d'une lettre à Marty du 7 juillet 1901 », p. 382-385; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 231. Nous nous appuyons ici notamment sur l'appendice aux §§ 11 et 20 de la Ve *Recherche*, un texte que Husserl consacre en grande partie à une critique de la théorie de Twardowski. Quoique Husserl n'évoque jamais directement le nom de Twardowski dans ce texte, il ne fait aucun doute qu'il en est la cible principale. La même remarque vaut tout autant pour l'esquisse de la lettre à Marty de 1901. À ce sujet, cf. par exemple, De Boer, *The Development of Husserl's Thought*, p. 193-194; K. Schuhmann, « Intentionalität und intentionaler Gegenstand beim frühen Husserl », *Selected Papers on Phenomenology*, Dordrecht : Kluwer, 2004, p. 124-125; B. Rang « Einleitung des Herausgebers », dans E. Husserl, *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, B. Rang (éd.), Hua XXII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1979, p. xxxiii-xxxiv, xlvi; D. Fisette, « Représentations. Husserl critique de Twardowski », dans D. Fisette et S. Lapointe (éd.), *Aux origines de la phénoménologie. Husserl et le contexte des Recherches logiques*, Paris/Québec : Vrin/Presses de l'Université Laval, 2003, p. 75-86; Lavigne, *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*, p. 210-211.

[792] Husserl, « Esquisse d'une lettre à Marty du 7 juillet 1901 », p. 384.

[793] Husserl, « Objets intentionnels », p. 286; Husserl, « Discussion de K. Twardowski », p. 351-354; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 231.

Twardowski persiste, pour reprendre les termes Husserl, « à saisir par là l'objet (*Gegenstand*) représenté comme quelque chose qui logerait (*Einwohnendes*) au sens propre dans la représentation. »[794] Par conséquent, l'objet représenté tel qu'il apparaît à la conscience demeure, en qualité de contenu ou d'image mental, un objet psychologique.[795] Mais, à la différence de Brentano, il s'agit d'un médium psychologique par lequel l'acte de conscience se rapporte indirectement, le cas échéant, à un objet effectif et transcendant. C'est en ce sens que l'objet immanent, dès lors qu'il est représenté dans la conscience, tient lieu de représentant de l'objet transcendant.[796] Twardowski semblerait dès lors admettre, comme le suggère Husserl, qu'« aucune représentation ne peut représenter du transcendant sans représenter aussi inclusivement de l'immanent ».[797]

La distinction en question est d'autant plus importante, selon Husserl, qu'elle a également pour but de réconcilier la thèse brentanienne de l'intentionnalité avec le paradoxe des objets inexistants, tel que le pose Bolzano. Pour rappel, Twardowski entend résoudre le problème de ce que l'on nomme les « représentations sans objet », c'est-à-dire des représentations qui, selon toute apparence, portent sur des objets inexistants tels que le « rien » ou des objets jugés impossibles, fictifs, imaginaires, absurdes ou contradictoires.[798] Selon la lecture qu'en propose Husserl, la thèse de la

---

[794] Husserl, « Objets intentionnels », p. 286.

[795] Husserl, « Esquisse d'une lettre à Marty du 7 juillet 1901 », p. 384-385; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 231.

[796] Husserl, « Esquisse d'une lettre à Marty du 7 juillet 1901 », p. 384-387.

[797] *Ibid.*, p. 384; Husserl, *Idées I*, p. 311-312.

[798] Husserl résume le paradoxe des représentations sans objet comme suit : « Si chaque représentation représente un objet, il y a bien alors pour chacune un objet, donc : à chaque représentation correspond un objet. Mais il vaut, d'autre part, comme une vérité non douteuse, qu'il ne correspond à chaque représentation un objet, qu'il y a, pour parler comme Bolzano, des "représentations sans objets" » (Husserl, « Objets intentionnels », p. 279). Sur le traitement de cette question chez Twardowski, cf. « Sur

duplication des objets est alors introduite par Twardowski pour rendre compte de l'existence « intentionnelle » des objets immanents là où l'objet transcendant s'avère inexistant. Des objets imaginaires ou impossibles, par exemple, n'existeraient alors que dans la représentation en tant qu'objets « simplement intentionnels ». Au-delà d'une exigence de parcimonie ontologique, cette distinction objectuelle permettrait en outre de distinguer, d'un point de vue épistémologique, les objets vrais (effectifs) des objets faux.[799] La thèse de la duplication saurait en particulier rendre compte des représentations et des perceptions non véridiques, comme le suggère ainsi Husserl :

> Il est très courant de séparer les objets apparaissants (« intentionnels » ou « immanents ») et les objets effectifs là où, comme si cela était évident, il est dit que les objets apparaissants avec leurs déterminations apparaissantes seraient, précisément tels qu'ils apparaissent, en nous, dans nos actes de perception et de représentation. Ces objets apparaissants, dit-on, ne peuvent être identiques aux objets en dehors de nous, correspondant à la perception. Si la chose effective disparaît ou si la perception qui croyait saisir celle-ci s'avère trompeuse, elle ne cesse pas pour autant de faire apparaître un objet. Et comme elle le fait, il est déjà évident qu'un objet existe dans l'apparition. Ainsi, dans l'acte de perception, l'objet immanent existe, l'objet « apparaissant comme tel »; mais dans la réalité effective extérieure, l'objet effectif correspondant existe ou n'existe pas.[800]

---

la théorie du contenu et de l'objet des représentations », p. 105-114. Pour une analyse générale du problème tel qu'il prend forme chez Bolzano et de sa réception dans l'école brentanienne, nous référons le lecteur à l'ouvrage de J. Benoist, *Représentations sans objet. Aux origines de la phénoménologie et de la philosophie analytique*, Paris : PUF, 2001.

[799] Husserl, « Objets intentionnels », p. 284-286.

[800] « *Sehr verbreitet ist die Scheidung zwischen erscheinenden ("intentionalen" oder "immanenten") und wirklichen Gegenständen, wobei, als wäre es eine Selbstverständlichkeit, davon gesprochen wird, dass die erscheinenden Gegenstände mit ihren erscheinenden Bestimmtheiten eben als erscheinende in uns seien, in unseren Akten des Wahrnehmens und Vorstellens. Diese erscheinenden Gegenstände, sagt man, können nicht identisch sein mit den der Wahrnehmung entsprechenden Gegenständen außer uns. Vergeht das wirkliche Ding oder erweist sich die Wahrnehmung, die es zu erfassen glaubte, als eine täuschende, so hört ja die Wahrnehmung nicht auf, einen Gegenstand zur Erscheinung zu bringen. Und*

Ainsi comprise, la conception de l'intentionnalité de Twardowski se présenterait comme une variante du réalisme indirect, et en particulier, de la théorie de l'image dans la lignée de Locke.[801] Comme cette dernière, en effet, la théorie de Twardowski, pourrait-on dire, « se comporte comme si, avec l'existence (*Dasein*) de l'image dans la conscience, était épuisé le phénomène (*Phänomen*) que nous nommons, par l'entremise de l'image, la représentation de l'objet. »[802] Dans un cas comme dans l'autre, ce qui est représenté, en commençant par l'objet même de la représentation, est réduit à un contenu psychologique de conscience.[803] Or, ce contenu, précise-t-on ensuite, renvoie alors médiatement à un objet transcendant, extérieur à la conscience, par le fait même qu'en tant qu'image ou signe représentationnel, il lui tient lieu de substitut mental. De toute évidence, Twardowski reprend ici le schéma représentationnaliste introduit par Locke, quoique sous la forme d'une théorie de l'intentionnalité.

Pour ces raisons, nous pouvons conclure que, du point de vue de Husserl, Twardowski persiste, comme chez Brentano, à interpréter l'intentionnalité en des termes psychologistes. Certes, l'objet transcendant, là où il existe, ne peut en aucun sens être identifié à un objet psychologique du fait qu'il se trouve à l'extérieur de la conscience. Reste que l'objet intentionnel ou, plus précisément, le contenu chez Twardowski est

---

darin, dass sie dies tut, liegt doch schon, dass ein Gegenstand in der Erscheinung existiert. Also im Akt der Wahrnehmung existiert der immanente Gegenstand, der "erscheinende als solcher"; in der äußeren Wirklichkeit aber existiert, oder auch nicht, der korrespondierende wirkliche Gegenstand » (Husserl, *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit*, p. 133).

[801] Husserl, « Objets intentionnels », p. 285; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 188; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 196-197; Husserl, *Idées I*, p. 136-137

[802] Husserl, « Objets intentionnels », p. 283 (trad. légèrement modifiée).

[803] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 188.

identifié à un objet immanent au sens brentanien du terme, c'est-à-dire à une entité psychologique qui n'a d'existence qu'au sein même de la conscience.

Pour conclure, nous pourrions faire valoir que le psychologisme qui, sous une forme ou une autre, caractérise les théories examinées jusqu'à maintenant, tient à une certaine conception selon laquelle la conscience serait, pour reprendre la métaphore de Husserl, à comprendre comme une boîte ou un contenant.[804] Cela revient tout d'abord à concevoir les objets intentionnels, ou les objets dont nous sommes conscients, comme des entités psychologiques qui existeraient, pour ainsi dire, à l'intérieur de cet espace mental qu'est la conscience.[805] Dans le cas du réalisme indirect (ou représentationnel), la question se pose de savoir alors comment peut s'établir une forme de correspondance et de relation entre, d'une part, l'objet représenté dans la conscience et, de l'autre, l'objet transcendant qui se trouve à l'extérieur d'elle. Tout le problème est alors de saisir et d'expliquer, pour reprendre les termes de Husserl, comment, « par une quelconque ouverture, une sorte de petite image se détachant de la chose (*Dinge*) pénètre du dehors. »[806] La position phénoméniste, par contraste, s'engage, suivant cette analogie, à nier l'existence même de choses à l'extérieur de la boîte, ou du moins, l'intelligibilité d'un tel postulat. Ce qui se trouve alors dans la conscience, ce sont bien les choses mêmes, mais en tant qu'entités ou propriétés psychologiques. Il ne reste en ce sens que la boîte : tout y est réduit en tant que contenu psychologique de la conscience. Il n'en reste pas moins, dans un cas comme dans l'autre, que l'idée selon laquelle la conscience serait à comprendre comme s'il s'agissait d'une boîte ou d'un

---

[804] Sur cette métaphore, cf. par exemple, *ibid.*, p. 193; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 114; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 196-197; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 96; Husserl, *Ideen I. Ergänzende Texte (1912-1929)*, p. 538.

[805] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 193.

[806] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 197

espace mental trouve sa justification, selon Husserl, dans l'absence d'une distinction claire entre, d'abord, le contenu psychologique et le contenu intentionnel, et par la suite, le contenu en général et l'objet intentionnel.[807] C'est à cela, pourrait-on affirmer, que tient la psychologisation de l'intentionnalité et de la conscience qui s'opère entre autres dans l'empirisme britannique, chez Natorp ou même dans l'école brentanienne. Et c'est pourquoi on tend alors, selon Husserl, à confondre, notamment sous le terme de « représentation », deux choses distinctes, soit, d'une part, la simple existence d'un contenu psychologique dans la conscience, et de l'autre, l'objet tel qu'il apparaît lui-même dans un acte intentionnel de la conscience.[808]

4.4 La naturalisation de la conscience

Pour Husserl, le psychologisme se caractérise ainsi par une approche consistant à reprendre le concept psychologique de conscience (ou de vécu) pour ensuite en faire le fondement de la logique, de la théorie de la connaissance ou de la philosophie en général. Il s'agit en effet de s'en tenir ici à la thèse selon laquelle « le vécu, la conscience est en soi, à quelque chose près, du psychique, [et] *eo ipso* chose de la psychologie ».[809] Et il en va de même pour le contenu ou l'objet intentionnel qui, en tant que partie intégrante de l'acte, se trouve alors assimilé à une propriété psychologique de la conscience. Il s'ensuit, comme nous l'avons souligné, une confusion entre deux concepts – en principe – distincts de conscience, où le caractère

---

[807] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 193; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 123; Husserl, *Phänomenologische Psychologie*, p. 437.

[808] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 193-194; Husserl, « Esquisse d'une lettre à Marty du 7 juillet 1901 », p. 384; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 123; Husserl, *Phänomenologische Psychologie*, p. 437.

[809] Husserl, *Idées III*, p. 88; cf. également Husserl, *Idées I*, p. 293-294.

proprement intentionnel, épistémique, cognitif, et rationnel de la conscience est par là même subordonné ou identifié à sa seule dimension psychologique, empirique et donc *naturelle*. L'« attitude psychologiste » (*psychologistischen Einstellung*), pourrait-on conclure, ne revient dès lors qu'à admettre « la conscience en tant que donnée de l'expérience psychologique, donc comme conscience humaine ou animale, [laquelle] est l'objet de la psychologie ».[810]

Au cours des premières années de la période de Göttingen, Husserl en vient à défendre la thèse selon laquelle cette interprétation psychologiste de la conscience ne constitue rien de moins qu'une tentative, avouée ou non, de naturalisation.[811] En cela, psychologiser les vécus de conscience revient, affirme-t-il, à les interpréter comme des réalités effectives de la nature ou des faits naturels.[812] La position psychologiste implique donc en ce sens une réduction de la conscience à un vécu psychologique ou à un réseau de vécus psychologiques, et de ce fait, à une propriété (un état ou une activité) qui s'avère naturelle en elle-même ou de par son « annexion » à une entité naturelle (notamment le corps dans son acception psychophysique ou biologique).[813] À supposer que la conscience se réduise effectivement à un phénomène psychologique, il y va alors de deux conséquences selon Husserl. D'une part, il revient à la psychologie empirique de déterminer et d'analyser d'abord et avant tout ce qu'il faut comprendre par

---

[810] Husserl, *Idées I*, p. 244.

[811] Cf. par exemple Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-37; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38-39; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 173; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 25-30; Husserl, *Idées III*, p. 88.

[812] Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 117. Cf. également Husserl, « Ms. A I 36, S. 193b »; Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26; Husserl, *Logische Untersuchungen. Ergänzungsband I*, p. 151-152.

[813] Husserl, « Ms. A I 36, S. 193b ».

« conscience ». De l'autre, une telle élucidation doit aboutir à une interprétation et, éventuellement, à une explication de la conscience qui en appelle à l'ontologie naturaliste de la psychologie. Nous montrerons à cet égard que c'est principalement en ce dernier sens qu'il faut avant tout entendre l'expression de « naturalisation de la conscience » chez Husserl.[814]

De toute évidence, Husserl vise ici la conception empirique ou naturelle de la conscience telle que l'interprète en général la psychologie empirique, et notamment la psychologie de son époque.[815] Il convient de rappeler à cet égard qu'à partir de 1905, Husserl voit dans la psychologie empirique une science de la nature dont le domaine d'objet – les vécus psychiques de la conscience – peut être dit naturel au même titre que celui de la physique.[816] En cela, la psychologie, comme le souligne Husserl, se veut une « science naturelle de la conscience » (*Naturwissenschaft vom Bewußtsein*), en ce qu'elle « s'occupe de la "conscience empirique", de la conscience dans l'attitude

---

[814] Cf. par exemple, Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20, 23; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 347, 350; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 177-179; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 137, 150, 177. Il est vrai que, en l'occurrence, le terme de « naturalisation » renvoie également chez Husserl à un mode d'appréhension par lequel un objet est saisi comme une réalité naturelle. Mais, en ce sens, il s'agit d'un mode de constitution ou d'interprétation de l'objet qui s'opère conformément à l'ontologie du naturalisme.

[815] Loin d'y voir un trait caractéristique du tournant scientifique et expérimental de la psychologie contemporaine, Husserl affirme en 1906 que la psychologie implique de tout temps une interprétation naturaliste et psychophysique de la vie mentale et de la conscience : « la psychologie […], depuis l'Antiquité, n'a jamais été autre chose et n'est jamais passée pour autre chose que la science de la vie psychique humaine ou animale, que la science de l'homme du point de vue de ses vécus psychiques ou que la science des phénomènes positifs, mais bien en tant qu'événements dans le temps objectif, dans l'unité d'un individu se tenant en rapport avec des processus physiques, etc. » (Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 399).

[816] Cf. par exemple, la lettre de Husserl à Brentano, datée du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 37; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-37; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 246-253; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 68-69; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 173; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.); Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 9-10.

empirique (*Erfahrungseinstellung*), en tant qu'être existant dans le contexte de la nature (*als Daseiendem im Zusammenhang der Natur*) ».[817] Une telle caractérisation, pourrait-on rétorquer, vaut certes pour la psychologie physiologique ou psychophysique, mais semblerait épargner la psychologie descriptive qui, de par sa nature même, ne s'intéresse à la conscience qu'en tant que telle, et fait abstraction, pour cette raison, de toutes les conditions ou propriétés naturelles qui pourraient lui échoir. Sur ce point, il ne fait aucun doute que, pour Husserl, la psychologie empirique, quoi qu'il en soit de l'approche dont elle se réclame, ne peut véritablement s'exempter de ses engagements ontologiques et faire autrement que de naturaliser la conscience :

> Même lorsque la psychologie, en tant que science empirique, cherche à déterminer de simples événements de conscience et non des dépendances psychophysiques au sens habituel et plus étroit, *elle n'en conçoit pas moins ces événements comme faisant partie de la nature*, c'est-à-dire comme appartenant aux consciences humaines ou animales qui ont, pour leur part, une connexion évidente avec les corps humains ou animaux avec lesquels elles sont appréhendées.[818]

En cela, la question de la psychologisation de la conscience s'inscrirait plus largement dans la perspective de cette position que Husserl désigne par le terme de « naturalisme psychologique ». Il s'agit là, rappelons-le, d'une conception du naturalisme qui reconnaît dans la psychologie, de par son domaine d'investigation, ses méthodes et son appareil théorique, une science de la nature au même titre que la physique. Or, il n'y a aucun doute que Husserl a en vue cette interprétation du naturalisme lorsque, notamment en lien avec le statut même de la conscience, il effectue un rapprochement entre le psychologisme et le naturalisme, et par le fait même, la psychologie et les

---

[817] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 30 (trad. mod.).

[818] *Ibid.*, p. 25 (trad. mod.; nous soulignons). Cf. également Husserl, « Die reine Phänomenologie. Ihr Forschungsgebiet und ihre Methode », p. 75.

sciences de la nature. C'est ce que montre, par exemple, *La philosophie comme science rigoureuse* où il situe pour l'essentiel la question de la naturalisation de la conscience, comme celle de la logique et de la théorie de la connaissance, sur le terrain de la psychologie empirique. Toute la question est alors de savoir en quel sens et dans quelle mesure une interprétation psychologiste de la conscience peut être qualifiée de « naturaliste ».

La réponse à cette question se trouve d'abord dans l'interprétation que propose Husserl du naturalisme ontologique.[819] Pour rappel, le naturalisme se caractérise, sur le plan ontologique, par une posture qui n'admet l'existence que d'entités et de propriétés naturelles, telles qu'elles sont d'ailleurs reconnues par les sciences de la nature. Le problème qui se pose est cependant de savoir ce qu'il faut entendre par « réalités naturelles ». Or, Husserl, comme la plupart de ses contemporains, part du principe que l'ontologie du naturalisme peut comprendre non seulement le domaine des objets physiques, mais également celui des entités ou des propriétés mentales auquel se rapporte la psychologie.[820] C'est justement en ces termes que Husserl présente le naturalisme dans son article de 1911, *La philosophie comme science rigoureuse* :

> Le tenant du naturalisme […] ne voit rien qui ne soit à ses yeux nature et avant tout nature physique. Tout ce qui est, ou bien est d'ordre proprement physique et appartient à la structure homogène (*einheitlichen Zusammenhang*) de la nature physique, ou bien peut être d'ordre psychique, mais n'est alors qu'une simple variable dépendante de l'ordre physique, au mieux un « fait concomitant parallèle » (« *parallele Begleittatsache* »). Tout étant est de nature

[819] De manière générale, Husserl tend à donner une définition du naturalisme qui va dans le sens d'une thèse ontologique.

[820] Sur cette question, cf. par exemple, Heidelberger, *Nature from Within*, en particulier p. 165-182; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*; Hatfield, « Psychology in Philosophy: Historical Perspectives », p. 10.

> psychophysique, c'est-à-dire déterminé sans équivoque par des lois fixes.[821]

En restreignant ainsi les bornes de son ontologie aux seules réalités naturelles, le naturalisme entreprend dès lors, comme nous l'avons indiqué, de réduire et même d'éliminer toute entité ou propriété qui, en réalité ou en apparence, ne se conforme pas à cette représentation de la réalité. Il en résulte donc, pour reprendre les termes de Husserl, une « tendance à ne voir partout que nature, c'est-à-dire à tout identifier dans l'attitude des sciences de la nature et à réinterpréter de façon naturaliste ce qui n'est pas nature. »[822] En ce sens, toute entreprise de naturalisation, au sens où l'entend Husserl, consiste à réduire ce qui prétendument « n'est pas nature » à ce qui l'est, aux réalités naturelles telles qu'elles sont décrites et expliquées par les sciences de la nature. Il s'agit donc de montrer, par l'entremise d'une interprétation ou d'une explication réductionniste, qu'un phénomène ou un domaine d'objets que l'on tient *prima facie* pour non naturel ne l'est qu'en apparence. À cet égard, le défi principal qui se pose au naturalisme, comme le souligne Husserl, est en particulier d'établir en quel sens la conscience (y compris l'intentionnalité) et les idéalités sont, malgré les apparences, des phénomènes naturels. C'est pour cette raison, soutient-il, que toutes les positions naturalistes au sens propre s'engagent d'abord et avant tout à naturaliser la conscience et les idéalités :

> Ce qui caractérise toutes les formes conséquentes et extrêmes du naturalisme, du matérialisme vulgaire au monisme de la sensation et à l'énergétisme actuels, c'est, d'une part, la *naturalisation de la conscience*, y compris toutes les données de conscience intentionnelles-

---

[821] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19-20 (trad. mod.).

[822] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 288. Cf. également Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 12.

> immanentes, et, de l'autre, la *naturalisation des idées* et, par conséquent, celle de toutes les normes et de tous les idéaux absolus.[823]

La question de savoir en quel sens s'opère alors la naturalisation de la conscience dépend donc de ce que l'on désigne par « nature » et, de ce fait, par « science de la nature ».[824] Selon le type d'ontologie qu'admet le naturalisme, il s'ensuivra une interprétation réductionniste de la conscience selon laquelle il s'agit d'une entité ou d'une propriété naturelle, que ce soit au sens de la physique ou au sens de la psychologie empirique. À cet égard, deux interprétations fondamentales du naturalisme ontologique et, par extension, de la naturalisation de la conscience peuvent, nous semble-t-il, être dégagées chez Husserl selon le sens ou l'extension qui revient dans chacun des cas au concept de nature.[825]

Dans un premier temps, Husserl semble admettre la possibilité que le naturalisme ontologique puisse prendre une forme restrictive au sens de ce que nous appelons aujourd'hui le physicalisme réductionniste. Cela revient à identifier et à réduire la nature et, par conséquent, tout type d'être (pour autant qu'il n'est pas sujet à l'élimination) au seul domaine de la physique, soit à la structure spatiotemporelle de la nature physique. Parmi les représentants de ce courant, il faut retenir notamment, comme le laisse entendre Husserl, les matérialistes scientifiques du XIXe siècle[826],

---

[823] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20 (trad. mod.; souligné dans le texte).

[824] Cf. par exemple, Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20-21; Husserl, *Natur und Geist 1919*, p. 9-10; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 133-137.

[825] C'est ce que semble admettre notamment plusieurs passages de *La philosophie comme science rigoureuse* (cf. p. 19-26).

[826] De manière générale, les matérialistes scientifiques adoptent un programme réductionniste, mécaniste et physicaliste, notamment vis-à-vis de la question de la nature de l'esprit (ou de l'âme), des états mentaux et de la conscience. En 1847, C. Vogt affirme, par exemple, que « toutes les propriétés que nous désignons sous le nom d'activité de l'âme (*Seelenthätigkeiten*), ne sont que les fonctions de la

E. Haeckel[827] et W. Ostwald[828]. Malgré certaines références explicites à cette variante du naturalisme dans *La philosophie comme science rigoureuse*, Husserl lui accorde, au mieux, une place marginale dans ses écrits, du moins pendant la période qui nous occupe. La preuve en est que, dans cet article de 1911, presque l'entièreté du propos de Husserl sur la question du naturalisme est consacrée à une analyse du « naturalisme psychologique ». Même lorsque Husserl porte un certain intérêt pour cette question du physicalisme au cours de la période de Freiburg, elle n'en demeure pas moins largement subordonnée à une analyse du naturalisme psychologiste.

---

substance cérébrale, et pour nous exprimer d'une façon plus grossière, la pensée est à peu près au cerveau ce que la bile est au foie et l'urine au rein » (C. Vogt, *Lettres physiologiques*, Paris : C. Reinwald, 1875, p. 347). Pour leur part, Czolbe et Büchner réitèrent *grosso modo* la position de Vogt lorsqu'ils se proposent de réduire l'esprit, les activités mentales et la conscience à des processus causaux ou mécaniques qui résultent de l'organisation structurelle et fonctionnelle du cerveau (cf. Büchner, *Force et matière*, p. 110-159; H. Czolbe, *Neue Darstellung des Sensualismus*, Leipzig : Hermann Costenoble, 1855, p. 26-111). Sur cette question en général, cf. Gregory, *Scientific Materialism in Nineteenth Century Germany*; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*.

[827] Quoiqu'il se réclame d'un monisme naturaliste dans la lignée d'une théorie du double aspect, Haeckel défend explicitement la thèse dite « matérialiste » selon laquelle l'âme (ou le mental) et la conscience se réduisent, dans un cas comme dans l'autre, à des fonctions biologico-cérébrales qui se sont développées dans un contexte évolutionnaire et que l'on peut ultimement identifier à des processus et à des mécanismes physico-chimiques. La conscience, dira par exemple Haeckel, ne constitue en aucun sens un « mystère incompréhensible » en ce qu'il s'agit, pour l'essentiel, d'un problème neurologique, « ramenable, comme tel, aux phénomènes qui ressortissent à la physique et à la chimie » (E. Haeckel, *Les énigmes de l'univers*, trad. C. Bos, Paris : C Reinwald, 1902, p. 210). Sur ces questions en général, cf. par exemple, *ibid.*, p. 18-19, 101-124, 195-216; E. Haeckel, *Die Lebenswunder. Gemeinverständliche Studien über biologische Philosophie* 2e éd., Stuttgart : Alfred Kröner, 1904, p. 1-28, 520-521; Beiser, *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, p. 128-132.

[828] La théorie physicaliste d'Ostwald substitue au concept de matière (tel que le préconisent les matérialistes) celui d'énergie en tant que fondement ontologique et principe explicatif de toute réalité. Ce faisant, tout phénomène, y compris l'âme et la conscience, se ramène à cette propriété physique qu'est l'énergie. De ce point de vue, le problème que pose, par exemple, la relation entre le corps et l'esprit s'avère être un faux problème dans la mesure où les processus mentaux, comme les phénomènes physiques, ne sont que des processus énergétiques dont l'explication relève uniquement de l'énergétique, ou si l'on veut, de la thermodynamique. Sur la théorie d'Ostwald, cf. W. Ostwald, *Vorlesungen über Naturphilosophie*, Leipzig : Verlag von Veit & Comp, 1902; W. Ostwald, « The Modern Theory of Energetics », *The Monist*, vol. 17, no. 4, 1907, p. 481-515; Bayertz, « Materialism », p. 616-617.

Néanmoins, Husserl présente dans ce contexte les grandes lignes de ce qui semble être une interprétation physicaliste et réductionniste de la conscience dans ses leçons professées à Freiburg.[829] À cet égard, il faut surtout retenir la figure de Hobbes qui, aux yeux de Husserl, représente le fondateur et le représentant par excellence du matérialisme scientifique (ou du physicalisme) moderne.[830] Le matérialisme, comme le souligne Husserl, entreprend de réduire tous les phénomènes qu'il juge *prima facie* non naturels à des entités, des processus ou des relations causales et physiques – là où il n'adopte tout simplement pas la stratégie de l'élimination ontologique.[831] Dans cette perspective, la conscience représente, en tant que telle, une illusion ou une fiction qui n'a de réalité que pour autant qu'elle soit identifiée, par l'entremise d'une assimilation au mental, à un type de propriété physique ou causale.[832] Cela signifie, par exemple, qu'un contenu de conscience tel que « la sensation est seulement quelque chose de physique, un certain mouvement dans les organes sensoriels, dans les fibres nerveuses. »[833] La position matérialiste, telle que l'interprète Husserl, constitue en ce

---

[829] Au cours de la période de Göttingen, Husserl ne traite presque jamais du physicalisme (ou du matérialisme) sauf pour y reconnaître une position métaphysique encore défendue par certains de ses contemporains. Il faut attendre à la période de Freiburg pour retrouver chez Husserl une caractérisation et une analyse plus substantielles du physicalisme (ou matérialisme).

[830] Cf. Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 133. Pour cette raison, Husserl semble voir dans les positions physicalistes du XIXe siècle une continuation des thèses et du programme philosophique défendus par Hobbes. Sur ce point, cf. Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 277; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 123, 300.

[831] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 233, 340; E. Husserl, *Sur l'intersubjectivité. Tome II*, trad. N. Depraz, Paris : PUF, 2001, p. 126.

[832] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 233, 319; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 276; Husserl, *Nature et esprit*, p. 246-247; Husserl, *Sur l'intersubjectivité II*, p. 126; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 123, 300; Husserl, « Über Ursprung », p. 132.

[833] « […] *ist zum Beispiel die Empfindung nur ein Physisches, eine gewisse Bewegung in den Sinnesorganen, in den Nervenfibern* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 319-320). Cf. également Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 243.

sens une version de la théorie de l'identité psychophysique, en ce qu'elle « considère la vie intérieure subjective comme une simple illusion (*Schein*) subjective dont l'être véritable réside dans les corrélats matériels psychophysiques. »[834]

Cela dit, Husserl retient pour l'essentiel la seconde interprétation du naturalisme ontologique qu'il associe justement au naturalisme psychologique. La place de premier plan qui revient ici à cette position tient en partie au fait qu'elle représente l'interprétation dominante du naturalisme depuis la seconde moitié du XIXe siècle, en particulier après le déclin du matérialisme scientifique.[835] Ainsi, comme le souligne Husserl dans ses leçons de 1922-1923,

> on admet volontiers, après que le matérialisme soit tombé en ruine, qu'il y a, par exemple, une soi-disant psychologie psychologique, que le psychique ait son mode d'être par opposition à ce qui est matériel, mais aussi que le psychique fait partie de la nature, et relève d'un mode de considération et des méthodes propres aux sciences de la nature.[836]

Dans une telle perspective, une ontologie naturaliste implique donc tout autant les entités ou les propriétés mentales (ou psychologiques) que celles de la physique. Cela revient à reconnaître, au-delà de la nature physique (ou de la nature au sens strict), ce que l'on pourrait appeler une nature mentale ou psychophysique (ou la nature au sens

---

[834] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 133 (trad. légèrement mod.). Cf. également Husserl, *Sur l'intersubjectivité II*, p. 126.

[835] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19-26; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 18-21; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 186-187; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 12.

[836] « […] *dabei wird, nachdem der Materialismus abgewirtschaftet, gern zugegeben, dass es z. B. eine sozusagen psychologische Psychologie gebe, dass Psychisches gegenüber dem Materiellen seine Seinsweise habe, aber auch Psychisches ist zur Natur gehörig und untersteht naturwissenschaftlicher Betrachtungsweise, Methode* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 12).

large).[837] Affirmer, de ce point de vue, que la nature épuise, à elle seule, le sens de toute réalité revient donc à admettre qu'il n'existe que des entités ou des propriétés physiques *et* mentales.[838] De sorte qu'il incombe à cette interprétation du naturalisme ontologique de montrer que les phénomènes que l'on tient *prima facie* pour non naturels ne sont en réalité que des entités ou des propriétés naturelles au sens de la physique et de la psychologie. Pour ce qui est de la conscience, la stratégie de naturalisation qui s'imposera naturellement consistera alors à identifier celle-ci, comme dans le cas des objets idéaux, à quelque chose de mental et, par là même, à une réalité naturelle.[839] Il s'agira donc de réinterpréter la conscience, de même que la subjectivité en général, comme une « seconde nature (*"zweite Natur"*) » analogue ou équivalente à la nature physique.[840]

Pour l'essentiel, Husserl semble dès lors admettre que la naturalisation de la conscience peut s'opérer au sein du naturalisme psychologisme selon deux orientations distinctes, mais, en principe, complémentaires. La naturalisation de la conscience peut se régler ou bien sur la psychologie empirique et psychophysique de l'époque ou bien sur la psychologie sensualiste telle qu'elle est préconisée notamment par l'empirisme et le positivisme. Dans un cas comme dans l'autre, il y va essentiellement d'une même stratégie de naturalisation : il s'agit de concevoir la conscience sur le modèle de la réalité physique. Ce faisant, la conscience est interprétée comme une réalité naturelle

---

[837] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 25, 41; Husserl, *Nature et esprit*, p. 53-54, 104; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 305.

[838] Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; cf. aussi Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19-26; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 326-327.

[839] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 294.

[840] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 18-19; cf. également Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 305.

tout à fait analogue et équivalente à la chose physique. Or, si ces deux programmes naturalistes se rejoignent sur ce point fondamental, nous verrons qu'ils diffèrent toutefois sur la question de l'importance théorique et explicative qui revient aux rapports psychophysiques dans le cadre de la naturalisation. Alors que la première approche voit en cela le fondement de la naturalisation et ce qui confère à la conscience le statut de propriété naturelle, la seconde considère plutôt que la conscience constitue en elle-même une réalité naturelle.

4.4.1 La naturalisation psychologiste de la conscience (1) : l'approche psychophysique

Selon une première approche, le naturalisme psychologique se propose d'interpréter, dans la lignée de la psychologie empirique de l'époque, la conscience comme une propriété mentale de nature psychophysique (ou biologique). La conscience, comme ses vécus, est dès lors comprise comme un phénomène naturel au sens d'un processus ou d'un état mental qui relève de la constitution de certains êtres psychophysiques tels que les êtres humains ou les animaux.[841] Le raisonnement est alors le suivant : étant donné que le porteur des états mentaux est, en tant que tel, un être psychophysique, toutes les propriétés mentales qui lui échoient, telles que la conscience, sont alors *a fortiori* – à tout le moins sous une certaine description – des propriétés psychophysiques. Il s'agit, pour reprendre le passage cité plus haut, de faire de la conscience une propriété mentale et, par le fait même, « une simple variable dépendante

[841] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 253-258; Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35, 38-39; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19-20, 24-25; Husserl, *Logische Untersuchungen. Ergänzungsband I*, p. 151-152; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 8, 20 (2e éd.).

de l'ordre physique. »[842] Aux yeux de Husserl, cela revient à interpréter, pourrait-on affirmer, la conscience en général sur le modèle de « la conscience psychologique », c'est-à-dire de « la conscience de l'aperception naturelle qui conçoit le psychique comme quelque chose de naturel, se produisant dans des corps et appartenant au monde, tant au sens spatiotemporel qu'au sens causal. »[843]

En cela, l'interprétation psychophysique de la conscience – comme le naturalisme psychologique en général – se caractérise par un rejet de toute forme de réductionnisme ontologique où il s'agirait d'identifier la conscience ou le mental à quelque chose de physique.[844] On considère, en revanche, que la conscience ne peut être dite naturelle qu'en vertu d'un certain rapport (ontologique, empirique et conceptuel) qu'elle entretient avec le monde physique. La naturalisation de la conscience dans cette perspective s'opère alors, plus précisément, à un double niveau. Il s'agit de montrer à cet égard que la conscience est une réalité naturelle en ce qu'elle constitue, d'une part, un *analogon* exact de la nature physique (à ceci près qu'elle n'est pas en elle-même physique), et de l'autre, une propriété d'ordre supérieur, une « annexe », qui, en vertu d'une relation de causalité ou de survenance, dépend ou relève de la nature physique.[845] De ce point de vue, la conscience, en tant qu'état ou processus psychophysique,

---

[842] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19; cf. également Husserl, « Ms. A I 36, S. 193b ».

[843] « *Das psychologische Bewußtsein* [...], *es ist Bewußtsein in der natürlichen Apperzeption, die das Seelische als naturhaftes, an physischen Leibern Vorkommendes, der Welt raumzeitlich-kausal Zugehöriges auffaßt* » (Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 117).

[844] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19-20, 25; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 300; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 12.

[845] Cf. par exemple, Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 107; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19-20, 25, 38-48; Husserl, *Idées III*, p. 73; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 117; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 300, 304.

représente un phénomène naturel tant sur le plan de sa constitution interne que sur le plan de sa relation au monde physique.

Sur ce point, Husserl tend à se limiter à une caractérisation générale de la conception psychophysique des phénomènes mentaux et de la conscience au sens décrit. Cependant, il faut souligner qu'à partir de l'époque de Göttingen et surtout à partir de celle de Freiburg, Husserl en vient à considérer que l'interprétation en question peut se décliner notamment sous la forme du parallélisme ou de l'interactionnisme psychophysique. Quoiqu'à notre avis, les positions en question n'épuisent pas, à elles seules, le sens qu'il convient ici de conférer à l'interprétation psychophysique de la conscience, elles nous permettent néanmoins d'illustrer ce qui, dans une perspective husserlienne, constitue les grandes lignes de cette stratégie de naturalisation.

Husserl est de l'avis, semble-t-il, que la naturalisation de la conscience dans cette perspective tend à adopter, du moins à son époque, le modèle du parallélisme psychophysique.[846] Cela revient à comprendre le mental ou la conscience comme un phénomène concomitant parallèle (*parallelen Begleiterscheinung*), voire un épiphénomène du monde physique.[847] S'il est vrai, dans cette optique, que la vie

---

[846] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19-20; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 261. Telle est, à notre avis, l'interprétation qu'a en vue Husserl lorsqu'il affirme que, du point de vue du naturalisme, le mental ne peut être « qu'une simple variable dépendante de l'ordre physique, au mieux un "fait concomitant parallèle" ("*parallele Begleittatsache"*) » (Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19 [trad. mod.]). C'est également en ce sens que M. Heidelberger interprète le passage en question (cf. Heidelberger, *Nature from Within*, p. 181). Heidelberger montre que le parallélisme psychophysique était, à plusieurs égards, la position dominante à cette époque en psychologie et en philosophie (*ibid.*, p. 165-183; cf. également R. Eisler, *Wörterbuch der philosophischen Begriffe*, vol. II, 2e éd., Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1904, p. 72-78).

[847] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 19; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 345; E. Husserl, *Zur Phänomenologischen Reduktion. Texte aus dem Nachlass (1926–1935)*, S. Luft (éd.), Dordrecht : Kluwer, 2002, p. 402. Par exemple, Husserl affirme, dans la *Krisis*, que la doctrine paralléliste des « deux points de vue » de Wundt (et son école) représente une forme de « naturalisme moniste à deux visages parallèles » (Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 261 [trad. mod.]). Rappelons que Wundt peut être considéré, à la suite de Fechner, comme le représentant le

mentale de la conscience ne peut exister en l'absence d'un support physique, il lui revient en revanche une certaine autonomie ontologique par rapport au monde physique. Ainsi comprise, la théorie du parallélisme psychophysique se veut une position naturaliste quoique non réductionniste sur le plan ontologique. C'est d'ailleurs pour cette raison que celle-ci s'en tient à admettre une relation de « coordination simplement factice », de dépendance fonctionnelle (ou corrélationnelle) ou, si l'on veut, de survenance entre le mental (ou la conscience) et le physique.[848] Pour rendre compte d'un événement ou d'une relation psychophysique, il suffit dès lors de montrer, comme le souligne Husserl,

> que tout corps vivant matériel de telle ou telle nature exacte, et doté de tels ou tels processus physiques, doit de manière univoque s'accompagner de certains corrélats psychiques, comme à l'inverse, que des corrélats psychiques ne peuvent se produire dans la nature qu'en tant que corrélats de processus physiques et objectifs se produisant justement dans de tels corps vivants et auxquels ils leur correspondent de manière univoque.[849]

De ce point de vue, le domaine physique et le domaine mental de la conscience – considérés en tant qu'abstractions d'un même phénomène ou en tant que propriétés distinctes – représenteraient deux ordres naturels différents, mais exactement parallèles

---

plus important et le plus influent du parallélisme psychophysique à cette époque. Les deux défendent une forme de « monisme perspectival » (Kim, « Early Experimental Psychology », p. 45; Heidelberger, *Nature from Within*, p. 4-6, 170-176).

[848] Husserl, *Zur Phänomenologischen Reduktion*, p. 402.

[849] « […] *jeder materielle Leib von der und der exakten Beschaffenheit und ausgestattet mit den und den physischen Prozessen in eindeutiger Weise gewisse psychische Korrelate mit sich führen müsste, wie umgekehrt, dass seelisch-psychische Korrelate in der Natur nur auftreten können als Korrelate ihnen eindeutig zugehöriger objektiver physischer Prozesse in gerade solchen physischen Leiblichkeiten* » (Husserl, *Natur und Geist 1919*, p. 217).

et équivalents l'un par rapport l'autre.[850] Dans les deux « mondes » en question, indique Husserl, « la forme structurelle, la forme ontologique ainsi que la forme légale seraient absolument identiques; ils seraient simplement bâtis à partir de matériaux fondamentalement différents. »[851] Cela signifie notamment qu'à chaque sphère naturelle correspondrait un type de causalité spécifique. De sorte que la conscience, à l'exemple du monde physique, serait à comprendre « comme un domaine ontologique se déroulant de manière purement causale, comme un type de nature mentale. »[852]

D'un autre côté, Husserl semble reconnaître, du moins à partir de la période de Freiburg, qu'une interprétation naturaliste de la conscience et des relations psychophysiques peut également procéder d'un dualisme interactionniste.[853] À cet

---

[850] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 132; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 300; Husserl, *Nature et esprit*, p. 244-245; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 261.

[851] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 132 (trad. légèrement mod.).

[852] « […] *als ein Feld bloß kausal ablaufenden Seins zu fassen, als eine Art Seelische Natur* » (Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 300).

[853] Husserl, *Nature et esprit*, p. 245; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 300; Husserl, *Zur Phänomenologischen Reduktion*, p. 402. Tout porte à croire que Husserl a ici en vue la position interactionniste défendue par certains de ses contemporains, tels que Stumpf, Jerusalem et Sigwart, laquelle se rapproche davantage d'un dualisme de propriété (d'un monisme naturaliste) par contraste avec un dualisme de substance d'inspiration cartésienne (cf. Heidelberger, *Nature from Within*, p. 179-182). Stumpf, par exemple, oppose au dualisme dissimulé du parallélisme psychophysique un dualisme interactionniste qui tiendrait lieu de monisme véritable : « Qu'en est-il alors du monisme [paralléliste] si prisé ? Nous obtenons, au lieu d'un seul monde cohérent, deux, voire un nombre infini de mondes indépendants qui courent côte à côte, bref un pluralisme de la pire espèce […]. Cependant, le dualisme [interactionniste] réprimandé selon lequel, tout dans le monde, y compris donc le mental et le physique, se trouve en interaction continue (directement ou indirectement), apparaît à présent comme le véritable monisme. Selon l'interactionnisme, le monde, malgré la multiplicité de ses parties, est un tout organique unitaire. Ainsi, la conception paralléliste s'avère irréalisable et contradictoire, de sorte que la théorie de l'interaction reste pour l'instant le meilleur guide à travers le labyrinthe de ce grand problème (*Und was wird aus dem gepriesenen Monismus ? Wir erhalten statt der einen zusammenhängenden Welt zwei, ja unendlich viele nebeneinander herlaufende selbständige Welten, einen Pluralismus schlimmster Art* […]. *Der gescholtene Dualismus aber, nach welchem alles in der Welt, auch das Geistige und Körperliche, in durchgängiger Wechselwirkung steht (unmittelbar oder mittelbar), erscheint nunmehr als der wahre Monismus. Ihm ist die Welt trotz der Mannigfaltigkeit ihrer Teile ein einheitliches organisches Ganzes. So erweist sich die parallelistische Anschauung als undurchführbar und*

égard, tout événement psychophysique serait le résultat d'une interaction causale entre des propriétés ou processus d'ordre physique et d'ordre mental. Quoique l'interactionnisme s'oppose au parallélisme sur ce point, rien n'est changé pour Husserl au fait que la vie mentale de la conscience demeure ici conçue comme une seconde nature tout à fait analogue et parallèle à la nature physique. Dans la perspective de l'interactionnisme, souligne-t-il en effet dans ses leçons de 1927,

> [l']action réciproque est un fait, mais si nous commençons par en faire théoriquement abstraction, […] [s]i, comme nous le pouvons, nous écartions du monde en pensée toutes les réalités animées (*tierischen*), les doubles réalités psychophysiques, nous aurions alors un monde dans lequel tous les événements seraient préfigurés de façon univoque, déterminés de façon rigoureusement mécanique, et donc explicables par des lois causales purement physiques. La même chose devrait nécessairement valoir pour la sphère psychique ; elle est un monde de réalités d'un nouveau type, auquel appartiennent des lois purement psychiques et auquel appartiendrait une légalité causale semblable, produisant une explication univoque, si le psychique se présentait seul et pouvait être traité de façon expérimentale par exclusion du physique.[854]

De ce fait, l'interactionnisme et le parallélisme ne représentent rien de moins, aux yeux de Husserl, que deux variantes d'une même interprétation naturaliste sur le plan ontologique, et ce, pour deux raisons. Tout d'abord, chacune de ces théories interprète le mental, et par le fait même, la conscience, comme une propriété tout à fait analogue au physique. Le caractère naturel de la vie mentale de la conscience tient à ce qu'il

---

widerspruchsvoll, bleibt also die Wechselwirkungslehre vorläufig doch der beste Leitfaden durch das Labyrinth dieses großen Problems) » (C. Stumpf, *Erkenntnislehre*, vol. II, Leipzig : J. A. Barth, 1940, p. 822; cf. aussi C. Stumpf, *Leib und Seele. Der Entwicklungsgedanke in der gegenwärtigen Philosophie*, J. A. Barth : Leipzig, 1903, p. 21; D. Fisette, « The Reception and Actuality of Carl Stumpf », dans D. Fisette et R. Martinelli (éd.), *Philosophy from an Empirical Standpoint: Essays on Carl Stumpf*, Amsterdam : Rodopi, 2015, p. 37-38).

[854] Husserl, *Nature et esprit*, p. 245.

s'agit d'un domaine ontologiquement, structurellement, nomologiquement, et causalement équivalent à la réalité physique.[855] Mais, en outre, le domaine ontologique du mental (ou de la conscience) peut être dit naturel en vertu de son inscription dans des rapports psychophysiques. À ce titre, il s'agit d'une propriété liée et corrélée, ne serait-ce qu'indirectement, au monde physique. Pour cette raison, le mental, en tant que corrélat psychophysique, est interprété, dans un cas comme dans l'autre, comme une propriété naturelle de second ordre, et plus précisément, comme une « annexe empirique et factuelle du physique (*empirisch-faktischen Annex an Physischem*) ».[856] C'est en ces termes que, dans ses leçons de 1920-1924, Husserl résume ainsi l'interprétation naturaliste du mental et de la conscience dont il est question ici :

> Le naturalisme psychologique, qui domine les temps modernes […], saisit la vie mentale tout à fait comme un champ de causalité naturelle. Tout événement psychique – y compris par conséquent les actes [intentionnels] du je avec leur donation de sens – est interprété précisément tel qu'un événement de la nature physique, c'est-à-dire comme un événement passif d'un être passif en soi, qui est réglementé de manière fixe par un mécanisme causal, conformément à des lois du même genre que le sont les lois de la nature. Ce faisant, on interprète simplement l'événement psychophysique tantôt comme une connexion causale réciproque entre deux sphères d'être, le physique et le psychique, lesquelles ont également en soi leurs lois causales et leurs causalités internes; tantôt comme un parallélisme entre deux couches d'être fermées sur soi qui, cependant, se correspondent entièrement ou partiellement de manière univoque et, suivant notre appréhension, se fusionnent phénoménalement.[857]

---

[855] Husserl, « Über Ursprung », p. 132-135; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 132.

[856] Husserl, *Natur und Geist 1919*, p. 10; cf. également Husserl, « Ms. A I 36, S. 193b »; Husserl, *Zur Phänomenologischen Reduktion*, p. 402.

[857] « *Der psychologische Naturalismus, der die Neuzeit beherrscht* […], *fasst das Seelenleben durchaus als ein Feld der Naturkausalität. Alles psychische Geschehen, d. h. auch die lchakte mit ihrer*

La question se pose alors de savoir qui sont exactement les interlocuteurs de Husserl lorsqu'il en vue l'interprétation psychophysique de la conscience. Il s'agit d'une question qui, à vrai dire, ne va pas sans difficulté puisque, de manière générale, Husserl se limite dans ce contexte à évoquer les noms de Locke, de Kant, de Fechner, de Wundt, de Brentano et même de Descartes.[858] Nous pourrions ajouter à cette liste certains néokantiens tels que Helmholtz, Lange et Riehl dans la mesure où, comme nous l'avons fait valoir ci-dessus, Husserl semble interpréter leur position en ce sens.[859] Quoi qu'il en soit, il reste que Husserl ne laisse aucun sur le fait qu'il reconnaît dans l'interprétation psychophysique de la conscience (surtout à l'époque de Göttingen) la stratégie de naturalisation par excellence de la philosophie et de la psychologie de son époque.

Sinngebung, wird eben ganz so wie das physische Naturgeschehen als ein passives Geschehen eines in sich passiven Seins aufgefasst, das fest geregelt ist durch einen kausalen Mechanismus, nach Gesetzen derselben Art, wie es die Naturgesetze sind. Bloß fasst man dabei das psychophysische Geschehen als eine wechselseitige kausale Verbundenheit zweier Seinssphären, der physischen und psychischen, auf, die jede auch in sich ihre Kausalgesetze haben und ihre inneren Kausalitäten; bald als einen Parallelismus zweier in sich geschlossener, aber ganz oder teilweise einander eineindeutig entsprechender und für unsere Auffassung phänomenal verschmelzender Seinsschichten » (Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 300).

[858] Cf. par exemple, Husserl, *Prolégomènes*, p. 137; Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p. 19-25; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 250; Husserl, *Chose et espace*, p. 172; Husserl, *Sur l'intersubjectivité II*, p. 437; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 107; Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 344-345, 379-380; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 36; Husserl, *Nature et esprit*, p. 153; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 131, 242, 249, 261-263.

[859] Cf. supra p. 189 sq. Mentionnons que Lange et Riel souscrivent tous deux à une forme de parallélisme psychophysique, alors que Helmholtz, pour sa part, défend un programme psychophysique qui se dispense d'interprétations métaphysiques au profit d'un « naturalisme méthodologique ». Sur ces questions, cf. par exemple, Hatfield, *The Natural and the Normative*, p. 159-174; Heidelberger, *Nature from Within*; M. Heidelberger, « From Neo-Kantianism to Critical Realism: Space and the Mind-Body Problem in Riehl and Schlick », *Perspectives on Science*, vol. 15, no. 1, 2007, p. 26-48.

4.4.2 La naturalisation psychologiste de la conscience (2) : le modèle sensualiste

Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, plusieurs philosophes et psychologues, sous l'influence de l'empirisme britannique et du positivisme allemand, se refusent pour des raisons théoriques ou méthodologiques (ne serait-ce que préliminaires) de souscrire à une théorie psychophysique de la conscience. Aux concepts métaphysiques de « corps », d'« esprit » (ou d'« âme ») et même de « causalité » se substituent alors des concepts purement descriptifs et empiriques tels que « phénomènes physiques », « phénomènes mentaux » et « relations fonctionnelles ».[860] Comme le souligne à cet effet Husserl dans l'appendice aux *Recherches logiques* :

> Les phénomènes physiques (*Phänomene*) ne sont, dès lors, plus définis comme étant les phénomènes (*Erscheinungen*) provenant de l'action exercée par les corps sur notre âme par l'entremise des organes des sens; ni les phénomènes (*Phänomene*) psychiques comme étant les phénomènes (*Erscheinungen*) que nous trouvons dans la perception des activités de notre âme. D'un côté comme de l'autre, c'est maintenant le seul caractère descriptif des phénomènes (*Phänomene*) tels qu'ils sont vécus, qui est déterminant.[861]

À première vue, une telle approche semble, de par sa posture non métaphysique ou antimétaphysique, s'inscrire en faux contre les catégories fondamentales qui caractérisent l'ontologie du naturalisme psychologique. Tout porte à croire en effet qu'il y a ici non seulement une opposition, mais également une incompatibilité de principe entre les deux positions. Mais, comme le montre Husserl, il n'en est rien. Il

---

[860] Sur ces questions, cf. R. Harré, « Positivist Thought in the Nineteenth Century », dans T. Baldwin (éd.), *The Cambridge History of Philosophy 1870–1945*, Cambridge : Cambridge University Press, 2003, p. 11-26; M. Heidelberger, « Functional Relations and Causality in Fechner and Mach », *Philosophical Psychology*, vol. 23, no. 2, 2010, p. 163-172; Heidelberger, *Nature from Within*; Hatfield, « Psychology: Old and New », p. 100-101, 103-104.

[861] Husserl, *Recherches logiques*, t. III, p. 275 (trad. légèrement mod.).

faut plutôt reconnaître ici une interprétation du naturalisme ontologique qui ne persiste pas moins à traiter le physique et le mental comme deux ordres naturels qui, quoique distincts, s'inscrivent « à l'intérieur de l'idée plus large de "nature" ».[862] C'est ce qu'explique en effet Husserl dans ses leçons de 1927 :

> Rien n'est changé à cela par le fait que dans tous les cercles où une attitude naturaliste est adoptée on évite volontiers ces deux derniers termes [de nature matérielle et d'âme (*von materieller Natur und Seelischem*)] à cause de significations et de dangers prétendument métaphysiques qui ont dû demeurer exclus ici, et qu'on parle à leur place de phénomènes (*Erscheinungen*) psychiques, de faits psychiques, etc., termes dans lesquels l'âme se présente pourtant sous les traits d'un mot étranger [au sens d'une « seconde nature »].[863]

Ainsi, il convient d'admettre une *seconde* interprétation ontologique du naturalisme psychologique qui, pour l'essentiel, reprend et réinterprète le concept de nature et, par là même, les catégories du mental et du physique en un sens empiriste ou positiviste. À cet égard, il faut préciser, comme le souligne Husserl, que « [t]out psychologisme n'est pas du même type, tout comme toute psychologie naturaliste ne naturalise pas l'âme [ou le mental de la même façon] ».[864] Il s'agit là d'un point important sur lequel Husserl insiste dès *La philosophie comme science rigoureuse* dès lors qu'il caractérise le naturalisme ontologique (notamment à la lumière de la distinction entre nature physique et nature mentale) :

> Pour notre part, nous ne voyons aucune modification essentielle de cette conception si, au sens du positivisme (qu'il s'appuie sur une

---

[862] Husserl, *Nature et esprit*, p. 54.

[863] *Ibid.*, p. 53-54 (trad. légèrement mod.).

[864] « *Nicht jeder Psychologismus ist von demselben Typus, wie nicht jede naturalistische Psychologie die Seele im beschriebenen Sinn naturalisiert* » (Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 127).

> interprétation naturaliste de Kant ou qu'il se dégage de manière cohérente d'une relecture de Hume), elle réduit la nature physique de manière sensualiste à des complexes de sensations, à des couleurs, des sons, des pressions, etc.; et il en va de même si elle réduit ce qu'elle entend par psychique à des complexes corollaires constitués de ces mêmes « sensations » ou d'autres encore.[865]

À cette variante empiriste ou positiviste du naturalisme psychologique correspond dès lors une seconde stratégie de naturalisation de la conscience que Husserl désigne par le terme de « sensualisme ».[866] La position sensualiste se caractérise par une approche réductionniste consistant à identifier la conscience à une somme, un flux ou un complexe de propriétés ou de contenus sensoriels.[867] Or, si la conscience est, ici encore, assimilée à quelque chose de mental, tout le problème, pourrait-on penser, est alors de savoir en quel sens il faut reconnaître, au-delà de cette psychologisation, une interprétation naturaliste. Or, pour Husserl, on peut parler ici, à juste titre, de naturalisation dans la mesure où le sensualisme interprète la conscience *par analogie avec la chose physique*, « comme si elle était quelque chose comme une nature ».[868] En cela, la stratégie de naturalisation qui caractérise le sensualisme prend la forme d'une

---

[865] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20 (trad. mod.). Il n'y a aucun doute qu'à tout le moins, Husserl fait allusion ici à Avenarius et à Mach (cf. Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 224).

[866] Bien que Husserl présente, de toute évidence, le sensualisme comme une stratégie de naturalisation psychologiste de la conscience dans *La philosophie comme science rigoureuse*, ce n'est qu'à partir de ses leçons de 1916-1918 qu'il explique plus précisément en quoi il s'agit d'une interprétation naturaliste.

[867] Cf. par exemple, Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p. 30; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 358; Husserl, *Idées I*, p. 295; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 379.

[868] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 244-245.

réinterprétation « réifiante » (*verdinglichend*) de la conscience.[869] Cela revient à reconnaître dans la conscience un phénomène dont la description ou l'explication requiert l'usage des mêmes catégories ontologiques et conceptuelles que celles de la physique.[870] Pour cette raison, le sensualisme tend en particulier à privilégier une interprétation de la conscience sur le modèle des phénomènes physiques tels que la chose de la perception sensible ou l'atome. Comme l'explique Husserl dans ses leçons de 1916-1918, notamment en lien avec la théorie lockéenne de la conscience :

> Nous appelons cette conception « sensualiste » parce qu'elle transpose les modes d'appréhension de l'expérience sensorielle à l'expérience de la conscience, à l'expérience immanente des vécus internes. Peut-être que, à cet égard, l'expression « naturalisation de la conscience », telle que je l'ai employée à l'occasion dans un essai [à savoir *La philosophie comme science rigoureuse*], représente une meilleure expression […]. La nouvelle psychologie considère alors les vécus de conscience, les signes sur le tableau de la conscience, comme s'ils étaient des réalités telles que les choses physiques […]. Les données de la conscience immanente sont ainsi traitées comme les données de la nature telle qu'elle est donnée dans l'expérience externe.[871]

---

[869] Husserl, *Idées I*, p. 374; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 347-351, 407-408; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 142-144, 228, 244-245; Husserl, *Nature et esprit*, p. 152-153; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 260-261.

[870] Husserl, *Idées I*, p. 374; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 407-408; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 200-203; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 260-261.

[871] « *"Sensualistisch" nennen wir diese Auffassung, weil sie Auffassungsweisen der sinnlichen Erfahrung auf die Bewusstseinserfahrung, auf die immanente Erfahrung der inneren Erlebnisse überträgt. Vielleicht ein besserer Ausdruck ist der gelegentlich in einer Abhandlung von mir gebrauchte Ausdruck "Naturalisierung des Bewusstseins"* […]. *So sieht die neue Psychologie also die Bewusstseinserlebnisse, die Zeichen auf der Bewusstseinstafel, an, als wären sie Realitäten wie Dinge* […]. *Die Daten des immanenten Bewusstseins werden so behandelt wie die Daten der Natur, die in äußerer Erfahrung gegeben ist* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 347). Notons par ailleurs que, plus loin dans ce même texte, Husserl affirme explicitement que « [l]e sensualisme

À en croire Husserl, cette interprétation sensualiste informe d'une façon ou d'une autre l'interprétation de la conscience dans l'empirisme, le positivisme et la psychologie empirique en général.[872] Il faut y voir, selon lui, un héritage de Locke qui, dans la lignée du cartésianisme, transmet à la philosophie et à la psychologie modernes cette idée fondamentale selon laquelle la sphère des phénomènes mentaux ou de la conscience « doit être pensée de façon purement naturelle comme une réalité parallèle à la réalité physique ».[873] En distinguant la perception interne de la perception externe, Locke opère, certes, une séparation ontologique entre les phénomènes mentaux et les phénomènes physiques, mais, ce faisant, il en vient également à considérer les deux domaines en question comme ontologiquement équivalents. Locke conçoit par là même la conscience par analogie avec la nature physique. Comme en témoigne la métaphore de la *tabula rasa*, la conscience est dès lors à comprendre comme un espace fermé dans lequel des données sensorielles et, plus généralement, des idées apparaissent, disparaissent, se transforment et se juxtaposent, telles que des choses physiques, et ce, conformément à un principe de causalité mentale.[874] S'il est donc vrai, du point de vue de Husserl, que la distinction lockéenne entre perception interne et perception externe aboutit à un certain dualisme ontologique, il n'en reste pas moins que la conscience est

naturalise la conscience (*Der Sensualismus naturalisiert das Bewusstsein*) » (*ibid.*, p. 350). Cf. également Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 342-344.

[872] Cf. par exemple, Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 347-355, 360, 398-424; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 105, 177-179, 217-233; Husserl, *Nature et esprit*, p. 152-153, 246-247; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202-203; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 102, 260-261.

[873] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 150 (trad. mod.).

[874] Cf. par exemple, Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 347-355; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 142-151, 176-178.

interprétée ici par analogie avec le monde naturel de la physique – et en cela, il s'agit d'une conception naturaliste de la conscience.

De ce point de vue, il faut voir dans la théorie de Hume (et le positivisme qui s'ensuit) la version la plus cohérente et la plus radicale du sensualisme. Car, par contraste avec Locke, Hume récuse toute forme de dualisme et, par le fait même, toute autre interprétation naturaliste de la conscience, notamment au sens de l'approche psychophysique.[875] Ainsi, aux yeux de Husserl, Hume porte à son comble la tendance du sensualisme lockéen vers un psychologisme immanentiste ou positiviste, une tendance consistant à réduire toute chose à des données psychologiques.[876] Il en résulte un monisme psychologique qui trouve son fondement dans un sensualisme tout aussi naturaliste que chez Locke, mais à cette différence près que Hume propose une théorie de la conscience pensée sur le modèle de la physique mécaniste et atomiste de Newton. C'est en ce sens, comme le montre Husserl, que la naturalisation de la conscience chez Hume aboutit à un psychologisme ontologique radical :

> Ainsi le sensualisme de l'interprétation du monde a-t-il atteint sa pleine extension et son achèvement. Tout être, celui des corps comme celui des esprits, se réduit à des data psychiques, à des amas de perceptions sans aucun lien avec un moi. L'analogie de cette thèse avec la conception atomiste-mécaniste de la nature, qui caractérise la science exacte de la nature à ses débuts, saute aux yeux […]. Le naturalisme de la conscience dissout la subjectivité de manière semblable en atomes de conscience, en éléments matériels irréductibles soumis aux lois purement objectives de la coexistence et de la succession. Ces atomes

[875] Sur l'interprétation psychophysique de la conscience que Locke défend en outre, cf. par exemple, Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 345, 398; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 134, 176; Husserl, « Über Ursprung », p. 135.

[876] Cf. par exemple, Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 279-280; Husserl, « Phänomenologie und Erkenntnistheorie », p. 139-140; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 172-173, 178; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 345. 351, 378-384; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 203-204.

> de conscience, ce sont les perceptions (terme qui signifie chez Hume la même chose que les « idées » chez Locke); aux lois de la nature extérieure correspondent ici les lois internes de l'association et de l'habitude et quelques autres lois de type analogue étroitement apparentées avec elles. Néanmoins, ce ne sont pas à proprement parler des lois parallèles se faisant face de part et d'autre, mais les lois psychiques sont les vraies lois radicales de tout ce qui est; tout ce qui est, quel qu'en soit la nature, avec l'ensemble des lois y afférentes et présumées autonomes se réduit, en vertu des lois intrapsychiques, à des perceptions et des produits formés de perceptions.[877]

Husserl estime que l'héritage sensualiste de Locke et de Hume est à ce point décisif qu'il détermine, sous une forme ou une autre, l'orientation et le développement ultérieur des théories de la conscience au sein de la philosophie et de la psychologie jusqu'au XXe siècle.[878] Au sein de la philosophie, l'influence du sensualisme se fait sentir avant tout sur l'empirisme et le positivisme allemand, notamment sur des figures telles que J. S. Mill, Mach, Avenarius et Vaihinger.[879] Certes, il est vrai que les positivistes rejetteront le modèle newtonien au fondement de la théorie humienne sous prétexte qu'il s'agit là d'un reste de métaphysique. Toujours est-il qu'il faut, selon Husserl, les qualifier de « humiens » dans la mesure où ils entreprennent de dissoudre toute chose « à des complexes, réglés empiriquement, de data psychiques (des

---

[877] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 227-228 (trad. légèrement mod.); cf. également Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 405-408.

[878] Cf. Husserl, *Nature et esprit*, p. 153; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 379; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202-203; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 99, 260-261.

[879] Husserl, *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit*, p. 24; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 192, 224; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20 Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 284, 345, 398; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 127; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 225-226, 348-349; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202-203; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 73-74.

“sensations”) ».[880] La conscience n’en demeure pas moins ici réduite à une connexion de sensations, régie par des règles empiriques telles que la coexistence et la succession, ou si l’on veut, des relations de « dépendances fonctionnelles » ou de « coordination principale ».[881]

Cela dit, la distinction conceptuelle que nous proposons ici entre l’approche psychophysique et le sensualisme ne doit pas nous induire en erreur sur le fait que, de manière générale, il y va ici de deux stratégies de naturalisation qui, en principe, s’avèrent compatibles dans une certaine mesure.[882] C’est ce que démontre notamment le naturalisme psychologique de Locke qui, aux yeux de Husserl, doit être considéré, à plusieurs égards, comme étant à l’origine de ces deux conceptions naturalistes de la conscience, et dont la philosophie et la psychologie modernes seraient les héritières.[883]

---

[880] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 226; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 355.

[881] Husserl, *Idées III*, p. 87-88; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 355; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 222; cf. également Heidelberger, « Functional Relations and Causality in Fechner and Mach », p. 169-171.

[882] Le modèle psychophysique de la conscience continue, par exemple, à exercer une influence considérable au sein du positivisme allemand bien celui-ci soit caractérisé par une tendance vers un monisme de la sensation ou de l’expérience au sens de Hume. Mach et Avenarius, par exemple, conçoivent les relations psychophysiques comme des rapports de « dépendance fonctionnelle » ou de « coordination principale » entre le corps et l’esprit, lesquels sont, à leur tour, réduits à des « complexes de sensations » ou « systèmes de variation » empiriques (cf. par exemple, Husserl, *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit*, p. 24; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 222). Husserl prend acte de cette interprétation positiviste lorsqu’il traite notamment de la question du parallélisme psychophysique dans une perspective qui renvoie de toute évidence à Avenarius (cf. E. Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures. Livre second : Recherches phénoménologiques pour la constitution*, trad. É. Escoubas, Paris : PUF, 1996, p. 389-396). Sur la position de Mach et d’Avenarius sur cette question, cf. Banks, *Ernst Mach’s World Elements: A Study in Natural Philosophy*, p. 103-122, 136-138; Heidelberger, *Nature from Within*, p. 172-174; Heidelberger, « Functional Relations and Causality in Fechner and Mach », p. 169-171.

[883] Cf. par exemple, Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 250-251; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 339 345-346; Husserl, *Nature et esprit*, p. 152-153; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 73-74, 97-99, 260-261. Plus précisément, Husserl y voit

À cet égard, le legs de la psychologie lockéenne, affirmera Husserl en 1929, réside avant tout dans « l'idée d'une âme pure en tant que complexe ou amas de données (*Daten*) coexistant et se succédant dans le temps, données qui obéissent en partie à des règles propres, en partie à des règles psychophysiques. »[884] C'est en cela que l'influence du sensualisme de Locke s'étend à l'ensemble de la psychologie empirique et à toute philosophie psychologiste qui s'en réclame.[885]

À y regarder de plus près, nous pouvons constater que le sensualisme lockéen et l'approche psychophysique ont tout d'abord ceci en commun que, partant de la distinction entre perception interne et perception externe, tous deux procèdent à une mise en parallèle de la sphère des phénomènes mentaux avec celle des phénomènes physiques. On se représente alors, dans un cas comme dans l'autre, le domaine des phénomènes mentaux – et par le fait même celui de la conscience – comme un champ de réalités naturelles tout à fait analogue à celui des phénomènes physiques. La relation entre les deux sphères naturelles tient alors à ce qu'il revient à chacune d'elles des déterminations ou des propriétés psychophysiques. Chez Locke, ainsi que dans l'approche psychophysique en général, la conscience (comme tout phénomène mental en général) se résout donc en un ensemble de propriétés ou de parties réelles, qui se constitue et se développe selon des règles causales ou empiriques (par exemple,

---

une conséquence conceptuelle et ontologique du dualisme cartésien qui, sous l'influence de Locke, conduit à la thèse selon laquelle l'esprit et le corps sont, à tout égard, des réalités empiriques de nature analogique et équivalente (cf. par exemple, Husserl, *Erste Philosophie (1923/24) I*, p. 344-345; Husserl, *Nature et esprit*, p. 150-153, 244-247; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 242, 249, 257).

[884] Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202 (trad. mod.).

[885] Et quoiqu'à partir du XIXe siècle, la psychologie empirique en vienne progressivement à rejeter l'« atomisme psychologique », elle n'en demeure pas moins, aux yeux de Husserl, tributaire du sensualisme de Locke. Sur ce point, cf. par exemple, Husserl, *Nature et esprit*, p. 153; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202-203; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 99.

associatives), de nature à la fois psychologique et psychophysique. C'est pourquoi, du point de vue de Husserl, le modèle psychophysique de la naturalisation de la conscience n'est au fond rien de moins que l'aboutissement de la psychologie lockéenne.

L'interprétation psychophysique de la conscience laisse d'ailleurs déjà présager, selon Husserl, le tournant radical que prendra le naturalisme sensualiste après Locke. Hume, J. S. Mill et les positivistes allemands admettent, après tout, les grandes lignes de l'interprétation naturaliste et réifiante de la conscience que propose Locke à ceci près, cependant, qu'ils en rejettent la dimension psychophysique (du moins en son sens cartésien et métaphysique). Ceux-ci rompent ainsi avec la voie psychophysique tracée par la psychologie lockéenne pour n'en retenir que le sensualisme et en tirer toutes les conséquences immanentistes et idéalistes dont celui-ci est porteur. Si bien que, de ce point de vue, le monde physique n'apparaît comme rien de plus qu'un ensemble de sensations ou d'éléments au sein duquel la conscience, pour ainsi dire, « absorbe l'un des membres du "parallèle" [psychophysique]. »[886]

4.4.3 Les fondements théoriques et méthodologiques de la naturalisation de la conscience

Dès les années 1906-1907, Husserl en vient à la conclusion que les interprétations naturalistes de ce type sont le prolongement théorique et philosophique d'un mode d'appréhension et de traitement de la conscience sur lequel repose la psychologie empirique. Pour rappel, cela revient à adopter et à s'en tenir à la seule perspective de la psychologie empirique au sens « de la conscience empirique des vécus humains ou animaux de représentation, de jugement, de volonté, de sensation de couleur et de son,

[886] Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 260.

etc. »[887] C'est justement en ce sens que le naturalisme psychologique s'appuie sur la psychologie empirique dès lors qu'il prétend que la conscience n'est en fait rien d'autre qu'un phénomène mental, et plus précisément, un « vécu de quelconques individus psychiques […] pris comme fait de la nature, comme processus de la nature. »[888] Ce qui est en jeu après tout dans la psychologie empirique, selon Husserl, c'est une interprétation ou une appréhension naturaliste dans laquelle la conscience se présente comme une réalité naturelle, notamment au sens d'une propriété que possèdent certains êtres psychophysiques ou biologiques.[889] À cet égard, le naturalisme psychologique ne fait que reprendre le concept de conscience de la psychologie empirique et y voir la seule interprétation possible de la conscience. Pour cette raison, Husserl en conclut, au cours de la période de Göttingen, que toute interprétation psychologique de la conscience est inéluctablement naturaliste. Et il ne peut en être autrement étant donné les orientations méthodologiques, théoriques et conceptuelles de la psychologie empirique telle qu'elle s'est développée notamment depuis Locke.

Pour être plus précis, la naturalisation de la conscience telle qu'elle s'opère ici tient à ce que la psychologie empirique, de même que toute philosophie qui s'en réclame, se conçoit et se fonde sur le modèle des sciences de la nature. Du moment en effet que la psychologie empirique se doit de suivre l'exemple des sciences de la nature, elle s'engage forcément, selon Husserl, à comprendre et à traiter le champ d'investigation qui lui revient comme un domaine de réalités naturelles à l'instar, par exemple, de la

---

[887] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 283; cf. également Husserl, *Idées I*, p. 244.

[888] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 258.

[889] Cf. par exemple, *ibid.*, p. 253-254; Husserl, « Ms. A I 36, S. 193b »; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 173; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.); Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 117.

physique.[890] Il n'en va pas autrement de la conscience dès lors que, dans cette optique, elle est assimilée à un phénomène psychologique. « Suivre le modèle des sciences de la nature, affirme ainsi Husserl en 1911, signifie presque inévitablement réifier [ou naturaliser] la conscience (*das Bewußtsein verdinglichen*) ».[891] La naturalisation se présente ici, plus précisément, comme le résultat d'une transposition et d'une application des théories, des concepts et des méthodes des sciences de la nature au domaine des phénomènes mentaux de la conscience. Or, quand bien même il s'agirait de comprendre la nature spécifique des phénomènes en question, il reste qu'une interprétation qui s'appuie sur le modèle des sciences de la nature se verra contrainte de concevoir la conscience ou le domaine de la psychologie dans le même sens qu'un phénomène naturel.[892] Comme l'indique en effet Husserl dans la postface aux *Idées* :

> Il paraît tout naturel à qui vit dans les habitudes de pensée des sciences de la nature de considérer l'être purement psychique, ou plutôt la vie psychique, comme une suite d'événements analogues à des phénomènes naturels dans un quasi-espace de la conscience.[893]

La dimension méthodologique de ce naturalisme se reflète en particulier dans une certaine façon de comprendre et de justifier la délimitation des domaines de la physique et de la psychologie. Ces deux sciences, fait-on alors valoir, diffèrent en ce que chacune

---

[890] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 12, 252.

[891] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 41 (trad. mod.), cf. aussi p. 44-45, 48. Cf. également Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 18-19; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 190-191; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 252.

[892] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 39-41, 48; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 117; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 12; Husserl, *Nature et esprit*, p. 53-54; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 252; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 284.

[893] Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202.

d'elles se rapporte à un champ d'investigation qui lui est propre en vertu d'un mode de perception correspondant. De ce point de vue, le domaine d'investigation de la psychologie est délimité par le champ de la perception interne, tout comme celui de la physique est circonscrit par les objets que lui livre la perception externe.[894] Suivant ce critère de démarcation, il devient alors aisé d'interpréter et de traiter le domaine de la psychologie ou de l'expérience interne comme étant certes différent, mais en même temps tout à fait analogue à celui de la physique ou de l'expérience externe.[895] Cette mise en parallèle avec les sciences de la nature, comme le reconnaît très tôt Husserl, conduit dès lors à une justification de la naturalisation de la conscience dans le contexte de la psychologie empirique.[896] De même que la physique a pour tâche d'étudier la nature physique sur la base de l'expérience externe, de même la psychologie empirique se rapportera dans la perception interne à une nature mentale ou psychologique à laquelle prendra part la conscience. À la lumière de cette équivalence, il paraît dès lors légitime d'appliquer les principes théoriques et les concepts des sciences de la nature à la psychologie, et par là même, à l'expérience interne et à la conscience. Il y a là, selon Husserl, une perspective qui est déterminante pour les développements de la psychologie et de la philosophie modernes depuis Locke (voire Descartes) :

> Tout comme l'espace est le champ d'être des choses externes, l'âme ou la conscience mentale est un champ de choses internes. L'éducatrice de

---

[894] Cf. par exemple, Husserl, *Recherches logiques*, t. III, p. 168-178; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 253-254; Husserl, *Alte und neue Logik 1908/09*, p. 9-10.

[895] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 36-41; Husserl, *Nature et esprit*, p. 152-153, 246-157; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 284; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 201-203.

[896] Cf. Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 37; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 252-253; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 145; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 201-203; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 240-250.

> la philosophie moderne, la science de la nature physique, s'occupe des choses de l'espace, des choses de l'expérience externe. Elle nous habitue <à> analyser des objets en fonction de leurs composantes, de leurs parties et de leurs moments, puis à étudier leurs connexions, leurs changements, leurs dépendances causales dans leurs changements. Dans ce sens, la nouvelle psychologie commence par considérer le domaine de l'expérience interne de la même façon et entend y accomplir exactement ce que la science de la nature a fait à l'extérieur. Elle traite donc les données immédiates de l'expérience interne, les vécus de la conscience, comme des choses.[897]

C'est en ce sens que, pour Husserl, les fondements de la naturalisation de la conscience sont redevables à l'influence méthodologique qu'exerce le modèle des sciences de la nature sur la psychologie.[898] En tant que science empirique, la psychologie est appelée à suivre l'exemple des sciences de la nature et à en épouser les principes et procédés méthodologiques.[899] Cela signifie qu'il incombe à la psychologie empirique de procéder par la voie des méthodes scientifiques (perception ou observation,

---

[897] « *Wie der Raum das Seinsfeld der äußeren Dinge ist, so ist die Seele oder das seelische Bewusstsein ein Feld innerer Dinglichkeiten. Die Erzieherin der neuzeitlichen Philosophie, die physische Naturwissenschaft, beschäftigt sich mit den Raumdingen, den Dingen der äußeren Erfahrung. Sie gewöhnt uns <daran>, Objekte nach ihren Bestandstücken, nach Teilen und Momenten zu zergliedern und dann ihre Zusammenbildungen, ihre Veränderungen, ihre kausalen Abhängigkeiten in den Veränderungen zu erforschen. Die neue Psychologie fängt demgemäß damit an, das Gebiet der inneren Erfahrung genau so anzusehen, und will in ihm genau das leisten, was die Naturwissenschaft auf dem der äußeren geleistet hat. Sie behandelt also die unmittelbaren Gegebenheiten der inneren Erfahrung, die Bewusstseinserlebnisse, ganz so wie Dinge* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 346; cf. également Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 132-135). Cela vaut également pour Hume, dont les analyses, selon Husserl, s'en tiennent au point de vue de la perception ou de la conscience interne (cf. par exemple, Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 196; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 244-245).

[898] Cf. par exemple, Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 251-253; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 36-41; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19 (2e éd.); Husserl, *Idées III*, p. 71-74; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 133-135, 143-144; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 201-203.

[899] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 36-41; Husserl, *Idées III*, p. 71-74; Husserl, *Nature et esprit*, p. 53-54, 104-105; Husserl, « Über Ursprung », p. 133-134.

expérimentation, induction, formation d'hypothèses, etc.), et d'adopter le modèle de description et d'explication propre aux sciences de la nature. Tout comme dans les sciences de la nature, un certain ordre de priorité s'impose alors dans les tâches de la psychologie, où la description, quoique (en principe) première d'un point de vue méthodologique, sert avant tout les intérêts théoriques de l'explication génétique, nomologique ou causale. Ce qui est en jeu ici, c'est précisément le modèle méthodologique qui informe le schéma description-explication sur lequel reposent notamment la psychologie empiriste et la psychologie brentanienne :

> La psychologie descriptive aurait donc à distinguer dans une classification les catégories fondamentales de ces « données de sens », des data de « l'expérience intérieure », et, de même, les formes élémentaires principales de leur complexion. La psychologie explicative aurait ensuite à rechercher les lois de la formation et de la transformation causales de ces données à la façon des sciences de la nature, et cela par une méthode analogue.[900]

L'articulation de la psychologie sur ce programme méthodologique est décisive, pour Husserl, puisqu'il y va non seulement des objectifs et du sens de l'investigation psychologique, mais également, et plus significativement, de la manière même dont il revient à la psychologie de se rapporter à son objet de recherche. Dans cet ordre d'idées, il convient de rappeler que Husserl en vient à admettre, à partir de ses premières années de Göttingen, que la psychologie descriptive, tant qu'elle est psychologie, s'engage nécessairement à considérer et à traiter les vécus de conscience comme des propriétés

---

[900] Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202 (trad. légèrement mod.). Cf. également Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 3, 259, 263-264 (1re éd.); la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 278-281; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 246-253; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 43; Husserl, *Idées III*, p. 71-74.

ou des états empiriques et naturels.[901] Or, à partir de 1911, Husserl défend en outre la thèse selon laquelle la psychologie empirique, en suivant le programme méthodologique des sciences de la nature, est inévitablement portée à comprendre et à étudier la conscience ou le mental conformément aux théories explicatives qui prédominent dans de telles sciences.[902] Sous l'influence de ces modes d'explication, la psychologie, comme toute philosophie qui en procède, est dès lors amenée à interpréter et à considérer la conscience (ou le mental) comme un état ou une propriété naturelle, plus particulièrement à l'image des entités ou des propriétés de la physique. La naturalisation ontologique de la conscience apparaît en ce sens comme la condition ou la conséquence de la transposition et de l'application des théories explicatives propres aux sciences de la nature à la sphère de la psychologie. Or les modèles d'explication en question ne peuvent en effet valoir pour la psychologie et lui convenir que s'il existe une certaine relation d'équivalence ou d'analogie sur le plan ontologique entre les deux domaines d'investigation.

À cet égard, il convient d'insister en particulier sur deux modèles d'explication qui exercent une influence décisive sur l'interprétation et le traitement de la conscience dans la psychologie et la philosophie. De manière générale, un premier modèle, que l'on pourrait qualifier de causal, sert de fondement, selon Husserl, à la psychologie empirique et au naturalisme psychologique depuis Locke.[903] Une telle approche part

---

[901] Cf. supra p. 212 sq.

[902] Cf. par exemple, Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 41, 44-48; Husserl, *Idées III*, p. 71-74; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 346-350; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 299-300, 304; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 142-144, 190-191; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202-203.

[903] Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 106-107; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 44; Husserl, *Idées III*, p. 73-74; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 103-104; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 276-277; Husserl,

du principe que l'objectif de la psychologie empirique est de déterminer et de prédire causalement, sous la forme de lois empiriques, la nature des états et des vécus de conscience sous telles ou telles circonstances ou conditions.[904] Il s'agit, plus précisément, de fournir une explication causale de la connexion, de la constitution et de la modification des composantes ou des états empiriques de la conscience. L'investigation psychologique peut alors porter non seulement sur les relations causales et les propriétés empiriques de la conscience même, mais également sur les rapports de causalité ou de dépendance empirique que celle-ci entretient avec le domaine physique (ou psychophysique).[905] L'idéal explicatif que recherche alors la psychologie empirique est, comme le résume Husserl, de parvenir à des « lois abstraites élémentaires qui permettent une "explication" causale-génétique et théorique des formes complexes de la vie psychique et de ses dépendances vis-à-vis des faits de la nature physique. »[906] Mais un tel modèle d'explication présuppose bien entendu que la conscience ou la vie mentale soit d'abord en elle-même, et à l'exemple des phénomènes physiques, une unité « substantielle » ou causale constituée de parties ou de propriétés empiriques (ou « réales »), dont les modes de formation, de transformation et de

---

Einleitung in die Ethik, p. 300, 304; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202-203.

[904] Cf. par exemple, Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 346-347 (1re éd.); Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-37; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 93, 246; Husserl, *Idées III*, p. 73-74; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 322-323, 346; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 190-191; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202-203.

[905] Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38-40; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 106-107; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 25; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 190-191; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 39, 136-137.

[906] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 246.

relation sont, à leur tour, à comprendre en un sens empirico-causal.[907] Cela implique d'ailleurs que le domaine de la conscience peut, par sa nature même, être considéré, à un niveau plus fondamental, comme une sphère d'événements ou de processus psychophysiques, dans la mesure où elle entretient des relations de dépendance causale ou empirique avec le monde physique.[908]

La psychologie peut en outre se prévaloir, selon Husserl, d'une seconde approche sous la forme d'un modèle d'explication empiriste ou positiviste.[909] La tâche qui lui revient est dès lors d'expliquer la conscience ou les phénomènes mentaux – leurs propriétés ainsi que leurs modes d'apparition, de disparition et de relation – selon des lois ou des règles empiriques telles que la succession et la coexistence.[910] La psychologie adopte ainsi, de ce point de vue, la même démarche théorique et explicative que les sciences de la nature : « De même que la science physique étudie les lois de coexistence et de succession des processus physiques, de même la science de la nature psychique étudie les lois de coexistence et de succession des processus psychiques. »[911] Ce type

---

[907] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 41-44; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 346-353; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 300, 304; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 142-144; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 39.

[908] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 253, 399; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 38-40; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 300, 304; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 136.

[909] Husserl, *Prolégomènes*, p. 67-68; Husserl, *Logik 1902/03*, p. 286, 297; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 24-27, 60, 236-237; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 246; Husserl, *Idées III*, p. 87-88; Husserl, « Natur und Geist (Vortrag) », dans *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, p. 319.

[910] Husserl, *Logik 1902/03*, p. 303; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 27, 60; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 246; Husserl, *Idées III*, p. 87-88.

[911] « *Wie die physische Naturwissenschaft die Gesetzmäßigkeiten der Koexistenz und Sukzession der physischen Vorgänge erforscht, so die psychische Naturwissenschaft die Gesetzmäßigkeiten der*

d'explication, comme le note Husserl, joue en particulier un rôle important dans les théories sensualistes de la conscience. Cela se voit, par exemple, chez Hume, qui se propose de fonder la psychologie empirique et d'expliquer la conscience sur le modèle de la mécanique classique.[912] Ainsi, dans la perspective de la théorie humienne, la conscience est réductible à une somme d'atomes mentaux qui se relient, se forment et se modifient suivant des lois ou des principes empiriques tout à fait analogues aux lois de la mécanique classique. Comme l'explique en effet Husserl :

> La nature physique est conçue comme un ensemble spatio-temporel d'atomes existant en soi, qu'embrasse seulement l'unité de la loi de la nature qui régit absolument tout événement physique, tous mouvements des atomes. Le naturalisme de la conscience [de Hume] dissout la subjectivité de manière semblable en atomes de la conscience, en éléments objectifs (*sachlich*) irréductibles soumis aux lois purement objectives (*sachlich*) de la coexistence et de la succession. Ces atomes de conscience, ce sont les perceptions (terme qui signifie chez Hume la même chose que les « idées » chez Locke ; aux lois de la nature extérieure correspondent ici les lois internes de l'association et de l'habitude et quelques autres lois de type analogue étroitement apparentées avec elles.[913]

En partant de ces deux modes d'explication, une certaine orientation générale, selon Husserl, tend dès lors à s'imposer dans la psychologie et le naturalisme psychologique. Malgré les différences qui les séparent, les deux modèles théoriques présentés ici ont ceci en commun qu'ils conçoivent l'analyse et l'explication psychologiques sur le modèle des sciences de la nature. Et pour cette raison, la tâche de la psychologie

---

Koexistenz und Sukzession der psychischen Vorgänge » (Husserl, *Logik 1902/03*, p. 297; cf. aussi Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 246).

[912] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 406-407; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 225-228, 246-247.

[913] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 228 (trad. mod.).

consiste, dans un cas comme dans l'autre, à analyser et à décomposer les différentes parties ou composantes empiriques (ou « réales ») de la vie mentale de la conscience en vue d'en expliquer les divers modes de formation, de changement et de connexion sur la base de relations ou de lois empiriques.[914] Il s'agit là d'une démarche qui règne non seulement dans la tradition sensualiste, mais également dans la psychologie contemporaine qui tente, tant bien que mal, de s'en détacher.[915] Or malgré l'opposition que rencontre l'« atomisme » psychologique depuis le XIXe siècle, la psychologie empirique n'en reste pas moins, aux yeux de Husserl, sous l'influence de ce modèle théorique et explicatif. La tâche et la démarche de la psychologie demeurent en effet toujours déterminées par le but méthodologique « d'une analyse élémentaire inductive et de lois exactes élémentaires grâce auxquelles les concrétions intuitives [conscientes] pourraient devenir explicables. »[916] C'est en sens que, pour Husserl, la psychologie empirique de son époque persiste, elle aussi, à comprendre et à traiter la conscience dans une perspective naturaliste qui reste tributaire du sensualisme empiriste.

4.4.4 La naturalisation de l'intentionnalité

Pendant la période de Göttingen, et en particulier à partir des années 1910, Husserl développe dans ce contexte la thèse selon laquelle le statut ou le sort de l'intentionnalité à l'époque moderne est intimement lié à l'influence prédominante que les interprétations naturalistes de la conscience exercent sur la psychologie et la philosophie depuis Locke. Husserl voit alors dans l'absence de reconnaissance dont

---

[914] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/2, p. 346-348 (1re éd.); Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 25, 40, 44; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 346.

[915] Husserl, *Idées I*, p. 374; Husserl, *Nature et esprit*, p. 152-153; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202-203; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 99.

[916] Husserl, *Nature et esprit*, p. 153.

souffre l'intentionnalité, depuis Locke et même après Brentano, une conséquence directe de l'emprise de la naturalisation de la conscience et du naturalisme en général sur la psychologie et la philosophie modernes. Pour cette raison, l'intentionnalité et les analyses qu'elle exige sont restées, indique-t-il, des enjeux devant lesquels « le naturalisme de tous les temps modernes fut complètement aveugle. »[917] Ce faisant, le naturalisme psychologique, comme la psychologie empirique en général, tend dès lors à privilégier une approche qui consiste à interpréter et à expliquer ce qui tient lieu d'intentionnalité comme le produit de relations empiriques (par exemple, de nature causale ou associative) entre des événements ou des propriétés psychologiques au sein même de la conscience, mais aussi éventuellement, entre, d'une part, la conscience et, de l'autre, des entités ou des propriétés physiques et psychophysiques. Pour Husserl, il s'agit ainsi de réinterpréter l'intentionnalité et de « [v]ouloir résoudre empiriquement cette question sur la base des sciences de la nature (*empirisch naturwissenschaftlich*) ».[918]

Une telle approche caractérise tout d'abord, selon Husserl, le sensualisme empiriste et positiviste que Locke et Hume introduisent respectivement dans la philosophie et la psychologie modernes.[919] Avec l'empirisme britannique s'impose tout d'abord l'idée selon laquelle la conscience est un champ d'expérience interne et clos sur lui-même, qu'il convient de saisir et de traiter comme un domaine empirique tout à fait analogue

---

[917] Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 407.

[918] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 51-52 (trad. mod.).

[919] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 345-356, 423-424; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 103.

et parallèle au monde physique.[920] Tout le problème devient alors de comprendre comment la conscience, précisément en tant qu'« espace pour soi »[921], en vient à se constituer « de l'intérieur » ou « à partir d'elle-même » sur la base d'événements ou d'éléments psychologiques, et ce, en fonction de principes et de lois empiriques. C'est là le rôle décisif qui revient à la théorie sensualiste de la conscience. C'est pour cette raison que l'origine et la condition de possibilité du sensualisme, selon Husserl, ne résident alors que dans le rejet ou la mise à l'écart de l'intentionnalité au profit d'une interprétation naturaliste de la conscience.[922] Ce n'est en effet qu'en ignorant ou en éliminant l'intentionnalité qu'il devient possible de concevoir, sous l'influence du naturalisme, la conscience comme une sphère d'expérience fermée sur elle-même, se résorbant ainsi dans des complexes de sensations et de phénomènes psychologiques.[923] La psychologisation de l'objectivité ou de l'intentionnel qui s'opère alors dans l'empirisme et le positivisme n'est en ce sens que la conséquence de ces présuppositions naturalistes auxquelles s'ajoute indissociablement une mise à l'écart de l'intentionnalité. Tel est, conclut Husserl, le sens de l'héritage de la théorie

---

[920] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 142-146, 190-191, 228; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 201-203; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 98-102.

[921] Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 99.

[922] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 358; Husserl, *Idées I*, p. 295; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 345-351, 354-355, 360; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 177-178; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 177, 228; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 252.

[923] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 358; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 131; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 20, 51; Husserl, *Idées I*, p. 295; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 345-355; Husserl, « Psychologie und Phänomenologie », p. 103-104; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 216-217.

sensualiste et naturaliste que l'empirisme lockéen transmet, sous une forme ou une autre, à la psychologie et à la philosophie modernes :

> Les tâches immenses que recèle la notion d'intentionnalité, de conscience conçue comme conscience de… restent naturellement une énigme si, à l'instar de Locke et de toute la psychologie qui le suit, l'on se montre aveugle à ce caractère fondamental de toute vie de conscience, et si l'on est sous l'influence du préjugé naïf que nous avons appelé « naturalisation de la conscience ». Nous l'avons décrit comme cette conception qui prend le flux de la conscience pour une juxtaposition d'« idées » et de « données », un peu à la manière de données physiques sur une feuille de papier blanche initialement vierge ou dans une « chambre obscure », les parties étant visées comme des parties réelles (*reelle*) [ou psychologiques], les formes d'unité comme des formes d'unité réelles (*reelle*) [ou psychologiques], et étant visées exclusivement comme telles […]. C'est en cela que consiste le « sensualisme » que Locke a légué à la postérité […].[924]

Dès lors, le sensualisme se voit contraint, selon Husserl, d'expliquer ce qui tient lieu d'intentionnalité par la voie de théories psychogénétiques.[925] En l'absence d'une relation intentionnelle à des objets transcendants, la question se pose en effet de savoir comment, à l'intérieur de la conscience même, apparaissent et se laissent saisir des objets qui, malgré les apparences, ne consistent que dans des propriétés psychologiques, et en particulier, des données sensorielles. Pour cette raison, il incombe au sensualisme de rendre compte de l'origine et de la formation des représentations objectives en des termes psychogénétiques, que ce soit sous la forme d'un réalisme indirect ou d'une position phénoméniste. Il s'agit alors, rappelons-le, de

---

[924] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 177 (trad. légèrement mod.).

[925] Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 131; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 34-37; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 345-356, 363-364, 423-424; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 177-179; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 177-179, 190-191, 213-214.

montrer que toute représentation objective est ultimement réductible à des complexes de données sensorielles dont la genèse, la formation et le développement sont le résultat de mécanismes, de relations ou de lois empirico-psychologiques et, le cas échéant, psychophysiques. Voilà la raison pour laquelle, d'après Husserl, l'empirisme en général, dès lors qu'« il tombe immédiatement dans un psychologisme et, en outre, dans un psychologisme sensualiste au sens de la *tabula rasa*, […] ne voit partout que ce qui est sensuel et élimine l'intentionnel par une interprétation qui en appelle à des constructions génético-psychologiques. »[926]

Husserl précise que l'influence de l'empirisme et du sensualisme est à ce point considérable que la philosophie et la psychologie ultérieures n'en persistent pas moins à ignorer l'intentionnalité dans la même veine.[927] La cécité de ses contemporains pour l'intentionnalité, précise-t-il, s'explique toujours par ceci que « [l]e sensualisme psychologique, dont les pionniers ont été les grands empiristes anglais du XVIIIe siècle, Locke, Berkeley et Hume, reste encore dominant », à tout le moins dans la psychologie

---

[926] « […] *er verfällt sogleich in einen Psychologismus und dazu in einen sensualistischen Psychologismus der Tabula-rasa-Auffassung* [...] *sieht er überall nur das Sensuelle und deutet das Intentionale in genetisch-psychologischen Konstruktionen weg* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 423).

[927] Cf. par exemple, Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 358; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 131; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 103; Husserl, *De la synthèse passive*, p. 47; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 177-178; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 39-40, 252; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 341-344; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 99, 260-261. Dans cette perspective, Husserl fait valoir, par exemple, que même Kant, « malgré son opposition à l'empirisme, est pourtant demeuré justement dépendant de cet empirisme dans sa conception de l'âme et de la sphère des tâches d'une psychologie, [et] que son concept de l'âme est celui d'une âme naturalisée, valant comme composante de l'homme psychophysique dans le temps de la nature, la spatio-temporalité » (*ibid.*, p. 131). En ce sens, conclut Husserl, Kant est resté « prisonnier de la psychologie naturaliste de l'époque » (*ibid.*). Sur ce point précis, cf. également Husserl, *Phänomenologische Psychologie*, p. 352; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 341-344.

empirique et la philosophie qui s'en réclame.[928] Cette influence tient d'abord au modèle naturaliste de la conscience et du mental que l'empirisme lègue à la postérité, et notamment à la psychologie empirique comme au naturalisme psychologique ultérieurs. Rien n'est donc changé ici au fait que « la vie intérieure est elle-même quelque chose comme une nature, un champ d'être dépourvu de signification, au lieu d'une conscience douée et donatrice de sens [intentionnel]. »[929] La conscience reste ainsi conçue, au détriment de l'intentionnalité, comme un *analogon* de la chose physique, et plus précisément, comme une complexion d'événements et de propriétés empiriques qui s'enchaînent, se constituent et se transforment selon des relations, des principes et des lois empiriques.[930] Comme dans le sensualisme psychologique, cette interprétation naturaliste fixe alors le sens et les méthodes de l'investigation psychologique dans le sens des sciences de la nature.[931] Il s'agit toujours de décomposer la conscience en des propriétés ou des éléments empiriques en vue de parvenir à une explication associationniste, causale ou psychophysique.[932] Cela revient

---

[928] « *Noch herrscht* […] *der psychologische Sensualismus, dessen Bahnbrecher die großen englischen Empiristen des 18. Jahrhunderts waren, ein Locke, Berkeley und Hume* » (Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 103).

[929] « […] *das Innenleben sei selbst so etwas wie eine Natur, ein Feld sinnlosen Seins statt sinnbegabten, sinnstiftenden Bewusstseins* » (Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 179).

[930] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 40-44, 47; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 103-104; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 179, 300, 304; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 39, 252; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 202-203; Husserl, *Nature et esprit*, p. 152-155; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 99, 260-261.

[931] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 36-40; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 103-104; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 39-40; Husserl, *Nature et esprit*, p. 152-155.

[932] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 38-47; Husserl, *Idées III*, p. 73; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 346; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 103-104; Husserl, « Natur und Geist (Vortrag) », p. 319-320; Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 103-104; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 39-40.

à privilégier, comme l'indique Husserl, « d'apparentes explications naturalistes des phénomènes de l'intentionnalité, qui présupposent toujours ce qu'elles s'efforcent d'expliquer avec tant de zèle. »[933] Pour ces raisons, le naturalisme psychologique et la psychologie empirique ultérieurs se révèlent donc tout aussi incapables de saisir et de comprendre l'intentionnalité que l'empirisme classique dont ils demeurent tributaires.

Il faut ainsi attendre Brentano pour que se lève enfin le voile sur l'intentionnalité à l'époque moderne.[934] Il convient ainsi de reconnaître en Brentano, pour reprendre les termes de Husserl, « le découvreur génial de l'intentionnalité de la conscience en tant que fait descriptif fondamental de la psychologie ».[935] Or, cela ne signifie pas pour autant que la psychologie brentanienne se libère de l'emprise du naturalisme psychologique, et en particulier, du sensualisme empiriste. Tel est vraisemblablement le sens de la thèse que défend Husserl en 1913 lorsqu'il affirme qu'« il [Brentano] n'a jamais dépassé le préjugé naturaliste, et, précisément à cause de cela, le sens particulier de l'analyse intentionnelle et la véritable méthode d'une psychologie intentionnelle lui sont aussi demeurés inaccessibles. »[936] Ainsi, aux yeux de Husserl, Brentano et son école demeurent, malgré la découverte de l'intentionnalité, tributaires de l'approche méthodologique et de l'interprétation de la conscience qui procèdent de la tradition sensualiste issue de Locke.[937] Et pour cette raison, « la psychologie de l'intentionnalité

---

[933] « […] *naturalistische Scheinerklärungen für Phänomene der Intentionalität, die immerfort das voraussetzen, was sie so eifrig wegerklären* » (Husserl, *Einleitung in die Ethik*, p. 179).

[934] Cf. par exemple, Husserl, *Idées III*, p. 71; Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 103; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 35-37, 226-227, 252; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 349.

[935] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 291.

[936] Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 407.

[937] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 291-292; Husserl, « La phénoménologie (2e version) », dans *Notes sur Heidegger*, trad. J.-L. Fidel, Paris : Les Éditions de Minuit, p. 105; Husserl, « Postface à

de Brentano [et de son école] persiste elle aussi dans ce naturalisme traditionnel, bien qu'elle ait été réformatrice en introduisant dans la psychologie la notion fondamentale de l'intentionnalité ».[938] Loin donc de marquer une rupture significative avec le naturalisme psychologique, la théorie brentanienne de la conscience et de l'intentionnalité resterait tout autant marquée par le sensualisme et l'approche méthodologique de la tradition empiriste.

Cela s'explique tout d'abord par la nature même du programme méthodologique sur lequel repose la psychologie de Brentano. L'analyse brentanienne de la conscience et de l'intentionnalité s'inscrit après tout dans le cadre d'une investigation psychologique, et cette psychologie, souligne Husserl, n'en reste pas moins, « comme chez tous les empiristes, une science positive et empirique de l'être psychique humain. »[939] En cela, Brentano continue, dans la lignée de l'empirisme anglais, à concevoir la psychologie empirique sur le modèle des sciences de la nature, et en particulier, d'après le schéma description-explication.[940] Dans cette perspective, la valeur de la psychologie descriptive tient en particulier au rôle préparatoire et nécessaire qu'elle joue à l'égard de la psychologie explicative. Et quoique la psychologie descriptive entend se limiter à une analyse descriptive et classificatoire des faits de la conscience, force est d'admettre qu'elle est ultimement orientée et informée par une explication psychogénétique des phénomènes mentaux. En ce sens, la théorie brentanienne de

---

mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 201-203, 206; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 262-263.

[938] Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 203 (trad. mod.).

[939] Husserl, « La phénoménologie (2e version) », p. 105 (trad. mod.).

[940] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 291-292; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 32; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 201-203; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 250-251, 263.

l'intentionnalité, comme le fait valoir Husserl, trouve son fondement dans « l'idée d'une psychologie descriptive qu'il [Brentano] pensait encore dans une attitude naturaliste, comme soubassement d'une psychologie explicative à la manière des sciences de la nature ».[941] Cette décision méthodologique n'est pas sans conséquence sur l'analyse et l'interprétation de l'intentionnalité et de la conscience chez Brentano. Car, comme le souligne Husserl, Brentano resta donc sous l'influence

> des attitudes méthodiques caractéristiques du sensualisme traditionnel, et par rapport à la manière dont il décrivit les actes psychiques en les classant exactement comme des données sensibles pour fonder sur eux une recherche causale de type naturaliste et de méthode inductive.[942]

Ainsi, selon cette lecture, l'influence de l'empirisme sur Brentano serait telle que celui-ci persisterait à interpréter et à traiter la conscience – et, par là même, l'intentionnalité – dans la lignée du sensualisme. Il ne saurait cependant être question ici d'attribuer à Brentano une position sensualiste au sens strict du terme. La psychologie brentanienne rejette bien entendu toute réduction de la conscience à des contenus sensoriels lorsqu'elle caractérise la conscience et tous les phénomènes mentaux par ce trait distinctif qu'est l'« inexistence intentionnelle ».[943] Et pourtant, selon l'interprétation husserlienne, les phénomènes mentaux, quoiqu'ils soient intentionnels, n'en demeurent pas moins pensés chez Brentano sur le modèle des données sensorielles de l'empirisme.[944] Cela revient plus précisément à « concevoir les data psychiques comme

---

[941] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928),* p. 36.

[942] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I,* p. 291-292.

[943] Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps,* p. 30; Husserl, *Phänomenologische Psychologie,* p. 353-354.

[944] Husserl emploie, par exemple, l'expression de « sensualisme de l'intentionnalité » pour qualifier, selon toute vraisemblance, la position brentanienne (Husserl, *Ideen I. Ergänzende Texte (1912-1929),*

les data d'une espèce particulièrement remarquable d'intentionnalité, au lieu de les prendre comme des data des sens (*sensuelle*) (qu'il s'agisse du "sens" externe ou interne) ».[945] En phase avec cet héritage sensualiste, la psychologie brentanienne continue alors à traiter la conscience comme un complexe d'éléments fondamentaux – en l'occurrence intentionnels – dont il convient d'expliquer l'agencement et le développement selon des principes empiriques.[946] Il en ressort que, chez Brentano, « le champ de la conscience est pris comme un champ temporel se déployant dans l'expérience intérieure d'après la coexistence et la succession ».[947] À quoi s'ajoutent, dans une perspective lockéenne, une interprétation et une explication éventuelles de ces phénomènes mentaux en tant qu'événements sujets à une causalité psychophysique.[948] L'approche naturaliste que présupposent l'interprétation sensualiste et, de ce fait, le modèle d'explication de l'empirisme persistent en ce sens à exercer une influence considérable sur la théorie brentanienne de la conscience. Et pour cette raison, conclut Husserl, Brentano ne surmonte pas, malgré les apparences, la position

> du sensualisme ou, au mieux, du naturalisme (de la « naturalisation de la conscience »), qui s'exprime dans l'image lockéenne du *white paper*,

---

p. 506; cf. également E. Husserl, *Sur l'intersubjectivité. Tome I*, trad. N. Depraz, Paris : PUF, 2001, p. 218).

[945] Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 263 (trad. mod.).

[946] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 39; Husserl, *Phänomenologische Psychologie*, p. 354-355; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 201-203.

[947] « […] *das Bewußtseinsfeld als ein in der inneren Erfahrung sich nach Koexistenz und Sukzession ausbreitendes Zeitfeld genommen wird* » (Husserl, « Über Ursprung », p. 144). Ce passage fait écho à l'analyse que propose Husserl de la théorie brentanienne de l'origine du temps dans ses leçons de 1905 (cf. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, p. 19-30).

[948] *Ibid.*, p. 19-25; Husserl, *Phänomenologische Psychologie*, p. 354-355; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 263.

> de « l'espace obscur », même si les data de vécus, à la manière brentanienne, sont identifiés comme des vécus intentionnels (des « phénomènes psychiques »).[949]

Une telle interprétation de la conscience ne resterait pas sans conséquence sur la théorie brentanienne de l'intentionnalité. Car, de fait, le naturalisme chez Brentano « s'est, pour ainsi dire, emparé des vécus intentionnels ».[950] La psychologisation de l'intentionnel qui s'opère chez Brentano (et son école) apparaît désormais à Husserl comme le résultat de cette théorie naturaliste de la conscience. En ce sens, les phénomènes intentionnels représentent des données psychologiques qui apparaissent, se relient et se modifient conformément à des principes empiriques dans un « espace mental ». Il est vrai, comme le précise Husserl, qu'on « parle certes d'objets intentionnels, mais ils ne sont pas sérieusement pris en considération dans l'investigation psychologique, comme si ce dont la conscience est conscience n'est pas, en un certain sens, indissociable de celle-ci, de son contenu descriptif ».[951] La conséquence en est qu'il y va ici d'une interprétation de l'intentionnalité qui, en vertu de son orientation naturaliste, se révèle par là même incompatible avec l'idée que la conscience puisse être porteuse d'un sens ou d'un contenu intentionnel. Brentano ne peut donc, pour cette raison, reconnaître à l'intentionnalité quelque chose comme un contenu objectif qui serait, en principe, irréductible au contenu empirique et

---

[949] Husserl, *Sur l'intersubjectivité I*, p. 218 (trad. mod.); cf. également Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 263; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 284.

[950] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 252.

[951] « […] *von den intentionalen Gegenständen zwar gesprochen wird, aber sie selbst nicht ernstlich in psychologische Untersuchung gezogen werden, als ob das, wovon Bewußtsein Bewußtsein ist, nicht in gewisser Weise untrennbar zu diesem gehöre, zu seinem deskriptiven Bestand* [...] » (Husserl, « Über Ursprung », p. 144).

psychologique de la conscience.[952] Dans le même ordre d'idées, les phénomènes intentionnels chez Brentano, puisqu'ils relèvent exclusivement de relations empiriques et psychologiques, ne peuvent ainsi admettre rien de tel que des relations d'implication ou de synthèse intentionnelle au sein desquelles un sens objectif ou un objet intentionnel (à tout le moins, en un sens non psychologique) pourrait se constituer dans l'expérience.[953] C'est ce qu'explique en effet Husserl dans ses leçons de 1925 :

> Auparavant, il régnait dans la psychologie, et il règne encore dans toute la psychologie orientée vers les sciences de la nature, une conception de la vie psychique qui, comme si cela allait de soi, considérait celle-ci comme un analogon des événements naturels physiques, comme une complexion d'éléments se modifiant sans cesse. On se fixa par conséquent pour tâche de ramener les complexes aux éléments, à leurs formes élémentaires de liaison et à des lois de causalité correspondantes. À l'opposé, on s'aperçut que toute cette conception était vide de sens, que la synthèse de la conscience est tout à fait autre chose qu'une liaison externe d'éléments naturels, qu'il appartient à l'essence de la vie de la conscience d'abriter en elle, au lieu de l'extériorité, de l'intrication et de l'entremêlement spatiaux, au lieu de la totalité spatiale, un entrelacement et une motivation intentionnels, une inclusion co-intentionnelle, et tout cela d'une façon qui, dans sa forme et son principe, n'a absolument aucun *analogon* dans le domaine physique. *Brentano* était encore naturaliste au sens indiqué; il n'avait pas encore vu quelque chose comme l'implication intentionnelle et

---

[952] Husserl, « Phänomenologie und Psychologie », p. 103-104; Husserl, « La phénoménologie (2e version) », p. 105; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 349; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 262-263.

[953] Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 407; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 38-39; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 349; Husserl, « Postface à mes *Idées directrices pour une phénoménologie pure* », p. 201-206; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 262-264.

> l'analyse intentionnelle en tant qu'analyse d'une donation de sens éventuellement enchevêtrée de façon continuelle.[954]

De manière générale, Husserl en vient donc à considérer, à partir des années 1910, que la psychologisation de l'intentionnel, sous toutes ses formes, n'est rien de moins qu'une conséquence de la naturalisation de la conscience issue de la tradition empiriste. Rappelons en effet qu'à partir de Locke, la naturalisation de la conscience aboutit à un processus de réification (*Verdinglichung*) consistant à considérer et à traiter les vécus de conscience comme s'il s'agissait de réalités ou de propriétés naturelles dans le même sens que les choses physiques.[955] Dès lors, la conscience ou le champ de l'expérience psychologique représente, par analogie à la sphère de l'expérience externe, un espace mental, tel qu'une boîte ou un contenant, au sein duquel les vécus de la conscience existent à la manière des choses de la physique. Si, donc, comme l'indique Husserl, « l'espace est le champ d'existence des choses physiques, le champ de la conscience […] est une sorte d'espace pour des réalités chosales (*Dinglichkeiten*) intrapsychiques. »[956] Dans cette perspective, les vécus, les contenus et les objets intentionnels ne sont rien d'autre que des choses mentales qui résident et existent pour ainsi dire à l'intérieur de cette sphère de la conscience. Et pour cette raison, tout phénomène mental, y compris les objets de la conscience, ne peut que consister dans des complexes de données psychologiques (sensorielles ou même intentionnelles au sens de Brentano) et de relations empiriques (causales, associatives ou psychophysiques).[957] Tout ce qui apparaît à la conscience, conformément à cette

---

[954] Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 36 (souligné dans le texte).

[955] Husserl, *Idées I*, p. 374; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 347-356; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 142-144.

[956] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 143-144.

[957] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1922/23*, p. 86; Husserl, *Idées I*, p. 374; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 347-356; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 142-144;

perspective, ne peut donc être autre chose qu'une entité psychologique à laquelle on confère, dès lors, le statut de contenu représentationnel ou celui de choses mêmes (quoique psychologisées). C'est en ce sens que la psychologisation de l'intentionnel qui s'effectue notamment dans le réalisme représentationnel d'inspiration lockéenne, le phénoménisme et l'immanentisme brentanien trouve son fondement et sa justification dans cette interprétation naturaliste de la conscience.

4.4.5 Retour sur le naturalisme logique et le naturalisme épistémologique

Il va sans dire que l'intérêt que porte Husserl à la question de la naturalisation de la conscience, à partir de la période de Göttingen, n'est certainement pas sans rapport avec l'interprétation naturaliste qu'il propose désormais du psychologisme logique et du psychologisme épistémologique. Dès les années 1909-1911, Husserl ne laisse en effet aucun doute sur le fait qu'il considère la réinterprétation naturaliste de la conscience et de l'intentionnalité comme la clé de voûte de la naturalisation de la logique et de la théorie de la connaissance. De même que le psychologisme logique ou épistémologique s'avère donc être, pour Husserl, une forme de naturalisme, de même la psychologisation de la conscience et de l'intentionnalité se présente, à ses yeux, comme une théorie naturaliste. De ce point de vue, la naturalisation de la conscience, dont procède le naturalisme psychologique (ou, si l'on veut, le psychologisme), implique une réinterprétation psychologique, empirique et, donc, naturaliste de cette propriété en vertu de laquelle la conscience se rapporte intentionnellement à des objets, notamment sur un mode qu'il convient de comprendre en un sens cognitif, épistémique, sémantique et rationnel. Cela revient à réinterpréter non seulement la relation intentionnelle, mais également les éléments qui en sont constitutifs (l'acte, le contenu

---

Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 342-343; Husserl, « Über Ursprung », p. 144; Husserl, *La crise des sciences européennes*, p. 99-100.

et l'objet) comme des phénomènes empiriques et naturels, et plus précisément, comme des entités ou des propriétés psychologiques. C'est ainsi que s'opère la naturalisation psychologique des idéalités logiques et de la connaissance, sur laquelle repose, à son tour, celle de la logique et de la théorie de la connaissance.

4.4.5.1 Le naturalisme logique

Dans cette optique, on peut tout d'abord conclure, comme le soutient Husserl dans *La philosophie comme science rigoureuse*, qu'il existe des « connexions profondes » entre la « naturalisation de la conscience » et la « naturalisation des idées », notamment au sens logique.[958] Rappelons que, pour Husserl, le psychologisme logique se veut à cet égard une tentative de réponse au problème que soulève la relation entre, d'une part, le domaine formel et idéal de la logique, et de l'autre, le domaine psychologique des états ou des contenus de conscience.[959] Or le psychologisme n'entend rien de moins que de résoudre la question de savoir comment la conscience d'objets et de lois logico-formels peut se réaliser au sein d'actes de pensée et de connaissance qui sont, par leur nature même, empiriques et psychologiques. La solution du psychologisme consiste, bien entendu, à naturaliser le domaine de la logique par le biais d'une réduction des objets idéaux à des contenus ou des propriétés psychologiques. Dès lors que les objets idéaux sont naturalisés dans ce sens, la logique devient par là même une discipline empirique ressortissant à la psychologie.[960] Dans ses leçons de 1909, Husserl résume dans ces

---

[958] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 23 (trad. mod.).

[959] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 280-283, 325-330; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 30-31.

[960] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 282; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 34-35; Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20-21.

termes la motivation naturaliste qui sous-tend le raisonnement de la position psychologiste :

> Mais qui peut nous expliquer comment, par exemple, le théorème de Pythagore, qui est toutefois en soi vis-à-vis de la connaissance, entre pour ainsi dire dans la connaissance et devient alors un donné et un objet de connaissance ? La connaissance est un acte fugitif individuel ou un contexte d'acte quelconque, c'est-à-dire un flux de vécus. Le théorème de Pythagore est-il alors dans la connaissance en tant que partie ou en tant que moment même de celle-ci ? […]. Or, comment doit-on caractériser cette sorte d'objectivités, que l'on nomme alors « objectités idéales » (propositions, nombres, multiplicité, etc.), par rapport aux objets naturels ? Peut-on les considérer en général comme des objectités ? N'est-ce pas tout ce qui se trouve vis-à-vis de la connaissance en tant qu'« en soi », en tant qu'objet existant indépendamment, nécessairement un être réal (*ein Reales*) ? Une chose (*Ein Dingliches*) ? Pour la plupart cela semble évident, étant donné qu'ils se disent que la connaissance est quelque chose de psychique, et que hors du psychique ne se trouvent naturellement que des choses physiques ou d'autres êtres psychiques. Bref, la nature est la seule réalité effective, la seule objectité existante. Des objectités idéales, des objectités qui ne seraient pas des êtres réaux ou des êtres qui existent à la manière des choses, cela doit être qualifié d'hypostase platonique erronée.[961]

[961] « *Aber wer macht es uns klar, wie z.B. der pythagoreische Lehrsatz, der doch der Erkenntnis gegenüber an sich ist, in die Erkenntnis sozusagen hineinkommt und da zu einem Gegebenen und Erkannten wird? Die Erkenntnis, das ist irgendein einzelner flüchtiger Akt oder Aktzusammenhang, ein Abfluss von Erlebnissen. Ist der pythagoreische Lehrsatz in der Erkenntnis darin, als ein Teil, als ein Moment derselben?* […] *Und wie ist diese Sorte von Objektivitäten, die da ideale Gegenständlichkeiten heißen: Sätze, Zahlen, Mannigfaltigkeiten, im Verhältnis zu Naturobjekten zu charakterisieren? Kann man sie überhaupt als Objektivitäten gelten lassen? Ist nicht alles, was der Erkenntnis als* "*Ansich*"*, als unabhängig seiender Gegenstand gegenübergesetzt wird, notwendig ein Reales? Ein Dingliches? Den meisten scheint das selbstverständlich, da sie sich sagen: Erkenntnis ist ein Psychisches, außer dem Psychischen ist natürlich nur Physisches oder anderes Psychisches. Kurzum, Natur ist die einzige Wirklichkeit, die einzige seiende Gegenständlichkeit. Ideale Gegenständlichkeiten, Gegenständlichkeiten, die nichtreale, nichtdingliche Seiende sein sollen, das wird als verkehrte platonische Hypostasierung gebrandmarkt* » (Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 35).

Comme le laisse entendre ce passage, la naturalisation des idéalités dans le psychologisme logique va alors de pair, selon Husserl, avec une conception naturaliste de la conscience.[962] Pour rappel, le psychologisme logique part du principe que les objets fondamentaux de la logique (les significations ou les propositions) se réduisent en fait à des actes de jugements et, par conséquent, à des phénomènes mentaux. Ce faisant, la position psychologiste identifie le contenu propositionnel du jugement à l'acte psychologique du juger, voire à une propriété empirique de cet acte. En récusant ainsi la distinction entre l'acte de juger et le contenu propositionnel du jugement, le psychologisme est à même d'interpréter les objets de la logique et, plus particulièrement, les jugements comme des « événements psychiques (*psychische Vorkommnisse*) survenant dans l'être humain qui juge (*urteilenden Menschen*). »[963] Étant donné que le champ psychologique de la conscience absorbe, pour ainsi dire, le domaine de la logique, il n'y a plus lieu de parler au sens propre d'une véritable relation (intentionnelle) entre les deux sphères. Il s'agit, au mieux, d'un rapport empirique entre deux phénomènes ou propriétés psychologiques de la conscience. Les idéalités logiques étant réduites à des contenus ou à des propriétés psychologiques de la conscience, la position psychologiste se propose ensuite de concevoir la conscience comme un phénomène tout aussi naturel que les entités de la physique. Ainsi, les objets de la logique, en qualité de jugements ou de propriétés psychologiques de la conscience, ne seraient à cet égard que « des objectités de la nature psychique ».[964] C'est donc sur le fond d'une réinterprétation naturaliste de la conscience et de

---

[962] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 23, 48-54; Husserl, *De la synthèse passive*, p. 47.

[963] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 209 (trad. mod.).

[964] Husserl, *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie*, p. 20.

l'intentionnalité que s'opère, selon Husserl, la naturalisation des idéalités logiques dans le psychologisme.

Comme l'explique Husserl dans *Logique formelle et la logique transcendantale*, la naturalisation en question tient plus particulièrement à l'influence décisive que l'empirisme et le naturalisme psychologique exercent sur les théories du jugement, notamment jusqu'au tournant du XXe siècle. Dans ce contexte, le jugement est interprété comme un simple événement psychologique de la conscience, un « datum psychique » dépourvu de toute « fonction objectivante » ou, pour le dire autrement, d'intentionnalité sémantique et objective.[965] C'est dans cette perspective que se situent, par exemple, Hume, J. S. Mill et Brentano lorsqu'ils réduisent le jugement à un phénomène mental qui, quand bien même il serait intentionnel, reste pensé sur le modèle de la sensation.[966] Dans cette tradition marquée par le sensualisme, le jugement logique se présente comme un phénomène relégué à la sphère intérieure de la conscience qu'il convient de comprendre et d'expliquer psychologiquement selon des règles et des lois empiriques.[967] Comme le souligne Husserl, il paraît dès lors « aller de soi qu'au fond les problèmes du jugement, les problèmes psychiques en général, [doivent] avoir essentiellement le même sens et […] être traités selon les mêmes méthodes que les problèmes de la nature physique ».[968] Puisque, dans l'optique de ce naturalisme psychologique, l'essence du jugement s'épuise dans ses propriétés psychologiques et empiriques, rien ne nous permet d'accepter l'idée que le jugement puisse être porteur d'une véritable intentionnalité sémantique et objective, c'est-à-dire

---

[965] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 348-351, cf. également, p. 284-285.

[966] *Ibid.*, p. 348-351; Husserl, *Expérience et jugement*, p. 72.

[967] Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 209-210, 349-350.

[968] *Ibid.*, p. 284.

d'une propriété en vertu de laquelle la conscience se rapporte et se réfère à des idéalités, et notamment à des propositions, en tant qu'objets au sens propre.[969]

4.4.5.2 Le naturalisme épistémologique

Dans le même ordre d'idées, le naturalisme épistémologique, notamment sous la forme du psychologisme, trouve également, selon Husserl, son fondement dans la naturalisation de la conscience. Le psychologisme épistémologique, rappelons-le, part du principe que le domaine de la théorie connaissance se rapporte aux seules réalités naturelles de la physique et, en particulier, de la psychologie empirique. Cela signifie, de ce point de vue, que la dimension psychologique et empirique de la connaissance épuise, à elle seule, le sens et la validité épistémiques que l'on confère à l'acte de connaître. La connaissance n'est dès lors rien de plus qu'une relation empirique entre des phénomènes naturels, et plus particulièrement, des états ou des propriétés psychologiques de la conscience. Pour cette raison, le psychologisme épistémologique se veut, pour Husserl, une tentative de naturalisation de la connaissance qui procède d'une réinterprétation empirique, psychologique et, donc, naturaliste de la conscience. En cela, le psychologisme épistémologique, pour reprendre les termes de Husserl, se caractérise par

> la tendance […] au naturalisme, à la préférence unilatérale accordée à l'existence naturelle, la tendance à reconduire tout être en général à la nature, donc à réinterpréter la corrélation entre conscience objectivante [c'est-à-dire intentionnelle] (et spécialement entre connaissance) et objectité comme une corrélation entre connaissance et nature, la

[969] *Ibid.*, p. 350-351.

> connaissance étant à son tour interprétée comme nature, à savoir *sous la forme de l'existence psychologique*.[970]

Or, comme le souligne ici Husserl, la naturalisation psychologique de la conscience et, par conséquent, de la connaissance ne peut s'opérer ici qu'à condition de faire abstraction (sciemment ou non) de l'intentionnalité de la conscience. Si la connaissance, en tant que mode de conscience, se réduit effectivement à un phénomène strictement naturel (parce que psychologique), il ne saurait en être autrement pour le contenu, l'objet et la relation épistémique qui implique les divers éléments en question. Sous l'influence de cette théorie naturaliste de la conscience, le psychologisme épistémologique ne peut donc admettre que la connaissance soit une relation objective et directe à quelque chose qui la transcende, ou plus généralement que « [l]a conscience connaissante, en tant que conscience de quelque chose, doit rencontrer l'objectivité ».[971] Telle est la raison pour laquelle le sensualisme, comme toute la théorie de la connaissance moderne qui en découle, ne peut faire autrement que de mettre à l'écart l'intentionnalité (et en particulier, sa fonction objectivante) si la conscience se doit d'être identifiée à des complexes de sensations ou à des propriétés empiriques en général.[972] Le psychologisme épistémologique se voit ainsi contraint de défendre une conception strictement empirique et, plus particulièrement, psychologique du contenu et de l'objet immédiat de la connaissance. Car dès lors que la naturalisation de la conscience barre la route à l'intentionnalité, la théorie psychologiste de la connaissance, à partir de Locke, n'est pas en mesure, selon Husserl,

---

[970] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 294 (trad. mod.; nous soulignons).

[971] « *Das erkennende Bewusstsein als Bewusstsein von etwas soll Gegenständlichkeit treffen* » (Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 354; cf. de manière générale, p. 347-356). Cf. également Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 358.

[972] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 358.

de comprendre comment un être non psychologique (et en particulier une réalité extérieure) peut se donner et apparaître en tant que tel, à la conscience au sein de la connaissance.[973] Pour cette raison, conclut Husserl,

> tous [l]es problèmes relatifs à la corrélation de la conscience connaissante ou tel autre mode de conscience d'une part, et « son » objectité d'autre part, pour les problèmes relatifs à la constitution subjective du monde dans la subjectivité connaissante, en d'autres termes, pour tous les problèmes de la subjectivité conçue comme source de toute donation de sens et de toute validité, une psychologie et théorie de la connaissance d'inspiration naturaliste sont par principe aveugles.[974]

Il s'ensuit qu'en l'absence d'une véritable prise en considération du caractère intentionnel de l'expérience et sous l'influence du naturalisme, le psychologisme épistémologique ne peut s'empêcher de naturaliser la dimension proprement épistémique qui est à l'œuvre dans l'intentionnalité de la conscience. Pour que la connaissance puisse être identifiée, de fond en comble, à un processus strictement empirique, psychologique et naturel, il faut en effet d'emblée récuser, selon Husserl, cette conception selon laquelle la connaissance est une modalité intentionnelle grâce à laquelle la conscience entretient une relation significative, normative et rationnelle à quelque chose de véritablement objectif.[975] C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'affirmation de Husserl selon laquelle « la théorie psychologiste de la connaissance ne pourrait donc voir le jour […] que si elle succombe à une confusion vraisemblablement

---

[973] Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 356.

[974] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 174.

[975] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 330, 370-371; Husserl, *Idées I*, p. 295; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 347-356; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 174, 179, 208.

facile entre conscience pure et conscience empirique, ou ce qui revient au même, "naturalise" (*"naturalisiert"*) la conscience. »[976] Ce n'est autrement dit qu'à condition d'écarter la dimension véritablement épistémique (significative, normative, rationnelle, et objective) de la conscience (pure) que le psychologisme épistémologique peut ainsi s'engager dans la naturalisation du phénomène, du contenu et de l'objet direct (ou intentionnel) de la connaissance dans une perspective psychologique.

Il importe de souligner ici aussi que l'interprétation naturaliste de la conscience et de l'intentionnalité sur laquelle se fonde le psychologisme épistémologique tient, comme le précise Husserl, à l'influence décisive que le modèle théorique et explicatif des sciences de la nature exerce sur la psychologie empirique et, par là même, sur toute théorie psychologiste de la connaissance.[977] La connaissance n'étant ici rien de plus qu'un phénomène psychologique, il convient donc, d'après la position psychologiste, de comprendre et d'analyser l'objet de la théorie de la connaissance selon les méthodes empiriques et les présuppositions théoriques des sciences de la nature et, plus précisément, de la psychologie. À défaut de reconnaître dans la dimension épistémique de la connaissance une question dont le traitement ne peut se dispenser d'une analyse intentionnelle, le psychologisme épistémologique se propose alors de fonder la théorie de la connaissance, conformément à la nature de son objet, sur les méthodes et les principes théoriques de la psychologie empirique. Cela revient à vouloir résoudre les problèmes proprement épistémologiques sur la base d'une description et d'une explication psychologique et, éventuellement, psychophysique et biologique de la connaissance. C'est dans cette optique, par exemple, que le problème de l'élucidation,

---

[976] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 30 (trad. mod.), cf. également p. 26-29; Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26.

[977] Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 330; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 26-40; Husserl, *Einleitung in die Philosophie 1916-1920*, p. 345-356; Husserl, *Philosophie première (1923-24) I*, p. 133-144, 179, 190-191.

de la validité et de la justification épistémologiques devient alors intimement lié, au sein du psychologisme épistémologique, à celui de l'explication psychologique et naturelle de la connaissance :

> C'est que, fasciné par le modèle d'explication fourni par les sciences de la nature, l'on veut partout expliquer les choses de manière identique. Aux problèmes de l'origine épistémologique, aux problèmes de l'élucidation de la conscience constituant toute espèce d'objectivité, l'on substitue subrepticement des problèmes relevant d'une explication naturelle et causale ne considérant la sphère de l'expérience interne comme un champ objectif clos, dont l'explication relève de lois naturelles. Au lieu d'opérer une prise de connaissance de soi, pure et transcendantale, sous la forme d'une analyse réflexive, d'une analyse et d'une description immédiate des contenus rendant intelligibles l'intentionnalité de la conscience et sa fonction, l'on tombe dans des constructions psychologico-causales fondées sur une expérience interne faussement interprétée comme expérience naturelle […].[978]

4.5 Conclusion

Il ne fait aucun doute que, pour Husserl, le naturalisme logique et le naturalisme épistémologique (notamment sous la forme du psychologisme) trouvent ainsi tous deux leur origine et leur justification dans une conception fondamentalement naturaliste de la conscience et, par la même occasion, de l'intentionnalité. Dans cette optique, nous avons vu tout d'abord que le terme de conscience (et, par extension, celui de mental ou de psychique) tend au XIXe et au début du XXe siècle à désigner indistinctement, d'une part, une propriété ou un concept cognitif, épistémique, rationnel et sémantique, et de l'autre, une propriété ou un concept psychologique, empirique et naturel. La sphère de l'expérience consciente ou mentale se laisse dès lors comprendre comme un champ

[978] Husserl, *Philosophie première (1923-24) I,* p. 190-191.

d'investigation qui peut relever tout autant de la philosophie que des sciences de la nature, et dont avant tout la psychologie. À cet égard, la thèse que défend Husserl à partir de 1906-1907 est que le psychologisme en philosophie, et notamment en logique et dans la théorie de la connaissance, n'est rien de moins que la conséquence de cette confusion entre les deux acceptions du concept de conscience. Dès lors, la position psychologiste partirait du principe que le concept proprement « philosophique » de conscience est réductible ou relatif à celui que présupposent la psychologie et, plus généralement, les sciences de la nature.

Il s'ensuit non seulement une interprétation strictement psychologique des états ou des actes de conscience tels que la pensée et la connaissance, mais également et de manière plus significative pour Husserl, une tendance vers la psychologisation de tout contenu et de tout objet immédiat (notamment au sens logique et épistémique) de la conscience. C'est en ce sens que le psychologisme, sous toutes ses formes, repose en définitive sur ce qu'il juge être une entreprise de psychologisation de l'intentionnalité de la conscience, où ne se joue rien de moins que le statut du contenu et de la sphère des objets intentionnels servant de fondement à la logique et à la théorie de la connaissance. Nous pourrions mentionner ici, à titre d'exemples, les empiristes britanniques, Natorp, Brentano et Twardowski qui, d'un point de vue husserlien, défendent tous, sous une forme ou une autre, une théorie psychologiste de la conscience ou de l'intentionnalité.

Nous avons pu constater qu'à partir de 1905, Husserl soutient qu'il y va ici, sciemment ou non, d'une entreprise de naturalisation de la conscience (et par extension de l'intentionnalité). Cela revient à affirmer que toute interprétation strictement psychologique de la conscience s'engage à faire de celle-ci une entité ou une propriété naturelle conformément à l'ontologie naturaliste de la psychologie, cette « science

naturelle de la conscience »[979]. Il faut d'ailleurs voir dans cette conception psychologiste de la conscience la stratégie par excellence de naturalisation de la conscience au XIXe et au début du XXe siècle ainsi que, plus généralement, dans l'histoire de la philosophie et de la psychologie. La thèse que défend Husserl à cet égard est que le naturalisme psychologique repose sur une interprétation de la conscience qui s'appuie ou bien sur la psychologie scientifique (et en particulier, la psychologie psychophysique de l'époque), ou bien sur la psychologie sensualiste dont se réclament notamment l'empirisme et le positivisme allemand. Malgré les différences qui les opposent, les deux approches ont ceci en commun qu'elles identifient la conscience à un phénomène naturel tout à fait analogue et équivalent aux entités ou propriétés de la physique. Or nous avons vu que, pour Husserl, la tentative de naturalisation de la conscience telle qu'elle se présente ici procède en particulier de l'influence décisive dont jouit le paradigme méthodologique et théorique des sciences de la nature au sein de la psychologie, notamment depuis Locke. En se soumettant au modèle des sciences de la nature, et en particulier, à celui de la physique, la psychologie, comme toute philosophie qui s'en réclame, ne peut faire autrement que de s'en remettre à une compréhension, à une analyse et à une explication de la conscience comme s'il s'agissait d'une réalité naturelle au même titre que celles auxquelles se rapporte notamment la physique.

L'emprise de cette orientation théorique et méthodologique est telle selon Husserl que, pour satisfaire à la conception de la conscience qui s'en dégage, la psychologie et, en particulier, le naturalisme psychologique ne peuvent admettre quelque chose comme l'intentionnalité, du moins au sens d'une propriété irréductible dont la dimension cognitive, épistémique, sémantique et rationnelle de la conscience serait redevable. Ce

[979] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 30.

qui relève de l'intentionnalité se trouve alors ici réduit à des propriétés, à des relations ou à des lois empiriques, psychologiques et naturelles ressortissant à la conscience. Nous avons d'ailleurs montré que, pour Husserl, il n'en va pas autrement lorsque Brentano réintroduit la notion d'intentionnalité en philosophie et en psychologie. Car Brentano, comme son école en général, ne persiste pas moins à comprendre et à traiter l'intentionnalité et la conscience en général dans une perspective naturaliste, notamment sur le modèle sensualiste de l'empirisme britannique.

Nous avons enfin soutenu que, aux yeux de Husserl, cette naturalisation de la conscience, et dont avant tout de l'intentionnalité, ne représente rien de moins que le fondement du naturalisme en logique et dans la théorie de la connaissance. La naturalisation de l'intentionnalité conduit nécessairement à une réinterprétation des termes de la relation, tels que les actes, les contenus et les objets (intentionnels) de la conscience, dans une perspective naturaliste et, de préférence, psychologiste. Cela consiste en particulier à réduire le contenu et les objets immédiats de la pensée logique ou de la connaissance à des entités ou des propriétés naturelles, notamment aux actes ou états psychologiques en question. Puisque les domaines respectifs de la logique et de la théorie de la connaissance s'avèrent coextensifs à celui des sciences de la nature, et en particulier de la psychologie, une interprétation des disciplines en question s'impose nécessairement dans le même sens. Cela signifie tout d'abord que l'appareil conceptuel, les lois, les normes et les principes méthodologiques de la logique sont à comprendre conformément à la perspective naturaliste à laquelle se soumet son champ d'investigation. Il en va de même pour la théorie de la connaissance, dont les tâches, les concepts, les principes et les méthodes doivent, au même titre que la connaissance elle-même, être du ressort – ne serait-ce qu'en partie – des sciences de la nature telles que la psychologie.

CONCLUSION

1. Retour sur la thèse

Le point de départ de la présente thèse était d'élucider la conception husserlienne du naturalisme. Nous sommes partis du constat que le concept en question se prête à plusieurs significations variables selon le contexte. Le terme de naturalisme peut en effet désigner à tout moment chez Husserl un ensemble de positions et de thèses portant sur des enjeux aussi divers que des questions d'ordre métaphilosophique, ontologique, conceptuel, épistémologique et méthodologique. À cela s'ajoute que la signification de ce concept se modifie inévitablement en fonction des développements que connaît la phénoménologie et la philosophie husserliennes. Nous pourrions enfin souligner que ce qu'il convient d'entendre ici par naturalisme prend tout son sens dans le contexte intellectuel qui est celui de Husserl, soit celui de la philosophie austro-allemande de la fin du XIXe et du début du XXe siècles.

Nous avons pu néanmoins constater que la conception que se fait Husserl du naturalisme se laisse comprendre selon trois modalités principales, que nous nous sommes permis, pour rappel, de décrire dans les termes suivants :

1) *Le naturalisme ontologique* : tout ce qui est, est identique ou réductible à des objets ou des propriétés d'ordre empirique et naturel, que ce soit au sens strict (physique) ou au sens large (psychologique ou mental).

2) *Le naturalisme théorique ou conceptuel* : le recours à l'appareil conceptuel et théorique des sciences de la nature constitue une condition nécessaire,

voire suffisante pour établir, décrire ou expliquer les objets ou les propriétés en question.

3) *Le naturalisme méthodologique* : l'usage des méthodes empiriques des sciences de la nature constitue une condition nécessaire, voire suffisante à l'étude et à la connaissance des objets ou de propriétés en question.

Partant de cette typologie, nous avons tout d'abord cherché à montrer que le psychologisme joue un rôle crucial dans la compréhension husserlienne du naturalisme. Plus précisément, nous avons fait valoir que le psychologisme représente, aux yeux de Husserl, l'interprétation dominante du naturalisme philosophique tant au tournant du XXe siècle qu'à l'époque moderne. À cet égard, il nous est apparu que le rapprochement que propose Husserl entre psychologisme et naturalisme tient avant tout au statut de la psychologie empirique, qu'il identifie à une science de la nature au même titre que la physique, notamment du point de vue de l'ontologie, des principes méthodologiques et de l'appareil conceptuel ou théorique qui lui reviennent.

Dans cette optique, nous avons établi que la théorie husserlienne du naturalisme se présente en fait comme le fruit des analyses que Husserl consacre à la question du psychologisme depuis la période des *Recherches logiques*. Le thème du naturalisme, rappelons-le, ne fait son apparition dans les écrits de Husserl qu'autour des années 1904 à 1907, notamment dans le contexte d'une analyse du psychologisme philosophique. Nous pouvons alors constater que la question du psychologisme devient le point d'ancrage à partir duquel Husserl se propose de définir et d'élucider le naturalisme en tant que théorie philosophique. Si bien qu'à partir de 1908, Husserl réserve une place importante à la question du naturalisme philosophique au sein de ses écrits. S'il est vrai qu'à partir de ce moment, une distinction de principe s'impose entre le naturalisme et le psychologisme sur le plan conceptuel, le psychologisme n'en

demeure pas moins, pour Husserl, une variante, voire la forme dominante par excellence du naturalisme philosophique.

En outre, nous avons soutenu la thèse selon laquelle la réflexion de Husserl sur le psychologisme, et plus généralement, sur le naturalisme se situe et se développe d'abord et avant tout sur le terrain de la logique, de la théorie de la connaissance et de l'analyse de la conscience ainsi que de l'intentionnalité. Plus précisément, nous avons démontré que ces trois enjeux s'avèrent intimement liés les uns aux autres dans la façon dont Husserl en vient à se représenter le psychologisme et le naturalisme. Rappelons à cet effet que si Husserl porte tout d'abord son attention sur la question du psychologisme logique, celle-ci le conduit inévitablement après les *Recherches logiques* à s'attarder davantage sur le psychologisme dans la théorie de la connaissance. La raison en est qu'à partir de 1901-1902, Husserl voit dans le psychologisme logique une position qui procède d'une interprétation psychologiste de la connaissance. Nous avons pu constater qu'au cours de ces premières années de Göttingen, la question du statut de la conscience et de l'intentionnalité prend alors une place de plus en plus importante au sein des analyses husserliennes du psychologisme. Husserl en vient en effet à reconnaître que le psychologisme logique et le psychologisme épistémologique trouvent tous deux leur origine et leur justification dans une interprétation psychologiste de la conscience et, le cas échéant, de l'intentionnalité. Or, dès lors que le psychologisme se trouve identifié au naturalisme, la thèse en question se trouve généralisée à toute position naturaliste. Ce qui revient à dire que la naturalisation de la conscience constitue la pierre angulaire du naturalisme logique comme du naturalisme épistémologique.

Pour résumer, nous nous sommes penchés dans le premier chapitre sur un examen du contexte intellectuel dans lequel s'inscrit et se constitue la conception husserlienne du naturalisme et du psychologisme. Nous avons proposé ici un portrait historique du

naturalisme tel qu'il se développe et prévaut dans le contexte philosophique germanophone du XIXe et du tournant du XXe siècles, en nous appuyant notamment sur les explications qu'en donne Husserl lui-même. Nous avons à cet effet cherché à identifier et à éclaircir les thèses, les représentants, les orientations, les motifs et les buts qui caractérisent le naturalisme philosophique de cette époque. Il nous est apparu à cet égard que le naturalisme, s'inscrivant en réaction contre l'héritage postkantien et dans la lignée des développements des sciences de la nature, se constitue comme une position qui exercera une influence décisive sur la philosophie austro-allemande jusqu'au tournant du XXe siècle. Dans ce contexte, nous avons pu constater que le naturalisme tend à s'imposer plus précisément sous la forme du psychologisme philosophique. C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'il faut situer la thèse husserlienne selon laquelle le psychologisme représente la forme dominante du naturalisme philosophique.

Nous avons ensuite examiné dans le second chapitre la conception que se fait Husserl du psychologisme logique, notamment en tant qu'il y va ici d'une position naturaliste. Nous avons cherché à montrer en particulier que l'analyse husserlienne du naturalisme prend son point de départ dans une étude du psychologisme en logique. Pour rappel, le psychologisme logique désigne, selon Husserl, la thèse selon laquelle les fondements théoriques de la logique résident dans la psychologie empirique. Le psychologisme se présente, de ce point de vue, comme un programme philosophique consistant à interpréter ou à expliquer la logique – et notamment ses objets, ses concepts, ses lois, ses normes et ses principes méthodologiques – en fonction de la psychologie empirique. Nous avons montré en outre que, du moment que le terme fait son apparition à partir de 1904, le psychologisme logique se trouve identifié sans équivoque à une position naturaliste. Le naturalisme logique représente dès lors, aux yeux de Husserl, un programme philosophique qui s'engage à réduire ou à subordonner la logique aux

sciences de la nature telles que la psychologie. Cela revient donc à comprendre la position psychologiste comme une entreprise de réinterprétation de la logique dans le sens des sciences de la nature. À cet égard, il convient de même, selon Husserl, d'identifier le psychologisme et le naturalisme en général à l'empirisme. Car, de ce point de vue, la naturalisation de la logique, telle qu'opère dans le psychologisme, consiste à admettre une interprétation essentiellement empirique ou, pour le dire autrement, empiriste de la logique.

Par après, nous avons traité de la question du naturalisme dans la théorie de la connaissance, notamment sous la forme du psychologisme. Nous avons montré que, peu de temps après les *Recherches logiques*, l'intérêt de Husserl pour cette question s'étend et se rattache en particulier à la question du psychologisme dans la théorie de la connaissance. Husserl en vient en effet à la conclusion que le psychologisme en logique trouve pour l'essentiel son fondement et sa justification dans une théorie psychologiste de la connaissance. De 1900 à 1903, le concept de psychologisme épistémologique, rappelons-le, se comprend alors en un sens restreint, où il s'agit de faire dépendre la théorie de la connaissance de la psychologie explicative (ou génétique). Or, dès 1903 et, en particulier, à partir de 1906-1907, Husserl en vient toutefois à élargir la définition du psychologisme épistémologique de sorte que se trouve désormais qualifiée de « psychologiste » toute théorie de la connaissance qui se fonde ou s'appuie sur la psychologie empirique, et notamment sur l'ontologie, les principes méthodologiques et le cadre théorique et conceptuel qui lui échoient. Nous avons pu remarquer qu'au cours de la même période, Husserl en vient à développer une interprétation du naturalisme épistémologique qui prend son point d'appui dans les analyses qu'il propose du psychologisme dans la théorie de la connaissance. Le psychologisme se présente dès lors chez Husserl comme l'expression privilégiée du naturalisme épistémologique. Il s'agit dès lors, comme dans le psychologisme logique,

de réinterpréter la théorie de la connaissance, de même que la connaissance en tant que telle, dans une perspective naturaliste en phase avec la psychologie empirique.

Enfin, nous avons porté notre attention sur la question du statut de la conscience et de l'intentionnalité au sein du psychologisme et du naturalisme. Rappelons à cet effet qu'à partir de 1906-1907, Husserl défend la thèse selon laquelle le naturalisme, que ce soit en logique ou dans la théorie de la connaissance, procède nécessairement d'une conception naturaliste de la conscience ou de l'intentionnalité. Le naturalisme tend notamment à se prévaloir, selon Husserl, d'une stratégie de naturalisation psychologique ou, si l'on veut, psychologiste de la conscience. Il convient, de ce point de vue, d'interpréter la conscience conformément à l'ontologie naturaliste de la psychologie empirique, à savoir comme une propriété strictement psychologique, et à ce titre, naturelle. En s'alignant ainsi sur la psychologie empirique, le naturalisme (psychologique) part du principe que la conscience est à décrire, à analyser et à expliquer comme une réalité naturelle, et ce, selon les mêmes principes méthodologiques et théoriques que les phénomènes de la physique. La conséquence en est alors, selon Husserl, que la dimension proprement épistémique, cognitive, sémantique et rationnelle de la conscience – bref ce qui relève de l'intentionnalité au sens de Husserl – se trouve réduite ou subordonnée au champ empirique et naturel de la psychologie. Il s'ensuit dès lors une réinterprétation de la pensée logique et de la connaissance – comme plus généralement de tout acte, contenu ou objet intentionnel de la conscience – dans une perspective naturaliste. Partant de cette conception de la conscience, le naturalisme philosophique en conclut que la logique et la théorie de la connaissance sont à comprendre dans le même sens. C'est pourquoi, selon Husserl, il faut reconnaître dans la naturalisation de la conscience et, par là même, de l'intentionnalité la clé de voûte du psychologisme et, plus généralement, du naturalisme en logique comme dans la théorie de la connaissance.

1. Les développements de la phénoménologie husserlienne au regard de la question du psychologisme

Pour conclure, nous nous proposerons d'établir un rapprochement entre, d'une part, les analyses husserliennes du psychologisme et du naturalisme, et de l'autre, les développements que connaît la phénoménologie de Husserl au cours de cette période charnière s'étendant de 1900 à 1913. Le point départ de cette thèse fut notamment de déterminer et de mesurer l'incidence de la question du psychologisme et du naturalisme sur l'évolution et les transformations que subissent la phénoménologie husserlienne, du moins à partir des *Recherches logiques* jusqu'aux *Idées directrices*. Or en quel sens et dans quelle mesure, le cas échéant, les réflexions de Husserl sur cette question informent-elles en effet les développements et les revirements de la phénoménologie ? Nous aimerions pour finir explorer brièvement cette question. Nous ferons l'hypothèse que la phénoménologie, sous ses diverses configurations au cours des années 1900 à 1913, peut être comprise comme une réaction au naturalisme, notamment sous la forme du psychologisme.

1.1 La période des *Recherches logiques* : la phénoménologie comme « psychologie descriptive »

Rappelons que la naissance de la phénoménologie dans les *Recherches logiques* est intimement liée au projet d'une logique pure auquel se consacre Husserl et sur lequel débouche sa critique du psychologisme logique.[980] La phénoménologie se présente dans ce contexte comme une approche qui doit servir les intérêts de la théorie de la connaissance et contribuer, par l'entremise de celle-ci, à l'élaboration d'une logique

[980] Cf. Husserl, *Prolégomènes*.

pure.[981] L'importance de la phénoménologie tient en particulier à ce que les analyses qui en découlent s'avèrent tout à fait indispensables à la théorie de la connaissance, notamment dans le but de mener à bien l'entreprise de clarification conceptuelle dont dépend, d'un point de vue philosophique, le programme d'une logique pure. La thèse que défend Husserl à cet égard est que ce ne qu'est par le biais d'analyses phénoménologiques que la théorie de la connaissance peut justement et définitivement mettre en évidence, clarifier et fixer le sens des objets, des concepts et des propositions de la logique, voire de la connaissance en général. C'est pourquoi il incombe alors à la théorie de la connaissance de procéder à une analyse purement descriptive des vécus de conscience au sein desquels le domaine de la logique se laisse, *en tant que tel*, appréhender et connaître directement et de manière évidente. Comme le résume en effet Husserl dans l'introduction de la première édition des *Recherches logiques* :

> La phénoménologie des vécus logiques a donc pour but de nous procurer une compréhension descriptive (mais non par exemple génétique-psychologique) aussi étendue qu'il est nécessaire de ces vécus psychiques, pour donner à tous les concepts logiques fondamentaux des significations rigoureuses […], bref, des significations telles que les réclame l'intérêt de la logique pure elle-même et avant tout l'intérêt de l'évidence intellectuelle, exigée par une critique de la connaissance de l'essence de cette discipline.[982]

Ainsi, pour Husserl, la phénoménologie sert de fondement à ce principe épistémique de base selon lequel l'élucidation conceptuelle de la connaissance, et en l'occurrence, des catégories et des lois de la logique, n'est possible qu'à condition de se régler sur « les choses mêmes », soit les objets et les états de choses auxquels se rapportent les

---

[981] Sur cette question, cf. la première édition de l'introduction des *Recherches logiques*, Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1.

[982] *Ibid.*, p. 7, 260 (1re éd.; trad. mod.).

vécus de pensée et de connaissance. De ce point de vue, la source et la justification de toute connaissance ne peuvent résider que dans l'« expérience », ou plus précisément, dans ce qui se manifeste directement à même les vécus de conscience. Husserl épouse en ce sens un programme fondationnaliste qui justifie inévitablement l'articulation de la théorie de la connaissance et de la phénoménologie.[983] La phénoménologie a notamment ici pour tâche de fonder et d'assurer le « principe de l'absence de présupposition » (*Voraussetzungslosigkeit*) auquel doit satisfaire, du point de vue de Husserl, une théorie de la connaissance. Cela consiste à admettre comme principe méthodologique l'exclusion de tout concept ou énoncé qui, en principe, ne peut faire directement l'objet d'une description ou d'une analyse intuitive depuis la sphère phénoménologique des actes et des vécus de conscience. Il en ressort que la phénoménologie et, par conséquent, la théorie de la connaissance se doivent d'écarter toute théorie, hypothèse ou explication de nature scientifique et métaphysique, qui porterait notamment sur l'existence, les causes ou la nature véritable des vécus de conscience ou des phénomènes. Il s'ensuit, comme l'explique Husserl, que « la théorie de la connaissance […] se place avant toute théorie empirique, par conséquent principalement avant toute métaphysique, et de plus également avant toute science explicative de la réalité, avant la science de la nature d'un côté, la psychologie de l'autre côté. »[984]

---

[983] Précisons que, pour Husserl, le fondationnalisme épistémologique en question est intimement lié à une forme de fondationnalisme scientifique. Les *Recherches logiques* ont pour but d'assurer à la logique pure un fondement conceptuel et épistémique clair, certain et ferme. De là le rôle central que doit jouer, du point de vue de la théorie de la connaissance, la phénoménologie dans l'élucidation et la fixation du sens des concepts et des lois de la logique. Cette fondation épistémologique étant menée à terme, la logique peut dès lors, à son tour, servir de fondement théorique à toute science en qualité de « théorie des théories » ou « science des sciences ». Sur ce point, cf. notamment Husserl, *Prolégomènes*, p. 261-281.

[984] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 22-23, 264-265 (1re éd.; trad. mod.). Comprise en tant que psychologie descriptive, la phénoménologie se veut une approche qui, à certains égards, s'inscrit en continuité avec celle que préconise Husserl dans les années 1890, notamment en tant que disciple de

Qu'en est-il alors du statut de la phénoménologie ? Rappelons tout d'abord que, jusqu'en 1903, Husserl n'hésite pas à identifier la phénoménologie à la psychologie descriptive au sens de Brentano.[985] Cela revient à dire que les descriptions phénoménologiques – dont dépendent la théorie de la connaissance et, par la même occasion, les fondements conceptuels d'une logique pure – ne sont rien de moins que des analyses *psychologiques*. On peut dès lors affirmer à juste titre que les fondements de la théorie de la connaissance *et* de la logique résident en ce sens dans la psychologie. Telle est justement la conclusion que tire explicitement Husserl dans la première édition de l'introduction aux *Recherches logiques* :

> La phénoménologie est psychologie descriptive. Par conséquent, la critique de la connaissance est, pour l'essentiel, psychologie, ou du moins ne doit-elle être édifiée sur le sol de la psychologie. La logique pure repose donc également sur la psychologie (*Also ruht auch die reine Logik auf Psychologie*).[986]

De ce fait, nous pourrions être enclin à penser que la position husserlienne à cette époque souscrit malgré tout à un programme psychologiste en logique comme dans la théorie de la connaissance. Il y a là bien entendu une objection dont se défend Husserl. Il convient d'abord de souligner que l'indépendance de la logique pure et de la psychologie, tout comme la critique du psychologisme logique, n'est d'aucune façon

---

Brentano et de Stumpf (cf. notamment E. Husserl, *Philosophie de l'arithmétique. Recherches psychologiques et logiques*, trad. J. English, Paris : PUF, 1972, p. 3-7, 25; E. Husserl, « Études psychologiques pour la logique élémentaire », dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 123-163).

[985] Cf. Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 263 (1re éd.); Husserl, « Présentation des *Recherches logiques* par l'auteur », p. 204; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 68-69; les recensions des ouvrages de Palágyi et de Bergmann, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 214, 224. Brentano, rappelons-le, donne le nom de « phénoménologie » à sa psychologie descriptive (cf. Brentano, *Psychologie descriptive*, p. 234).

[986] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 263 (1re éd.; trad. mod.).

remise en cause ici par Husserl.[987] La phénoménologie, en tant que « psychologie descriptive », est appelée à jouer un rôle seulement épistémologique (plutôt que théorique) dans la fondation d'une logique pure. D'où l'importance fondamentale qui revient aux analyses phénoménologiques dans l'élucidation des concepts fondamentaux de la logique. En même temps, de telles analyses dans le contexte spécifique de la psychologie descriptive sont d'une valeur inestimable pour la psychologie théorique. Les analyses descriptives de la phénoménologie, de par leur nature même, peuvent en ce sens servir de fondement à des sciences radicalement distinctes telles que la logique et la psychologie empirique. À cet égard, la fondation épistémologique de la logique sur la phénoménologie et, par conséquent, sur la psychologie descriptive ne constitue donc en aucun sens un glissement fâcheux vers le psychologisme logique :

> À quoi bon donc toute cette querelle contre le psychologisme ? […] La nécessité d'une *telle fondation* psychologique de la logique pure, à savoir d'une psychologie strictement descriptive, ne peut nous induire en erreur sur l'indépendance réciproque des deux sciences, logique et psychologie. Car, la description pure est une simple étape préliminaire à la théorie, non la théorie elle-même […]. Ce n'est pas la psychologie en tant que science complète qui sert de fondement à la logique pure, mais certaines classes de descriptions qui, constituant le stade préliminaire aux recherches théoriques de la psychologie (c'est-à-dire dans la mesure où elles décrivent les objets empiriques, dont cette science se propose de poursuivre les relations génétiques), constituant en même temps la base de ces abstractions fondamentales, dans lesquelles le logicien saisit avec évidence l'essence de ses objets et de ses rapports idéaux.[988]

---

[987] *Ibid.*, p. 263-264 (1re éd.); la recension de l'ouvrage de Palágyi, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 214; Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 362-363.

[988] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 263 (1re éd.; trad. mod.; souligné dans le texte).

Il ne saurait d'ailleurs être question pour Husserl de reprocher à cette théorie de la connaissance de tomber dans le psychologisme épistémologique.[989] Car la théorie de la connaissance se fonde en l'occurrence sur la phénoménologie, ou ce qui revient au même, sur la psychologie descriptive. Or rappelons qu'à cette époque, Husserl adhère à une interprétation restreinte du psychologisme épistémologique. Une théorie de la connaissance ne peut être dite « psychologiste » en ce sens que si elle repose ou s'appuie sur la psychologie explicative ou génétique. Or, la théorie de la connaissance, dont se réclame ici Husserl,

> ne veut pas *expliquer,* au sens psychologique ou psychophysique, la connaissance, l'événement temporel, mais élucider l'*idée* de la connaissance d'après ses éléments constitutifs ou encore d'après ses lois […]. Cette élucidation exige éminemment, comme nous l'avons vu, une phénoménologie des vécus de la connaissance et des vécus de l'intuition et de la pensée en général, une phénoménologie qui a en vue la simple analyse descriptive des vécus dans leur donnée réelle (*reellen Bestande*), mais en aucune manière leur analyse génétique selon leurs relations causales. [990]

Il convient cependant d'ajouter que l'assimilation de la phénoménologie à la psychologie descriptive dans les *Recherches logiques* ne va pas sans quelques réserves importantes. Le choix du terme de « phénoménologie », par contraste avec celui de « psychologie descriptive », cherche justement à marquer ici une certaine rupture avec l'approche brentanienne.[991] Rappelons que Brentano assigne à la psychologie

---

[989] Cf. par exemple la lettre de Husserl à Mach en date du 18 juin 1901, dans Husserl, *Briefwechsel VI*, p. 255; Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 68-69; la recension de l'ouvrage de Palágyi, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 214; lettre de Husserl à Hocking en date du 25 janvier 1903, dans Husserl, *Briefwechsel III*, p. 131-132; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 35-36.

[990] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 23, 265 (1re éd.; souligné dans le texte).

[991] *Ibid.*, p. 263-264 (1re éd.); Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 68-69.

descriptive un rôle de propédeutique à la psychologie génétique (ou explicative). De ce point de vue, il revient à la psychologie descriptive de décrire, d'analyser et de classifier ce qui doit, par la suite, faire l'objet d'une explication empirique et psychophysique au sein de la psychologie génétique, soit les phénomènes psychiques. Or s'il est vrai que la phénoménologie se présente comme une analyse descriptive d'une certaine classe de vécus, il n'en reste pas moins qu'elle présuppose et nécessite une certaine indépendance vis-à-vis de la psychologie empirique, du moins par rapport aux intérêts théoriques et scientifiques que poursuit celle-ci. Mentionnons à cet égard que la phénoménologie exclut par principe tout ce qui relève des considérations, des suppositions et des visées scientifiques ou théoriques sur lesquelles repose la psychologie descriptive. C'est pourquoi une distinction fondamentale entre la psychologie et la phénoménologie et, de ce fait, la théorie de la connaissance s'impose nécessairement du point de vue de Husserl :

> Étant donné qu'il est d'une importance tout à fait exceptionnelle pour la théorie de la connaissance de différencier l'étude purement descriptive des vécus de connaissance, menée indépendamment de tout intérêt théorico-psychologique, de la recherche proprement psychologique orientée sur l'explication empirique et génétique, nous avons raison de parler plutôt de *phénoménologie* que de psychologie descriptive. Ce terme se recommande à nous pour une autre raison : c'est que l'expression de psychologie descriptive désigne, dans la terminologie de certains chercheurs, la sphère de recherches psychologico-scientifiques, circonscrite par la préférence méthodologique accordée à l'expérience interne et en faisant abstraction de toute explication psychophysique.[992]

Husserl précise dès lors qu'il faut préférablement concevoir le champ de la phénoménologie comme un « domaine de recherches neutres » dont peuvent se

[992] Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 263-264 (1re éd.; trad. mod.).

prévaloir différentes sciences ou disciplines.[993] Les analyses de la phénoménologie, centrées sur une description des vécus de pensée et de connaissance, peuvent en effet être intégrées au sein de la psychologie théorique, et notamment à la psychologie génétique, comme elles peuvent servir de fondement à la théorie de la connaissance et, par extension, à la logique pure. En ce sens, la phénoménologie ne coïncide pas exactement avec la psychologie descriptive de par la neutralité de ses analyses qui, pour des raisons de principe, font abstraction des objectifs et du point de vue théoriques de la psychologie empirique. Reste que le champ d'investigation de la phénoménologie n'est nul autre que celui de la psychologie descriptive, ou du moins, certaines classes de vécus ou de phénomènes psychologiques qui relèvent de celle-ci.

1.2 Les premières années de Göttingen : la phénoménologie comme doctrine de l'essence de la conscience

Cependant, à partir de 1903, Husserl en vient à désavouer cette caractérisation de la phénoménologie comme psychologie descriptive.[994] Dans la recension qu'il fait de l'ouvrage d'Elsenhans en 1903, Husserl est on ne peut plus clair sur ce point lorsqu'il

---

[993] *Ibid.*, p. 3, 259 (1re éd.). Cette conception de la phénoménologie n'est pas sans rappeler celle que développe Stumpf. La phénoménologie désigne en effet chez Stumpf une « science neutre » dans la mesure où les phénomènes auxquels elle se rapporte « ne sont pas le monde physique lui-même comme il se présente à l'esprit du chercheur des sciences de la nature, et ils ne sont pas non plus le *monde psychique* ».Stumpf précise cependant qu'« ils constituent à la fois la matière première du physicien et le point de départ ainsi que la nourriture de toute la vie de l'âme » (Stumpf, « La renaissance de la philosophie », p. 127 [nous soulignons; trad. légèrement mod.]). Sur ce point, cf. Stumpf, « De la classification des sciences », p. 191-197; Husserl, *Idées I*, p. 298-299; D. Fisette, « Stumpf and Husserl on Phenomenology and Descriptive Psychology », *Gestalt Theory*, vol. 32, no. 2, 2009, p. 178-181; Fisette, « The Reception and Actuality of Carl Stumpf », p. 11-53; C. Majolino, « "Phénomène" : l'exception husserlienne. Husserl, Brentano et l'invention de la phénoménologie », dans J. Benoist et V. Gérard (éd.), *Lectures de Husserl*, Paris : Ellipses, 2010, p. 13-37.

[994] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 77-78; recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280. Sur cette question, cf. également Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399-400; la lettre de Husserl à Cohn en date du 15 octobre 1908, dans Husserl, *Briefwechsel V*, p. 15-16; lettre de Husserl à Natorp en date du 23 décembre 1908, dans *ibid.*, p. 103; Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 396.

affirme qu' « [i]l ne faut donc pas désigner sans plus la phénoménologie comme une "psychologie descriptive" ».[995]

Un changement profond s'opère donc dans la conception que Husserl se fait de la phénoménologie à partir de 1903. Tout laisse à penser que l'intérêt considérable qu'il porte à la question de la nature et du statut de la phénoménologie au cours de cette période n'est d'ailleurs pas sans rapport avec celle du psychologisme. La réception des *Recherches logiques* était telle que les contemporains de Husserl y voyaient « une retombée dans le psychologisme » qui semblait par ailleurs entrer en contradiction avec l'antipsychologisme des *Prolégomènes*.[996] Dès les premières années à Göttingen, Husserl a été donc amené à s'expliquer sur le sens de la phénoménologie et son rapport vis-à-vis de la psychologie empirique, notamment au regard de l'introduction des *Recherches logiques* dont il a « ressenti le défaut aussitôt même que l'ouvrage est paru. »[997] Dans cette optique, il était impératif de revoir et de remettre en cause l'interprétation de la phénoménologie comme psychologie descriptive. Comme l'explique en effet Husserl dans l'ébauche d'une lettre à Cornelius en date de 1906 :

> Je me suis mal compris moi-même d'une façon grossière lorsque j'ai identifié la phénoménologie et la psychologie descriptive (immanente). Depuis quatre ou cinq ans, je préviens constamment mes élèves contre cette erreur […]. Hélas, je dois sans cesse déplorer que mes réflexions sur le sens de la phénoménologie dans l'« Introduction » de mes *Recherches logiques* (et dans la Vème *Recherche*) expriment de façon si peu adéquate le vrai sens des *Recherches* et leur vraie méthode. La

[995] Recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280.

[996] Cf. Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 362-363; Husserl, *Logique formelle et logique transcendantale*, p. 232-233.

[997] Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 396.

> publication des leçons que j'ai données depuis 1902 sur la théorie de la connaissance va y remédier.[998]

À en croire Husserl, l'erreur en question tenait justement à ce que les *Recherches logiques* n'avaient pas tiré au clair le sens, l'objectif et la méthode propres à la phénoménologie, notamment par contraste avec ceux de la psychologie, et en particulier vis-à-vis de la psychologie descriptive :

> J'enseigne depuis de nombreuses années que la phénoménologie n'est en aucun cas la psychologie et qu'il est également inapproprié de la désigner comme psychologie « descriptive » comme le fait le second volume des *Recherches logiques*. D'ailleurs, je me suis à l'occasion expliqué publiquement à ce sujet dans les recensions, c'est-à-dire dans les comptes rendus annuels de logique dans l'*Archiv* […]. Il ne faut toutefois pas se soucier de mes remarques occasionnelles sur le sens et le but de la phénoménologie [dans les *Recherches logiques*]. À l'époque, je n'étais pas prêt à donner suffisamment de renseignements sur ma propre méthodologie. Depuis lors, bien entendu, j'ai fait concrètement des progrès et je ne peux plus consentir à certaines choses qui y sont bien imprimées. Dans les leçons de Göttingen, j'ai […] corrigé à cet égard de sérieuses erreurs dans les *Recherches logiques*.[999]

---

[998] Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399-400 (trad. mod.).

[999] « *Daß Phänomenologie in keiner Weise Psychologie ist u. daß auch die Bezeichnung derselben in den* Log<ischen> Unt<ersuchungen> *II als "descriptive" Psychologie unpassend ist, lehre ich schon seit vielen Jahren u. habe mich darüber gelegentlich in den Recensionen, den logischen Jahresberichten im* Archiv *von 1903 oder 1904 öffentlich ausgesprochen* […]. *Doch dürfen Sie sich nicht um meine gelegentlichen Äußerungen über Sinn u. Absicht der Phänomenologie kümmern. Ich war damals noch nicht so weit, über die eigene Methodik zureichende Auskunft geben zu können. Natürlich habe ich auch sachlich seitdem Fortschritte gemacht u. kann so Manches nicht mehr billigen, was a.a.O. schön gedruckt ist. In den Göttinger Vorlesungen habe ich* […] *in dieser Hinsicht einige starke Irrthümer der* L<ogischen> U<ntersuchungen> *berichtigt* » (lettre de Husserl à Cohn en date du 15 octobre 1908, dans Husserl, *Briefwechsel V*, p. 15-16). Cf. également la lettre de Husserl à Natorp en date du 23 décembre 1908, dans *ibid.*, p. 103.

Il convient d'abord de mentionner à cet égard que la conception de la phénoménologie que développe Husserl à cette époque est intimement liée à la réflexion qu'il mène alors sur le statut et la nature de la psychologie. Le problème qui se pose à Husserl après les *Recherches logiques* est de comprendre en quel sens la psychologie descriptive pourrait assurer à la théorie de la connaissance et à la logique autre chose qu'une fondation empirique et psychologique.[1000] Après tout, la psychologie descriptive a pour tâche d'étudier les vécus de conscience ou les phénomènes psychiques qui relèvent de certains sujets psychologiques tels que des êtres humains.[1001] En ce sens, il va ici nécessairement de propriétés, d'états et d'entités psychologiques. Cela signifie que, sur le plan méthodologique, la psychologie descriptive ne peut au fond qu'aboutir à une entreprise de description et d'analyse *empirique* des phénomènes en question.[1002] Pour ces raisons, il ne peut en résulter que des concepts et des propositions de nature empirique et psychologique.[1003] S'il faut donc identifier la phénoménologie à la psychologie descriptive, comment la fondation de la théorie de la connaissance (et, par extension, celle de la logique) serait-elle à comprendre autrement que dans une perspective psychologiste et empiriste ?[1004] Ainsi s'impose chez Husserl, à partir des

---

[1000] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 68-69, 77-78; lettre de Husserl à Hocking en date du 25 janvier 1903, dans Husserl, *Briefwechsel III*, p. 131-132.

[1001] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 77-78; recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280; lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-46; Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399.

[1002] Lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125; lettre de Husserl à Brentano en date du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 37-38; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 47-48; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 251-252.

[1003] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 191-192; lettre de Husserl à Brentano en date du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 37-38; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 45-46.

[1004] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 77-78, 191-193; lettre de Husserl à Hocking en date du 25 janvier 1903, dans Husserl, *Briefwechsel III*, p. 131-132; recension de l'ouvrage d'Elsenhans,

années 1903-1904, l'idée selon laquelle l'adoption du point de vue de la psychologie génétique dans la théorie de la connaissance ne peut plus, à elle seule, définir le psychologisme épistémologique. Dès lors, toute théorie de la connaissance qui s'appuie sur la psychologie empirique, quand bien même elle se limiterait à la psychologie descriptive, représente au sens large une position psychologiste. C'est pourquoi la phénoménologie ne peut plus, aux yeux de Husserl, être assimilée à la psychologie descriptive au sens propre, faute de quoi la théorie de la connaissance (et, dans une certaine mesure, la logique même) succombe au psychologisme.

Dans le même ordre d'idées, il devient clair à ce moment pour Husserl que la psychologie descriptive ne peut faire véritablement abstraction des engagements ontologiques et des présuppositions théoriques qui lui échoient, notamment en tant que propédeutique à la psychologie génétique ou explicative.[1005] La psychologie descriptive ne peut faire autrement que d'appréhender et d'étudier les vécus de conscience comme des propriétés empiriques d'un sujet psychologique, et ce, dans l'optique d'une explication psychologique, voire éventuellement psychophysique ou biologique. À ce titre, la psychologie, même si elle s'en tient à une analyse descriptive des vécus, présuppose donc nécessairement une interprétation théorique et ontologique des phénomènes qui, du point de vue de la théorie de la connaissance, s'avère problématique dans la perspective fondationnaliste dont se réclame Husserl. En des termes husserliens, la psychologie descriptive repose ainsi sur des « objectivations »

---

dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280-281; lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 122-125; lettre de Husserl à Brentano en date du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 37-38; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 251-253; Husserl, *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, p. 44.

[1005] Recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 278-281; lettre de Husserl à Lipps de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 36-38, 43-45; Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 251-253.

qui transcendent le champ de la phénoménologie au sens strict, c'est-à-dire ce qui est directement donné de manière immanente à même les vécus. Si bien que, comme le précise Husserl, « tant que le psychologue est encore psychologue, le donné de l'expérience interne est pour lui un donné du moi, et cela veut dire le vécu d'une personne vivante, un fait de la nature qui a sa place dans la nature ».[1006]

De ce point de vue, la théorie de la connaissance (et, par conséquent, la logique) ne peut s'établir sur la psychologie descriptive qu'à condition de commettre une pétition de principe. Car ce que la théorie de la connaissance a pour tâche d'élucider et d'examiner sur le plan conceptuel comme sur le plan de la justification se trouve tout simplement présupposé à titre de condition de possibilité. Pour Husserl, cela revient à nier l'exigence fondationnaliste – et en particulier le principe de l'absence de présuppositions métaphysiques et scientifiques – dont dépend nécessairement toute la théorie de la connaissance. Ainsi faut-il en conclure que, d'un point de vue épistémologique, la psychologie descriptive s'avère tout aussi problématique que toute autre science empirique et naturelle. Et pour cette raison, elle ne peut se voir attribuer un statut épistémique privilégié auquel ne pourrait d'ailleurs prétendre aucune autre science. Il en ressort, comme le souligne Husserl dès 1903, que l'élucidation épistémologique des fondements de la logique et de la connaissance en général ne peut être une

> tâche qui relève de la psychologie, du moins tant que nous employons ce mot dans son sens normal. De même que la physique, la science de la nature au sens habituel, est une science empirique des faits corporels (*körperlichen*), de même la psychologie est la science empirique (science de la nature) des faits spirituels (*geistigen*). Les deux sciences partent du monde dans le sens habituel, situé avant sa séparation des faits en corporels et en spirituels. Toutes les deux, elles restent non

[1006] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 253.

> critiques […]. En tant que sciences explicatives, elles présupposent une objectivation prédonnée, sans sentir le besoin d'en connaître le sens, d'en élucider la possibilité […]. Cependant, de ces objectivations précritiques justement – entre moi « propre » et moi « étranger »; avec les interprétations avec lesquelles elles introduisent les données immédiates de la conscience en tant qu'« activités et états psychiques » à l'intérieur du moi propre […] – naissent les difficultés du problème métaphysique de la possibilité de la connaissance, qui présuppose de son côté une élucidation de la connaissance en général […].[1007]

Le motif fondationnaliste qu'épouse ici Husserl est d'autant plus significatif qu'il assure et justifie l'exclusion de toutes considérations psychogénétiques de la sphère de la théorie de la connaissance. En faisant de la psychologie descriptive le fondement de la théorie de la connaissance, une mise à l'écart de la psychologie génétique pourrait en effet sembler tout à fait injustifiée et inadmissible étant donné que l'analyse descriptive porte sur des états empiriques de sujets psychologiques, voire d'individus psychophysiques et biologiques.[1008] Le programme d'une élucidation épistémologique de la connaissance et de la logique par le biais d'un retour « aux origines phénoménologiques » serait dès lors susceptible d'être confondu avec le projet d'une explication psychologique des phénomènes et des disciplines en question. De ce point de vue, la caractérisation de la phénoménologie comme psychologie descriptive ouvre la voie non seulement à une conception de la théorie de la connaissance qui va à l'encontre des principes fondationnalistes que revendique Husserl, mais également à une éventuelle dérive vers le psychologisme épistémologique au sens restreint, où il

---

[1007] Recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 279.

[1008] Recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans *ibid.*, p. 278-281; lettre de Husserl à Lipps en date de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 124-125; lettre de Husserl à Brentano en date du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 36-38; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 35-37, 43; Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 251-254, 257-259; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 39-40, 107-108.

s'agirait de placer la théorie de la connaissance dans une relation de dépendance vis-à-vis de la psychologie génétique.[1009] Tout porte à croire que Husserl en est venu à dissocier la phénoménologie de la psychologie descriptive notamment pour se défendre contre de telles objections, ou du moins, pour dissiper de telles confusions sur la nature de la phénoménologie. Toujours est-il qu'à partir de 1903, les motifs antipsychologistes et fondationnalistes tendent dès lors à se renforcer, à s'imbriquer et à se justifier mutuellement chez Husserl, notamment lorsqu'il s'agit de caractériser le sens, la méthode et la tâche de la phénoménologie :

> il est absolument décisif, pour avoir une théorie de la connaissance et en général une philosophie qui soient indiscutables, que l'on fasse finalement une séparation de principe entre la phénoménologie et la théorie de la connaissance purement immanentes qui s'abstiennent de toute supposition dépassant le contenu du donné, et la psychologie empirique qui, même là où elle décrit simplement, fait de telles suppositions, et que l'on ne confond pas par conséquent, comme cela arrive d'ordinaire, les questions de l'origine [phénoménologique] ayant trait à la critique de la connaissance, et les questions de l'origine psychologique. La conséquence de cette confusion, c'est que la critique de la connaissance dérape continuellement vers la psychologie et la biologie, et qu'elle s'empêtre dans les absurdités de l'empirisme et du relativisme sceptique.[1010]

Or ce qui se joue ici pour Husserl, ce n'est rien de moins que le dépassement définitif du psychologisme en logique comme dans la théorie de la connaissance. Mais pour ce faire, la phénoménologie, précise-t-il en 1904, doit être bien entendu radicalement

---

[1009] Recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 278-281; lettre de Husserl à Lipps en date de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 124-125; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 35-38, 43, 47; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 251-254; Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 26; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 330.

[1010] Recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 281.

distinguée de la psychologie descriptive, si elle se doit ensuite de servir de fondement à la théorie de la connaissance en un sens résolument fondationnaliste :

> *Dans la mesure où « psychologie descriptive » signifie une description du psychologique, du vécu du moi, etc., elle doit* […] *être distinguée de la phénoménologie*. La psychologie descriptive décrit les data attribuées à la conscience empirique *en tant* qu'attribuées à elle, et ainsi elle rapporte ces data au moi, lui-même n'est pas un *datum*, mais quelque chose de visé qui s'y ajoute par une aperception empirico-transcendante. L'existence d'un moi, même de mon propre moi (objet empirique) reste en suspens pour la phénoménologie : il suffit que *ceci soit* là, ce moment de rouge, ce représenter (*dieses Vorstellen*), ce juger, etc., qu'il soit pris tel qu'il est dans une perception adéquate, et qu'il continue à servir à procurer aux intentions conceptuelles […] l'intuition remplissante et, par conséquent, la clarté. Si nous n'opérons pas ici avec des « concepts confus », mais que nous retournons plutôt à « la signification propre », à « l'origine » des concepts, *la tentation de l'empirisme psychologiste disparaîtra alors*. *Rien du tout n'est présupposé ici des êtres humains, du développement biologique*, etc.[1011]

Mais qu'advient-il de la phénoménologie dès lors qu'elle ne peut plus être identifiée à la psychologie descriptive ? À partir de 1903-1905, Husserl ne laisse aucun doute sur le fait qu'il convient désormais de comprendre la phénoménologie comme une *doctrine*

[1011] « *Sofern "deskriptive Psychologie" Deskription des Psychologischen, des Icherlebnisses usw. besagt, ist es* […] *Phänomenologie zu scheiden. Die deskriptive Psychologie beschreibt die dem empirischen Bewußtsein eingeordneten Data als ihm eingeordnete, und so bezieht sie diese Data auf das Ich, das selbst kein Datum, sondern durch empirisch-transzendierende Apperzeption Hinzugemeintes ist. Die Existenz eines Ich, selbst meines Ich (empirisches Objekt), bleibt für die Phänomenologie offen: Genug, daß dieses da ist, dieses Rotmoment, dieses Vorstellen, Urteilen usw.; daß es dabei so genommen wird, wie es sich in adäquater Wahrnehmung gibt, und daß es weiterhin dazu dient, den begrifflichen Intentionen* […] *die erfüllende Anschauung und somit die Klarheit zu verschaffen. Operieren wir hier nicht mit "unklaren Begriffen", sondern gehen auf die "eigentliche Bedeutung", auf den "Ursprung" der Begriffe zurück, so verschwindet die Versuchung des psychologistischen Empirismus. Von Menschen, biologischer Entwicklung usw. ist ja gar nichts vorausgesetzt* » (lettre de Husserl à Lipps en date de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 125 [nous soulignons]). Notre traduction de ce passage s'appuie en partie sur celle qu'en propose J.-F. Lavigne (cf. *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*, p. 762).

de l'essence de la conscience (*Wesenslehre des Bewusstseins*).[1012] Deux changements significatifs s'opèrent dès lors dans la conception husserlienne de la phénoménologie. D'une part, Husserl en vient à concevoir la phénoménologie comme une analyse strictement descriptive, immanente et, par conséquent, *non psychologique* des vécus en tant que « purs phénomènes », c'est-à-dire dans une perspective qui se rapproche d'un principe de « neutralité ontologique », notamment vis-à-vis de la psychologie comme des sciences de la nature en général. De l'autre, la phénoménologie a pour tâche d'analyser et de décrire des essences et des relations d'essence à même les phénomènes.

Cette conception de la phénoménologie résulte tout d'abord d'une radicalisation des motifs fondationnalistes qui orientent les travaux de Husserl depuis les *Recherches logiques*. Cela signifie avant tout, comme nous l'avons vu, que la phénoménologie ne peut plus être identifiée à la psychologie descriptive, et ce, notamment en vertu du principe d'« absence de présupposition » et, corrélativement, de l'approche rigoureusement descriptive dont se réclame Husserl. Certes, les vécus de conscience n'en restent pas moins le point de départ obligé de la phénoménologie.[1013] Mais comme le précise Husserl, il ne saurait question ici de les considérer, de les étudier et de s'y référer *en tant que* propriétés ou états de quelconques sujets psychologiques. La phénoménologie s'en tient plutôt à une analyse et à une description du vécu en tant que « phénomène », ou tel qu'il se donne de manière purement immanente à la conscience,

---

[1012] Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 38 sq., cf. aussi p. 35-37; recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 279-280; lettre de Husserl à Brentano en date du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 36-38; Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399.

[1013] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 77-78; recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 279-280; lettre de Husserl à Brentano en date du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 36-38; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 37-39, 47-48, 54-57; Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399.

c'est-à-dire dégagé et dépourvu de toute interprétation ou appréhension empirique, psychologique et naturelle. De ce fait, toutes les présuppositions ontologiques et théoriques sur lesquelles se fondent la psychologie et les sciences de la nature en général se trouvent excluent du champ de la phénoménologie. En ce sens, la phénoménologie procède – du moins, d'un point de vue méthodologique et conceptuel – à une « dépsychologisation » du vécu :

> Ses descriptions [c'est-à-dire celles de la phénoménologie] ne portent pas sur les vécus ou sur les classes de vécus des personnes empiriques; car, des personnes, de moi et des autres, de mes vécus et des vécus des autres, elle ne sait rien et elle ne suppose rien; sur cela, elle ne pose aucune question, elle n'avance aucune définition, elle ne fait aucune hypothèse. La description phénoménologique considère ce qui est donné au sens le plus strict, le vécu tel qu'il est en lui-même. Par exemple, elle analyse l'apparition des choses, non ce qui apparaît dans cette apparition, et elle écarte les aperceptions en vertu desquelles l'apparition et ce qui apparaît entre en corrélation avec le moi pour lequel il y a là un apparaître.[1014]

De ce fait, la phénoménologie acquiert en outre par le biais de cette restriction phénoménologique un champ de données ou de phénomènes « purs » qui se présentent et se donnent tels quels au sein d'une intuition ou d'une perception adéquate.[1015] Dès lors, le champ de la phénoménologie pour Husserl ne représente rien de moins que la source de toute évidence (au sens cartésien du terme) et, par conséquent, le fondement

---

[1014] Recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280.

[1015] Lettre de Husserl à Hocking en date du 25 janvier 1903, dans Husserl, *Briefwechsel III*, p. 131-132; recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280; lettre de Husserl à Lipps en date de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 124-125; lettre de Husserl à Brentano en date du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 36-38; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 34-39, 52-57.

sur lequel doit reposer une théorie de la connaissance *non psychologiste*. Comme le résume en effet Husserl en 1904 :

> Toute théorie de la connaissance est *immanente*, dans la mesure où elle élucide phénoménologiquement, et n'explique pas de manière causale et psychologique. Son point de vue principiel est celui du doute cartésien, [et] son investigation est limitée à la sphère de l'évidence adéquate. Elle puise dans les données de la perception interne le sens remplissant des unités de connaissance, des catégories et lois pures [dont celles de la logique]. De son point de vue toutes les objectivités (corps, moi propre et moi étranger, science) sont des transcendances. Elle ne fait pas de telles présuppositions […]. C'est seulement par l'aperception empirique que le phénoménologique reçoit sa signification subjective, c'est seulement par elle qu'il devient un « vécu » au sens propre ; quelque chose, qui est quelque chose pour un moi, s'intègre à une réalité chosique objective. C'est seulement ainsi que le phénoménologique acquiert une signification psychologique. À cette nuance apparemment mince [sont liés] des modes de considération fondamentalement différents. Il s'agit avant tout dans la théorie de la connaissance de faire retour des concepts élémentaires purement logiques aux intuitions qui les clarifient, pour qu'ils attestent de leur « sens propre », de leur « réalité ». Ces intuitions n'entrent pas en ligne de compte en tant qu'intuitions (faits empiriques) de ce Je, selon leurs enchaînements empiriques, selon ce qui les détermine en tant que faits au sein des unités empiriques nommées « moi(s) ».[1016]

Or, il nous reste cependant à délimiter plus précisément la sphère de recherche propre à la phénoménologie. Le vécu, même s'il ne s'agit de le considérer ici qu'en tant que phénomène, et donc tel qu'il se donne de manière immanente et évidente à la conscience, n'en reste pas moins sur le plan ontologique un particulier empirique, voire un fait psychologique.[1017] Or, ce que la phénoménologie a pour tâche de décrire et

---

[1016] Lettre de Husserl à Lipps en date de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 124-125, citée dans *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*, p. 761-762 (trad. mod.).

[1017] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 77-78; recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280-281; lettre de Husserl à Lipps en date de janvier 1904, dans

d'analyser au sens strict, ce ne sont pas les vécus ou les phénomènes *en tant que tels*, mais plutôt les essences et les relations d'essences qui s'y trouvent instanciées. L'importance des vécus – ou plus précisément de leur contenu – pour la phénoménologie tient alors à ce qu'ils constituent le point d'appui d'une analyse abstractive et *idéatrice* sur la base de laquelle se laissent dégager et appréhender des essences et des relations d'essence, notamment telles qu'elles se présentent et s'exemplifient directement et en toute évidence dans le contenu de l'acte. Ce n'est qu'à la condition de s'élever à une analyse et à une description d'essence que la phénoménologie, selon Husserl, peut ainsi rompre avec la psychologie empirique et, de ce fait, surmonter le psychologisme, sans quoi elle resterait, dans une certaine mesure, une démarche d'investigation empirique et psychologique des vécus :

> Ce n'est que par la connaissance de la nature des essences et propriétés essentielles, des relations d'essence [et] des lois d'essence – par contraste avec les relations extra-essentielles qui sont, pour leur part, soumises à des règles empiriques – que la distinction entre phénoménologie et psychologie est devenue possible, de même que s'est clarifiée la différence entre le type de retour aux vécus qu'exige la théorie de la connaissance et celui qui nie une telle possibilité [c'est-à-dire l'explication psychogénétique], lequel rendrait la théorie de la connaissance dépendante de la psychologie.[1018]

Husserl, *Briefwechsel II*, p. 124-125; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 37-49, 52-57; Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399.

[1018] « *Erst durch Erkenntnis der Natur der Wesen und wesentlichen Eigentümlichkeiten, wesentlichen Zusammenhänge, der Wesensgesetze, im Unterschied von den außerwesentlichen Zusammenhängen, die andererseits doch unter empirischen Regeln stehen, ist die Unterscheidung zwischen Phänomenologie und Psychologie möglich geworden und ebenso zur Klarheit gekommen der Unterschied zwischen jener Art Rückgang auf die Erlebnisse, welche die Erkenntnistheorie fordert, und derjenigen, die sie verwehrt, also derjenigen, welche die Erkenntnistheorie von der Psychologie, einer Naturwissenschaft, abhängig machen würde* » (Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 44, n. 2).

Ce que Husserl entend ici par « essence » désigne ce qu'un objet doit nécessairement posséder, en tant que propriétés ou structure, pour pouvoir être un objet de ce genre, que ce soit un nombre, une proposition, un acte de représentation, une couleur, etc.[1019] L'essence, précise-t-il en effet, « se présente comme ce sans quoi un objet de cette sorte ne peut être pensé, c'est-à-dire sans quoi il ne peut être imaginé [ou plus généralement représenté] intuitivement comme tel. »[1020] Une analyse d'essence s'avère indispensable pour Husserl puisqu'elle fixe et détermine d'un point de vue ontologique ce qui doit servir de fondement à la clarification et à la fixation des concepts et des propositions sur lesquels reposent notamment la logique et la théorie de la connaissance.[1021] Ce n'est en effet qu'à l'aune d'une description et d'une analyse de l'intuition dans laquelle se donnent les essences des objets logiques et épistémiques que peut s'effectuer une véritable compréhension et élucidation des concepts qui s'y rapportent.

À cet égard, il revient également à la phénoménologie d'établir des lois d'essences, c'est-à-dire des propositions universelles et nécessaires qui se fondent dans l'essence même des objets ou des états de choses en question.[1022] Toute loi d'essence vaut alors non seulement pour les essences auxquelles celle-ci s'applique directement, mais également, par extension, pour tout fait empirique actuel et possible qui instancierait de telles essences. Pour Husserl, les lois d'essence ne sont, en ce sens, rien d'autre que des lois *a priori* dans la mesure où elles expriment une nécessité et une universalité

[1019] Husserl, *Expérience et jugement*, p. 429; Husserl, *Idées I*, p. 17-18.

[1020] Husserl, *Expérience et jugement*, p. 414.

[1021] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 77-78; recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280-281; lettre de Husserl à Lipps en date de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 124-125; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 37-38, 44-47, 56-57; Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399.

[1022] Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 44-49.

dont la vérité et la validité ne dépendent en rien de l'existence de faits ou de propositions empiriques.[1023] Pour cette raison, les connaissances d'essence que dégage la phénoménologie se présentent comme des connaissances *a priori* :

> L'analyse de l'essence est *eo ipso* une analyse générique (*generell*), la connaissance de l'essence une connaissance qui porte sur les essences (*Wesen*), sur les *essentiae (Essenzen)*, sur les objets (*Gegenständlichkeiten*) généraux. Et c'est ici le lieu où il est légitime de parler également de l'*a priori*. Quoi d'autre, en effet, la connaissance apriorique signifie-t-elle, du moins si nous éliminons les concepts de l'*a priori* faussés par l'empirisme, si ce n'est une connaissance portant purement sur des essences génériques, puisant sa validité purement dans l'essence ?[1024]

Ainsi, à partir des années 1903 à 1906, Husserl en vient donc à concevoir la phénoménologie comme une discipline *a priori* du fait qu'elle représente une doctrine de l'essence de la conscience.[1025] Cela signifie notamment que, d'un point de vue méthodologique, la phénoménologie se situe sur un tout autre plan que la psychologie empirique, et plus généralement, toute autre science empirique.[1026] Certes, il est vrai que des procédés tels que la description, l'analyse, la généralisation, l'abstraction et la

---

[1023] Lettre de Husserl à Lipps en date de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 127; lettre de Husserl à Brentano en date du 27 mars 1905, dans Husserl, *Briefwechsel I*, p. 36-39; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 39-40; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 277-278; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 77-78, 83-84; Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 161-163.

[1024] Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 77-78.

[1025] Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 38-57; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 282-284; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 77-78, 111; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 356.

[1026] Husserl, *Allgemeine Erkenntnistheorie 1902/03*, p. 77-78; recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280-281; lettre de Husserl à Lipps en date de janvier 1904, dans Husserl, *Briefwechsel II*, p. 124-125; Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 38-57; Husserl, « Ébauche d'une lettre à H. Cornelius du 28.9.1906 », p. 399.

formulation de lois ont tout autant leur place dans la recherche phénoménologique que dans les sciences empiriques et naturelles. Mais il faut aussitôt préciser que la démarche méthodologique de la phénoménologie se veut strictement eidétique et *a priori*. Il n'est donc nullement question ici de méthodes empiriques au sens de la psychologie et des sciences de la nature. Car l'orientation méthodologique de la phénoménologie se règle nécessairement sur la nature *non empirique* du domaine d'objet qui lui revient, à savoir les essences et les relations d'essence données à même les vécus en tant que « purs phénomènes ».

En s'élevant au statut de science eidétique et *a priori*, la phénoménologie est alors à même, selon Husserl, de fournir à la théorie de la connaissance et, par extension, à la logique des fondements dont l'indépendance vis-à-vis des sciences empiriques (et notamment de la psychologie) ne fait aucun doute. C'est d'ailleurs dans cette veine qu'à partir de 1902-1903, Husserl entend élargir le rôle fondationnel de la phénoménologie à l'ensemble de la philosophie : « Grâce à l'élucidation phénoménologique, affirme-t-il en effet en 1905, les problèmes de la théorie de la connaissance deviennent solubles, ainsi que les problèmes parallèles de la théorie des valeurs ou, comme on le dit aussi, du scepticisme éthique, esthétique, etc. »[1027] Tout le programme philosophique de Husserl à partir de cette période n'implique alors rien de moins que de fournir à la philosophie une fondation phénoménologique qui saurait par là même prémunir celle-ci contre les dérives du psychologisme et, comme nous le verrons, du naturalisme en général.[1028]

[1027] « *Durch phänomenologische Aufklärung werden die erkenntnistheoretischen Probleme lösbar und ebenso die parallelen Probleme der Wertetheorie oder, wie wir auch sagen, der ethischen, ästhetischen usw. Skepsis* » (Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 50).

[1028] Cf. notamment le plan de travail de Husserl adressé à W. Hocking dans une lettre en date du 11 octobre 1903, dans Husserl, *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre (1908-1914)*, p. XXII-XXIII; la recension de l'ouvrage d'Elsenhans, dans Husserl, *Articles sur la logique*, p. 280-281; Husserl,

1.3 La réduction phénoménologique et le tournant transcendantal de la phénoménologie

À partir de 1905, Husserl en vient cependant à reconnaître que la conception de la phénoménologie comme doctrine de l'essence de la conscience s'avère insuffisante. Tout d'abord, s'il est vrai que la phénoménologie est pensée comme une discipline eidétique et *a priori*, elle n'en reste pas moins une forme de psychologie, et notamment ce que Husserl nommera une psychologie eidétique, *a priori* ou rationnelle.[1029] Dans cette perspective, la psychologie eidétique a pour tâche d'établir et de déterminer les propriétés et les structures essentielles et nécessaires qui reviennent à la conscience (ou au psychique) en tant que *réalité naturelle et empirique* :

> Tout ce qui est subjectif appartient soi-même à la sphère naturelle, et plus précisément à la sphère de la psychologie. En tant que fait du sujet empirique concerné, en général en tant que fait du vécu de la connaissance (*des erkennenden Erlebens*) dans le monde des hommes en général, cela appartient, d'une façon qui se comprend de soi-même, à la psychologie en tant que science de la nature. Cela n'admet-il pas aussi un examen apriorique ? Certainement. De même qu'il y a, et qu'il y a d'une façon qui se comprend de soi-même, un a priori par rapport à la chose physique, un a priori qui ne veut dire rien d'autre que ce qui appartient au sens général de la position empirique de chose [physique], de même il y a aussi un a priori psychologique, à savoir celui qui explicite ce qui appartient à l'essence ou au sens de la position empirique d'« âmes », de la position d'hommes, de la position de vécus en tant que vécus d'hommes, etc. […]. De même, quand nous voulons montrer ce qui appartient à l'essence des vécus, dans la mesure où ils sont vécus de personnes vivantes, dans la mesure où ils appartiennent à

Urteilstheorie. Vorlesung 1905, p. 38-50; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 219-221, 260-263, 280-281; la lettre de Husserl à Cohn en date du 15 octobre 1908, dans Husserl, *Briefwechsel V*, p. 15-16.

[1029] Lettre de Husserl à Hocking en date du 25 janvier 1903, dans Husserl, *Briefwechsel III*, p. 131-132; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 130-132; Husserl, *Idées I*, p. 244-245; Husserl, *Idées III*, p. 29-31, 84-86; Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 405.

> celles-ci en tant qu'actes ou états, ont avec celles-ci leurs places objectives dans le temps, etc.[1030]

Si, donc, la phénoménologie est à comprendre comme une science eidétique des vécus de la conscience, et donc, une psychologie eidétique, l'objection ou la menace du psychologisme qui planne sur la théorie de la connaissance, la logique et la philosophie en général n'en reste pas moins présente.[1031] Certes, la fondation en question ne relève plus à proprement parler de la psychologie empirique, et plus précisément, de la psychologie descriptive. N'empêche que, de ce point de vue, les analyses de la phénoménologie qui tiennent lieu de fondements relèvent de la psychologie (quoiqu'eidétique).

Une autre difficulté tient au statut du vécu ou de la conscience au sein de la phénoménologie eidétique. Il revient à celle-ci, rappelons-le, de dégager la structure d'essence qui s'instancie au sein du vécu en tant que phénomène. La phénoménologie s'en tient donc, en l'occurrence, à une analyse strictement eidétique dans laquelle le statut empirique et psychologique du vécu se trouve tout simplement mis à l'écart. Mais, comme l'accorde Husserl, le point de départ de l'analyse demeure à cet égard l'existence de vécus en tant que propriétés (ou états) psychologiques et empiriques. En ce sens, la phénoménologie, remarque-t-il, « procède de particuliers empiriques qui sont vécus comme des actes individuels ou des contenus primaires de ceux-ci se délimitant comme tels dans la vie mentale. »[1032] Certes, la phénoménologie eidétique

---

[1030] Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 130-132 (trad. légèrement mod).

[1031] *Ibid.*, p. 218; Husserl, *Idées III*, p. 87-88; Husserl, *Ideen I. Ergänzende Texte (1912-1929)*, p. 530-531; Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 405.

[1032] « *Ihren Ausgang nimmt sie von den empirischen Einzelnheiten, die als im Seelenleben sich abgrenzende Einzelakte oder deren primäre Inhalte erlebt sind* » (Husserl, *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, p. 54-55).

fait abstraction du caractère empirique et des propriétés psychologiques et naturelles du vécu pour n'en retenir que le contenu d'essence.[1033] Reste qu'« [i]l est juste après tout de dire que ce sont des phénomènes psychiques »[1034] qui, bien qu'ils ne soient pas considérés et traités comme tels, servent néanmoins de fondement à l'analyse eidétique de la phénoménologie. Tout le problème est alors d'élucider en quel sens le champ d'investigation de la phénoménologie ne se rapporte pas, en fin de compte, à ce qui est de nature psychologique. Nous ne pouvons nous empêcher de voir ici l'un des enjeux qui, à partir de 1906-1907, conduira justement Husserl à reconnaître dans le statut ontologique de la conscience ou des vécus le point névralgique du psychologisme en général.[1035] « C'est là, expliquera-t-il dans ses leçons de 1908, ce qui constitue aussi la faute fondamentale du psychologisme : il opère avec des vécus de connaissance en tant que vécus d'hommes et d'autres individus psychiques de l'effectivité actuelle, donc avec des vécus psychiques au sens propre. »[1036] Ce n'est donc qu'à condition de partir de *phénomènes non psychologiques* au sens strict que la phénoménologie peut ainsi se distinguer radicalement de toute forme de psychologie et, par conséquent, en venir à bout du psychologisme :

> Mais maintenant s'impose la question qui peut être décrite comme l'une des plus précises dans l'état actuel de la philosophie. Ce qui vient d'être décrit comme une réflexion immanente n'est-il pas simplement identique à l'expérience psychologique intérieure ? La psychologie n'est-elle donc pas le lieu donné pour étudier la conscience avec tous ses phénomènes ? […] C'est seulement en répondant à cette question

---

[1033] *Ibid.*, p. 38-56.

[1034] « *Objektiv ist es ja richtig, das sind psychische Phänomene* » (*ibid.*, p. 48).

[1035] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 257-267; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 65-69; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 326-330.

[1036] Husserl, *Leçons sur la théorie de la signification*, p. 25-26 (nous soulignons).

> que l'idée d'une phénoménologie *pure* s'accomplira. Celle-ci doit, en tant que telle, être strictement séparée de la psychologie en général et, en particulier, de la psychologie descriptive des phénomènes de la conscience. Ce n'est qu'avec cette séparation que la querelle du « psychologisme », qui persiste depuis un siècle, parviendra à son achèvement définitif – une querelle qui ne porte sur rien de moins que la véritable méthode philosophique et le fondement d'une philosophie en tant que science authentique et rigoureuse.[1037]

L'introduction et l'élaboration de la réduction phénoménologique à partir de 1905 visent entre autres à remédier à ce problème d'un point de vue méthodologique.[1038] La réduction phénoménologique consiste en particulier à mettre entre parenthèses la dimension empirique, factuelle et naturelle du vécu (de l'acte, du contenu et de l'objet intentionnel), de même que la validité des sciences empiriques qui s'y rapportent, de manière à pouvoir saisir et expliciter la structure eidétique, immanente et intentionnelle de la conscience. Grâce à la mise en œuvre de la réduction phénoménologique, le vécu cesse pour ainsi dire d'être un phénomène psychologique, et devient un phénomène « pur » dépourvu de tout engagement ontologique et existentiel. Le vécu se présente alors, pour reprendre les mots de Husserl, comme une « donnée absolue qui n'offre

---

[1037] « *Doch nun drängt sich die Frage auf, die als eine der entscheidendsten in der gegenwärtigen Lage der Philosophie bezeichnet werden kann. Ist nicht, was soeben als immanente Reflexion beschrieben worden ist, ohne weiteres identisch mit der inneren, psychologischen Erfahrung? Ist also nicht der gegebene Standort für die Erforschung des Bewußtseins mit all seinen Phänomenen die Psychologie?* […] *Mit der Beantwortung dieser Frage wird sich uns erst die Idee einer reinen Phänomenologie vollenden, sie wird sich als solche scharf sondern von der Psychologie überhaupt und speziell von der deskriptiven Psychologie der Bewußtseinsphänomene. Erst mit dieser Scheidung erreicht der jahrhundertelange Streit um den "Psychologismus" seinen endgültigen Abschluß – ein Streit, der eigentlich nichts Geringerem gilt als der wahren philosophischen Methode und der Begründung einer Philosophie als echter und strenger Wissenschaft* » (Husserl, « Die reine Phänomenologie, ihr Forschungsgebiet und ihre Methode », p. 74-75).

[1038] E. Husserl, *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*, R. Boehm (éd.), Hua X, La Haye : Martinus Nijhoff, 1966, p. 237-254; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 254-259; Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400-407; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 67-72.

plus rien d'une transcendance »[1039], notamment au sens d'une réalité empirique, psychologique et naturelle. C'est en ce sens que le champ de la phénoménologie parvient, selon Husserl, à s'affranchir définitivement de la psychologie, ce qui ne revient pas pour autant, soit dit en passant, à nier que le vécu de conscience peut au sein de la psychologie être traité et étudié en tant que « phénomène psychologique » :

> Ainsi c'est certain : le naturaliste incorrigible qui ne comprend pas la position du problème de la théorie de la connaissance et ne saisit pas les plus profondes de toutes les énigmes de la connaissance a tout à fait raison quand il dit : le phénoménologue est un homme et les phénomènes qu'il a sous la main sont ses phénomènes, donc sont des phénomènes psychiques, donc tout ce qu'il a là sous la main appartient à la psychologie. C'est en effet certain, cela appartient à la psychologie, si cela est considéré et exploré en tant que vécu de quelconques individus psychiques, de quelconques individus empiriques. Mais ce n'est précisément pas en tant que tel qu'on l'explore dans la sphère de la réduction phénoménologique. Cela n'est pas pris comme fait de la nature, comme processus de la nature. Que cela le soit n'est pas valable du point de vue d'où la phénoménologie et la théorie de la connaissance la considèrent. Le fait, comme tout fait, doit rester en suspens, il n'est pas présupposé ni posé comme vrai et il ne doit pas l'être.[1040]

Nous pourrions affirmer, de ce point de vue, que la tâche première de la réduction phénoménologique est de permettre et de justifier une compréhension et un examen du vécu de conscience qui ne relève en aucun sens de la psychologie empirique. Mais dans ce cadre, la réduction phénoménologique est appelée en outre à jouer un rôle plus positif, soit de mettre en évidence la dimension proprement épistémique, cognitive, sémantique et rationnelle de la conscience en tant que conscience intentionnelle ou

---

[1039] Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 68.

[1040] Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 258.

« pure ».[1041] Dès lors, il en ressort clairement que la conscience est, de par son essence même, conscience de quelque chose, et que toute connaissance, toute pensée, toute signification et toute rationalité trouvent ainsi leur fondement dans l'intentionnalité de la conscience. Dans une telle optique, il appartient donc à la phénoménologie d'étudier et de décrire la conscience en tant qu'elle se rapporte intentionnellement à un objet, notamment selon les modalités indiquées. C'est ainsi qu'à partir de 1906-1907, Husserl en vient à définir la phénoménologie comme une doctrine de l'essence de la conscience pure. Si l'on peut se permettre de parler ici d'une science de la conscience, il est toutefois nécessaire de la distinguer de la psychologie dont l'objet est, pour ainsi dire, la conscience empirique. En ce sens, il faut reconnaître dans la distinction entre conscience pure et la conscience empirique ce qui assure en fin de compte l'indépendance et la légitimité de la phénoménologie vis-à-vis de la psychologie empirique :

> Nous sommes alors confrontés à une science dont nos contemporains ne devinent pas du tout l'énorme étendue; elle est bien la science de la conscience sans être toutefois une psychologie : il s'agit d'une *phénoménologie de la conscience* qui s'oppose à une *science naturelle de la conscience* (*Naturwissenschaft vom Bewußtsein*) […]. Puisque, à l'évidence, il ne saurait être ici question d'une quelconque équivoque contingente […], dans la mesure où toutes deux ont affaire à la conscience, bien que ce soit selon des modalités et des « attitudes » différentes : ce que nous formulerons en disant que la psychologie s'occupe de la « conscience empirique » selon l'attitude empirique (*Erfahrungseinstellung*), comme quelque chose d'existant dans le contexte de la nature. La phénoménologie, en revanche, s'intéresse à la

[1041] Cf. par exemple *ibid.*, p. 260-262 sq.; Husserl, *L'idée de la phénoménologie*, p. 67 sq.; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 345-358, 395-422; Husserl, *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis 1909*, p. 48-64; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 146-151; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 28-30 Husserl, *Idées I*, p. 107 sq.

> conscience « pure », c'est-à-dire à la conscience telle qu'elle ressortit à l'attitude phénoménologique […].[1042]

Pour Husserl, ce n'est d'ailleurs qu'à condition d'opérer et de fonder une telle distinction que la phénoménologie sera ultimement en mesure de triompher du psychologisme philosophique et de mettre ainsi un terme à la querelle du psychologisme :

> Mais alors s'impose la question qui peut être décrite comme l'une des plus décisives dans le cadre de la situation actuelle de la philosophie […]. La psychologie n'est-elle donc pas le lieu donné pour étudier la conscience avec tous ses phénomènes ? […] C'est seulement en répondant à cette question que l'idée d'une phénoménologie *pure* s'accomplira, et que celle-ci sera, en tant que telle, strictement séparée de la psychologie en général et, en particulier, de la psychologie descriptive des phénomènes de la conscience. Ce n'est qu'avec cette séparation que la querelle du « psychologisme », qui persiste depuis un siècle, parviendra à son achèvement définitif – une querelle qui ne porte sur rien de moins que la véritable méthode philosophique et le fondement d'une philosophie en tant que science authentique et rigoureuse.[1043]

Comme le laisse entendre ce passage, la question se pose néanmoins de savoir en quoi la phénoménologie pure se distingue d'une psychologie eidétique. Or, il s'agit là bien

---

[1042] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 29-30 (trad. mod.).

[1043] « *Doch nun drängt sich die Frage auf, die als eine der entscheidendsten in der gegenwärtigen Lage der Philosophie bezeichnet werden kann* […]. *Ist also nicht der gegebene Standort für die Erforschung des Bewußtseins mit all seinen Phänomenen die Psychologie?* […] *Mit der Beantwortung dieser Frage wird sich uns erst die Idee einer reinen Phänomenologie vollenden, sie wird sich als solche scharf sondern von der Psychologie überhaupt und speziell von der deskriptiven Psychologie der Bewußtseinsphänomene. Erst mit dieser Scheidung erreicht der jahrhundertelange Streit um den "Psychologismus" seinen endgültigen Abschluß – ein Streit, der eigentlich nichts Geringerem gilt als der wahren philosophischen Methode und der Begründung einer Philosophie als echter und strenger Wissenschaft* » (Husserl, « Die reine Phänomenologie. Ihr Forschungsgebiet und ihre Methode », p. 74-75).

entendu d'une question d'importance qui motivera notamment le tournant transcendantal amorcé par la phénoménologie en 1908.[1044] Ce n'est en effet qu'à ce moment, selon Husserl, que la distinction entre les deux disciplines en question s'impose véritablement, et que se trouvent finalement surmontés les vestiges du psychologisme dont est porteuse la phénoménologie, du moins tant qu'elle reste comprise sur le modèle de la psychologie eidétique. Comme l'explique en effet Husserl en 1913 :

> Ce n'est que beaucoup plus tard, en l'année 1908 environ, qu'a été acquis le fait si important de savoir qu'il faut établir *une différence entre la phénoménologie transcendantale et la psychologie rationnelle*, différence qui certes n'entre pas en ligne de compte pour le travail empirique du psychologue sur un point particulier, mais qui est de la plus grande importance pour la philosophie transcendantale au sens véritable et en particulier pour la fonction de la phénoménologie en tant que véritable philosophie « première ». *Ce n'est qu'à ce moment-là que fut atteint le dépassement radical du « psychologisme », sous sa forme la plus principielle et la plus universelle*.[1045]

Ainsi, avec le tournant transcendantal, la phénoménologie ne peut plus être identifiée à une psychologie eidétique, et donc, à une ontologie (*a priori*) du « psychique » ou de la conscience au sens psychologique et naturel.[1046] Il y va ici plutôt d'une science dont

---

[1044] Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 424-428; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 378-422; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 218; Husserl, *Idées I*, p. 7; Husserl, *Ideen I. Ergänzende Texte (1912-1929)*, p. 530-531; Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 405; Husserl, *Idées III*, p. 29-30, 87-89.

[1045] Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 405 (nous soulignons).

[1046] Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 424-428; Husserl, *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, p. 378-422; Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 218; Husserl, *Idées I*, p. 7; Husserl, *Ideen I. Ergänzende Texte (1912-1929)*, p. 530-531; Husserl, « Esquisse d'une préface aux *Recherches logiques* », p. 405; Husserl, *Idées III*, p. 29-30, 87-89.

le champ d'investigation est la conscience pure « transcendantale », c'est-à-dire la conscience en tant qu'elle est, du point de vue de l'intentionnalité, ce qui confère sens et validité à tout objet. Ce qui se joue dans la redéfinition transcendantale de la phénoménologie pour Husserl, ce n'est rien alors rien de moins que la possibilité d'une fondation de la philosophie, voire de la connaissance en général qui ne dépend en rien de la psychologie, ne serait-ce que de la psychologie eidétique. Husserl en vient en effet à considérer qu'en l'absence d'un tournant transcendantal, on ne peut faire autrement que de concevoir la conscience et la phénoménologie dans une perspective psychologique. Cela reviendrait à admettre non seulement une conception psychologique de la phénoménologie, mais également, comme nous l'avons montré ci-dessus, une interprétation psychologiste de tout objet de conscience et de connaissance en général. C'est ce qu'explique Husserl dans les *Idées III* :

> […] parce que nous sommes fortement enclins, là où se présente le mot « conscience » ou le mot « vécu », à supposer aussitôt qu'il s'agit de psychologie, fût-ce même de psychologie rationnelle, la psychologie parait ainsi tout absorber. Cela parait suffisamment évident. La conscience est-elle donc autre chose que du psychique et la psychologie autre chose qu'une science du psychique ? […] La phénoménologie, par son mode de considération idéale, ne dissout-elle pas l'essence de toutes les objectités en unités de multiplicités de la conscience, et l'application au donné empirique ne veut-elle donc pas dire que toute existence de fait, de n'importe quelle sorte, se réduit à des connexions de conscience, à des connexions de fait et par le rattachement au fait, suivant des règles relevant de lois d'essences et de lois empiriques, à des possibilités de connexions de conscience selon la coexistence et la succession ? La conscience, le vécu est donc bien du psychique. Ainsi donc nous avons là le plus bel exemple de « psychomonisme ». La psychologie englobe toutes les sciences.[1047]

[1047] Husserl, *Idées III*, p. 87-88 (trad. mod.).

Or, comme le précise aussitôt Husserl, une telle interprétation ou objection vaut certes pour la psychologie eidétique, mais non pas pour la phénoménologie transcendantale :

> Il est tout d'abord de la plus grande importance de se libérer du préjugé que le vécu, la conscience est en soi, à quelque chose près, du psychique, *eo ipso* chose de la psychologie, que ce soit de la psychologie empirique ou (si l'on admet quelque chose de ce genre) de la psychologie rationnelle, eidétique […]. Un vécu est alors du psychique en tant qu'*état* d'une âme, c'est-à-dire d'un moi humain ou animal, de cette réalité fondée dans la nature physique. Celui qui ne peut se libérer de cette aperception particulière, celui qui ne parvient pas à effectuer les réductions phénoménologiques et à saisir le vécu pur posé absolument, la pure conscience en tant qu'idée, à celui-là est interdit l'accès à la phénoménologie transcendantale, comme en général, l'accès à la philosophie en général […]. En conséquence, il est d'une nécessité fondamentale et, pour la philosophie d'une importance cardinale, de s'élever à la connaissance d'une séparation nécessaire entre l'eidétique des *états* de conscience, qui est un fragment de l'ontologie rationnelle de l'âme [ou du psychique], et l'eidétique de la conscience (ou de l'être-vécu) *purifiée transcendantalement*; et de comprendre que cette dernière, la phénoménologie authentique et pure, n'est pas plus une psychologie rationnelle, qu'elle n'est une théorie rationnelle de la nature.[1048]

Pour finir, soulignons que tout ce que nous venons d'affirmer jusqu'à maintenant sur le psychologisme s'applique bien entendu à la question plus générale du naturalisme philosophique. Nous avons vu en effet qu'à partir des années 1903 à 1907, Husserl en vient à identifier la psychologie à une science de la nature, et de ce fait, le psychologisme à une position naturaliste. Dès les premières années de Göttingen, le combat de la phénoménologie husserlienne contre le psychologisme sous toutes ses formes s'inscrit dès lors plus largement dans une critique du naturalisme philosophique. Il ne fait aucun doute à cet égard que l'élaboration et l'opération des

---

[1048] *Ibid.*, p. 88-89.

réductions eidétique, phénoménologique et transcendantale visent toutes, pour reprendre les termes de Husserl, à « contrer les tentations du naturalisme, en particulier du psychologisme, qui menacent de nous barrer l'entrée dans la phénoménologie. »[1049] En particulier, il incombe à la phénoménologie de renverser et de corriger l'erreur fondamentale sur laquelle repose le naturalisme, soit la naturalisation de la conscience pure ou, pour le dire autrement, la confusion entre la conscience pure et la conscience empirique.[1050] Il faut comprendre en ce sens le tournant transcendantal de la phénoménologie comme une tentative de défendre les prérogatives de la conscience transcendantale pure – notamment de la dimension épistémique, cognitive, sémantique et rationnelle qui lui revient en tant que conscience intentionnelle – contre le naturalisme. Puisqu'il y va justement de la possibilité même de la philosophie pour Husserl :

> Ce n'est qu'avec l'établissement de la phénoménologie pure qu'une critique de la raison [philosophique, soit logique, axiologique et pratique] et la philosophie acquièrent leur clarté intérieure complète, leur séparation certaine et leur liberté vis-à-vis de toutes interférences erronées et absurdes du « psychologisme » et du « naturalisme » de tout genre.[1051]

[1049] Husserl, *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, p. 218. Cf. aussi *ibid.*, p. 173; Husserl, *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, p. 257-259; Husserl, *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, p. 400; Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, cf. en particulier p. 24-30; Husserl, *Idées I*, p. 9, 60-84; Husserl, *Ideen I. Ergänzende Texte (1912-1929)*, p. 530-531; Husserl, *Recherches logiques*, t. II/1, p. 19-20 (2e éd.).

[1050] Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, p. 30.

[1051] « *Erst mit der Etablierung der reinen Phänomenologie gewinnt die Vernunftkritik und Philosophie ihre vollkommene innere Klarheit, ihre sichere Absonderung, ihre Freiheit von allen sie widersinnig verkehrenden Einmengungen des "Psychologismus" und des "Naturalismus" jeder Art* » (Husserl, *Ideen I. Ergänzende Texte (1912-1929)*, p. 530-531).

Ainsi, toute porte à croire que les développements de la phénoménologie, du moins durant les années 1900 à 1913, sont le fruit d'une réaction tout autant interne qu'externe au psychologisme et, par conséquent, au naturalisme. Toute la question est dès lors de savoir en quel sens et dans quelle mesure la critique husserlienne du psychologisme est à comprendre également comme une autocritique.

BIBLIOGRAPHIE

1. Textes de Husserl cités : éditions originales en allemand

Husserl, E., *Allgemeine Erkenntnistheorie. Vorlesung 1902/03*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. III, Dordrecht : Kluwer, 2001.

———. *Analysen zur Passiven Synthesis. Aus Vorlesungs- und Forschungsmanuskripten 1918-1926*, M. Fleischer (éd.), Hua XI, La Haye : Martinus Nijhoff, 1966.

———. *Alte und neue Logik. Vorlesung 1908/09*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. VI, Dordrecht : Kluwer, 2003.

———. *Aufsätze und Rezensionen (1890-1910)*, B. Rang (éd.), Hua XXII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1979.

———. *Aufsätze und Vorträge (1911-1921)*, T. Nenon et H. R. Sepp (éd.), Hua XXV, Dordrecht : Martinus Nijhoff, 1987.

———. *Aufsätze und Vorträge (1922-1937)*, T. Nenon et H. R. Sepp (éd.), Hua XXVII, Dordrecht : Kluwer, 1989.

———. *Briefwechsel. Band I: Die Brentanoschule*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/1, Dordrecht : Kluwer, 1994.

———. *Briefwechsel. Band II: Die Münchener Phänomenologen*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/2, Dordrecht : Kluwer, 1994.

———. *Briefwechsel. Band III: Die Göttinger Schule*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/3, Dordrecht : Kluwer, 1994.

———. *Briefwechsel. Band V: Die Neukantianer*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/5, Dordrecht : Kluwer, 1994.

———. *Briefwechsel. Band VI: Philosophenbriefe*, K. Schuhmann et E. Schuhmann (éd.), Hua Dok. III/6, Dordrecht : Kluwer, 1994.

———. *Cartesianische Meditationen und Pariser Vorträge*, S. Strasser (éd.), Hua I, 2e éd., Dordrecht : Kluwer, 1991.

———. *Die Idee der Phänomenologie*, W. Biemel (éd.), Hua II, 2e éd., La Haye : Martinus Nijhoff, 1973.

———. *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie. Eine Einleitung in die phänomenologische Philosophie*, W. Biemel (éd.), Hua VI, 2e éd., La Haye : Martinus Nijhoff, 1976.

———. *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendentale Phänomenologie. Ergänzungsband. Texte aus dem Nachlass 1934-1937*, R. N. Smid (éd.), Hua XXIX, Dordrecht : Kluwer, 1993.

———. *Ding und Raum*, U. Claesges (éd.), Hua XVI, La Haye : Martinus Nijhoff, 1973.

———. *Einführung in die Phänomenologie der Erkenntnis. Vorlesung 1909*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. VII, Dordrecht : Springer, 2005.

———. *Einleitung in die Ethik. Vorlesungen Sommersemester 1920 und 1924*, H. Peucker (éd.), Hua XXXVII, Dordrecht : Kluwer, 2004.

———. *Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie. Vorlesungen 1906/07*, U. Melle (éd.), Hua XXIV, La Haye : Martinus Nijhoff, 1985.

———. *Einleitung in die Philosophie. Vorlesungen 1916-1920*, H. Jacobs (éd.), Hua Mat. IX, Dordrecht : Springer, 2012.

———. *Einleitung in die Philosophie. Vorlesungen 1922/23*, B. Goosens (éd.), Hua XXXV, Dordrecht : Kluwer, 2002.

———. *Erfahrung und Urteil. Untersuchungen zur Genealogie der Logik*, L. Landgrebe (éd.), Prague : Academia Verlagsbuchhandl.

———. *Erste Philosophie (1923/24). Erster Teil: Kritische Ideengeschichte*, R. Boehm (éd.), Hua VII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1956.

———. *Erste Philosophie (1923/24). Zweiter Teil: Theorie der phänomenologischen Reduktion*, R. Boehm (éd.), Hua VIII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1959.

———. *Formale und transzendentale Logik. Versuch einer Kritik der logischen Vernunft. Mit ergänzenden Texten*, P. Janssen (éd.), Hua XVII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1974.

———. *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Drittes Buch: Die Phänomenologie und die Fundamente der Wissenschaften*, W. Biemel (éd.), Hua V, La Haye : Martinus Nijhoff, 1971.

———. *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch: Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie. 1. Halbband: Text der 1.-3. Auflage*, K. Schuhmann (éd.), Hua III/1, La Haye : Martinus Nijhoff, 1976.

———. *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Erstes Buch: Allgemeine Einführung in die reine Phänomenologie. 2. Halbband: Ergänzende Texte (1912-1929)*, K. Schuhmann (éd.), Hua III/2, La Haye : Martinus Nijhoff, 1976.

———. *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie. Zweites Buch: Phänomenologische Untersuchungen zur Konstitution*, W. Biemel (éd.), Hua IV, Dordrecht : Kluwer, 1991.

———. *Logik und allgemeine Wissenschaftstheorie. Vorlesungen Wintersemester 1917/18. Mit ergänzenden Texten aus der ersten Fassung von 1910/11*, U. Panzer (éd.), Hua XXX, Dordrecht : Kluwer, 1996.

———. *Logik. Vorlesung 1896*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. I, Dordrecht : Kluwer, 2001.

———. *Logik. Vorlesung 1902/03*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. II, Dordrecht : Kluwer, 2001.

———. *Logische Untersuchungen. Ergänzungsband. Erster Teil. Entwürfe zur Umarbeitung der VI. Untersuchung und zur Vorrede für die Neuauflage der Logischen Untersuchungen (Sommer 1913)*, U. Melle (éd.), Hua XX/1, Dordrecht : Kluwer, 2002.

———. *Logische Untersuchungen. Erster Teil: Prolegomena zur reinen Logik*, E. Holenstein (éd.), Hua XVIII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1975.

———. *Logische Untersuchungen. Zweiter Teil: Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*, U. Panzer (éd.), Hua XIX/1, La Haye : Martinus Nijhoff, 1984.

———. *Natur und Geist. Vorlesungen Sommersemester 1919*, M. Weiler (éd.), Hua Mat. IV, Dordrecht : Kluwer, 2002.

———. *Natur und Geist. Vorlesungen Sommersemester 1927*, M. Weiler (éd.), Hua XXXII, Dordrecht : Kluwer, 2001.

———. *Phänomenologische Psychologie. Vorlesungen Sommersemester 1925*, W. Biemel (éd.), Hua IX, 2e éd., La Haye : Martinus Nijhoff, 1968.

———. *Phantasie, Bildbewusstsein, Erinnerung. Zur Phänomenologie der anschaulichen Vergegenwärtigungen*, E. Marbach (éd.), Hua XXIII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1980.

———. *Philosophie der Arithmetik. Mit ergänzenden Texten (1890-1901)*, L. Eley (éd.), Hua XII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1970.

———. *Studien zur Arithmetik und Geometrie. Texte aus dem Nachlass (1886-1901)*, I. Strohmeyer (éd.), Hua XXI, La Haye : Martinus Nijhoff, 1983.

———. *Transzendentaler Idealismus. Texte aus dem Nachlass (1908-1921)*, R. D. Rollinger et R. Sowa (éd.), Hua XXXVI, Dordrecht : Kluwer, 2003.

———. « Über die psychologische Begründung der Logik », dans B. C. Hopkins et S. Crowell (éd.), *The New Yearbook for Phenomenology and Phenomenological Philosophy*, vol. 2, Londres : Routledge, 2002, p. 203-233.

———. *Urteilstheorie. Vorlesung 1905*, E. Schuhmann (éd.), Hua Mat. V, Dordrecht : Kluwer, 2002.

———. *Vorlesungen über Bedeutungslehre. Sommersemester 1908*, U. Panzer (éd.), Hua XXVI, Dordrecht : Martinus Nijhoff, 1987.

———. *Vorlesungen über Ethik und Wertlehre (1908-1914)*, U. Melle (éd.), Hua XXVIII, Dordrecht : Kluwer, 1988.

———. *Wahrnehmung und Aufmerksamkeit. Texte aus dem Nachlass (1893-1912)*, T. Vongehr et R. Giuliani (éd.), Hua XXXVIII, Dordrecht : Springer, 2004.

———. *Zur Phänomenologie der Intersubjektivität. Texte aus dem Nachlass. Dritter Teil: 1929-1935*, I. Kern (éd.), Hua XV, La Haye : Martinus Nijhoff, 1973.

———. *Zur Phänomenologie der Intersubjektivität. Texte aus dem Nachlass. Erster Teil: 1905-1920*, I. Kern (éd.), Hua XIII, La Haye : Martinus Nijhoff, 1973.

———. *Zur Phänomenologie der Intersubjektivität. Texte aus dem Nachlass. Zweiter Teil: 1921-1928*, I. Kern (éd.), Hua XIV, La Haye : Martinus Nijhoff, 1973.

———. *Zur Phänomenologie des inneren Zeitbewusstseins (1893-1917)*, R. Boehm (éd.), Hua X, La Haye : Martinus Nijhoff, 1966.

———. *Zur Phänomenologischen Reduktion. Texte aus dem Nachlass (1926–1935)*, S. Luft (éd.), Dordrecht : Kluwer, 2002.

2. Textes de Husserl cités : traductions

Husserl, E., *Articles sur la logique (1890-1913)*, trad. J. English, Paris : PUF, 1975.

———. *Chose et espace. Leçons de 1907*, trad. J.-F. Lavigne, Paris : PUF, 1989.

———. *Cinq articles sur le renouveau*, trad. L. Joumier, Paris : Vrin, 2005.

———. *De la synthèse passive. Logique transcendantale et constitutions originaires*, trad. B. Bégout et J. Kessler, Grenoble : Jérôme Millon, 1998.

———. *Expérience et jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*, trad. D. Souche-Dagues, Paris : PUF, 2011.

———. *Formal and Transcendental Logic*, trad. D. Cairns, La Haye : Martinus Nijhoff, 1969.

———. *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*, tome I : *Introduction générale à la phénoménologie pure*, trad. P. Ricœur, Paris : Gallimard, 1950.

———. *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures. Livre second : Recherches phénoménologiques pour la constitution*, trad. É. Escoubas, Paris : PUF, 1996.

———. *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique. Livre troisième : La phénoménologie et les fondements des sciences*, trad. D. Tiffeneau, Paris : PUF, 1993.

———. *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance (1906-1907)*, trad. L. Joumier, Paris : Vrin, 1998.

———. *L'idée de la phénoménologie*, trad. A. Lowit, Paris : PUF, 1970.

———. *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, trad. G. Granel, Paris : Gallimard, 1976.

———. *La philosophie comme science rigoureuse*, trad. M. de Launey, Paris : PUF, 1989.

———. *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, trad. H. Dussort, Paris : PUF, 1964.

———. *Leçons sur l'éthique et la théorie de la valeur (1908-1914)*, trad. P. Ducat, P. Lang et C. Lobo, Paris : PUF, 2009.

———. *Leçons sur la théorie de la signification*, trad. J. English, Paris : Vrin, 1995.

———. *Logique formelle et logique transcendantale. Essai d'une critique de la raison logique*, trad. S. Bachelard, Paris : PUF, 1957.

———. *Méditations cartésiennes et les conférences de Paris*, trad. M. de Launay, Paris : PUF, 1994.

———. *Nature et esprit. Leçons du semestre d'été 1927*, trad. J. Farges, Paris : Vrin, 2017.

———. *Notes sur Heidegger*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1994.

———. *Philosophie de l'arithmétique. Recherches psychologiques et logiques*, trad. J. English, Paris : PUF, 1972.

———. *Philosophie première (1923-24). Deuxième partie : Théorie de la réduction phénoménologique*, trad. A. L. Kelkel, Paris : PUF, 1972.

———. *Philosophie première (1923-24). Première partie : Histoire critique des idées*, trad. A. L. Kelkel, Paris : PUF, 1970.

———. *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie*, trad. J. English, Paris : PUF, 1991.

———. *Psychologie phénoménologique (1925-1928)*, trad. P. Cabestan, N. Depraz et M. Antonino, Paris : Vrin, 2001.

———. *Recherches logiques*, t. I : *Prolégomènes à la logique pure*, trad. H. Elie, A. L. Kelkel et R. Schérer, Paris : PUF, 1961.

———. *Recherches logiques*, t. II/1 : *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, Recherches I et II*, trad. H. Elie, A. L. Kelkel et R. Schérer, Paris : PUF, 1961.

———. *Recherches logiques*, t. II/2 : *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance, Recherches III, IV et V*, trad. H. Elie, A. L. Kelkel et R. Schérer, Paris : PUF, 1961.

———. *Recherches logiques*, t. III : *Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance, Recherche VI*, trad. H. Elie, A. L. Kelkel et R. Schérer, Paris : PUF, 1961.

———. « Souvenirs de Franz Brentano », dans D. Fisette et G. Fréchette (éd.), *À l'école de Brentano*, trad. J. Dolidon et M.-A. Vaudreuil, Paris : Vrin, 2007, p. 163-223.

———. *Sur l'intersubjectivité. Tome I*, trad. N. Depraz, Paris : PUF, 2001.

———. *Sur l'intersubjectivité. Tome II*, trad. N. Depraz, Paris : PUF, 2001.

Husserl, E. et K. Twardowski, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, trad. J. English, Paris : Vrin, 1993.

3. Autres ouvrages et articles cités

Aach, J., « Psychologism Reconsidered: A Re-Evaluation of the Arguments of Frege and Husserl », *Synthese*, vol. 85, no. 2, 1990, p. 315-338.

Ameriks, K., « Husserl's Realism », *The Philosophical Review*, vol. 86, no. 4, 1977, p. 498-519.

Anderson, R. L., « Neo-Kantianism and the Roots of Anti-Psychologism », *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 13, no. 2, 2005, p. 287-323.

Antonelli, M., « Franz Brentano et l'"inexistence intentionnelle" », *Philosophiques*, vol. 36, no. 2, 2009, p. 467-487.

Araujo, S. d. F., *Wundt and the Philosophical Foundations of Psychology: A Reappraisal*, Cham : Springer, 2016.

Ash, M. G., « Academic Politics in the History of Science: Experimental Psychology in Germany, 1879-1940 », *Central European History*, vol. 13, no. 3, 1980, p. 255-286.

Audi, R., « Philosophical Naturalism at the Turn of the Century », *Journal of Philosophical Research*, vol. 25, 2000, p. 27-45.

Avenarius, R., « Ueber die Stellung der Psychologie zur Philosophie », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 1, 1877, p. 471-488.

———. « Zur Einführung », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, vol. 1, 1877, p. 1-14.

Baker, G. P. et P. M. S. Hacker « Frege's Anti-Psychologism », dans M. A. Notturno (éd.), *Perspectives on Psychologism*, Leiden : E. J. Brill, 1989, p. 75-126.

Banks, E. C., *Ernst Mach's World Elements: A Study in Natural Philosophy*, Dordrecht : Springer, 2003.

Bayertz, K. « Materialism », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosohy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 607-621.

Bayertz, K., M. Gerhard et W. Jaeschke (éd.), *Weltanschauung, Philosophie und Naturwissenschaft im 19. Jahrhundert*, 3 vol., Hamburg : Felix Meiner, 2007.

Beiser, F. C., *After Hegel: German Philosophy, 1840-1900*, Princeton (NJ) : Princeton University Press, 2014.

———. *The Genesis of Neo-Kantianism, 1796-1880*, Oxford : Oxford University Press, 2014.

———. *Late German Idealism: Trendelenburg and Lotze*, Oxford : Oxford University press, 2013.

———. « Neo-Kantianism », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosophy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 282-299.

———. « Two Traditions of Idealism », dans V. Pluder et G. Hartung (éd.), *From Hegel to Windelband: Historiography of Philosophy in the 19th Century*, Boston : De Gruyter, 2015, p. 81-98.

Beneke, F. E., *Die Philosophie in ihren Verhältnisse zur Erfahrung, zur Spekulation und zum Leben*, Berlin : E. S. Mittler, 1833.

———. *Erfahrungsseelenlehre als Grundlage alles Wissens in ihren Hauptzügen dargestellt*, Berlin : E. S. Mittler, 1820.

———. *Grundlegung zur Physik der Sitten*, Berlin : E.S. Mittler, 1822.

———. *Kant und die philosophische Aufgabe unserer Zeit. Eine Jubeldenkschrift auf die Kritik der reinen Vernunft*, Berlin : E. S. Mittler, 1832.

———. *Lehrbuch der Psychologie als Naturwissenschaft*, J. G. Dressler (éd.), 4e éd., Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1877.

———. *Pragmatische Psychologie*, vol. I, Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1850.

Benoist, J., *Représentations sans objet. Aux origines de la phénoménologie et de la philosophie analytique*, Paris : PUF, 2001.

Berkeley, G., *Principes de la connaissance humaine*, trad. D. Berlioz, Paris : Flammarion, 1991.

———. *Principles of Human Knowledge and Three Dialogues*, H. Robinson (éd.), Oxford : Oxford University Press, 2019.

———. *Trois dialogues entre Hylas et Philonous*, trad. G. Brykman et R. Dégremont, Paris : Flammarion, 1998.

Bernet, R., I. Kern et E. Marbach, *Edmund Husserl. Darstellung seines Denkens*, 2e éd., Hamburg : Felix Meiner, 1996.

Blackmore, J. T., *Ernst Mach: His Work, Life, and Influence*, Berkeley : University of California Press, 1972.

Bona Meyer, J., *Philosophische Zeitfragen. Populäre Aufsätze*, Bonn : Adolph Marcus, 1870.

Bonnet, C. « Aux origines de la querelle du psychologisme : Fries Herbart et Beneke », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015, p. 61-76.

Boring, E. G., *A History of Experimental Psychology*, 2e éd., New York : Appleton-Century-Crofts, 1950.

Brandl, J. L. « The Immanence Theory of Intentionality », dans D. W. Smith et A. L. Thomasson (éd.), *Phenomenology and Philosophy of Mind*, Oxford : Oxford University Press, 2005, p. 167-182.

Brentano, F., *Deskriptive Psychologie*, R. M. Chisholm et W. Baumgartner (éd.), Hamburg : Felix Meiner, 1982; trad. fr. A. Dewalque, *Psychologie descriptive*, Paris : Gallimard, 2017.

———. *Essais et conférences*, vol. I : *Sur l'histoire de la philosophie*, D. Fisette et G. Fréchette (éd.), Paris : Vrin, 2018.

———. *Geschichte der Philosophie der Neuzeit*, K. Hedwig (éd.), Hamburg : Felix Meiner, 1987.

———. *L'Origine de la connaissance morale, suivi de La Doctrine du jugement correcte*, trad. M. de Launey et J.-C. Gens, Paris : Gallimard, 2003.

———. *Meine letzten Wünsche für Oesterreich*, Stuttgart : J. G. Cotta, 1895.

———. *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, 2 vol., O. Kraus (éd.), 2e éd., Hamburg : Felix Meiner, 1924; trad. fr. M. de Gandillac et J.-F. Courtine, *Psychologie du point de vue empirique*, Paris : Vrin, 2008.

———. *Über die Zukunft der Philosophie*, O. Kraus et P. Weingartner (éd.), 2e éd., Hamburg : Felix Meiner, 1968.

———. *Die vier Phasen der Philosophie und ihr augenblicklicher Stand*, Hamburg : Felix Meiner, 1968.

———. *Vom Ursprung sittlicher Erkenntnis*, O. Kraus (éd.), 2e éd., Leipzig : Felix Meiner, 1921.

———. *Wahrheit und Evidenz*, O. Kraus (éd.), Hamburg : Felix Meiner, 1974.

Büchner, L., *Kraft und Stoff. Empirisch-naturphilosophische Studien. In allgemein-verständlicher Darstellung*, 8e éd., Leipzig : Theodor Thomas, 1864; trad. fr. A. Gros-Claude, *Force et matière. Études populaires d'histoire et de philosophie naturelles*, 2e éd., Paris : C. Reinwald, 1865.

Cavallin, J., *Content and Object: Husserl, Twardowski and Psychologism*, Dordrecht : Kluwer, 1990.

Cerbone, D. R., « Exile and Return: From Phenomenology to Naturalism (and Back Again) », *International Journal of Philosophical Studies*, vol. 24, no. 3, 2016, p. 365-380.

Chalmers, D., *The Conscious Mind: In Search of a Fundamental Theory*, Oxford : Oxford University Press, 1996; trad. fr. S. Dunand, *L'Esprit conscient. À la recherche d'une théorie fondamentale*, Paris : Ithaque, 2010.

Chisholm, R. M. « Brentano on Descriptive Psychology and the Intentional », dans E. N. Lee et M. Mandelbaum (éd.), *Phenomenology and Existentialism*, Baltimore : John Hopkins Press, 1967, p. 1-23.

———. « Intentionality », dans D. M. Borchert (éd.), *The Encyclopedia of Philosophy*, vol. IV, Detroit : Thomson Gale, 2006, p. 704-708.

Clark, K. J. « Naturalism and its Discontents », dans K. J. Clark (éd.), *The Blackwell Companion to Naturalism*, West Sussex : John Wiley & Sons, 2016, p. 1-15.

Cobb-Stevens, R. « Psychologism and Logical Analysis », dans *Husserl and Analytic Philosophy*, Dordrecht : Kluwer, 1990, p. 7-31.

Coleman, W., *Biology in the Ninteenth Century: Problems of Form, Function, and Transformation*, Cambridge : Cambridge University Press, 1977.

Cornelius, H., *Einleitung in die Philosophie*, Leipzig : B. G. Teubner, 1903.

———. *Psychologie als Erfahrungswissenschaft*, Leipzig : B. G. Teubner, 1897.

Crowell, S. « Husserl's Subjectivism: The 'thoroughly peculiar "forms"' of Consciousness and the Philosophy of Mind », dans C. Ierna, H. Jacobs et F. Mattens (éd.), *Philosophy, Phenomenology, Sciences: Essays in Commemoration of Edmund Husserl*, Dordrecht : Springer, 2010, p. 363-390.

———. *Normativity and Phenomenology in Husserl and Heidegger*, Cambridge : Cambridge University Press, 2013.

———. « Transcendental Phenomenology and the Seductions of Naturalism: Subjectivity, Consciousness, and Meaning », dans D. Zahavi (éd.), *The Oxford Handbook of Contemporary Phenomenology*, Oxford : Oxford University Press, 2013, p. 25-47.

Czolbe, H., *Neue Darstellung des Sensualismus*, Leipzig : Hermann Costenoble, 1855.

Danto, A. « Naturalism », dans P. Edwards (éd.), *The Encyclopedia of Philosophy*, vol. V, New York : Macmillan, 1967, p. 448-450.

Danziger, K., « The Positivist Repudiation of Wundt », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 15, no. 3, 1979, p. 205-230.

De Boer, T., *The Development of Husserl's Thought*, trad. T. Plantinga, La Haye : Martinus Nijhoff, 1978.

De Kock, L., « Hermann von Helmholtz's Empirico-Transcendentalism Reconsidered: Construction and Constitution in Helmholtz's Psychology of the Object », *Science in Context*, vol. 27, no. 4, 2014, p. 709-744.

De Preester, H., « Naturalism and Transcendentalism in the Naturalization of Phenomenology », *New Ideas in Psychology*, vol. 24, no. 1, 2006, p. 41-62.

Dewalque, A. « Pourquoi la théorie de la connaissance a besoin de la psychologie : les arguments de Stumpf », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015, p. 99-127.

———. « The Rise of the Brentano School », dans U. Kriegel (éd.), *Routledge Handbook of Brentano and the Brentano School*, New York : Routledge, 2017, p. 225-235.

Dewalque, A. et M. Gyemant « Le tournant psychologique », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015

Dilthey, W., *Die geistige Welt. Einleitung in die Philosophie des Lebens. Erste Hälfte: Abhandlungen zur Grundlegung der Geisteswissenschaften*, G. Misch (éd.), *Gesammelte Schriften*, vol. V, Stuttgart : B. G. Teubner, 1924.

———. *Einleitung in die Geisteswissenschaften. Versuch einer Grundlegung für das Studium der Gesellschaft und der Geschichte*, B. Groethuysen (éd.), *Gesammelte Schiften*, vol. I, Stuttgart : B. G. Teubner, 1990.

———. *Grundlegung der Wissenschaften vom Menschen, der Gesellschaft und der Geschichte. Ausarbeitungen und Entwürfe zum zweiten Band der Einleitung in die Geisteswissenschaften (ca. 1870–1895)*, H. Johach et F. Rodi (éd.), *Gesammelte Schriften*, vol. XIX, 2e éd., Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1997.

Dreyfus, H. L., « Heidegger's Critique of the Husserl/Searle Account of Intentionality », *Social Research*, vol. 60, no. 1, 1993, p. 17-38.

———. « Introduction », dans H. L. Dreyfus et H. Hall (éd.), *Husserl, Intentionality, and Cognitive Science*, Cambrdige : MIT Press, 1982; trad. fr. J.-P. Jazé, « Husserl et les sciences cognitives », *Les Études philosophiques*, no. 1, 1991, p. 1-29.

———. « Husserl's Epiphenomenology », H. R. Otto et J. A. Tuedio (éd.), *Perspectives on Mind*, Dordrecht L D. Reidel, p. 85-104; trad. fr. J.-P. Jazé, « L'épiphénoménologie de Husserl », *Les Études philosophiques*, no. 1, 1991, p. 57-77.

Du Bois-Reymond, E., *Über die Grenzen des Naturerkennens*, Leipzig : Veit & Co., 1872.

Dufour, É., *Paul Natorp. De la psychologie générale à la systématique philosophique*, Paris : Vrin, 2010.

Ebbinghaus, H., « Über erklärende und beschreibende Psychologie », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 9, 1896, p. 161-205.

Edgar, S., « The Limits of Experience and Explanation: F. A. Lange and Ernst Mach on Things in Themselves », *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 21, no. 1, 2013, p. 100-121.

Eisler, R., *Handwörterbuch der Philosophie*, R. Müller-Freienfels (éd.), 2e éd., Berlin : Mittler & Sohn, 1922.

———. *Wörterbuch der philosophischen Begriffe*, 2 vol., 2e éd., Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1904.

Elsenhans, T., « Das Verhältnis der Logik zur Psychologie », *Zeitschrift für Philosophie und Philosophische Kritik*, vol. 109, 1896, p. 195-212.

———. *Psychologie und Logik zur Einführung in die Philosophie*, 3e éd., Leipzig : G. J. Göschen, 1895.

Erdmann, B., *Logik*, vol. I : *Logische Elementarlehre*, Halle : Max Niemeyer, 1892.

Erdmann, J. E., *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, vol. II, 2e éd., Berlin : Wilhelm Hertz, 1870.

Feigl, H., « Positivism », *Encyclopædia Britannica*, 2019, https://www.britannica.com/topic/positivism.

Ferrari, M., « Cent ans après. Husserl, Natorp et la logique pure », *Philosophie*, vol. 74, no. 3, 2002, p. 40-57.

———. « Husserl und der frühe Neukantianismus. Die Auseinandersetzung mit Friedrich Albert Lange », dans F. Fabbianelli et S. Luft (éd.), *Husserl und die klassische deutsche Philosophie: Husserl and Classical German Philosophy*, Cham : Springer, 2014, p. 311-320.

———. *Retours à Kant. Introduction au néokantisme*, trad. T. Loisel, Paris : Cerf, 2001.

Findlay, J. N., *Meinong's Theory of Objects and Values*, 2e éd., Oxford : Oxford University Press, 1963.

Fisette, D., « Brentano et Husserl sur la perception sensible », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 7, no. 1, 2011, p. 37-72.

———. « Deux thèses de Franz Brentano sur la conscience », dans C.-É. Niveleau (éd.), *Vers une philosophie scientifique. Le programme de Brentano*, Paris : Demopolis, 2014, p. 71-94.

———. « Husserl et Mach. La phénoménologie, le phénoménisme et la querelle du psychologisme », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015, p. 131-159.

———. « Introduction to Stumpf's Lecture on Metaphysics », dans D. Fisette et R. Martinelli (éd.), *Philosophy from an Empirical Standpoint: Essays on Carl Stumpf*, Leiden : Brill, 2015, p. 433-442.

———. « The Reception and Actuality of Carl Stumpf », dans D. Fisette et R. Martinelli (éd.), *Philosophy from an Empirical Standpoint: Essays on Carl Stumpf*, Amsterdam : Rodopi, 2015, p. 11-53.

———. « Représentations. Husserl critique de Twardowski », dans D. Fisette et S. Lapointe (éd.), *Aux origines de la phénoménologie. Husserl et le contexte des Recherches logiques*, Paris/Québec : Vrin/Presses de l'Université Laval, 2003, p. 61-91.

———. « Stumpf and Husserl on Phenomenology and Descriptive Psychology », *Gestalt Theory*, vol. 32, no. 2, 2009, p. 175-190.

Fisette, D. et G. Fréchette « Le legs de Brentano », dans D. Fisette et G. Fréchette (éd.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris : Vrin, 2007, p. 13-160.

Fisette, D. et P. Poirier, *Philosophie de l'esprit. État des lieux*, Paris : Vrin, 2000.

Flanagan, O. « Varieties of Naturalism », dans P. Clayton (éd.), *The Oxford Handbook of Religion and Science*, Oxford : Oxford University Press, 2006, p. 430-452.

Frege, G., *Die Grundlagen der Arithmetik. Eine logisch-mathematische Untersuchung über den Begriff der Zahl*, Breslau : Wilhelm Koebner, 1884; trad. fr. C. Imbert, *Les fondements de l'arithmétique*, Paris : Seuil, 1969.

Freuler, L., *La crise de la philosophie au XIXe siècle*, Paris : Vrin, 1997.

Fumerton, R. « Mill's Epistemology », dans C. Macleod et D. E. Miller (éd.), *A Companion to Mill*, Hoboken : Wiley, 2017, p. 192-206.

Gadamer, H.-G., *Gesammelte Werke*, vol. I : *Hermeneutik I: Wahrheit und Methode. Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*, Tübingen : J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1990, trad. fr. É. Sacre et al., *Vérité et méthode*, Paris : Seuil, 1996.

Gallagher, S. « On the Possibility of Naturalizing Phenomenology », dans D. Zahavi (éd.), *The Oxford Handbook of Contemporary Phenomenology*, Oxford : Oxford University Press, 2012, p. 70-93.

———. « Phenomenology and Experimental Design: Toward a Phenomenologically Enlightened Experimental Science », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 10, no. 9-10, 2003, p. 85-99.

Gallagher, S. et D. Zahavi, *The Phenomenological Mind: An Introduction to Philosophy of Mind and Cognitive Science*, 2e éd., Londres : Routledge, 2012.

Glock, H.-J. « Neo-Kantianism and Analytic Philosophy », dans N. de Warren et A. Staiti (éd.), *New Approaches to Neo-Kantianism*, Cambridge : Cambridge University Press, 2015, p. 559-581.

———. « Vorsprung durch Logik: The German Analytic Tradition », dans A. O'Hear (éd.), *German Philosophy since Kant*, Cambridge : Cambridge University Press, 1999, p. 137-166.

Godden, D. M. « Mill on Logic », dans C. Macleod et D. E. Miller (éd.), *A Companion to Mill*, Hoboken : Wiley, 2017, p. 175-191.

———. « Psychologism in the Logic of John Stuart Mill: Mill on the Subject Matter and Foundations of Ratiocinative Logic », *History and Philosophy of Logic*, vol. 26, no. 2, 2005, p. 115-143.

Greenwood, J. D., *A Conceptual History of Psychology: Exploring the Tangled Web*, 2e éd., Cambridge : Cambridge University Press, 2015.

Gregory, F. « Philosophy of Science », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosophy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 336-353.

———. *Scientific Materialism in Nineteenth Century Germany*, Dordrecht : D. Reidel Publishing, 1977.

Haeckel, E., *Die Lebenswunder. Gemeinverständliche Studien über biologische Philosophie* 2e éd., Stuttgart : Alfred Kröner, 1904.

———. *Die Welträthsel. Gemeinverständliche Studien über monistische Philosophie*, Bonn : Emil Strauß, 1899; trad. fr. C. Bos, *Les énigmes de l'univers*, Paris : C. Reinwald, 1902.

Hanna, R. « Husserl's Arguments against Logical Psychologism (*Prolegomena*, §§ 17-61) », dans V. Mayer (éd.), *Edmund Husserl: Logische Untersuchungen*, Berlin : Akademie Verlag, 2008, p. 27-42.

———. « Logical Cognition: Husserl's *Prolegomena* and the Truth in Psychologism », *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 53, no. 2, 1993, p. 251-275.

———. « Psychologism Revisited », dans *Rationality and Logic*, Cambridge (MA) : MIT Press, 2006, p. 1-28.

Harré, R. « Positivist Thought in the Nineteenth Century », dans T. Baldwin (éd.), *The Cambridge History of Philosophy 1870–1945*, Cambridge : Cambridge University Press, 2003, p. 11-26.

Hatfield, G. « Kant and Helmholtz on Primary and Secondary Qualities », dans L. Nolan (éd.), *Primary and Secondary Qualities: The Historical and Ongoing Debate*, Oxford : Oxford University Press, 2011, p. 304-338.

———. *The Natural and the Normative: Theories of Spatial Perception from Kant to Helmholtz*, Cambridge (MA) : MIT Press, 1990.

———. « Psychology and Philosophy », dans D. Moyar (éd.), *The Routledge Companion to Nineteenth Century Philosophy*, Londres : Routledge, 2010, p. 522-553.

———. « Psychology in Philosophy: Historical Perspectives », dans S. Heinämaa et M. Reuter (éd.), *Psychology and Philosophy: Inquiries into the Soul from Late Scholasticism to Contemporary Thought*, Dordrecht : Springer, 2009, p. 1-25.

———. « Psychology: Old and New », dans T. Baldwin (éd.), *The Cambridge History of Philosophy 1870–1945*, Cambridge : Cambridge University Press, 2003, p. 93-106.

Haym, R., *Hegel und seine Zeit*, Berlin : Gaertner, 1857.

Heidelberger, M., « From Neo-Kantianism to Critical Realism: Space and the Mind-Body Problem in Riehl and Schlick », *Perspectives on Science*, vol. 15, no. 1, 2007, p. 26-48.

———. « Functional Relations and Causality in Fechner and Mach », *Philosophical Psychology*, vol. 23, no. 2, 2010, p. 163-172.

———. « Kantianism and Realism: Alois Riehl (and Moritz Schlick) », dans M. Friedman et A. Nordmann (éd.), *The Kantian Legacy in Nineteenth-Century Science*, Cambridge : MIT Press, 2006, p. 227-248.

———. *Nature from Within: Gustav Theodor Fechner and his Psychophysical Worldview*, trad. C. Klohr, Pittsburgh (PA) : University of Pittsburgh Press, 2004.

Helmholtz, H. v., *Handbuch der physiologischen Optik*, Leipzig : Leopold Voss, 1867; trad. fr. E. Javal et N. T. Klein, *Optique physiologique*, Paris : V. Masson et fils, 1867.

———. *Die Thatsachen in der Wahrnehmung*, Berlin : August Hirschwald, 1879; trad. fr. C. Bouriau, « Les faits dans la perception », *Philosophia Scientiæ*, vol. 7, no. 1, 2003, p. 49-78.

———. *Ueber das Sehen des Menschen*, Leipzig : Lopold Voss, 1855; trad. fr. C. Bouriau, « Sur le voir humain (1855) », *Philosophia Scientiæ*, vol. 14, no. 1, 2010, p. 13-35.

———. « Ueber das Verhältnis der Naturwissenschaften zur Gesamtheit der Wissenschaft », dans *Vorträge und Reden*, vol. I, Braunschweig : Friedrich Vieweg und Sohn, 1896, p. 157-186.

Horst, S., *Beyond Reduction: Philosophy of Mind and Post-Reductionist Philosophy of Science*, Oxford : Oxford University Press, 2007.

———. « Naturalisms in Philosophy of Mind », *Philosophy Compass*, vol. 4, no. 1, 2009, p. 219-254.

Hume, D., *A Treatise of Human Nature*, vol. 1 : Texts, D. F. Norton et M. J. Norton (éd.), Oxford : Clarendon Press, 2007; trad. fr. P. Baranger et P. Saltel, *L'entendement. Traité de la nature humaine : Livre I et appendice*, Paris : Flammarion, 1995.

———. *An Enquiry concerning Human Understanding*, P. Millican (éd.), Oxford : Oxford University Press, 2007; trad. fr. A. Leroy, *Enquête sur l'entendement humain*, Paris : Flammarion, 2006.

Jacobs, H. « From Psychology to Pure Phenomenology », dans A. Staiti (éd.), *Commentary on Husserl's Ideas*, Berlin : De Gruyter, 2015, p. 95-118.

Jacquette, D. « Brentano's Concept of Intentionality », dans D. Jacquette (éd.), *The Cambridge Companion to Brentano*, Cambridge : Cambridge University Press, 2004, p. 98-130.

———. « Brentano's Scientific Revolution in Philosophy », *The Southern Journal of Philosophy*, vol. 40, 2002, p. 193-221.

Jerusalem, W., *Einleitung in die Philosophie*, Vienne : W. Braumüller, 1899.

Kail, P. J. E. « Is Hume a Realist or an Anti-Realist? », dans E. S. Radcliffe (éd.), *A Companion to Hume*, Malden (MA) : Blackwell, 2008, p. 441-456.

Kant, I., « Brief an Marcus Herz, vom 21. Februar 1772 », dans *Kant's Briefwechsel*, *Kant's gesammelte Schriften*, vol. 2 : 1789-1794, Berlin : De Gruyter, 1922, p. 129-134; trad. fr. A. Philonenko, « Lettre à Marcus Herz », dans *La dissertation de 1770, suivie de la Lettre à Marcus Herz*, Paris : Vrin, 1967, p. 131-138.

———. *Kritik der reinen Vernunft*, R. Schmidt (éd.), Hamburg : Felix Meiner, 1976; trad. fr. A. Renaut, *Critique de la raison pure*, 3e éd., Paris : Flammarion, 2006.

———. *Kritik der Urteilskraft*, K. Vorländer (éd.), Hamburg : Felix Meiner, 1968; trad. fr. A. Renaut, *Critique de la faculté de juger*, Paris : Flammarion, 1995.

———. *Prolegomena zu einer jeden künftigen Metaphysik*, K. Vorländer (éd.), Leipzig : Felix Meiner, 1920; trad. fr. L. Guillermit, *Prolégomènes à toute métaphysique future*, 2e éd., Paris : Vrin, 2001.

Kassis, R., *De la phénoménologie à la métaphysique. Difficulté de l'intersubjectivité et ressources de l'intropathie chez Husserl*, Paris : Jérôme Millon, 2001.

Keil, G. « Naturalism », dans D. Moran (éd.), *The Routledge Companion to Twentieth-Century Philosophy*, Londres : Routledge, 2008, p. 254-307.

Kern, I., *Husserl und Kant*, La Haye : Martinus Nijhoff, 1964.

Kim, A. « Early Experimental Psychology », dans J. Symons et P. Calvo (éd.), *The Routledge Companion to Philosophy of Psychology*, Londres : Routledge, 2009, p. 41-58.

Kim, J., « The American Origins of Philosophical Naturalism », *Journal of Philosophical Research*, vol. 28, no. supplement, 2003, p. 83-98.

Kitcher, P., *Kant's Transcendental Psychology*, New York : Oxford University Press, 1993.

Köhnke, K. C., *The Rise of Neo-Kantianism: German Academic Philosophy between Idealism and Positivism*, Cambridge : Cambridge University Press, 1991.

Kraus, O., *Franz Brentano. Zur Kenntnis seines Lebens und seiner Lehre*, Munich : Oskar Beck, 1919.

Külpe, O., *Die Philosophie der Gegenwart*, 3e éd., Leipzig : B. G. Teubner, 1905.

———. *Die Realisierung. Ein Beitrag zur Grundlegung der Realwissenschaften*, vol. I, Leipzig : S. Hirzel, 1912.

———. *Einleitung in die Philosophie*, 5e éd., Leipzig : S. Hirzel, 1910.

———. *Grundriss der Psychologie. Auf experimenteller Grundlage dargestellt*, Leipzig : Wilhelm Engelmann, 1893.

Küng, G., « Husserl on Pictures and Intentional Objects », *The Review of Metaphysics*, vol. 26, no. 4, 1973, p. 670-680.

Kusch, M., *Psychologism: A Study in the Sociology of Philosophical Knowledge*, Londres : Routledge, 1995.

Lange, F. A., *Geschichte des Materialismus und Kritik seiner Bedeutung in der Gegenwart*, vol. II : *Geschichte des Materialismus seit Kant*, 2e éd., Iserlohn : J. Baedeker, 1875; trad. fr. B. Pommerol, *Histoire du matérialisme et critique de son importance à notre époque*, vol. II : *Histoire du matérialisme depuis Kant*, 2e éd., Paris : C. Reinwald et cie, 1879.

Lapointe, S., *Bolzano's Theoretical Philosophy: An Introduction*, New York : Palgrave Macmillan, 2011.

Lavigne, J.-F., *Husserl et la naissance de la phénoménologie (1900-1913)*, Paris : PUF, 2005.

———. « Psychologie et critique du psychologisme : à l'origine de la phénoménologie, la controverse Lipps-Husserl », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 97, no. 1, 2018, p. 49-72.

Leclercq, B., *Fondements logiques et phénoménologiques de la rationalité mathématique. Contributions husserliennes au débat sur la « crise des fondements »*, Paris : Vrin, 2015.

Levine, J., « Materialism and Qualia: The Explanatory Gap », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 64, 1983, p. 354-361.

Lindenfeld, D. F., *The Transformation of Positivism: Alexius Meinong and European Thought, 1880-1920*, Berkeley : University of California Press, 1980.

Lipps, T., « Die Aufgabe der Erkenntnistheorie und die Wundt'sche Logik I », *Philosophische Monatshefte*, vol. 16, 1880, p. 529-539.

———. *Grundtatsachen des Seelenlebens*, Bonn : Max Cohen & Sohn, 1883.

———. *Grundzüge der Logik*, Hamburg : Leopold Voss, 1893.

———. *Leitfaden der Psychologie*, Leipzig : Wilhelm Engelmann, 1903.

Locke, J., *Essai sur l'entendement humain. Livres III et IV*, 2e éd., trad. J.-M. Vienne, Paris : Vrin, 2006.

———. *An Essay Concerning Human Understanding*, Oxford : Oxford University Press, 2008.

Lohmar, D. « Phänomenologische Methoden und empirische Erkenntnisse », dans F. Mattens, H. Jacobs et C. Ierna (éd.), *Philosophy, Phenomenology, Sciences: Essays in Commemoration of Edmund Husserl*, Dordrecht : Springer, 2010, p. 191-219.

Lowe, E. J. « Locke on General Ideas », dans S. Di Bella et T. M. Schmaltz (éd.), *The Problem of Universals in Early Modern Philosophy*, New York : Oxford University Press, 2017, p. 252-266.

———. « The Metaphysics of Abstract Objects », *Journal of Philosophy*, vol. 92, no. 10, 1995, p. 509-524.

Löwith, K., *De Hegel à Nietzsche*, trad. R. Laureillard, Paris : Gallimard, 1969.

Mach, E., *Die Analyse der Empfindungen und das Verhältnis des Physischen zum Psychischen*, 9e éd., Jena : Gustav Fischer, 1922; trad. fr. F. Eggers et J.-M. Monnoyer, *L'Analyse des sensations. Le rapport du physique au psychique*, Nîmes : J. Chambon, 1996.

———. *Erkenntnis und Irrtum. Skizzen zur Psychologie der Forschung*, Leipzig : J. A. Barth, 1905; trad. fr. M. Dufour, *La connaissance et l'erreur*, Paris : Flammarion, 1908.

———. *Die Mechanik in ihrer Entwicklung historisch-kritisch dargestellt*, Leipzig : F. A. Brockhaus, 1883; trad. fr. É. Bertrand, *La mécanique. Exposé historique et critique de son développement*, Paris : Hermann, 1904.

———. *Populär-wissenschaftliche Vorlesungen*, Leipzig : J. A. Barth, 1896.

———. *Die Principien der Wärmelehre. Historisch-kritisch Entwickelt*, Leipzig : J. A. Barth, 1896.

Mackie, J. L., *Problems from Locke*, Oxford : Clarendon Press, 1976.

Majolino, C. « "Phénomène" : l'exception husserlienne. Husserl, Brentano et l'invention de la phénoménologie », dans J. Benoist et V. Gérard (éd.), *Lectures de Husserl*, Paris : Ellipses, 2010, p. 13-37.

Mandelbaum, M., *History, Man, & Reason: A Study in Nineteenth-Century Thought*, Baltimore (MD) : The John Hopkins Press, 1971.

———. *Philosophy, Science, and Sense Perception: Historical and Critical Studies*, Baltimore : John Hopkins Press, 1964.

Marbach, E., *Mental Representation and Consciousness: Towards a Phenomenological Theory of Representation and Reference*, Dordrecht : Kluwer, 1993.

———. « "So You Want to Naturalize Consciousness?" "Why, Why Not?" – "But How?" Husserl Meeting Some Offspring », dans F. Mattens, H. Jacobs et C. Ierna (éd.), *Philosophy, Phenomenology, Sciences: Essays in Commemoration of Edmund Husserl*, Dordrecht : Springer, 2010, p. 391-404.

———. « Towards Integrating Husserlian Phenomenology with Cognitive Neuroscience of Consciousness », *Synthesis Philosophica*, vol. 22, no. 2, 2007, p. 385-400.

Marion, M., « L'anti-psychologisme de Bradley : idéalité de la signification, jugement et universaux », *Philosophiques*, vol. 36, no. 1, 2009, p. 53-82.

Marty, A., *Deskriptive Psychologie*, M. Antonnelli et C. Marek (éd.), Würzburg : Königshausen & Neumann, 2011.

———. *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, vol. I, Halle : Max Niemeyer, 1908.

———. « Was ist Philosophie? », dans *Gesammelte Schriften*, vol. I/1, J. Eisenmeier, A. Kastil et O. Kraus (éd.), Halle : Max Niemeyer, 1916, p. 69-94.

McIntyre, R., « Husserl and the Representational Theory of Mind », *Topoi*, vol. 5, no. 2, 1986, p. 101-113.

———. « Naturaliser la phénoménologie ? Dretske et les qualia », dans J. Petitot et al. (éd.), *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, Paris : CNRS Éditions, 2002, p. 563-576.

———. « Searle on Intentionality », *Inquiry*, vol. 27, 1984, p. 468-483.

Meinong, A., « Für die Psychologie und gegen den Psychologismus in der allgemeinen Werttheorie », *Logos*, vol. 3, 1912, p. 1-14.

———. « Hume-Studien II. Zur Relationstheorie », *Sitzungsbereiche der philosophisch-historische Classe der kaiserliche Akademie der Wissenschaften*, vol. 101, no. 2, 1882, p. 573-752.

———. « Über Gegenstandstheorie », dans A. Meinong (éd.), *Untersuchungen zur Gegenstandstheorie und Psychologie*, Leipzig : J. A. Barth, 1904, p. 1-50.

———. *Über philosophische Wissenschaft und ihre Propädeutik*, Vienne : Alfred Hölder, 1885.

———. « Ueber die Gegenstände höherer Ordnung und ihr Verhältnis zur inneren Wahrnehmung », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 21, 1899, p. 183-272; trad. fr. G. Fréchette, « Sur les objets d'ordre supérieur et leur rapport à la perception interne », dans D. Fisette et G. Fréchette (éd.), *À l'école de Brentano. De Würzburg à Vienne*, Paris : Vrin, 2007, p. 261-341.

Mensch, J. R. « Real and Ideal Determination in Husserl's Sixth *Logical Investigation* », dans D. Fisette (éd.), *Husserl's Logical Investigations Reconsidered*, Dordrecht : Kluwer, 2003, p. 211-222.

Merz, J. T., *A History of European Thought in the Nineteenth Century*, vol. I, 2e éd., Edinburgh ; Londres : William Blackwood and Sons, 1904.

Meyering, T. C., *Historical Roots of Cognitive Science: The Rise of a Cognitive Theory of Perception from Antiquity to the Nineteenth Century*, Dordrecht : Kluwer, 1989.

Mill, J. S., *Autobiography and Literary Essays*, J. M. Robson et J. Stillinger (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol. I, Toronto : University of Toronto Press, 1981.

———. *Essays on Ethics, Religion and Society*, J. M. Robson (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol. IX, Toronto : University of Toronto Press, 1969.

———. *An Examination of Sir William Hamilton's Philosophy and of The Principal Philosophical Questions Discussed in his Writings*, J. M. Robson (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol. IX, Toronto : University of Toronto Press, 1979.

———. *A System of Logic: Ratiocinative and Inductive*, vol. I, J. M. Robson (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol. VII, Toronto : University of Toronto Press, 1974.

———. *A System of Logic: Ratiocinative and Inductive*, vol. II, J. M. Robson (éd.), *Collected Works of John Stuart Mill*, vol VIII, Toronto : University of Toronto Press, 1974.

Mohanty, J. N. « The Concept of "Psychologism" in Frege and Husserl », dans D. Jacquette (éd.), *Philosophy, Psychology, and Psychologism: Critical and Historical Readings on the Psychological Turn in Philosophy*, Dordrecht : Kluwer, 2003, p. 113-130.

———. *Edmund Husserl's Freiburg Years: 1916-1938*, New Haven : Yale University Press, 2011.

———. *Edmund Husserl's Theory of Meaning*, La Haye : Martinus Nijhoff, 1976.

———. *Husserl and Frege*, Bloomington : Indiana University Press, 1982.

———. « Husserl, Frege and the Overcoming of Psychologism », dans *The Possibility of Transcendental Phenomenology*, Dordrecht : Martinus Nijhoff, 1985, p. 1-12.

———. « Psychologism », dans M. A. Notturno (éd.), *Perspectives on Psychologism*, Leiden : E. J. Brill, 1989, p. 1-10.

Moran, D., « Husserl's Transcendental Philosophy and the Critique of Naturalism », *Continental Philosophy Review*, vol. 41, no. 4, 2008, p. 401-425.

———. « "Let's Look at it Objectively": Why Phenomenology Cannot Be Naturalized », *Royal Institute of Philosophy Supplement*, vol. 72, 2013, p. 89-115.

Mueller, F.-L., *Histoire de la psychologie. De l'Antiquité à nos jours*, Paris : Payot, 1960.

Münch, D., « The Early Work of Husserl and Artificial Intelligence », *Journal of the British Society for Phenomenology*, vol. 21, no. 2, 1990, p. 107-120.

———. « The Relation of Husserl's *Logical Investigations* to Descriptive Psychology and Cognitive Science », dans D. Zahavi et F. Stjernfelt (éd.), *One Hundred Years of Phenomenology: Husserl's* Logical Investigations *Revisited*, Dordrecht : Springer Netherlands, 2002, p. 199-215.

Münsterberg, H., *Philosophie der Werte. Grundzüge einer Weltanschauung*, Leipzig : J. A. Barth, 1908.

Natorp, P., *Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode*, Freiburg i. B. : Mohr, 1888.

———. « Ueber objective und subjective Begründung der Erkenntniss », *Philosophische Monatshefte* vol. 23, 1887, p. 257-286; trad. fr. I. Thomas-Fogiel, « Fondation objective et subjective de la connaissance », dans M. de Launay (éd.), *Néokantismes et théorie de la connaissance*, Paris : Vrin, 2000, p. 117-139.

———. « Zur Frage der logischen Methode. Mit Beziehung auf Edm. Husserls "Prolegomena zur reinen Logik" », *Kant-Studien*, vol. 6, no. 1-3, 1901, p. 270-283; », trad. fr. R. Brisart, « Sur la question de la méthode logique en rapport aux "Prolégomènes à la logique pure" d'Ed. Husserl, *Recherches husserliennes*, vol. 13, 2000, p. 3-18.

Neuber, M. « Critical Realism in Perspective: Remarks on a Neglected Current in Neo-Kantian Epistemology », dans M. C. Galavotti et al. (éd.), *New Directions in the Philosophy of Science*, Cham : Springer, 2014, p. 657-673.

Oesterreich, T. K., *Die deutsche Philosophie des XIX. Jahrhunderts und der Gegenwart, Friedrich Ueberwegs Grundriss der Geschichte der Philosophie*, vol. IV, 12e éd., Berlin : E. S. Mittler & Sohn, 1923.

Ostwald, W., « The Modern Theory of Energetics », *The Monist*, vol. 17, no. 4, 1907, p. 481-515.

———. *Vorlesungen über Naturphilosophie*, Leipzig : Verlag von Veit & Comp, 1902.

Overgaard, M., « On the Naturalising of Phenomenology », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, vol. 3, no. 4, 2004, p. 365-379.

Palette, V., *Le donné en question dans la phénoménologie et le néokantisme. Des critiques du positivisme au débat avec Kant*, Cham : Springer, 2018.

Papineau, D., « Naturalism », dans E. N. Zalta (éd.), *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2020, https://plato.stanford.edu/entries/naturalism/.

———. *Philosophical Naturalism*, Oxford : Blackwell, 1993.

Petitot, J., « Phénoménologie naturalisée et morphodynamique : la fonction cognitive du synthétique *a priori* », *Intellectica*, vol. 17, 1993, p. 79-126.

Pinkard, T., *German Philosophy 1760-1860: The Legacy of Idealism*, Cambridge : Cambridge University Press, 2002.

———. *Hegel: A Biography*, Cambridge : Cambridge University Press, 2000.

Pojman, P., « Ernst Mach », dans E. N. Zalta (éd.), *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2019, https://plato.stanford.edu/entries/ernst-mach/.

Potrč, M. « Haller and Brentano's Empiricism », dans K. Lehrer et J. C. Marek (éd.), *Austrian Philosophy Past and Present: Essays in Honor of Rudolf Haller*, Dordrecht : Springer, 1997, p. 55-69.

Pradelle, D., *Par-delà la révolution copernicienne. Sujet transcendantal et facultés chez Kant et Husserl*, Paris : PUF, 2012.

Priest, G. « Nineteenth-Century German Logic », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosophy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 398-415.

Putnam, H. « The Content and Appeal of "Naturalism" », dans M. De Caro et D. Macarthur (éd.), *Naturalism in Question*, Cambridge (MA) : Harvard University Press, 2004, p. 59-70.

Rang, B., *Husserls Phänomenologie der materiellen Natur*, Frankfurt am Main : Vittorio Klostermann, 1990.

Rath, M., *Der Psychologismusstreit in der deutschen Philosophie*, Fribourg : K. Alber, 1994.

Rea, M. C., *World Without Design: The Ontological Consequences of Naturalism*, Oxford : Oxford University Press, 2002.

Reed, E. S., *From Soul to Mind: The Emergence of Psychology from Erasmus Darwin to William James*, New Haven; Londres : Yale University Press, 1997.

———. « The Separation of Psychology from Philosophy: Studies in the Sciences of Mind 1815-1879 », dans C. L. Ten (éd.), *Routledge History of Philosophy*, vol. VII : *The Nineteenth Century*, Londres : Routledge, 1994, p. 297-356

Rickert, H., *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbildung. Eine logische Einleitung in die historischen Wissenschaften*, vol. I, Freiburg i. B.; Leipzig : J. C. B. Mohr, 1896.

Riehl, A., *Der philosophische Kritizismus und seine Bedeutung für die positive Wissenschaft*, vol. I : *Geschichte und Methode des philosophischen Kritizismus*, Leipzig : Wilhelm Engelmann, 1876.

———. *Der philosophische Kritizismus und seine Bedeutung für die positive Wissenschaft*, vol. II : *Zur Wissenschaftstheorie und Metaphysik*, Leipzig : Wilhelm Engelmann, 1887.

———. *Ueber Begriff und Form der Philosophie. Eine allgemeine Einleitung in das Studium der Philosophie*, Berlin : C. Duncker, 1872.

Rojszczak, A. et B. Smith « Theories of Judgement », dans T. Baldwin (éd.), *The Cambridge History of Philosophy 1870–1945*, Cambridge : Cambridge University Press, 2003, p. 157-173.

Rollinger, R. D., *Husserl's Position in the School of Brentano*, Dordrecht : Kluwer, 1999.

———. « La psychologie génétique. La conception brentanienne de l'explication de l'esprit exposée dans les cours d'Anton Marty (Prague 1889) », traduit sous la direction de C.-É. Niveleau, *Vers une philosophie scientifique. Le programme de Brentano*, Paris : Demopolis, 2014, p. 27-39.

———. *Meinong and Husserl on Abstraction and Universals: From* Hume Studies I *to* Logical Investigations II, Amsterdam/Atlanta (GA) : Rodolpi, 1993.

———. « Practical Epistemology: Stumpf's Halle Logic (1887) », dans D. Fisette et R. Martinelli (éd.), *Philosophy from an Empirical Standpoint: Essays on Carl Stumpf*, Leiden : Brill, 2015, p. 75-100.

Roy, J.-M., J. Petitot, B. Pachoud et F. Varela « Combler le déficit : Introduction à la naturalisation de la phénoménologie », dans J. Petitot et al. (éd.), *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, Paris : CNRS Éditions, 2002, p. 1-100.

Russell, B., *The Theory of Knowledge: The 1913 Manuscript*, E. R. Eames et K. Blackwell (éd.), Londres : Routledge, 1984.

Scarre, G. « Induction and the Scientific Method », dans J. Skorupski (éd.), *Cambridge Companion to Mill*, Cambridge : Cambridge University Press, 1998, p. 112-138.

Schiemann, G., *Hermann von Helmholtz's Mechanism: The Loss of Certainty. A Study on the Transition from Classical to Modern Philosophy of Nature*, trad. C. Klohr, Dordrecht : Springer 2008.

Schnädelbach, H., *Philosophy in Germany, 1831-1933*, trad. E. Matthews, Cambridge : Cambridge University Press, 1984.

Schuhmann, K. *Husserl-Chronik. Denk- und Lebensweg Edmund Husserls*, Hua Dok. I, La Haye : Martinus Nijhoff, 1977.

———. « Intentionalität und intentionaler Gegenstand beim frühen Husserl », dans *Selected Papers on Phenomenology*, Dordrecht : Kluwer, 2004, p. 119-135.

Seebohm, T. M. « Psychologism Revisited », dans T. M. Seebohm, D. Føllesdal et J. N. Mohanty (éd.), *Phenomenology and the Formal Sciences*, Dordrecht : Kluwer, 1991, p. 149-182.

Seron, D. « Brentano's Project of Descriptive Psychology », dans U. Kriegel (éd.), *The Routledge Handbook of Franz Brentano and the Brentano School*, Londres : Routledge, 2017, p. 35-40.

———. « L'équivalence entre "mental" et "conscient" chez Brentano », dans M. Gyemant et D. Popa (éd.), *Approches phénoménologiques de l'inconscient*, Hildesheim : Olms, 2015, p. 15-36.

———. « La critique de la psychologie de Natorp dans la Ve *Recherche logique* de Husserl », *Philosophiques*, vol. 36, no. 2, 2009, p. 533-558.

———. « Objectivité et subjectivité dans la critique husserlienne du relativisme », dans M. Gyemant (éd.), *Psychologie et psychologisme*, Paris : Vrin, 2015, p. 177-201.

Sigwart, C., *Logik*, vol. I : *Die Lehre vom Urtheil, vom Begriff und vom Schluss*, 2e éd., Freiburg i. B. : J. C. B. Mohr, 1889.

Skorupski, J. « Analytic Philosophy, the Analytic School, and British Philosophy », dans M. Beaney (éd.), *The Oxford Handbook of The History of Analytic Philosophy*, Oxford : Oxford University Press, 2013, p. 298-317.

———. « J. S. Mill: Logic and Metaphysics », dans C. L. Ten (éd.), *The Nineteenth Century, Routledge History of Philosophy*, vol. VII, Londres : Routledge, 1994, p. 81-100.

———. *John Stuart Mill*, Londres : Routledge, 1989.

———. « Mill on Language and Logic », dans J. Skorupski (éd.), *The Cambridge Companion to Mill*, Cambridge : Cambridge University Press, 1998, p. 35-56.

———. « Mill, John Stuart (1806-73) », dans J. Dancy, E. Sosa et M. Steup (éd.), *A Companion to Epistemology*, Malden (MA) : Wiley-Blackwell, 2010, p. 525-527.

Sluga, H. D., *Gottlob Frege*, Londres : Routledge, 1980.

Smith, B., *Austrian Philosophy: The Legacy of Franz Brentano*, Chicago : Open Court, 1994.

Soffer, G., *Husserl and the Question of Relativism*, Dordrecht : Kluwer, 1991.

Sokolowski, R., *Introduction to Phenomenology*, Cambridge : Cambridge University Press, 2000.

Solies, D. « Evolution oder Entwicklung? Kritik und Rezeption eines Darwinistischen Grundbegriffs », dans K. Bayertz, M. Gerhard et W. Jaeschke (éd.), *Weltanschauung, Philosophie und Naturwissenschaft im 19. Jahrhundert*, vol. II : *Der Darwinismus-Streit*, Hamburg : Felix Meiner, 2007, p. 207-221.

Spencer, H., *The Principles of Psychology*, Londres : Longman, Brown, Green and Longmans, 1855.

Staiti, A. « The Neo-Kantians on the Meaning and Status of Philosophy », dans N. de Warren et A. Staiti (éd.), *New Approaches to Neo-Kantianism* Cambridge : Cambridge University Press, 2015, p. 19-38.

Stern, R. « Nineteenth-Century Philosophy », dans E. Craig (éd.), *The Shorter Routledge Encyclopedia of Philosophy*, Oxon : Routledge, 2005, p. 742-747.

Stone, A. « Philosophy of Nature », dans M. N. Forster et K. Gjesdal (éd.), *The Oxford Handbook of German Philosophy in the Nineteenth Century*, Oxford : Oxford University Press, 2015, p. 319-335.

Stroud, B., « The Charm of Naturalism », *Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association*, vol. 70, no. 2, 1996, p. 43-55.

Stumpf, C., *Erkenntnislehre*, 2 vol., Leipzig : J. A. Barth, 1939-1940.

———. *Erscheinungen und psychische Funktionen*, Berlin : Verlag der Königliche Akademie der Wissenschaften, 1907.

———. « Franz Brentano, Professor der Philosophie, 1838-1917 », dans A. Chroust (éd.), *Lebensläufe aus Franken*, vol. II, Würzburg : Kabitzsch & Mönnisch, 1922, p. 67-85.

———. *Leib und Seele. Der Entwicklungsgedanke in der gegenwärtigen Philosophie*, J. A. Barth : Leipzig, 1903.

———. « Metaphysik. Vorlesung », dans D. Fisette et R. Martinelli (éd.), *Philosophy from an Empirical Standpoint: Essays on Carl Stumpf*, Leiden : Brill, 2015, p. 443-472.

———. « Psychologie und Erkenntnistheorie », *Abhandlungen der philosophisch-philologischen Classe der Königlich Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, vol. 19, no. 2, 1892, p. 465-516.

———. *Renaissance de la philosophie. Quatre articles*, traduit sous la direction de D. Fisette, Paris : Vrin, 2006.

———. « Selbstanzeige (Psychologie und Erkenntnistheorie) », *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*, vol. 3, 1892, p. 197-198.

———. *Die Wiedergeburt der Philosophie*, Leipzig : J. A. Barth, 1908.

———. *Zur Einteilung der Wissenschaften*, Berlin : Verlag der Königliche Akademie der Wissenschaften, 1907.

Sukale, M. « The Problem of Psychologism », dans *Comparative Studies in Phenomenology*, Dordrecht : Martinus Nijjhof, 1976, p. 22-49.

Teo, T., *The Critique of Psychology: From Kant to Postcolonial Theory*, New York : Springer, 2005.

Textor, M., « Brentano's Empiricism and the Philosophy of Intentionality », *Philosophy and Phenomenological Research*, 2017, p. 1-19.

———. *Brentano's Mind*, Oxford : Oxford University Press, 2017.

Thompson, E., *Mind in Life: Biology, Phenomenology, and the Sciences of Mind*, Cambridge (MA) : Belknap Press, 2010.

Tolman, C. W. « Neopositivism and Perception Theory », dans C. W. Tolman (éd.), *Positivism in Psychology: Historical and Contemporary Problems*, New York : Springer 1992, p. 25-45.

Trendelenburg, A., *Logische Untersuchungen*, 2 vol., Berlin : Gustav Bethge, 1840.

Turner, R. S. « Helmholtz, Sensory Physiology, and the Disciplinary Development of German Psychology », dans W. R. Woodward et M. G. Ash (éd.), *The Problematic Science: Psychology in Nineteenth-Century Thought*, New York : Praeger Publishers, 1982, p. 145-166.

———. « Hermann von Helmholtz and the Empiricist Vision », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 13, no. 1, 1977, p. 48-58.

Twardowski, K. « Psychology vs. Physiology and Philosophy », dans J. Brandl et J. Woleński (éd.), *On Actions, Products and Other Topics in Philosophy*, trad. A. Szylewicz, Amsterdam : Rodolpi, 1999, p. 41-64.

———. « Selbstdarstellung », dans A. Brożek, J. Jadacki et F. Stadler (éd.), *Gesammelte deutsche Werke*, Cham : Springer, 2017, p. 1-14.

———. *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellungen. Eine psychologische Untersuchung*, Vienne : Alfred Hölder, 1894; trad. fr. J. English, « Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations. Une étude psychologique », dans E. Husserl, E. et K. Twardowski, *Sur les objets intentionnels (1893-1901)*, Paris : Vrin, 1993, p. 87-200.

Ueberweg, F. et M. Heinze, *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, vol. IV : *Das neunzehnte Jahrhundert*, Berlin : E. S. Mittler und Sohn, 1902.

Vaihinger, H., *Die Philosophie des Als Ob. System der theoretischen, praktischen und religiösen Fiktionen der Menschheit auf Grund eines idealistischen Positivismus. Mit einem Anhang über Kant und Nietzsche*, 7e/8e éd., Leipzig : Felix Meiner, 1922.

———. « Wie die Philosophie des Als Ob entstand », dans R. Schmidt (éd.), *Die Philosophie der Gegenwart in Selbstdarstellungen*, vol. II, Hamburg : Felix Meiner, p. 175-203; trad. fr. C. Bouriau, « Les origines de la philosophie du comme si », *Philosophia Scientiæ*, vol. 20, no. 1, 2016, p. 95-118.

Varela, F., E. Thompson et E. Rosch, *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*, Cambridge (MA) : MIT Press, trad. fr. V. Havelange, *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris : Seuil, 2017.

Villela-Petit, M. « Psychologie cognitive et théorie transcendantale de la connaissance », dans J. Petitot et al. (éd.), *Naturaliser la phénoménologie. Essais sur la phénoménologie contemporaine et les sciences cognitives*, Paris : CNRS Éditions, 2002, p. 657-680.

Vogt, C., *Köhlerglaube und Wissenschaft. Eine Streitschrift gegen den Hofrath Rudolph Wagner in Göttingen*, 2e éd., Gießen : J. Ricker'sche Buchhandlung, 1855.

———. *Lettres physiologiques*, Paris : C. Reinwald, 1875.

P. Wagner, « Introduction », dans P. Wagner (éd.), *Les philosophes et la science*, Paris : Gallimard, 2002, p. 9-65.

Waitz, T., *Lehrbuch der Psychologie als Naturwissenschaft*, Braunschweig : Friedrich Vieweg und Sohn, 1849.

Werle, J. M., *Franz Brentano und die Zukunft der Philosophie. Studien zur Wissenschaftsgeschichte und Wissenschaftssystematik im 19. Jahrhundert*, Amsterdam : Rodolpi, 1989.

Willard, D., *Logic and the Objectivity of Knowledge: A Study in Husserl's Early Philosophy*, Athens (OH) : Ohio University Press, 1984.

Willey, T. E., *Back to Kant: The Revival of Kantianism in German Social and Historical Thought, 1860-1914*, Detroit (MI) : Wayne State University Press, 1978.

Windelband, W., *Die Philosophie im deutschen Geistesleben des XIX. Jahrhunderts. Fünf Vorlesungen*, Tübingen : J. C. B. Mohr (Paul Siebick), 1909.

———. « Die philosophischen Richtungen der Gegenwart », dans E. v. Aster (éd.), *Grosse Denker*, vol. II, Leipzig : Quelle & Meyer, 1911, p. 361-377.

———. *Ueber die Gewissheit der Erkenntnis. Eine psychologisch-erkenntnistheoretische Studie*, Berlin : F. Henschel, 1873.

Woleński, J. « The History of Epistemology », dans I. Niiniluoto, M. Sintonen et J. Woleński (éd.), *Handbook of Epistemology*, Dordrecht : Kluwer, 2004, p. 3-54.

———. *Logic and Philosophy in the Lvov-Warsaw School*, Dordrecht : Kluwer, 1989.

Wundt, W., *Beiträge zur Theorie der Sinneswahrnehmung*, Leipzig : C. F. Winter, 1862.

———. *Grundzüge der physiologischen Psychologie*, Leipzig : Wilhelm Engelmann, 1874; trad. fr. E. Rouvier, *Éléments de psychologie physiologique*, 2 vol., Paris : Félix Alcan, 1886.

———. *Grundriss der Psychologie*, Leipzig : W. Engelmann, 1896.

———. *Logik. Eine Untersuchung der Principien der Erkenntniss und der Methoden wissenschaftlicher Forschung*, Stuttgart : F. Enke, 1893.

———. « Mission de la philosophie dans le temps présent », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. 1, 1876, p. 113-124.

———. « Psychologismus und Logizismus », dans *Kleine Schriften*, vol. I, Leipzig : W. Engelmann, 1910, p. 511-634.

———. *System der Philosophie*, Leipzig : Engelmann, 1889.

———. « Ueber die Eintheilung der Wissenschaften », *Philosophische Studien*, vol. 5, 1889, p. 1-55.

———. *Vorlesungen ueber die Menschen- und die Thierseele*, 2e éd., Hamburg : L. Voss, 1892.

Yoshimi, J. « Prospects for a Naturalized Phenomenology », dans D. O. Dahlstrom, A. Elpidorou et W. Hopp (éd.), *Philosophy of Mind and Phenomenology: Conceptual and Empirical Approaches*, New York : Taylor & Francis, 2016, p. 287-309.

Zahavi, D., *Husserl's Phenomenology*, Stanford, CA : Stanford University Press, 2003.

———. « Naturalized Phenomenology », dans D. Schmicking et S. Gallagher (éd.), *Handbook of Phenomenology and Cognitive Science*, Dordrecht : Springer, 2010, p. 2-19.

———. « Naturalized Phenomenology: A Desideratum or a Category Mistake? », *Royal Institute of Philosophy Supplement*, vol. 72, 2013, p. 23-42.

———. « Phenomenology and the Project of Naturalization », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, vol. 3, no. 4, 2004, p. 33.